

**Traité des affections vaporeuses des deux sexes. Ou, Maladies nerveuses, vulgairement appelées maux de nerfs / Par M. Pomme.**

**Contributors**

Pomme, Pierre, 1735-1812.

**Publication/Creation**

Paris : De l'Imprimerie Royale, 1782.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/bbh3ktr3>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>
















41763 | C

ant Armes St Louis XVI

g



Digitized by the Internet Archive  
in 2017 with funding from  
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28769387>



# TRAITÉ

DES

AFFECTIONS VAPOREUSES

DES DEUX SEXES,

OU

MALADIES NERVEUSES,

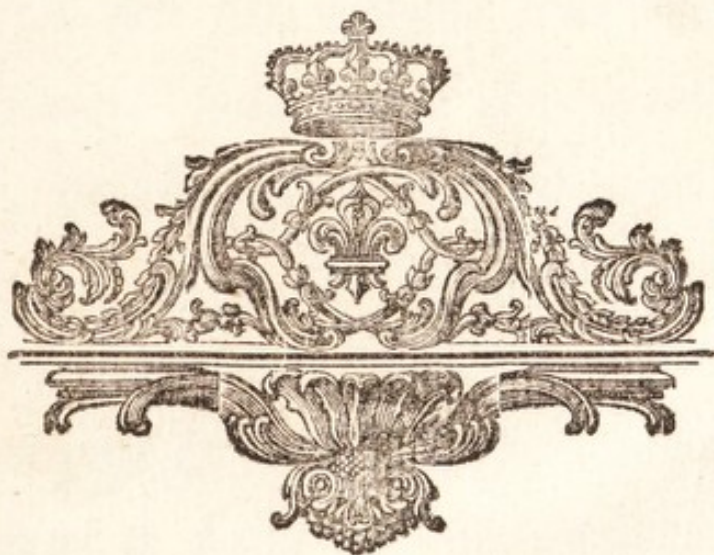
vulgairement appelées

MAUX DE NERFS.

*Par M. POMME, Docteur en Médecine de l'Université  
de Montpellier, Médecin-Consultant du Roi.*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée & publiée par ordre du Gouvernement.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

---

M. DCCLXXXII.









A U R O I ,

SIRE,

*LA Médecine éprouve aujourd'hui une révolution qui fait époque sous votre règne; elle avouoit sous celui de votre Auguste Aïeul, qu'elle ne connoissoit pas la cause des maux de nerfs (maladie cruelle qui tyrannise l'homme jusque dans sa vieillesse, le décompose & le détruit) : elle invitoit les Médecins à faire des recherches. Je m'en*



*occupai dès-lors, SIRE, avec tant d'autres,  
& je crois y avoir réussi; mes expériences le  
prouvent; celles que l'on fait journellement  
en suivant mes préceptes, le confirment. C'en  
est fait, SIRE, le mystère d'incurabilité est  
dévoilé, le préjugé est détruit, la routine est  
rejetée, l'empirisme enfin est renvoyé dans les  
siècles barbares qui l'ont vu naître. Il ne  
manquoit à ma satisfaction, que d'obtenir de  
VOTRE MAJESTÉ, la permission de lui faire  
hommage de ma découverte. En m'accordant  
cette faveur, Elle y ajoute le plus grand  
prix, c'est celui d'avoir mérité son suffrage.*

*Je suis avec le plus profond respect,*

*SIRE,*

*DE VOTRE MAJESTÉ,*

Le très-humble, très-obéissant  
& très-fidèle serviteur & sujet,  
P O M M E.





## AVANT-PROPOS.

JE n'écris point de Pétersbourg, ni de Berlin, ni de Rome; mais, à l'exemple de Baglivi, j'écris dans ma patrie: *scribo in aëre Arelatenfi* (a); on saura donc que je suis à Arles, & mes Compatriotes attesteront que je ne me suis jamais expatrié.

Des Adversaires mal-adroits & toujours méprifables avoient cependant publié dans une Affiche de province (b), que telle avoit été ma destinée. Une seconde prononça très-affirmativement que j'étois mort (c), lorsqu'au mois de Février 1772, j'eus le courage de partir brusquement de Paris, étant réduit dans le plus triste état; mais ayant reparu dans cette capitale quatre ans après pour me rendre aux desirs de madame la comtesse de Boufflers qui réclamoit mes secours, on ne douta plus de mon rétablissement. Quelle résurrection,

---

(a) Baglivi a déjà dit dans sa Pratique médicale, livre I, page 53; *scribo in aëre Romano*.

(b) Dans celle d'Amiens.

(c) Dans celle de Bordeaux.



s'écrièrent alors mes partisans ! qu'elle sera funeste à la Pharmacie !

Je ne tairai pas, en effet, que depuis cette époque, on m'accable de Lettres & de Mémoires à consulter ; qu'on me demande journellement la réimpression de mon Traité des Vapeurs, tandis que d'un autre côté je reçois les différentes traductions de cet Ouvrage, faites à Naples, à Londres & à Madrid ; que les malades étrangers viennent enfin s'établir auprès de moi. Dans cette extrémité, je me vois obligé de reprendre la plume, espérant que par cette nouvelle entreprise, je grossirai le nombre de mes disciples, & que ceux-ci me remplaceront dans le besoin.

J'avois eu primitivement à cœur la conversion des Médecins de Paris, & si je n'ai pas eu la satisfaction d'arracher d'eux l'aveu public d'une conquête si glorieuse, ai-je du moins le doux plaisir de les voir se déclarer tacitement en faveur de ma doctrine. Je dirige aujourd'hui mes vues sur celle des Médecins de Montpellier, puisque je vis auprès d'eux. Fasse le Ciel que mes vœux soient exaucés !





---

---

## P R É F A C E.

LES Médecins avouent que, de toutes les maladies qui affligent l'Humanité, il n'y en a point dont la cause soit moins connue, & le procédé curatif moins assuré, que celle que l'on appelle *Affection vaporeuse*, ou simplement *Vapeurs* (a); il est donc essentiel de travailler à fixer ce Protée, puisqu'on loue les efforts que font ceux qui en cherchent la cause & le remède (b).

De tous les obstacles qui se présentent pour parvenir à ce but, le préjugé des Médecins est celui qui me paroît le plus difficile à vaincre; & en effet, vouloir apprendre aux uns une route nouvelle, vouloir forcer les autres à changer d'idée & de système, c'est l'ouvrage du génie le plus subtil : & quelle est l'éloquence assez persuasive pour convaincre des esprits prévenus, & pour détruire une erreur presque universelle ?

Cette difficulté auroit dû m'arrêter à l'entrée de

---

(a) Voyez le Journal de Médecine, Année 1751, p. 195.

(b) Ibidem, page 196.



ma carrière; mais enhardi par la pureté des motifs dont j'étois animé, je n'écoutai que la voix de mon cœur. Je publiai donc sans hésiter toutes mes découvertes sur cette cruelle maladie, & le Public dont je plaidois la cause, m'encouragea par des applaudissemens. Ce fut alors que commença le combat littéraire; on l'a vu très-opiniâtre & souvent orageux (c). Il dureroit encore si je n'avois imposé le silence à mes adversaires, en leur demandant des guérisons qu'ils n'ont jamais pu me présenter.

Animé du même zèle, je reprends aujourd'hui la matière, & je leur répète pour la cinquième fois, que la cause prochaine & immédiate des affections vaporeuses doit être attribuée à la tension & au racornissement des nerfs. Si le terme les choque encore par sa nouveauté, & qu'ils exigent de moi une explication qui le caractérise plus parfaitement, je leur dirai que la sécheresse des membranes & des nerfs forme elle-même ce racornissement qui seul enfante tous les symptômes de la maladie que j'attaque.... Pour exprimer ma pensée avec plus d'énergie, je me servirai d'une comparaison

---

(c) Voyez le Recueil des pièces relatives au traitement des Vapeurs, chez Hérissant père, rue Saint-Jacques; Paris, 1771. palpable.



palpable. Qu'on imagine un parchemin trempé, mou & flexible ( tels doivent être les nerfs dans leur état naturel ); les Physiologistes savent que les tuyaux excrétoires des glandes, dispersés çà & là, séparent du sang le suc qui arrose le tissu des nerfs pour entretenir la souplesse & cette flexibilité naturelle qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions : par un défaut de ce suc, le parchemin se roidit, & par une sécheresse totale il se *racornit*. Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit; vouloir les rétablir ensuite dans leur première situation, c'est leur rendre tout l'humide dont ils sont dépourvus : c'est de cette manière que je prétends triompher de la cause que j'assigne; la plus invétérée ne pourra y résister.

Pour pousser l'argument jusqu'à la démonstration, je n'ai qu'à rappeler ici les causes éloignées des vapeurs; je verrai arriver du plus loin la sécheresse dont je parle, & le *racornissement* qui la suit : je dis plus, si je rassemble en même-temps les effets des remèdes chauds, si usités de nos jours, je verrai augmenter insensiblement la cause du mal, bien loin de la détruire; si je rappelle enfin les effets salutaires des remèdes opposés, je



ferai convaincu & j'avouerai la méprise : en un mot, pour détendre le genre nerveux qui, de l'aveu des Médecins anciens & modernes, pêche ici dans le principe, faut-il des irritans, & ne faut-il pas employer les contraires ?

Les complications de cette maladie n'embarasseront plus le Médecin, quand il faudra qu'elles font le fruit de la première cause ; les obstructions de chaque viscère du bas-ventre, n'étant que l'effet de celle-ci, céderont au torrent d'une circulation plus facile : il verra avec satisfaction les merveilleux effets d'une méthode si salutaire, par des cures miraculeuses, & le souvenir de celles où la pratique commune aura échoué, le convaincra toujours plus de la solidité de la nouvelle. En effet, combien d'hydropisies que le racornissement produit, contre lesquelles les hydragogues sont employés sans ménagement & sans succès ? Combien d'obstructions produites par cette cause, que l'on attaque journellement par les apéritifs ; & quelles en sont les suites ? Combien de maladies enfin de cette espèce, que la Pharmacie mutilé & décompose après les avoir elle-même engendrées à la honte de ceux qui empruntent indiscrètement ses secours ?



La cascarille, le cachou, les amers & autres remèdes stomachiques, feront donc remplacés ici par ceux qui restituent le velouté de l'estomac. Le tympanitique apprendra à se guérir par des remèdes opposés à ceux qui ont donné naissance à sa maladie; le plus grand nombre d'apoplectiques & de paralytiques rejettera les Eaux de Balaruc (*d*): cette fille épileptique, ci-devant incurable, servira elle-même d'exemple à celle qui est menacée de ce mal. Que fera-ce si l'hystérique invétérée & ce vaporeux languissant (*e*), trouvent ici le remède à leurs maux? Telle est l'heureuse révolution qu'a opérée mon système dans la pratique médicale, & cet heureux changement, établi & confirmé par l'expérience la plus constante, n'essuiera plus de contradiction.

Je donnerai à cet Ouvrage la même forme sous laquelle je l'ai déjà présenté; c'est-à-dire, qu'après avoir défini les affections vaporeuses, j'en détaillerai

---

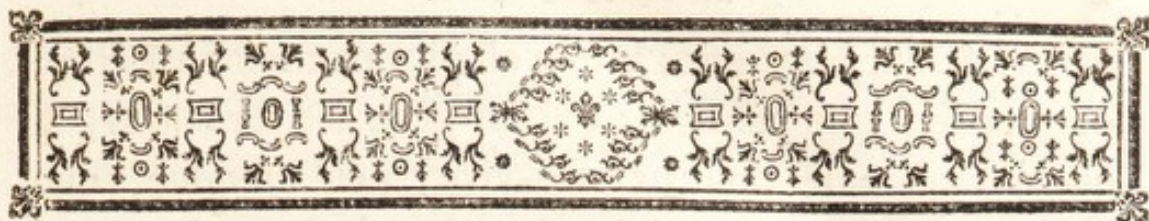
(*d*) Nous comprenons avec elles toutes les Eaux thermales quelles qu'elles soient.

(*e*) . . . . *Ombre de l'Homme, & des Vivans rayé,  
Sot par nature, & sage par faiblesse,  
Malade, sain, ennuyeux, ennuyé,  
Je ris sans joie & pleure sans tristesse.*

les symptômes, pour en établir ensuite la cause prochaine & la cure. Les Observations sur lesquelles j'ai fondé mon système, augmentées de celles que j'ai faites à Paris sous les yeux de mes Adversaires, suivront immédiatement après; elles feront plus nombreuses & plus raisonnées, pour satisfaire les jeunes Médecins, & pour répondre à leurs questions.







# TRAITÉ


## DES

### AFFECTIONS VAPOREUSES

#### *DES DEUX SEXES.*

---

*DÉFINITION des Affections vaporeuses, avec  
l'exposition de leurs symptômes.*

'APPELLE *Affection vaporeuse*, cette affection générale ou particulière du genre nerveux qui en produit l'irritabilité & le raccornissement; elle est appelée *hystérique* chez les femmes, parce que les Anciens regardoient les différens dérangemens de la matrice, comme l'unique cause de ces maladies. On l'appelle *hypocondriaque* chez les hommes ou *mélancolique*, parce que les mêmes Auteurs en ont établi la cause dans les hypocondres & dans les viscères du bas-ventre.

L'énumération des symptômes est aussi vague qu'elle est étendue; le Protée dans ses métamorphoses, suivant l'expression de Sydenham, & le Caméléon sous ses différentes couleurs, n'expriment encore que foiblement leur



variété & leur bizarrerie : la tête est plus ou moins affectée ; on y ressent une pesanteur qui en gêne les fonctions, & quelquefois une douleur très-vive, peu étendue, que l'on nomme *clou hystérique* chez les femmes. Plusieurs personnes sont incommodées du battement des artères temporales ; d'autres se plaignent d'un froid au sommet de la tête : la plupart ont des sifflemens dans les oreilles, des vertiges, des frayeurs, des terreurs paniques, des tremblemens ou trémouffemens de tout le corps, des lassitudes, des douleurs, des engourdissemens, &c. La tristesse, la mélancolie & le découragement, empoisonnent tous leurs amusemens ; leur imagination se trouble : elles crient, chantent, rient & pleurent sans sujet. Elles rendent des vents par la bouche, acides ou nidoreux ; elles ont un crachottement incommode & quelquefois mal aux dents : la plupart sont exposées à des suffocations alarmantes ; quelques-unes éprouvent une toux sèche qui devient convulsive. L'hémoptisie, le hoquet, les palpitations de cœur, sont ici très-communes ; elles sont quelquefois si violentes, qu'on peut les entendre auprès de quelques personnes maigres. On sent encore des battemens au bas-ventre, que l'on rapporte à la céliaque, à la mésentérique supérieure ou à l'aorte ; leur pouls est petit, inégal, intermittent & même effacé dans quelques paroxismes : la fièvre survient quelquefois, mais rarement ; les malades se plaignent communément des anxiétés & des nausées, & sont tourmentés par le vomissement qui approche quelquefois par sa violence, de la passion



iliaque : on sent un grouillement, des tiraillemens & des douleurs dans les entrailles, & même des plus aiguës ; le ventre dans ces circonstances est dur & élevé : plusieurs disent y sentir le mouvement de bas en haut d'une forte de boule ; cette ondulation a imité plusieurs fois ( ainsi que je l'ai observé moi-même ) celle d'un serpent, & se fait sentir du bas - ventre à la gorge qui en souffre un étranglement plus ou moins violent. Le cours de ventre ou la constipation, les urines limpides, leur suppression totale ou leur rétention, sont encore des symptômes familiers aux deux affections, de même que le froid & le chaud qui se succèdent ; ce dernier se fait principalement sentir au dos qui est souvent le siège de très - grandes douleurs. Les malades se plaignent aussi de crampes & d'inquiétudes aux jambes qui troublent leur repos ; on voit enfin sur ces parties des enflures qui le plus souvent ne reçoivent pas l'impression du doigt, & que le lit ne dissipe point.

Tels sont les symptômes les plus ordinaires qui caractérisent les affections vaporeuses de l'un & de l'autre sexe, & qui les confondent tellement ensemble, au rapport de Sydenham, qu'on a de la peine à les distinguer. *Si tamen affectiones hypocondriacas, vulgò dictas, cum mulierum hystericarum symptomatibus conferamus, vix ovum ovo similiùs quàm sunt phænomena deprehendemus (a).*

Mais l'affection hystérique est sujette à des paroxismes

---

(a) Sydenham in *Epist. ad Guillem. Cole*, tom. 1, p. 256.



dont le retour est quelquefois régulier, & qui reconnoissent des symptômes particuliers; ils se manifestent communément par un resserrement ou étranglement à la gorge, par la difficulté d'avaler, par la perte de la parole, par la suffocation, par une sorte de sommeil profond qui prive les malades de tout sentiment: elles perdent quelquefois la connoissance aussi subitement que dans l'apoplexie, ce qui en impose plus d'une fois à ceux qui négligent d'examiner alors l'état de la mâchoire qui est en convulsion dans l'accès hystérique: celui-ci est quelquefois suivi des convulsions les plus terribles, peu différentes des épileptiques; dans cet état les muscles de la respiration & du bas-ventre essuient les plus rudes secousses, & ces derniers s'élèvent prodigieusement.

Il ressemble encore quelquefois à la syncope, mais la pâleur du visage & les sueurs froides peuvent distinguer cette dernière qui d'ailleurs est fort courte, quel qu'en soit l'évènement, pendant que l'accès hystérique peut durer plusieurs jours. Dans quelques femmes, le pouls est totalement éclipié, & la respiration se fait d'une manière si insensible qu'elle ne ternit point la glace, & n'ébranle point la flamme d'une bougie qu'on présente au nez; la roideur du corps les a fait passer pour mortes plus d'une fois, & il peut arriver de cette méprise, le plus affreux de tous les malheurs.

Plusieurs hystériques, quoique sans mouvement & sans parole, entendent tout ce qu'on dit, & voient même tout ce qu'on fait auprès d'elles; on en a vu revenir par



un mouvement de colère contre ceux qui vouloient faire quelque chose qui leur déplaisoit : une entr'autres, citée par un Auteur célèbre, à laquelle on vouloit appliquer des vésicatoires, qu'elle avoit en aversion, prit si bien ses dimensions, qu'elle appliqua le plus vigoureux soufflet à son Chirurgien, & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle retomba dans son premier état (b).

Vésale voulut disséquer le prétendu cadavre d'une femme qui étoit depuis long-temps dans une pareille syncope, la fin de son attaque approchoit sans doute ; elle se plaignit vivement au premier coup de scalpel, ce qui causa une double frayeur à l'Anatomiste, qui quitta l'Espagne pour se mettre à l'abri de l'Inquisition. Asclépiade fut plus heureux ; il rencontra le cadavre d'une femme qu'on portoit au tombeau : il s'en approcha & reconnut qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle étoit en syncope. J'ai vu moi-même, nous dit M. Raulin, des syncopes durer près d'un jour, & moi j'ajoute en avoir vu durer plusieurs jours de suite ; il retarda les funérailles d'une fille du peuple, parce que sa couleur n'étoit pas tout-à-fait changée : elle se rétablit quelques heures après. La Demoiselle qui fera ci-après le sujet de la première Observation, auroit été enterrée plusieurs fois, si on ne se fût pas familiarisé avec ses attaques hystériques.

On voit par ces exemples, combien il faut être sur

---

(b) Voyez le *Précis de la Médecine pratique*, par M. Lieutaud, page 655.



ses gardes dans les maladies vaporeuses, pour ne pas confondre avec les morts, des personnes vivantes.

L'accès hystérique se montre souvent sous un période réglé qui se termine quelquefois par les sueurs, encore plus souvent par les urines; il peut durer plusieurs jours (comme je le montrerai ailleurs); les malades qui en sortent, poussent de longs soupirs, & font quelquefois mille gestes ridicules, avec des éclats de rire: lorsque la raison leur est revenue, elles se plaignent d'une pesanteur douloureuse & d'un embarras à la tête; elles sentent un grand accablement & tout le corps brisé. Telles sont les bizarreries & les caprices par où se montrent les affections vaporeuses, tant hystériques qu'hypochondriques. Si l'on remarque quelques différences entre elles, ce sera, si l'on veut, dans l'affection hypochondriacale, qui rarement est portée à ce haut degré de force; mais en revanche est-elle plus difficile à guérir.

### *CAUSES des Affections vaporeuses.*

LEUR cause prochaine & immédiate a déjà souffert beaucoup de contradictions. Chaque Auteur, qui a écrit sur cette maladie, en a marqué une particulière. Sydenham (c) établit pour cause le cours irrégulier des esprits animaux, *spirituum ataxia*. Hoffman (d) l'attribue à la tension spasmodique des nerfs provenant du vice de

---

(c) Sydenham, tome I, page 26.

(d) Frédéric Hoffman, de malis hyst. & hypoc. sect. I, cap. v & vi.



la matrice chez les femmes; *motus nervorum spasmodicus ex uteri vitio*; & chez les hommes, il accuse le mouvement péristaltique des boyaux renversés, *motus nervorum spasmodico flatulentus ab inverso ac perverso motu intestinorum peristaltico*. M. Raulin reconnoît le même vice des nerfs, qu'il appelle *sensibilité du genre nerveux* ou son *irritabilité*; mais ne le croyant pas sans doute suffisant pour produire tant de symptômes variés, il y joint en même-temps l'obstruction particulière de chaque viscère du bas-ventre (e). Je ne ferai pas mention d'un autre Auteur moderne qui a imaginé des esprits prolifiques, féminaux, des levains fermentans, acides, sulfureux, &c. Encore moins citerai-je celui qui accuse la foiblesse des forces centrales; comme cet autre qui se perd dans les expériences de *Sanctorius*, au sujet de la transpiration insensible, & qui accuse cette excrétion. Je ne m'arrêterai pas non plus à discuter le vrai ou le faux de leur opinion; animé comme eux du même esprit d'humanité, je cherche à guérir: qu'il me soit donc permis d'exposer mon système, & de prononcer d'après mon expérience. C'est elle qui m'oblige à reconnoître le spasme, l'éréthisme & le raccornissement des nerfs pour cause prochaine & immédiate de ces affections, & la seule chose à combattre dans ces maladies; les autres vices qui accompagnent communément cette indisposition, n'en sont que les effets.

---

(e) Raulin, *Traité des Affections vaporeuses du sexe*.



Sur ce principe, la matrice chez les femmes n'aura pas plus de droit que les vaisseaux spermatiques chez les hommes; elle sera quelquefois plus particulièrement affectée à raison de sa structure & du jeu de ses liqueurs. L'obstruction de chaque viscère du bas-ventre fera l'effet de ce raccornissement, & le cours irrégulier des esprits animaux, fera celui de l'irritabilité & de l'excessive sensibilité du genre nerveux.

Qu'on se rappelle l'énumération des symptômes, & qu'on parcoure scrupuleusement toutes les parties internes & externes soumises à cette indisposition, on conviendra que les parties nerveuses & membraneuses sont toujours les plus affectées; aussi l'estomac & les entrailles des hystériques & des hypocondriaques sont-elles toujours les premières en jeu. La cardialgie, les vents, les borborigmes, les coliques, le vomissement, n'en fournissent-ils pas la preuve! les *meninges* seront donc affectées à leur tour. Les vertiges, les éblouissemens, le clou hystérique, l'assoupissement reconnoissent-ils d'autre cause qu'une tension extraordinaire & leur raccornissement! le diaphragme se présentera dans la suffocation, le cœur lui-même dans la palpitation, la vessie dans la rétention d'urine comme dans la qualité de son excretion, les cordons spermatiques dans leur rétraction, le genre nerveux dans les mouvemens convulsifs & dans les convulsions de toute la machine. Toutes les parties enfin qui seront soumises à la puissance des nerfs, seront par conséquent soumises au même ébranlement;  
par-tout



par-tout on trouvera le spasme, l'érétisme, le raccornissement, & par-tout on verra les esprits effarouchés, leur mouvement désordonné, parce que les nerfs qui en sont les conduits, se trouveront érétiés.

Pour mieux assurer la cause que nous admettons, jetons les yeux sur celles que les Pathologistes appellent *éloignées*, c'est-à-dire, celles qui donnent naissance à celle-ci; & voyons d'abord quelles sont les personnes les plus sujettes aux vapeurs; les femmes tiennent ici le premier rang, les Médecins conviennent que celles qui habitent les grandes villes, & qui vivent dans la mollesse, étant par cette raison d'une nature plus foible & plus délicate, sont plus susceptibles d'ébranlement. La vie sédentaire & voluptueuse que mènent les unes, les passions violentes auxquelles les autres se livrent sans mesure, les longues abstinences, les évacuations immodérées, & principalement les grandes pertes de sang, la suppression des vidanges, fournissent ordinairement chez elles les causes de leurs infirmités, ajoutons sur toute chose, l'adversité inséparable de leur état (sur quoi il est essentiel de prendre toujours des informations, parce que cette connoissance aide souvent à dévoiler la maladie, & la rend quelquefois incurable). Il n'en fera pas de même des femmes de la campagne; accoutumées à l'exercice & au travail, elles seront plus robustes dans un âge avancé, que les femmes délicates des villes ne le sont dans leur jeunesse: leurs nerfs seront moins susceptibles d'ébranlement & d'irritation, parce qu'ils seront



brisés, pour ainsi dire, & assujettis par les différentes contractions des muscles; aussi les femmes des anciens Scythes ne furent jamais sujettes aux vapeurs. Hyppocrate nous dit qu'elles étoient élevées à l'exercice des armes, & ne se marioient jamais qu'après avoir tué trois ennemis.

Chez les hommes, nous trouverons des contentions d'esprit de toute espèce; des gens de Lettres, des Solitaires studieux, méditatifs, mélancoliques; des jeunes gens livrés aux excès de la débauche, des pertes immo-dérées, des veilles continuelles, des boiffons excessives en vin & en liqueurs; l'abus du tabac, celui des alimens indigestes, sans oublier celui du café, du chocolat & du thé, boiffons très-pernicieuses, quoique souvent avantageuses à ceux qui n'en font pas ordinairement usage.

Qu'on cesse après cela d'être surpris si ces maladies sont devenues si communes. Le genre de vie des hommes qui leur a donné naissance, les a rendues héréditaires; des parens valétudinaires engendreront-ils des enfans robustes? S'ils le paroissent quelque temps, c'est que la Nature a fait tous ses efforts, mais elle a épuisé ses forces; aussi les voit-on bientôt attaqués des mêmes maladies que leur père, & affligés des mêmes infirmités dont le principe a germé pendant leur jeunesse, avec ce désavantage, qu'il a pris de nouvelles forces en ne se développant que plus tard.

Un père & une mère hypocondriaques, dont le fluide nerveux aura dégénéré, pourront-ils avoir des enfans



qui ne participent point aux mêmes vices ! Villis (f) rapporte plusieurs exemples de filles tourmentées de vapeurs qui leur venoient par succession de leurs parens. Je pourrois me joindre à lui & en citer bon nombre si je ne craignois de m'écarter de mon objet ; il me suffira donc d'avoir rapporté en général les causes éloignées des vapeurs : qu'on examine après cela leur action, & on verra qu'il en résultera toujours le spasme & le raccornissement du genre nerveux par l'évaporation du fluide qui sert à le lubrifier, le rendre souple & propre à exécuter les fonctions vitales avec ordre & sans trouble. Le sang & les autres humeurs ne se ressentiront-elles pas aussi d'une telle constitution ! Leur épaisissement en fera la suite ; les excrétiions souffriront, & la circulation en sera dérangée : l'embarras des viscères, leur obstruction, l'oblitération des vaisseaux, le défaut de nutrition, feront donc l'effet du raccornissement, & nous verrons terminer ces maladies par l'atrophie générale de toutes les parties du corps & leur entière consommation.

### *CURE des Affections vaporeuses.*

AYANT trouvé la véritable cause des Affections vaporeuses, on la détruira sûrement en s'écartant avec soin de la route ordinaire. Loin de tendre le système nerveux par des remèdes forts & violens, nous ferons nos efforts pour le relâcher par les contraires ; c'est de cette manière que nous rétablirons le ressort des solides, que leur ton

---

(f) Villis, *de motibus convul.* cap. x.



deviendra régulier, & que les fluides qui les animent, dépouillés de leur vice, entretiendront l'harmonie qui doit régner entre eux. Les délayans & les humectans me paroissent les plus propres à remplir mon objet, je veux dire, les bains domestiques simples, composés, tièdes & froids, le pédilure chaud, les lavemens rafraîchissans, ceux d'eau commune froide & même à la glace suivant les circonstances; les fomentations tièdes avec les herbes émollientes, les tisanes rafraîchissantes, l'eau de veau, ou d'agneau ou de poulet; le petit lait clarifié, le distillé; les bouillons de poulet, d'agneau, de mou de veau, ceux de grenouille & ceux de tortue; les potions huileuses & mucilagineuses: enfin, les eaux minérales rafraîchissantes, en préférant les plus légères.

Je me garderai bien d'avoir recours aux prétendus remèdes anti-hystériques ou anti-spasmodiques, tels que la teinture de castor, l'æther, l'huile de succin, le camphre, l'*assa fœtida*, le musc, la mélisse, l'armoise, la valériane, la citronelle, la matricaire, les fleurs de tilleul, l'eau de fleurs-d'orange, celle de mélisse composée, l'eau de menthe poivrée, l'eau de luce, & une infinité d'autres de cette espèce, que la Pharmacie invente chaque jour ou renouvelle avec emphase, ainsi que les amers, les emménagogues, les carminatifs & les purgatifs même les plus doux.

Ces remèdes, quoique d'une efficacité merveilleuse dans bien des maladies, ne peuvent dans ces circonstances produire que des effets pernicioeux, puisqu'ils ne tendent



qu'à porter le feu & à jeter toujours de plus en plus le trouble dans des esprits déjà effarouchés, qu'il faudroit au contraire appaiser en prenant la voie douce, bien différente de celle que l'on fait suivre encore de nos jours aux victimes du mal que j'attaque, malheureusement esclaves & asservies à d'anciens préjugés dont elles ne triomphent jamais.

Je ne remplirois pas mes vues, si je me bornois à désigner les remèdes favorables pour les employer, & les contraires pour les éviter. Il est encore nécessaire d'exposer ici la manière de les appliquer & le temps d'en faire usage. Pour procéder avec méthode, nous distinguerons l'affection hypocondriaque de l'hystérique, celle-ci étant sujette à des paroxismes qui exigent des remèdes particuliers.

Le paroxisme hystérique se montre ordinairement avant le temps du période des règles ou dans le temps du période; le sang menstruel qui ne peut alors circuler librement dans la matrice, tant par rapport à son épaisfissement, qu'à raison de la diminution du calibre de ses vaisseaux déjà tendus & peut-être raccornis, y cause des engorgemens & des irritations plus ou moins fortes, selon le degré de la cause qui agit: celle-ci augmente la tension spasmodique des nerfs de ce viscère, laquelle se communiquant ensuite à tout le genre nerveux, produit les symptômes les plus effroyables de la passion hystérique, déjà connus par l'exposition que j'en ai faite.

Ces sortes de paroxismes sont quelquefois si terribles,



que le Médecin en est effrayé; les femmes s'emparent ordinairement de ces sortes de malades: le nombre que l'on compte dans un appartement, nous apprend déjà le nombre des remèdes que l'on mettra en usage; les unes courent à l'eau de la reine d'Hongrie, à l'eau des Carmes ou au vinaigre, & ne se contentant pas d'en faire sentir l'odeur, elles en font avaler plusieurs gouttes, ou de gré ou de force, au risque même de casser les dents ou de luxer la mâchoire, toujours en convulsion; d'autres, non moins à craindre, abreuvent ces malades avec différens élixirs & certaines quintescences toujours nouvelles & toujours de mode: & d'autres enfin se contentent d'appliquer des emplâtres sur le ventre, des vésicatoires, des ventouses aux épaules & aux jambes, & certains autres remèdes que par décence je ne nomme pas, d'autant plus dangereux, qu'ils attaquent de plus près les parties les plus irritées.

Si tous ces différens remèdes ne réussissent pas, on court au Médecin; celui-ci mieux instruit rassure les assistans ainsi que la malade, en assurant que ce ne sont que des vapeurs; pour se conduire cependant avec méthode, il écrit sur le champ une ordonnance qui sera composée sans doute avec les eaux anti-hystériques, où l'on ajoutera la teinture de castor, un ou deux grains de camphre & quelques gouttes anodines de Sydenham. Ce remède, aussi détestable par son odeur que par sa force, est ordonné pour sauver la vie à cette pauvre victime, qui le prend goutte à goutte; le paroxisme



court néanmoins son période, & quand il cessera, on croira que le remède y a contribué. Si la malade revient de ce combat, c'est, sans contredit, par la raison que la source des esprits a été épuisée; le relâchement, suite ordinaire du spasme, doit arriver à son tour; l'orage une fois passé, que reste-t-il à observer? Une langue sèche, le gosier aride, une soif dévorante, annoncent déjà les funestes effets de ces prétendus spécifiques: le ventre sera tendu & souvent élevé, le flux menstruel supprimé, & peut-être sera-t-il regardé comme la cause du mal, & non comme l'effet; quelle erreur & quel désordre! on se reposera tranquillement pendant tout l'intervalle du période pour recommencer de nouveau à son retour. Telles sont les vicissitudes du mal & de la Médecine.

Comment remédiera-t-on à tant de méprises & à tant de maux? L'Empirique répond qu'aux maux violens, il faut de violens remèdes. Bien loin d'adopter ce faux principe, je dis au contraire que, plus le mal est violent, plus les remèdes doivent être doux. En pareil cas, je fais donner des lavemens froids avec de l'eau commune, & souvent à la glace; ce remède ne manque jamais de réussir: le feu excessif des entrailles, suite ordinaire de l'engorgement & de l'irritation, s'apaise & s'éteint, la roideur diminue & le spasme cède; le cerveau, auparavant engorgé, se détend, la circulation devient plus libre, les esprits animaux rentrent dans leur première situation, & reprennent la régularité de leur cours. L'efficacité de ce remède, & sa simplicité, méritent



bien qu'on lui donne la préférence sur le musc associé au sang-dragon, dont se sont servis plusieurs Auteurs célèbres, ainsi que sur le soufre & la noix muscade de *Rivière*, & sur toutes les potions anti-hystériques si usitées de nos jours. Si c'est une suffocation violente qu'il faille appaiser, & que le flux menstruel soit tout-à-fait supprimé, je fais tremper les pieds dans l'eau chaude jusqu'aux genoux, & si ce pédilure n'est pas suffisant, le bain tiède, & quelquefois encore le bain froid, emporteront le mal sans retour. Dans les Indes orientales, ce remède est reconnu comme spécifique, au rapport des Médecins & des malades qui en ont fait l'épreuve. Dans la Caroline méridionale, où ces maladies sont *endémiques*, on ne connoît pas d'autres secours. Lionet Chalmers, Médecin à Charles-Town, en fait foi (*g*). En Angleterre, en Écosse & en Irlande, on préconise ses vertus. Le Chevalier Floyer, qui en a été témoin, atteste si bien son efficacité dans les maladies hystériques & hypocondriaques, qu'on ne peut le révoquer en doute (*h*); & en effet, quelque violente que soit la raréfaction du sang & des esprits, elle ne peut résister à celui-ci: leur volume diminue par la condensation, & les nerfs se détendent.

Si le paroxisme revient au premier reflux des mois, je ne rejette point une saignée au pied, mais je ne passe jamais outre, parce que cette évacuation sanguine, quand

---

(*g*) Journal de Médecine, Novembre 1759, page 388.

(*h*) Usage des Bains froids, par le Chevalier Floyer.



elle est trop abondante, dessèche toujours plus les nerfs, & dérange ainsi l'équilibre qui doit régner entre ceux-ci & les humeurs; je la fais alors précéder, &, en cas d'insuffisance, j'ai promptement recours aux lavemens froids & aux bains: mais il est très-rare que les lavemens froids n'emportent eux seuls le plus grand nombre de ces paroxismes. J'ajoute ensuite une boisson copieuse d'eau de poulet, d'orge ou de riz, & quelques soupes au lait pour tout aliment; ayant constamment observé que le bouillon irritoit le velouté de l'estomac par ses parties âcres & volatiles, & entretenoit ainsi le paroxisme; aussi combien de fois n'ai-je pas été obligé de recourir à la diète blanche avec tout le succès que je pouvois desirer?

Je tiens mes malades à ce régime, je les laisse dans l'eau plusieurs heures de suite; l'orage une fois calmé, je les fais sortir du bain pour les y faire rentrer le lendemain, en les y assujettissant pendant tout l'intervalle du période, trois ou quatre heures par jour, quelquefois fix & même plus, suivant le degré de la cause que j'ai à combattre, & c'est ici où il sera permis de dire qu'aux maux violens, il faut de violens remèdes, à quel degré que soit porté le raccornissement des nerfs (*i*). On

---

(*i*) Parmi les signes qui caractérisent le dernier degré de ce raccornissement, on en trouve un aussi nouveau que convaincant. Les Physiciens verront avec satisfaction les malades surnager dans l'eau du bain jusqu'à ce que le relâchement de la peau soit survenu; auquel temps le corps devenu plus pesant, parce que la chaleur interne étant diminuée, l'air sera moins raréfié, & les particules d'eau qui auront pénétré, auront rendu au corps son premier poids, il se précipite au fond de la baignoire.



conçoit bien qu'il ne résistera pas long-temps à de tels secours; trois ou quatre périodes, rarement six, amènent toujours une cure radicale, à moins que l'on ne rencontre dans le commencement de la maladie (ce qui est assez ordinaire) des difficultés dans le régime ou de la défobéissance de la part des malades, ce qui rend le traitement plus long & souvent infructueux.

Le flux menstruel, auparavant supprimé, annonce ordinairement par son retour, le relâchement des fibres de la matrice, & s'il trouve encore des obstacles dans son passage, on est assuré pour-lors de le lui faciliter en rappelant la circulation dans les parties inférieures du tronc. Le pédilure chaud, & les frictions des extrémités, si vantées par le grand Boërhaave, feront ici des merveilles. L'application des sangsues à la vulve, ainsi que je l'ai pratiqué quelquefois sous l'autorité de M. Majault, Docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris (*k*), contribueront aussi à rétablir cet écoulement si précieux pour entretenir la santé, & pour prévenir le retour de ces maladies; les autres remèdes trouveront place dans l'intervalle des paroxismes: on pourra même les substituer à ceux-ci quand le vice sera plus léger & moins invétéré.

Le paroxisme hystérique se montre encore communément par des coliques violentes, accompagnées de diarrhées & du vomissement, symptômes pleins de danger,

---

(*k*) Journal de Médecine, Janvier 1759, page 18.



quand ils sont mal traités ; les lavemens gras, les potions huileuses, adoucissantes & mucilagineuses, seront ici d'un grand secours : ces remèdes agiront, tantôt comme cathartiques, tantôt comme vomitifs, selon la sensibilité des fibres de l'estomac ; ils débarrasseront les premières voies des matières irritantes qui procurent ce symptôme : l'eau de poulet suppléera ensuite à toutes les potions stomachiques & cordiales, dont on a coutume de se servir, & ne tardera pas à donner des preuves de son efficacité.

Le clou vapoureux, que l'on rencontre si souvent dans l'affection hystérique, ne connoît pas d'autre spécifique que l'eau froide appliquée sur la tête, & ensuite le bain tiède qui supplée au narcotique, auquel on a communément recours, & que je déclare suspect.

La toux convulsive cédera constamment aux fomentations sur le ventre & à l'eau de poulet ; dans la syncope, on préférera les lavemens froids à tous les irritans : la cardialgie qui la précède toujours, ou qui lui succède, ne résistera pas davantage à une copieuse boisson d'eau tiède & aux lavemens fréquens.

Le hoquet est encore un symptôme familier de l'affection hystérique ; il est le produit d'un mouvement convulsif qui s'empare du diaphragme & quelquefois de la partie supérieure de l'estomac. Les boissons les plus adoucissantes sont souvent infructueuses ; mais le petit-lait clarifié pour boisson ordinaire & le bain l'emporteront sans retour.



Le sein se gonfle quelquefois par l'effet de la cause vaporeuse ; j'ai vu plus d'une fois prendre ce gonflement pour une véritable tumeur. Que de fautes en conséquence & que d'inconvéniens ne voit-on pas arriver quand la Chirurgie y apporte ses secours ! Ces gonflemens sont douloureux, & d'autant plus incommodes que les femmes en sont toujours alarmées, tandis que l'air trop dilaté dans le tissu cellulaire des mamelles, l'engorgement des veines mammaires par le reflux des hypogastriques, donnent lieu à cette erreur ; l'application d'un linge trempé dans l'eau froide, dissipe ordinairement le mal & les alarmes qu'il avoit causés. Les autres symptômes, qu'il est inutile de récapituler, trouveront toujours dans les remèdes humectans & relâchans, des secours prompts & salutaires ; ce sera au Médecin éclairé à les appliquer par choix suivant les circonstances.

L'affection hypocondriaque reconnoît le même vice des nerfs ; elle sera par conséquent soumise aux mêmes loix. On voit, il est vrai, plus rarement chez les hommes, des symptômes graves ; le traitement ne sera donc pas si rigoureux : les bains domestiques conviennent également bien, mais avec plus de ménagement. Le lait leur est défendu par l'Oracle de la Médecine (1), & l'expérience journalière nous prouve qu'il est réellement pernicieux ; mais le petit-lait, la tisane de poulet, les lavemens tièdes & froids, les fomentations, &c. tout doit être

---

(1) Hippocrate, *cap. LXIV, sect. 5.*



employé comme dans l'autre affection : si elle demande plus de ménagement, exige-t-elle aussi plus de constance à cause de son opiniâtreté. L'application des sangsues sur les hémorroïdes, si connue des Anciens, & trop peu usitée aujourd'hui, fera d'un grand secours pour rétablir cet écoulement si salutaire aux hypocondriaques ; les passions de l'ame, le dérangement de l'esprit ( effet ordinaire de ces maladies ) l'entretiennent, & la rendent quelquefois très-difficile à guérir : aussi sommes-nous obligés de travailler avec autant de patience sur le vice de celui-ci que sur celui du corps. Le Médecin ne doit rien oublier pour détourner leur esprit des idées toujours lugubres & erronées, & en compâtissant aux maux de ces infortunés, il les dissuadera adroitement de leur illusion. La dissipation, l'exercice du cheval, celui de la voiture, les assemblées, les concerts, le spectacle, doivent entrer dans le régime que nous leur prescrivons ; les eaux minérales acidules leur conviennent aussi parfaitement, mais on doit avoir observé avec moi qu'elles réussissent beaucoup mieux sur la fin du traitement de la maladie ; les parties minérales, dont les unes & les autres sont plus ou moins chargées, exigent un certain degré de relâchement dans les fibres des entrailles, pour qu'elles soient en état de leur faciliter le passage, & entraîner avec elles sans tumulte & sans fougue, les matières étrangères contenues dans les viscères du bas-ventre.

Quelqu'invétérées que soient ces maladies, on en détruira la source lorsqu'on n'emploiera que des remèdes



humectans, & au contraire, on les rendra incurables lorsqu'on joindra à ces remèdes, les stomachiques, les apéritifs, les purgatifs & les anti-spasmodiques; méthode très-familière à beaucoup de Médecins, quoique des plus accrédités & des plus célèbres (c'est celle que l'on suit à Montpellier depuis plusieurs siècles, & que l'on a soin de préconiser par des raisons que je ne dirai pas ici).

Hippocrate, ce Législateur de l'Art, a connu cette vérité (m). *Sanctorius* après lui nous a dit (n); *Hypochondriaci si frequentibus balneis eorum corpora reddantur perspirabilia & victu humido utantur, sani fiunt.* Celse (o) ordonne dans l'affection hypocondriaque, de boire beaucoup d'eau froide & de se baigner dans l'eau tiède. Galien, Arétée, *Cælius Aurelianus*, emploient les fomentations & le bain. Alexandre de Trales (p) en publie les avantages en des termes bien énergiques: *Dulcium balneorum usus, si quid aliud opitulatur, aliam namque partem bilis discutere, aliam humidorum qualitate contemperare, totum verò corpus aquâ calidâ superfundere, caput tepidâ potius & luteis ovorum abstergere, ac universum sanè corpus hydroleo, caput etiam rosato ungere convenit, &c.* Hoffman (q) rapporte, d'après plusieurs Auteurs, des cures

---

(m) C'est d'après Hippocrate que l'on a dit proverbialement: *Melancholici in tantum curantur in quantum balneantur.*

(n) *Sanctorius*, aphor. 102, sect. 1.

(o) Celse, lib. I, cap. I.

(p) *Alexand.* lib. I, cap. XVII.

(q) Hoffman, de viâlo hypocondriaco.



merveilleuses & promptes par le seul usage du bain tiède. Baglivi (r), à l'exemple de ces Oracles de la Médecine, nous enseigne que tous les autres remèdes sont insuffisans. *Fateor tamen ea remedia aliquid posse contra morbos animi, quæ statum sanguinis funditus immutare valent, quæque non superficialiter agunt; sed fluidarum atque solidarum partium corporis intima quæque loca pervadunt.* Et quels sont ces remèdes qui ne pallient point, mais qui attaquent le mal dans sa source en agissant également sur les solides & sur les fluides, & *inter hæc balnationes frequentes!* Si après cela les Médecins se plaignent de rencontrer des difficultés dans la guérison de cette cruelle maladie, doivent-ils en accuser l'opiniâtreté & la bizarrerie, & ne doivent-ils pas au contraire s'imputer à eux-mêmes son incurabilité? Ils me pardonneront sans doute ce reproche en reconnoissance de la générosité avec laquelle je leur fais part du traitement que j'emploie contre ces deux affections si communes aux deux sexes, qu'elles les attaquent sans distinction, puisque l'on voit tous les jours des hommes que l'on pourroit appeler hystériques, & des femmes réellement hypocondriaques. Si la Nature se plaît ainsi à dérouter les Médecins, pourquoi ne nous feroit-il pas permis d'abandonner nos règles pour la suivre dans ses écarts?

Ces deux affections sont souvent compliquées avec d'autres maladies; quelle attention & quels ménagemens

---

(r) Baglivi, *Pratiqu. Med. lib. II, cap. XIV.*



n'exigent-elles pas dans leur complication ! La connoissance du tempérament est ici très-nécessaire ; les femmes en couche sont celles qui en éprouvent les symptômes les plus effrayans ; si elles ont fait des accouchemens laborieux , toutes les membranes du corps souffrent des irritations causées à la matrice : les vidanges diminuent ou se suppriment, ce qui procure des accidens de toute espèce, comme des frénésies, le délire, la fièvre, des spasmes, des convulsions qui mènent souvent à la mort ; il est donc essentiel de rétablir les vidanges & comment. Un Auteur des plus respectables (*f*), applique à cet effet des emplâtres contre les vapeurs ; il mêle des cordiaux aux apéritifs & aux anti-spasmodiques : il en forme des opiats où il ajoute encore des sels volatils. Mais quelqu'un pourroit-il attester en faveur de ces remèdes ! & combien de Médecins n'avoueroient-ils pas au contraire en avoir vu de très-mauvais effets ?

Un autre Auteur des plus modernes (*t*), nous fait le même aveu ; mais trop timide sans doute pour oser y substituer d'autres secours, il se repose sur la Nature, qui fait souvent, nous dit-il, plus que les remèdes. M. Hazon, Docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, plus courageux que celui-ci, nous enseigne par son exemple, ce qu'il convient de faire en pareil cas ; uniquement attaché à la cause du mal, & animé du desir de la vaincre, il n'hésita pas de faire plonger une accouchée

---

(*f*) Sydenham, page 280.

(*t*) M. Raulin, page 265.



dans le bain, & ce fut par ce puissant secours que les vidanges se rétablirent (*u*). Un exemple de cette espèce doit encourager les Médecins à secouer le joug des préjugés antiques, pour marcher avec nous dans des routes nouvelles, où ils trouveront des preuves constantes des vérités que nous leur annonçons.

La fièvre miliaire, si commune chez les femmes en couche, sur-tout en Angleterre, en Allemagne & en Italie, reconnoît-elle d'autre cause que la suppression des lochies; & n'est-elle pas le plus souvent l'effet des remèdes anti-hystériques que l'on a coutume de donner aux accouchées dans leurs attaques de vapeurs! La malade de M.\*\*\* (*x*) en a éprouvé les tristes effets, & il est à présumer que cette malheureuse femme n'auroit point succombé à la maladie, si elle n'eût été gorgée de potions cordiales & anti-spasmodiques. L'eau de poulet, les lavemens fréquens & autres remèdes de cette espèce, auroient infailliblement calmé les secousses dans les tendons, ainsi que les frissons & les tremblemens convulsifs, & alors l'éruption miliaire se seroit faite sans trouble. C'est par cette même raison que Frédéric Hoffman regarde l'usage immodéré du café, comme une des causes qui rend cette maladie si commune dans l'Électorat de Brandebourg.

Les hommes hypocondriaques seront aussi exposés aux mêmes complications. Si le virus vérolique attaque

---

(*u*) Voyez le Journal de Médecine, Février 1756, page 110.

(*x*) On trouve cet exemple dans le Journal de Médecine.



un corps vaporeux, que de ménagemens & quelles précautions n'exigera pas ce traitement ! Les préparations seront ici plus étendues ; le nombre de bains domestiques sera beaucoup plus considérable ; le petit-lait, les bouillons de poulet, les fomentations & les lavemens entreront dans le régime pour prévenir les irritations que procure un remède toujours fougueux dans son action, & par-là même diamétralement opposé au tempérament vaporeux. Un savant Professeur de Montpellier, trop éclairé pour n'avoir pas connu les dangereux effets de ce puissant spécifique, nous a appris (y) tout ce qu'il falloit faire pour les prévenir. Nous n'avons donc rien à ajouter aux préceptes de ce Médecin, & nous adoptons sa méthode, avec d'autant plus de confiance, qu'il seroit dangereux de nous en écarter.

Le virus scorbutique compliqué supportera t-il mieux l'effet des remèdes anti-scorbutiques âcres ? Les hémorragies deviendront plus considérables, la fièvre surviendra, & la rétraction des tendons & des nerfs nous forcera bientôt d'abandonner ces remèdes ; mais les acides pourront les remplacer, &, à l'exemple du Docteur Lind, nous nous replierons sur le régime végétal & humectant (z).

Les écrouelles n'exigeront pas moins de ménagement ; les remèdes fondans & les incisifs seront associés aux délayans, & si, par ce double secours, on ne peut pas

---

(y) Méthode de guérir la vérole, par *M. Huguénot*.

(z) Traité du Scorbut, traduit de l'Anglois, du *Docteur Lind*.



détruire le vice de la lymphe, on fera du moins très-assuré de ne pas l'augmenter, en y ajoutant la destruction des solides, suite ordinaire d'un traitement inconsideré.

La goutte elle-même exigera ici un régime particulier; les stomachiques chauds, & les différens vins si vantés par les Auteurs, deviendront superflus, pour ne pas dire contraires. La *métastase* de cette humeur fera d'autant plus à craindre, que l'oscillation des vaisseaux la favorisera, si on n'a l'attention de la diminuer par des remèdes appropriés. Le lait d'ânesse, le petit-lait, une copieuse boisson d'eau froide, préviendront les effets de cette humeur étrangère, & j'ose avancer qu'ils en ont étouffé plus d'une fois le germe.

La cachexie hypocondriaque méritera bien aussi toute notre attention; si les fluides surabondent dans cette constitution, c'est parce qu'ils trouvent moins d'intervalles à occuper, puisque la rigidité suppose moins de vaisseaux. Que deviendront donc ces fluides? Ils s'épancheront de nécessité quand le moindre des émonctoires naturels refusera de les expulser au-dehors par les voies naturelles, & alors la cachexie qui surviendra à cette constitution, sera compliquée de spasme. Les purgatifs réitérés & les diurétiques chauds favoriseront la cause de la maladie; l'anasarque, la leucophlegmatie & l'hydropisie ascite succéderont à ce traitement, & dévoileront bientôt la méprise, tandis que le petit-lait seul triomphera de la cause du mal & de ses suites.

Cette pratique est d'autant plus essentielle à connoître



pour la ville d'Arles, que, de l'aveu des Médecins de cette province, la sécheresse du climat, la qualité des alimens dont on se nourrit, celle de l'air qu'on y respire, donnent lieu à la sécheresse de nos fibres & à celle de nos humeurs; aussi les maladies auxquelles nous sommes le plus exposés, participent-elles de ce caractère. M. Raymond, Médecin de Marseille en fait foi (a).  
 « J'ai traité, nous dit-il, un grand nombre d'ascites &  
 » de timpanites à Marseille, dans l'Hôtel-Dieu, dans  
 » le quartier de la Miséricorde & dans le reste de la ville,  
 » & j'ose avancer que je n'ai jamais reconnu d'autre  
 » cause que la chaleur jointe à la sécheresse; aussi ces  
 » maladies ne sont-elles adoucies que par l'usage des  
 » délayans: elles sont au contraire irritées par les remèdes  
 chauds. J'en atteste les Médecins de cette ville ».

Par-tout, en un mot, où le spasme sera compliqué avec d'autres maladies, par-tout il sera respecté, & les humectans seront les seuls remèdes qu'on pourra lui opposer. Mes Observations prouveront ce que j'ai avancé; j'en fournirai un nombre suffisant pour servir à l'explication de chacun des symptômes qui caractérisent la maladie que je traite. La première fournira elle seule des preuves convaincantes de la vérité de mon système; elle servira d'appui aux autres, puisque c'est à elle que je suis redevable de ma découverte.

---

(a) Raymond, *Dissertation sur le Bain*, qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en 1755.



## RÉGIME du Tempérament vapoureux.

JE ferois coupable d'omission si je n'ajoutois ici des règles de régime pour les personnes sujettes aux vapeurs. Les unes se plaindroient avec raison de mon insuffisance, & les autres continueroient à vivre dans leurs erreurs, puisqu'on ne leur auroit pas appris à suivre d'autres règles que celles qui ont donné naissance à leurs infirmités, & qui les entretiennent continuellement en leur fournissant chaque jour de nouvelles forces. Pour éviter les reproches des uns & pour instruire en même-temps les autres, j'exposerai des règles diététiques que je tirerai de la qualité du tempérament vapoureux. L'ouvrage seroit pénible s'il falloit parcourir avec les Anciens, les différences des tempéramens, les distinguer entre eux, & leur assigner à chacun un régime particulier ; peut-être fera-t-il au-dessus de mes forces : je me bornerai donc à un seul que j'appelle *vapoureux* ou *mélancolique*, c'est-à-dire, sec, bilieux, vif, atrabilaire & sanguin ; ce sera sur celui-ci que je fixerai mes regards, puisqu'il est particulièrement affecté à la maladie que je traite, & pour prouver son existence, je le peindrai par ses effets.

Les mélancoliques sont des hommes secs, maigres, pâles, bruns ou noirs, très-sensibles au froid & aux impressions des objets extérieurs, digérant mal, sujets aux vents & aux hémorroïdes, à la constipation, urinant beaucoup, jetant beaucoup de puitte par les émonctoires naturels de cette humeur ; telle est l'idée que l'on doit



se faire des mélancoliques. Le dérangement & la fougue des digestions, la grossièreté de la bile, la difficulté qu'elle éprouve dans son passage, sans qu'il y ait d'arrêt ou d'obstruction formée, la tension & la sécheresse des solides, mais si grande, qu'elle peut être regardée comme rigidité, sont les élémens de cette constitution, constitution appelée *mélancolique*, parce qu'il est rare que la tristesse ou la défiance de soi-même & de la force de ses fonctions, ne se joignent à ces symptômes. Le régime de ce tempérament doit être exact; le grand art consiste à introduire dans le sang assez de liquide pour qu'il puisse en pénétrer les parties trop rapprochées, se mêler avec elles, & être porté par un mouvement commun avec la masse des humeurs: tous les alimens de difficile digestion, ceux qui sont par conséquent capables d'engendrer des glaires & des humeurs visqueuses, doivent être bannis du régime qui appartient à ce tempérament; les farineux non fermentés & les légumes secs, seront donc ici pros crits: d'un autre côté ces substances qui peuvent se pourrir dans l'estomac & dans les entrailles, & donner au sang des principes putrides, sont aussi très-dangereuses, parce qu'elles croupissent dans quelque endroit du corps que nous les supposons portées. Le tempérament vaporeux est donc presque entièrement réduit aux alimens qui, placés dans un juste milieu, n'ont aucun des excès que l'on peut reprocher à ceux dont les parties sont mal liées ou sont au contraire trop denses. Le pain bien fermenté, les viandes les plus simples, tirées des animaux



qui ne vivent que d'herbes, les jeunes volailles; doivent être le fond de leur nourriture; les herbes potagères doivent en faire l'affaisonnement, il faut même qu'ils en fassent usage en tout temps : leurs sucS savoureux & légers forment un chile capable d'augmenter les fonctions sans les forcer; ces sucS servent de véhicule à l'eau en la mêlant avec le sang, en même-temps qu'ils aiguillonnent légèrement les solides. Il faut toujours craindre les aromates; en voulant exciter l'oscillation de l'estomac & augmenter son action, on peut nuire à l'état des solides, & procurer le danger d'immutabilité qu'un sang trop épais produiroit sur des vaisseaux secs & roides. Le café, le chocolat & le thé produiront cet effet; leur substance huileuse & inflammable irritera le velouté de l'estomac & incendiera la masse des liquides : je crois donc qu'ils sont pernicioeux aux personnes vaporeuses, & ce n'est qu'avec regret que je leur en interdis l'usage; comme aussi des différentes pâtisseries, des mets artistement préparés avec la pâte, les œufs, l'huile, le beurre, le lait, le miel, & avec plusieurs autres choses de cette nature qui, à cause de leur facilité à se gonfler, procurent des vents & des rapports, & dérangent ainsi la digestion.

L'usage de la boisson ne demande pas moins d'attention que leur nourriture. Si l'on consulte le plus grand nombre, le vin mérite la préférence; mais, à n'écouter que l'expérience, l'oracle de la vérité, nous apprendrons que cette liqueur qui est le produit de la fermentation,



& qui est pleine d'esprit ardent, est en général contraire aux vaporeux. Le vin, au lieu de délayer & dissoudre les alimens, les durcit & les rend plus compacts, communique son ardeur aux tuniques de l'estomac, le dessèche & le resserre extrêmement, &, de cette façon, ôte entièrement l'appétit; il est donc nécessaire de le défendre très-sévèrement, &, à plus forte raison, doit-on s'abstenir de ces liqueurs spiritueuses ou plutôt de ces agréables poisons qui ont pour base l'esprit-de-vin, liqueurs toutes ardentes de leur nature, lesquelles par leur causticité, crispent, resserrent, épaississent & brûlent encore plus puissamment que le vin, les parties solides & fluides du corps.

L'eau est donc la seule & véritable boisson; c'est elle qui délaye suffisamment & tranquillement tout ce que l'on mange, qui balaye l'estomac, qui excite l'appétit selon Hippocrate qui l'appelle *vorace*; c'est elle qui conserve la fluidité de nos humeurs, & qui, en entretenant la flexibilité & la souplesse des vaisseaux, entretient ainsi la santé. Celle qui est claire, légère, sans mélange, passe pour la plus salutaire de toutes; celle de pluie étant la plus subtile, a toujours mérité la préférence sur bien d'autres dont on peut faire usage: celle qui approche le plus de la nature & de la bonté de celle-là, c'est l'eau de rivière; celle qui, puisée au milieu du canal & gardée quelque temps dans un vaisseau, y dépose tout ce qu'elle a d'étranger, & devenue par-là claire & limpide, peut se conserver des années entières, pour ne pas dire des siècles.



fiècles. Telle est celle que nous buvons à Arles, dont nos voisins ne connoissent pas assez le prix, quoique si fort vantée par Jacques Spon, Médecin de Lyon (b).

L'eau de fontaine suit immédiatement celle-ci par sa légèreté & sa limpidité; mais l'eau de puits doit être entièrement rejetée. C'est dans ces différentes eaux que les vaporeux trouveront un véritable remède; son usage chez eux ne connoît point d'excès. Avicène nous dit: *Tales....ventriculo potæ stomachum abluunt, alvum subducunt, coli doloribus opitulantur* (c), & l'expérience journalière nous confirme que les coliques venteuses, auxquelles les vaporeux sont si sujets, ne connoissent pas d'autres préservatifs qu'une copieuse boisson d'eau tiède, prise tous les matins à jeun & quelquefois même après les repas. Ajoutons à cet éloge ce que *Rondeletius* en dit en nous assurant qu'il a guéri des goutteux par la seule boisson d'eau froide: *Ego multoties aquæ frigidæ potu podagrosos sanavi, quòd faciliùs succedit in biliosâ* (d). *Silvaticus* vante aussi son effet, & la prescrit de même à tous les goutteux (e). *Martianus* en cite un bel exemple. *Solo aquæ frigidæ potu Bernærius Cardinalis a podagrâ liberatus est* (f). *Ballenius* nous dit: *Miror cur in herpetibus,*

(b) *Observatio rara circa aqu. Rhodani.* Jacob, Spon, *Med. Lugd.* *Acta erud.* ann. 1673.

(c) Avicen. lib. I, sect. II, cap. XVI, pag. 102.

(d) *Rondelet*, page 612.

(e) *Silvaticus*, cap. I, observ. 1.

(f) *Martianus in Hippocrate.*



*inflammationibus, in quibus humectandi & refrigerandi consilium est, non potius ad aquam accedamus (g).* Rivière nous assure qu'il a plus rétabli de flux menstruels par le seul usage de l'eau, que par tout autre emménagogue : *De mensibus vitiosis sive subsistentibus, solius aquæ repetito usu, & hoc simplici remedio plus præstitutum fuisse quàm aliis emmenagoguis (h).* Ridlinus enfin nous atteste qu'il a guéri un nombre de mélancholiques & de maniaques par ce seul remède, & il ajoute : *Cujus usu cachetici & tabe confecti convalescunt (i).* Nous n'aurions pas besoin de recourir à tant d'autorités, si nous voulions seulement consulter la Nature & la raison ; l'un & l'autre ne nous dictent-elles pas que le Créateur a destiné l'eau pour la boisson ordinaire de l'homme & de tous les êtres animés ?

Quelque scrupuleux que soit un vapoureux à se choisir une nourriture convenable & une boisson salubre, il n'en fera pas plus avancé, s'il ne joint à cela un exercice modéré ; il faut qu'il se rappelle continuellement cet oracle de Celse, que le travail fortifie le corps & que l'oisiveté l'énerve : *otium corpus hebetat, labor firmat.* L'exercice récrée & réjouit l'esprit par la variété des objets, augmente légèrement le ressort de toutes les fibres, rend égales leurs oscillations, divise & atténue dûment les humeurs, facilite leur mouvement, fait

---

(g) Ballenius, lib. I, epidem. I, page 106.

(h) Rivière, lib. IV, cap. XXII.

(i) Ridlinus, *Lineam. Med. ann.* 1637, lib. XV.



couler d'une manière uniforme, le fluide nerveux dans les différentes parties du corps, aide merveilleusement les secrétions & les excrétions, augmente l'appétit, & rend toutes les parties plus souples & plus disposées à exécuter promptement leurs diverses fonctions. De cette manière, il fortifie le corps, dissipe peu-à-peu tout ce qui cause de l'inégalité dans les mouvemens des fluides & des solides, rétablit l'harmonie entre les uns & les autres, & chasse si efficacement les vapeurs, au rapport de tous ceux qui en éprouvent constamment les salutaires effets, qu'il n'est aucun remède qui lui soit comparable, pourvu toutefois que l'on y joigne le régime que j'ai prescrit. De tous les exercices, celui du cheval mérite la préférence; il se fait sans beaucoup de fatigue & sans diminuer les forces, &, pour m'exprimer comme Sydenham, sans une grande dépense d'esprit. Il secoue doucement & également toutes les parties du corps, & principalement les viscères du bas-ventre qui sont comme suspendus & flottans; il aide la digestion, il s'oppose par conséquent aux obstructions, dissipe celles qui sont déjà formées, & qui deviendroient dans la suite la source de mille infirmités: nous le recommandons très-expressément aux vaporeux, puisque sans lui les autres remèdes seroient inutiles.

Les règles diététiques s'étendent encore sur les passions. L'ame & le corps sont tellement unis ensemble, que les affections de l'un se communiquent réciproquement à l'autre, & c'est par l'entremise des nerfs que se



fait ce commerce mutuel entre ces deux parties de l'homme ; les impressions du corps sont transmises en peu de temps au siège de l'ame, & l'affectent diversement : l'ame à son tour, étant vivement affectée, ébranle fortement les fibres nerveuses, & excite dans le corps des mouvemens extraordinaires, irréguliers, qui deviennent d'autant plus fréquens chez les personnes vaporeuses, que la tension naturelle de leurs nerfs & leur vibrabilité les favorisent. Il faut donc qu'elles aient grand soin de modérer leurs passions ; elles doivent sur-tout éviter la colère : car cette passion furieuse tend avec excès toutes les fibres, accélère violemment la circulation du sang & des esprits, & jette ainsi le trouble dans la machine. Elles doivent se prémunir & se tenir en garde contre la frayeur subite qui, faisant impression tout-à-coup sur le genre nerveux, y cause une contraction spasmodique, & repousse le sang vers les parties internes ; elles doivent aussi éviter tous les travaux d'esprit, qui mettent le fluide nerveux dans un trop grand mouvement, en font une grande dissipation, appauvrissent la masse des humeurs, & entretiennent ainsi la sécheresse du sang & du genre nerveux : elles ne doivent pas moins se garantir du chagrin qui ébranle tout le corps, chasse le sommeil, ôte l'appétit, jette enfin dans une langueur universelle qui s'oppose à l'effet des plus puissans remèdes ; elles doivent fuir les inquiétudes, les grands embarras, l'envie, la jalousie, &c. Mais elles doivent faire leurs délices des entretiens de leurs amis, vivre tantôt à la campagne,



tantôt à la ville, assister le plus souvent qu'il est possible à des concerts, ne pas s'occuper trop long-temps à contempler la même chose ; mais chercher la diversité des objets pour se récréer l'esprit, & le détourner de tout ce qui peut rappeler l'idée des vapeurs.

## O B S E R V A T I O N S.

POUR ne pas déranger l'ordre œthiologique que je me suis proposé de suivre dans ce Traité, j'y soumettrai mes Observations ; c'est-à-dire, que celles qui regardent l'affection hystérique, paroîtront les premières, & à leur suite, viendront celles que l'affection hypocondriaque m'a fournies. Les complications de ces deux maladies, avec tant d'autres, termineront ce Recueil, dans lequel la théorie que je viens d'établir, discutera elle-même toutes les questions.





---

VAPEURS HYSTÉRIQUES.

---

*AFFECTION hystérique, accompagnée de symptômes extraordinaires.*

S'IL s'agissoit ici de donner une idée de l'affection hystérique, j'emprunterois volontiers la définition qu'en a donnée un Auteur des plus recommandables (*k*), & je pourrois dire avec lui que, sous le nom de cette maladie, on peut en comprendre plusieurs : *Morbus ille aut potius morborum cohors, quam per vocem affectionis hystericæ interpretantur veteres.* Et, en effet, cette foule de symptômes, sous laquelle cette maladie a coutume de paroître, l'incertitude & le caprice de sa terminaison, & la difficulté de la vaincre, ont si fort étonné ceux qui s'étoient proposé d'en démêler la cause, qu'après y avoir échoué plusieurs fois, ils se sont contentés d'en tracer le portrait à l'aide des différentes couleurs sous lesquelles il a plu à un chacun de nous la présenter. Toutes ces difficultés subsisteroient encore, & la maladie dont il s'agit, seroit encore au nombre de celles qui n'ont pas subi les loix de la théorie, si l'observation pratique ne l'y eût soumise en nous montrant que tous les phénomènes qu'elle produit, & qui paroissent à plusieurs si irréguliers, ne sont que des rayons différens qui aboutissent à un centre commun.

---

(*k*) Hoffman, *Tractatus de malo hystérico, lib. II, sect. I, cap. IV.*



L'observation fera toujours pour nous une route assurée qui nous conduit à la connoissance parfaite des maladies, puisqu'elle a été de tous les temps la bouffole de la pratique raisonnée; elle est le terme où doit tendre le Médecin, le seul but où il doit rapporter toutes ses connoissances : c'est elle enfin qui a formé l'Art, & qui répond de sa conservation.

Il seroit par conséquent superflu de nous arrêter ici à des définitions vagues & empruntées; on en connoît déjà l'insuffisance & les défauts. Écoutons l'expérience qui seule nous instruira, &, en marchant ainsi à la faveur de son flambeau, nous apercevrons des traits qui nous découvriront au naturel le vrai que nous cherchons, en nous montrant le faux que nous voulons éviter.

Dans le courant de l'année 1744, Mademoiselle Authemant, âgée de dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux & sanguin, fut attaquée subitement d'une douleur violente au gros doigt du pied droit, qui lui ôta d'abord le sommeil & l'appétit. Cette douleur se soutint ainsi pendant un mois, & elle n'augmenta que pour lui causer une foiblesse dont elle ne revint qu'après bien des cordiaux de toute espèce, pour entrer dans des convulsions affreuses, accompagnées de symptômes aussi singuliers que terribles. Si on pinçoit légèrement quelque partie de son corps, si on versoit dessus une seule goutte d'eau, le mal redoubloit avec une fureur capable d'alarmer. C'étoit une machine détraquée, où tout alloit à l'aventure par sauts & par bonds avec une irrégularité qu'on sent mieux



qu'on ne l'exprime. La saignée arrêta le cours de ce désordre sans fixer celui des esprits effarouchés, & le délire parut avec une hémiplégie qui occupoit tout le côté droit; le bras étoit plié sur la poitrine, sans qu'il fût possible de l'étendre d'une ligne; le ventre étoit tendu & relevé en dos-d'âne tout le long de la ligne blanche; la cuisse & la jambe faisoient par leur roideur une pièce continue: elle resta onze jours dans cet état, sans prendre d'alimens, la mâchoire & la langue ayant part à cette hémiplégie.

Plusieurs Médecins, assemblés à ce sujet, convinrent que cette maladie tiroit son origine de l'*érétisme* des nerfs, comme de la sécheresse des liquides, & qu'elle ne pouvoit être combattue que par les humectans; les bains agirent d'abord avec quelque succès, puisqu'ils dissipèrent le délire; on ne vit plus de crachement de sang, de vomissemens, des suffocations & autres symptômes qui survinrent après la saignée, mais ils ne rendirent point la souplesse aux membres paralysés.

Il étoit bien difficile à une fille d'un caractère vif & très-ardent, de se maintenir dans les bornes d'un régime sévère, de prévoir bien des accidens, & de détourner les pensées fâcheuses qui, en affectant son esprit, portoient coup à sa guérison; aussi étoit-elle en butte à divers paroxismes, dont un fut si violent, qu'on désespéra de sa vie: elle étoit plongée dans un assoupissement léthargique si profond, qu'une épingle enfoncée dans la chair, étoit inaccessible à ses sens; les plus  
forts



forts irritans n'opérèrent qu'après douze jours, quand une hémorragie du nez, débarrassant le cerveau d'un sang épais, noir & gluant, en détruisit la cause. Le feu des entrailles, que la privation totale de tout aliment avoit allumé pendant cet intervalle, dépouilla la langue de sa première peau, & la rendit paralytique.

Huit années entières s'écoulèrent ainsi dans une alternative de chutes & de rechutes; presque à chaque mois il falloit la saigner, ce qui procuroit constamment le délire & des convulsions affreuses. Dans ces tristes conjonctures elle me fut confiée; l'ouvrage étoit pénible, & je ne l'aurois jamais entreprise, si je n'avois été animé par l'envie de m'instruire & par une espérance secrète du succès, que je ne pouvois attribuer qu'au desir que j'en avois conçu.

Une ébullition de sang qui augmentoit sensiblement, avec des taches qui imitoient assez celles de la rougeole, & la fièvre, loin de me rebuter à l'entrée de ma carrière qui fut le 6 Novembre 1752, m'engagèrent à redoubler mes soins. Je crus d'abord que la saignée calmeroit cet orage, mais à peine le sang sortit de la veine, que les facultés d'un œil, d'une oreille, du nez, de la bouche & de la langue, lui furent ravies par les convulsions, ainsi que de toutes les autres parties du côté droit qui, par leur roideur, ne firent plus qu'une pièce continue.

Quoique ces désordres, dont le récit effraie, fussent d'une moindre conséquence que ceux que la saignée



avoit prévenus, il ne fallut pas moins les calmer; pour cet effet, je recourus aux bains domestiques tièdes & à l'eau de poulet. Je ne regardai point la rigueur de la saison comme un obstacle à l'emploi de ces remèdes, & je ne me trompai pas; car à peine fumes-nous arrivés au deuxième jour de ce régime, que nous entendimes des éclats très-douloureux dans les *intestins*, peu de temps après dans la cuisse: ces éclats ressembloient assez au froissement d'un parchemin fort sec, ou au bruit, quoique beaucoup plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Je conclus que ces éclats si agréables pour moi dans ces circonstances, prenoient leur source dans l'impulsion violente & sensible du sang & des esprits qui forçoient leur passage dans ses canaux fermés & racornis. Le lendemain la force du sang détruisit brusquement sa résistance dans le bras qui, en éclatant, se mouvoit contre les parois de la baignoire; de cette manière, cette fille se retira du bain avec le ventre, la cuisse & les bras flexibles, quoique paralysés: mais le délire parut accompagné de circonstances aussi irrégulières que celles dont j'ai déjà parlé.

Son visage étoit riant, son humeur agréable; elle tutoyoit indifféremment les uns & les autres: les facultés de sa main droite étant interdites par la paralysie, elle peignoit avec la gauche, & brodoit avec une dextérité incroyable; les productions de son esprit n'étoient pas moins surprenantes que celles de sa main: elle nous récitait des vers où l'on remarquoit toute la délicatesse



possible, quoiqu'ils fussent ses premiers nés (1). Ce délire ingénieux & divertissant étoit périodique, & revenoit quelquefois irrégulièrement; dans un délire subséquent, elle se souvenoit de tout ce qu'elle avoit dit dans celui qui l'avoit précédé. Sa mémoire la servoit au mieux; elle redemandoit sa plume, son fil & son aiguille, pour finir les ouvrages qu'elle avoit ébauchés, & faisoit toutes ces choses d'un air aisé, naturel & tranquille. Je laisse aux Physiologistes le soin d'expliquer les effets étonnans & variés de ce délire; comme aussi de décider si l'enthousiasme poétique n'est pas une espèce de délire: car cette fille, rendue à son état naturel, ne savoit pas faire un vers, tandis que, dans le paroxysme, elle en faisoit à milliers.

Cette héroïne fut en proie à de pareilles vexations jusqu'au mois de Juillet de l'année suivante; auquel temps la chaleur, plus considérable qu'elle ne l'est communément dans cette saison, ayant fomenté chez elle une étrange effervescence, lui procura un nouveau symptôme. Le sang rudement fouetté dans les vaisseaux, dont les tuniques étoient en contraction, fit brusquement irruption au jour périodique dans la matrice, & suinta à travers l'œil paralysé & les vaisseaux entamés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, toujours du côté racorni, ce qui donna lieu à la catalepsie.

Pour combattre enfin cette hydre, dont les têtes renaissoient chaque jour, il fallut opposer aux armes,

---

(1) Aristote avoit déjà observé que ces malades avoient toutes de l'esprit.



dont je m'étois servi jusque-là, de plus puissantes encore, pour m'assurer de sa défaite; & ce fut à la faveur de la diète blanche, des glaçons qui se fondoient dans sa bouche sans en sentir le froid, des bains domestiques de dix à douze heures par jour, pendant dix mois entiers (ce temps ne sera pas trop long si on considère que pendant neuf ans le mal n'avoit eu que de très-petits intervalles), à la faveur, dis-je, de ces humectans, j'eus la satisfaction de voir cesser les convulsions; les membres érétilés éclatèrent avec moins de douleur, & les éclats des meninges dissipèrent le délire. La Nature surchargée se débarrassa pour lors par le vomissement d'une matière limoneuse, & le sommeil, que les narcotiques avoient en vain rappelé, revint. Le sang avoit donc perdu de sa fougue; mais son épaisissement & sa sécheresse formoient encore des obstacles au flux menstruel. Ce fut dans cet instant critique que je plongeai la malade dans le bain; cette évacuation fut si abondante, que l'eau en fut teinte: la puissante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de la mâchoire, de l'oreille & du nez, par plusieurs petits éclats qu'elle procura (*m*), & les rudes secousses d'une

---

(*m*) M. Roger se récrie sur ces éclats, & se plaint avec mépris de ce qu'il n'en comprend pas le mécanisme, dans une Thèse qu'il soutint à Montpellier en 1758\*. Il me semble cependant que je me suis assez bien expliqué dans la Relation de cette maladie, que je fis imprimer en 1754, pour me faire entendre de tous les Physiologistes.

\* *Tentamen de vi soni & musices in corpus humanum*. Montpellier, année 1758.



voiture choisie, rendirent au bras & à la jambe paralysée, la liberté de leurs mouvemens, tout comme aux parties intérieures du bas-ventre, la libre circulation des liqueurs par les mêmes éclats, quoique plus douloureux : c'est par ces voies que cette Demoiselle fut comme miraculeusement rétablie.

Nous ne déguiserons pas la vérité, & nous dirons avec franchise qu'elle ne jouit de sa santé que pendant un an ; la Nature, toujours industrieuse, voulut se reposer sans doute, & se préparer des forces pour soutenir de nouveaux efforts : cette convalescente fut attaquée à cette époque d'une nouvelle maladie, d'autant plus redoutable pour elle, que la délicatesse de son sexe & une modestie naturelle, la rendoient effroyable à son esprit. Ce fut une rétention d'urine que rien ne pouvoit soulager ; il fallut de nécessité recourir aux secours de la Chirurgie pour lui sauver une vie qu'elle eût voulu perdre tant de fois. La sonde écarta le danger, mais elle ne put

---

Je répéterai volontiers la leçon à ce Médecin, en lui disant que le son de cet instrument agissoit sur le cerveau par la continuité des filets nerveux dont la membrane du tympan est composée, & que, par les vibrations qu'il procuroit sur cet organe, il y rappeloit le cours du sang & des esprits, ce qui procuroit ces éclats douloureux que je ne pouvois mieux désigner qu'en les comparant au bruit du froissement d'un parchemin fort sec, ou à celui des phalanges des doigts, rudement déplacées ; toutes les parties voisines du cerveau reçurent les mêmes impressions. Qu'il cesse donc d'être surpris si l'œil éclata à son tour & avec douleur, s'il reprit ses fonctions, & si la mâchoire, le nez & la langue, profitèrent du même avantage.



remédier à la cause qui le procuroit; des corps étrangers qui se présentoient au canal de l'urètre, mettoient un obstacle invincible à l'écoulement des urines: celles-ci devinrent bourbeuses; elles charrièrent des graviers & des morceaux de membranes; les douleurs devinrent toujours plus vives, lorsqu'une pierre se présenta au passage: quelles douleurs, quels tourmens & quels efforts! Il fallut pourtant y résister & soulager la Nature par tous les secours de l'Art. Cette pierre sortit enfin enveloppée d'un kiste; elle est de la figure & de la grosseur d'une châtaigne blanche; elle entraîna avec elle des portions de membranes de plusieurs figures, & une grande quantité de grumeaux de sang.

Une fois débarrassée de ce fardeau, elle se crut guérie, & qui ne s'en feroit pas flatté! Ces portions de membrane, semblables à des morceaux de parchemin trempé, continuèrent à se détacher par de légères douleurs, & sortirent journellement avec les urines; l'uretère du côté droit s'exfolia à son tour, & sortit tout entier par la même voie, mais les douleurs & la difficulté d'uriner augmentèrent, & le canal fut bouché pour la seconde fois. Alarmé de nouveau par le soupçon d'une seconde pierre, il fallut revenir à la sonde qui nous assura du contraire, puisqu'un corps plus mou se présenta au passage. Je ne doutai plus alors que ce ne fût la membrane interne de la vessie qui, s'étant détachée par la même exfoliation, s'étoit repliée sur le sphincter; n'en fut-il pas de même des intestins qui, dans un autre temps, se dépouillèrent



de leur tunique interne, que nous vîmes sortir par le rectum; l'œsophage, la trachée-artère & la langue ne s'étoient-elles pas dépouillées à leur tour? Instruit par conséquent de ce qui se passoit dans la vessie, il ne fut plus question que de trouver les moyens d'y remédier, en aidant la Nature à se débarrasser de ce second fardeau. Les injections me parurent les remèdes les plus convenables; j'en fis faire de plusieurs sortes, après en avoir éprouvé l'action sur des morceaux de ces pellicules que je gardois toujours précieusement: celles de l'eau de Barrège méritèrent la préférence; on fit des injections pendant trois jours & trois nuits, la crise fut douteuse; la malade fut réduite à toute extrémité, puisque je me vis forcé de recourir aux cordiaux: mais elle triompha au moment qu'elle paroissoit sans ressource. L'injection détacha trois champignons, que différens replis de la membrane interne de la vessie avoient formés, & ensemble la membrane interne du sphincter, qui sortit toute entière en substance & en figure. Un Chirurgien, Lithotomiste de la plus grande réputation ( M. Pamard ), Anatomiste par goût & par état, examina scrupuleusement toutes ces parties; il convint avec moi qu'elles étoient réellement celles que j'avois supposées; il reconnut la membrane interne de l'uretère, celle du sphincter, & les portions membraneuses de la vessie, & fut tout aussi surpris que moi, de voir la Nature victorieuse produire de pareils effets: la malade revint de sa foiblesse; elle reprit pour-lors une nouvelle santé qui depuis n'a jamais été altérée.



Quelle gloire pour la Médecine de pouvoir étaler des merveilles de cette espèce ! Quelle preuve en même-temps plus solide du système que je propose ! Le racornissement des fibres ne sera donc plus contesté, puisqu'il se montre aujourd'hui à nos yeux ; les remèdes anti-hystériques ou anti-spasmodiques ne seront donc plus appelés tels ! La demoiselle Authemant nous annonce elle-même que ce sont de vrais poisons, & son exemple publiera à la Postérité l'efficacité des remèdes contraires.

Il eût été bien plus avantageux pour la demoiselle Majot, que M. Laugier son Médecin, eût été instruit de cette cure ; cette Demoiselle n'auroit point péri misérablement sous ses yeux. Ce fut en 1760 que parut mon premier *Essai sur les Vapeurs*, dans lequel la cure de mademoiselle Authemant est rapportée ; & on lit dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1761, l'histoire de la maladie & de la mort de la demoiselle Majot, que je vais rapporter toute entière, avec ses longueurs & ses défauts, pour que l'on juge, d'après le parallèle de ces deux maladies, le différend qui partage les Médecins.

*HISTOIRE d'une Maladie spasmodique, dans laquelle la Personne qui en fait le sujet, a souffert trois cents saignées pendant l'intervalle de deux ans & deux mois, par M. Laugier, Médecin à Pellissane en Provence.*

« LE tableau de cette maladie présente deux caractères différens ( nous dit naïvement M. Laugier ), quoi-  
 » que les traits, sous lesquels elle se montre, soient assez  
 souvent



souvent ressemblans & beaucoup analogues les uns aux « autres. Un enchaînement de symptômes les plus variés « & souvent confondus les uns dans les autres, n'a pas em- « pêché de distinguer leur véritable source, & de regarder « le tout comme une véritable épilepsie hystérique, d'au- « tant plus terrible & opiniâtre, qu'elle a été abandonnée « pendant quelque temps au caprice & à la bizarrerie de « celle qui en fait le triste sujet, quoique digne d'un sort « plus heureux par tous les avantages & les faveurs que « la Nature sembloit avoir réunis en sa personne. »

Vers le commencement de Septembre 1758, la « demoiselle Majot, native de S.<sup>t</sup> Maximin en Provence, « âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin & « mélancolique, d'un esprit vif & prompt, d'un naturel « gai, badin & enjoué, étant à Pelissane chez ses parens, « eut une frayeur si considérable, qu'il en résulta la sup- « pression de ses règles. Le 4 du même mois elle tomba « dans un accident épileptique des plus effrayans, qui « fut suivi de deux autres aussi forts. Le même jour, on « aperçut des mouvemens convulsifs, écume à la bouche, « secousses violentes, contorsions aux lèvres & à tous « les membres ; le lendemain, oppression laborieuse, « suffocation menaçante, efforts fréquens & soutenus de « la poitrine : peu de jours après, on envoya à Salon, « chercher M. Barthone, Médecin, dont le mérite & les « connoissances dans son Art, lui ont acquis depuis long- « temps l'estime & la considération de tout le monde, « & à qui je suis redevable des Mémoires qu'il a bien «



» voulu me communiquer sur le commencement de cette  
» maladie. Ce Médecin arrive, & trouve la malade dans  
» l'intervalle de ses paroxismes & dans un calme si confi-  
» dérable, qu'il eut de la peine à se persuader qu'elle  
» fût le sujet de son voyage; mais il ne jouit pas long-  
» temps de cette agréable erreur: car, tandis qu'il donnoit  
» cours aux réflexions que lui faisoit naître le récit des  
» accidens passés, il fut témoin d'une attaque des plus  
» violentes qui se montra encore par les agitations les  
» plus fortes, mouvemens irréguliers, contractions spas-  
» modiques, oppression suffocante, étranglement, écume  
» à la bouche; dès-lors il ne balança plus à croire qu'il  
» y avoit alliage d'épilepsie (*n*) avec les vapeurs hysté-  
» riques. C'est pourquoi, afin d'aller au plus pressé, il  
» fit faire des saignées que l'on réitéra en fort peu de  
» temps. La malade reprit l'usage de ses sens, & recouvra  
» la liberté des fonctions de l'esprit; elle fut purgée ensuite  
» & émétisée: les accidens continuèrent à fort peu de  
» distance & d'intervalle; puis ils augmentèrent jusqu'au  
» point que la malade tomba dans un assoupissement  
» mortel; on lui appliqua pour-lors les vésicatoires qui  
» n'opérèrent rien (*o*), car elle ne cessoit de jouer un rôle  
» que pour en commencer un autre.

---

(*n*) Fausse croyance de la part de ce Médecin; car jamais l'épilepsie ne se complice avec l'hystéricité, mais celle-ci joue souvent l'épilepsie.

(*o*) Le début de M. Barthone nous assure déjà l'incurabilité de cette maladie, puisqu'il ajoute à la première cause, plusieurs degrés



Les bains, les anti-épileptiques, les légers apéritifs, « les céphaliques, ont été proposés & en partie com- « mencés; mais l'inconstance de la malade & son opiniâ- « treté, rendirent le tout infructueux. M. Joannis, Mé- « decin d'Aix, qui jouit d'une grande réputation, & plu- « sieurs autres, ont été consultés à ce sujet; mais tous « leurs efforts ont été inutiles par les mêmes raisons: tout « cela s'est passé dans l'intervalle de cinq à six mois, «

Lorsque je fus appelé auprès d'elle, & ce fut dans « le mois d'Avril 1759, la malade étoit à cette époque, « assise sur son lit, avec un air tranquille, ne paroissant « avoir de malade qu'un visage pâle, mais d'ailleurs peu « défait, ni décharné; des yeux vifs & animés s'allioient « à un air de vivacité qui trahissoit, & sembloit démentir « sa situation: elle étoit dans un moyen embonpoint; sa « structure paroissoit être forte & vigoureuse, jouissant de « beaucoup d'élasticité & de ressort, ce qu'il faut absolu- « ment supposer pour qu'elle eût pu résister à tant d'affauts. « Je trouvai le pouls plein, fréquent & déployé, la main « fort chaude & la peau du bras un peu moite; on me « rendit fort en gros ce qui s'étoit passé à ce sujet: « tandis que je réfléchissois un peu sur le tout, il sembla « que la malade ne voulût pas me laisser conclure sur « son état d'après mes seules idées, mais m'en faire juger « par mon propre témoignage. C'est pourquoi je devins « dans le moment spectateur d'un de ses paroxismes: «

---

de force qui la rendirent dans la suite inaccessible à l'action des remèdes les plus puissans.



» elle ferme les yeux , baisse la tête , tombe sur son chevet ,  
» alonge les bras , ramasse & fléchit les doigts dans la  
» main , & perd toute connoissance : la respiration baisse  
» un peu , mais le pouls se soutient dans le même état ,  
» & insensiblement s'élève plutôt que de s'affoiblir ;  
» jusque - là je pris cet accident pour un de ceux qui  
» caractérisent les vapeurs hystériques : depuis , lorsqu'elle  
» sortoit de ces mêmes évanouissemens vaporeux , elle  
» en revenoit fort tranquille & comme d'un songe ; assez  
» souvent même elle prévenoit son monde , & faisoit ses  
» adieux d'un ton badin : lorsqu'il entroit quelqu'un qui  
» faisoit sur son esprit une impression au-dessus de l'or-  
» dinaire , & qu'elle n'étoit pas accoutumée de voir tous  
» les jours , elle tomboit dans son paroxysme , qui ne  
» duroit guère plus d'un demi quart - d'heure , & qui ,  
» hors de ces momens-là , reparoissoit plusieurs fois par  
» jour , & duroit davantage.

» On me fit observer qu'il y avoit chez elle un fonds  
» de phtisie héréditaire , qu'elle ne mangeoit que des  
» choses de haut goût , bizarres & de fantaisie. J'y re-  
» tournai le lendemain , & , après avoir fait bien des  
» réflexions sur un pareil désordre , je compris qu'il y  
» avoit à combattre *un embarras dans le cerveau , un sang*  
» *âcre , sec & couenneux , le genre nerveux racorni , obstrué ,*  
» *irrégulièrement ému , sorti de son ton naturel , pincé ,*  
» *aiguillonné & grossièrement frotté par des liqueurs trop*  
» *arides , ce qui ne pouvoit se faire qu'avec de très-légers*  
» *apéritifs , par rapport à la délicatesse des nerfs , les*



*tempérans , calmans , humectans & balsamiques.* C'est « dans cette intention que je proposai de faire respirer « à la malade un air champêtre , de prendre les bains , le « lait , le petit-lait , les bouillons de poulet , de tortue , « les crèmes de riz & autres farineux , de leur joindre « les anti-épileptiques dans un temps , les anti-hystériques « dans un autre ; comme la poudre de gutette , celle de « castor & autres de la même classe (p) : mais de tout « cela , il n'y a eu que l'ordonnance du lait qui ait été « exécutée jusqu'à la fin , & qui , dans certain temps , a « fait presque seul toute sa nourriture. »

Comme nous étions pour-lors dans la belle saison , « les saines & douces impressions de ce temps , jointes « à celles du lait , firent éloigner les paroxismes ; la malade « put sortir du lit & s'asseoir sur un fauteuil où je la trouvai « un jour avec la respiration laborieuse : elle demeura « dans cet état pendant quelque temps ; mais un jour « qu'elle voulut passer de son appartement dans un autre , « pour voir de sa fenêtre passer la procession de la Fête- « Dieu , elle en fut si incommodée , que tous les accidens « reparurent ; elle essuya ensuite une colère assez vive , « parce qu'on lui reprochoit ses imprudences : la révo- « lution fut si grande , que les symptômes augmentèrent « avec plus de force , & parurent devenir mortels. Les « choses se soutinrent dans cet état jusqu'aux chaleurs de «

---

(p) On ne peut pas mieux conclure que M. Laugier sur l'état de cette Demoiselle , aux anti-hystériques près , puisqu'il a reconnu le racornissement ; mais suivra-t-il les indications qu'il propose ?



» l'été, auquel temps parut la catalepsie ; dans ces pa-  
» roxismes, son corps étoit froid, & son visage étoit d'une  
» couleur cendrée & d'une pâleur mortelle: la respiration  
» étoit sourde & profonde, remuant à peine le feu d'une  
» chandelle; le pouls étoit moins sensible & plus con-  
» centré qu'à l'ordinaire. Dans ces premiers accidens,  
» & dans ceux qu'elle avoit essuyés aux mois de Juillet  
» & Août de la même année, elle en sortoit toute brisée,  
» ce qui n'arrivoit pas dans ceux qui étoient simplement  
» vaporeux.

» On s'aperçoit aisément que les signes épileptiques,  
» qui se sont montrés avec tant de violence au commen-  
» cement, sont très-rares depuis quelque temps; plus  
» de convulsion, contractions spasmodiques, écume à la  
» bouche, du moins sont-ils très-rares. Aujourd'hui un  
» mal de tête aigu, vif & pénétrant, jette la malade dans  
» des agitations & des assauts étonnans: elle demande  
» dans le fort de ses souffrances de lui ceindre & ferrer  
» fortement la tête, en quoi elle semble trouver un peu  
» de soulagement; elle la penche & l'appuie en avant  
» sur un carreau, sur lequel elle donne de grands coups,  
» & se précipite à reprises réitérées. La compression de  
» ce côté-là dans le cerveau, étant portée à son comble,  
» elle étend ses coups jusque dans la source des organes,  
» du mouvement & des sens; c'est pourquoi la malade  
» tombe dans son paroxisme, devient immobile pendant  
» quelques minutes, & n'en revient que pour entrer  
» dans la suffocation.



C'est ici où l'esprit humain a de la peine à concevoir « comment il étoit possible que cette pauvre créature pût « soutenir un si terrible travail ; qu'on s'imagine tout ce « que peuvent faire des efforts & des mouvemens les plus « robustes ; ce sont ceux que mettoit en usage notre ma- « lade pour débarrasser sa poitrine ; on la voyoit quelque- « fois s'élever de deux pieds au-dessus de son lit, ce qui « duroit pendant demi-heure plus ou moins ; sa situation « étoit si pénible & si touchante, que tous ceux qui res- « toient auprès d'elle, ne pouvoient y résister. Quels « secours porter à cet état de danger & de souffrance ? Il « ne pouvoit y en avoir que de palliatifs, ou de ceux qui « n'ont d'autre mérite que de soulager pour un moment. »

Depuis le commencement de la maladie, on étoit en « usage de la faire saigner au bras, & on l'a fait jusqu'à la « fin. Quelque répréhensible que fût cette conduite, que « tous les Médecins ont blâmée & condamnée, elle n'a « pas moins été suivie à la honte de ceux qui ont applaudi « à cette manœuvre ; dans le calme, la Demoiselle con- « sentoit à n'en plus faire : dans les orages, elle auroit « mis le feu à la maison si on la lui eût refusée. Elle « disoit : *J'ouvrirais moi-même la veine avec les dents ou « avec un couteau, si je ne pouvois pas faire autrement.* » On auroit bien pu trouver des moyens de passer outre, « si le Chirurgien qui la voyoit, avoit eu assez de doci- « lité pour seconder l'intention des Médecins qui ne « cessoient de lui représenter le danger de cette manœuvre ; « mais une ridicule ignorance, secondée par beaucoup «



» de présomption, une foiblesse condamnable ou une  
» complaisance mal placée, l'ont toujours emporté sur  
» le bien de la malade & sur le devoir du Chirurgien :  
» cela est si vrai qu'elle sembloit être soulagée après la  
» saignée, mais, après quelques momens, il falloit y  
» revenir, ce qui arrivoit en certains temps, presque  
» toutes les nuits.

» Le sang qu'on lui tiroit, étoit dissous, féreux ; il  
» présentoit un fond jaunâtre dans lequel surnageoit un  
» très-petit *coagulum*. Dans les différens reproches que  
» je faisois à la malade sur l'inutilité & le danger de tant  
» de saignées qui, en épuisant ses forces, portoient un  
» coup mortel, je lui dis un jour, que puisqu'elle vouloit  
» absolument se faire saigner, elle préférât la saignée du  
» pied qui alloit aux deux fins, c'est-à-dire, au soulage-  
» ment qu'elle desiroit & à la révulsion qui pourroit  
» débarrasser la tête & la poitrine ; cette saignée fut exé-  
» cutée quelquefois avec succès, puisqu'elle avoit reculé  
» le paroxisme : mais, soit que ce ne fût pas du goût  
» du Phlébotomiste, soit que l'on eût beaucoup de peine  
» à la pratiquer, on n'en a guère fait plus de trois  
» ou quatre pendant tout le temps que j'ai suivi cette  
» maladie.

» Lorsque la malade sortoit d'un paroxisme de suffo-  
» cation, elle sentoit un feu dans le gosier ; elle demandoit  
» à boire avec empressement : pendant toute sa maladie,  
» le sommeil a toujours été fort difficile malgré le sirop  
» de pavot blanc dont elle faisoit usage à l'insu des  
» Médecins ;



Médecins; car il faut observer qu'auprès de cette ma- «  
lade, les Médecins n'avoient que la voie de la repré- «  
sentation, & souvent avoient-ils la mortification de ne «  
voir rien exécuter de ce qu'ils prescrivoient (q). «

Pour ce qui est de son régime, on avoit beau lui «  
dire de s'abstenir de tous les alimens de haut goût, elle «  
ne mangeoit que du jambon, des harengs salés, du fau- «  
ciffon & autres de cette espèce; sa boisson n'étoit que «  
du vin blanc, dont elle a bu une quantité étonnante : «  
elle faisoit brûler du sucre dans l'eau de canelle, & «  
l'avaloit ainsi. On avoit beau lui représenter le danger «  
de ce breuvage, sa passion l'emportoit sur toutes les «  
représentations; ses boyaux souffroient tellement de «  
ce régime, qu'elle n'alloit à la garde-robe que tous les «  
huit jours: aussi le ventre étoit toujours gros, tendu & «  
élevé; ses urines n'ont jamais rien eu de particulier, si «  
ce n'est d'être fort crues: ses jambes étoient maigres «  
& décharnées; son humeur étoit toujours gaie, & cette «  
gayeté remplissoit les courts intervalles de ses douleurs «  
qui, pendant plus d'un an, étoient périodiques, c'est- «  
à-dire, de deux nuits l'une. La fièvre ne l'a jamais «  
quittée pendant tout le temps que je lui ai donné mes «

---

(q) On cherche inutilement des excuses dans l'opiniâtreté de ces  
fortes de malades; car nous savons que leur indocilité prend sa source  
dans la timidité du Médecin qui ne fait pas se faire obéir: il vaut mieux  
en pareil cas abandonner les malades à leur malheureux sort, pour ne  
pas se rendre responsables de mille complaisances criminelles qui font  
toujours soupçonner l'insuffisance de l'Art.



» foins; elle se foutenoit en chaud pendant le jour, elle  
» diminuoit sur le soir, & laissoit ensuite la malade dans  
» un état de glace pendant la nuit (*r*).

» Quelques-unes des particularités de cet état, c'est  
» que la fenêtre de sa chambre qui regardoit l'ouest de  
» Pellissane, bornée par un bâtiment voisin, ouverte ou  
» fermée un peu plus qu'il ne falloit, l'incommodoit  
» beaucoup, jusqu'à la faire évanouir, par la raison sans  
» doute que l'impression de l'air sur ses nerfs, étoit alors  
» trop vive, comme par celle d'un plus grand jour qui  
» affectoit trop vivement la rétine (*f*). Elle étoit toujours  
» à la même place dans son lit, &, si on vouloit l'en  
» tirer, elle s'évanouissoit & tomboit immobile. Je voulus  
» une fois faire plonger ses pieds dans l'eau tiède pour  
» essayer de dégager la tête; mais à peine l'eut-on  
» portée sur le devant de son lit, qu'elle tomba dans  
» son paroxisme.

» Quoiqu'elle mangeât beaucoup ordinairement, elle  
» a resté quelquefois deux jours sans prendre aucun  
» aliment; soit qu'elle fût alors dans son paroxisme, ou  
» que l'accablement où elle étoit, lorsqu'elle en sortoit,  
» lui laissât cette indifférence pour les alimens, elle seroit  
» morte d'inanition, si le lait, qu'elle a toujours assez

---

(*r*) Cette fièvre étoit sans doute spasmodique; il paroît évidemment que le Médecin ne l'a pas connue.

(*f*) J'ai connu une Vaporeuse invétérée qui a vécu long-temps dans les ténèbres d'une chambre fermée, ne pouvant supporter sur la rétine trop sensible, l'impression des rayons lumineux.



bien pris, ne l'en avoit préservée, & ne lui avoit tenu « lieu d'aliment. Lorsqu'elle sortoit de son paroxisme, « elle ouvroit les yeux, mais elle ne voyoit que long-temps « après, à mesure qu'elle reprenoit ses esprits : un ton « de voix un peu trop fort & trop long-temps soutenu, « faisoit des impressions douloureuses sur ses oreilles. «

Il arrivoit souvent que les douleurs de tête la « plongeient dans un délire singulier pendant vingt- « quatre heures ; c'est pendant ce délire qu'elle portoit « la main au front, comme pour vouloir en arracher « ce qu'elle y sentoît de poids & d'embarras. Dans le « fort de ses suffocations, elle portoit la main vers le plis « du bras, pour faire entendre qu'elle vouloit être saignée : « si on tarδοit trop à lui obéir, elle se fâchoit vivement « contre le Chirurgien. Lorsque, pendant ses accidens, « la malade entroit dans la catalepsie, elle restoit dans la « même attitude pendant tout l'accident. Si elle étoit « assise sur son fauteuil ou sur son lit, un bras levé en « l'air, quelque chose dans la main, la tête baissée ou « levée, les jambes fléchies ou alongées, elle restoit « dans le même état, ainsi que des autres positions que « le hasard nous présentoit. Il arrivoit souvent que, si « elle commençoit à prononcer un mot quand l'accident « la prenoit, elle ne manquoit pas de le finir après ; « comme, par exemple, voulant prononcer *mouchoir*, « elle disoit *mou*, & en sortant de son paroxisme, elle « finissoit *choir* : elle avoit en outre, un air si intéressant, « une conversation si agréable, que tout le monde «



» s'empressoit de lui faire compagnie. Lorsqu'elle étoit  
 » dans son attitude cataleptique, si on touchoit sa main ou  
 » ses pieds, on lui voyoit tout de suite remuer la tête; elle  
 » a rendu très-souvent des gorgées de sang par la bouche  
 » & sans efforts: l'état de paresse des entrailles nous  
 » avoit souvent obligés à recourir aux purgatifs; mais  
 » les selles n'étoient pas pour cela plus rangées (*t*). Le  
 » sang qu'on tiroit de la veine sur la fin de la maladie,  
 » n'avoit presque plus de consistance ni de couleur natu-  
 » relle. Cet étrange mal de tête & la suffocation, devenus  
 » périodiques, se soutinrent ainsi depuis 1759 jusqu'à la  
 » fin de 1760. Enfin, les derniers jours d'Octobre de  
 » cette même année, cette pauvre martyre sentit des  
 » douleurs très-vives dans le ventre; elle pouffoit les  
 » hauts-cris; ses gencives & sa bouche se noircirent:  
 » elle tomba dans un sommeil léthargique, & mourut  
 le premier Novembre ».

Les différens tableaux qu'offre à la réflexion, la peinture de cette maladie, étonneroient l'esprit humain, si les affections spasmodiques ou nerveuses ne nous mon-  
 troient pas tous les jours des exemples de cette espèce. Nous remarquerons seulement que ces maladies, tout effrayantes qu'elles sont, résistent cependant le plus, &

---

(*t*) Vouloir remédier à une constipation aussi opiniâtre par des purgatifs, ce n'est pas redresser la Nature, mais bien la seconder dans ses écarts, puisqu'en augmentant ainsi l'excès de chaleur qui durcit les excréments & cette roideur des fibres intestinales, on doit être assuré de favoriser ce symptôme.



que ces fortes de malades succombent le moins. La demoiselle Majot nous en fournit la preuve, puisqu'elle a tant traîné, & qu'elle est morte enfin d'une maladie étrangère à celle qu'on auroit dit devoir l'emporter à tout instant ; car, si on avoit fait l'ouverture de son cadavre, on auroit trouvé infalliblement les entrailles gangrénées ou scorbutiques.

Voilà le triste tableau d'une maladie hystérique dans sa funeste terminaison. Les Médecins qui en ont été chargés, tous ceux qui ont été consultés, ne sont pas plus responsables de cette mort, que le Chirurgien qui a été innocemment son bourreau ; puisque les uns & les autres ont suivi la route que nos Pères nous ont tracée, il est à espérer que tant d'exemples répétés apprendront enfin à s'en frayer une nouvelle. L'inefficacité des remèdes que l'on avoit mis en usage dans le début de la maladie de la demoiselle Majot, avoit fourni à M. Laugier, les idées les plus justes, & les indications qu'il avoit établies, étoient parfaitement conformes à celles que j'avois suivies moi-même chez mademoiselle Authemant, puisqu'il avoit eu en vue, tout comme moi, de combattre les embarras du cerveau, un *sang âcre, sec & coenneux*. *Le genre nerveux racorni, obstrué, irrégulièrement ému, sorti de son ton naturel, pincé, aiguillonné, & grossièrement frotté par des liqueurs trop arides, ce qui ne pouvoit se faire, dit-il, qu'avec de très-légers apéritifs, les tempérans, les calmans, humectans, delayans & balsamiques.*

La plupart des Médecins reconnoissent comme lui les vices qu'il suppose, quoiqu'ils s'écartent de leur but



dans l'administration des remèdes. Ils conviendront que les humectans sont les vrais spécifiques de cette maladie; mais ils ne manqueront pas de leur associer les purgatifs, les anti-spasmodiques & autres de cette espèce, & c'est de cet assemblage que dépendra toujours l'incurabilité. Après cela trouvera-t-on bien étrange de la voir dégénérer en véritable affection scorbutique? Tant de saignées répétées, tant de purgatifs & autres irritans, agissant également sur la partie séreuse & balsamique du sang & des humeurs, les rendront bientôt impropres à circuler à cause de leur épaissement; leur acrimonie ne produira-t-elle pas la diathèse scorbutique, telle que celle qui termina la vie de cette pauvre victime, à l'exemple de tant d'autres qui l'ont ainsi finie sous le joug de l'empirisme le plus meurtrier?

Parmi le nombre d'hystériques que j'ai vu périr de cette manière, j'en citerai une qui a imité d'assez près la demoiselle Majot. La femme d'un Procureur de cette ville, âgée de dix-huit ans, fut sujette aux vapeurs dès la première année de son mariage (u). On la traita toujours

---

(u) M. le Camus, dans son *Traité de Médecine pratique*, impute à la virginité de procurer des vapeurs; mais cette imputation est aussi indécente que dénuée de preuves: car l'expérience la plus générale nous apprend que l'acte conjugal est toujours contraire au tempérament vapoureux. Je citerai à cet effet, les filles prostituées qui en sont tourmentées, & ce nombre de femmes que l'état de leurs nerfs oblige de s'en priver. Comment cette nouvelle irritation à la matrice, & l'ébranlement des nerfs qui la suit, ne contrarieroit-ils pas la cause vapoureuse? On a vu cependant des filles vapoureuses guéries par le mariage; mais n'est-ce pas le remède de l'esprit qu'elles ont trouvé au



suivant son goût, car elle ne soupiroit qu'après les cordiaux & les élixirs de toute espèce, sans qu'elle ménageât davantage l'eau de la reine d'Hongrie & l'eau Sanspareille, dont elle buvoit en même-temps qu'elle en flairoit l'odeur. Le symptôme le plus remarquable dont elle étoit affectée, consistoit dans une douleur gravative à la région de l'estomac, qui se promenoit, disoit-elle, dans les entrailles, & montoit quelquefois jusqu'à la gorge, avec un resserrement au gosier d'autant plus incommodé, qu'il gênoit la déglutition des alimens, & quelquefois même le passage de l'air, de sorte que la malade craignoit à tout instant d'étouffer & de mourir étranglée. Cette douleur étoit plus ou moins forte, suivant la situation de son corps; c'est-à-dire, que si la malade vouloit se redresser & lever tant soit peu la tête, qu'elle étoit forcée de tenir courbée & appuyée sur la poitrine, la douleur devenoit insoutenable: elle ne cessoit ensuite que par un éclat très-douloureux qu'elle ressentoit dans l'estomac, ce qui l'obligeoit à se replier promptement sur elle-même (x). Dans cette triste situation, elle

---

lieu de celui du corps! c'est l'ignorance & la dissolution des mœurs qui ont donné lieu à cette erreur.

(x) On trouve dans ce symptôme la réalité de ma comparaison, puisqu'il dévoile parfaitement le racornissement de l'estomac & celui des entrailles, par lequel tout ce canal membraneux ne pouvoit se prêter aux efforts des muscles, du thorax & du cou; l'éclat qui suivoit cette extension forcée, imitoit celui d'un parchemin racorni que l'on voudroit étendre, en l'obligeant de se prêter en tout sens malgré la roideur de ses fibres.



accoucha successivement de deux enfans; elle fit ensuite plusieurs fausses-couches avec des pertes de sang, ce qui la jeta enfin dans une véritable affection scorbutique: elle perdit ses dents & ses gencives, & elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir gardé le lit pendant deux années entières. Le racornissement des nerfs étoit porté à son comble, puisque son corps & tous ses nerfs se replièrent entièrement.

Les trois cents saignées faites à la demoiselle Majot, & les pertes de sang qu'avoit effuyées cette seconde malade, forment ensemble les premiers traits du portrait de ces deux hystériques. Les élixirs, dont l'une s'abreuvoit journellement, le vin blanc & l'eau de canelle, dont l'autre faisoit sa boisson ordinaire, achèvent de le caractériser si parfaitement, que la maladie dont elles étoient attaquées, se termina par un même genre de mort.

Je me borne à ces observations dans ce chapitre, pour arriver plus promptement au développement de ma théorie; & ce sera en répondant à toutes les objections que l'on m'a faites & refaites mille fois: pour cet effet, je reviens sur celles du Journaliste de Trévoux, pour finir ensuite par celles de mon ami Tissot.



*RÉPONSE aux Objections de l'Auteur des Mémoires de Trévoux, pour servir de preuve démonstrative du racornissement des solides, que j'admets pour le dernier degré de la cause immédiate des affections vaporeuses.*

ANALYSER un Ouvrage, c'est en développer le fonds, en corriger les défauts, & applaudir à son mérite, si le sujet est intéressant. Le Journaliste de Trévoux a suivi ce même plan avec exactitude dans l'analyse qu'il a faite du Traité des Vapeurs (y) ; il en a discuté avec esprit toute la théorie ; il en a corrigé les plus petits défauts ; il a enfin applaudi à la pratique qu'il a préconisée. Son Auteur eût été bien satisfait, si, dans la partie qui a mérité la censure, ce Journaliste ne se fût pas montré en Censeur partial. Une inexactitude dans l'ordre typographique, une lettre de trop, une autre à ajouter, doivent-elles attirer les plus sanglans reproches ? Une fausse interprétation de sa part doit-elle être appelée *méprise impardonnable* ? Débuter de cette manière dans l'analyse d'un Ouvrage intéressant, auquel on n'a pu refuser des éloges complets, en le reconnoissant *comme le seul dans cette matière qui contienne des préceptes curatifs appropriés à tous les cas, puisqu'ils paroissent propres à remplir toutes les indications, & à corriger radicalement le vice tant des fluides que des solides* (z) ; débiter,

---

(y) Mémoires de Trévoux, Janvier 1764, page 39.

(z) Idem, page 60.



dis-je, de cette manière, c'est annoncer une partialité toujours reprehensible. Les minuties sont des fautes grossières dans un ouvrage minutieux : mais ici la vie des hommes, leur santé, une réforme nécessaire dans l'art de guérir, sont des motifs trop puissans pour ne pas être pénétré de leur valeur ; & alors on pardonne aisément à un Auteur des fautes légères qu'on pourroit bien ne pas lui imputer, & , s'il est du devoir d'un Censeur de ne pas les cacher, on les présente sur un ton moins sévère.

Quoi qu'il en soit, notre Journaliste a cru qu'il lui étoit permis d'appesantir la main sur deux lettres & sur deux mots. Ce n'est pas-là sur quoi j'ai à répondre, mais bien aux objections qu'il me présente. Le développement de mes idées, & celles qu'il nous fournit en Physicien consommé, serviront à éclaircir la théorie d'un système trop connu aujourd'hui pour ne pas le discuter entièrement ; je ne cherche pas à me venger : mon but n'est autre chose que les progrès de notre Art.

J'entre en matière, & , sans m'arrêter à une définition que celui-ci approuve (a), & que l'autre rejette, je reviens sur la cause prochaine & immédiate qui seule élève tant de contestations. Ce racornissement des nerfs, cette irritabilité qui en est le prélude, seront-ils reconnus pour les principaux moteurs des symptômes hystériques ;

---

(a) Vendermonde, *Journal de Médecine*, mois de Mars 1761, page 107.



& ne répugne-t-il pas de rejeter le vice des liquides, pour n'admettre absolument que le vice des nerfs ! C'est-là précisément le point de la difficulté, & enfin le sujet de la dispute. . . . Éclaircir ce fait, c'est résoudre la question, & c'est perfectionner son ouvrage, que de donner ensuite une idée claire du racornissement des nerfs par des preuves incontestables. Tel est le plan que nous avons à remplir.

Que les fluides agissent sur les nerfs, cela est incontestable, & que ceux-ci réagissent sur eux, c'est encore un système reçu ; par la même raison, il est bien difficile que les causes qui agissent sur l'un, n'agissent pas sur l'autre. Cette uniformité d'actions ne les abandonne jamais, soit dans leurs mouvemens réguliers (je veux dire dans l'état de santé), comme dans les irréguliers (ce sont ceux qui forment la maladie). Il falloit donc ne pas les séparer dans la cause que nous avons établie, dira notre Adversaire.

A quoi nous répondrons que, quoique ces deux agens participent également aux effets des causes éloignées qui les altèrent, il n'est pas possible que l'un des deux ne reçoive une impression particulière, & plus ou moins forte de l'action qui agit sur eux ; & alors ils produisent des symptômes qui nous apprennent à distinguer celui qui est le plus affecté, ce qui nous force à reconnoître pour cause immédiate de la maladie qu'ils procurent, celui des deux qui paroît agir avec une partialité apparente. Comme, par exemple, dans le scorbut ce seront



les humeurs, quoique les causes éloignées qui l'ont procuré aient agi également sur les fluides comme sur les solides; & dans la maladie dont il s'agit, ce sera le genre nerveux, tout étant égal d'ailleurs.

Si l'on demande ensuite d'où vient cette prédilection, & pourquoi le genre nerveux se montre ici plus particulièrement affecté, pourquoi ailleurs ce seront les liquides? Une disposition particulière à chaque individu résoudra la question; ce sera, si l'on veut, le vice héréditaire, celui du régime & de l'éducation; en un mot, le tempérament, appelé par les Grecs *hydiosynerasia*.

De-là il résulte que les nerfs étant ici primitivement affectés, il faut qu'il se présente nécessairement des symptômes non équivoques de cette affection nerveuse. Sans en faire ici une seconde énumération, nous défierons notre Adversaire de nous en présenter un seul qui ne nous donne des preuves convaincantes de leur irritabilité primitive, avant même que les fluides aient agi sur eux; (à moins que, dans la classe des fluides, on ne veuille y comprendre les esprits animaux, ce qui changeroit la question) il faut donc les reconnoître pour les principaux moteurs de chaque symptôme vaporeux, & conséquemment comme cause première.

Si l'on refuse encore cette préférence au genre nerveux, & que la force du préjugé exige qu'on lui associe le vice des liquides, ce second vice fera tout au moins analogue au premier, & nous ferons assurés de le détruire avec les mêmes remèdes; de sorte qu'en ne l'admettant



pas, il n'en résultera jamais le moindre inconvénient, tandis que le supposant pour cause de la maladie, on sera forcé de l'attaquer avec des armes différentes : & alors le projet est manqué, la cure est compliquée, les difficultés augmentent, l'incurabilité s'ensuit.

Pourquoi donc avouer que *la cause immédiate une fois connue, elle est à moitié guérie ?* & pourquoi reconnoître le traitement que l'on propose *comme le seul spécifique (b)*, si on ne veut convenir que la cause assignée est la seule qui mérite d'être admise, puisque les remèdes qu'on lui oppose, agissant spécialement sur elle, deviennent spécifiques & radicaux ? C'est-là, s'il me semble, l'aveu le plus formel, démenti par les objections qu'on nous présente.

Ce n'est pas tout ; on s'obstine si fort à appeler les fluides dans ce concours, qu'en nous accordant que *la disposition particulière du genre nerveux est le principe de quelques affections spasmodiques, on nous défie de jamais prouver que l'acrimonie & l'exhalation des humeurs soient suffisantes pour produire tous les symptômes des maladies vaporeuses, &, pour preuve incontestable, on nous dit : qu'un homme prenne un poison, n'essuyera-t-il des spasmes que dans le cas où ses nerfs seront racornis, ou, pour parler plus correctement, seront dans un état de rigidité préalable (c) ?* Cette objection nous a paru si foible, que

---

(b) Mémoires de Trévoux, page 45.

(c) Idem, page 49.



nous n'y répondrons que par une objection contraire. On demande au Journaliste pourquoi un vice cancéreux, scorbutique, en un mot, *la constitution la plus muriatique*, ne produit pas toujours l'affection vaporeuse ? Nous répondrons pour lui que cette constitution des humeurs ne suffit pas ; il faut encore que la disposition des solides soit telle, que les nerfs répondent à l'action irritante des fluides, & c'est cette disposition qui est ici la cause essentielle, primitive, sans laquelle nul effet. Le poison agira toujours dans quel corps que ce soit, parce que le degré d'irritation qu'il procurera, surpassera toujours celui des humeurs les plus acrimonieuses. Mais agira-t-il avec la même force dans chaque tempérament ; & s'il excite des contractions spasmodiques sur des fibres relâchées, que ne fera-t-il pas sur des fibres crispées ? C'est ainsi qu'agira le purgatif, je veux dire, avec plus ou moins d'irritation & d'effet, suivant le degré d'élasticité des fibres des entrailles, celui de sensibilité, de tension, de crispation & de racornissement ; ce sera donc relativement à l'état des solides que nous pourrons mesurer son action ?

Cet ovaire, rempli d'une humeur âcre, dont parle Harvée, ne suffisoit donc pas pour prouver la maladie hystérique ? Il falloit que les nerfs eussent acquis ce degré de tension qui forme l'état spasmodique, sans quoi la malade d'Harvée n'auroit jamais éprouvé les symptômes de l'hystéricité. Les plus cruelles douleurs de l'accouchement, celles que procure un calcul engagé dans l'uretère, produiroient donc toujours la passion hystérique ?



On voit cependant si souvent le contraire, & si quelquefois cela arrive, c'est à raison de cette complication nerveuse, sans laquelle on ne verroit jamais de mouvemens convulsifs & autres symptômes qui caractérisent l'affection vaporeuse.

M'objectera-t-on ensuite des faits qui paroissent contradictoires? *Cette Dame à qui on a fait l'opération du cancer à la mamelle, fut débarrassée, dira-t-on, des vapeurs dont elle étoit tourmentée.* On a emporté à cette Dame la cause irritante; les nerfs n'ont plus été provoqués à se contracter, & les symptômes ont cessé: mais ne reste-t-il pas toujours chez elle la même disposition spasmodique, laquelle se réveillera bientôt si on néglige d'y apporter les remèdes efficaces, je veux dire, les relâchans, qui seuls peuvent l'attaquer & la vaincre (d)? C'est donc ici la cause primitive; elle fera justement

---

(d) On lit dans le Journal Encyclopédique (15 Février 1764, page 56), deux Observations qui ont été publiées par nos adversaires. La première, tirée du Traité théorique & pratique de l'affection hystérique & hypocondriaque, par M. de Ponticelli, annonce la guérison d'une Dame par l'usage du bain sec, d'une lampe d'esprit-de-vin allumée, & par celui des substances résineuses, gommeuses & fortifiantes, jointes au lait pour tout aliment. Sans vouloir rejeter cette Observation, j'aurai toujours le droit d'attribuer cette guérison au lait, jusqu'à ce que plusieurs autres de cette espèce viennent à l'appui de celle-ci.

La deuxième, tirée des Expériences & Mémoires des Curieux de la Nature, publie la vertu de l'électricité, & non celle des remèdes fortifiants, puisqu'au contraire on y rapporte qu'un seul minératif fit reparoître les secousses spasmodiques, ce qui doit être attribué au



appelée *cause immédiate* : c'est sur elle que nous porterons nos vues & nos remèdes, sans quoi la cure sera palliative, & jamais radicale.

On a senti la réalité de la cause que j'assigne ; on n'a pas pu refuser aux nerfs cette prédilection, puisqu'on l'a avoué dans la huitième Objection que l'on m'a faite, où il est dit en propres termes : *Il est vrai cependant,*

*tout*

déplacement du spasme par l'effet de la commotion électrique, laquelle commotion accélérera la circulation des esprits animaux, en détournant le cours, & rétablit ainsi, pour un certain temps, les fonctions du cerveau chez cette malade hystérique. Le magnétisme agira de cette manière, ainsi que la musique, dont l'effet a été encore fort vanté dans le même Journal (15 Mars 1780, page 509). Mais tout le merveilleux de ces sortes de remèdes se réduit à les faire reconnoître pour des anti-spasmodiques externes, & rien de plus.

Les cures ou les prétendues cures de M. Mesmer, rentrent dans cette classe ; elles sont le produit momentané d'un agent quelconque qui, agissant sur la superficie du corps en total ou en partie, en agace les nerfs, les contracte plus ou moins, suivant la disposition organique du sujet sur lequel on l'applique, dérange de cette manière la circulation de toutes les liqueurs qui y circulent, ce qui produit des *métastases*, des effets prompts & subits qui portent le fluide nerveux avec tout le reste de la masse des fluides, dans une partie éloignée de celle d'où il est repoussé : & de-là s'ensuit le déplacement du spasme, la cessation subite de certains symptômes nerveux, mais jamais la guérison du malade, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre aujourd'hui par les faits.

Pour étayer cette assertion, je demanderai à M. Mesmer, pourquoi son remède n'agit-il pas sur chaque individu ? Je répondrai pour lui que c'est sans doute à raison de la disposition organique de tel ou

tel



*tout étant égal d'ailleurs, que les spasmes naîtront plus facilement, & seront d'autant plus violens que les nerfs seront plus susceptibles d'irritation (e).* Pourquoi donc la reconnoître après l'avoir tant rejetée? Car si tout étant égal d'ailleurs, les spasmes naissent plus facilement, eu égard à la disposition du genre nerveux, on ne peut pas désavouer que les nerfs n'aient dans ce cas une disposition spasmodique innée.

Avançons & discoupons avec notre Adversaire sur ce racornissement des nerfs qui fait le dernier degré de la cause immédiate des affections vaporeuses; car j'ai dit dans ma définition, *l'irritabilité & le racornissement*, & non *ou racornissement*, comme l'a avancé le Journaliste (f),

---

tel sujet sur lequel il l'applique, laquelle disposition git dans la plus ou moins grande sensibilité de ses nerfs, ce qui démontre que cet agent n'est tel qu'autant que la fibre animale répond à son action, de sorte que, si on l'applique sur une fibre lâche, & par-là insensible, il n'aura point d'action; si au contraire on l'applique sur une fibre tendue, & par-là très-sensible, il en aura une plus ou moins grande, relativement au degré de cette même tension: les terribles effets qu'il produit sur les femmes nerveuses (ou celles qui ont la fibre décidément tendue & dépouillée de son enveloppe muqueuse), confirment mon opinion. Ce fera donc en agaçant cette fibre nerveuse, en l'invitant à se contracter qu'il agira, & de-là les effets que j'ai déjà annoncés; de-là tous les biens apparens qu'il procure, & tous les maux réels qui en résultent: de-là enfin le caractère anti-spasmodique externe que je lui ai donné, caractère beaucoup trop évident pour oser le lui refuser.

(e) Mémoires de Trévoux, page 50.

(f) Idem, page 47.



ce qui annonce deux états dans les nerfs, qui supposent deux degrés différens : quant au premier, qui est celui de l'irritabilité, tous les Médecins l'ont adopté & reconnu ; mais il n'en fera pas de même pour l'autre. Des nerfs racornis ! cela paroît absurde ; & quand même on montreroit ce racornissement à leurs yeux, ils le méconnoîtront encore : ils en rejetteront les effets pour les attribuer à d'autres causes. Nous en donnerons donc une nouvelle idée, & pour cela nous rappellerons ici notre comparaison.

Qu'on imagine un parchemin trempé, mou & flexible ; tels doivent être les nerfs dans leur état naturel. Les Physiologistes savent que les tuyaux de glandes, dispersés cà & là, séparent du sang, le suc qui arrose le tissu des nerfs pour entretenir leur souplesse naturelle & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions ; par le défaut de ce suc, le parchemin se roidit, & par une sécheresse totale, il se racornit. Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit.

Suivant cette comparaison, que le Journaliste auroit dû rejeter, il est prouvé que les nerfs sont plus ou moins relâchés, ou plus ou moins tendus s'ils sont plus ou moins arrosés & humectés. Nous dirons ensuite avec les Physiciens, que l'élasticité des nerfs & leur sensibilité, dépendent de leur tension plus ou moins grande, & que leur relâchement est l'état opposé à leur élasticité, comme à leur sensibilité ; sur ce principe, leur sécheresse augmentant, leur tension augmentera, & de degrés en



degrés, tout le genre nerveux se racornira, c'est-à-dire, que, faute d'humide, il se desséchera jusqu'au point qu'il perdra son extension naturelle, & ce sera - là le dernier degré de la cause qui agit.

Quant aux preuves de ce racornissement, on les trouvera toujours dans la première Observation ci-dessus, qu'on a eu soin d'interpréter à sa manière, & de présenter sous une face avantageuse pour ceux qui savent tout nier & tout contester. On veut que la malade qui en fait le sujet, fût hystérique & incommodée en même - temps de la pierre ; on veut encore que les membranes qui sortirent dans le courant du traitement, fussent l'effet de l'érosion produite par l'âcreté de l'urine & par les graviers, tout comme celui des alimens âcres & salés qu'affectionnoit cette Demoiselle, au rapport même, dit - on, de M. Pomme (g).

1.° Il n'est point dit dans cette Observation, que la malade se fût jamais nourrie d'alimens âcres & salés puisqu'au contraire on y rapporte qu'elle ne vivoit que de lait.

2.° La malade n'a fourni des symptômes de la pierre qu'une année après sa parfaite guérison.

3.° Comment est-il possible que l'érosion ou l'exco-riation, produite par les graviers, eût entraîné la tunique interne de l'œsophage, celle du *rectum* & des autres intestins, ainsi que l'enveloppe membraneuse de la langue

---

(g) Mémoires de Trévoux, page 52.



& des bronches ! Notre Censeur s'est oublié dans cet endroit ; trop de précipitation dans la lecture d'un Ouvrage que l'on analyse, entraîne souvent après elle des *méprises réellement impardonnables*. Voici donc comment il auroit pu raisonner ; l'expulsion de toutes ces pièces anatomiques , que l'on garde précieusement en faveur des incrédules , ne peut être que l'effet de la sécheresse des membranes & des nerfs, par le défaut d'humide que le sang a coutume de fournir : & voilà la preuve la plus démonstrative du racornissement des solides , que l'on reconnoît pour le second degré de la cause immédiate des affections vaporeuses.

C'est ce même racornissement qui , ayant particulièrement affecté le côté droit chez cette Demoiselle , avoit partagé son corps par moitié , & qui , en diminuant le calibre des vaisseaux du foie , du rein droit , de la vessie & de la matrice , procuroit des symptômes particuliers à chacun de ces viscères ; le rein & l'uretère en furent plus particulièrement affectés ; celui-ci fournit un foyer au calcul en refusant le passage aux urines , lesquelles se filtrèrent pendant des années entières , & déposèrent ainsi la matière calculeuse , & ce fut de cet endroit que le calcul une fois expulsé , la membrane interne de la vessie se détacha & se replia peu-à-peu sur son col , ce qui forma trois champignons , dont la malade se débarrassa dans la suite avec le sphincter de la vessie.

On concevra à présent sans peine que les obstructions produites par le racornissement des solides , ne sont point



idéales, puisqu'elles sont fondées en raisons, par la théorie que nous avons établie, & en preuves démonstratives, par l'effet des remèdes qui les détruisent. En effet, les tuyaux excrétoires & sécrétoires de chaque viscère perdront de leur diamètre toutes les fois que la sécheresse des solides agira avec assez de force pour exciter sur eux des contractions spasmodiques; & si ces contractions augmentent par degrés (ainsi qu'il arrive toujours par l'effet des remèdes altérans qu'on y oppose), les vaisseaux seront bientôt oblitérés par le rétrécissement de leur calibre, & c'est cette même oblitération qui formera l'obstruction dont il s'agit, obstruction qui reconnoîtra pour cause, le seul vice des solides, & à laquelle on ne pourra remédier qu'en attaquant ce même vice, c'est-à-dire, en diminuant la contraction des vaisseaux lymphatiques, en restituant leur souplesse & en élargissant ainsi leur calibre; & alors la matière arrêtée coulera avec d'autant plus d'aisance, qu'elle sera poussée & entraînée par la colonne du liquide qui la suit, dont la force sera toujours proportionnée au degré de cette élasticité que nous avons supposée dans les fibres.

Notre Journaliste ne s'est pas tenu là, car son zèle n'a point de bornes. La réponse que j'ai faite à un de ses confrères (l'auteur du Journal des Savans), au sujet du furnagement des malades dans le bain, ne l'a pas satisfait; il faut donc que j'y revienne, & ce sera encore sous les auspices de l'Observation. Pour cet effet, je rapporterai ici l'histoire de la maladie de madame de Cligny, ainsi



que sa guérison opérée à Lyon en 1763, sous les yeux de mes plus cruels adversaires; & cette cure fournira matière aux réflexions des Physiciens pour parvenir à l'explication de ce symptôme.

Madame de Cligny, âgée de cinquante ans, d'un tempérament robuste & sanguin, fut attaquée de vapeurs dès la première année de son mariage. Les symptômes les plus ordinaires dont elle étoit tourmentée, étoient des vertiges, des vomissemens, des crampes, des tiraillemens douloureux, un tremblement continuel & convulsif dans les jambes qui l'avoit réduite à garder le lit depuis vingt-sept ans, lorsque je fus appelé à Lyon auprès d'elle; un état aussi invétéré présentait au premier coup-d'œil, des obstacles insurmontables, & la malade dégoûtée avec raison de faire des remèdes, n'écoutait qu'avec mépris les assurances de guérison que chacun lui donnoit par le récit de plusieurs cures en ce genre que j'avois opérées: mais comme le desir de recouvrer la santé fut toujours inséparable de notre être, elle se rendit aux pressantes sollicitations de ses amis, non qu'elle fût déterminée à suivre mes conseils, mais seulement pour savoir ce que je penserois sur son état. Le desir que j'avois de connoître cette incurable, égaloit tout au moins celui des personnes instruites qui souhaitoient ardemment qu'elle me fût confiée. Je fus donc appelé chez elle; une Personne de distinction, homme éclairé & véritablement Médecin sur cet article, m'y conduisit: j'examinai l'état actuel de cette Dame avec une scrupuleuse attention;



j'écoutai son récit; je remontai ensuite à la source du mal, en m'informant avec exactitude des symptômes qui avoient précédé, & de tout ce que l'on avoit fait pour les vaincre, & je ne vis qu'une victime de l'ignorance & de la cupidité.

Ma réponse fut décisive; la voici : *je vous plains, Madame; néanmoins rassurez-vous, car vous êtes curable.* Cette assertion ne suffisoit pas pour la convaincre; elle exigeoit du détail : il fallut donc exposer le plus clairement qu'il fût possible, l'état actuel où elle étoit réduite, celui où elle avoit été primitivement avant que les Médecins l'eussent dénaturé par mille traitemens divers, d'où elle conclut avec moi, que sa maladie étoit plutôt le produit des remèdes contraires, que de la première cause qui l'avoit procurée. Une fois éclairée sur son état, elle demanda quels seroient donc ceux qui pourroient enfin la guérir? Le bain froid & l'eau de poulet étoient les seuls efficaces, pourvu toutefois qu'ils fussent employés avec la constance qu'exigeoit la destruction d'une cause aussi profonde & aussi invétérée. Cette proposition réjouit la malade qui, par instinct, ne soupiroit que pour l'eau; elle consentit donc volontiers à cette nouvelle épreuve, & ce fut après huit jours de réflexions qu'elle entreprit ce nouveau traitement.

Ce fut le 14 Juin 1763 que madame de Cligny entra dans le bain froid pour la première fois; la tisane de poulet devint pour-lors sa boisson ordinaire : son séjour dans le bain fut de huit heures, savoir, cinq heures



le matin & trois heures le soir, ce qui fut continué pendant cinq mois consécutifs. On observera 1.<sup>o</sup> que la malade furnagea pendant deux mois, au bout desquels elle enfonça dans le bain. 2.<sup>o</sup> La froidure de l'eau fut constamment tempérée par la chaleur du corps; cette température fut portée plus d'une fois à un si haut degré, qu'il fallut renouveler l'eau froide & en arroser la tête pour appaiser l'extrême chaleur du cerveau, & les raréfactions intérieures qui y étoient répoussées par la froidure de l'eau & par son poids sur l'habitude du corps, ce qui annonce déjà que la raréfaction des liqueurs dominoit sur la tension des solides. 3.<sup>o</sup> Le bain ne procura d'effets sensibles qu'au vingt-deuxième jour, auquel temps la malade ressentit des douleurs sourdes dans tous les membres, lesquelles augmentèrent par degrés, & se terminèrent enfin par des éclats encore plus douloureux (ainsi qu'il a déjà été observé chez mademoiselle Authemant), lesquels éclats continuèrent tout le temps du remède, & dont l'effet fut de rendre au corps ses mouvemens & son agilité. 4.<sup>o</sup> Les accidens hystrériques, tels que le vomissement, les vertiges, les mouvemens convulsifs, que la malade appeloit des *crises*, diminuèrent peu-à-peu, & disparurent enfin après dix mois de traitement: la malade sortit alors de son lit; elle resta le reste de la journée sur un fauteuil, & fut en état de s'amuser au jeu.

Tels furent les progrès de notre incurable après dix mois de bain & de l'eau de poulet, à la dose de sept  
ou



ou huit bouteilles par jour. La saison devint alors peu favorable à nos opérations; il fallut se désister: la malade quitta donc le bain; mais, pour suppléer à l'action de ce puissant remède, je substituai le bain des pieds & le petit-lait distillé, dont elle buvoit alternativement avec l'eau de poulet. Ce pédiluve chaud étoit d'autant plus agréable, que la saison le rendoit nécessaire; les tiraillemens des nerfs & les éclats ne discontinuèrent jamais par l'effet de ces remèdes auxiliaires, & la malade faisoit tous les jours des progrès. La tête devint toujours plus libre, le tremblement convulsif des jambes disparut tout-à-fait; elle acquit pour-lors assez de force pour se traîner elle-même sur son fauteuil, avec lequel elle parcouroit tout son appartement à son gré.

Tout n'étoit pas fini, & pour perfectionner cet ouvrage, il falloit que la malade marchât; son corps, auparavant très-léger, étoit devenu si pesant, que les mouvemens étoient gênés: l'extrême raréfaction de l'air, si puissamment condensé par tant de véhicules aqueux qui avoient pénétré à travers le crible de la peau, lui avoit restitué son premier poids avec usure; & comment y remédier? Les secousses de la voiture ne devoient-elles pas opérer avec une nouvelle force? les vaisseaux assouplis ne devoient-ils pas céder à l'impulsion des liqueurs, & n'avois-je pas été le témoin de ces puissans effets chez la demoiselle Authemant? On la vit en effet opérer ces merveilles. Madame de Cligny marcha après avoir couru la poste dans une voiture choisie; elle vint à Arles.



publier à mes concitoyens que j'étois son libérateur.

Pour éviter la peine au Journaliste de réfléchir sur cette Observation, je la reprends, & je dis 1.<sup>o</sup> que, si la froidure de l'eau a toujours été tempérée par la chaleur du corps, c'est à la température de l'eau qu'il faut attribuer l'effet dont il s'agit, parce que personne n'ignore que le froid stimule & tend les fibres bien loin de les relâcher, & que par cette raison le bain froid deviendrait contraire s'il agissoit ici en cette qualité. C'est aussi du degré de cette chaleur du corps & du degré de froidure de l'eau qu'on y oppose, que dépend toute la cure.

2.<sup>o</sup> Si le bain n'a montré ses effets qu'après vingt-deux jours, c'est sans doute par la raison que la peau étant obstruée par la sécheresse de ses tuyaux, il a fallu tout ce temps à l'eau pour la ramollir & la rendre *perméable*; & si les douleurs & les éclats ont suivi de près l'intromission des particules d'eau, c'est encore par le développement des vaisseaux ci-devant oblitérés & racornis, ainsi qu'il a été exposé dans la théorie que nous avons établie.

3.<sup>o</sup> Si les accidens hystériques ont disparu dans le courant du traitement, c'est sans contredit quand l'ouverture des vaisseaux sanguins, lymphatiques & nerveux a été faite, ce qui a rétabli la circulation du sang & des esprits animaux. Les excréments auparavant supprimés, ou tout au moins ralenties, se sont faites sans obstacle; les humeurs sécrétaires & excrétoires ne se sont plus



arréragées, & les évacuations inférieures ont prévenu les reflux, d'où dépendent, à notre avis, les retours imprévus des paroxismes hystériques, sur lesquels on s'arrête, & dont on demande raison (*h*).

4.<sup>o</sup> Enfin si la malade a furnagé pendant deux mois, c'est parce qu'il a fallu tout ce temps à l'eau pour pénétrer, & pour restituer au corps son premier poids; mais ce furnagement exige de moi quelques détails, dans lesquels je vais entrer pour arriver à l'explication de ce nouveau symptôme.

J'ai attribué le furnagement des malades dans le bain, à l'effet de la chaleur interne du corps, laquelle chaleur raréfie extrêmement l'air contenu dans les liqueurs, ce qui rend (ai-je dit dans mes premières Éditions) le corps plus léger, & j'ai cru en avoir trouvé la preuve en ce que dans la suite, par l'effet du bain & des autres humectans, cette raréfaction condensée, le corps se précipite au fond de la baignoire. C'est d'après cette erreur que j'ai accusé les règles de l'hydrostatique, & que je me suis égaré dans l'explication de ce furnagement. Mes Adversaires, toujours plus mal-adroits, ont laissé subsister cette erreur; les raisons qu'ils avoient à m'opposer, devenant favorables à mon système, ils ont préféré de se taire. Mais, comme je n'ai d'autre intérêt que le bien de l'Humanité, & d'autre principe que l'amour du

---

(*h*) Voyez le Journal Encyclopédique, 15 Février 1762, page 56.



vrai, je viens dévoiler moi-même cette faute par les objections que voici.

S'il étoit vrai que l'air raréfié dans le corps le rendît plus léger, & que la condensation de cet air le rendît ensuite plus pesant, au point de lui rendre son ancienne pesanteur, le furnagement dans le premier cas, & la précipitation à fond dans le second cas, s'accorderoient avec les règles de l'hydrostatique, & ce feroit mal-à-propos que je les accuserois de défaut de concert avec l'expérience; mais les Physiciens auront droit de rejeter cette explication, & celle qu'ils en donneront, prouvera le concert de mon expérience avec les mêmes principes de l'hydrostatique, sans qu'on puisse rien opposer de capable d'affoiblir ni mon expérience, ni les principes de l'hydrostatique, ni l'explication qu'ils en donneront, & ils imposeront silence à mes Adversaires sur ce point. Ainsi, en combattant mon erreur, ils viendront à l'appui de mon expérience, & il sera décidé que le remède administré (l'humeclant) étoit nécessaire & le seul convenable.

La raréfaction ou dilatation de l'air dans le corps humain, n'anéantit point cet air; elle lui fait seulement occuper un plus grand espace, si tout ce qui l'environne dans ce corps lui permet cette dilatation; c'est-à-dire, si le desséchement des liqueurs & des solides lui fournit la place de l'humeur desséchée, ou si les parties environnantes cèdent à l'effort de son ressort, ce qui produira l'enflure amphisématique, & dans le cas contraire, l'air



ne pouvant se dilater, il sera réduit à faire de vains efforts, ce qui produira des douleurs proportionnées au degré de chaleur. Cet air existe donc toujours dans ce corps ? Et, comme il est lui-même un corps, il a la pesanteur propre, mais peu considérable, & incapable de produire de grandes variations dans le poids du vaisseau qui le contient.

Si un volume d'air raréfié pèse moins qu'un égal volume d'air dans son état naturel, c'est parce qu'il y a moins de globules d'air dans le premier, & conséquemment moins de pesanteur ; ce n'est point ici le cas. . . . La même quantité d'air est supposée dilatée dans l'intérieur du corps, dans le même corps dans lequel elle reste toute entière en plus grand volume : conséquemment nulle diminution de la quantité jusqu'à ce qu'il arrive une évacuation toujours postérieure au furnagement ; & conséquemment encore nulle diminution bien sensible de sa pesanteur ; 1.<sup>o</sup> puisque l'air est très-léger ; 2.<sup>o</sup> que le corps humain ne peut en contenir une grande masse ; 3.<sup>o</sup> & que quand l'air intérieur seroit extrêmement desséché par la chaleur interne du corps, la variation de sa pesanteur ne donneroit que quelques dragmes de diminution par pied-cube, ce qui produiroit une si légère différence de pesanteur, qu'elle ne sera jamais soupçonnée d'être seule la cause du furnagement. Une diminution vraiment sensible de pesanteur de l'air raréfié dans le corps humain, ne pourroit donc être produite que par l'évacuation, par les voies ordinaires, en conséquence



de la dilatation ; mais il résulte de mes Observations , que dans le dernier degré de la maladie , lequel produit le furnagement , & exige presque toujours le bain froid , l'évacuation de l'air ne commence que lorsque ce bain froid a produit une détente.

En effet , l'air est déjà raréfié par cette chaleur interne ; l'humidité chaude des liqueurs en augmente le ressort & la tendance à la dilatation : tout est en contraction ; les issues sont fermées avec plus de roideur ; le ressort de l'air & sa tendance à la dilatation , trouvent trop de résistance de la part de ces issues : de-là les douleurs causées par cet air concentré , lesquelles augmenteront nécessairement , d'autant plus que l'on emploiera des remèdes échauffans. Dans cet état , le bain froid opérant par sa vive impression , humecte les solides desséchés , tandis qu'il condense les liqueurs trop raréfiées , & éteint une partie de la chaleur intérieure qui passe dans ces parties d'eau insinuées ; la sécheresse des membranes & des nerfs commence bientôt à céder , & de proche en proche la souplesse pénètre toujours plus dans l'intérieur , de sorte que le moment arrive où les issues , par lesquelles l'air peut s'échapper , s'affouplissent à leur tour , & à l'instant l'air renfermé dans le centre du corps , n'étant pas encore condensé , sort avec une impétuosité proportionnée à la force de son ressort. Or le furnagement existe avant cette évacuation ; il n'y a donc avant cet instant aucune diminution de quantité d'air , ni conséquemment de sa pesanteur qui soit le produit de l'évacuation :



& , comme j'ai prouvé plus haut , que par toute autre cause , l'air ne pouvoit produire une diminution bien sensible de pesanteur du corps , il est donc impossible de reconnoître que la raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs & ailleurs , rende le corps assez léger pour qu'il puisse surnager , à moins que l'on ne dise qu'il ne falloit plus que cette très-foible diminution de pesanteur , causée par le seul desséchement de l'air , pour produire cet effet ; & dès - lors on reconnoîtroit que l'air n'y a qu'une très-petite part , si elle peut être appréciée , ce qui nous met sur les voies de découvrir les autres causes qui auront amené le corps malade au point de n'avoir plus besoin que de cette diminution insensible de poids pour surnager.

Mais seroit-il plus possible d'admettre que la condensation de cette petite & légère masse d'air puisse rendre à un corps desséché sa première pesanteur , capable de le faire précipiter au fond du bain ? Cela seroit absurde ; nous voici donc sur les voies qui nous conduisent au vrai.

J'ai avancé & j'ai prouvé que le surnagement dans l'eau du bain arrive seulement lorsqu'il y avoit sécheresse extrême des membranes & des nerfs ; que les nerfs , dans leur état naturel , devoient être comme un parchemin trempé , mou & flexible ; que cela étoit produit par le service des tuyaux excrétoires des différentes glandes dispersées çà & là , lesquels tuyaux séparent le suc qui arrose le tissu des nerfs , pour entretenir leur souplesse



naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions; que, par un défaut de ce suc, le parchemin se roidit, & que, par une sécheresse totale, il perd son extension naturelle & se racornit; que, pour rétablir les nerfs dans leur première situation, il faut rendre l'humide dont ils sont dépourvus. J'ai encore avancé & prouvé que les différens vaisseaux se rétrécissent; que les liqueurs s'épaississent; que le sang se dessèche, ainsi que les autres humeurs; que de la sécheresse des entrailles & de leur chaleur brûlante, il peut en résulter la consommation de la plus grande partie des excréments, &c. Combien ne trouverons-nous pas là de causes du furnagement? Elles sont en effet bien frappantes; & comment, après cet exposé, le furnagement pourroit-il passer pour un phénomène inexplicable?

Le corps humain en santé est plus pesant que l'eau, & conséquemment il doit se précipiter à fond; si quelque cause vient à diminuer la quantité de l'humide, tant des solides que des liqueurs, sa pesanteur diminuera nécessairement, & il y aura un certain degré d'évaporation & de dessèchement, où le corps n'aura plus qu'une pesanteur égale à celle de l'eau, ce qui le fera nager entre deux eaux; de sorte que, si on le pose simplement sur la surface de l'eau, il y restera entièrement immergé; si on le place plus bas, il y restera également sans s'enfoncer ni s'élever tant que l'on n'excitera aucune agitation, parce que par-tout il sera en équilibre avec l'eau du bain, sa pesanteur étant supposée égale au poids du  
volume



volume d'eau dont il occupe la place. Mais si le desséchement devient plus considérable, son poids diminuera d'autant plus ; il deviendra plus léger que l'eau, & furnagera à proportion de son desséchement & de la diminution de sa pesanteur, ne s'enfonçant alors dans l'eau du bain, que pour occuper la place d'un volume d'eau de pesanteur égale à la sienne, &, dans tous ces cas, les règles de l'hydrostatique seront suivies dans la plus grande exactitude : les graisses, les chairs, les os, les membranes, les nerfs, les vaisseaux, les glandes, tous les viscères, les liqueurs, le sang, toutes les humeurs, & généralement tous les solides & même les excréments, seront susceptibles de ce desséchement, selon divers degrés, en tout ou en partie, les uns plus, les autres moins. Nulle de ces parties du corps humain ne peut se dessécher sans perdre de son poids, & par conséquent le poids total diminuera considérablement, tandis que le corps conservera toujours un certain volume, & cette diminution de poids, jointe à ce volume, produira les divers cas du nagement entre deux eaux ou du furnagement, selon le degré de desséchement. L'air même, dans ce cas où le desséchement seroit extrême, pourroit, par son desséchement, y contribuer pour une très-petite part, si l'on veut, & si, par sa raréfaction, il a pu se dilater sans en être empêché par la roideur des solides, & produire une enflure, alors le volume du corps étant plus considérable, il arrivera que le desséchement, & conséquemment la diminution de poids de toutes les



parties du corps, ne fera pas à un si haut degré. Cependant la proportion qui régnera entre le produit de ce poids par son volume, & le produit du poids de l'eau par le sien, donnera lieu au nagement entre deux eaux, ou au furnagement selon le degré de cette proportion, & les règles de l'hydrostatique seront encore ici scrupuleusement observées.

Si dans cet état de furnagement, on a recours au bain, l'eau agira bien vite sur la peau remplie d'un nombre de vaisseaux sanguins, nerveux & lymphatiques; ainsi tout-à-coup elle attaquera l'ardeur de toutes ces parties; elle s'insinuera dans le corps, humectera les solides desséchés, ainsi que le sang, les liqueurs, & toutes les autres humeurs épaissies: tous les pores sont autant de canaux qui lui ouvrent des milliers de routes pour parvenir jusqu'au centre, & aux parties les plus détournées & les plus enveloppées. Tant de petits ruisseaux d'eau qui pénètrent & furetent par-tout, n'ont-ils donc aucune pesanteur? Et comment ne s'attendra-t-on pas à voir bientôt couler à fond ce corps si chargé d'eau, qu'il en devient quelquefois trop pesant? Le temps de cette précipitation fera plus ou moins retardé selon le degré de dessèchement de la peau & de toutes les autres parties tant solides que liquides; ces divers degrés de dessèchement exigeant des espaces de temps plus ou moins longs, & opposant plus ou moins de résistance à l'effort de l'eau qui ne peut pénétrer au centre, qu'après avoir brisé toutes les clôtures, rompu toutes les digues, & nettoyé tous les



passages. Mais que cette précipitation au fond du bain soit prompte ou retardée, elle sera toujours le produit de la pesanteur du liquide insinué dans le corps; & en cela les règles de l'hydrostatique seront également suivies.

L'air n'aura pas plus de privilège dans l'évènement de la précipitation à fond, que dans le furnagement; les raisons en ont été dites, & on ne peut lui accorder qu'une très-légère participation à l'augmentation du poids total du corps: on doit même observer de plus, que, dans le nouvel état du corps malade, l'évacuation de l'air par les voies ordinaires, en diminue la quantité; de sorte que la légère augmentation de poids que paroît acquérir cet air restant par l'humide qui s'incorporera avec lui, sera contre-balancée par la soustraction du poids de l'air évacué; au moyen de quoi l'air ne pourra absolument être compté pour rien dans cette opération de la précipitation au fond du bain lorsqu'il n'y a point eu d'enflure, & dans le cas d'enflure précédente dissipée, la condensation de cet air, de concert avec tout l'humide restitué, contribuera à la cessation du furnagement, & tant qu'il aura cessé d'augmenter le volume du corps; & il en fera de l'effet de la légèreté de cet air, ce que nous en avons dit plus haut.

Si on compare la pesanteur de l'air avec celle de l'humide, on saura que le poids de l'air n'est à celui de l'eau, d'après les expériences des Savans, que comme 1 à 630; or toutes les parties du corps sont remplies



d'humide : comment donc ne pas attribuer le furnagement à la privation ou soustraction de la partie la plus pesante ! Disons donc que toutes les parties du corps humain, & tout ce qu'il renferme, concourent à ces deux opérations par la soustraction ou la restitution de l'humide accessoire, & que, si quelqu'une peut être soupçonnée de ne pas y contribuer par sa pesanteur ou par sa légèreté, ce sera sans contredit l'air. Je crois l'avoir suffisamment prouvé contre ma première assertion qui, par la facilité qu'elle me présenta dans l'explication de ce symptôme, m'avoit induit à erreur ; d'où il suit qu'à la page 481 de mon *Traité des Vapeurs*, volume I, édition 4, au lieu de dire qu'il a fallu tant de temps pour pouvoir condenser l'air, que cet air étoit trop raréfié pour être condensé en un moindre espace de temps, & que c'est en condensant cet air que l'on a restitué au corps son premier poids, il auroit fallu dire simplement (comme je l'ai dit ensuite, page 482, trop en bref), que la sécheresse de la peau, des membranes & des nerfs, la contraction universelle, la roideur des solides, le dessèchement des liqueurs & du sang, étoient telles, qu'il a fallu tout ce temps à l'eau pour se faire jour, & pour rendre au corps son premier poids par la restitution de l'humide nécessaire. Rien, en effet, de plus avéré que la facilité & la vitesse prodigieuse avec laquelle l'air raréfié se condense par l'attouchement de l'eau froide.

D'après tout ce que je viens de dire, mon expérience est parfaitement d'accord avec les règles de



l'hydrostatique, règles certaines & invariables, règles toujours infaillibles par-tout, en tout temps & en toutes matières qui y ont rapport; bien loin donc de rejeter ces principes de l'hydrostatique, ce sont les armes que je viens opposer aujourd'hui à nos Adversaires; elles sont seules capables de les terrasser, & dès-lors que le furnagement sera prouvé, principalement sans enflure, les principes de l'hydrostatique prouveront les causes de ce furnagement, la solidité de mon système & celle de la méthode humectante & rafraîchissante.

Si l'Auteur du Journal des Savans eût été Médecin (i), comment auroit-il osé prétendre que le corps racorni, présentant moins de surface, devoit s'enfoncer, & qu'étant relâché par l'eau du bain il devoit furnager? Si le furnagement ou l'enfoncement dans l'eau, ne pouvoient être produits que par la surface du corps, il auroit raison; mais un Physicien ne peut pas ignorer qu'ils seront toujours le produit du volume du corps par sa pesanteur, & que si cette pesanteur diminue plus que le volume, le furnagement est de toute nécessité, mais que si la pesanteur vient ensuite à augmenter, l'enfoncement est inévitable.

Attribuer comme il fait ce furnagement aux mouvemens du malade, & les regarder comme équivalent à ceux des nageurs, ce n'est pas apprécier les uns & les autres; c'est fermer l'œil pour ne pas apercevoir la différence

---

(i) Journal des Savans, Octobre 1761.



du malade en question avec celle des nageurs. Celui-ci ne furnage point, il est entièrement immergé à la tête près, & couché de toute sa longueur, en tenant le plus qu'il le peut, son corps dans une situation presque horizontale. S'il se contente de se débattre dans l'eau par des mouvemens irréguliers, comme peut faire un malade dans son bain, la partie la plus pesante de son corps lui fera bientôt perdre sa position, & il fera comme tant d'autres qui se noyent en se débattant beaucoup; mais son secret est d'entretenir sa position presque horizontale, & de faire glisser son corps par l'effet de certains mouvemens réguliers, comme l'on feroit glisser une pièce de bois qui seroit plus pesante que l'eau, & qui couleroit à fond si l'on cessoit de l'aider. Que l'on compare avec précision ce nageur au malade furnageant, on reconnoîtra bientôt son erreur; mais bien plus, si le malade ne se donne aucun mouvement: le Journaliste ignore donc que ceux qui se débattent le plus dans l'eau sont les plus mauvais nageurs. Si notre Auteur ne trouve le furnagement possible que pour quelques secondes, c'est parce qu'il ne connoît d'autres causes que les débats & les mouvemens; mais en le renvoyant aux principes de l'hydrostatique, il apprendra que le furnagement subsistera autant de temps que la pesanteur spécifique d'un corps quelconque, se trouvera plus foible que la pesanteur spécifique de l'eau; que si ces deux poids sont égaux, le nagement entre deux eaux subsistera de même que ce nagement ne cessera qu'au moment de la cessation



d'égalité ; & qu'enfin ce qui produira l'augmentation & la diminution du poids du corps dans ces divers états , ce sera la présence ou l'absence d'une plus grande quantité d'humide , & que l'augmentation ou la diminution du volume du corps seront le produit de la raréfaction ou de la condensation de l'air & des liqueurs ; ce qui ne peut être contesté dans le cas dont il est ici question. Si le Journaliste de Trévoux suppose que chez quelques malades furnageans il y a contraction des muscles capable d'augmenter le volume du corps , on dira alors que l'augmentation ou la diminution du volume du corps seront quelquefois le produit de la raréfaction ou de la condensation de l'air & des liqueurs , & quelquefois aussi de la contraction ou cessation de la contraction des muscles , ce qui sera toujours conforme aux règles de l'hydrostatique.

D'après ces réflexions , je demande à ces deux Journalistes , si l'Abbé Bermond , cité par M. Labrousse dans mon *Traité des Vapeurs* , volume II , édition 4 , page 277 , auroit furnagé. La réponse ne peut être qu'affirmative , parce qu'il est évident qu'il ne pouvoit pas se précipiter au fond. En effet , quelque desséché qu'il fût , son corps , réduit à une pesanteur de quarante livres , étoit encore bien équivalent à un volume de trois quarts de pied cube , & le pied cube d'eau pèse environ soixante-dix livres , ce qui donne cinquante-deux livres & demie pour les trois quarts ; d'où il suit , qu'étant plus léger de douze livres au moins que le volume d'eau dont il auroit occupé



la place, il n'auroit pas pu occuper la place d'un pied cube d'eau; il auroit donc furnagé, ne s'enfonçant que pour occuper la place d'un volume d'eau d'une pesanteur égale à la fienne. Pourra-t-on dire ici que ce furnagement fera l'effet d'une légèreté produite par la seule raréfaction de l'air? Cela feroit absurde, & c'étoit-là mon erreur. En la reconnoissant, je me hâte de la réparer; l'intérêt de la matière, & plus encore celui des Humains, à qui ceci peut devenir utile, l'ont exigé de moi.

*RÉPONSE aux Réflexions critiques de M. TISSOT, au sujet du racornissement des solides, insérées dans son Traité des nerfs,*

LE Traité des maladies des nerfs vient enfin de paroître; si cet Ouvrage avoit été annoncé il y a dix ans, s'il avoit été sous presse, & s'il en avoit été retiré ensuite, à l'exception d'un de ses volumes (*k*), il n'en vaudra que mieux, parce qu'il aura gagné depuis par les nouvelles découvertes de son Auteur. Mais quelles raisons a eues M. Tissot d'en suspendre si long-temps la publication! cette question, toute indiscrete qu'elle le paroît d'abord au premier aspect, n'est pas indifférente, & c'est à moi à la résoudre.

On fera donc qu'à cette même époque je publiai mon *Recueil de pièces relatives au traitement des vapeurs*, dont je fis hommage à mon ami M. Tissot, & que lui

---

(*k*) Traité de l'Épilepsie,



ayant adressé en outre par la voie de ce Journal (l), une lettre par laquelle je repoussois une première tentative qu'il avoit voulu faire contre mon système, je l'obligeai à se rétracter (m). Telle fut la raison qui suspendit l'impression du Traité des nerfs ; en effet, les circonstances ne lui étoient pas favorables, puisque tout le volumineux de cet Ouvrage roule sur les objections que j'avois prévenues : *mais*, a-t-il dit, *j'attendrai, & j'y reviendrai dans un temps plus paisible*. C'est ce qu'il vient de faire, ainsi qu'on en jugera par ce qui suit.

J'ai assigné pour cause prochaine & immédiate des affections vaporeuses, la tension des nerfs, la roideur & le racornissement, & j'ai démontré ensuite ce racornissement par ses effets. Si cette cause est la vraie, comme mes expériences le prouvent évidemment, il ne reste plus rien à dire sur cette partie des maux de nerfs, la plus essentielle de toutes ; & alors que deviendra l'ouvrage de M. Tissot ! Aussi a-t-il senti qu'il falloit absolument rejeter cette cause en l'attaquant dans son principe & sa source. Car il nous dit très-affirmativement que *les nerfs sont des corps mous qui ne se tendent point*, & qui conséquemment ne se *racornissent point* (n). C'est avec le même ton qu'il m'attaque encore plus personnellement, en me rangeant dans la classe de ceux qui ont regardé

---

(l) Mois de Mai 1770.

(m) Voyez le Recueil cité, imprimé à Paris chez Hérissant, rue Saint-Jacques, page 102.

(n) Traité des nerfs, tome II, page 263.



les nerfs comme des cordes vibrantes (o), & non comme des tuyaux dans lesquels circule le fluide nerveux; tandis qu'ayant reconnu la tension des nerfs pour cause prochaine, j'ai reconnu en même-temps le fluide qui les anime, & que c'est de la diminution du calibre de ces mêmes tuyaux, que je fais dépendre tous les symptômes hystériques (p).

Il m'accuse enfin de ne vouloir reconnoître pour maux de nerfs, que ceux qui sont le produit de la tension de la fibre, & non ceux qui appartiennent au relâchement, (q) quoique dans le Recueil cité (r) j'aie désigné des cas où le relâchement avoit lieu, & dans lesquels j'ai employé moi-même les toniques avec succès.

Il ne me reste donc qu'à défendre cette cause prochaine contre les attaques de mon Adversaire, puisque les deux interprétations qui la suivent sont aussi fausses que déplacées. Pour procéder avec méthode, je m'empresse de faire remarquer que les Médecins ne s'entendent pas encore dans la dénomination des maux de nerfs; j'ajouterai même que la plupart ne veulent pas qu'on les entende, & que c'est cette méfintelligence

(o) Tome I, page 212.

(p) Par-tout, ai-je dit, on trouvera le spasme, l'érétisme & le racornissement, & par-tout on verra les esprits effarouchés, parce que les nerfs, qui en sont les conduits & le réservoir, se trouveront irrités & éréthisés. (Voyez mon Traité des vapeurs, page 13 & suivantes).

(q) Tome II, page 255.

(r) Pages 261 & 324.



qui produit journellement tant de disputes : pour moi j'entends avec Hoffmann, Boërhaave & autres Médecins de cette réputation, par *maladie du genre nerveux*, non-seulement celles des nerfs, mais encore celles de toutes les membranes du corps, même les vasculaires, tandis que M. Tissot n'entend que celles des nerfs proprement dites ; quoique dans le besoin, il sache fort bien embrasser l'une & l'autre opinion.

Que cette distinction soit l'effet de la confusion qui règne dans tout son Ouvrage, ou qu'elle soit volontaire, je ne lui répondrai pas moins que si la constitution originale des nerfs est telle qu'il la suppose ; ces mêmes nerfs ne sont pas plus susceptibles de relâchement que de tension. Ils se *relâchent pourtant*, nous dit-il, *dans l'atonie*, d'où je conclus qu'ils se tendent & se racornissent par un effet contraire. Cette supposition ne paroîtra pas gratuite à ceux qui savent qu'ils ne se relâchent que lorsqu'ils sont trop abreuvés de sérosités (*f*), & qu'ils ne se tendent que lorsqu'ils en sont dépourvus, ce qui réalise la comparaison que j'ai donnée, du parchemin, à laquelle je renvoie mon Adversaire.

Mais j'en appelle à l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts des effets de ce racornissement, & non à ceux sur lesquels M. Tissot a fait des expériences : j'en appelle encore à ces exfoliations membraneuses, observées déjà plusieurs fois dans le vivant, qui le réalisent. Ces

---

(*f*) Boërhaave & Pison nous l'apprennent.



faits font-ils vrais ? Ne font-ils pas authentiqués de manière à ne pouvoir pas les rejeter ? Pourquoi donc M. Tissot ne les a-t-il pas rappelés dans son Ouvrage ? ou bien, pourquoi ne les a-t-il pas contredits ?

Je reviens sur ces membranes, & je dis que, lorsque je les ai citées, j'ai prétendu y comprendre les nerfs avec leurs enveloppes, & qui est-ce qui oseroit penser que ces deux parties solides de notre corps pussent jamais se séparer ? Il seroit en effet bien absurde de supposer les muscles tendus, crispés & racornis dans un membre contracté, tel qu'est celui d'un Paralytique par cause spasmodique (*t*), sans que les nerfs ne participassent au même effet ; la surabondance des liquides, qui en jetant les solides dans l'atonie, leur enlève une partie de leurs forces & de leur élasticité, respecteroit-elle les nerfs, & par contraire la soustraction de cet humide radical, qui opère les effets opposés, n'agiroit-elle que sur les fibres musculaires sans agir sur les nerfs ? Cette hypothèse ne séduira jamais que des esprits prévenus ; elle enfantera des contradictions de toute espèce (*u*), & ceux qui l'adopteront à l'exemple de M. Tissot, se perdront avec

---

(*t*) Voyez de Sauvages, *Nosologia methodica*, tome III, page 364 : *Hemiplegia spasmodica Dom. Pomme, an contractura*.

(*u*) Parmi celles qu'on trouve dans le *Traité des nerfs*, j'en citerai une qui m'a paru bien extraordinaire ; la voici : « M. Loob, nous dit » M. Tissot (*tome II, page 258*) établit que le trop grand diamètre des tuyaux nerveux occasionne des foiblesses, des défaillances, » & toutes sortes d'accidens hystrériques & nerveux ; & il se plaint de



lui dans le dédale de son raisonnement ; ils confondront très-souvent l'atonie avec la tension, & celle-ci avec l'atonie ; ils associeront par conséquent le relâchant au tonique, & celui-ci au relâchant ; & pour mettre le comble à cette confusion, ils classeront comme lui parmi les anti-spasmodiques, le lait & les bains (x), de sorte que les Médecins ne l'entendront pas (y) ; & ce qui est pis encore, c'est qu'ils ne s'entendront pas eux-mêmes au préjudice des Humains.

Que je ne reconnoisse ensuite que la roideur des solides dans l'affection vaporeuse, cela ne prouve pas que je ne connoisse pas aussi des maux de nerfs par relâchement ; mais ceux-ci ne produisent jamais des vapeurs, quoiqu'en dise M. Tissot (z) ; ce qui m'autorise à prononcer de nouveau que là où il y a *vapeurs*, il y a toujours tension dans les fibres, & qu'en pareil cas, les humectans sont les seuls remèdes qui puissent réussir.

Mais enfin, insistera-t-il à nous dire qu'il y a des vapeurs par relâchement, puisque les guérisons opérées

ce que l'on n'a pas assez donné d'attention aux effets de cette « *dilatation* ou *constriction*, » c'est-à-dire, le relâchement & la roideur la plus décidée. Voilà donc la dilatation & la constriction données ici pour un même effet ou une même action.

(x) Traité de l'Épilepsie, page 257.

(y) A la page 317, tome III, on lit, l'induration du fluide nerveux, & l'on demande ce que cela signifie.

(z) Objection ci-devant réfutée dans mon Recueil de pièces, publié en 1771.



dans ces sortes de cas par les humectans nous l'affurent ! Cette assertion, pour être vraie, exige tout au moins des exemples qui la réalisent. Où sont donc ces guérisons si vantées ? Telle a été ma demande , & telle elle sera encore aujourd'hui : car dans celles que M. Tissot me présente , je ne trouve pas le relâchement , tant s'en faut , mais le contraire : dans les unes , c'est la roideur la plus décidée ou la nudité de la fibre nerveuse qui la joue souvent ; dans les autres , c'est un déplacement de spasme par l'effet enchanteur d'un anti-spasmodique , & jamais la cessation dans les autres ; enfin , j'y vois la raréfaction interne des liqueurs & de l'air en contraste avec la roideur de la fibre , & dans aucune des trois , je ne vois pas le relâchement dont il s'agit , & s'il faut en citer des exemples , en voici quelques-uns pris au hasard dans le *Traité des nerfs*.

« J'ai conduit , pendant quelques années , nous dit » M. Tissot , une femme extrêmement vaporeuse , qui » dans un air pesant & humide , ne pouvoit pas faire cent » pas sans avoir un accès hystérique , mais qui dans un » air vif & sec , faisoit aisément une lieue sans être incom- » modée ; quand le vent du Nord souffloit , elle s'arrêtoit » pour le respirer mieux : elle sentoit qu'il lui donnoit » de la force , du bien-être & de la gaïeté . . . . Si l'on » compare cet état avec celui d'une autre femme dont » j'ai parlé ailleurs , qui éprouvoit les mêmes maux , & » qui ne respiroit à son aise que dans une vapeur émol- » liente ; il me semble que ces seuls faits fussent pour



démontrer que les mêmes symptômes nerveux peuvent « dépendre de deux causes diamétralement opposées (a) ». Telle est la conclusion de notre Auteur ; & cette conclusion, selon moi, est aussi fautive que toute sa théorie. En effet, je vois dans la première femme la complication aérienne, ou cette raréfaction de l'air intérieur qui se manifeste si souvent, & je vois en même-temps que, par l'impression d'un air humide & relâchant, cette raréfaction dominoit alors sur la tension de la fibre, puisque celle-ci avoit perdu une partie de son ressort ; & de-là des gonflemens internes, des distensions douloureuses, qui gênoient la circulation des esprits animaux, & conséquemment les vapeurs. Il falloit donc à cette femme un air vif & sec, qui, en condensant cette raréfaction interne, vînt donner plus d'aisance à la circulation des esprits animaux, & en rétablît le cours. Par les raisons contraires, la roideur dominoit chez la seconde femme ; les vapeurs émollientes & tous les relâchans, devoient par conséquent la soulager.

Si M. Tissot avoit connu ces deux effets opposés, tous deux *enfants* d'une même cause, il n'auroit pas traité infructueusement ces deux femmes vaporeuses pendant deux années entières ; mais il les auroit guéries, l'une avec le bain froid, & l'autre avec le bain tiède. S'il connoissoit tous les effets de la tension de la fibre, comme il connoît ceux du relâchement, il ne m'auroit

---

(a) Traité des nerfs, tome II, page 278.



pas reproché d'avoir confondu, dans la classe des maladies hystériques & hypocondriaques (*b*), un flux hémorrhoidal supprimé & une jaunisse hypocondriaque, parce qu'il auroit reconnu, dans ces maladies, la complication d'une matière étrangère avec la roideur de la fibre; & il auroit vu qu'en remédiant avec efficacité à cette roideur, j'avois remédié en même-temps au vice d'épaississement que j'avois à combattre. S'il connoissoit aussi les effets du racornissement, il n'auroit pas non plus trouvé de l'engorgement dans une hémiplegie spasmodique que j'ai citée (*c*), puisque la seule contraction du membre paralysé, & l'entière oblitération des tuyaux nerveux qu'elle entraîne nécessairement s'y opposent, & que d'ailleurs, cette paralysie n'auroit pas été guérie par les bains tièdes. S'il connoissoit enfin les effets de la raréfaction de l'air intérieur, ainsi que ceux de l'eau froide appliquée à cette raréfaction, il auroit reconnu la femme citée par Hippocrate pour une vraie hystérique (*d*); & il sauroit que, si elle n'eût été telle, les purgatifs qu'elle prit pour se faire avorter n'auroient jamais procuré chez elle ni convulsion, ni syncope, mais seulement des irritations dans les entrailles, lesquelles auroient été suivies de grandes évacuations; & alors il ne m'auroit pas reproché de m'y être trompé moi-même. Mais tous ces aperçus contrarioient sa

---

(*b*) Tome II, page 261.

(*c*) Ibidem.

(*d*) Ibidem.



façon de penser ; & ce n'est point par les yeux d'autrui que M. Tissot voit les objets, mais bien par les préjugés de son esprit.

Poursuivons notre analyse & voyons s'il fera plus concluant. « L'homme le plus robuste, le plus sec, le plus brûlé par les travaux & par les liqueurs (*e*), ne « connoît pas les maux des nerfs ; aucune cause morale « ou physique ne pourra lui occasionner les symptômes « qui les caractérisent : mais cet homme prend une fièvre « inflammatoire, on le saigne, *on le baigne*, on le fait « vivre de lait d'amande, de décoction d'orge, d'eau de « poulet, de farineux légers, *on lui donne des bains* (*f*), « des lavemens, on lui fait des fomentations aqueuses ; « au bout de quelques semaines, son corps est devenu « *mou* (*g*), son sang est aqueux, ses nerfs de parchemin « sec sont devenus parchemin mouillé : & alors cet « homme fort, robuste, *ferme*, cet homme que rien «

(*e*) Nous dit encore M. Tissot, *tome IV*, page 278.

(*f*) Répétition fort intéressante.

(*g*) Cette assertion va trouver son antidote dans les paroles suivantes du même Auteur (insérées à la page 371 du *tome IV*) : « Si une personne est tombée, dit-il, dans l'atonie par une suite de quel- « qu'indisposition, dont les bains tièdes peuvent dissiper la cause « (atonie & bains tièdes), non-seulement le malade recouvrera plus « de force, parce que les fonctions se feront mieux, mais ses fibres « auront plus de densité ; & il n'y a pas un Médecin qui n'ait pu « voir dans plusieurs circonstances les chairs reprendre de la fermeté « au bout d'un certain nombre de bains tièdes ».



» n'auroit ému, devient une femme hyftérique ; les odeurs,  
» les furprifes, les nouvelles intéreffantes ou fâcheufes,  
» les alimens un peu trop âcres ou en trop grande quan-  
» tité, lui donneront des fymptômes de l'hyftérie, trem-  
» blement, palpitation, crainte, angoiffe, gonflement,  
» urines aqueufes, évanouiffemens vaporeux, fursauts, &c.  
» Vous n'avez fait que relâcher, & vous l'avez rendu  
vaporeux », conclut encore notre Auteur. Mais, toute  
hyperbolique que foit cette narration, l'on répondra que,  
fi jamais il existe un homme de cette trempe, qui ait fubi  
cette même altération dans fes organes, après une fièvre  
inflammatoire, & après s'être brûlé avec des liqueurs,  
cet homme, dis-je, ne deviendra vaporeux que par la  
perte totale de l'enveloppe muqueufe qui garantiffoit fes  
nerfs de pareilles impreffions ; & cette perte lui arrivera,  
1.<sup>o</sup> par l'effet de la fièvre inflammatoire & par celui des  
liqueurs avec lesquelles il s'étoit ci-devant brûlé, c'est-à-  
dire, par le defféchement ; 2.<sup>o</sup> par l'effet du régime  
aqueux qui en facilitera la chute & le dépouillement ; &  
dans cet état, les fibres de cet homme étant toutes nues,  
à l'inftar de celles d'un enfant, deviendront fufceptibles  
d'irritation & de convulfion, par les mêmes raifons que  
j'ai données à M. Tiffot dans mon Recueil de pièces  
qu'il n'a pas entendues, de forte que cet homme guérira  
dans la fuite quand, par l'effet d'un bon régime, il aura  
repris fes premières forces, qu'il aura réparé les pertes  
de fon fang & celles de fes efprits, qu'il aura ainfi régénéré  
l'enveloppe muqueufe de fes nerfs. Tel eft l'homme de



M. Tissot, & tel sera le mien, & ces deux hommes n'en font cependant qu'un seul.

Passerai-je à un tableau sorti des mains de notre Artiste ? « Une personne très-bien portante, très-saine, très-robuste (*h*), est tout-à-coup affectée par une violente passion qui lui fait éprouver des convulsions générales, & elle reste pour sa vie sujette à la plus grande mobilité. Il n'y a ici ni roideur, ni dessèchement, ni tension permanente (*i*); mais le *sensorium* a porté les esprits animaux avec plus d'impétuosité dans tous les nerfs qui ont été trop dilatés, & comme ils sont dénués de cette élasticité qui répareroit cet effet, ils restent trop foibles, & le mouvement des esprits animaux trop facile & irrégulier, état que l'on a nommé avec raison *force hystérique*, puisque c'est lui qui, dans le plus grand nombre de cas, paroît faire la base de cette maladie ».

Une assertion aussi extraordinaire, puisqu'elle vient d'être contredite par celui qui l'a proférée, met le sceau à la confusion de ses idées ; car personne, avant lui, n'avoit osé prononcer que les violentes passions amenassent après elles la trop grande dilatation des tuyaux nerveux, mais au contraire la vraie contraction

---

(*h*) Dit-il encore, tome IV, page 279.

(*i*) Nouvelle assertion démentie par notre Auteur lui-même à la page 277, tome IV, où il nous dit que l'effet des passions est de tendre les nerfs, & que c'est par cette raison qu'il faut en pareil cas éviter les remèdes violens.



ou constriction ; à moins qu'à l'exemple de M. Tissot, nous ne fassions encore de ces deux mots, *dilatation* & *constriction*, un synonyme. Mais si cet effet peut devenir tel, comment donner à cela le nom de force hystérique ? *Force* & *foiblesse*, tout-à-la-fois, seront donc un autre synonyme dans le Dictionnaire de M. Tissot ?

Nous l'avons vu ailleurs adopter le mou & le ferme, substituer l'atonie au spasme, la foiblesse à la force, la dilatation des tuyaux nerveux à la constriction de ces mêmes tuyaux, le défaut d'élasticité à la plus grande irritabilité, remplacer enfin le musc & le *castoreum* par le lait & les bains tièdes ; & c'est avec de telles armes qu'il attaque mon système ; qu'il affecte de citer, par dérision, le *parchemin sec* & le *parchemin mouillé*, dont j'ai formé moi-même la comparaison la plus palpable ; qu'il se glorifie de se compter au nombre de mes antagonistes, après avoir publié dans ses ouvrages que j'étois son ami ; après avoir souffert qu'en cette qualité je le choisisse pour Mécène ; après avoir, enfin, préconisé ma méthode. Je perds donc un ami dans la personne de M. Tissot ; mais j'en trouve un qui me dédommage de cette perte ; cet ami, c'est la vérité dont je plaide la cause en faveur des humains. *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Si je parcours toutes les observations dont M. Tissot a composé son roman, je les trouve toutes calquées sur le même modèle ; de sorte que, malgré sa vaste érudition, il ne nous apprend rien de plus que ce qui



avoit été dit avant lui ; il entretient, par conséquent, l'erreur des Médecins, bien loin de la détruire.

*LETTRE aux Auteurs du Journal Encyclopédique  
( 15 Mai 1781 ), au sujet de celle que M. Pomme  
leur a écrite sur l'Ouvrage de M. Tissot, intitulé ;  
Traité des nerfs & de leurs maladies.*

MESSIEURS,

« JE profiterai toujours avec empressement de toutes  
les critiques utiles, sans répondre à aucune ; mais dans  
celle que M. Pomme a faite de mon Traité des maux  
de nerfs, il se plaint de mes procédés, & ceux de vos  
Lecteurs qui ne verront jamais mon Ouvrage, pour-  
roient croire qu'en effet je lui ai manqué ; ainsi je vous  
demande la grâce de vouloir bien mettre sous leurs  
yeux les principaux endroits dans lesquels je parle de  
ce célèbre Médecin, & qu'il n'a point cités. Je ne  
suis pas de son avis en tout ; je l'ai déjà dit ailleurs ;  
je le lui ai écrit ; & le plan que je m'étois proposé,  
m'appelant à examiner son système, j'ai dû indiquer  
ce que je ne croyois pas exact. Mais en discutant  
l'opinion d'un Auteur que je considère infiniment,  
que j'aime, & qui a rendu des services essentiels à la  
Médecine, je me suis toujours fait un plaisir de manifester  
ces sentimens. Les articles que je joins ici, & ceux qui



» se trouveront dans les volumes suivans, en font foi :  
» je desire que le Public les connoisse.  
» *Tome I, partie II, page 259* : M. Pomme trouvant  
» bien peu de choses véritablement satisfaisantes sur les  
» maux de nerfs, voyant que l'incertitude sur leur carac-  
» tère & leur cause, rendoit l'effet des traitemens très-  
» incertain, ayant trouvé des malades chez lesquels l'in-  
» dication des remèdes relâchans & adoucissans étoit  
» très-marquée, & ayant fait à l'aide de cette méthode,  
» les cures les plus belles, il conclut avec raison que là  
» où les relâchans réussissoient, il n'y avoit pas relâ-  
» chement, mais un vice opposé. Tout est exact  
» jusque-là ; mais rappelant un très-ancien système,  
» qui lui paroissoit justifié par ce qu'il voyoit, il crut qu'il  
» n'y avoit de maux de nerfs que ceux qui étoient pro-  
» duits par la sécheresse, la roideur, la tension, le racor-  
» nissement : c'est nier une chose parce qu'on ne l'a pas  
» vue, & cette conclusion est vicieuse en ce qu'elle  
» exclut tout un genre de causes de maux de nerfs, &  
» nie les observations les mieux attestées des maladies  
» de nerfs traitées par de très-grands Médecins, & guéries  
» par des méthodes entièrement opposées à la sienne.  
» Il résulte nécessairement de-là qu'en suivant son système,  
» on classeroit dans les maladies hystériques, des maladies  
» qui en sont totalement indépendantes. Ce n'étoit point  
» un inconvénient pour l'Auteur qui a trop de génie &  
» de lumières, & qui est trop observateur pour n'avoir  
» pas su se conduire en pratique indépendamment de



« tout système; mais ce seroit un inconvénient pour  
 « d'autres, & il est très-important d'apprécier exactement  
 « chaque cause, & de n'en exclure aucune. »

« *Même tome, même partie, page 286.* D'ailleurs, le  
 « recueil des belles observations de M. Pomme, la  
 « multitude de celles que peuvent faire tous les autres  
 « Médecins, le grand nombre de maladies de nerfs,  
 « dans lesquelles j'emploie tous les jours les bains,  
 « les aqueux, tous les relâchans, ne permettent pas de  
 « douter qu'il n'y ait grand nombre de maladies de  
 « nerfs dans lesquelles la méthode de M. Pomme (k)  
 « est la seule bonne. Cependant, doit-on croire que  
 « cette cause soit extrêmement fréquente? J'avoue que  
 « plusieurs raisons m'empêchent de le penser. »

« *Même tome, même partie, page 293, la note.*  
 « L'ouvrage de M. Pomme n'a occasionné des disputes,  
 « que parce qu'il a pris un titre trop général en traitant  
 « une matière particulière. S'il eût spécifié dans son titre,  
 « comme il l'a fait dans quelques endroits de l'ouvrage,  
 « l'espèce de maux de nerfs dont il traitoit, il n'auroit  
 « pas trouvé un seul contradicteur. »

« *Tome II, partie II, page 237.* C'est dans ces cas  
 « où la méthode de M. Pomme a opéré de si belles  
 « cures. »

« *Même tome, même partie, page 369.* Personne n'en »

---

(k) « Il l'a trop bien développée & trop perfectionnée pour qu'on  
 ne lui donne pas son nom; c'est une foible marque de la recon-  
 noissance des malades & du public, qui lui est bien dûe ».



» a porté l'usage ( des bains ) aussi loin que M. Pomme ,  
» qui s'est frayé, dans leur emploi, une route qu'aucun  
» de ses devanciers ne lui avoit apprise.

» *Page 376.* Il en a fait prendre, pendant long-temps ,  
» de six, de huit, de dix, de douze, de dix-huit,  
& même de vingt-deux heures ».

» J'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé* TISSOT, Docteur en Médecine.

*A Lausanne, le 19 Avril 1781.*

Si M. Tissot prétend que je me suis plaint de ses procédés, c'est sans doute pour avoir l'occasion de me faire des complimens & des excuses. Quant à la réfutation de son ouvrage, il n'a rien eu à repliquer, & ce silence annonce sa défaite.

Néanmoins, s'il insiste à penser qu'il y a des maux de nerfs, proprement dits (ou vapeurs) par relâchement, qu'il se hâte de le prouver par des faits plus vraisemblables & plus concluans que ceux que je viens de réfuter.

Je reviens sur mes observations ; &, pour terminer le chapitre destiné à l'affection hystérique, je vais finir par l'histoire d'une hystéricité d'une nature différente de celles que j'ai ci-dessus rapportées.

MÉMOIRE



*MÉMOIRE à consulter sur une Affection hystérique  
invétérée & irritée par les toniques & les stimulans.*

« JE gémis depuis que j'ai lû votre Traité des affections  
vaporeuses ; un de vos malades, Monsieur, qui me l'a  
procuré, gémit avec moi ; nous nous trouvons, l'un &  
l'autre, fort à plaindre de n'avoir pas eu le bonheur de  
vous connoître avant que nos maux fussent parvenus  
à leur comble. M. M\*\* m'assure que je trouverai du  
soulagement à vous écrire ; je le crois ; mais, depuis  
un an que je le desiré, je n'ai pu en venir à bout. J'ai  
trop de choses à vous dire ; & ma tête est si épuisée  
par les souffrances, & plus encore par les remèdes,  
que je ne fais si je pourrai jamais achever le récit d'une  
maladie à laquelle je suis en proie depuis vingt ans, &  
qui est aujourd'hui à son dernier période. Livrée depuis  
aux caprices de l'art, & aux miens propres, à des manies  
& aux désordres d'une imagination qui a perdu tout  
frein, pourrai-je jamais vous peindre ma situation actuelle,  
& vous faire connoître les gradations par lesquelles j'y  
suis parvenue ! Mon ignorance sur mes maux est des  
plus grandes. Leurs causes me sont tout aussi inconnues,  
& les expressions propres à les définir ne me sont  
pas familières. Mon récit sera donc informe ; vous me  
le pardonnerez ; je l'attends de vos bontés & de  
cette indulgence qui émane d'un cœur généreux &  
compatissant. »

Je suis âgée de trente-cinq ans ; ma santé fut assez »



» bonne jusqu'à l'âge de treize, auquel temps je devins  
» mélancolique, & tout-à-fait hypocondriaque. J'ai caché  
» mes maux pendant long-temps, soit par l'effet d'une  
» timidité excessive, soit que les idées bizarres & singulières,  
» qui me passaient dans l'esprit, ne me paroissent pas  
» de nature à être confiées. Je me cachais pour pleurer;  
» je me livrais aux chagrins les plus amers; j'étois tour-  
» mentée par les craintes les plus funestes; je me voyois  
» le seul être existant susceptible de tant de malheurs.  
» Je passois des nuits affreuses par les songes les plus  
» effroyables, dont l'impression me restoit tout le jour:  
» je ne soupçonnois pas encore que tout cela fût une  
» maladie; ce qui donnoit lieu chez moi aux idées les  
» plus cruelles sur les châtimens de Dieu. Si j'avois confié  
» mes peines, on m'auroit soulagée; mais j'en avois trop  
» de honte, & je ne pensois pas alors que les maux de  
» l'esprit fussent des maux curables par des remèdes  
» physiques. Je faisois peu d'attention aux maladies de  
» mon corps. J'ignorois que l'embarras de ma tête,  
» l'engourdissement, l'apathie, l'assoupissement, fussent  
» des infirmités. Les inquiétudes de mon ame ne me  
» permettoient pas même de réfléchir sur les maux qui  
» n'étoient rien vis-à-vis de ceux de mon esprit.  
» J'avois de bons intervalles où j'oubliois tout; & si  
» je me rappelois mes tourmens, ce n'étoit que pour  
» m'étonner d'avoir pu me laisser aller à des craintes si  
» frivoles. Je reprenois enfin courage, ne craignant plus  
» le retour du mal, remerciant Dieu, & faisant tous mes



efforts pour me corriger de tous les défauts qui avoient «  
 pu irriter la Divinité contre moi : jamais je n'ai fait «  
 d'aussi ferventes prières ; j'aimois la vertu avec passion, «  
 & j'ai toujours travaillé avec le zèle le plus ardent à «  
 perfectionner mon ame. J'aimois aussi la lecture des «  
 bons livres ; j'aurois eu la passion des sciences, mais j'étois «  
 toujours arrêtée par la passion même qui me jetoit dans «  
 l'épuisement, lequel étoit suivi des maux de cœur, de «  
 diarrhées très-fortes & des plus noires vapeurs. «

Je fus réglée à quatorze ans après avoir été agitée «  
 les deux années précédentes. Ce premier temps de «  
 ma maladie a été assez cruel. J'étois d'une foiblesse «  
 extrême ; j'avois des tournemens de tête continuels, «  
 des maux de cœur & une tristesse insurmontable : on «  
 me fit prendre, selon l'usage, la limaille de fer avec du «  
 vin & la rhubarbe ; on m'ordonna de faire de l'exercice, «  
 ce qui étoit pour moi le plus cruel des supplices ; cepen- «  
 dant, comme j'étois souple & docile, & que je desirois «  
 ardemment de guérir, j'exécutois de point en point «  
 l'ordonnance des Médecins. Je pouffai l'exactitude si «  
 loin, que je crois avoir augmenté mes maux en épuisant «  
 mes forces. Les règles parurent au bout de deux ans «  
 de ce régime, & l'on me crut guérie ; mais les vapeurs «  
 redoublèrent si fort, qu'il ne me fut pas possible de les «  
 cacher. On m'apprit alors que mon mal étoit une maladie «  
 réelle & susceptible de guérison ; on me fit voir des gens «  
 à vapeurs pour me le confirmer : mais je fus très-long- «  
 temps à me le persuader, croyant toujours que les maux «



» des autres n'étoient pas comme les miens. Le Médecin  
» que l'on me fit consulter pour-lors, me parut connoître  
» si bien mon mal & ceux dont mon ame étoit affectée,  
» que j'y donnai ma confiance. Je fus alors que ma maladie  
» s'appeloit *maux de nerfs* ; on ne m'en dit pas davantage ;  
» je fus encore que les remèdes internes qui me furent  
» prescrits, étoient de la classe de ceux qui fortifient les  
» nerfs. On me fit faire en même temps des frictions sur  
» tout le corps ; on me mit des emplâtres sur l'estomac,  
» & on me prescrivit un régime sec & fortifiant, que je  
» suivis avec beaucoup d'exactitude dans l'espérance du  
» succès que l'on me promettoit. La vue du Médecin me  
» rendoit toujours cette confiance que la durée de mes  
» maux & leur augmentation m'ôtoient souvent. J'espérois  
» dans ce temps avec la facilité que donne la crédulité,  
» l'ignorance & l'inexpérience, & on me persuadoit aisé-  
» ment tout ce que je desirois.

» La constance de mes maux me fit enfin désespérer ;  
» mes parens se lassèrent à leur tour. On m'interdisit tout  
» remède ; on chercha à me dissiper ; on me fit monter à  
» cheval : mais les peurs continuelles auxquelles j'étois  
» sujette, détruisoient tout le bon effet de cet exercice.  
» Ma timidité & ma poltronerie étoient au plus haut point ;  
» elles amenoient des diarrhées violentes qui augmentoient  
» mes vapeurs, & me procuroient de nouveaux symptômes ;  
» c'étoient des tremblemens convulsifs dans tout le corps,  
» des craquemens de dents & un état d'horreur & de peur,  
» tel que celui d'un criminel que l'on conduit au supplice.



Mon sommeil étoit de même , & le réveil encore plus « terrible ; il me sembloit par fois qu'une flamme subtile « me pénétrait le cerveau, & m'y laissoit l'impression la « plus vive ; ma foiblesse étoit si grande que je me croyois « au dernier moment. J'ai vécu de cette manière jusqu'à « l'âge de vingt-deux ans , me laissant toujours bercer par « des espérances de guérison ; car , dès que le mal étoit « passé, j'avois un penchant inouï à me flatter, & quel- « quefois des accès de gaieté, de joie & de bien-être « qui annonçoient toujours la rechute. «

Ce fut dans ce temps qu'un Médecin célèbre parut « dans ce pays (1) ; je me hâtai d'aller le consulter. Si « j'eusse laissé passer la foule , & que jeusse attendu « quelques années plus tard , peut-être que la connoissance « de notre climat & de nos tempéramens l'auroit mis plus « à portée de juger quels étoient les remèdes qui me « convenoient ; il m'en auroit épargné d'autres que je « soupçonne avoir laissé sur mes nerfs une empreinte « ineffaçable. Il s'attacha à ma maladie : il eut de très-« longues conversations avec moi, où il fut cependant « beaucoup plus question de mon ame que de mon corps : « il me donna des conseils moraux, dont je lui aurai « toute ma vie la plus grande obligation. Je joignis à ma « confiance des sentimens de vénération & de respect ; « personne n'aura jamais autant d'empire sur une ame ; « il dirigeoit jusqu'à mes pensées. Je prenois des pillules «

---

(1) A Genève.



» par son ordre ; jamais je ne me suis informée de ce qui  
» entroit dans leur composition : ma foi étoit telle , que  
» je me ferois reproché le moindre doute , quoique mes  
» maux augmentassent considérablement.

» Il m'ordonna de me lever de grand matin , de faire  
» toutes sortes d'exercices ; il me prescrivait un régime  
» sec & fortifiant ; peu de boisson , plus de vin que d'eau ,  
» point de soupe , peu de légumes , beaucoup de viande ,  
» & sur-tout du bœuf ; lequel régime augmenta mes peurs  
» & mes angoisses ; mais un seul mot de sa part calmoit  
» tout. Il se moquoit de moi ; il m'affuroit que tout finiroit ,  
» que j'approchois de ma guérison , & j'en étois convaincue.  
» Cependant , au bout de quelques mois , mes angoisses  
» redoublèrent ; je ressentis des ébranlemens de nerfs  
» beaucoup plus forts , & des émotions excitées par le  
» moindre bruit , qui me mettoient au désespoir. Je passai  
» l'été dans des trances continuelles , par la peur du  
» tonnerre que je n'avois jamais eue auparavant. Il est  
» impossible de se faire une idée de mes frayeurs ; j'en  
» avois de toute espèce qui ne me laissoient pas un instant  
» de calme , & mon imagination me présentait toujours  
» les plus affreux supplices. Dans cette situation , je  
» recourois à mon Médecin , qui me rassuroit toujours ,  
» en me disant que , plus mon état étoit violent , plus  
» j'étois près de la guérison. J'avois néanmoins des doutes ;  
» mais l'ascendant qu'il avoit sur moi en triomphoit. Mes  
» parens moins prévenus , gémissoient de ma constance à  
» persévérer dans l'usage des remèdes qui produisoient



chez moi des effets aussi terribles. Je n'écoulois que « mon oracle ; & pour n'être pas importunée, je cachois « de mes maux tout ce que je pouvois. Enfin, mes accès « devinrent plus fréquens ; les palpitations, la suffocation « accompagnée de crampes, comblèrent si fort la mesure, « que je ne pus m'empêcher de me plaindre de lui à lui- « même : il me soutint toujours que cela n'étoit rien ; il « s'attacha à rassurer ma famille alarmée, & pour y réussir, il « leur disoit que j'avois l'imagination si vive, que j'exagérois « infiniment mes maux, & me promit encore une cure « prompte & l'oubli de toutes mes souffrances (m). »

Pour ranimer ma confiance, il venoit tous les jours « chez moi me faire prendre ses remèdes, pour ne pas « dire ses poisons, & j'obéissois parce qu'il m'étoit impos- « sible d'y résister. Mes attaques augmentèrent à tel point, « que, lorsqu'on me laissoit seule, le désespoir s'emparoit « de mon ame ; tout ce qu'on peut imaginer de plus noir « passoit dans mon esprit ; je poussai les écarts de mon « imagination jusqu'à me persuader qu'il me tourmentoit « à dessein, & qu'il vouloit me punir de mes doutes par « le supplice le plus affreux : &, dans d'autres momens, « les remords s'emparoiént de moi, & je lui avouois mon « crime. Mes parens étoient aussi désespérés que moi de « ma situation ; mais on leur assuroit avec tant de force ma « guérison qu'ils n'osoient penser le contraire : jamais rien « ne m'a donné de si grandes idées de la puissance de «

---

(m) Quelle charlatanerie ! Et combien de fois ne l'ai-je pas ren-  
contrée sur mes pas !



» Dieu, que les tourmens de mon corps & de mon ame ;  
» il sembloit que celle-ci se divisoit, se multiplioit. La  
» rapidité de mes angoisses, leur multitude seroient inexprimables ; toutes les parties de mon corps étoient dans  
» un degré de souffrance dont mon ame ne perdoit rien :  
» elle étoit par-tout en même-temps, & jamais je n'ai rien  
» su exprimer de cet état, quoique j'en eusse intérieurement  
» l'idée la plus nette ; mais on ne me permettoit pas d'en  
» parler, & l'horreur que m'en donnoit le souvenir, étoit  
» si grande, que je n'aurois pas voulu la peindre. Voilà  
» comme j'ai passé mon temps, jusqu'à celui où mon  
» Médecin quitta cette ville.

» La nouvelle de ce départ fut pour moi un coup de  
» foudre ; mon attachement pour lui n'ayant pas même  
» diminué, quoique mes espérances fussent évanouies : je  
» me crus perdue & abandonnée du Ciel ; aussi fallut-il  
» qu'on m'assurât que ce voyage seroit court ; on le fixa  
» même à la quinzaine. Son absence me fit faire de  
» sérieuses réflexions sur mon état, que sa présence avoit  
» jusque-là suspendues. Je crus voir que mon mal provenoit  
» en partie des remèdes que j'avois faits jusque-là, & cette  
» persuasion m'ôta toute confiance aux secours humains.  
» J'accusois la Médecine, je la crus la plus pernicieuse  
» de toutes les sciences & la plus fausse. Mon esprit se  
» livroit à toutes sortes d'écarts sur la condition humaine ;  
» je murmurois nuit & jour sur mon sort, & je m'abandonnois à toutes les idées du plus violent désespoir.  
» Mon humeur & mon caractère changèrent à cette époque.

Mes



Mes inquiétudes rendirent mon commerce insupportable ; « on me plaignoit trop pour me le faire sentir : mais la « compassion s'épuise , & j'avois trop de pénétration pour « ne pas découvrir ce mystère : toujours occupée de mes « tourmens , j'en faisois la peinture la plus hideuse , & j'étois « incapable de m'occuper d'autre chose. «

Mon Médecin revint au bout de six mois ; mon « attachement pour lui , que rien n'avoit pu diminuer , me « porta à le rechercher de nouveau , espérant que , s'il « changeoit de méthode , il pourroit me soulager ; mais son « entêtement fut toujours indomptable , ou désespéroit-il « peut-être plus que moi ; car il ne me donna que des « conseils pour supporter mes maux avec patience : je le « conjurai encore de me guérir , comme si cela eût dépendu « de lui. Par condescendance il m'ordonnoit de nouvelles « potions qui , m'irritant sans doute toujours davantage , « me forçoient plus d'une fois à les rejeter. Enfin une « maladie de mon père qui fut mortelle , & que le même « Médecin dirigeoit avec un de ses confrères , acheva de « mettre le comble à mes maux ; je le perdis après deux « années de souffrances cruelles qui augmentèrent toujours « par gradation. Je perdis alors tout espoir dans la Méde- « cine & dans le Médecin , & je m'abandonnai moi-même , « résolue de mourir sans secours. «

Le second Médecin qui avoit vu mon père me prit « en pitié : soit raison , soit style de la profession , il me « dit qu'il ne comprenoit pas comment j'avois pu résister « à tant d'épreuves. Il m'apprit en même-temps que tous «



» les remèdes que j'avois pris étoient des plus chauds &  
» des plus irritans, qu'il en avoit vu le relevé chez mon  
» Apothicaire, & qu'il croyoit que, sur cent personnes,  
» les deux tiers en feroient mortes. Il ajouta que, puisque  
» j'avois eu la force d'y résister, il avoit encore l'espé-  
» rance que des remèdes tempérans, joints à la cessation  
» de leurs contraires, pourroient amener le calme, &  
» enfin la guérison tôt ou tard. J'oubliois que, quelques  
» mois auparavant, & dans le temps où je persécutois  
» mon premier Médecin de me traiter par des remèdes  
» adoucissans dont je connoissois le besoin, il me fit  
» essayer la diète blanche, contre laquelle j'étois déjà  
» prévenue, m'ayant toujours été contraire. Il insista  
» néanmoins & me la fit continuer pendant trois mois,  
» malgré mes représentations; ce qui ajouta à mes maux  
» une tristesse profonde & la cessation des règles, d'où  
» s'ensuivirent les plus grands désordres.

» C'est dans ce temps que le Médecin dont il s'agit  
» eut pitié de moi; il m'ordonna des calmans qui me  
» soulageoient dans mes attaques; il m'envoya aux bains  
» de Valais, voyage qu'il ne faisoit faire qu'à ceux sur qui  
» les remèdes de la Pharmacie ne pouvoient plus rien.  
» J'acceptai la proposition du voyage, persuadée qu'il  
» seroit pour moi une distraction; mais j'étois destinée à  
» être malheureuse dans toutes mes entreprises: cette  
» route d'ailleurs est très-désagréable; le séjour en est  
» affreux; on y est privé de la plupart des choses néces-  
» saires au besoin de la vie; & j'eus le malheur, par-dessus



tant d'inconvéniens , de rencontrer une année très-«  
 pluvieuse. Je ne me rappelle pas d'avoir souffert, à «  
 beaucoup près, dans l'hiver le plus terrible, autant de «  
 froid, sans avoir les moyens d'y remédier. Je fus forcée «  
 de garder le lit; j'eus toujours les jambes froides comme «  
 du marbre, & toute ma personne, à ce que l'on m'a dit, «  
 avoit l'air stupéfiée. A force de sentir, je ne sentoie «  
 plus rien; je ne voyois ni n'entendois : je prenois les «  
 eaux dans cette situation, & c'étoit pour faire quelque «  
 chose; car l'ennui y auroit gagné le plus gai. Les «  
 nouvelles étoient par surcroît très-fâcheuses, & ce «  
 triste été se faisoit sentir par-tout. On me menaçoit de «  
 ne pouvoir plus revenir à Genève, parce que les pluies «  
 avoient gâté les chemins; j'étois encore sensible à cette «  
 crainte; ce pays me faisoit horreur, j'en revins du moins «  
 avec plaisir, mais ma santé n'y gagna rien. Je repris «  
 mes manies, je devins insupportable; mon Médecin «  
 désespéra de moi, & ne chercha plus qu'à m'occuper «  
 & me distraire.

Le baume de vie du sieur Lelièvre parut alors, il «  
 me conseilla d'en faire usage, dans l'idée qu'il pourroit «  
 me rappeler les règles : mais comme il fut obligé de «  
 faire un voyage, il ne me donna pas sur ce remède les «  
 instructions nécessaires, & il ne put aussi juger de ses «  
 effets. Je le pris pour faire quelque chose & sans crainte, «  
 parce que j'étois parvenue au point où je ne craignois «  
 plus rien. Je m'aperçus bientôt que les agitations de- «  
 vinrent plus violentes, je perdis totalement le sommeil, je «



» n'allois plus à la selle, je maigriffois à vue d'œil ; j'étois  
» si fort hors de moi, que je ne pouvois plus juger de  
» mon état. En vain auroit-on voulu me calmer. Je  
» n'écoutois personne. Les douleurs que je souffrois dans  
» les entrailles, me persuadèrent alors qu'il falloit jeûner.  
» Je n'avois pas de guide ; la seule personne par laquelle  
» je me serois laissé conduire, étoit absente. Je suivis cette  
» idée ; plus je jeûnois, plus je souffrois, & plus je me  
» persuadois qu'il falloit diminuer ma nourriture : j'étois  
» dévorée par la faim autant que par les douleurs, & la  
» vue des alimens faisoit sur moi une telle impression,  
» qu'elle me donnoit des mouvemens convulsifs par le  
» combat que je me livrois pour ne pas y succomber ;  
» j'étois si convaincue que j'augmenterois mes tourmens  
» en mangeant, que j'avois la force de résister à ma faim.  
» J'évitois à cet égard toutes sortes de tentations, je ne  
» me mettois point à table, & je courois tout le jour, parce  
» que l'agitation où j'étois, ne me permettoit pas du  
» repos, & qu'il me sembloit que le grand air diminuoit  
» mes angoisses : aussi faisois-je des courses prodigieuses,  
» & je marchois si vite, que des gens qui ne me connois-  
» soient pas, m'ont souvent arrêtée dans les rues pour me  
» calmer. La maigreur faisoit de grands progrès, mes agita-  
» tions augmentoient toujours plus, je ne pouvois dormir,  
» & malgré tout cela, je continuois mon baume &  
» mon jeûne.  
» Enfin mes maux redoublèrent si fort, que je desirai  
» non-seulement de mourir, mais je crus qu'il m'eût été



permis d'en hâter le moment. Je n'avois pris de nour-  
 riture pendant l'espace de six semaines que ce qui auroit  
 à peine suffi à un moineau. Je fus trois jours ensuite à  
 ne boire que de l'eau, étant toujours sur pied & hors  
 de la maison; mais mes courses n'étoient plus si rapides,  
 & les jambes commencèrent à me refuser le service.  
 La vue des objets propres à me satisfaire, que l'on  
 mettoit continuellement sous mes yeux, m'obligea enfin  
 de céder. Je dévorai tout ce qui me fut présenté, & il ne  
 fut plus en mon pouvoir de modérer mon appétit; je ne  
 mangeois que par convulsion; les alimens séjournoient  
 à peine dans ma bouche: j'engloutissois, & de même  
 que j'avois caché le dessein de jeûner & de mourir  
 de faim, je cachois aussi mes excès; je me livrois à  
 cette espèce de rage avec une voracité que l'on ne peut  
 concevoir: les douleurs qui accompagnoient mes diges-  
 tions, ne m'arrêtoient pas, & j'espérois toujours que  
 les alimens me suffoqueroient; il est bien inconcevable  
 que cela ne soit pas arrivé.

Le Médecin absent revint, & fut fort effrayé du  
 changement qui s'étoit fait chez moi; j'étois un véritable  
 squelette. Mes parens lui apprirent ce qu'ils croyoient  
 y avoir donné lieu, &, après avoir fait ma confession,  
 il fut décidé que c'étoit le jeûne qui m'avoit réduite dans  
 cet état. Il m'ordonna de manger, me permit de me  
 livrer à ma faim, & de manger tout ce qui me feroit  
 plaisir. En vain je voulus l'affurer que plus je mangeois,  
 plus ma faim augmentoit, & que les souffrances de la



» digestion étoient infinies , il ne me crut pas. Mes parens  
» & mes amis se joignirent à lui , de sorte que je fus séduite  
» de tous les côtés. Mon Dieu , quel état ! Je ne puis y  
» penser sans frémir d'horreur : j'étois de niveau avec les  
» animaux les plus voraces ; on me promettoit toujours que  
» ma faim s'appaiseroit ; j'ai lutté pourtant plusieurs années  
» contre elle infructueusement : j'y succombois toujours ;  
» je me cachois soigneusement parce que j'en avois honte ,  
» avouant & niant mes excès suivant les circonstances , me  
» plaignant au Ciel & aux hommes , prenant les plus fortes  
» résolutions de m'en corriger sans pouvoir en venir à bout.  
» Je conjurois ceux qui m'entouroient & qui s'intéressoient  
» vivement à mes souffrances , de me refuser la nourriture ;  
» mais , quand les accès de rage ( je ne puis les appeler  
» autrement ) me prenoient , j'oubliois tout & je recom-  
» mençois mes subtilités : je m'accommodois de tout ce  
» que je pouvois trouver sous ma main. J'ai poussé cet  
» excès jusqu'à avaler des ordures & bien des choses qui  
» ne se mangent point , tout ce qui n'auroit pas pu servir  
» enfin dans un temps de famine. La quantité d'alimens  
» que je prenois dans un instant est incroyable , parce que  
» je n'avois point de témoins , & que l'on n'a jamais voulu  
» croire les aveux que j'ai faits mille fois sur cet article.

» Les Médecins avoient tellement persuadé à mes  
» parens que la maladie me grossissoit les objets , qu'on  
» n'a jamais ajouté foi à ce que je disois ; depuis que j'ai  
» plus de retenue & de calme dans mes esprits , je n'ai  
» pourtant pas changé d'idées : c'est ce qui m'avoit



convaincue que j'étois immortelle. Cette folle imagi-  
 nation ne me quittoit plus, & de tous les écarts dans  
 lesquels j'ai donné, celui-ci ma rendu plus malheureuse.  
 L'immortalité dans l'état affreux où j'étois & l'éternité  
 des supplices étoient pour moi la même chose ; à cette  
 forte & cruelle persuasion, se joignirent des guignons  
 contre tout qui me firent enfin changer d'objet. Ce fut  
 d'aller dans une petite ville de Suisse me mettre en  
 pension, croyant de pouvoir laisser chez moi mes manies  
 & mes maux : mais ils me poursuivirent, & je revins chez  
 moi bien vîte.

Ce fut alors que je fis connoissance avec le seul  
 Médecin dont les conseils m'aient été utiles ; mais mal-  
 heureusement pour moi je le connus trop tard. J'avois  
 entièrement perdu cette docilité & cette confiance qui  
 seules peuvent donner de l'efficace aux remèdes, & ma  
 répugnance étoit si forte que je suivis très-mal ses ordon-  
 nances qui furent des *bains, du petit-lait & des bouillons*  
*d'herbe, des lavemens & beaucoup de délayans.* Dans  
 certains momens j'avois assez de foi à ses ordonnances,  
 dans d'autres, je les rejetois toutes. Il commença par me  
 faire saigner, ce qui me dégagea la tête & m'appaisa la  
 faim ; je ne pris pas les bains comme il auroit voulu ;  
 j'avois une répugnance invincible pour tout assujettisse-  
 ment : cependant le peu que je pris par ses conseils,  
 remit quelque paix dans mon ame & du soulagement  
 dans mes maux ; mais mes manies me firent bientôt  
 désirer le changement. Je souhaitai alors avec ardeur



» d'aller respirer l'air des montagnes; j'y fus, & j'y re-  
» trouvai le même Médecin auquel je m'étois attachée. Il  
» avoit une si vive compassion de mon état que, malgré  
» ses grandes occupations, il me donna tous ses soins :  
» mais mes obstinations mettoient toujours des obstacles au  
» succès des remèdes, & le retour de mes maux me déses-  
» péroit. J'avois cependant conservé assez de raison pour  
» m'apercevoir de mes folies, mais celles-ci surmontoient le  
» plus souvent ma raison. Je faisois alors mes remèdes avec  
» excès, ce qui leur ôtoit également l'efficace. Les saignées  
» auxquelles je revenois souvent, détruisoient le peu de  
» bien que les humectans me procuroient; je sentoient cepen-  
» dant que j'aurois vaincu mes fantaisies, & que je me  
» ferois enfin réduite sous les loix de ce Médecin, lorsque  
» la Providence me l'enleva dans un temps où il me pa-  
» roissoit si nécessaire. Il mourut, ce qui fut un nouveau  
» coup de foudre pour moi, que j'essuyai avec ma résigna-  
» tion ordinaire. Je l'ai regretté vivement & je le regretterai  
» toute ma vie; j'ai tâché de suivre ses conseils jusqu'à  
» présent, mais j'ai outré la mesure. Je me suis fait saigner  
» presque tous les mois quoiqu'il m'eût prescrit de ne le  
» faire qu'avec retenue; je me suis habituée aux lavemens,  
» ce qui, depuis quatre ans, ne me permet plus d'aller  
» à la garde-robe naturellement; ils m'ont entièrement  
» dérangé les digestions, affoibli le ton de mes boyaux :  
» cependant la Nature a fait en moi un prodige qui ne m'a  
» pas peu surprise, c'est d'avoir rappelé mes règles après  
» neuf ans & demi d'intervalle. Tout le monde m'assuroit  
qu'elles



qu'elles amèneroient la guérison ; mais je n'ai point « trouvé d'amendement à mes maux : j'ai été tout au « contraire plus susceptible d'émotion, d'ébranlement & « de foiblesse ; mes jambes ne m'ont pu servir : il m'est « survenu au bout de huit mois des coliques violentes , « accompagnées d'angoisses ; j'ai regretté enfin le temps « où je n'étois pas réglée. »

Une des choses qui précédemment avoit le plus adouci « mes maux, c'étoit la liberté ; je me la suis procurée en « vivant en mon particulier avec une Demoiselle que mes « maux m'ont attachée, & qui a des soins & une com- « plaisance qui, sans trop coûter à sa sensibilité, soulagent « beaucoup la mienne. La vue des peines que mon état « caufoit à deux sœurs avec qui j'avois toujours vécu, étoit « pour moi un surcroît de douleurs ; la gêne & la crainte « que cela m'imposoit, m'irritoit considérablement. La « réflexion m'a appris que les plaintes continuelles épuisent « la compassion ; que dans les maux la patience est elle- « seule un adoucissement ; qu'il falloit se retirer de la société « quand on n'avoit qu'un visage triste à montrer, des ré- « flexions amères, & que le poison que cela jette dans les « compagnies, retomboit cruellement sur celle qui en étoit « la source. Je ne me suis donc plus montrée que quand « j'ai eu la force de surmonter mes maux, de ne plus « paroître occupée de moi-même, d'avoir une contenance « tranquille, décente & convenable ; aussi ai-je persuadé « que je me portois mieux ; l'embonpoint qui étoit revenu « à peu-près au même degré où il étoit avant les remèdes. »



» chauds , le teint assez naturel , toutes ces circonstances ,  
» persuadèrent au public que j'étois infiniment mieux , &  
» j'ai gagné à cette persuasion. Mon abord ne fait plus  
» une impression fâcheuse sur les physionomies ; l'intérêt  
» a semblé s'augmenter ou se réveiller : enfin la certitude  
» de n'être plus à charge , m'a fait supporter mon état  
» plus patiemment ; mais , avant d'en venir-là , je pourrois  
» faire l'histoire de mes erreurs , de mes caprices , de mon  
» acharnement à me faire tout le mal possible , & le récit  
» en seroit infini : les impressions qui m'en restent , sont  
» encore affreuses , & c'est cet état , Monsieur , que je  
» voudrois vous faire connoître parfaitement.

» Le mieux que j'ai éprouvé pendant deux ou trois ans ,  
» & que je dois à ce Médecin que j'ai perdu , ne s'est  
» pas soutenu ; beaucoup de symptômes effacés ou adoucis  
» reprirent de nouvelles forces à l'époque des règles , ce  
» qui me détermina à recourir de nouveau au Médecin ,  
» malgré le peu de confiance que j'avois à tout remède.  
» Celui-ci m'ordonna encore des pillules dans l'intention  
» de fortifier mon estomac & de remédier ainsi à ma consti-  
» pation : ces remèdes m'échauffèrent encore davantage ,  
» augmentèrent les vents dont je suis toujours tourmentée ,  
» & qui sont la source de mes plus pénibles angoisses ,  
» & me constipèrent davantage. On y substitua ensuite le  
» tartre soluble , qui me purgea à toute outrance , & mes  
» nerfs en souffrirent beaucoup ; on termina le tout par des  
» eaux minérales qu'il fallut aller chercher au loin dans une  
» ville de Savoie qu'on nomme *Evian* ou *Amphion*. Je les



commençai à Genève; elles me fatiguèrent pendant « quinze jours: cependant elles me rendirent un peu la « liberté du ventre, ce qui m'engagea d'aller sur les lieux « pour les prendre à leur source, espérant qu'elles opé- « reroient mieux; car étant transportées à Genève, elles « n'avoient qu'une foible vertu, n'ayant absolument ni « odeur ni goût.

Ce voyage détruisit le bien qu'elles m'avoient pro- « curé, & me donna de nouveaux maux; la faim canine « reparut avec plus de force; je fus plus échauffée & « plus constipée; j'en revins avec des maux de dents « affreux & la suppression de mes règles. On m'appliqua « cruellement des vésicatoires derrière les oreilles & aux « épaules, on m'arracha plusieurs dents sans être soulagée; « mes douleurs augmentèrent à tel point, que je crus « devenir folle. Le seul adoucissant qui me réussissoit dans « ces crises, étoit de l'eau tiède ou presque froide que je « tenois dans la bouche, & le frottement de mes doigts « sur mes gencives, ce que j'ai fait sans relâche pendant « quinze jours. Je n'avois de l'interruption qu'à huit heures « du soir; alors je soupois & ne les ressentais plus de toute « la nuit; elles revenoient ensuite à six heures du matin. « On fit me prendre du quinquina, vu le périodique de « mes attaques; mon estomac ne put jamais le supporter, « il en fut extrêmement fatigué quoiqu'il m'appaisât les « douleurs. Il fallut abandonner ce remède puisqu'il me « procuroit des coliques affreuses accompagnées d'oppres- « sions & des crampes par tout le corps, ce qui abattoit «



» mon ame , me plongeoit dans une tristesse mortelle , me  
» laissoit des ébranlemens dans le cerveau & des douleurs  
» dans les yeux.

» Voilà , Monsieur , une légère esquisse de ma situation  
» dans une lettre bien longue que vous n'aurez pas la  
» patience de lire ; il y a près de deux mois que je l'ai  
» commencée , étant pleinement convaincue que je n'en  
» viendrois pas à bout. Je n'ai jamais écrit sans en être  
» malade ; l'idée seule d'écrire me fatigue : jugez de-là ce  
» qu'il m'en a coûté pour vous faire ce récit. Je fais bien  
» que ma maladie est fort mal détaillée , que les choses  
» essentielles n'y sont point , & que les inutiles y abondent ;  
» mais j'espère que , dans la réponse que je vous prie de  
» me faire , vous aurez la bonté de me faire des questions ;  
» je crains fort qu'elle ne soit : *je vous plains, Mademoiselle,*  
» *& je n'ai que des vœux à offrir au Ciel pour votre soulage-*  
» *ment.* Je m'y attends & c'est ce qui m'a fait hésiter  
» à vous écrire.

» S'il étoit possible que vous eussiez quelques espérances  
» sur mon compte , l'éloignement sera toujours un grand  
» obstacle à ma guérison , & à des maux comme les miens ,  
» la présence du Médecin devient très-nécessaire pour ne pas  
» dire indispensable. Il faudroit d'ailleurs une exactitude &  
» une docilité analogues au besoin que j'ai de vos conseils ;  
» mais je n'en suis plus la maîtresse. Avant d'être parvenue  
» où je suis , la foi me faisoit faire les choses les plus  
» pénibles : aujourd'hui je l'ai perdue , je suis devenue  
» machine ; je n'agis plus que par instinct. Tel est mon



triste état, auquel je pourrois ajouter bien d'autres choses « qui hâteroient ma condamnation. Je ne veux pas épuiser « davantage votre patience, sans savoir si elle fera assez « grande pour les supporter. »

Dans l'intervalle de temps que j'ai commencé ce « détail, une de mes sœurs, Madame de \*\*\* a eu l'honneur « de vous consulter ; elle se dispose à suivre vos conseils, « de la bonté desquels elle est parfaitement convaincue : « j'ai cru pouvoir aussi, sans rien risquer, essayer avec elle « l'eau de poulet, & je suis chargée de vous demander « comment il faut la faire, & dans le cas où la saison ne « permettra plus d'avoir de jeunes poulets, comment y « suppléer ? Je crois devoir vous dire encore que les suc « d'herbe, le petit-lait, que j'avois si bien soutenus pendant « un temps, ne passent plus à présent, augmentent les « aigreurs, me donnent des feux dans les entrailles qui se « portent de-là dans les parties supérieures & sur-tout au « cou & à la mâchoire, me donnent des maux affreux, « dont je connois tous les degrés, ainsi que tout ce que « vous appelez dans votre Ouvrage, *spasme, contraction, « rigidité, &c.* Le cliquetis des nerfs est presque continuel « chez moi, & se fait sentir dans tous mes membres, ce qui « me prouve que je n'ai plus depuis long-temps cette « humeur douce dont vous parlez, qui arrose les nerfs & « entretient leur souplesse : je me compare enfin à un bloc « de fer. Pardon, Monsieur, mille fois, d'une lettre aussi « longue & aussi mal écrite ; mais je ne suis pas en état de « faire mieux. Je n'ose plus ajouter que les sentimens de « la parfaite considération avec lesquels je suis, &c. »



## R É P O N S E.

« JE vous plains en effet, Mademoiselle, & , quoique  
» je fasse réellement des vœux pour votre soulagement, je ne  
» viens pas moins vous offrir les moyens de vous le pro-  
» curer. Je n'entrerais point pour le présent dans les détails  
» que vous pourriez exiger de moi, parce que je n'en ai pas  
» le loisir; mais en me bornant à vous dire que vous êtes  
» dans le cas de recourir promptement à l'eau de poulet  
» & aux bains tièdes, à l'exemple de Madame votre sœur,  
» je vous apprendrai la manipulation de cette tisane.  
» Prenez un jeune poulet de la grosseur d'une caille,  
» que l'on aura écorché, ou, à son défaut, ce sera un  
» morceau de veau de quatre onces, que vous ferez bouillir  
» dans quatre pintes d'eau pendant un seul quart-d'heure,  
» & rien de plus. Si j'exige une si courte ébullition, c'est  
» pour n'extraire de ces viandes que la partie mucilagineuse  
» dont j'ai besoin. Vous pouvez hardiment vous livrer à  
» cette boisson. Vous m'instruirez ensuite des effets qu'elle  
» aura produits, & je me charge bien volontiers de diriger  
le traitement jusqu'au bout ».

La demoiselle M. \*\*\* fut obéissante & soumise; elle  
a suivi le traitement pendant des années entières, & elle  
en a retiré le fruit, puisqu'on la voit aujourd'hui à Genève  
jouir d'une nouvelle santé.





## COLIQUE HYSTÉRIQUE.

**R**IEN de plus commun dans ce climat que cette espèce de colique que l'on nomme *hystérique*, à laquelle les femmes vaporeuses sont sujettes. Parmi les caractères distinctifs, la présence du flux menstruel est celui qui la caractérise plus particulièrement. C'est toujours du dérangement de ce flux que dépendent tous les symptômes ci-après détaillés de cette maladie, à laquelle un savant Observateur (n) a donné le nom de *colique sanguine*, puisqu'elle cesse ordinairement en rappelant cette évacuation menstruelle chez les femmes, tout de même qu'on la guérit chez les hommes, en rappelant le flux hémorroïdal supprimé.

Les Observations que j'ai faites sur ce symptôme hystérique, serviront à éclaircir les idées que je propose sur la curation, & les remèdes efficaces que j'emploie journellement en pareil cas, assureront toujours plus la réalité de la cause que j'assigne. L'application d'un linge trempé dans l'eau froide, sur le ventre, & renouvelée aussi souvent qu'il le faut pour le maintenir dans une certaine froideur, une copieuse boisson d'eau froide, des lavemens froids très-fréquens, sont les seuls spécifiques que je connoisse pour appaiser ces douleurs & pour

---

(n) Carolus Piso, *Tract. de morb. a colluvie serosâ ortis*, sect. IV, cap. 11.



provoquer en même-temps le flux menstruel, d'où dépend toute la cure; c'est-à-dire, qu'en condensant par le froid, la raréfaction interne du sang & des autres humeurs, j'en diminue le volume, ainsi que celui de l'air raréfié qui, en distendant les vaisseaux, provoque la contraction des nerfs, & ferme ainsi le passage au flux menstruel, d'où proviennent sans contredit les douleurs que ressentent les femmes hystériques dans tout l'hypogastre, ainsi que les autres symptômes de l'hystéricité, qui succèdent presque toujours à celui-ci, auquel on remédiera toujours avec efficacité quand on en connoîtra le principe & la source.

Plusieurs Auteurs célèbres l'ont connue avant moi, cette cause, puisqu'ils y ont apporté le même remède. *Amatus & Zacutus Lusitanus* nous en offrent des exemples. Le premier publie la vertu de l'eau de neige dans cette espèce de colique, & l'autre celle du bain froid dans la paralysie qui survient. *Septalius* (o) préconise l'efficacité de ce remède quand les douleurs ont été irritées par les remèdes chauds, ce qui arrive toujours. Frédéric Hoffman (p) est de ce nombre, puisqu'il nous dit : *Neque in colicâ flatulentâ a causâ calidâ, frigida exterius applicata penitus improbanda veniunt. Quâ in re autoritate eximiorum Medicorum, Cratoni, item Valexi de Tarentâ niti licet, qui lintea aquâ frigidâ madefacta & ventri*

---

(o) Lud. Sephalius, *Animad. lib. V, p. 248.*

(p) Fred. Hoffman, *tom. V, sect. II, cap. V de intestin. doloribus, pag. 294.*



*imposita in colicis doloribus sedandis magni faciunt.* Un autre Auteur non moins célèbre par sa pratique que ceux que je viens de citer, quoique répréhensible dans les idées hypothétiques qu'il avoit fabriquées, adopte ici les mêmes vues curatives; je ne puis me dispenser de les publier.

*Quando nimia fibrarum crispatura & irritatio adest cum magno impetu spirituum, secretiones humorum in partibus minuuntur vel abolentur; tunc datis remediis crispaturam laxantibus, secretiones restituantur: ob nimiam enim irritationem ac stimulum, fibra quasi intenditur, induratur, ac veluti immobilis evadit; unde impeditur fluidorum secretiones.*

Et plus bas il ajoute : *Tota igitur curatio diligenda est ac impendenda in tollendâ morbosâ irritatione & crispaturâ, per balnea, per oleosa, anodina & laxantia remedia: nam eâ sublatâ impeditæ tolluntur liquorum secretiones.* Il finit en disant: & , *si contrario modo procedatur, plurimum auctor erit Medicus difficilium læthaliūque concretionum liquidorum in parte affectâ (q).*

Les Observations de ces Auteurs sont trop conformes à ma façon de penser sur cette maladie pour ne pas me déterminer à les suivre en tout point. La chaleur des entrailles qu'ils reconnoissent ici pour cause immédiate, n'est rien moins qu'idéale, puisque l'effet des remèdes en démontre la réalité sans pouvoir la contester; ce sera donc du frottement des parties intégrantes du sang & de l'action réciproque des solides sur ce fluide, que

---

(q) Baglivi, de fibrâ motrice, pag. 357.



proviendra cette chaleur extrême & cette raréfaction aérienne qui s'opposent toujours au passage du flux menstruel; & ce sera en condensant l'air qui est contenu dans les vaisseaux des entrailles, que l'on remédiera à ce symptôme: en voici des exemples. La demoiselle Vacher, âgée de vingt-deux ans, fit une chute des plus dangereuses dans le temps critique de ses règles; elle s'effraya beaucoup, & la suppression en fut la suite: la fièvre survint; elle fut accompagnée de coliques les plus violentes & autres symptômes de l'affection hystérique la plus caractérisée. On saigna au bras & au pied infructueusement; on donna des lavemens tièdes, adoucissans; on recourut aux narcotiques, & tout fut employé sans succès. La malade souffrit constamment pendant tout l'intervalle du période; mais à son retour, les douleurs augmentèrent considérablement: les fomentations froides furent alors employées, & ce ne fut pas sans succès. Les règles parurent & on discontinua; le retour des douleurs obligea de revenir à la fomentation froide qui opéra le même effet: on continua pour-lors sans aucune interruption, & l'on vit avec surprise que l'écoulement menstruel ne cessa jamais sous la fomentation froide, ce qui termina la maladie.

Une Fille du peuple nommée *Seignoret*, souffroit depuis long-temps des coliques de cette espèce, pour lesquelles elle ne faisoit aucun remède, parce qu'elle n'étoit pas en état d'appeler des secours; le mal empira; il devint enfin si considérable, que je fus mandé auprès de cette



pauvre fille pour la secourir. On avoit saigné deux fois, on n'avoit pas épargné les potions anti-hystériques : on avoit enfin épuisé les ressources de l'Art, lorsque la fomentation froide que je fis appliquer d'abord à mon arrivée, opéra miraculeusement ; les coliques s'appaisèrent peu-à-peu ; elles disparurent le lendemain, & l'évacuation menstruelle fut si abondante, qu'elle emporta le paroxysme. Certains excès d'un travail trop pénible pour elle & trop assidu, donnent souvent lieu à des rechutes ; mais cette pauvre fille qui est obligée de gagner sa vie aux dépens de sa santé, a-t-elle du moins la satisfaction d'y remédier par le secours des fomentations d'eau froide, de sorte qu'elle a recours à ce remède toutes les fois qu'elle éprouve du dérangement dans ses évacuations périodiques, ce qui ne manque jamais de produire les mêmes effets.

Madame la Comtesse de \*\*\* étoit sujette aux mêmes infirmités depuis son mariage, pour lesquelles elle prit des remèdes tous plus contraires par l'avis de différens Médecins, ce qui fit dégénérer le mal en colique habituelle, & en imposa jusqu'à faire soupçonner le ver solitaire. Plusieurs Médecins de la capitale furent consultés à ce sujet ; on écrivit même à l'étranger : j'eus l'honneur d'être compté parmi le nombre, &, quoique cette opinion fût unanimement rejetée, on ne se décida pas moins en sa faveur. Madame la Comtesse de \*\*\* prit donc le spécifique connu ; ce purgatif ne fit pas beaucoup de mal la première fois ; mais ses effets furent si terribles à la



seconde, que l'inflammation en fut la suite. Ce fut à cette époque que je fus appelé à Paris pour cette jeune Dame ; l'état inflammatoire des entrailles ne me permit pas de recourir à la fomentation d'eau froide ; mais les cataplasmes émolliens , les bains tièdes , l'eau de poulet , les potions huileuses & mucilagineuses , éloignèrent d'abord le danger : La continuité de ces mêmes remèdes , jointe au régime le plus adoucissant , achevèrent le rétablissement. Si Madame la Comtesse a essuyé depuis plusieurs rechutes qu'elle s'est procurées , elle a du moins la consolation d'y remédier par le même traitement.

Je me borne à ces Observations , parce que je les crois suffisantes pour assurer l'efficacité des remèdes que j'emploie contre la cause que j'indique. Le racornissement des fibres qui composent le tissu des vaisseaux de la matrice , & l'extrême raréfaction des liqueurs qui circulent dans ce viscère , paroissent évidemment procurer ce symptôme hystrérique , auquel on oppose très-souvent des remèdes chauds , tandis que l'on trouve un véritable spécifique dans la simple boisson d'eau froide , quand il est inférieur à ceux que je viens de rapporter.





## SUFFOCATION HYSTÉRIQUE.

LES obstacles que le sang menstruel trouve dans son passage à travers les tuyaux excrétoires de la matrice, devenant toujours plus invincibles, il faudra de toute nécessité que ce fluide reflue sur les autres parties du corps, après avoir agacé les nerfs de la matrice, & y avoir procuré ainsi des spasmes plus ou moins considérables, suivant le degré de la cause qui agit. La poitrine sera affectée la première; elle supportera d'autant plus les premiers efforts du sang menstruel supprimé, que ses vaisseaux & ses nerfs sympathisent davantage avec ceux de la matrice par l'anastomose qui les unit: ce sera par cette voie que les poumons seront bientôt surchargés par la pléthore, & ne pouvant alors se dilater aisément pour recevoir la quantité d'air nécessaire à la respiration, ils seront agités par ces secousses précipitées qui forment elles-mêmes cette espèce de suffocation que nous nommons *hystérique*, pour la distinguer de toute autre où le vice de la matrice n'a aucune part.

La théorie de ce symptôme nous annonce déjà la qualité du remède que l'on doit employer, je veux dire, tous ceux qui pourront relâcher promptement le spasme de la matrice, & condenser en même temps la raréfaction des liqueurs, laquelle raréfaction forme elle seule la pléthore. L'Observation pratique éclaircira ce fait.

Madame M \*\*\* Religieuse Ursuline, âgée de vingt-deux



ans, étoit sujette à des attaques de suffocation hyftérique qui revenoient à chaque période de ses règles. Les saignées furent si prodiguées qu'il seroit difficile de pouvoir s'en rappeler le nombre. Les potions anti-hyftériques, les pillules purgatives, apéritives & emménagogues, ne furent pas plus ménagées, ce qui porta le mal à son plus haut degré; l'eau de poulet & les lavemens d'eau froide, furent les premiers remèdes que je mis en usage, & ce ne fut pas sans succès. Au retour du paroxisme, j'essayai le pédiluve chaud qui réussit de même; les règles auparavant supprimées, coulèrent le lendemain, & le paroxisme cessa. La malade fut livrée ensuite aux bains domestiques tièdes pendant un mois; elle passa de-là à la diète blanche, ce qui réussit parfaitement: la continuité des mêmes remèdes amena enfin le relâchement; les règles coulèrent alors sans obstacle, & la malade fut entièrement rétablie.

Mademoiselle M\*\*\* sœur cadette de cette Religieuse, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut saisie, quelque temps après, d'une fièvre continue & inflammatoire. Les fatigues qu'elle avoit essuyées dans la maladie de sa sœur, les effrois & les alarmes que lui avoient causés les retours imprévus de cette suffocation, avoient donné lieu à sa maladie; elle fut saignée plusieurs fois; on donna des lavemens, des émulsions & beaucoup de boissons aqueuses; on fit des fomentations: tous ces remèdes enfin éteignirent l'incendie, la fièvre cessa, & la malade fut purgée très-légèrement. Mais ce minoratif irrita



les entrailles, le ventre fut tendu & douloureux, & à l'arrivée des règles, il parut des coliques violentes avec une suffocation égale à celle de Madame sa sœur. Le pédiluve chaud n'opéra rien; il fallut recourir au bain domestique dans lequel la malade resta vingt-deux heures de suite pour la première fois, ce qui calma cet orage. Elle continua ensuite l'usage de ce remède pendant tout l'intervalle du période, en restant constamment dans le bain six heures par jour; le second période ne fut pas si orageux à beaucoup près, & le troisième termina la cure.

On rencontre tous les jours des femmes vaporeuses sujettes à cette sorte de suffocation, qui ne connoissent que la saignée (*r*), & qui en comptent le nombre d'après celui des attaques de suffocations qu'elles ont quelquefois tous les jours. En diminuant ainsi le volume du sang, on remédie, il est vrai, à la pléthore & au danger dont il semble qu'elles sont menacées; mais remédie-t-on au vice des solides? Le volume des humeurs ainsi diminué, le calibre des vaisseaux se rétrécit, leurs oscillations n'en deviennent que plus fortes & plus fréquentes; la chaleur, la sécheresse & le racornissement des fibres en font la suite inévitable: aussi voyons-nous ces pauvres victimes traîner une vie languissante jusqu'au trépas.

---

(*r*) Quoique le nombre de saignées que supporta cette Religieuse soit des plus considérables, il n'approche pourtant pas de celui que M. Brillonet, Chirurgien à Chantilly, fit à une fille tourmentée des vapeurs hystériques, puisque l'on compte mille & vingt saignées. Voyez le Journal de Médecine du mois de Mai, année 1757, page 292.



---

*HÉMOPTYSIE HYSTÉRIQUE.*

LA même cause qui agit dans la suffocation, procurera aussi l'hémoptysie, si les vaisseaux sanguins du poulmon, trop foibles pour résister à l'impétuosité du sang menstruel qui reflue sur eux, cèdent aux efforts réitérés du sang sur leurs parois, ce qui formera des ouvertures & des crevasses plus ou moins grandes, par lesquelles le sang s'échappera avec d'autant plus d'abondance, qu'il y sera poussé avec plus ou moins de vigueur par la contraction des vaisseaux & des nerfs de la matrice; & cette hémoptysie sera d'autant plus difficile à guérir, qu'elle sera périodique, En voici des exemples.

Mademoiselle Mauche, âgée de vingt-six ans, d'un tempérament sanguin & fort mélancolique, souffroit depuis long-temps des coliques intestinales que l'on attribuoit aux hémorroïdes; le mal augmenta par degrés, & la suppression des règles en fut la suite. A cette époque, il survint une hémoptysie des plus considérables, avec vomissement & des mouvemens convulsifs qui réveillèrent enfin l'indolence des parens de cette Demoiselle. Je fus appelé pour y remédier; la cause de la maladie étant d'autant plus profonde qu'elle étoit invétérée, il fallut recourir aux plus puissans secours. La saignée au pied fut le premier que je mis en usage; la malade la supporta sans murmurer, mais naturellement indocile, elle rejeta tout autre remède: le retour périodique des règles arriva, l'hémoptysie



l'hémoptysie revint à son tour & avec plus de force; les convulsions, les évanouissémens, la syncope se joignirent à celle-ci, & la malade perdit tout sentiment. La roideur de la mâchoire s'opposant alors au passage de tout liquide, il ne fut plus possible de prendre aucun aliment; le sang s'aluma toujours plus, les nerfs se roidirent davantage, & la cause du mal fut bientôt portée à son dernier degré. Une pareille situation me rendit maître de cette malade indocile (*f*); mais le mal étoit plus difficile à vaincre qu'il ne l'eût été dans le commencement: la malade fut ainsi plongée dans un bain tiède, dans lequel elle resta dix-huit heures, ce qui calma le paroxysme. Plus docile pour-lors, elle consentit à rester pendant six heures chaque jour dans la baignoire; le troisième période fut encore très-dérangé; les règles coulèrent très-peu: mais le quatrième & le cinquième emportèrent la maladie.

Une jeune Religieuse Hospitalière fut attaquée de la même maladie; le ventre étoit tendu & douloureux, les règles ne couloient que très-peu, ce qui caractérisoit l'affection hystérique: on saigna au pied, on donna des lavemens d'eau froide, de l'eau de poulet pour boisson; on employa tout-à-la-fois les bains domestiques tièdes: on détruisit ainsi en peu de temps un vice naissant qui n'auroit pas manqué de germer & de croître.

---

(*f*) La défobéissance, l'opiniâtreté, l'entêtement, & quelquefois encore le dérangement de l'esprit, peuvent être comptés au nombre des symptômes de l'affection hystérique, puisque la roideur générale des nerfs suppose celle des fibres du cerveau.



Si la cause qui produit le reflux des règles a toujours fait l'embarras des Médecins, la manière de les rappeler dans leur voie ordinaire ne fait pas moins aujourd'hui leur peine & leur étude; toujours occupés du dérangement qu'elles procurent, & des routes étrangères qu'elles ont coutume de se frayer, il semble qu'on se soit fait une loi de les suivre dans leurs écarts, & de les attaquer là où la Nature les a déterminées. C'est ainsi que l'on attribue journellement une hémoptysie au vice local des poumons, une ophtalmie à l'inflammation locale des membranes de l'œil ou à l'effet de quelque humeur étrangère qui aura déposé sur cet organe sa salure & son acrimonie, un vomissement de sang au relâchement des veines de l'estomac, ou à l'ouverture naturelle de quelque vaisseau sanguin de ce viscère, & ainsi des autres parties du corps par où elles se sont montrées plus d'une fois (1). Ces bizarres effets en imposent si souvent aux Médecins par les maladies particulières dont ils prennent la forme & les symptômes, qu'il est bien difficile de ne pas s'y méprendre si on n'est pas au préalable assuré du tempérament des malades, & des signes qui ont précédé la maladie que l'on traite. Que de fautes ! que d'écarts dans la pratique ! Qui de nous n'en fut jamais coupable ? On sera donc sur ses gardes à l'avenir, & on évitera sans peine les pièges que nous tend continuellement la Nature toujours bizarre dans

---

(1) Dans le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1759, on trouve une Observation au sujet d'une évacuation périodique des règles qui se faisoit par les mamelles & le visage.



ses égaremens, si, dans la perquisition des signes qui caractérisent les maladies des femmes, on ne rejette pas avec tant de mépris la cause hystérique. Qu'on rassemble scrupuleusement toutes les maladies auxquelles le sexe est exposé, & l'on verra que celle-ci est devenue aujourd'hui bien commune. Un Praticien précoce, que Rome a vu en même temps naître & mourir à la fleur de son âge, nous enseigne & nous prévient que, dans les maladies des enfans, il faut toujours soupçonner les vers, *pueris suspicandum de vermibus*. Il veut aussi que, dans celles des adultes, nous ne perdions jamais de vue le virus vérolique; *generaliter in virorum pertinacibus morbis delue venereâ*: nous sommes en droit de dire ici après lui que, chez les femmes, il faut toujours soupçonner la cause hystérique, *fœminis verò de affectione hystericâ (u)*. Quel avantage pour la Médecine & plus encore pour les malades ! Un pareil soupçon en sauvera plus d'une du trépas, & telle qui auroit été déclarée étique, apoplectique, épileptique ou paralytique, ne se trouvera peut-être qu'hystérique : les remèdes humectans qui réussissent si bien dans celle-ci, ne pourront pas être nuisibles aux autres, dans le cas qu'elles fussent réellement caractérisées ou compliquées, tandis que les remèdes contraires deviendront ici nuisibles & mortels. Je ne doute nullement que les Médecins ne les sachent distinguer mieux que moi ; ce n'est donc pas à eux que je m'adresse, mais à tous ceux qui sont à même de profiter de ce conseil.

---

(u) Baglivi, *Prem. Med. lib. I, cap. LIX.*



---

*ÉPILEPSIE HYSTÉRIQUE.*

---

P U I S Q U E le reflux des règles peut produire des engorgemens dans les parties supérieures au bassin, le cerveau sera par conséquent exposé à son tour à en être plus ou moins surchargé suivant le degré de compression qui se forme pour-lors dans les vaisseaux hypogastriques, parmi lesquels nous comprenons ceux de la matrice & du vagin. La cause de cette compression sera la même que celle qui procure les autres symptômes de l'affection hystérique; je veux dire, la tension spasmodique des nerfs, leur sensibilité outrée & leur racornissement quand ils présentent des obstacles au passage du flux menstruel, ce qui en procure le reflux sur les différentes parties du corps, & dans ce cas, l'épilepsie deviendra périodique. En effet, toutes les fois que le flux menstruel se présentera à l'ouverture des vaisseaux utérins, qu'il ne pourra pénétrer à cause du rétrécissement de leurs parois, il sera forcé de rétrograder, ce qui aura lieu d'autant plus facilement, que ces mêmes vaisseaux irrités & doués d'une plus grande élasticité, se contracteront avec plus de vigueur, agiront sur le sang menstruel, & le forceront ainsi à refluer ailleurs. Une fois déposé dans le cerveau & dans les différens sinus de ce viscère, il y formera des compressions plus ou moins fortes & plus ou moins irrégulières, qui agiront sur la circulation des esprits animaux, procureront des mouvemens convulsifs, des



convulsions générales ou particulières, l'épilepsie enfin, la catalepsie, & toutes les autres maladies qui dépendent des différens engorgemens du cerveau.

Le paroxisme épileptique n'aura donc lieu que dans le temps périodique des règles, & c'est ce qui le distinguera toujours de l'épilepsie réelle. Aussi le voit-on se présenter communément dans le temps de l'écoulement menstruel, arriver au moment qu'il vient de se suspendre, & cesser au moment qu'il reparoit. Sur ce principe que l'expérience établit & rend incontestable, toutes les femmes ou filles épileptiques seront-elles incurables ? Le remède au contraire n'est-il pas trouvé aujourd'hui ? puisqu'en appaisant le spasme des entrailles, celui de tous les vaisseaux hypogastriques, nous sommes assurés d'y rétablir la libre circulation des liqueurs, & de provoquer ainsi l'évacuation menstruelle.

Ce ne fut jamais un paradoxe, puisque cette vérité fut toujours établie sur l'expérience qu'en ont faite tant de personnes malheureuses & délaissées par les Médecins, & entr'autres, la Demoiselle qui a fait le sujet de ma première Observation, la demoiselle Majot & Louise Bourbone que je citerai ci-après, &c. lesquelles avoient été déclarées épileptiques, & qui le feroient enfin devenues, si méconnoissant toujours plus la véritable cause du mal, on l'eût constamment combattue avec les remèdes contraires, ou bien les eût-on délaissées & abandonnées à leur malheureux sort ; & alors l'épilepsie, que j'appelle ici *symptomatique* ou *secondaire*, seroit-elle devenue



dans la suite essentielle ou primitive, c'est-à-dire, incurable, par la raison que le cerveau si souvent surchargé, auroit souffert de plus grandes compressions, lesquelles auroient infailliblement produit, à la longue, certains engorgemens & des dilatations forcées dans les tuniques des vaisseaux artériels & veineux de ce viscère, d'où dépend la vraie épilepsie.

La demoiselle M \*\*\* est dans ce malheureux cas ; la preuve en est sensible, puisque les attaques épileptiques auxquelles elle est sujette depuis longues années, ne paroissent jadis qu'au temps prescrit, & accompagnoient toujours l'écoulement menstruel, ce qui caractérise parfaitement le spasme des vaisseaux de la matrice, & ensemble la sécheresse & le rétrécissement de ses couloirs, sécheresse d'autant plus grande, qu'elle est invétérée & toujours irritée par la quantité de remèdes dont cette Demoiselle a fait usage par les conseils d'un oncle habile Pharmacien, mais non pas Médecin assez éclairé pour juger de la valeur des remèdes qu'il ordonne. Combien pourrois-je citer d'exemples de cette espèce d'incurabilité ! Chaque ville en est malheureusement trop pourvue ; mais encore voyons - nous d'un œil indifférent l'Empyrique s'approprier le droit de travailler sur une maladie que nous n'appelons incurable que parce qu'elle nous paroît trop rébelle. Si les difficultés eussent étonné nos premiers Maîtres, où en feroit aujourd'hui l'Art, & quelles feroient ses conjectures & ses incertitudes ! De cet essaim de difficultés qui se présentent dans la cure



de plusieurs maladies, il faut en conclure qu'un homme destiné à cette importante fonction doit mesurer son application sur les obstacles qu'il rencontre. Ils sont grands, ces obstacles, j'en conviens ; mais aussi combien de Médecins ont joui & jouissent encore tous les jours de l'honneur de la difficulté vaincue ! Cette difficulté consiste à développer la cause cachée de la maladie que l'on traite. Dans celle dont il est ici question, la matrice la fournit, & le vice du genre nerveux la procure. Celui-ci nous paroît évidemment tendu, crispé & souvent racorni ; il faut donc le relâcher par les secours convenables. L'autre est obstrué par le rétrécissement du calibre de ces vaisseaux ; il faut par conséquent ne s'occuper qu'à les assouplir & à délayer les liqueurs auxquelles ils doivent fournir le passage, & de cette manière on évitera le reflux. Une cure de ce genre & des plus extraordinaires que j'ai faite à Paris, va confirmer mon opinion.

Madame P\*\*\* étoit sujette depuis vingt ans à des attaques épileptiques qui se montroient pendant la nuit, & revenoient plusieurs fois dans le mois. Les mouvemens convulsifs se portoient par préférence à la tête ; la malade mordoit ses draps, ses mains & sa langue, ce qui lui apprenoit à son réveil qu'elle avoit eu son accident. Elle avoit vu tous les Empyriques dont cette malheureuse ville abonde, lorsqu'enfin elle vint me consulter. D'après son récit, je reconnus d'abord l'épilepsie hystérique dégénérée ; je doutai en conséquence de réussir : mais je ne prononçai pas moins que la chose étoit encore possible.



Pour cet effet, je prescrivis un régime rafraîchissant & une bouteille de petit-lait à la glace que la malade prendroit tous les matins à son lever, ce qui fut exécuté ; & , au bout de deux ans de ce régime, la malade s'est trouvée guérie. Madame P\*\*\* continue depuis dix ans l'usage de son petit-lait par pure reconnoissance, & ce n'est pas sans surprise qu'on la voit aujourd'hui jouir de la plus brillante santé.



*DÉLIRE*



*DÉLIRE MANIAQUE - HYSTÉRIQUE.*

CE ne sera point à l'inflammation du cerveau & de ses membranes que nous attribuerons la cause de ce délire. La fièvre qui est inséparable de tout stase inflammatoire, ne paroît jamais ici, ce qui fait le caractère essentiel du délire maniaque & hypocondriaque; mais l'engorgement des vaisseaux sanguins, produit par la tension spasmodique des nerfs, ainsi qu'il a déjà été exposé dans les articles précédens, procurera ce désordre.

Une fois convaincu de cette vérité, on concevra sans peine que des fibres trop tendues seront plus susceptibles d'ébranlement que celles qui jouissent d'une souplesse naturelle qui leur permet d'obéir aux différens efforts de la circulation, & que le moindre engorgement d'un sang épais & acrimonieux, fera sur ces fibres de rudes efforts capables non-seulement de déranger les fonctions du cerveau, mais encore celles de toutes les parties qui en dépendent. Quelle confusion dans la machine! Les solides seront bientôt le jouet des liqueurs; celles-ci émues & agitées par des secousses toujours plus fortes, s'embrâseront par leur frottement, & consumeront ainsi la machine après l'avoir invitée à concourir elle-même à sa destruction. Tel a été l'état de la Demoiselle qui va faire le sujet de l'Observation suivante.

Mademoiselle \*\*\* âgée de dix-huit ans, tombe tout-à-coup dans le temps de ses règles dans un assoupissement



léthargique ; elle est saignée en conséquence, & ce symptôme s'évanouit. Au période suivant, l'assoupissement léthargique reparoit avec beaucoup de force ; on saigne pour la seconde fois : on y revient encore au retour du troisième période des règles, & on livre ensuite la malade aux efforts de la Nature pendant plusieurs mois consécutifs. Le mal augmente par degrés, & à cet assoupissement succède le délire *cum furore & audaciâ*. La malade refuse pour lors toute boisson & tout aliment ; elle est déclarée incurable.

On attendoit depuis dix-sept jours que la mort terminât une vie si misérable ; mais la constance du mal annonçoit sa durée, ce qui me fit appeler par le Médecin qui conduisoit lui-même cette malade. Une pareille situation exigeoit sans contredit des remèdes prompts & efficaces ; le bain étoit le seul indiqué : la malade y fut plongée & attachée en ma présence ; son indocilité exigea de grands efforts : mais bientôt on la vit se soumettre par l'action du remède ; sa voix enrouée par les cris s'éclaircit peu-à-peu : dans l'espace de deux heures qu'elle resta dans le bain, elle devint enfin naturelle ; on lui présenta pour lors à boire & à manger, ce qu'elle ne refusa que par coutume : on la pressa ; elle obéit. Des progrès aussi satisfaisans ranimèrent l'espoir d'une famille désolée ; huit heures de bain par jour, l'application constante d'un linge trempé dans l'eau froide sur la tête, & renouvelé souvent, emportèrent le délire & tous les autres symptômes hystrériques dans l'espace de deux mois. Je ne



cacheraï point la rechute sans pouvoir divulguer ce qui y donna lieu ; mais aussi aurai-je la satisfaction de publier son entier rétablissement par l'effet des mêmes remèdes.

N'est-il pas démontré que, si cette Demoiselle avoit été secourue par les mêmes remèdes au commencement de sa maladie, on en eût prévenu les effets ? Le premier engorgement qui fut produit par le premier reflux des règles, auroit d'abord cédé à une saignée & aux remèdes humectans. Son sang, apaisé par ces secours & moins raréfié, auroit moins agacé les fibres de la matrice, & le reflux sur celles du cerveau n'auroit jamais procuré tant de ravages. Le période suivant auroit infailliblement emporté la cause du mal, & en auroit étouffé d'abord la première étincelle qui produisit dans la suite l'embrasement du cerveau. C'est pourquoi il fallut recourir aux plus puissans remèdes, & pour peu que l'on eût hésité davantage, la malade auroit succombé.

On lit dans le Journal encyclopédique du mois de Janvier 1762, *page 77*, l'histoire d'une Fille citée par M. Planque dans sa Bibliothèque de Médecine, qui fait le pendant de celle-ci. Cette Fille, au rapport de ce Médecin, étant devenue folle & fourde, s'échappa dans un bois où elle resta cinq jours toute nue & sans aucune nourriture ; elle y essuya pendant deux jours consécutifs une pluie continuelle qui la guérit.

J'ai par-devers moi nombre d'Observations de cette espèce que je suis obligé de tenir secrètes, par la crainte de déplaire à ceux ou à celles qui en font le sujet ; mais



du moins me fera-t-il permis de rapporter celles qui m'ont été adressées à titre de reconnoissance par un de mes Confrères ( M. de Baux ), Médecin à Marseille.

« Zélé partisan de votre système, mon cher Confrère,  
» je viens d'en faire une épreuve des plus satisfaisantes  
» pour vous & pour moi. Le 18 Novembre 1760, je  
» fus demandé par le Capitaine d'un vaisseau Hollandois.  
» Il étoit âgé de quarante-cinq ans, d'une taille au-dessus  
» de la moyenne, fort, vigoureux & musculeux. Il étoit venu  
» par terre de Hollande pour prendre le commandement  
» d'un vaisseau qu'on chargeoit à Marseille. En traversant  
» les provinces de France, dès qu'il eut touché celles où  
» croît le vin, il s'en gorgea tous les jours jusqu'à l'ivresse  
» pendant tout le reste de sa route, & fit de même à  
» Marseille; il but avec aussi peu de ménagement des  
» liqueurs fortes & spiritueuses: il se procura enfin la  
» maladie que je vais décrire.

» Ce fut le 14 Novembre qu'il fut attaqué d'une fièvre  
» des plus violentes au rapport du Chirurgien qui avoit  
» été appelé le même jour, accompagné d'une grande  
» douleur à la tête, d'une chaleur brûlante & d'une soif  
» inextinguible. Les pulsations artérielles étoient très-  
» fortes, sur-tout aux artères temporales; le pouls étoit  
» dur & tendu comme une corde: on sentoît de fré-  
» quens soubresauts aux tendons qui se changèrent bientôt  
» en spasme & en convulsion. Il survint un hoquet qui  
» fatigua le malade pendant plusieurs jours, de fréquentes  
» nausées & un vomissement bilieux; le ventre étoit



extrêmement ferré: le malade rendoit fréquemment de «  
l'urine, mais en petite quantité; elle étoit fans couleur, «  
fans odeur & fans sédiment. Cet état dura quatre jours, «  
pendant lesquels le Chirurgien saigna le malade deux «  
fois au bras & une fois au pied, lui donna plusieurs «  
lavemens, l'abreuva d'une tisane rafraîchissante, & le «  
purgea ensuite avec une médecine ordinaire, aiguisée «  
de quelques grains de tartre-stibié. «

Le 18 ayant été appelé, je trouvai le malade fans «  
fièvre; mais travaillé par des convulsions violentes, «  
avec un délire si frénétique, qu'à peine quatre matelots «  
des plus vigoureux pouvoient le contenir dans son «  
lit. Il parloit d'un ton haut, & pouffoit par fois des «  
cris qui ressembloient à des hurlemens, son pouls étoit «  
fort dur & fort tendu; sa peau brûlante, sèche & «  
comme écailleuse: les convulsions venoient d'une heure «  
à l'autre; elles étoient si fortes, qu'une force humaine «  
n'auroit jamais pu fléchir un de ses membres. Il refusoit «  
toute sorte de nourriture depuis trois jours, mais il se «  
livroit facilement à la boisson; cependant malgré son «  
délire, il répondoit toujours à la plupart des questions «  
que je lui faisois sur son mal, & se plaignoit constamment «  
d'une douleur aiguë au milieu de la tête. «

J'ordonnai qu'on lui fit une quatrième saignée à la «  
jugulaire; je lui fis prendre pendant quatre jours huit «  
lavemens d'eau froide, & dans les intervalles, je lui «  
faisois appliquer sur la tête une vessie remplie d'eau «  
froide qu'on renouveloit tous les quarts-d'heure, parce «



» qu'elle s'échauffoit bientôt. Je le fis gorger d'eau de  
» poulet acidulée avec du nitre, & de douze en douze  
» heures, on lui donnoit une émulsion nitrée & anodine.  
» L'application de la vessie sur la tête calma la douleur,  
» & les lavemens froids relâchèrent un peu le ventre ;  
» ces deux remèdes avoient par conséquent produit un  
» petit bien, ce qui me détermina à recourir au bain  
» froid, sans égard pour la saison, & malgré la résistance  
» du malade, il entra dans le bain le 22 à six heures du  
» soir. Il y fut retenu de force pendant une heure, ayant  
« toujours sa tête coiffée avec la vessie remplie d'eau  
» froide : à sept heures il sortit du bain dont il avoit  
» débourré l'eau par la seule chaleur de son corps ; on  
» le sécha avec des linges froids, & on le remit dans son  
» lit sans le faire chauffer auparavant ; il y grelotta pendant  
» une heure, après laquelle il s'endormit, ce, qui ne lui  
» étoit pas arrivé depuis huit jours ; son sommeil fut  
» doux & tranquille, sa durée fut de treize heures, pendant  
» lesquelles il sua copieusement. D'abord, à son réveil,  
» je lui fis prendre un bouillon à la viande, sur lequel  
» il s'endormit de nouveau pendant dix heures ; il sua  
» plus copieusement encore que la première fois, s'éveilla  
» & se trouva libre de sa douleur à la tête, délivré de  
» ses convulsions, sans délire, & fut en état de s'em-  
» barquer deux jours après pour prendre le commande-  
» ment de son vaisseau. (x). Dans le mois de Décembre

---

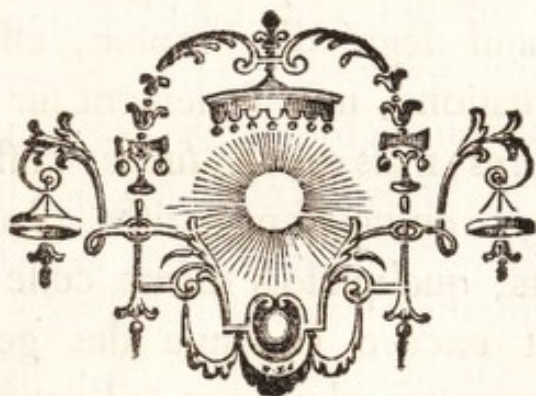
(x) On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année 1713, l'exemple d'une pareille cure opérée par le bain froid.



de la même année, je fus appelé pour une Dame qui « souffroit également depuis plusieurs jours du clou hysté- « rique; je la guéris comme par enchantement, par la « seule application de la vessie remplie d'eau froide & « par quelques lavemens froids. Voilà, mon cher « Confrère, des expériences de votre goût; je vous « ferai part toujours avec un nouveau plaisir de celles que « ma pratique me fournira en ce genre (y). »

---

(y) Voyez le Journal de Médecine du mois de Juin 1761, page 504.





---

*ODONTALGIE HYSTÉRIQUE.*

**S**I tous les nerfs en général souffrent dans ces maladies un certain degré de racornissement, pourquoi la cinquième paire qui se distribue sur les mâchoires, ne seroit-elle pas susceptible de ce même vice ? Les dents seront d'autant plus exposées à l'effet de cette cause, qu'elles sont toutes pourvues d'un filet nerveux qui, une fois pincé & tirillé, produira des spasmes qui se communiqueront bientôt aux deux mâchoires, & occasionneront les plus vives douleurs. De plus la circulation étant pour lors interceptée dans cette partie, attendu la contraction des nerfs & celle des vaisseaux, les humeurs y croupiront, & acquérant ainsi un plus grand degré d'acrimonie, elles formeront de nouvelles irritations, non-seulement sur tous les nerfs des deux mâchoires, mais encore sur les vaisseaux sanguins & lymphatiques qui en tapissent le tissu, d'où il s'ensuivra la carie des dents, quelquefois même celle des alvéoles, le plus souvent encore la chute des gencives, leur noirceur, les escarres scorbutiques & l'entière corruption de la bouche.

Pour remédier à de pareils ravages, on tente toujours inutilement d'attaquer les parties affectées. La Chirurgie, toute puissante qu'elle est dans ses opérations, ne sauroit remédier au vice caché qui procure le mal ; la texture du sang, celle des humeurs & l'état des solides furent toujours inaccessibles aux efforts de la main ; il faut  
attaquer



attaquer l'un & l'autre par des remèdes qui puissent en changer le caractère en corrigeant leurs vices. Dans le cas dont il s'agit ici, l'acrimonie des humeurs & la fécheresse des solides doivent remplir toutes nos vues; mais le dérangement que ces deux causes procurent dans la circulation, doit seul occuper le Médecin à la vue de ce symptôme.

Et en effet, ce sera toujours de la compression irrégulière qui se forme dans les viscères du bas-ventre, attendu la diminution du calibre de leurs tuyaux, & des fréquentes irritations que les différens suc qui s'y séparent, y produisent, que dépendront les spasmes qui attaquent la tête. Le sang comprimé & gêné dans la circulation, refluera pour lors sur les parties supérieures; celles-ci peu flexibles, comme les autres parties du corps, en seront aisément surchargées; d'où s'ensuivront les stases sanguins & lymphatiques dans les vaisseaux intérieurs & extérieurs du cerveau, ce qui procurera des douleurs fixes & vagues sur toutes les parties membraneuses qui tapissent le crâne intérieurement & extérieurement; c'est-à-dire, que si l'engorgement se fait sur la cinquième paire des nerfs & sur les parties où ses ramifications aboutissent, on souffrira des douleurs aux dents qui seront plus ou moins fortes suivant le degré de la cause qui agit, lesquelles douleurs en imposeront au Chirurgien le plus expérimenté qui ignorera parfaitement le vice que j'assigne. Si au contraire les membranes du cerveau se trouvent affectées, le clou hystérique se



montrera avec autant de fureur ; les nerfs optiques engorgés & agacés produiront la perte de la vue & des douleurs des plus aiguës dans l'orbite ; ils produiront en même temps des ophtalmies des plus rebelles, à proportion du degré d'irritation & d'engorgement qu'elles auront reçu des parties éloignées : mais ce qui étonnera davantage le Médecin, ce sera sans doute la métastase de ces humeurs qui, agissant sur des vaisseaux tendus & dénués d'une élasticité singulière, seront fouettées & expulsées au gré de ces mêmes vaisseaux, & changeront ainsi de lieu sans jamais changer de caractère, ce qui produira le plus souvent des ravages affreux. Aussi voyons-nous les pauvres victimes de ce mal continuellement tyrannisées par ces vicissitudes, & les Médecins étonnés à la vue de tant de symptômes amovibles, tantôt paroissant être le produit d'une même cause, & tantôt si opposés en apparence, qu'ils forment entre eux tous l'assemblage le plus bizarre par la variété de leurs couleurs & la difformité de leurs traits. Pour mieux caractériser le portrait que j'en fais, ajoutons aux désordres capricieux sous lesquels ils ont coutume de paroître, ceux que tant de remèdes opposés ne cessent de produire. Quel dérangement n'éprouvera pas pour lors la machine ! Des nerfs irrités & agacés par les pointes piquantes de différens remèdes aussi actifs que caustiques ; des esprits effarouchés par tant de parties volatiles qui, pressées de toutes parts & forcées, pour ainsi dire, de se mêler avec eux, produiront les ravages les plus affreux dans la circulation



du sang & des esprits. Les fonctions du cerveau, celles du cœur & du poumon, & ensemble celles de tous les viscères du bas-ventre, suivront donc de près le premier dérangement; & pour peu que l'on néglige d'y apporter des secours, on verra crouler l'édifice sous les coups redoublés de ceux même que l'on choisit pour en être le soutien.

D'après cet exposé, l'odontalgie hystérique méritera notre attention, puisque nous ne pouvons plus méconnoître la cause qui la procure; elle exigera aussi d'être distinguée de toute autre, puisque par la méprise on commet tous les jours des fautes cruelles & toujours irréparables. On va en juger par le récit suivant.

La femme d'un Savetier, vaporeuse à l'excès, fut saisie à la fin d'une grossesse, d'une douleur aux dents des plus cruelles; elle fut saignée & resaignée: elle eut recours aux narcotiques & aux topiques les plus puissans que chacun s'empressoit de lui procurer, & tout fut sans succès. Les douleurs devinrent si vives, qu'elles l'auroient déterminée à se faire arracher toutes les dents, si les approches de son accouchement n'eussent suspendu ce ridicule projet. Elle attendit patiemment l'heureux moment de sa couche; ce temps arriva enfin, & les vidanges étant une fois rétablies, on se flatta que le mal aux dents disparoîtroit pour toujours. On exigea même qu'elle ne se plaignît plus du tout, parce que les lochies couloient en abondance, de sorte qu'il ne fut plus permis à cette pauvre femme de se plaindre, puisqu'il



avoit été prononcé par un oracle que le temps étoit arrivé où elle devoit être délivrée de ses maux : les douleurs persistèrent néanmoins tout le temps de la couche. La malade se voyant alors débarrassée de son fardeau, & ne craignant plus les suites d'une opération qui lui paroissoit si nécessaire, exigea de son Chirurgien qu'il lui arrachât trois dents molaires de la mâchoire inférieure. Cette opération faite, les douleurs reparurent, & l'on ne connut pas d'autre spécifique qu'une seconde opération par laquelle on en arracha deux autres; les douleurs continuèrent toujours avec la même force, & ayant perdu pour lors tout espoir de guérison par le secours de l'instrument, on eut recours au Médecin.

Je connoissois déjà cette femme pour une vaporeuse invétérée, ce qui me donna lieu de caractériser sa maladie. J'ordonnai le bain tiède, dans lequel elle resta plusieurs heures; on lui donna ensuite des lavemens d'eau froide, on substitua à tous les élixirs dont elle se lavoit la bouche, le simple collyre fait avec quelques gouttes de vinaigre dans un verre d'eau; l'intervalle des lavemens & du bain fut rempli par des fomentations émollientes sur le ventre, & les douleurs disparurent en peu de jours.

Quelque temps après, une Voisine de cette Savetière, femme d'un Apothicaire de cette ville, se trouva dans le même cas. L'exemple étoit frappant, il n'y avoit qu'à le suivre; mais une perte de sang qu'elle avoit à cette époque, empêchoit, disoit-on, de recourir au même remède. Je fus mandé & je prononçai pour le bain; le



mari hésita plusieurs jours avant de se soumettre à mon avis : il usa de préférence de toutes les drogues qu'il avoit sous sa main ; mais inutilement voulut-il résister ; il fallut obéir & recourir au bain tiède, dans lequel la malade trouva le vrai soulagement à ses douleurs, & le remède assuré pour la perte de sang (2).

Madame Rey Foresta, de Marseille, a été dans le même cas que notre Savetière. Tourmentée depuis long-temps par les mêmes douleurs, elle fut à Paris dans l'espoir d'y trouver des secours. Un Chirurgien célèbre & trois Médecins de nom, ne connoissant pas plus les uns que les autres les effets du spasme, livrèrent cette malade à l'instrument ; madame Rey perdit onze dents à Paris sans y perdre ses douleurs : revenue dans sa province, elle les a noyées dans le bain tiède.

---

(2) On rencontre souvent des douleurs d'oreille produites par cette même cause ; on doit les attaquer avec le même remède.





---

*VOMISSEMENT HYSTÉRIQUE.*

LE spasme de l'estomac, & particulièrement celui des houppes nerveuses qui forment la première des membranes de ce viscère que nous appelons *veloutée*, produiront ici le vomissement, puisque c'est en attaquant cette cause que nous détruisons ce symptôme. La sensibilité des nerfs ne provient, selon les Physiologistes, que de leur tension plus ou moins grande, laquelle forme en eux les différens degrés de leur élasticité. Or dans le cas présent, cette sensibilité paroît extrêmement augmentée, puisque la membrane *veloutée* se révolte au moindre choc que fait sur elle l'aliment le plus doux, ainsi que la boisson, d'où nécessairement il faut conclure que l'éréthisme des nerfs procure cet effet. Quant aux causes conjointes qui agissent de concert pour procurer le vomissement, nous reconnoissons, outre celles qui agissent sur les parties éloignées de ce viscère, l'âcreté des fucs stomachiques & digestifs qui, en agaçant l'estomac, l'invitent aux mouvemens convulsifs. On trouvera ces indications remplies dans les Observations suivantes.

Dans le mois de Février 1756, Susanne Gouiret, âgée de trente-cinq ans, qui dès l'âge de puberté n'avoit jamais été bien réglée, fut attaquée de vapeurs hystériques ; le symptôme le plus considérable qui se présenta d'abord, fut le vomissement : il étoit si violent, que la malade rejetoit tout liquide avec des efforts qui amenoient



très-souvent le sang avec eux. Le premier remède auquel on eut recours, fut, selon la coutume ordinaire, une potion anti-hystérique, composée avec les eaux de mélisse & d'armoïse, la teinture de castor & le *laudanum* liquide de Sydenham. Cette boisson détestable fut la seule, il est vrai, dont l'estomac ne se révolta pas; on en réitéra par conséquent la dose, mais inutilement. Le spasme de l'estomac augmenta; il s'empara de l'œsophage, & il ne fut plus possible d'avaler, ni même de présenter une seule goutte d'eau sans livrer la malade à de pareils efforts. L'érétisme de l'estomac, celui de tout le canal intestinal paroissant évidemment la cause du mal, & ne pouvant l'attaquer par des remèdes internes, je recourus au bain tiède, le reconnoissant en pareil cas comme le seul spécifique; je voulus même exiger que la malade restât dans l'eau jusqu'à parfaite guérison; mais comme le préjugé étoit alors plus difficile à détruire, je ne pus obtenir que dix heures de bain par jour. La malade surnagea dans le bain; les particules d'eau qui pénétrèrent par les pores entamés, servirent à entretenir le sang dans sa fluidité naturelle, puisque les urines coulèrent; ce fut au septième jour que le relâchement succéda au spasme: la malade s'enfonça dans l'eau du bain, & elle s'évanouit. Dans cet instant, elle avala pour la première fois; sa boisson fut de l'eau de riz au défaut de celle de poulet, dont on l'abreuva dans la vue de détremper les fucs stomachiques, & d'en corriger l'acrimonie, & par ce double secours la malade guérit parfaitement.



Que l'on compare ici l'effet du bain avec celui des remèdes anti-hystériques, on verra clairement la vérité de ma thèse. Si on demande après cela pourquoi la malade rejetoit toutes fortes de boisson, à l'exception de la potion anti-hystérique ! il sera fort aisé de comprendre que le *laudanum* produisoit cet effet ; mais on conviendra que la vertu de ce puissant narcotique n'empêcha pas que les parties volatiles du castor & celles des autres cordiaux qui entrent dans la composition du *laudanum* liquide de Sydenham, ne laissassent des empreintes cruelles sur les fibres de l'estomac, puisque le spasme des fibres de tout le canal intestinal en fut la suite.

Les anti-hystériques seuls, indépendamment du narcotique, auroient sans doute produit les mêmes effets, & c'eût été encore au préjudice de la fibre, c'est-à-dire, qu'en agaçant davantage les houppes nerveuses de l'estomac, ils en auroient augmenté la tension ; & celle-ci présentant alors un plus grand obstacle à la circulation des esprits animaux, en auroit interrompu le cours pour les porter ailleurs : c'est ce que j'appelle *déplacement du spasme*. Telle est la manière d'agir de ces prétendus spécifiques ; telles sont les prétendues guérisons qu'ils opèrent ; ce sont celles que l'on publie journellement en faveur de ces remèdes : telle est enfin la source de l'incurabilité.

Une Demoiselle de cette ville, âgée de vingt-cinq ans, qui n'a jamais éprouvé le moindre dérangement dans ses évacuations périodiques, est sujette depuis six  
ans



ans à la même maladie que Susanne dont je viens de parler, par une défobéissance invincible à se soumettre au même traitement, & le mal fait tous les jours des progrès, ne fût-ce que par le défaut d'alimens. Je suis par conséquent obligé de pronostiquer à cette Demoiselle sa destruction prochaine, si elle ne se soumet au régime que je lui ai prescrit & sur-tout aux bains tièdes. Ce remède est seul capable de relâcher le tissu de la peau, d'en ouvrir les issues, de fournir au sang par cette voie, tout l'humide dont il est dépourvu, & de rétablir ainsi les fonctions naturelles de cette nerveuse entêlée.

On n'accusera point ici le dérangement du flux menstruel, & ne fera-t-on pas forcé de chercher la cause hystérique ailleurs? L'érétisme des nerfs ne sera donc plus localement affecté à la matrice, puisqu'elle paroît ici exempte de toute irritation locale & particulière, & du moindre dérangement dans ses fonctions.





---

*CARDIALGIE HYSTÉRIQUE.*

**D**ES douleurs dans l'estomac, qui s'étendent sur toute la région épigastrique, & qui cessent souvent par l'effet du plus petit remède, pour reparoître ensuite avec plus de vigueur, forment le caractère de la cardialgie hystérique; ces douleurs annoncent la tension spasmodique de ce viscère: d'où s'ensuivent des gonflemens & des dilatations dans ses couloirs, comme dans ceux du *duodenum* qui, en distendant les filets nerveux de toutes ces parties, procurent des douleurs plus ou moins fortes, suivant le degré de tension & de sensibilité des parties affectées. Pour y remédier avec sûreté, nous n'enviagerons que la cause primitive qui procure ce symptôme, je veux dire le spasme & l'érétisme des nerfs épigastriques; & ce sera en procurant le relâchement des membranes affectées par leurs remèdes propres, que nous détruirons ce symptôme sans en craindre le retour.

Une Religieuse Ursuline, jeune & robuste, qui se livroit avec passion à l'usage du café & du thé, fut attaquée subitement, après les chaleurs excessives de l'été, d'une cardialgie des plus cruelles, qui fut suivie de mouvemens convulsifs, & qui alarma d'autant plus ses amies, que cette Religieuse en étoit attaquée pour la première fois. On courut aux cordiaux & à tous les remèdes connus; les symptômes redoublèrent en conséquence, & se terminèrent enfin par un évanouissement



& par la syncope la plus complete; des lavemens d'eau froide que je fis donner d'abord en arrivant, rappelèrent la malade à la vie, mais la cardialgie reparut alors avec une nouvelle force: les coliques intestinales, les borborigmes, le vomissement & le hoquet, se mirent de la partie; tout, en un mot, acheva de caractériser l'affection hystérique. La malade fut livrée à l'eau de poulet pour tout remède; elle en but abondamment, & le sixième jour, il parut une diarrhée bilieuse qui amena le calme.

La crise qui termina la cure de cette Religieuse, annonce clairement la détente des membranes de l'estomac par l'effet du relâchant qu'on lui opposa, & les symptômes annonçoient à leur tour que la tension étoit la seule cause à combattre. Dans cet état, l'écoulement des sucs gastriques étoit totalement suspendu; les glandes en étoient par conséquent surchargées, ce qui procuroit des tiraillemens dans les filets nerveux, & les douleurs qui caractérisoient la cardialgie par leur siège & leur nature. Le voisinage du cœur donna lieu aux évanouissemens par l'ébranlement de la huitième paire des nerfs qui, se communiquant au cerveau, porta le trouble dans la circulation des esprits. Le hoquet, le vomissement, les coliques & les vents qui tourmentoient en même temps la malade, désignoient encore la même cause, c'est-à-dire, que le diaphragme fut entraîné à son tour par les mêmes secousses. Toutes ces parties furent par conséquent soumises sympathiquement aux mouvemens



irréguliers de leurs nerfs ; il falloit donc les attaquer avec un seul remède.

Les causes éloignées qui avoient donné lieu à celle-ci, étoient toutes assez puissantes pour avoir fomenté de plus loin cette sécheresse des nerfs si essentielle à la maladie. L'usage immodéré du café & du thé étoit seul capable d'opérer cet effet en agissant continuellement sur les membranes de l'estomac, comme sur la partie séreuse du sang. Celui-ci devenu plus épais & plus sec ne put fournir à l'estomac que des sucs digestifs de sa qualité ; les digestions en furent dérangées, le chyle devint grossier : la bile plus épaisse & moins coulante forma bientôt des embarras ; devenue ensuite plus âcre par son séjour, elle irrita les vaisseaux, & procura elle seule tant de ravages. Si l'on eût ajouté aux cordiaux dont on se servit au commencement du mal, des remèdes analogues à leur action, il n'est pas douteux que cette première attaque auroit été suivie de bien d'autres, & les suites auroient été funestes. Le genre nerveux, agacé de nouveau par les parties âcres & volatiles de tous ces remèdes, auroit souffert de prodigieuses secousses ; celles-ci enfin auroient décomposé le mal, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.





---

*FRISSON HYSTÉRIQUE.*

PARMI les différens symptômes des affections vaporeuses, on compte la sensation du froid & du chaud qu'éprouvent successivement toutes les parties du corps. On voit, en effet, assez communément des femmes qui en sont continuellement tourmentées malgré toutes les précautions qu'elles prennent pour se garantir des injures de l'air, & d'autres qui ne le ressentent que dans une seule partie du corps. L'explication de ce symptôme, déjà soumise aux loix de ma théorie, va l'être encore à celles de ma pratique, par l'exposé de l'Observation suivante.

Une Demoiselle de qualité, âgée de quarante ans, souffroit depuis plusieurs années toutes les rigueurs de ce symptôme, qu'elle ne connoissoit pas pour un symptôme de vapeurs. Ce froid étoit si considérable, qu'elle étoit obligée de se couvrir dans les plus grandes chaleurs de l'été, comme en hiver. La chaleur excessive d'un poêle, celle d'un lit bassiné, ne changeoient rien à son état, ce qui l'obligea à demander conseil. Le premier Médecin à qui elle s'adressa, prononça que c'étoit là l'effet d'une transpiration supprimée, & proposa des remèdes propres à ses vues. Les saignées, les purgatifs & les sudorifiques furent employés en conséquence tour à tour, mais inutilement. L'insuffisance de ces remèdes ne changea pas les idées curatives de ce Médecin;



puisqu'il proposa le bain de sable; on attendoit le temps favorable pour son exécution, lorsque je fus appelé pour donner mon avis. L'inutilité des remèdes que l'on venoit d'employer, & quelques symptômes vaporeux que je découvris dans le récit de la malade, me firent d'abord juger que la tension spasmodique des nerfs qui aboutissent à la peau, ceux qui forment eux-mêmes le réseau réticulaire, étoit la véritable cause à combattre. Je proposai en conséquence le bain tiède, dans la vue de relâcher le tissu de la peau, en ouvrir les pores, & rétablir par ce moyen la circulation des liqueurs dans cet organe. La malade le préféra au bain de sable, &, dans l'espace de deux mois, elle quitta ses couvertures, & guérit parfaitement.

Les Physiologistes nous apprennent que la peau est remplie d'un nombre de vaisseaux sanguins, nerveux & lymphatiques, qui composent ensemble le réseau réticulaire d'où partent les houppes nerveuses sur lesquelles se font les sensations du tact, du froid & du chaud. Ce sera donc du vice de ce réseau que provient ce symptôme. Si la contraction des nerfs qui composent ce réseau, est trop forte, la circulation du sang sera alors gênée & même interceptée; les molécules de ce fluide heurtant continuellement à l'ouverture de ses tuyaux, y causeront un ébranlement qui se prolongera sur tous les corps, en total ou en partie, suivant le degré de cette contraction; & alors ce sentiment de froid se fera sentir avec plus ou moins de vigueur. Sur ce principe, on remédiera



à ce symptôme en relâchant le tissu de la peau, & en facilitant ainsi la circulation dans cet organe, & ensemble les sécrétions naturelles qui s'y font, trop essentielles à l'entretien de l'individu, pour ne pas s'empresse à les rétablir toutes les fois qu'elles paroissent dérangées. L'effet du bain tiède étoit ce raisonnement théorique, & celui des tisanes sudorifiques, dont la malade avoit usé si infructueusement, contribue à l'éclairer. Le bain de sable que l'on avoit prescrit à la malade, auroit agi de même; il auroit augmenté la sécheresse des nerfs réticulaires ainsi que la contraction de la peau, &, bien loin de rétablir la transpiration, il l'auroit supprimée entièrement. Les idées curatives que je propose ici d'après l'expérience, apprendront à celles qui éprouvent les effets de cette tension des nerfs réticulaires, à ne point recourir aux échauffans pour rétablir la chaleur dans les parties où elle leur paroît éteinte. On en voit qui éprouvent ce froid à la tête, se couvrir si prodigieusement, qu'elles éteignent, pour ainsi dire, la circulation dans les tégumens du crâne; d'autres éprouvant le même sentiment de froid à la région de l'estomac, surchargent cette partie de couvertures, &, non contentes de ce secours, parce qu'il ne leur réussit pas, recourent aux boissons chaudes & spiritueuses, dans la vue de réchauffer ce viscère qui leur paroît, disent-elles, ne pouvoir faire ses fonctions. . . . . Mais, pour ce qui regarde le froid des pieds & des mains, habituel à beaucoup



d'autres, nous adoptons volontiers les moyens que chacun se procure pour y remédier, pourvu toutefois qu'ils soient d'une nature à ne point dessécher davantage les extrémités du corps. Le pédiluve chaud doit être cependant le préféré, puisqu'il est le seul capable d'affouplir les vaisseaux, & de rétablir la chaleur naturelle dans les parties si éloignées du centre.



SUPPRESSION



## SUPPRESSION TOTALE DES URINES ET DES SELLES

*Dans une Fille attaquée de vapeurs hystériques.*

PERSONNE n'ignore que les évacuations naturelles sont susceptibles de beaucoup de dérangement ; aussi les voit-on devenir très-souvent la cause de plusieurs maladies & l'effet de bien d'autres que la pratique nous fournit. On n'ignore pas non plus que ces évacuations sont si analogues entre elles, qu'elles se prêtent mutuellement la main au gré de la Nature, toujours industrieuse pour l'entretien de notre individu. C'est ainsi que l'on a vu, & plus d'une fois, les urines se supprimer & passer par la voie des sueurs ; celles-ci, à leur tour, ont passé par celle des urines, & ainsi des autres (a). Mais avoit-on jamais observé que toutes ces évacuations se supprimassent toutes à la fois sans entraîner avec elles la destruction de la machine ? Un effet aussi extraordinaire ne pouvoit être réservé qu'à l'hystéricité. La Nature s'est

---

(a) M. Gigneux, Médecin à Valence dans l'Agénois, raconte qu'une femme resta sept années de suite sans aller à la selle, ni uriner ; mais les sueurs suppléaient tellement à ces deux évacuations, qu'elles revenoient au gré de la Nature, & portoient avec elles l'odeur des excréments. Elle guérit contre toute attente & sans remède ; les couloirs des urines & des selles s'ouvrirent d'eux-mêmes, & les sueurs cessèrent totalement. . . . Voyez le Journal de Médecine, année 1759, mois de Juin, page 510.



jouée tant de fois dans cette maladie, que nous ne devons jamais être surpris de tout ce qu'elle offre de bizarre & de merveilleux. Quel que soit cependant son caprice dans le cas que je vais rapporter, il fera toujours vrai de dire que la sécheresse du sang & de toutes les humeurs l'a enfanté; sécheresse toujours inséparable de cette maladie qui entraîne avec elle le racornissement des solides, source féconde de tant de maux, & l'unique objet du Médecin dans le traitement.

Louise Bourbone, âgée de dix-huit ans, fut attaquée dans le mois d'Août de l'année 1764, d'une colique hystérique & convulsive, à l'arrivée de ses règles. Le sang menstruel, qui ne put pénétrer pour la première fois à travers les vaisseaux excrétoires de la matrice, y forma des engorgemens, produisit des irritations, & procura une tension douloureuse au ventre, la suffocation & tous les symptômes de la passion hystérique. Elle fut saignée plusieurs fois tant du bras que du pied, sans aucun soulagement. L'insomnie survint; la malade perdit l'appétit; elle resta fort long-temps sans prendre le moindre aliment; elle maigrit & donna lieu de craindre pour sa vie. Au retour périodique de ses mois, il survint un crachement de sang des plus considérables, un vomissement continuel & des attaques convulsives, que l'on prenoit pour des vapeurs épileptiques. Elle resta long-temps dans cet état, soit que l'on crût que son mal fût incurable, soit qu'elle éloignât elle-même tout secours par son opiniâtreté à ne vouloir point prendre de nourriture.



Huit mois s'écoulèrent ainsi dans une alternative de chutes & de rechutes ; son ventre fut toujours tendu & douloureux ; la suffocation devint habituelle. A tous ces différens symptômes, il s'en joignit un autre plus extraordinaire, qui réveilla enfin l'indolence des personnes aux soins desquelles cette pauvre fille avoit été confiée : ce fut une suppression totale des urines & des selles. Je fus alors appelé pour y remédier. J'examinai la chose avec toute la vigilance qu'exigeoit la singularité de ce phénomène. On fonda la malade plusieurs fois en ma présence, sans que l'on trouvât jamais d'urine dans la vessie, & ce ne fut qu'après des épreuves réitérées & faites sous mes yeux que je reconnus la vérité. Ce symptôme, unique dans son espèce, me parut provenir de la sécheresse du sang, duquel il ne se séparoit pas d'urine, faute de matière pour la fournir. La suppression des selles ne m'arrêta pas dans mes idées, puisqu'on a vu des personnes qui avoient été très-long-temps constipées (b). Les veilles & le défaut de nourriture avoient beaucoup contribué à cette sécheresse ; tout m'annonça la nécessité de recourir aux

---

(b) Dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1754, il est fait mention d'un homme qui a été deux ans sans aller à la selle. Je connois un vaporeux invétéré qui ne va à la garde-robe que de trois en trois mois. La cause de cette indisposition doit être attribuée à la sécheresse extrême des entrailles, & à cette chaleur brûlante qui en est la suite, laquelle consume la plus grande partie des excréments. J'ai prescrit, en conséquence, l'eau de poulet & les bains tièdes. Mais un Médecin de nom prétend au contraire que ce vice est organique, & qu'il git dans une dilatation du boyau *colon*, au-dessous de laquelle



bains, & ce fut avec confiance que je prononçai en faveur de ce spécifique. La malade y fut plongée le même jour ; elle furnagea dans la baignoire pendant un mois , au bout duquel elle s'enfonça & elle évacua. On eut par cette première crise, des excréments très-fétides, des vers & des grumeaux de sang, mais point d'urine ; elle continua les bains pendant deux mois encore sans autre effet ; & pendant tout ce temps, elle prit journellement des lavemens d'eau froide, sans en rendre aucun. Elle fit usage de plusieurs remèdes laxatifs & rafraîchissans, de potions huileuses, & elle fut nourrie avec des alimens très-doux. Comme nous étions alors en été, je m'imaginai que la transpiration insensible mettoit obstacle à l'écoulement des urines, en enlevant le peu d'humide que je faisois pénétrer chaque jour dans le sang par les pores cutanés. Combattu dans mes idées sur l'explication d'un phénomène si extraordinaire, je demandai l'avis de mes Confrères, qui doutèrent d'abord de la vérité du fait. La fille fut gardée à vue ; elle fut enfermée ensuite dans une chambre qui n'avoit point d'issue ; on lui donna à boire & à

---

il y a étranglement ; c'est en conséquence qu'il a prescrit des frictions sèches, & encore des onguens, dont le malade a usé pendant un an, mais sans succès ; d'où je conclus que, si la cause supposée par ce Médecin avoit lieu, il faudroit que le séjour des excréments dans les entrailles produisît les plus cruels symptômes de la passion iliaque. J'ai pris la liberté de représenter à cet oracle le ridicule de son opinion, prouvé par mes principes, & par l'insuffisance de ses frictions ; mais on fait assez que les représentations sont inutiles, quand certains Médecins ont une fois prononcé.



manger pendant huit jours, en présence de témoins non suspects; au bout desquels il fallut avouer qu'elle n'avoit fait aucune fonction. La réalité du fait ne pouvant plus être contestée, on fut d'avis de revenir aux bains.

Mais, comme les chaleurs de l'été devenoient tous les jours plus fortes, la transpiration & la sueur me parurent contrarier les effets du remède. J'y suppléai par le bain froid pour augmenter la résistance du côté de la peau, & obliger ainsi le sang à se décharger sur les reins. Celui-ci opéra pour lors; la malade évacua, & elle urina avec douleur; elle continua ce remède pendant deux mois encore; elle resta dans l'eau dix heures par jour, on y ajouta souvent de la glace pour la rendre plus froide, ce qui augmentoit alors l'évacuation de l'urine, & en diminueoit l'ardeur; & par ces seuls remèdes, j'eus la satisfaction de rétablir les fonctions de cette fille. Sa guérison graduée & les circonstances qui l'ont accompagnée confirmèrent la vérité du fait à ceux qui avoient voulu le révoquer en doute.

Pour expliquer l'action du bain dans les cas ci-dessus rapportés, nous rappellerons ses effets, qui sont de détendre, d'assouplir, d'humecter les solides desséchés & racornis; de condenser les liqueurs raréfiées, d'en dissoudre les fels, d'en corriger l'acrimonie, en leur restituant le véhicule dont elles sont dépourvues. C'est de cette manière qu'il opère & qu'il guérit les maladies auxquelles il est approprié, dès qu'il est diamétralement opposé aux différentes causes qui les produisent. Ce



remède , employé de cette manière , c'est-à-dire tiède ou agréablement frais fera sans contredit le plus grand humectant connu , non-seulement pour le relâchement qu'il procure , mais encore par la quantité de véhicule aqueux qu'il fournit à la masse du sang.

La force avec laquelle l'eau s'insinue dans les pores est immense : les Physiciens n'en connoissent pas encore les limites. Les particules de ce fluide pénètrent dans les pores des tégumens , dans leur tissu le plus ferré , jusque dans les glandes ; elles en écartent les fibres , les séparent les unes des autres avec la même force qu'elles fendent les rochers : le tissu des parties abreuvées cédant en tout sens , se ramollit au lieu de se fendre : l'eau pénètre aussi dans les vaisseaux & les membranes , passe à travers tous les obstacles ; elle attaque par cette voie le vice des solides & des fluides , jusque dans les derniers recoins , où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation , lorsqu'il y a des obstructions. C'est ainsi que la sécheresse extrême des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puissant spécifique. Les vaisseaux capillaires , dont le calibre est tellement rétréci , que la circulation y est interceptée , devenus souples , céderont aisément à l'impulsion des fluides qui y abordent. Les sécrétions , auparavant supprimées par l'obstruction , ou , pour mieux dire , par l'oblitération de ses canaux , se rétabliront en même temps , & les fluides , que la densité , l'épaississement , la sécheresse & l'acrimonie rendent impropres à circuler , reprenant leur véhicule ,



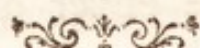
contribueront à leur tour au rétablissement général de la machine.

Tant de merveilleux effets seront dûs à l'action puissante du bain tiède, & quelquefois encore à celle du bain froid, & ce sera par le degré de chaleur, & celui de la raréfaction interne, que nous mesurerons le degré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y opposons. On conçoit aisément que, dans le cas où la raréfaction des liqueurs est extrême, & que le racornissement des nerfs est porté à son plus haut degré, on ne pourra parvenir à la détente des solides, sans qu'au préalable la raréfaction ne soit apaisée, ce que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Aussi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau du bain par le seul effet de cette chaleur interne qui se communiquera à l'eau par le seul contact immédiat de l'eau sur l'habitude du corps, & nous serons forcés alors de renouveler cette froidure de l'eau, pour absorber ces excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du sang & des autres humeurs. On voit par les raisons contraires, combien seroit ici nuisible le bain chaud, puisque, par son action, le sang se raréfie, la transpiration augmente, la graisse se liquéfie & transpire par la peau, dont les pores sont alors très-dilatés. Le sang devient toujours plus alkalescent, & son tissu se désunit; aussi le reconnoissons-nous, en pareil cas, comme très-nuisible, & entièrement opposé à nos vues.

Ce que le bain tiède entier & le bain froid opèrent



par rapport à tout le corps, le bain particulier l'opérera dans les parties baignées ; c'est-à-dire, que si la raréfaction du sang est plus grande dans une des parties du corps, on l'attaquera toujours efficacement avec le même remède, & on calmera ainsi les symptômes qui en dépendent : la fomentation froide, appliquée sur le ventre, éteindra les ardeurs brûlantes des entrailles, en apaisant la raréfaction du sang pressé dans ces parties & gêné dans sa circulation ; si au contraire le cerveau souffre par cette même cause, l'eau froide appliquée sur la tête en étouffera les premières étincelles, & remédiera elle seule aux plus affreux ravages d'un incendie général. Si, enfin, la vitesse & la fougue du sang attaquent la poitrine, & qu'il faille promptement en détourner le cours, le pédiluve nous procurera dans cette circonstance une révulsion prompte & salutaire, qui, en détournant le coup, éloignera le danger. Ce seront toujours là les armes avec lesquelles nous dompterons ce monstre prothéiforme, sous la figure duquel on a voulu dépeindre cette espèce de maladie, que nous connoissons sous le nom de *vapeurs*. La variété de ses couleurs, comparée par Sydenham, à celles du caméléon, trouvera son antidote dans l'uniformité & la simplicité du remède que je lui oppose, &, quoiqu'il paroisse très-souvent invincible, la constance du Médecin n'en triomphera pas moins, & sa défaite sera d'autant plus glorieuse, qu'elle fut toujours l'écueil des premiers Maîtres de l'Art.





---

*FIÈVRE SPASMODIQUE.*

LA fièvre, à laquelle les femmes vaporeuses sont sujettes, fera du même caractère que celle que les Médecins appellent *non humorale* ; c'est-à-dire, celle qui n'est point produite par la présence d'une matière fébrile, mais par le seul vice des nerfs, lequel consiste dans un ébranlement général des fibres nerveuses, d'où s'ensuit une augmentation considérable de force dans le cœur, les artères & les veines. Pour concevoir comment ce seul vice peut produire la fièvre, nous dirons, avec M. Fizes (*d*), que lorsque le genre nerveux souffrira de violentes secousses, tout le symptôme des nerfs sera ébranlé ; le fluide nerveux sera déterminé par ces secousses violentes & inaccoutumées à se porter plus abondamment vers les parties auxquelles ces nerfs aboutissent. Toutes les fibres seront donc alors plus distendues qu'à l'ordinaire, sur-tout celles qui sont dans un mouvement continuel, puisque le fluide nerveux trouvera des routes plus frayées de ce côté-là. Ainsi les solides, sur-tout le cœur & les artères, dont les battemens ne discontinuent point, agiront avec plus de force ; le sang en sera agité avec plus de violence, & par-là il éprouvera une raréfaction qui distendra tous les organes & augmentera leur ressort. Cette force ira toujours en croissant par l'action

---

(*d*) Voyez le Traité des Fièvres, par M. Fizes.



réci-proque des solides sur les fluides & des fluides sur les solides. Le sang sera donc poussé avec plus de vitesse par le cœur dans les vaisseaux , & par les parois de ces vaisseaux dans le cœur. De-là la fréquence des contractions du cœur & conséquemment celle du pouls.

De plus le sang raréfié par cette grande agitation ne coulera qu'avec peine dans les vaisseaux capillaires ; plusieurs même de ces vaisseaux , trop resserrés par les contractions spasmodiques qui leur sont habituelles , ne transmettront que fort peu ou point de sang , tandis que les autres lui laisseront un passage libre ; & ce sera encore là une autre cause de la fréquence du pouls & des contractions violentes du cœur , ce qui constituera les deux conditions requises pour la fièvre , qui sont , selon le même auteur , une augmentation de vitesse dans le pouls , avec une lésion des fonctions constante & notable.

Suivant cette théorie , déjà adoptée dans les Écoles de Montpellier , le tempérament vaporeux est sans contredit le plus propre à nous montrer cette espèce de fièvre , puisque la tension spasmodique des nerfs & la raréfaction des liquides sont propres à cette constitution. La cure de cette fièvre différera donc de l'humorale. Ce ne sera point par les purgatifs & autres remèdes altérans que nous en attaquerons la cause , puisqu'elle réside ailleurs que dans le vice des humeurs ; ce sera au contraire sur le genre nerveux , tirailé , irrité & violemment ébranlé que nous porterons nos vues & nos remèdes ; & en apaisant ainsi la raréfaction des liquides , nous ralentirons



le mouvement de la circulation, & conséquemment la vitesse du pouls. Les observations-pratiques que je pourrois rapporter, prouvent évidemment l'existence de la cause que j'assigne; je me contenterai d'en citer un exemple.

Mademoiselle de Saint-Jurs, prétendante chez les Dames Carmélites, âgée de dix-huit ans, fut attaquée d'une fièvre des plus aiguës, avec toux, oppression & un léger crachement de sang; elle fut saignée deux fois en conséquence, on prescrivit les tisanes les plus rafraîchissantes, les émulsions, & plusieurs lavemens, & ces symptômes s'évanouirent. La fièvre subsistoit néanmoins depuis plus de trois semaines, lorsque je fus consulté; la peau étoit aride & écailleuse, la langue sèche, l'insomnie étoit habituelle, ce qui dénotoit une effervescence considérable. A ces symptômes se joignirent ensuite des évanouissemens vaporeux, des coliques, des borborigmes, le spasme de la vessie & des reins, les urines claires, limpides, & le dérangement des règles; ce qui déclara parfaitement l'affection hystérique.

Je substituai d'abord au premier traitement la tisane de poulet & les fomentations émollientes, dont la malade reçut quelque soulagement; mais l'érétisme des nerfs & la raréfaction des liqueurs étoient portés à un si haut degré qu'il fallut recourir aux plus puissans remèdes. Le bain étoit indiqué: la malade le demandoit avec instance; elle ressentoit intérieurement, disoit-elle, les ardeurs d'une chaleur brûlante, qui invitoit la Nature



à demander elle-même ce secours : elle y entra donc avec plaisir ; elle resta dans le bain six heures chaque jour pendant deux mois entiers : l'insomnie cessa pour lors ; le pouls , dont les pulsations étoient au nombre de cent trente-deux dans l'espace d'une minute , revint ensuite par degrés à celui de quatre-vingt-dix ; la peau devint souple & humide ; les règles se rétablirent en même temps que les urines ; celles-ci entraînèrent avec elles une quantité prodigieuse de sables & de graviers , dont les reins avoient été chargés par le rétrécissement des tuyaux urinaires , & la malade reprit sa première santé.

On trouve ici l'explication de la fréquence du pouls vapoureux , & on comprend aussi pourquoi il se concentre si souvent pour se développer ensuite alternativement dans les paroxysmes hystériques. Les oscillations irrégulières des artères & du cœur , produites par les mouvemens spasmodiques des nerfs & par l'irrégularité du cours des esprits animaux en font la cause évidente.

L'efficacité du bain tiède dans cette espèce de fièvre est , je pense , connue de tous les Médecins , & s'ils ne mettent pas plus souvent ce remède en usage , c'est sans doute par les difficultés qu'ils rencontrent dans son administration : car ignoreroient-ils qu'Hippocrate lui-même employoit ce remède dans la fièvre qui ne provenoit , dit-il , ni de la bile ni du flegme , mais de quelque autre cause (*e*). Celse propose le bain tiède

---

(*e*) Hippocrate, *epidem. lib. II*. Et encore *de morbis, lib. II*, *de dietâ, lib. II*.



dans la fièvre éphémère , même dans le déclin des autres lorsqu'elles reconnoissent des causes chaudes , & que les malades sont d'un tempérament chaud & sec (f). Alexandre de Tralles avoit tellement accrédité ce remède dans la cure de ces sortes de fièvres , que les malades y alloient d'eux-mêmes de son temps : *Qui ob lassitudinem febricitarunt , plerumque medicos non expectant , sed etiam ubi febrim declinasse censuerint , ad balneum proficiscuntur , tanquam a Naturâ quâdam edocti optimum , præcipuumque remedium esse defatigatis lavacrum. Si namque corpus recrementis vacuum , neque plethoricum , aut vitiis obnoxium succis inventum fuerit maximè juvantur (g)*. Gallien ne connoissoit pas d'autre spécifique dans la fièvre hectique ( qui est la même que celle dont il est ici question ) que le bain tiède qu'il terminoit souvent par le bain froid : *In hecticis verò febris id quòd remedium offert , calidæ solum non est , sed frigidæ (h)*. L'antiquité connoissoit donc les avantages de cette pratique ; qu'on lise tous les anciens Médecins , on la verra généralement adoptée , puisqu'ils en étendoient l'usage sur toutes les fièvres dans leur déclin. Le même Oracle , déjà cité , qui exerçoit sa profession dans un climat chaud & sec , & par conséquent égal au nôtre , ne dédaignoit pas de s'en servir dans la cure des fièvres tierces , puisqu'il nous

---

(f) Celse , *Method. med. lib. VIII , cap. 11 ; & lib. X , cap. x.*

(g) Alexander , *lib. II , cap. 1.*

(h) Galenus , *Method. med. lib. I , cap. x.*



dit : *Et si tibi coctionis signa ostendantur, tunc etiàm si sæpiùs laveris deliqueris (i)*. Alexandre s'exprime encore avec plus d'énergie, car il ajoute : *Balneum ut maximè præsidium ipsis præbendum, maximè calido, siccoque temperamento præditis, & qui crebris uti lavacris consueverunt : nec non coctio omnino expectanda est, sed ubi siccitas urget, etiam ante concoctionem lavare convenit. Quid enim corpus bile exardescens humectare aut refrigerare præterquam aqua potest (k) !*

Peut-on trouver plus de conformité entre la pratique de ces grands Hommes & celle dont je publie aujourd'hui les succès ! Tant d'autorités, toutes aussi anciennes que respectables, feront sans doute évanouir le titre odieux de *Novateur* que me donnent ceux qui le font eux-mêmes ; car, bien loin de vouloir m'ériger en Maître de l'Art, je fais gloire au contraire de me montrer avec reconnoissance le Disciple de ces Hommes illustres qui ont ouvert les routes pénibles dans lesquelles nous marchons & dont nous nous trouvons égarés, parce qu'on a voulu en créer de nouvelles.

---

(i) Galenus, *de arte curandâ ad Glaucon. lib. I, cap. IX.*

(k) Alexander, *lib. XII, cap. VI.*





---

*ÉLECTRICITÉ MÉDICALE.*

**J**E reviens sur l'Électricité, & après l'avoir reconnue pour un remède anti-spasmodique externe, je prononce définitivement aujourd'hui, d'après de nouvelles expériences, qu'elle peut être employée dans certaines circonstances & dans des cas graves, tels que ceux où elle vient de réussir sous mes yeux.

Le premier de ces exemples regarde une fille de dix-huit ans, qui étoit en proie depuis trois ans aux mouvemens convulsifs avec perte de connoissance, & qui avoit déjà éprouvé les tristes effets des remèdes évacuans. La suppression des règles avoit été le premier symptôme de la maladie; en vain avoit-on voulu les rappeler, elles se dévoyèrent, elles passèrent par la poitrine. Dans cet état cette fille fut électrisée, & à la première tentative, faite dans un de ses accès, elle se réveilla, l'attaque convulsive cessa, & ce fut en se plaignant qu'elle avoit reçu un grand coup sur le front. On réitéra le même remède dans toutes les attaques convulsives, & au bout de quatre mois, les convulsions disparurent, les règles se rétablirent, ainsi que l'appétit & le sommeil; de sorte que l'on pourroit dire que cette fille est guérie, si on en jugeoit par la disparition des grandes attaques convulsives; mais on saura qu'elle est encore susceptible aux impressions trop vives des objets extérieurs: une peur, une surprise, une affection morale plus ou moins forte,



réveillent les accidens. Cette fille est donc encore hystérique ou nerveuse; elle sera telle tant qu'on n'emploiera pas d'autres secours, ce qui est démontré par mes principes établis ci-dessus, principes incontestables, que rien n'a pu détruire encore, pas même l'Observation suivante.

Une fille, âgée de vingt-deux ans, fut attaquée à l'âge de dix ans, de mouvemens convulsifs de la première force, & fut traitée avec méthode; c'est-à-dire, avec tous les remèdes pharmaceutiques, malheureusement adoptés par tous les Médecins : à l'âge de douze ans les règles parurent, elles ne coulèrent qu'imparfaitement; on saigna & resaigna sans fruit : mais au contraire les règles se dévoyèrent, elles passèrent par la poitrine, les oreilles & le visage. La malade fut condamnée à périr sous la lancette; elle devint paralytique de tout le côté droit; elle fut martyrisée en conséquence avec les remèdes les plus actifs, mais infructueusement. Huit années entières s'écoulèrent de cette manière, au bout desquelles elle fut électrisée par M. l'abbé Sans (on compte quatre ans de cette époque); cet Artiste, célèbre par ses succès chez les paralytiques, employa après de cette malade, l'électricité médicale sous deux manières différentes. La première, que nous appelons *positive*, fut employée pour la paralysie; elle réussit. La seconde, que nous appelons *négative*, fut employée pour les convulsions; elle les détruisit, de sorte que ces deux opérations eurent le succès le plus désiré; mais depuis quatre ans on a été forcé de les mettre journellement en usage, tant  
pour



pour prévenir le retour des mouvemens convulsifs, que dans l'espérance de rétablir plus parfaitement les membres paralytiques. On saura, en outre, que la maladie en question ayant attaqué cette fille à l'âge de dix ans, & dans le temps de l'accroissement du corps, les suc nourriciers ne purent pas pénétrer à cause du dessèchement des tuyaux lymphatiques & nerveux, & les membres paralytiques restèrent dans leur premier état, de sorte qu'ils sont plus courts que ceux du côté opposé. On saura enfin que cette fille est encore exposée à des petites rechutes par l'effet des sensations extérieures, & par les affections de l'ame, comme la première fille citée ci-dessus.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que l'électricité a réussi dans ces deux cas, en détruisant une partie de la cause des convulsions, c'est l'irrégularité du cours des esprits animaux ou fluide nerveux, si ce n'est pas le fluide électrique lui-même; & pour ne pas confondre les deux expériences de M. l'Abbé Sans, nous dirons que par l'électricité *positive* il a déplacé le spasme des membranes du cerveau, ainsi que l'engorgement de ce viscère; & que par la *négative* il a remédié à cette même pléthore en attirant au-dehors une partie de ce fluide électrique inné qui engorgeoit le cerveau, ce qui a produit un même effet. Or est-il que dans le choix des deux moyens on doit préférer le dernier dans le cas des convulsions, puisqu'il opère en raison de l'indication



curative, & qu'il n'entraîne après lui aucun des inconvéniens que l'électricité positive, sur-tout celle par commotion, a produits plus d'une fois, soit en agaçant trop fortement les fibres, soit en excitant une plus grande chaleur, en augmentant ainsi la tension spasmodique des nerfs & leur desséchement, comme il est aisé de le prouver par les faits contraires; & je répète d'après cela, qu'il faut classer cette espèce d'électricité avec les remèdes anti-spasmodiques externes, mais la reconnoître en même temps propre à produire des effets salutaires dans les cas graves, dans ceux où il faut remédier aux effets de la cause primitive, avant d'attaquer cette cause; dans ceux enfin où les vrais spécifiques (les humectans) trouvent des obstacles dans leur emploi; & c'est précisément le cas de Madame de \*\*\*: des léthargies profondes, prolongées jusqu'à vingt-deux heures, accompagnées de mouvemens convulsifs, dont le retour est marqué en tierce, annoncent un engorgement décidé & un stase du fluide nerveux que rien n'a pu détruire depuis un an, à raison des contrariétés indomptables qu'a essuyées le traitement aqueux, & ce symptôme est précisément celui qui plaide en faveur de l'électricité négative, c'est-à-dire que c'est une attraction ou soustraction du fluide nerveux qu'il faut se procurer pour tarir cette source de pléthore, & l'on doit s'attendre à en retirer le fruit, sauf de recourir à l'électricité positive simple, ou en bain, c'est-à-dire sans étincelles ni commotions, si la



première ne réussissoit pas complètement à détruire l'engorgement dont il s'agit.

Quand une fois les accidens périodiques auront cédé à cette manœuvre, les bains & les autres humectans acheveront la cure, puisqu'il est prouvé & démontré par les faits ci-dessus cités, en contraste avec ceux que j'ai opérés moi-même tant de fois, que, sans les remèdes aqueux, on n'arrivera jamais à la cure radicale; d'où je conclus que, pour agir avec connoissance de cause, il conviendrait de les employer tous les deux à la fois: la malade pourroit donc se baigner dans l'intervalle de ses accès, supposé qu'elle devînt plus docile; elle seroit électrisée ensuite dans le paroxysme. Une seconde malade de l'espèce de celle-ci, Madame de \*\*, chez laquelle on trouve à peu-près les mêmes obstacles dans l'emploi du bain, ne doit pas hésiter de recourir au même remède. Mais il sera toujours vrai que la cure de ces deux Dames pourroit se faire sans recourir à l'électricité, puisqu'on connoît de pareilles guérisons opérées par les seuls humectans. A quoi je répondrai que si l'on emploie deux moyens, tous les deux propres à produire un même effet, il est évident que l'on arrivera plus tôt au terme de la cure. . . . . On voit par ce récit que l'électricité médicale, assortie des expériences faites jusqu'ici par les Médecins, ne contrarie point mon système, mais au contraire qu'elle en fait l'appui, puisqu'elle plaide en faveur de la pléthore, en surabondance du fluide nerveux dans le cerveau, établie par ma théorie; que celle-ci



plaide en faveur de la tension spasmodique des nerfs, laquelle entraîne avec elle la diminution du calibre des vaisseaux : elle fait plus encore quand elle se montre insuffisante, puisqu'elle prouve par - là que ne pouvant pas produire par elle-même le relâchement qui seul amène la vraie guérison, elle ne peut pas être curative, mais seulement palliative, en tant qu'elle remédie aux effets & non à la cause. Cette même électricité ( la négative ) se trouve donc ici assortie avec le bain froid, les boissons aqueuses, rafraîchissantes, & les applications de glace sur les parties où la raréfaction de l'air intérieur se montre plus particulièrement, tels que ceux que j'ai indiqués ailleurs ; & si c'est en condensant cet air trop raréfié que ces remèdes agissent, comme nous ne pouvons pas en douter, ce sera au préjudice de ce fluide électrique inné qui forme lui-même, par sa surabondance, la vraie pléthore, d'où s'ensuit l'engorgement du cerveau.

En deux mots : Éteindre par les remèdes rafraîchissants, la raréfaction de l'air intérieur, ou le feu électrique inné qui pèche ici par trop d'abondance ou trop de raréfaction. . . . . D'un autre côté, le soustraire, en diminuer la quantité en l'attirant au-dehors par le moyen de l'électricité négative, c'est opérer un même effet, puisque c'est attaquer la pléthore de deux manières & la vaincre.

L'Apologiste le plus moderne de l'électricité médicale ( M. l'Abbé Bertholon ) a très-bien senti cette vérité, puisqu'il lui rend hommage ; écoutons - le. « Ajoutons » à toutes ces preuves, nous dit ce *Savant distingué*



*dans la république des Lettres*, page 232 (1), que l'élec-  
 tricité négative diminue nécessairement la grande  
 quantité du fluide nerveux qui occasionne cette terrible  
 maladie ( les convulsions ); cette dernière raison, &  
 celles que j'ai rapportées au commencement de cet  
 article, nous prouvent que dans toutes les maladies de  
 vapeurs, produites par une abondante affluence du  
 feu électrique, en fluide nerveux, l'électricité négative  
 est un remède très-salutaire. J'ai fait autrefois sur les  
 nerfs d'une femme vaporeuse, la même expérience  
 que celle qui a été faite sur les nerfs d'un épileptique  
 (m), & le résultat a été le même; c'est-à-dire, que  
 les nerfs d'une femme, sujette aux vapeurs, étoient  
 plus électriques, & donnoient dans l'obscurité plus de  
 lumière électrique, que d'autres nerfs d'une femme  
 qui n'avoit jamais éprouvé cette maladie. Il y a quelques  
 années que je conseillai à une personne qui étoit sujette  
 aux vapeurs, de se faire électriser négativement; elle  
 le fit pendant quelques jours, & elle s'en trouva bien;  
 depuis cette époque, je n'ai pas appris qu'elle eût eu  
 de nouveaux accès de spasme. Il seroit à souhaiter que  
 les Observations de cette espèce fussent plus répétées.  
 Ce qui confirme encore notre doctrine, *dit-il ensuite*,  
 c'est la nature des remèdes qui ont été employés par

---

(1) De l'électricité du corps humain dans l'état de santé & de  
 maladie, par M. l'Abbé Bertholon, des Académies de Montpellier, &c.  
 Ouvrage couronné par l'Académie de Lyon en 1780. *A Paris*,  
 chez Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

(m) *Loco citato*, p. 225 & 233.



» les meilleurs Praticiens, & qui ont eu le plus de succès ;  
» ils appartiennent tous à la méthode rafraîchissante : les  
» principaux sont le petit-lait pris intérieurement, & les  
» bains froids à l'extérieur. Voyez le Traité des Vapeurs  
» par M. Pomme, ouvrage où sont consignées des gué-  
» risons presque miraculeuses. La bonté de cette méthode  
» vient de ce qu'elle ne prescrit que des substances  
» conductrices à l'intérieur & à l'extérieur ; les boissons  
» aqueuses & rafraîchissantes, passant dans le corps de  
» l'animal, partagent la quantité de fluide électrique qui  
» règne dans l'intérieur, & après ce partage la quantité  
» de matière électrique doit être nécessairement moindre ;  
» aussi se sent-on soulagé dans le même instant. Les bains,  
» par la même raison, produisent des grands effets, &  
» d'autant plus grands, que ce sont des conducteurs  
» appliqués sur tous les points de la surface du corps  
» pendant plusieurs heures. Ce contact de la substance de  
» l'eau sur la superficie du corps, est d'autant plus grand,  
» que l'eau est plus froide, parce que l'eau étant plus  
» condensée, touche en plus de points, & si la densité  
» de l'eau est plus grande d'un huitième, *verbi gratiâ*,  
» dans une température donnée, que dans une autre  
» température, le contact fera plus grand d'un huitième,  
» & la perte que fera le corps de son excès d'électricité,  
» fera d'un huitième plus grande ; ainsi l'efficacité des bains  
» froids est en raison de leur froideur (n).

---

(n) On observera ici que je n'emploie le bain froid que dans le cas où la raréfaction de l'air domine sur la tension de la fibre nerveuse, ce qui achève le parallèle.



Pour rendre plus grande l'efficacité des bains froids, « il faut les prendre dans une baignoire de métal ou tout « au moins doublée de métal, plutôt que dans un vaisseau « de faïence, parce que la première substance est con- « ductrice, & que la seconde ne l'est pas; si on étoit « obligé de se servir de celle-ci, il faudroit employer une « chaîne de fer, dont une extrémité plongeroit dans « l'eau, & l'autre traîneroit sur le plancher. M. Barrère, « ancien Médecin de Cayenne, dit, dans son *Histoire de « la France équinoxiale*, page 71, qu'il a guéri le *tetanos* « avec des douches d'eau froide, & l'on fait que le « *tetanos* est la plus terrible des maladies spasmodiques. « La plupart des maux de tête, *continue-t-il*, sont des « tensions de nerfs ou des espèces de vapeurs; je puis « assurer que j'ai presque toujours réussi à les dissiper en « électrisant négativement la tête & sur-tout les artères « temporales, & en y faisant des applications de linges « mouillés avec de l'eau froide qu'on renouveloit très- « souvent. . . . . Si je ne me trompe, *ajoute-t-il en « finissant*, cette application des principes de l'électricité « est entièrement neuve. »

Elle est si neuve, cette application des principes de l'électricité, qu'elle a été puisée dans ma théorie & dans mes expériences sur les bains froids; & cette franchise, compagne inséparable des vrais talens, fait encore bien de l'honneur à M. l'Abbé Bertholon. Cet habile Physicien a trouvé dans mon Recueil d'Observations, des phénomènes analogues à ses idées électriques; il



a vu que plusieurs de mes malades avoient réellement fourni des symptômes bien favorables à son opinion : & , en effet , si les yeux de celle-ci étoient continuellement en feu , si tous les objets qui se peignoient sur sa rétine , étoient représentés enflammés ou de couleur rouge dans toutes ses nuances ; si la lumière du jour représentoit à celle - là , l'éclat de plusieurs bougies allumées dans un appartement , n'étoient-ce pas là des effets naturels de l'électricité animale trop exaltée ; & si l'application de l'eau froide & de la glace sur la tête , a détruit constamment tous ces symptômes , n'est - ce pas en opérant négativement que cette glace & cette eau froide ont agi ! Ces éclats , que j'ai observés tant de fois dans le bain froid , qui se faisoient sentir sur tous les points de la superficie du corps , n'étoient-ils pas encore des phénomènes électriques , & de vraies étincelles qui , sortant par les pores cutanés , se répandoient dans l'eau ! Cette chaleur ardente de tout le corps qui , se communiquant à l'eau du bain , l'échauffoit à tel point , que l'on étoit obligé de la renouveler souvent , ne réalisoit - elle pas aussi cette même électricité interne trop exaltée ! Et l'effet curatif du bain froid , comme celui des boissons rafraîchissantes en pareil cas , ne confirment-ils pas l'une & l'autre électricité !

J'ai vu enfin chez une de mes malades citée ( Madame de Cligny ) , se former des taches soufrées sur le col de sa chemise , telles qu'on les feroit avec du soufre allumé que l'on étendrait sur un linge ) dans le temps  
qu'elle



qu'elle étoit dans le bain froid, & qu'elle nous donnoit de ces petits éclats. N'étoit-ce pas là de vrais souffres exaltés, dont la transpiration de cette malade racornie étoit faturée; & quelle preuve plus complète de l'analogie qu'il y a entre l'électricité animale & celle de l'atmosphère!

Si l'Abbé Bertholon avoit pu me suivre dans mes expériences pratiques, il en auroit déduit sans doute des conséquences encore plus avantageuses pour son système & pour le mien; & moi, à mon tour, j'aurois marché avec plus de fermeté si j'avois été soutenu par les lumières de cet habile Physicien. Mais enfin le temps est arrivé où la vérité a percée le nuage; le Médecin-praticien étoit seul capable de la rencontrer sur ses pas, cette vérité: il étoit réservé ensuite au Physicien consommé de nous la montrer dans toute sa splendeur & toute son évidence.

D'après ceci, je conclus que l'électricité médicale manquoit à mon système, & que cette nouvelle découverte le porte aujourd'hui à sa perfection. Mais je suis en droit de conclure encore que cette même électricité ne pourra jamais rien sans mon système, puisque sans lui on ne retirera d'elle qu'un remède palliatif, employé toutefois par une main sage; car de toute autre manière, il pourroit être dangereux & suspect.

M. l'Abbé Sans s'occupe actuellement de cette matière; ayant fait la découverte de deux malades de cette espèce, réputées incurables, il n'a pas craint



d'exposer sa réputation : il a couru chez elles avec un zèle qui ne connoît point de bornes ; il a appliqué son remède, & il en attend le fruit. Ces nouvelles expériences apprendront aux Médecins si l'électricité négative peut suppléer en total les remèdes rafraîchissans qui ont opéré jusqu'ici de si grands prodiges.







# V A P E U R S

## HYPOCONDRIAQUES.

*AFFECTION hypocondriaque, invétérée & irritée  
par des remèdes chauds.*

P A R M I le nombre de Lettres ou Mémoires à consulter que j'ai reçus depuis 1760, que je publiai mon *Essai sur les Vapeurs*, j'en ai choisi deux que je vais exposer ici, dans lesquels les symptômes vaporeux sont détaillés, avec d'autant plus d'exactitude, que les malades, qui en étoient tourmentés depuis longues années, avoient appris par leur expérience à s'exprimer avec énergie, en employant jusqu'aux termes de l'Art. Ces deux Mémoires seront suivis de la Consultation que l'on me demandoit à leur sujet; ce qui nous fournira des idées claires & précises sur la nature de la maladie hypocondriaque, ainsi que sur le traitement qu'il convient d'employer pour la guérir.

*LETTRE de M. de la Roquette.*

« D A N S un voyage que je viens de faire à Montpellier, j'ai lû avec une véritable satisfaction votre «



» Ouvrage, Monsieur, intitulé: *Essai sur les Affections*  
» *vaporeuses des deux sexes, &c.* Vous combattez ces  
» maladies avec des armes si puissantes, vous les peignez  
» avec des traits si frappans, qu'il faudroit être double-  
» ment vaporeux pour les méconnoître, & pour ne pas  
» approuver une méthode aussi éclairée que la vôtre.  
» Les faits, dont vos judicieuses Observations sont  
» étayées, ne laissent rien à desirer; & tout Médecin  
» impartial, ami de l'Humanité, se fera je pense, un  
» vrai devoir de marcher sur vos traces. Belle leçon pour  
» nos esclaves imitateurs des Oracles de la Médecine,  
» pour nos partisans zélés de l'ambre & du castor, &  
» pour les plus téméraires d'entre eux, qui ne traitent  
» les maladies convulsives qu'avec les purgatifs & les  
» anti-spasmodiques! Je pourrois vous citer, Monsieur,  
» plus d'une victime immolée par cette funeste pratique;  
» & peu s'en est fallu que je ne fusse moi-même de ce  
» nombre, comme vous en jugerez par le Mémoire  
» ci-joint, que je prends la liberté de vous adresser.  
» Je me flatte, Monsieur, que par une suite du zèle  
» dont vous êtes animé, vous voudrez bien m'honorer  
» de vos conseils, & m'apprendre la route que je dois  
» suivre pour me tirer de l'état de langueur dans lequel  
» je suis depuis long-temps. J'attends cette marque de  
» vos bontés, & vous prie d'être bien persuadé qu'on  
» ne peut rien ajouter à la respectueuse considération  
avec laquelle je suis, &c. *Signé LA ROQUETE.* »

*A Breau dans le Vigan, le 12 Août 1760.*



## PREMIER MÉMOIRE.

« JE suis âgé de trente - huit ans, d'un tempérament maigre & sec, & fort mélancolique. J'ai joui d'une « très - bonne santé jusqu'à l'âge de vingt - cinq ans, « auquel temps j'ai ressenti de légers maux de tête & de « fréquens assoupissemens, que des contentions d'esprit « outrées me procurèrent. Mon Médecin me fit saigner « au pied, & vingt-quatre heures après, il me fit prendre « l'émétique dissous dans une pinte d'eau, pour en faire « plusieurs verres : le premier me fit vomir ; mais le second « passa dans les entrailles, & me purgea avec irritation ; « ce qui augmenta considérablement mes douleurs. »

Quelques jours après, je ressentis dans l'estomac « une chaleur extrême, accompagnée de cuissens très- « considérables, & la fièvre ne tarda pas à se déclarer. « Pour prévenir les suites de cet accident, je fus saigné « trois fois ; mes urines devinrent alors claires comme « de l'eau ; mon ventre se boucha entièrement ; je fus « attaqué en même temps de serremens, d'étouffemens « convulsifs & d'hémorroïdes externes ; il me prit des « battemens dans le bas-ventre, dans les oreilles, qui « subsistent encore, mais que je ne ressens que quand « je suis couché. Pour me tirer de cet état, on me fit « prendre une douzaine de bains domestiques, avec des « bouillons apéritifs de toutes les espèces ; le petit-lait « clarifié avec la fumeterre, des opiat apéritifs & fon- « dans, des stomachiques, des amers, le camphre & la «



» teinture de castor : on me mit ensuite au lait de vache  
» pour toute nourriture ; & je dois vous faire remarquer  
» que le lait me constipe , m'assoupit & me donne des  
» engourdissemens dans toute la machine.

» Il seroit inutile de faire l'énumération des différens  
» remèdes que j'ai pris ; je dirai seulement que , malgré  
» ma constance & mon exactitude , ils ont toujours été  
» infructueux : comme il y a près d'un an que je n'en  
» fais aucun , je vais vous détailler mon état présent ,  
» qui est peu différent du passé pour vous mettre à  
» portée de juger de ma maladie , & combien tous ces  
» remèdes étoient peu convenables à mon mal.

» Mon appétit est assez bon ; mais je sens , à la fin  
» de chaque repas , une barre à la région ombilicale ,  
» avec des battemens qui montent jusqu'à l'estomac : si  
» je n'ai pas cette barre , ou pour mieux dire , cet état  
» spasmodique , ma tête s'embarrasse : il me prend alors  
» un froid convulsif ; les nausées & la migraine s'en-  
» suivent. Voilà l'état alternatif dans lequel je me trouve  
» journellement : il est le même pour un seul morceau  
» de pain que pour un grand repas : mon sommeil est  
» très - profond ; mais le matin à mon lever je suis en-  
» gourdi , & je me sens le corps tout brisé : je suis si  
» constipé , que je ne vais à la garde-robe que de quatre  
» en quatre jours , après quoi il me reste une roideur dans  
» les entrailles ou un gonflement dans les vaisseaux hémor-  
» roïdaux : si par hasard je n'éprouve ni l'un ni l'autre  
» de ces symptômes , ma tête s'embarrasse & la migraine



s'ensuit ; ma douleur est toujours fixe à la tempe « droite ; mon régime est exact : si je m'avise de manger « quelque chose de trop salé , j'ai alors les entrailles « crispées , ma tête s'embarasse & je mouche du sang : « pour peu que je m'approche du feu , mon ventre se « tend ; je suis très-sensible au froid : on peut lever « tout soupçon sur le virus vérolique. Depuis la lecture « de votre Ouvrage , je me suis interdit le vin , les « liqueurs & le café dont j'ai toujours fait usage avec « excès : je ne bois plus que de l'eau , & je ne vous « dissimulerai pas que je m'en trouve mieux , puisque « mes migraines sont moins fréquentes. »

### CONSULTATION.

LES symptômes énoncés dans le Mémoire ci-dessus , caractérisent l'affection vaporeuse invétérée : les contentions d'esprit auxquelles le malade s'est livré de fort bonne heure , & les remèdes chauds dont il a fait usage , ont agi de concert pour porter la maladie à son plus haut degré ; c'est-à-dire , que la dissipation extrême d'esprits animaux , & les évacuations considérables que l'on a excitées par les évacuans , ont extrêmement appauvri la masse des liquides. Ceux-ci , devenus plus épais & grossiers , n'ont pu fournir aux différentes sécrétions ; les solides ont souffert par sécheresse , & le racornissement en a été la suite , ce qui constitue actuellement la cause essentielle que nous avons à combattre.



Cette maladie, quoique curable, résistera long-temps à l'effet des remèdes les plus appropriés, attendu les fautes grossières que l'on a déjà commises dans le premier traitement. Des purgatifs sans nombre, des émétiques, des stomachiques, des apéritifs, des diurétiques chauds & des anti-spasmodiques, ont jeté un si grand trouble dans la machine, en agaçant les nerfs & en desséchant les fluides, que ce ne sera que par le long usage des contraires que l'on viendra à bout de détruire le vice. Les indications que nous avons à remplir, sont de rétablir les digestions en apaisant leur fougue, de délayer la masse des liquides en leur restituant le véhicule, & de corriger le vice du genre nerveux en lui rendant la souplesse si nécessaire aux fonctions de l'esprit & du corps.

Pour nous procurer ces effets, on est d'avis que le malade se mette incessamment à l'usage de la tisane de poulet, dont il fera sa boisson ordinaire pendant un mois entier; cette tisane sera faite avec un jeune poulet de la grosseur d'une caille ou environ, que l'on fera bouillir pendant un seul quart-d'heure dans six pintes d'eau, après l'avoir écorché & éventré, à laquelle on pourra ajouter un petit morceau de zeste de citron pour l'aromatiser tant soit peu. Après l'usage de cette tisane, on passera à celui des bains domestiques tièdes, dans lesquels le malade restera, s'il est possible, deux ou trois heures consécutives; au sortir du bain, il se couchera dans son lit sans l'avoir fait chauffer, & avalera ensuite un bouillon rafraîchissant



rafraîchissant, composé de quatre onces de chair d'agneau ou de veau, les cuisses de trois grenouilles, le cœur d'une laitue romaine, & une pincée de chicorée amère de jardin : l'eau seule fera sa boisson ordinaire.

Après avoir pris trente ou quarante bains domestiques & autant de bouillons rafraîchissans, on passera à l'usage des eaux minérales d'Yeuſet, que l'on prendra pendant neuf jours à la dose de deux pintes, tous les matins à jeun, sans addition d'aucun sel purgatif, & sans les faire tiédir; après quoi on prendra le petit-lait clarifié, & par préférence le lait distillé à l'alembic de verre. On pourra revenir alternativement à l'usage des remèdes ci-dessus prescrits, en nous donnant avis de leurs effets & de l'état où se trouvera le malade. On interdit la saignée, les purgatifs, le vin, les liqueurs & le café; on exhorte le malade à éviter les contentions d'esprit, sans quoi les remèdes ne produiroient aucun effet: on lui conseille encore de monter à cheval de temps en temps, de se promener journellement, mais avec modération, de se dissiper enfin pour écarter de son esprit les idées lugubres que son état lui procure. Ses alimens seront doux & humectans; tels que les viandes fraîches, la volaille, le mouton, l'agneau, le veau, le poisson bouilli, grillé ou frit au gras; sa boisson ordinaire fera de l'eau pure de fontaine ou de rivière, & encore mieux l'eau de citerne ou de pluie: il en boira copieusement à ses repas, & plusieurs fois dans la journée, & sur-tout le matin à jeun. On se flatte qu'il fera scrupuleusement exact



à suivre ce régime ; c'est à ces conditions que l'on répond de la cure.

Délibéré à Arles le 28 Août 1760.

*Signé* POMME, Médecin.

Le Malade fut si content de l'espérance que je venois de lui donner, qu'il m'en témoigna sur le champ toute sa reconnoissance par une seconde lettre, en m'assurant qu'il alloit commencer avec d'autant plus d'empressement l'usage des remèdes que je lui prescrivois, qu'il étoit convaincu de leur efficacité. Il usa le même jour de la tisane de poulet ; il prit ensuite les bains domestiques, & dans la crainte de manquer à l'obéissance qu'il m'avoit jurée, Il resta chaque jour dans l'eau plus de trois heures. Ces remèdes amenèrent le calme en nous procurant une partie du relâchement que nous cherchions, & les eaux d'Yeuſet qui vinrent après, balayèrent tellement les entrailles, qu'elles pénétrèrent dans les plus petits recoins des glandes & des viscères, & entraînèrent avec elles tous les embarras qui s'y étoient formés : les évacuations furent si ménagées, que les forces du malade n'en reçurent aucune atteinte ; mais tout ne fut pas fini. La tension des fibres étoit trop forte pour céder à si bas prix ; il fallut donc revenir aux mêmes remèdes : le petit-lait distillé seconda parfaitement bien leur effet, & après une année entière de ce régime, le malade reprit sa santé.



## SECONDE LETTRE de M. de la Roquete.

« J'AVOIS bien résolu, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous voir; mais les pluies, la gelée, les vents, ont « empêché l'exécution de ce projet. En attendant que « je puisse me procurer ce plaisir, recevez, je vous prie, « le témoignage des vœux que j'offre au Ciel en votre « faveur au commencement de cette nouvelle année. « Vous devez être convaincu de leur sincérité, puisque « vous en connoissez le motif. Une santé, que vous « m'avez rendue, au lieu d'une maladie qui, depuis douze « à treize ans, tenoit mon corps & mon esprit dans une « dépendance continuelle, exigera toujours la plus vive « reconnoissance. Je sens le bienfait; connoissez mon « cœur; il n'est rien moins qu'ingrat, & vous aurez une « foible idée du bonheur que je vous souhaite. »

J'ai l'honneur d'être, &c. »

*Signé* LA ROQUETE.

*A Breau le 5 Janvier 1762.*

La reconnoissance de M. de la Roquete étoit si vive, qu'elle lui inspiroit le desir le plus ardent de faire un voyage à Arles. Délivré de ses maux, libre dans ses actions, aimant à faire de l'exercice, parce qu'il en connoissoit le prix pour sa santé, il ne put se refuser aux pressantes sollicitations de son cœur. Il partit en effet dès que le temps le lui permit, & arriva à Arles le 20 Avril suivant. Nos entretiens auroient été bien instructifs pour ceux



qui en auroient été les témoins; un malade instruit par lui-même, & par tous les Médecins qu'il avoit tant de fois consultés, qui rend compte des maux qu'il connoît, parce qu'il les avoit éprouvés, toujours traités, jamais guéris, mais au contraire irrités par tant de remèdes contraires, s'exprime bien énergiquement pour se faire écouter avec plaisir, & pour persuader le moins intelligent. Si l'ouverture des cadavres nous découvre au naturel la cause de beaucoup de maladies incurables, elle ne nous fournit pas toujours les moyens d'y remédier; tandis que l'Observation pratique, éclairée du flambeau d'une théorie saine & judicieuse, nous fait connoître le véritable remède.

Pour étayer toujours plus les idées curatives que cette Observation nous présente, nous authentiquerons les faits dont elle est accompagnée. Deux Consultations d'un des plus grands Praticiens de ce siècle, que je rapporterai ici toutes entières, extraites sur les originaux que M. de la Roquette m'a fournis, dévoileront aux vaporeux ce mystère d'incurabilité, si facile aujourd'hui à pénétrer par ceux qui ne se refusent pas à l'évidence des preuves & à la démonstration.

### C O N S U L T A T I O N

*De M. Fizes, Médecin de Montpellier, pour M. de la Roquette, année 1750.*

« LE battement que le malade sent en différentes parties de la tête & du bas-ventre, & les autres



symptômes énoncés dans le Mémoire, établissent une « affection mélancolique, dont la cause est un sang épais, « sec & acrimonieux, avec trop de tension des filets « nerveux. La vie laborieuse que le malade a menée jus- « qu'à aujourd'hui, & les excès auxquels il s'est livré, « ont occasionné une dissipation considérable de ce mu- « cilage doux qui donne la fluidité à la masse du sang; « & c'est en conséquence de cette dissipation que le « sang a pris les mauvaises qualités énoncées, & que le « genre nerveux est trop tendu. Dans un pareil état des « fluides & des solides, le sang est quelquefois gêné dans « son passage à travers les tuyaux capillaires, &, quelque « petite que soit la difficulté qu'il a d'y pénétrer, les « filets nerveux, trop roides, en sont secoués extrême- « ment, ce qui donne lieu à de légers spasmes dans les « parties musculaires, & par conséquent à des tiraille- « mens, des battemens, & autres sentimens de cette « espèce : c'est ce qui arrive aux malades en différens « endroits de la tête & dans les muscles du bas-ventre. »

Cette maladie est sans danger pour la vie; mais elle « résistera long-temps aux remèdes. Les vues que l'on « doit avoir pour venir à bout de la guérir, sont de « corriger les digestions, de les entretenir en bon état, « d'inciser doucement la masse du sang, de la délayer « & de l'adoucir; c'est pourquoi, sans perdre du temps, « on fera les remèdes suivans. On commencera par une « saignée au bras de la valeur de huit onces; on purgera « le lendemain avec une once de racine de polypède »



» de chêne en décoction, dont on fera deux verres,  
» après avoir fait infuser toute la nuit sur les cendres  
» chaudes, deux dragmes de féné, deux scrupules de  
» rhubarbe concassée, & une petite demi-poignée de  
» fleurs de mauve, dissolvant le lendemain dans le premier  
» verre de la colature, deux onces de manne, & dans  
» le second, une once seulement. On passera ensuite  
» à l'usage des bouillons, qui seront faits avec un jeune  
» poulet, trois écrevisses de rivière, une dragme de racine  
» d'*enula campana*, deux dragmes de celle de *pivoine*  
» mâle, une dragme & demie de racine de *valériane sau-*  
» *vage*, & une poignée de chicorée amère de jardin. On  
» continuera neuf matins de suite l'usage de ce bouillon;  
» puis on passera à celui du petit-lait de vache, fait avec  
» la pressure, que l'on prendra le matin à jeun, à la dose  
» d'environ douze onces: on éteindra dans ce petit-lait  
» trois gros clous rougis au feu; on le clarifiera avec le  
» blanc d'œufs, y faisant bouillir pendant la clarification,  
» une demi-pincée de sommités fleuries d'*hypericum*, &  
» l'ayant coulé, on y ajoutera un peu de sucre.  
» Ayant pris ce petit-lait dix matins, on purgera le  
» malade comme auparavant, pour passer tout de suite au  
» lait d'ânesse, qu'il prendra le matin à jeun, à la dose  
» de douze à seize onces pendant deux mois; mais,  
» pendant le lait d'ânesse, il prendra de trois en trois  
» jours, un moment avant le lait, & dans deux cuillerées  
» d'eau de fleur-d'orange, une prise de poudre composée  
» de dix grains de cachou, huit grains de cloportes



préparés, & six grains de safran de Mars apéritif. Si « l'estomac ne soutient pas bien le lait d'ânesse, on y « ajoutera deux cuillerées de la seconde eau de chaux : « mais si, après dix ou douze jours de lait, l'estomac « s'en accommode, on le prendra encore une fois dans « la journée, à savoir à dix heures du soir, & pour lors « il faut souper à six heures, simplement avec une soupe « à la viande : après deux mois de lait d'ânesse, il faut « purger le malade comme auparavant. Pendant l'hiver, « il prendra, dix jours de chaque mois, tous les matins « à jeun, une grande tasse d'infusion de mélisse ou « citronnelle en guise de thé, & les dix jours suivans, « huit grains de safran de Mars apéritif, avec la pre- « mière cuillerée de soupe du dîner. Au printemps « prochain, s'il reste quelque impression du mal, on « recommencera tous les remèdes ordonnés pour cet « automne. »

Au surplus, le malade observera exactement un « bon régime ; il se nourrira de soupe, de bouilli, de « rôti : il pourra cependant quelquefois manger du « poisson, mais seulement rôti sur le gril ou cuit à l'eau « au court bouillon léger, comme aussi quelquefois des « œufs frais ; il boira du vin bien choisi, vieux & rouge, « mais toujours mêlé avec trois fois autant d'eau : il « fera de l'exercice, mais modéré, & se dissipera par « des amusemens honnêtes. »

Délibéré à Montpellier le 10 Septembre 1750.

Signé FIZES, Médecin.



Si la cause de l'affection mélancolique ou vaporeuse, réside, suivant M. Fizes, dans un sang sec & acrimonieux, & dans une trop grande tension des filets nerveux, les indications que l'on a à remplir, sont donc de délayer les humeurs, de les adoucir, & de relâcher les nerfs. Les bouillons de poulet, le petit-lait, le lait d'ânesse, dont il compose son traitement, sont très-propres à procurer ces effets; mais, quand on ajoute ensuite à ces remèdes adoucissans & indiqués, suivant l'auteur de cette Consultation, les contraires, tels que les stomachiques, les céphaliques, les apéritifs & les purgatifs, ne doit-on pas s'attendre à des effets opposés, lesquels prévaudront d'autant plus sur ceux des remèdes salutaires, qu'ils favoriseront la cause essentielle de la maladie? C'est ce qui est arrivé à M. de la Roquette, & c'est aussi ce que nous voyons encore arriver journellement chez tous les malades qui reviennent de Montpellier; j'en appelle à leur propre témoignage, après avoir demandé moi-même à M. Fizes, si ses Observations pratiques à ce sujet, pourroient jamais démentir ce reproche (o).

Il eût été bien difficile qu'un Médecin aussi judicieux méconnût plus long-temps les écarts de la pratique vulgaire. Tant de victimes, si souvent immolées, qui s'adrescoient à lui de toutes les parties de l'Univers, lui avoient fourni tant de fois l'occasion de méditer sur l'incurabilité de cette maladie, qu'il étoit réellement

---

(o) Voyez les premières Éditions du *Traité des Vapeurs*,  
impossible



impossible que ce grand Praticien n'en pénétrât tôt ou tard le mystère, & n'en corrigeât les défauts. La dernière Consultation qu'il fit pour M. de la Roquete, que je transcrirai ci - après, nous annonce en effet un changement dans sa pratique, qui l'auroit enfin conduit à la méthode ci-dessus proposée; les stomachiques, les apéritifs, la plus grande partie enfin de ce cortège pharmaceutique, en est retranchée, ce qui faisoit espérer une réforme salutaire.

## SECONDE CONSULTATION

*De M. Fizes, pour M. de la Roquete, année 1760.*

« LES suffocations, dont se plaint M. le Consultant, les palpitations de cœur, le battement qu'il ressent « dans la tête & quelquefois dans les entrailles, l'espèce « d'incube dont il est attaqué presque toutes les nuits, « la constipation, les vents dont il est tourmenté dans « l'estomac & dans les intestins, la gêne qu'il ressent « dans la région épigastrique & dans les hypocondres, « la grande frayeur enfin dont tous ces accidens sont « accompagnés, établissent évidemment une affection « hypocondriaque. »

Cette maladie reconnoît pour cause, la sécheresse « du sang avec quelque acrimonie, & une trop grande « tension dans le genre nerveux; ce qui est démontré « par le spasmodique qu'on aperçoit dans les attaques. »

Il paroît que l'exercice violent de la chasse, joint «



» à bien d'autres excès (*p*), ont donné lieu à cette  
» maladie, ayant fait dissiper une grande partie du muci-  
» lage du sang qui lui donne la détrempe nécessaire.  
» Cette maladie est beaucoup plus effrayante que dan-  
» gereuse ; mais il faut un traitement long & méthodique  
» pour pouvoir en venir à bout, ce dont on se flatte,  
» pourvu que le malade tâche principalement de se  
» distraire (*q*), & de se persuader que sa maladie n'a  
» rien de dangereux pour la vie.

» Les indications que l'on a à remplir sont de dé-  
» tremper & d'adoucir la masse du sang, de l'inciser  
» légèrement, & de rectifier les digestions. C'est pour-  
» quoi, d'entrée, on prendra pendant quatre matins  
» un bouillon fait avec six onces de collet de mouton,  
» une laitue & une pincée de chicorée ; on se purgera  
» ensuite avec un minoratif doux : le surlendemain de  
» cette purgation, on commencera l'usage des bouillons,  
» qui seront faits avec un petit poulet & une poignée  
» de chicorée amère de jardin. Ayant pris ces bouillons  
» pendant dix matins, on commencera l'usage du bain  
» domestique tiède ; on y restera une heure, & au sortir

---

(*p*) Dans le nombre de ces excès, M. Fizes auroit pu compter ceux des remèdes pharmaceutiques, avec lesquels il avoit traité ce malheureux malade pendant dix ans, ainsi qu'il conste par la date des deux Consultations.

(*q*) Comment se distraire quand on souffre continuellement ! Et quel est donc ce remède contre une fibre tendue & souvent desséchée !



du bain, on prendra le même bouillon de poulet : «  
 ayant pris les bains pendant neuf jours, on prendra «  
 les eaux d'Yeufet pendant neuf jours encore ; ob- «  
 servant de prendre le premier & le dernier jour, deux «  
 onces de manne au premier & au dernier verre. «  
 Après les eaux, on prendra le même bouillon de «  
 poulet pendant dix jours, & on se repurgera avec la «  
 médecine ci-dessus prescrite, pour passer à l'usage du «  
 petit-lait de vache, à la dose de douze à quinze onces ; «  
 observant de faire infuser pendant la clarification une «  
 demi-poignée de *Gallium luteum*, & d'y ajouter une «  
 cuillerée de sucre. Ayant pris ce petit-lait pendant «  
 quinze jours, on en viendra au lait d'ânesse, que l'on «  
 prendra pendant deux mois, observant de prendre alors «  
 de deux jours l'un, un opiat fait avec quinze grains de «  
 craie de Briançon, autant de poudre de guttête & de «  
 corail rouge préparé, incorporé avec le syrop de capil- «  
 laire. On commencera par une turquète de lait ; on en «  
 viendra peu-à-peu jusqu'à une bonne écuelle ; on se «  
 contentera pendant tout l'hiver de prendre trois fois «  
 la semaine, une tasse de citronnelle en guise de thé, «  
 avalant dans la première cuillerée vingt grains de «  
 poudre de guttête : pendant l'usage de ces remèdes, «  
 on se nourrira avec du bouilli & du rôti, & on boira «  
 le vin bien trempé. »

Délibéré à Montpellier le 29 Juillet 1760.

On voit dans cette Consultation, que l'emploi des  
 humectans domine de beaucoup sur celui des remèdes



pharmaceutiques ; & il paroît que M. Fizes les reconnoissoit alors pour les vrais spécifiques du mal qu'il avoit à traiter : mais quelques petits purgatifs & quelques antispasmodiques légers, lui paroissoient encore nécessaires. Pour achever de le convaincre à ce sujet, je fus moi-même tout exprès à Montpellier ; je lui fis part de toutes mes découvertes ; mais après l'avoir combattu & convaincu, j'en revins peu satisfait : il a vécu depuis dans ses principes, & il est mort en les suivant. J'ajouterai ici que la Médecine a perdu un homme qui a mérité de la célébrité ; la Pharmacie le regrette, & la Faculté de Montpellier feroit inconsolable, si elle n'avoit trouvé chez elle, un sujet digne à tous égards de le remplacer ( M. Barthes ), puisque, non content d'imiter M. Fizes dans sa pratique, il préconise encore ses leçons dans ses Écrits (r). Quels que soient les motifs de ce savant Professeur dans cette nouvelle entreprise, je n'ai pas moins cru qu'il étoit de mon devoir d'y répondre par la Lettre que voici, déjà insérée dans le Journal Encyclopédique, mois de Décembre 1778.

*LETTRE à M. Barthes, Professeur en Médecine, & Vice-Chancelier de l'Université de Montpellier.*

« J'AI lû, Monsieur, avec la plus grande attention  
 » vos nouveaux *Éléments de la science de l'homme*, &  
 » après avoir admiré la vaste érudition qui fait tout

---

(r) Voyez les *Éléments de la science de l'homme*, par M. Barthes, 1778.



l'ornement de ce système, je me suis arrêté à la page 241, « où se trouve un article des plus intéressans, quoique « déplacé, intitulé : *Théorie pratique des Maladies, dites « nerveuses ou vaporeuses* ; & quelle a été ma surprise « quand, après un si beau début, je vous ai vu échouer « sur la théorie de ces maladies & sur leur traitement. « C'est en effet échouer & se précipiter dans l'abyme de « l'erreur, que de réveiller après coup les vieilles idées « de *tension* & de *relâchement*, autrement dit de *spasme* « & d'*atonie* ; c'est échouer, que de publier contradictoi- « rement l'efficacité du quinquina avec celle du lait & « des bains tièdes ; c'est échouer enfin, que de prôner « tout haut le mélange des remèdes tempérans avec les « excitans, & de donner à cette pratique usée, le nom « pompeux de *méthode perturbatrice*. »

Vous permettrez, j'espère, Monsieur, qu'en vous « prenant sur le mot, je prenne aussi la liberté de vous « répondre que, si les Médecins vouloient bien cesser « de *perturber* leurs malades en pareil cas, ils guériroient « les maux de nerfs tout comme moi, &, puisqu'il faut « achever de vous convaincre sur cet article, je vous « prierai de vérifier le fait suivant : vous l'avez sous « vos yeux. »

Le fils d'un riche Négociant de Montpellier, âgé « de vingt-deux ans, fut attaqué de vapeurs assez fortes à « la suite de certains excès vénériens ; il fut traité l'année « passée par cette méthode mixte, prônée alors dans «



» vos Écoles (*f*), & devint maniaque : on l'amena  
 » à Arles dans cette situation ; il fut guéri dans l'espace  
 » de trois mois, avec de l'eau de poulet, les eaux  
 » d'Yeuſet & le bain tiède.

» Voilà, Monsieur, une nouvelle cure que j'oppose  
 » à votre doctrine ; ſi elle ne ſuffit pas, je vous prierai  
 » de revenir ſur mes anciennes Observations, & ſur  
 » celles que l'on publie de toutes parts : vous y verrez  
 » des guériſons constantes & multipliées à la faveur des  
 » délayans & des rafraîchiſſans, tandis que d'un autre côté  
 » nous n'y trouvons que des maux invétérés, entretenus  
 » par la *méthode perturbatrice* ; &, à la vue de ce ſpec-  
 » tacle affreux, pourrez - vous ne pas reconnoître  
 » l'erreur ? S'il vous paroît étrange, Monsieur, que je  
 » m'avife de vous critiquer, j'aurai l'honneur de vous  
 » répondre avec franchise, qu'il l'eût paru bien davantage  
 » à ceux qui m'ont lû tant de fois, ſi j'euffe gardé le  
 » ſilence ; & d'ailleurs effrayé du mal que j'ai vu que  
 » vous alliez faire, en vous plaçant par votre grade à la  
 » tête de mes Antagoniſtes, je n'ai pu me diſpenſer de le  
 » prévenir avant de m'occuper à le détruire.

Je ſuis, &c. »

---

(*f*) Thèſe ſoutenue à Montpellier en 1777, ſous la Préſidence  
 de M. Barthes : *De morborum quos nervoſos aut vapoſos dicunt  
 principiis & elementis.*



## S E C O N D M É M O I R E.

« LA lecture de votre Traité des Vapeurs m'avoit déjà rempli d'estime pour vous, Monsieur ; mais le « bien qu'elle m'a fait, & celui que vous me ferez « encore, ajouteront à mes sentimens ceux de la véné- « ration & de la reconnoissance. Vous voyez par ce « début que c'est une Consultation que je viens vous « demander. J'écrirai mon histoire, mais je tâcherai de « ne rien omettre. J'ai bien vu des maladies de nerfs « dans votre livre, mais je n'en trouve aucune qui res- « semble à la mienne. Les symptômes de M. de la « Roquete, & ceux de madame de Cligny, ont cepen- « dant quelques rapports avec les miens ; la beauté de « leur cure m'a charmé : j'ai écrit à Lyon en consé- « quence pour savoir ce qu'étoit devenue madame de « Cligny depuis le mois de Juin 1764 que vous cessez « d'en parler, & j'ai appris avec admiration que cette « miraculeuse jouissoit aujourd'hui de la liberté de ses « membres & d'une pleine santé. Au bruit de cette « merveille, & à l'exemple de cette héroïne, je me « précipitai dans l'eau comme un soldat poursuivi, « & je commence par vous dire que je m'en suis « fort bien trouvé. »

Je suis né à Genève le 28 Février 1727, d'un père « & d'une mère qui étoient l'un & l'autre assez mal en « nerfs. Ma mère a eu un oncle & une tante qui ont eu « des vapeurs jusqu'à la démence, & un de ses cousins- «



» germains, attaqué du même mal, se tua à Lyon dans  
» un de ses accès. Elle s'est plaint pendant vingt ans  
» & plus, de maux de tête effroyables; elle éprouvoit  
» alors un froid glacial aux jambes, que rien ne pouvoit  
» calmer. Dans ces circonstances, elle couroit à la fontaine  
» pour en recevoir l'eau sur la tête, & revenoit  
» ensuite se brûler les pieds sur les tisons; elle étoit  
» toujours plongée dans la tristesse la plus profonde, &  
» restoit souvent dans une immobilité qui paroissoit souverainement ridicule, & que j'ai compris ensuite être  
» un triste effet de ses maux: elle a fini enfin par devenir  
» tout-à-fait folle, parce qu'on l'a traitée à l'inverse des  
» principes que vous établissez.

» Mon père, né avec beaucoup d'esprit, avoit aussi  
» les nerfs dans un mauvais état, & le tenoit de sa mère.  
» Une triste particularité à observer dans sa famille, vous  
» prouvera combien notre pauvre ville est remplie de  
» gens à mauvais nerfs; c'est la perte que nous avons  
» faite en peu de temps de quatre de nos proches parens  
» par cette cruelle maladie. Mon père avoit l'imagination  
» sombre; il étoit solitaire par goût & timide: il a souffert  
» pendant les trente dernières années de sa vie, d'une  
» douleur vive sur le muscle *sterno-mastoïdien* droit qui lui  
» faisoit pirouetter la tête de droite à gauche avec tant  
» de violence en certains temps, que six hommes forts  
» n'auroient pu la contenir: son père avoit été attaqué  
» d'un tremblement de tête pendant les quarante dernières  
» années de sa vie.

Jusqu'à



Jusqu'à l'âge de dix-huit ans j'étois triste, studieux ; « je n'avois aucun goût pour les plaisirs de mon âge ; « j'étois en même temps timide & emporté : quant à mon « tempérament, j'étois gros & gras , haut en couleur, « & j'avois bon appétit. J'eus la petite vérole à l'âge de « quatre ans , & depuis lors jusqu'à l'âge de dix-huit ans , « où je m'arrête , je n'eus pas le plus petit mal : c'est « alors qu'il parut se faire en moi une vive révolution. « Je fus d'abord pris du cauchemar ; mon cou se gonfloit « pendant le sommeil : un affreux désordre s'emparoit « de ma tête , il me sembloit qu'elle alloit s'éclater ; le « mal me réveillait , & cependant je ne pouvois remuer ni « pied ni patte : j'attendois la mort à tout instant , per- « suadé que je ne pouvois lui échapper. Cependant , au « bout de quelque temps , il se faisoit dans mon cerveau « une espèce de détente subite , & alors je recouvrois « l'usage de mes membres ; je parlois , je me réveillais « tout de bon : cet accident m'arrivoit trois ou quatre « fois par semaine ; cette première maladie a duré « plusieurs années dans des degrés de force bien diffé- « rens. Je pris du goût dans ce même temps pour la « Poésie & pour la Philosophie ; peut-être l'aurois-je « cultivée avec succès sans une maladie de l'ame , que « j'ai regardée depuis comme l'avant-coureur des maux « qui m'attendoient. «

A l'âge de dix-neuf ans , je tombai dans une mélan- « colie amoureuse ; j'étois tourmenté du besoin d'aimer , « & , pour mieux dire , c'étoit un amour véritable qui me «



» tyrannisoit, dont l'objet étoit, non une beauté parti-  
» culière, mais toute beauté : je ne recherchois rien  
» avec tant d'ardeur, que de voir de belles femmes, &  
» leur vue étoit pour moi un supplice. Je me souviendrai  
» toujours qu'en 1747, passant à Lyon devant l'abbaye  
» des Dames de Saint-Pierre, je me remplis si bien  
» l'imagination des beautés que cette Maison devoit  
» renfermer, que je supposai brûler comme moi d'amour,  
» que je sentis mon cœur ému de pitié autant que de  
» tendresse; les larmes inondèrent mon visage, je fus  
» forcé d'entrer dans l'allée du couvent pour les essuyer  
» & me cacher aux yeux des passans : cette espèce de  
» folie me tourmenta long-temps.

» Au retour de ce voyage, au commencement de  
» l'année 1748, je devins éperdument amoureux d'un  
» objet déterminé; mais de combien de sentimens bizarres  
» & douloureux les gens à mauvais nerfs ne font-ils pas  
» susceptibles ? Dans certains temps je croyois avoir reçu  
» un instinct contraire à celui des actions humaines. Quand  
» je réfléchissois au mal que ma passion me faisoit, je me  
» croyois poussé par la haine de moi-même; après quel-  
» ques visites à l'objet qui m'enchantoit, il se fit dans  
» mon cerveau une révolution soudaine; je me figurai  
» que cette passion me feroit perdre & le goût des  
» sciences & le temps le plus précieux de ma vie. Je  
» repris l'étude, mais avec une si profonde tristesse,  
» que souvent en écrivant j'effaçois de mes larmes les  
» caractères que je venois de tracer; pendant deux ans,



l'image de la personne que j'aimois, me fut toujours «  
 présente. Je prétendis fuir l'amour pour ne suivre que «  
 l'étude; je calculai comme un enfant: car j'appris par «  
 ma propre expérience que, dans les grandes passions, «  
 la vue n'embrâse pas le cœur comme le fait l'imagi- «  
 nation, & que l'amour ne nous poursuit jamais avec «  
 tant de force, que lorsque nous nous arrachons de «  
 l'objet aimé; je crus quitter l'amour pour l'étude, & «  
 par la fuite, dès que j'eus renoncé à voir la personne «  
 que j'aimois, je quittai entièrement l'étude pour ne «  
 m'occuper que de mon amour. «

Dès l'âge de dix-sept ans, j'avois été entièrement «  
 sensible au physique de l'amour; ce fut vers cet âge «  
 que je fis le funeste apprentissage de l'*onanisme*, mais «  
 je n'ai pas donné dans les excès où j'ai vu tomber «  
 plusieurs de mes camarades. Pour revenir à mon «  
 amour, soit que j'espérasse de m'en guérir de jour en «  
 jour, soit que, comme tous les mélancoliques, je trou- «  
 vasse une douceur perfide à m'abreuver de mes peines, «  
 je continuai tant qu'il dura à éviter l'objet aimé avec le «  
 plus grand soin, & lorsqu'il m'arrivoit de passer auprès «  
 de sa maison, je frémissais, je passais outre. Cepen- «  
 dant je sentis mon cerveau s'user, & je m'apercevois «  
 que la conception étoit moins prompte: le même ordre «  
 des fibres perpétuellement fatiguées parut tomber dans «  
 l'atonie; mais les maux de mon ame ne devoient pas «  
 finir - là. «

Il fut question alors d'un mariage très-avantageux «



» pour moi, & ce mariage manqua au moment de sa  
» conclusion. Un si fâcheux contre-temps me causa le  
» plus vif chagrin; le chagrin m'hébète & m'endort: je  
» dormis donc durant une année entière, douze heures  
» par nuit; je passois les jours dans la solitude. Je sentis  
» bientôt ma tête s'appesantir, mes facultés s'éteindre,  
» & je crus pour cette fois que c'étoit fait de moi; enfin  
» un an après la rupture de ce mariage, le 17 Février  
» 1754, je me sentis la tête dans l'état où elle doit être  
» lorsqu'on est prêt à tomber en apoplexie: le mal aug-  
» menta à vue d'œil, ce qui m'obligea de recourir au  
» Médecin qui me fit saigner au pied droit & au pied  
» gauche tout-à-la-fois; le sang coula avec tant de force,  
» que je m'évanouis. Je fus dans un état si misérable en  
» sortant de cet évanouissement, qu'il me seroit impos-  
» sible de le peindre; il sera plus court de dire que  
» toutes les facultés de l'ame me parurent éteintes  
» pour jamais: je n'eus plus ni imagination ni mémoire;  
» une profonde tristesse & le sentiment d'un désordre  
» épouvantable dans ma tête, furent tout ce qui me  
» rappela mon existence; mon pouls se faisoit sentir  
» à peine par sa lenteur & par ses intermittences; mes  
» facultés furent si affoiblies, que les simples percep-  
» tions ne se faisoient pas sentir. Mes yeux voyoient,  
» mais mon ame n'avoit pas le sentiment de l'objet qui  
» lui étoit offert; le soleil lui-même frappoit mes yeux  
» sans frapper mon ame: dès ce jour-là, je n'eus plus  
» ni crainte, ni desir, ni volonté. Les premiers sentimens



de la Nature furent perdus pour moi; l'imagination & « la sensibilité sont deux facultés de notre être qui se « tiennent sans doute de bien près: aussi me furent-elles « enlevées ensemble; la nuit entre mes rideaux, je ne « pouvois me représenter l'image d'un homme; la jau- « nisse survint à cet état. J'eus aussi des vomissemens & « de l'oppression, ce qui m'obligea de consulter de « nouveau un Médecin.

Celui-ci me défendit de faire aucun remède, parce « que mon père étoit alors bien malade, & se mouroit; « sa maladie dura dix mois, je fus donc dix mois sans « remèdes. Peu de jours après la mort de mon père, « cherchant à me fuir moi-même, je partis pour Turin « avec un de mes amis; je traversai le mont Cenis dans « le fort de l'hiver: j'étois dans une si grande apathie, « qu'il ne m'arrivoit pas une fois en deux jours de tourner « la tête: me montrer, étoit pour moi une action vigou- « reuse; je ne pensois point, ou si je m'efforçois de « penser, c'étoit pour moi un supplice, & je sentoie de « la douleur dans les fibres pensantes. Si quelqu'un, que « j'aurois très-bien connu, m'abordoie, je me recueillois « dans moi-même pour me ressouvenir qui il étoit, après « quoi je lui parlois, & s'il m'arrivoit de lui dire deux « ou trois mots à propos, j'étois dans l'admiration. Je « m'assoupissois cent fois par jour, & je me réveillais le « plus souvent avec de grands cris; ce symptôme n'a « cessé qu'en 1761. Je ne pouvois pas rester assis, & « j'étois obligé de me coucher par terre: j'avois le «



» cerveau dans un état si variable, que les modifications  
» douloureuses en font inexprimables; je tâcherai cepen-  
» dant de me faire entendre, en disant que j'avois le cerveau  
» noué, pâteux, aplati, encloué, somnoleux, vide, plein,  
» sec, aqueux, frémissant, pierreux: ce dernier état étoit  
» le plus ordinaire.

» Je revins à Genève dans le mois de Mai; je traversai  
» de nouveau le mont Cenis, dans le temps où le  
» dégel étoit si fort à craindre. Le grand éclat du soleil  
» sur la neige, excitoit un tel frémissement sur ma rétine,  
» que ma tête en étoit encore plus ébranlée. De retour  
» chez moi, le Médecin m'ordonna des pillules de  
» *castoreum*, d'*assa fœtida*, & autres drogues que vous  
» caractérisez fort sagement de poison, des gouttes très-  
» fortes qui m'auroient enflammé la gorge si je n'avois  
» eu la précaution de les noyer avec une grande quan-  
» tité d'eau que je buvois par-dessus. Ces remèdes me  
» firent beaucoup de mal & augmentèrent mes symp-  
» tômes. Mes rêves devinrent épouvantables: je révois  
» en effet, que je jetois le cadavre de mon père par la  
» fenêtre; que je m'étendois le long des rues, & que  
» je demandois aux cochers de faire passer leurs voitures  
» sur mon corps, que je poignardois de droit & de  
» gauche tous ceux qui m'entouroient, &c. Ces rêves  
» ont duré plus de trois ans: à mon réveil, j'avois peine  
» à reconnoître la lumière, & je ne me souvenois plus  
» de rien. Je cherchai un jour le nom d'une des drogues  
» qui entroient dans mes pillules; je l'avois prononcé



cent fois la veille, & quelque effort que je fisse, je ne «  
 pus le trouver. Je sentoïis souvent dans ma tête le «  
 mouvement d'une pendule; j'étois poursuivi par une «  
 même phrase, que je répétois mentalement des heures «  
 entières, ce qui faisoit un supplice. J'aurois voulu «  
 pleurer, mais je ne le pouvois pas; ma douleur «  
 s'exhaloit quelquefois par des emportemens. «

Au mois d'Octobre 1756, me trouvant toujours «  
 aussi mal, & toujours prévenu de l'opinion que l'exer- «  
 cice étoit le meilleur remède à mes maux, je fis un «  
 voyage à l'Orient; mais je n'en fus pas moins affoli par la «  
 tyrannie de mes idées. Dans cette misérable situation, «  
 je ne mangeois pas moins avec voracité, & je digérois «  
 les viandes les plus dures. Je revins à Genève au mois «  
 de Février 1757, après avoir passé plusieurs semaines «  
 à Paris, y faisant les mêmes remèdes par les avis des «  
 plus habiles Médecins de cette ville, que je consultai «  
 chacun séparément. L'an 1758, j'étois encore dans le «  
 même état; il me prit fantaisie pour lors de faire des «  
 vers: mon coup d'essai fut une Épître de cinq cents «  
 vers, que j'adressai aux Vaporeux; c'est en général une «  
 exhortation au suicide. Pendant que je faisois cette pièce «  
 où il n'y a pas une seule faute de versification, j'étois «  
 hors d'état de lire un almanach; c'est bien-là où l'on «  
 peut dire: *facit indignatio versum.* «

A peu-près dans ce même temps, mademoiselle «  
 M\*\*, que vous connoissez, & qui vous a de si grandes «  
 obligations, me conseilla de quitter le vin, les Médecins «



» m'avoient pourtant conseillé d'en boire ; je lui obéis ,  
» & je m'en trouvai bien. Une autre de vos malades ,  
» madame G \*\* me dit que vous l'aviez guérie avec le  
» petit - lait seul , sans autre secours , & qu'elle en avoit  
» pris pendant un an deux pintes par jour ; je me mis au  
» petit-lait. Qui l'auroit cru ! En moins de deux mois ,  
» mes rêves affreux me quittèrent. Le Médecin m'avoit  
» pourtant assuré que c'étoit un mal sans remède , &  
» qu'il ne connoissoit qu'un léger palliatif , savoir les  
» bains des pieds avec du savon. L'an 1760 , je me  
» trouvai sensiblement mieux ; mais quel état misérable  
» que ce mieux-là ! Je me mariaï ; mon mariage m'attira  
» les regards de tout le monde , & même la dérision du  
» Public , & ce même Public auroit dû me plaindre , si  
» l'homme n'étoit pas un tigre pour l'homme. Je con-  
» tinuai mon petit - lait , & je me trouvai mieux ; le temps  
» se passa ainsi jusqu'en 1762. Je fus en Hollande avec  
» ma femme & une dame de ses amies qui y alloit pour  
» ses affaires ; par amitié pour elle , je voulus m'en  
» occuper aussi , & je me trouvai en état de le faire ,  
» J'avois beaucoup plus d'appétit dans ce pays-là ; je  
» fus voir à la Haye le Professeur *Scheving* qui , pour  
» toute ordonnance , me conseilla de boire de l'eau de  
» Selter. Je consultai par hasard un Médecin François  
» qui me fit une longue ordonnance dont la pharmacie  
» me révolta. Je fus pourtant assez dupe pour essayer  
» une des pillules qu'il m'ordonna ; mais je m'arrêtai-là ,  
» car je sentis bien vite qu'elles alloient me jeter dans  
mon



mon premier état. J'essayai le remède de M. *Scheving*; « je bus environ cent cinquante bouteilles d'eau de Selter, « & je n'ai point à m'en plaindre. J'allai ainsi jusqu'à « l'année 1764, buvant toujours du petit-lait, & tous « ces petits mieux réunis me procurèrent enfin une exis- « tence passable: je pus m'occuper alors d'autres choses « que de mes maux; j'écrivis presque tout l'été sur « divers sujets, & entr'autres, près de deux cents Lettres, « que je publiai sur nos affaires consistoriales. Le temps « se passa de la sorte jusqu'en 1765. «

Enfin, Monsieur, vers la fin de cette année, la « profonde tristesse & le sentiment continuel de mes « maux reparurent encore. J'ouvris pour la première « fois votre *Traité des Vapeurs* qui m'inspira bientôt de « la confiance, & je résolus de me baigner dès le com- « mencement du printemps. M. le Médecin de Rabour « me l'avoit conseillé en 1761, mais pas assez fortement « pour me persuader; j'avois pris quelques bains par son « conseil, & je les avois laissés: comme je les avois pris « trop chauds, ils m'avoient affoibli, & ne m'avoient « procuré aucun soulagement. J'ai toujours été très- « timide dans l'emploi des remèdes, & il ne falloit pas « moins que vos beaux succès pour vaincre ma paresse; « je revins à ce puissant remède au commencement du « mois de Mai 1766. Je restai d'abord dans le bain une « heure & demie, l'eau étant un peu au-dessous du tiède; « je n'en eus pas pris quarante, que je m'aperçus de « quelque différence: j'étois plus vivant; la somnolence «



» diminua : je voyois les objets avec une attention toute  
» nouvelle pour moi. Enhardi par cette épreuve, je  
» prolongeai mes bains jusqu'à deux heures, & enfin  
» jusqu'à trois; je me trouvois à merveille dans l'eau,  
» & j'y fus en état de dicter un long projet de constitution  
» pour notre République.

» Cependant, après avoir pris cent bains de cette  
» espèce, & lorsque je me faisois un vrai plaisir de les  
» continuer, je fus interrompu par une maladie bilieuse.  
» Le Médecin me traita d'abord avec des poudres pur-  
» gatives qui m'irritèrent beaucoup sans m'évacuer; il  
» essaya d'autres purgatifs plus doux qui ne réussirent  
» pas mieux; un émétique enfin en triompha: mes nerfs  
» en furent si ébranlés, que je sentis ma tête dans l'état  
» où elle avoit été en 1754, mais cela ne dura pas  
» long-temps: les bains m'eussent été pour lors bien  
» nécessaires; mais les affaires de la République devenant  
» toujours plus importantes, je ne pus les reprendre;  
» cet hiver-là, comme vous savez sans doute, Monsieur,  
» se passa à Genève dans la plus grande fermentation.

» Enfin, au commencement d'Avril 1767, je quittai  
» la ville & me retirai à la campagne pour y prendre  
» mes bains. Je voulus d'abord rester trois heures dans  
» le bain; mon Médecin s'y opposa. Sans doute,  
» Monsieur, j'aurois dû vous écrire dès ce temps-là, &  
» même l'année précédente; mais le dégoût de repasser  
» sur des idées tristes, m'en empêcha. Le bien que  
» m'avoient fait les bains l'année précédente, s'accrut



encore ; j'en avois déjà pris soixante-dix , lorsqu'une «  
 sciatique cruelle m'obligea de les interrompre ; j'y «  
 revins en Décembre , & j'en pris trente : ceux-ci me «  
 firent plus de bien encore que les autres ; je les aurois «  
 continués tout l'hiver sans les affaires publiques : je les «  
 ai recommencés encore au mois d'Avril 1768 , & ils «  
 m'ont fait faire de plus grands progrès ; l'assoupisse- «  
 ment & la tristesse ont cessé ; le sentiment d'un cerveau «  
 roide & sec , en un mot physiquement malade , a «  
 diminué des trois-quarts. L'action de vivre ne me fait «  
 plus souffrir ; car autrefois je souffrois de vivre ; je ne «  
 fors du bain qu'en vous bénissant. Ah , Monsieur , que «  
 l'apathie fait une existence triste & humiliante ! «

J'ai déjà pris cent soixante bains ; savoir , soixante- «  
 quinze de deux heures , & quatre-vingt-cinq de trois «  
 heures. L'exemple de madame de Cligny qui a resté «  
 dans l'eau douze cents heures , dans cinq mois de «  
 temps , m'a fait sentir la vanité des craintes que mon «  
 Médecin avoit conçues sur la prétendue longueur des «  
 bains de trois heures. J'ai compris que , si elle étoit «  
 restée impunément dans l'eau huit heures par jour , «  
 à l'âge de cinquante ans , je pouvois bien y rester «  
 trois heures à l'âge de quarante ans : ce qui devoit «  
 arriver de ma constance est arrivé. J'ai fait des progrès «  
 plus rapides pendant les bains de trois heures , que «  
 pendant ceux de deux heures : cependant quelque «  
 grands que soient mes succès , je ne suis pas encore «  
 rendu à mon état naturel , & il me reste quelques «



» misères en ce genre, pour lesquelles je viens vous  
» demander de nouvelles instructions.

» Je vous conjure donc, Monsieur, de vouloir bien  
» réfléchir sérieusement sur mon Mémoire ; ayez la  
» bonté de me dire , 1.<sup>o</sup> si, depuis la publication de  
» votre Ouvrage, il ne s'est point présenté à vous des  
» malades dont les symptômes ressemblassent à ceux  
» que je vous ai décrits : 2.<sup>o</sup> si, par le secours des  
» bains & des autres remèdes que vous me don-  
» nerez, je puis arriver un jour à la pleine santé :  
» 3.<sup>o</sup> si, dans le cas que vous jugeriez que les bains  
» me conviennent encore, je puis en continuer l'usage  
» pendant l'hiver.

» Je vous prie enfin, Monsieur, de ne rien omettre  
» dans votre réponse, qui pourra contribuer à me déli-  
» vrer d'une maladie qui me fait souffrir tout-à-la-fois,  
» à la fleur de l'âge, les horreurs d'une profonde ma-  
» ladie & tous les dégoûts d'une entière décrépitude :  
» voici quatorze ans d'écoulés, pendant lesquels je n'ai  
» pas passé une heure sans souffrir. Quoi qu'il arrive,  
» Monsieur, les progrès que j'ai faits d'après vos prin-  
» cipes appuyent votre système & vous feront honneur,  
» si jamais vous publié cette Relation : ils vous assurent  
» déjà de ma part une reconnoissance qui durera autant  
» que moi.

» J'ai l'honneur d'être, &c. »



## R É P O N S E.

J'AURAI l'honneur de répondre à votre Lettre, Monsieur, en vous certifiant que vous guérirez tout-à-fait par la constance à suivre le régime auquel vous venez de vous livrer ; ce régime attaque directement la cause de votre maladie ; comment n'en triompheroit-il pas ? Je vous attesterai encore, en répondant à la question que vous me faites, que votre état n'a rien d'extraordinaire, & que, depuis la publication de mon *Traité des Vapeurs*, j'ai reçu plus d'un Mémoire à consulter, dans lesquels on trouve le détail des mêmes symptômes, & toujours les mêmes fautes à corriger. Je vous exhorterai enfin à continuer les bains, sans égard à la saison ; d'ajouter à ce puissant remède une boisson abondante d'eau de poulet & de veau (*t*), & de la continuer sans interruption jusqu'au parfait relâchement des entrailles ; mais quand vous en ferez-là, ne vous avisez pas de le

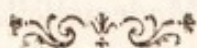
---

(*t*) Mademoiselle de Montpensier raconte dans ses Mémoires (*tome V, page 95*), que dans un voyage qu'elle fit en Provence avec la Cour, elle s'arrêta à Arles, à Aix & à Marseille ; & en parlant de cette dernière ville, elle dit : *Il n'y a ni veaux ni chapons ; ainsi au lieu d'eau de veau que j'ai accoutumé de prendre, je fus réduite à me servir de celle de poulet, ce qui ne m'accommodoit guère.* Cette singulière anecdote certifie tout au moins, qu'en 1660 (époque de ce voyage du Roi avec la Reine-mère en Provence), les Médecins de la Cour connoissoient l'eau de veau & l'eau de poulet, & qu'ils en prescrivoient l'usage journalier aux personnes vaporeuses ou nerveuses ; car il est très-probable que Mademoiselle de Montpensier étoit de ce nombre : on en juge par ses Écrits.



contrarier, comme vous avez déjà fait avec des purgatifs, vous rétrograderiez pour lors, & vous n'arriveriez jamais au terme de la parfaite guérison ; vous finirez enfin par les eaux minérales froides, & dans le nombre, vous préférerez les plus légères : vous êtes trop instruit pour que je doive vous en dire davantage. Je suis, &c.

Ce n'est pas sans raison que je prohibai à ce malade les purgatifs, puisque l'expérience la plus constante m'a appris à ne jamais contrarier en pareil cas l'effet de l'humectant par un remède aussi contraire à l'action de celui-ci. Cette assertion démentira formellement celle que le sieur Gamet a eu l'audace d'insérer dans un Livre qui porte son nom, intitulé : *Théorie nouvelle sur les maladies cancéreuses, nerveuses, & autres affections de tout genre*, dans lequel, après avoir avoué par avertissement qu'il n'en est pas l'Auteur, il se permet le mensonge le plus hardi & le plus révoltant, quand il avance qu'ayant consulté à Paris avec moi pour un malade dont il nous raconte l'histoire, *il m'avoit arraché l'aveu qu'il manquoit à ma méthode, un remède incisif pour associer aux délayans & aux aqueux, & que je m'étois décidé en faveur de son remède* : telle a été l'imposture de cet Empirique ; mais de quoi n'est pas capable un Empirique, un vendeur d'opiat, un homme enfin qui partage le butin avec celui qui a su lui faire un Livre pour favoriser le débit de son baume !





## FLUX HÉMORROÏDAL.

SOIT que le flux hémorroïdal devienne trop abondant ou qu'il s'arrête, il sera toujours compris parmi les symptômes de l'affection hypocondriaque, puisque la même cause procure l'un & l'autre dérangement, ainsi que chez les femmes hystériques elle procure le flux immodéré des règles, comme leur suppression.

Ce sera dans la roideur des fibres & dans l'épaississement & la sécheresse des liqueurs, que nous trouverons l'explication de ce symptôme, & nous serons toujours plus assurés d'y remédier, quand nous suivrons scrupuleusement l'indication que cette roideur & cet épaississement nous présentent.

Nous dirons encore que, si la fougue du sang & son impétuosité prévalent sur le vice des solides, cet écoulement sera pour lors immodéré; nous nous empresserons à le ralentir en tempérant l'orgasme des humeurs, & à l'exemple d'Hoffman, nous aurons recours aux remèdes les plus rafraîchissans : *Etenim usurpanda ea quæ excedentem intestinum partium in sanguine sulphurearum motum componunt, diluentia maximè & refrigerentia, potus aquæ frigidæ, sive lactis cum succo citri cocti, &c. (u).*

Que si au contraire la roideur des solides & le spasme des entrailles prévalent sur cette constitution du sang &

(u) Fréd. Hoffman, de fluxu hemorrh. nimio, tom. I, pag. 220.



des humeurs, le flux se supprimera pour lors, & nous remédierons aux ravages qu'il ne manquera pas de produire en relâchant le spasme des entrailles & en ouvrant les voies naturelles par lesquelles ce sang doit s'échapper, & ce fera encore par les mêmes remèdes, je veux dire, les calmans & les adoucissans. *Quando tamen sanguinis ex hemorrhoidalibus locis fluxum subito sublatum, &c. revocandus is est, lenioribus, elicentibus & laxantibus, clysteriis quoque emollientibus & suppositoriis (x).*

Ce n'est donc pas ici le lieu d'accuser le relâchement des vaisseaux, & de recourir par conséquent aux remèdes stiptiques, quelque violente que soit l'hémorragie; ce seroit le moyen de la rendre funeste par le degré d'éretisme & de crispation que l'on ajouteroit aux solides: en outre, si ces remèdes stiptiques devenoient assez puissans pour boucher exactement l'ouverture des vaisseaux hémorroïdaux, le reflux du sang n'en seroit que plus à craindre, puisque l'oscillation des vaisseaux, devenant toujours plus forte dans les parties irritées, le sang se porteroit subitement sur les parties supérieures, & principalement sur le cerveau qui par sa structure seroit toujours le préféré sur les autres parties du corps, ce qui a procuré plus d'une fois des apoplexies rebelles, la manie, l'épilepsie, & toutes les maladies qui dépendent de l'engorgement de ce viscère. On voit par-là combien

---

(x) Fréd. Hoffman, de fluxu hemorr. nimio, tom. I, pag. 220.



il est essentiel de distinguer ce flux hémorroïdal en développant la véritable cause qui le procure, pour ne pas employer des remèdes contraires. Ces topiques, si vantés pour calmer les douleurs qu'occasionne toujours le gonflement des vaisseaux hémorroïdaux, ne sont donc pas indifférens, puisque par leur action, il peut en résulter un effet tout contraire à celui que l'on desire; il n'en fera pas de même de ceux qui tempèrent l'ardeur des entrailles, toujours inséparable de cette incommodité dans les tempéramens vaporeux, puisqu'au contraire nous les verrons calmer cette hémorragie, si elle est trop abondante, & même la provoquer si elle est suspendue ou supprimée. Sans nous arrêter à citer des exemples funestes d'un traitement empirique, trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici, nous nous contenterons d'étaler les vertus de la méthode contraire.

Un Bourgeois de cette ville, âgé de trente-six ans, & d'une constitution atrabilaire, éprouvoit depuis longtemps un flux hémorroïdal immodéré, pour lequel il avoit déjà fait plusieurs remèdes infructueusement, ce qui donna lieu de soupçonner le virus vérolique. On le traita en conséquence, quoiqu'avec beaucoup de ménagement, & l'hémorragie cessa; il étoit sur le point de sortir de sa retraite, lorsqu'il s'emporta vivement contre son domestique, ce qui rappela d'abord l'hémorragie: celle-ci fut si abondante, que je crus le malade dans le plus grand danger; car l'enflure du visage & des pieds y



succéda avec des coliques des plus violentes (y). Dans cette situation, je ne m'avisai pas de recourir aux astringens, mais bien à tempérer la fougue des humeurs trop raréfiées par le mercure, & ce fut par le demi-bain froid, plusieurs lavemens rafraîchissans, une diète forte, mais humectante, que je vins à bout de calmer l'hémorragie; les enflures se dissipèrent ensuite peu-à-peu par l'effet de l'exercice du cheval assorti à ce régime.

Un Avocat, âgé de soixante-dix ans, & du même tempérament, est sujet à une hémorragie périodique qui reparoît assez régulièrement tous les mois, & qui lui est si salutaire, que sa santé en est altérée quand cette évacuation souffre le moindre dérangement. Des coliques assez vives, suivies quelquefois du vomissement, sont les symptômes qui annoncent la pléthore; on a recours alors aux fomentations émollientes, aux lavemens & aux boissons les plus rafraîchissantes: on rappelle ainsi l'hémorragie, & on amène le calme. Ces deux Observations nous prouvent évidemment que la même cause qui procure cette espèce d'hémorragie, en procure aussi la suppression, puisque les mêmes remèdes réussissent dans l'un & l'autre dérangement.

---

(y) Cette hémorragie étoit plus considérable qu'aucune de celles que *Montanus* & *Panarollus* aient jamais observées; car elle dura plus d'un mois, & le malade perdit chaque jour une livre de sang ou environ.





*JAUNISSE HYPOCONDRIQUE.*

QUOIQUE personne, que je sache, n'ait fait mention de la jaunisse hypocondriaque, elle n'est pas moins un symptôme des affections vaporeuses, qui en impose souvent aux Médecins lorsqu'ils se livrent aveuglément à la maladie elle-même, sans envisager la cause qui la procure; & en effet, les embarras du foie ou ceux de la vésicule du fiel, ont été regardés jusqu'ici comme les seules causes du reflux de la bile dans la masse des humeurs, & quand on a voulu y remédier, on a recouru aux purgatifs dans la vue d'évacuer les humeurs superflues, & de diviser celles dont l'épaississement forme en apparence lui-même l'obstruction. Dans celle-ci nos vues seront bien différentes, puisque les embarras du foie ne proviennent que du vice des solides qui, par leur sécheresse & par leur contraction, forment eux-mêmes un obstacle suffisant à l'écoulement de la bile, & procurent la jaunisse dont il est ici question. C'est pourquoi nous ferons attentifs à ne pas irriter les vaisseaux par des remèdes actifs, mais au contraire à les relâcher, & de cette manière, nous remédierons à ce symptôme. Les Observations que nous allons rapporter, autorisent si fort notre façon de penser à ce sujet, qu'à moins de les rejeter tout-à-fait ou de les révoquer en doute, on ne peut s'y refuser.

Le sieur Arnaud, Marchand Cordier, sexagénaire,

H h ij



fut attaqué de la dyssenterie; il fut traité avec l'*hypecacuanha*, le *simarrouba* & autres remèdes vantés, & la maladie cessa; mais après elle, la jaunisse parut avec des symptômes spasmodiques: le malade maigrit considérablement; il fut attaqué des vapeurs pour la première fois, ce qui caractérisa parfaitement sa maladie. Je ne doutai plus alors que la crispation des tuyaux hépatiques ne fût la vraie cause du mal, & je me disposai à la vaincre. La quantité prodigieuse de purgatifs, d'opiat stomachiques, dont le malade avoit fait usage pour la dyssenterie, & l'atrophie de son corps, m'assuroient que les vaisseaux capillaires étoient entièrement desséchés, & que c'étoit cette sécheresse qui formoit elle-même l'obstruction; il fallut donc s'occuper de l'ouverture de ces tuyaux pour rétablir ainsi les fonctions du foie, & pour obvier aux ravages d'une maladie qui menaçoit déjà le sieur Arnaud d'hydropisie, & d'une mort certaine pour peu que le germe eût vieilli, ou qu'il eût dans la suite affecté les autres viscères du bas-ventre (z).

---

(z) C'est de cette manière que se forment toutes les obstructions dans le tempérament vaporeux; c'est-à-dire, qu'elles sont secondaires. Leur signe propre est caractéristique; c'est la tension & la sensibilité de la partie affectée au moindre tact, tandis que l'insensibilité accompagne toujours la vraie obstruction. Un Tateur de profession, qui n'a jamais connu cette différence, est donc souvent trompé dans ses perquisitions, perquisitions le plus souvent déplacées, auxquelles on se livre d'autant plus volontiers, que l'on trouve des Médecins assez charlatans pour se plaire à entretenir ce préjugé, & assez ignorans pour ne pas rougir de leur bêtise.



Le premier remède que je mis en usage, fut un bouillon de poulet fait avec les herbes rafraîchissantes, auquel on ajouta les cuisses de six grenouilles; ce remède opéra après vingt jours : il appaisa les symptômes spasmodiques en restituant la souplesse aux membranes de l'estomac, & en jetant quelque peu de véhicule dans le sang déjà trop sec & trop acrimonieux pour pénétrer librement les tuyaux sécrétoires & excrétoires des glandes & des viscères; de-là je passai à une tisane légèrement diurétique & nitrée: celle-ci changea dans peu la couleur des urines, & la jaunisse diminua pour lors à vue d'œil; on donna aussi beaucoup de lavemens, on fit des fomentations continuelles : les évacuations suivirent de près l'action de tous ces remèdes; le canal cholidoque se prêta à l'écoulement de la bile, & la jaunisse disparut sans purgatifs & sans autres secours.

M. Bassac, habitant de Mouriès, fut attaqué de la jaunisse après avoir essuyé plusieurs accès de fièvre-quarte dont il guérit par les remèdes usités; mais le ventre étoit tendu & constipé : le malade étoit tourmenté par des vents, & ses idées étoient celles d'un vrai mélancolique, ce qui caractérisa d'abord la cause hypocondriaque. Un Médecin d'Avignon, qui jouit d'une réputation qui lui est héréditaire, l'avoit déjà traité avec les purgatifs & les apéritifs les plus puissans, lorsque je fus consulté, ce qui avoit déjà augmenté les symptômes : il quitta tout remède de cette espèce par mon avis ; il prit des bouillons de poulet avec les bains domestiques



tièdes : ces remèdes le soulagèrent ; il passa aux eaux minérales d'Yeuſet , & celles-ci terminèrent la cure.

Madame de la Poterie, âgée de quarante-cinq ans, étoit sujette depuis longues années à des coliques hépatiques dont les retours étoient fréquens ; des douleurs plus ou moins vives annonçoient constamment le début de l'attaque ; le vomissement suivoit ; il étoit accompagné de mouvemens convulsifs au visage , ce qui duroit douze heures , quelquefois vingt-quatre , au bout desquelles la jaunisse paroissoit , & le paroxisme cessoit par un écoulement d'urines jaunes & safranées , telles qu'on les observe toujours toutes les fois que la bile se dévoie de ses couloirs naturels : tel étoit l'état de madame de la Poterie , lorsqu'elle me consulta au mois de Novembre 1766 , peu de temps après mon arrivée à Paris. Au récit que M. Lalouette , son Médecin , eut la bonté de me faire , je reconnus la colique spasmodique de Sydenham & la jaunisse qui la suit. Le détail des remèdes actifs dont cette Dame avoit fait usage , confirma mes soupçons. Ce détail est effrayant , car depuis vingt ans qu'elle étoit en proie à cette cruelle maladie , on l'avoit constamment traitée avec des purgatifs violens , & tous les apéritifs d'usage , dans le nombre desquels la terre foliée de tartre tenoit le premier rang par son énorme quantité , ce qui avoit tellement agri les symptômes que les retours de la colique étoient devenus si fréquens que , depuis dix-huit mois , on pouvoit à peine compter les intervalles : l'inefficacité de ce traitement m'autorisa



à en proposer un autre à M. Lalouette; ce fut d'attaquer les spasmes sans égard à l'obstruction du canal cholérique, dans lequel il étoit naturel de supposer de très-grands embarras. Mon Confrère y consentit sans peine : ces remèdes furent de l'eau de poulet ou de veau pour boisson ordinaire, les fomentations émollientes, les lavemens rafraîchissans & les bains tièdes : ces humectans n'emportèrent pas d'abord la cause du mal, elle étoit trop profonde, mais ils nous donnèrent des preuves réelles de leur efficacité au premier retour de la colique, laquelle fut beaucoup moins douloureuse & moins longue : on continua par conséquent avec confiance ; le second période fut encore plus mitigé ; le troisième & le quatrième diminuèrent encore : cinq mois se passèrent enfin sous ce régime, sans cependant avoir obtenu d'autre diminution que celles des douleurs & des mouvemens convulsifs : la longueur du traitement amena le soupçon & le dégoût ; on changea de méthode : ce fut un purgatif dont on voulut faire l'essai à mon insu. Le paroxisme suivit de près l'action de ce remède ; la fièvre survint, & l'inflammation du foie en fut la suite ; ce qui, en dévoilant le mystère, nous obligea de faire saigner la malade deux fois : il fallut revenir promptement aux mêmes remèdes qui procurèrent enfin le relâchement si désiré : la Nature, moins opprimée, se débarrassa de son fardeau par le vomissement ; le ventre s'ouvrit, la bile coula, les douleurs & la grande sensibilité des entrailles disparurent peu-à-peu ; on s'assura enfin que le



spasme avoit cessé ; ce fut le temps où il falloit changer de remèdes : on substitua à l'eau de poulet l'eau de chiendent nitrée , on donna des aposèmes apéritifs , on permit le vin , & la malade fut guérie. J'attesterai avec M. Lalouette que la colique hépatique n'a plus reparu , que les fonctions naturelles sont en très-bon état , que madame de la Poterie jouit à présent d'une parfaite santé & d'un embonpoint qu'elle ne connoissoit pas depuis bien des années.

On concevra donc sans peine que la diminution du calibre des vaisseaux du foie , que le seul racornissement peut produire , procurera cette espèce de jaunisse que j'appelle *hypocondriaque* , parce qu'elle est particulière à ce tempérament ; & ne concevra-t-on pas aussi que les remèdes humectans seront les seuls désobstructifs en pareille circonstance ?





## TOUX CONVULSIVE.

TOUTES les parties nerveuses & membraneuses étant exposées aux différens spasmes, le diaphragme, la poitrine, & par sympathie le ventricule & les entrailles ne seront point exemptes de cette sorte de contraction, & la toux s'ensuivra nécessairement toutes les fois que ces parties seront agacées & irritées par les pointes piquantes des différentes humeurs qui agiront sur elles; mais comme la sensibilité des nerfs sera toujours très-grande, eu égard à leur tension, l'impression des parties irritantes sera très-vive & l'ébranlement très-violent, d'où s'ensuivront les mouvemens convulsifs qui constituent le caractère essentiel de la toux que je vais décrire par ses symptômes.

Dans le mois d'Octobre de l'année 1758, je fus moi-même attaqué d'une toux convulsive après de rudes fatigues que j'avois essuyées; deux saignées que l'on me fit, & toutes les tisanes pectorales dont je m'abreuvois continuellement, n'ayant rien opéré dans l'espace de trois semaines, je me crus attaqué de la poitrine & prêt à cracher mes poumons, quoique ma toux fût toujours sèche & sans expectoration: des idées encore plus noires s'emparèrent alors de mon esprit; l'insomnie continuelle amena le dégoût; je maigris à vue d'œil; je fus hypocondriaque sans m'en douter; je devins insupportable à moi-même & aux autres, malgré



les bons avis & les leçons des personnes qui desiroient ardemment de me voir rétablir : les vents , la tension des hypocondres & l'abondance de mes urines , ainsi que leur qualité , se joignirent ensuite aux premiers symptômes de ma maladie ; je m'aperçus enfin que j'étois réellement devenu tel que chacun me caractérisoit.

Pour remédier avec efficacité au mal dont je me voyois affecté, je changeai promptement mon régime pour recourir à l'eau froide ; j'en bus abondamment, j'ose dire avec fureur : je pris des lavemens froids , & je fus soulagé. Enhardi & convaincu par l'effet d'un remède dans lequel j'ai mis ma confiance depuis longtemps, je sortis de ma maison pour travailler sérieusement à guérir mon cerveau qui souffroit tout autant que mon corps. Je pris la poste, je parcourus en peu de temps toutes les villes de la province, accompagné d'un de mes amis, avec lequel je m'arrêtai à Marseille, d'où j'arrivai guéri de ma toux : il me restoit cependant quelques légers symptômes de vapeurs que j'attaquai par le même remède, lorsque je fus appelé à Manosque par mademoiselle de Saint-Jœurs que j'ai déjà citée ; j'acceptai la proposition du voyage avec d'autant plus de plaisir, que j'en connoissois déjà le prix pour ma santé. Je me rendis donc à Manosque par la même voie & sous le même régime ; mais quelle fut ma surprise, lorsque deux jours après mon arrivée dans cette ville, je fus saisi d'un dégoût insurmontable pour toute sorte d'alimens, & encore pour tout liquide ! Ce symptôme me déconcerta de



nouveau, lorsqu'une diarrhée bilieuse qui parut le lendemain avec tous les caractères d'une évacuation critique, me rendit l'appétit & mes forces.

Parmi les différentes toux convulsives, celle que j'appelle *hypocondriaque*, se distinguera toujours par les signes particuliers qui la caractérisent. Frédéric Hoffman a observé avant moi, que dans celle-ci il s'y joignoit les vents, le spasme des intestins & tous les autres symptômes de l'affection mélancolique : *in tussi hypocondriacâ junguntur flatulentia, spasmi intestinorum & symptomata reliqua hypocondriaca* (a). Ce même Auteur prétend avec raison que la véritable cause de cette maladie doit être attribuée à une surabondance d'humeurs crasses, impures, séreuses, dont l'estomac & les entrailles sont abreuvées, qui étant agitées par les contractions continues de ces parties, refluent souvent sur la poitrine : *& generatur ab humoribus crassis, impuris, serosis, & spasmodum ac flatulentiarum abdominalium ad pectus & pulmones compulsis, & eò magis infestat, si ingens frigus, aut animi affectus tanquam occasionales causæ præcesserint* (b).

Pour me conformer aux idées d'un si grand Praticien, je reconnois avec lui la présence de ces humeurs séreuses comme cause prochaine de la toux qui me fatiguoit depuis si long-temps. Les causes éloignées qui avoient

---

(a) Hoffman, *sect. II, cap. III, tom. II, pag. 112.*

(b) *Ibidem.*



donné lieu à celle-ci, étayèrent parfaitement mes idées, puisque la grande dissipation d'esprits animaux que j'avois faite jusque-là dans mes courses & par des contentions d'esprit peu ménagées, avoit pu épaissir mes humeurs, & les rendre moins fluides. La bile, devenue plus grossière, s'étoit arrêtée au milieu de ses couloirs, & avoit infecté par son séjour les différens fucs qui se mêlent avec elle ; de-là l'obstruction des glandes intestinales, les irritations, le spasme des intestins & des parties nerveuses & membraneuses qui sympathisent avec eux, ce qui acheva de caractériser l'affection vaporeuse dont ma toux étoit le symptôme.

Pour remédier à mon mal, je devois donc l'attaquer dans sa source ; c'étoit sur mon estomac & sur mes entrailles que je devois porter le remède : il falloit calmer les irritations de toutes ces parties, déraciner l'humeur peccante, la détremper & la rendre plus coulante pour inviter la Nature à s'en débarrasser par la voie la plus courte. Pour me procurer ces effets, je ne connus pas de plus puissans spécifiques que l'eau froide, dont la vertu calmante surpassera toujours celle de tous les remèdes ; je m'y livrai avec d'autant plus de confiance, que j'étois déjà convaincu de son efficacité par ma propre expérience, & par celle que plusieurs Médecins illustres en avoient fait avant moi. L'Auteur que j'ai cité est de ce nombre, & sans vouloir comme lui en faire ici l'apologie la plus outrée (c), me fera-t-il permis

---

(c) Hoffman, *de aquâ Medicinâ universali*, tom. IV, pag. 201.



du moins d'en publier les vertus, puisqu'elle a été pour moi un remède si favorable! J'aurois pu ajouter à son efficacité, en copiant mon modèle, les parties mucilagineuses de différens remèdes balsamiques & adoucissans; les eaux minérales rafraîchissantes que notre Auteur emploie coupées avec du lait, auroient aussi formé un délayant assorti à l'épaississement & à l'acrimonie des humeurs que j'avois à combattre: mais mon estomac s'y refusoit par une répugnance naturelle & invincible. Je m'en tins donc à l'eau; j'y ajoutai l'exercice, qui en aidant la distribution des liqueurs, facilita l'expulsion des humeurs étrangères, & l'eau que l'on boit à Manosque étant tout-à-fait minérale, ne contribua pas peu à ma guérison par les évacuations qu'elle me procura. *Certè omnes facile credent vix unquam accuratior morbi descriptionem haberi, quàm si facta fuerit a perito Medico, qui hunc passus fuit; dum in ægro corpore mens sana erat. Ideo magnè estimatur podagræ descriptio quam Sydenhamus dedit, cholæræ historia quam Tralles conscripsit, &c. Sic Benedictus phtisi graviter laboravit, ac se ipsum curavit. Vide Vanswieten. Comment. in Herm. Boerrahavæ, tom. IV, pag. 58.*





---

*VOMISSEMENT, HOQUET,  
AIGREURS ET RAPPORTS.*

P O U R ne pas revenir à des répétitions toujours fort ennuyeuses à tout Lecteur impartial, & trop avantageuses à celui qui ne lit un Ouvrage que pour le critiquer, nous présenterons ici les différens symptômes de l'estomac produits par une même cause sous un seul point de vue; l'explication en sera ainsi plus claire & plus intelligible. Quoique le mécanisme de la digestion soit connu de chaque Médecin, il ne sera pourtant pas inutile de nous le rappeler, en disant que la dissolution des alimens (& non la fermentation ni la trituration), est la véritable fonction de ce viscère, de laquelle il résulte un chyle doux & balsamique, capable de réparer les pertes du corps en réparant les déperditions journalières des humeurs, & en entretenant par-là l'état de souplesse si nécessaire aux solides, pour qu'ils puissent se prêter aux mouvemens intérieurs & extérieurs du corps, d'où résulte cette heureuse harmonie qui doit régner entre eux dans la santé la plus parfaite.

La qualité naturelle & bienfaisante des sucs digestifs, celle des alimens, sont donc les conditions essentielles de ce mécanisme; c'est-à-dire, que si l'une des deux pèche dans ses principes, la digestion en sera dérangée, le chyle qui en résulte sera altéré, puisqu'il sera empreint



des mauvaises qualités qui le composent. Un sang épais, sec & acrimonieux ( tel qu'est celui des hypocondriaques ), produira-t-il des fucs d'une qualité bienfaisante & telle qu'elle a été énoncée ! La grossièreté de la bile, l'âcreté du suc pancréatique, celle de la salive & des fucs stomachiques, l'alkalescence des uns, l'acidité des autres, engendreront sans doute un composé des plus ardents, qui fermentera pour lors, & produira une liqueur piquante, acide, acrimonieuse, incapable de fournir un chyle doux & salutaire (*d*). Cette même acidité heurtant continuellement sur les parois de l'estomac, en excitera la contraction, ce qui obligera les liquides contenus dans ce viscère à refluer promptement par ses orifices ; mais la pression continuelle des muscles du bas-ventre ( attendu leur éréthisme ), l'embarras du *duodenum*, la tension spasmodique des fibres circulaires du pylore, formant des obstacles naturels à l'écoulement du chyle par les voies

---

(*d*) Pour ne pas effaroucher les esprits par cette fermentation des fucs digestifs qui procurent à notre avis, l'acidité dont il est ici question, nous avertirons le Lecteur que nous ne l'adoptons que dans le cas dont il s'agit ; c'est-à-dire, *in flatu morbofo*. Car la saine Physiologie nous apprend que la bile est une liqueur savonneuse qui n'est ni acide ni alkaline ; qu'elle est composée d'une grande quantité d'huile & de sel, & des parties spiritueuses, le tout délayé dans l'eau ; que le suc pancréatique est une lymphe limpide, formée de beaucoup d'eau & de peu de sel & d'huile, sans être acide ni alkaline ; qu'enfin ces deux liqueurs ne sont point ennemies, qu'elles s'associent ensemble sans bruit & sans tumulte, & qu'elles concourent amiablement & paisiblement à la perfection du chyle.



inférieures, l'orifice supérieur sera forcé de se dilater, & de recevoir une portion des liqueurs exprimées par la contraction de la membrane nerveuse du ventricule, ce qui procurera ces aigreurs qui fatiguent d'autant plus les hypocondriaques, qu'elles amènent ordinairement avec elles le dégoût, & laissent à la salive, qui se sépare dans les glandes de la bouche, l'empreinte ineffaçable de leur acidité.

Cette contraction & cette explosion ( suite nécessaire des parties où elles se forment ), supposeront toujours une chaleur considérable qui raréfiera l'air contenu dans les petites cellules des alimens ; lesquelles, étant une fois ouvertes, en laisseront échapper toutes les particules, & augmenteront ainsi le volume de celui qui est contenu dans l'estomac & dans les entrailles, ce qui distendra toujours plus leurs tuniques & excitera des nouvelles contractions qui, s'opposant continuellement à l'expansion de l'air & de la dilatation du canal intestinal, presseront de toutes parts l'air contenu, & l'obligeront enfin à s'échapper par les voies naturelles, d'où proviennent les rapports, *ructus*, les vents inférieurs, les grouillemens, les borborigmes, la passion flatteuse, les coliques venteuses de l'estomac, celles des intestins & tous les météorismes auxquels les vaporeux sont ordinairement sujets.

La même contraction spasmodique des membranes de l'estomac devenant toujours plus forte, à raison d'une plus grande irritation, excitera bientôt les mouvemens  
convulsifs,



convulsifs , entraînera ainsi le diaphragme & procurera le hoquet ; & , pour peu que cet état convulsif soit porté à un degré plus considérable par l'intensité de ses causes , les muscles du bas-ventre se contracteront ; les convulsions deviendront alors générales dans toutes les parties intérieures & extérieures du ventre , & le vomissement en fera la suite : les matières contenues non-seulement dans l'estomac , mais encore dans le *duodenum* , s'échapperont avec tous les liquides que l'on présentera par la déglutition , lesquels irritant toujours plus les loupes nerveuses du ventricule , déjà trop agacées & trop éréti-fées , réveilleront les spasmes , ce qui caractérisera pour lors le parfait racornissement de toutes ces parties & le dernier degré de la cause qui agit.

Il résulte de la théorie que je viens d'établir , qu'une trop grande tension des membranes de l'estomac , & que l'effervescence des suc digestifs , tels que la salive , la bile , le suc pancréatique & celui qui découle des glandes mésentériques , procureront chez les hypocondriaques les aigreurs , les vents , les rapports , le hoquet & le vomissement , suivant le degré des deux causes qui agissent réciproquement pour produire un même effet : la tension des membranes trouvera donc son antidote dans les remèdes délayans & humectans ; & l'effervescence des liqueurs digestives dans le véhicule le plus rafraîchissant qui , en éteignant le mouvement des liqueurs qui les oblige à fermenter , & en les condensant , émouffera ainsi les pointes piquantes & acrimonieuses que



l'acidité qu'elles avoient contractée leur procure : l'eau froide l'emportera ici sur l'absorbant le plus vanté ; elle corrigera les aigreurs , en détruira les effets ; & les remèdes humectans , tels que les mucilagineux , les délayans & les adoucissans opposeront ensuite aux efforts du vomissement , du hoquet , la détente des solides que l'on chercheroit inutilement ailleurs. Écoutons l'expérience , elle seule nous convaincra.

Madame de P\*\* fut appelée à Marseille en 1759 pour un fils qui étoit dangereusement malade. La maladie de cet enfant fut longue , & la convalescence très-pénible ; ce qui altéra la santé de sa mère. Elle avoit des vertiges , des éblouissémens , & les règles étoient supprimées , ce qui caractérisoit assez l'affection vaporeuse ; mais il parut aussi des aigreurs qui en imposèrent au Médecin de Marseille : celui-ci ordonna en conséquence beaucoup d'esprits stomachiques , des absorbans & des purgatifs qui n'opérèrent rien. La santé de cet enfant ayant permis alors à madame de P\*\* de revenir à Arles , je fus consulté , & après avoir décidé que les aigreurs ne changeoient pas le caractère de la première maladie , madame de P\*\* fut livrée à une copieuse boisson d'eau du Rhône. Ce remède opéra avec succès , puisqu'il emporta les aigreurs & les autres symptômes.

Le sieur Germain , sexagénaire , devenu aveugle par deux cataractes des mieux conditionnées , tomba tout-à-coup dans une tristesse mortelle , & fut attaqué des aigreurs & du hoquet. La situation de ce malheureux



étoit d'autant plus fâcheuse, qu'un chagrin naturel à qui-conque se voit privé de jouir de la lumière, fait ordinairement mépriser tout secours étranger à cette cruelle privation. Notre aveugle avoit tellement adopté ce système, qu'il refusa pendant long-temps tout remède. Le hoquet fit des progrès; les aigreurs augmentèrent; elles amenèrent la fièvre, & le malade fut en danger. C'est alors qu'on recourut au Médecin, & je fus appelé; mais pour persuader au malade qu'il étoit de son devoir de se soumettre pour ne pas se rendre homicide de lui-même, il fallut au préalable le rassurer sur la perte de sa vue, & lui promettre des secours assurés : l'extraction du cristallin étoit en effet ce remède efficace; il obéit pour lors, & se prêta à mes conseils. Le malade fut livré à l'eau de poulet; il en but abondamment avec une double confiance : on lui fit des fomentations continuelles; on lui donna des lavemens. Ces remèdes opérèrent avec succès, le hoquet disparut, ensuite les aigreurs, ce qui mit le malade en état de partir pour Avignon, où il fut opéré par M. Pamard avec un succès si éclatant, qu'on le voit aujourd'hui jouir de ses yeux & de sa santé,

La tension des nerfs & la raréfaction des liqueurs digestives, étoient trop grandes chez ce malade pour ne leur opposer que l'eau froide. Le mucilage de la tisane de poulet me parut nécessaire pour augmenter la vertu du délayant, & pour émousser les pointes piquantes des acides de l'estomac; les fomentations émollientes & les lavemens rafraîchissans, contribuèrent aussi à procurer



la détente des solides, en appaisant toujours plus la raréfaction des liqueurs, & en s'opposant ainsi au mouvement intestin qui les obligeoit à fermenter. Ces remèdes absorbèrent eux-mêmes les acides; le corail, la craie de Briançon, les yeux d'écrevisse, sans oublier le cachou, trop dangereux pour ne pas le faire connoître, & autres absorbans de ce genre, auroient par conséquent produit de très-mauvais effets, puisque par leur alkalescence ils auroient excité la fermentation des liqueurs digestives, bien loin de les détruire.

Un jeune Religieux Bénédictin, de la Congrégation de Saint-Maur, attaqué depuis deux ans d'un vomissement périodique qui revenoit tous les jours après le repas, me fut confié en 1762; & ce fut après avoir employé tous les remèdes stomachiques qui avoient aigri le mal, bien loin de le détruire. Au seul récit des remèdes dont il avoit fait usage jusque-là, il me fut aisé de juger que la tension des membranes de l'estomac étoit encore ici la véritable cause à combattre. Des veilles continuelles, & des contractions d'esprit beaucoup trop fortes, auxquelles ce jeune homme s'étoit livré, favorisèrent mon opinion; tout en un mot annonçoit la nécessité de détendre. L'eau de poulet me parut donc le seul remède favorable; le malade en fit sa boisson ordinaire, & dans l'espace d'un mois ou environ, le vomissement cessa: il ajouta ensuite à ce puissant remède, les bains domestiques tièdes, & les eaux minérales rafraîchissantes qui perfectionnèrent la cure.



Un Procureur de cette ville, sexagénaire & hypocondriaque, fut attaqué dans le même temps de la même maladie; le vomissement étoit atrabilaire : les matières rejetées étoient noires, fétides, & d'une amertume insupportable, semblables en tout à l'atre-bile, si connue des Anciens, proscrire par l'Oracle de la Médecine (*e*), & de tous les Auteurs qui l'ont suivi. Des inquiétudes journalières, un chagrin des plus vifs, avoient donné naissance à cette maladie, & en fomentant continuellement la cause qui la procuroit, sembloient la rendre incurable & mortelle. Des exemples aussi récents que funestes (*f*), autorisoient le malade à désespérer de son sort, ce qui rendit la cure très-longue & très-pénible. Les seuls humectans, employés avec une constance inébranlable, n'en triomphèrent pas moins; l'eau de poulet & les bains domestiques s'opposèrent d'abord aux ravages du mal, & si ces remèdes ne les détruisirent pas d'entrée, ils en empêchèrent au moins les progrès. Deux années entières s'étoient déjà écoulées sans pouvoir accuser la négligence du régime, mais bien des peines domestiques qui, en entretenant les inquiétudes de l'esprit, s'opposoient à l'efficacité du remède. Il fallut donc quitter la ville, abandonner les occupations de son état, pour aller chercher dans l'oisiveté & le repos, le rétablissement d'une santé si délabrée. L'épreuve ne fut pas infructueuse;

---

(*e*) Hippocrates, *aph. XXII, sect. IV.*

(*f*) Il n'y avoit pas un an que M. l'Abbé de Laval, Archidiacre de l'Église métropolitaine de cette ville, étoit mort de la même maladie sous les coups redoublés de l'*Ipecacuanha*.



le vomissement céda pour lors, & le malade se rétablit parfaitement.

La méthode de Gallien dans le traitement de ces maladies, ne cesse de me surprendre, quand il nous dit : *In universum igitur omnes qui ab humore melancolico proveniunt affectus inter initia medicamentis eum humorem vacuantibus, validè purgans quò minùs augeantur, prohibebis (g)* ; c'est-à-dire, que selon lui, les purgatifs ordinaires ne suffisent pas : mais encore faudra-t-il préférer ceux qui purgent violemment, *validè purgans*. Ces maladies ont donc changé de caractère depuis Gallien ! Si cela est, il faut en changer le nom pour ne pas nous induire à erreur. Cette atre-bile, dont il étoit si occupé, l'avoit sans doute elle-même infecté par son odeur & ses mauvaises qualités, puisqu'il avoit recours à des remèdes aussi actifs pour la détruire. Moins prévenu que lui sur la qualité de cette humeur acrimonieuse, je fais que si elle domine dans les maladies hypocondriaques, elle n'en est point la cause primitive, puisqu'au contraire j'assure & j'atteste qu'elle n'en est que l'effet. La diminution du calibre des vaisseaux du foie, leur sécheresse & leur obstruction, rendant le cours de la bile plus pénible, cette humeur, déjà trop grossière, s'arrêtera au milieu de son cours, elle obstruera ses couloirs, &, par le séjour qu'elle fera obligée d'y faire, elle prendra la couleur & l'acrimonie nécessaires pour former cette atre-bile si redoutée de Gallien, & méprisée aujourd'hui des Médecins modernes. Obligée quelquefois de refluer dans la masse

---

(g) Galenus, de atrabile, pag. 705.

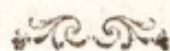


des liquides, elle les infectera; elle formera ensuite de nouveaux embarras, procurera des irritations considérables là où elle fera portée, & enfantera ainsi toutes les maladies que l'on voudra lui imputer; mais pour remédier à tous les désordres qu'elle procure, faudroit-il la forcer brusquement de sortir de la masse des liqueurs, & pour cela faudra-t-il agacer des solides racornis qui, pour ainsi dire, ont déjà fait corps avec elle? Ce ne fera jamais ainsi que l'on domptera cette humeur, sulfureuse dès la naissance, saline par degrés, acrimonieuse de sa nature, elle s'effarouchera au moindre abord, & pour peu que l'on s'obstine, elle éclatera avec fureur, elle fera indomptable. Comment donc y remédier? La chose est pénible, il est vrai, mais elle n'est pas impossible; & si elle fut jusqu'ici l'écueil des Médecins, elle fera le chef-d'œuvre de l'Art. Ce sera donc par des remèdes doux que nous émousserons les pointes piquantes dont elle est hérissée, & en la délayant & la détrempant avec un véhicule approprié, nous lui opposerons un torrent dans lequel elle fera submergée & détruite, en même-temps qu'elle sera entraînée au-dehors par les voies ordinaires: elle résistera long-temps à son ennemi, mais elle ne succombera pas moins tôt ou tard à une puissance d'autant plus redoutable, qu'elle l'attaquera avec des armes constantes & variées.

Mon raisonnement & mes expériences satisferont, j'espère, les Médecins praticiens; mais les Physiologistes exigeront sans doute des expériences de leur goût & à leur portée. Pour les satisfaire & les convaincre en même-



temps, en voici une que je leur propose, qu'ils pourront faire dans leur cabinet, s'ils ne veulent pas prendre la peine de descendre jusqu'au lit des malades. Que l'on prenne de l'atre-bile récemment rejetée par le vomissement ou rendue par les selles; son odeur est fétide, & son goût, au rapport de ceux qui la vomissent, est d'une acerbité insupportable. Qu'on la détrempe avec une certaine quantité d'eau, on la verra changer sa couleur noire en une couleur verte; en augmentant le véhicule, elle deviendra jaune, & en continuant, elle perdra entièrement sa couleur, son odeur & son goût: qu'on la fasse évaporer ensuite, on la verra reprendre ses couleurs par degrés, & la matière qui restera au fond du vaisseau, fera la même que celle que l'on y avoit mise précédemment; elle aura sa couleur & son acerbité. Que l'on compare ensuite l'effet des délayans avec la nature de cette humeur, on conviendra sans peine que par la détrempe que procure le véhicule, on vient à bout de lui faire perdre son âcreté en lui faisant perdre ses couleurs. Aussi voyons-nous chez tous les mélancoliques atrabilaires, que les évacuations de cette espèce varient chez eux par tous ces degrés, & que leur rétablissement est toujours précédé de toutes les variations dont je viens de parler. Le malade dont il s'agit ici, & plusieurs autres, m'ont fourni toutes ces expériences; & beaucoup d'autres encore que j'ai vu succomber, parce qu'ils n'étoient pas secourus avec les mêmes remèdes, m'ont fourni par contraire les mêmes gradations,





---

HÉMIPLÉGIE SPASMODIQUE.

J'ENTENDS par hémiplegie spasmodique, cette espèce de paralysie parfaite ou imparfaite qui survient à l'engorgement du cerveau; lequel engorgement est un effet de la tension spasmodique des nerfs. Les différens embarras du cerveau sont produits par trois différentes causes, lesquelles fournissent trois espèces d'apoplexie. La première & la seconde sont connues sous le nom d'*apoplexie pituiteuse & sanguine*, parce que dans l'une, la surabondance du sang, que l'on désigne plus particulièrement sous le nom de *pléthore*, en est la cause; & que dans l'autre, la pituite ou la surabondance des humeurs séreuses & lymphatiques, procurent le même effet. Mais la troisième, que j'appelle *spasmodique*, que M. de Sauvages a reconnue depuis (*h*), est celle qui ne reconnoît absolument que le vice des nerfs, *contractura nervorum* (*i*), je veux dire, cette tension outrée des filets nerveux, ce racornissement tant vanté & si contesté, qui s'oppose entièrement à cet état d'atonie & de relâchement propre aux autres paralysies; laquelle tension rétrécit le diamètre des vaisseaux, & procure ainsi la pléthore, d'où naissent ensuite l'engorgement,

---

(*h*) *Apoplexia spasmodica Domini Pomme*. Voyez de Sauvages, *Nosologia meth.* tom. III, pag. 264.

(*i*) *Ibidem*.



la compression des vaisseaux sanguins, lymphatiques & nerveux, l'interception des esprits animaux, l'apoplexie enfin & la paralysie qui la suit.

Pour concevoir comment l'engorgement dont il s'agit, peut se former dans des vaisseaux tendus & racornis, on se rappellera : 1.<sup>o</sup> Que le cerveau est d'une substance molle & flexible, dont les fibres sont continuellement abreuvées par la sérosité qui s'y sépare : 2.<sup>o</sup> Que le nombre des vaisseaux sanguins, dont la surface de ce viscère est tapissée, est fort considérable, & qu'en outre elle est remplie de plusieurs *sinus* qui ralentissent le mouvement de la circulation : 3.<sup>o</sup> Qu'il est continuellement exposé à la compression des meninges qui l'embrassent de toutes parts, & qui, dans le cas du racornissement, le pressent avec beaucoup de force, & gênent ainsi le mouvement des liqueurs, ce qui présente autant d'obstacles à la circulation du sang dans ce viscère, & favorise par conséquent l'engorgement dont il s'agit.

De cette disposition organique du cerveau, il résulte que, toutes les fois que le sang s'y portera avec trop de fougue & d'impétuosité, il faudra nécessairement qu'il excite des dilatations forcées dans les vaisseaux artériels & veineux, lesquelles augmenteront insensiblement leur calibre, & formeront enfin des gonflemens variqueux qui gêneront la circulation du sang & des esprits animaux, & produiront l'apoplexie, la paralysie, & bien d'autres maladies qu'une telle compression peut produire. Cette fougue & cette impétuosité, avec laquelle le sang se



portera dans le cerveau, proviendront à leur tour des mouvemens irréguliers des spasmes de l'estomac & des entrailles, toujours très-familiers chez les hypocondriaques, attendu l'extrême sensibilité de leurs nerfs. En effet, les nerfs du ventricule étant continuellement agités & ébranlés par l'âcreté des suc's stomachiques & digestifs qui s'y séparent, ceux des reins, de la rate, du foie, du plexus mésentérique le feront tout de même; ils contracteront les vaisseaux: la contraction des extrémités artérielles arrêtera le cours du sang dans toutes ces parties; les liqueurs se porteront donc en plus grande quantité vers la tête: elles y produiront les effets dont nous venons de parler. Il en fera de même des intestins; car si les contractions artérielles sont telles dans ces parties, que le sang ne puisse pas y circuler avec une certaine liberté, les engorgemens qui surviendront, causeront de tels mouvemens dans les nerfs, que toute la machine entrera en convulsion. Les tiraillemens causés par les nerfs inférieurs, pourront aussi produire les mêmes effets dans ceux qui communiquent avec eux; tous ces différens spasmes pourront enfin produire la paralysie dont il s'agit, de même que nous avons dit qu'ils produisoient l'apoplexie.

Puisque cette espèce de paralysie reconnoît une cause particulière à elle propre, il faudra nécessairement qu'elle produise des symptômes particuliers qui la distinguent des autres; aussi verrons-nous cette tension spasmodique des nerfs se montrer dans la roideur des membres paralysés,



dans leur irritabilité, comme aussi dans l'atrophie & les mouvemens convulsifs; le pouls sera petit & fréquent: il s'éloignera de cette plénitude qui annonce la vraie pléthore & le relâchement des tuniques artérielles. La cure différera donc aussi de celle que l'on adopte indistinctement pour les deux autres espèces d'apoplexie? C'est pourquoi les saignées, les cordiaux, les purgatifs, les émétiques, les vifs stimulans, ne lui conviennent pas, puisque les irritations violentes que procurent ces sortes de remèdes, augmentent la cause du mal bien loin de la détruire; c'est à l'Observation à nous en fournir les preuves.

M. Ornan, Chirurgien de cette ville, âgé de trente-six ans, fut attaqué en Mai 1761, d'une fièvre putride inflammatoire; on le guérit par les saignées, un émétique & quelques doux purgatifs méthodiquement appliqués, lorsque dans sa convalescence, & après une insomnie de vingt-deux jours, il fut saisi d'une hémiplégie imparfaite au côté droit: son bras & sa jambe furent d'abord engourdis; son œil fut éraillé par la rétraction des deux paupières, & la bouche resta dans un état convulsif. Le malade alarmé par les symptômes d'une hémiplégie réelle, réclamait à tout instant les secours de son Art, & se disposoit à se saigner lui-même, si je ne fusse arrivé tout à temps pour m'y opposer. Les symptômes qui avoient précédé, & les remèdes que j'avois employés dans la première maladie, me fournirent d'abord les signes diagnostiques de celle-ci; le spasme & l'érétisme des



nerfs ne purent pas se méconnoître : il fallut par conséquent relâcher au plus vite les parties qui en étoient localement affectées, sans quoi le mal auroit fait des progrès. Le bain tiède fut préféré en conséquence, quoique la foiblesse du malade parût le contr'indiquer, & son efficacité ne se démentit point, puisque l'on vit en peu de jours disparoître l'hémiplégie avec tous ses symptômes.

Les fréquentes saignées, que le malade avoit essuyées dans le cours de la fièvre inflammatoire, & les autres évacuations que les purgatifs dont je m'étois servi, avoient produites, doivent être regardées comme les causes éloignées de l'hémiplégie qui survint à ce convalescent. Il falloit par conséquent recourir aux remèdes qui pouvoient restituer au sang le véhicule qu'il avoit perdu, & aux nerfs la souplesse qui leur avoit été enlevée par les différentes irritations qu'ils avoient souffertes. C'étoit-là sans contredit le seul moyen de sauver le malade, & quelque nouveau qu'il paroisse à plusieurs, il n'est pas moins le seul curatif, puisqu'il est appuyé sur les principes d'une théorie saine, & sur les plus heureuses expériences que plusieurs Médecins ont faites avant moi (k).

Je demande à présent si la saignée, que tout autre Médecin auroit prescrite dans l'idée de combattre l'engorgement du cerveau, & les purgatifs dont il n'auroit pas manqué de faire usage dans cette même vue, auroient

---

(k) On trouve dans Forestus un nombre de pareilles cures dans certaines paralysies produites, dit-il, par une cause sèche & chaude.



été utiles au malade ! Les effets opposés que le bain tiède nous procura avec tant de célérité, nous prouvent incontestablement que les nerfs, agacés de nouveau par l'action de ces remèdes, auroient souffert de plus grandes contractions. La circulation des esprits auroit été dans peu interceptée, les mouvemens convulsifs auroient paru, & le malade y auroit succombé. L'Observation ci-après certifiera ce pronostic.

M. le Marquis de Castillon, âgé de trente-huit ans, souffroit depuis long-temps des douleurs à la tête, pour lesquelles il demanda des remèdes ; son tempérament m'étoit assez connu, ainsi que son genre de vie, pour ne pas me tromper sur la cause de cette indisposition. Je prescrivis d'abord des bouillons rafraîchissans (1) qui réussirent assez bien ; la douleur de tête disparut, & le malade se croyant guéri pour toujours, abandonna son régime : les leçons & les conseils des Médecins ne lui faisoient impression que dans la maladie, & s'il se les

---

(1) Les bouillons rafraîchissans, dont j'entends parler ici, sont composés simplement avec un morceau d'agneau ou de veau & une laitue - romaine ; ils sont, comme l'on voit bien différens de ceux que les Médecins en général ordonnent sous ce nom, & qui n'en ont assurément pas les qualités, puisqu'ils y ajoutent la chicorée amère, la pimprenelle, la bourache, le cerfeuil, le cresson, &c. ce que j'appelle avec raison des *bouillons échauffans*. Cette fausse qualification, qui annonce les effets assurés d'un remède quelconque, date de si loin, qu'elle remonte jusqu'à la naissance de la Médecine. Quelle anarchie ! Il ne faut pas se flatter d'en être jamais délivré, puisque Molière n'y a pas réussi.



rappeloit quelquefois dans l'état de santé, c'étoit sans réflexion. La douleur de tête ne tarda pas à reparoître ; elle augmenta ensuite par degrés ; elle se termina enfin par un évanouissement convulsif qui fit craindre pour la vie. Cet accident fut suivi d'une hémiplegie de tout le côté droit ; le bras, la jambe & la cuisse furent roides & immobiles ; l'œil & l'oreille du même côté eurent part à cette paralysie : tout en un mot annonça le racornissement des nerfs sans pouvoir s'y méprendre. Un Médecin de grande réputation ( M. Fizes ) qui fut consulté, reconnut en effet le vice des nerfs, auquel il associa l'épaississement des fluides, & pour combattre cette double cause, il prononça en faveur des remèdes humectans & incisifs tout-à-la-fois. On débuta donc par les bouillons de tortue, & ce fut après que le malade en eut pris vingt par l'ordonnance du Médecin de Montpellier, que l'on passa aux remèdes contraires : ce fut un opiat composé avec les conserves d'*emula campana* & de *kinorrodon*, dans lesquelles étoient incorporées la poudre de guttête, celle de cloporte, la canelle, la cascarille & la valérienne sauvage. On avoit trop de confiance à un remède qui devoit opérer tant d'effets à la fois, pour que j'osasse me récrier ; je me tus donc ; mais eus-je du moins la liberté d'en faire diminuer la dose à l'insu des personnes intéressées, & malgré cette précaution, la première dose de ce remède procura un nouvel évanouissement de la même nature que le premier ; les mouvemens convulsifs reparurent ; le ventre fut tendu, gonflé & douloureux, ce qui fit reconnoître l'erreur.



Cet accident imprévu, quoique si fort prédit, effraya tellement la famille, qu'elle me laissa alors le maître du traitement. Cent soixante bains domestiques tièdes, autant de bouillons de poulet ou de tortue, & beaucoup de lavemens d'eau simplement dégourdie & le plus souvent froide, rendirent la souplesse aux membres paralysés; l'exercice du cheval rendit ensuite à ces parties leur liberté & leurs mouvemens, de sorte que le malade reprit sa première santé au grand étonnement de ceux qui l'avoient déclaré mort, parce qu'il se soumettoit à de nouvelles épreuves.

De tous les Auteurs qui ont écrit sur les maladies du genre nerveux, Frédéric Hoffman (*m*) est le seul, que je sache, qui fasse mention de l'apoplexie spasmodique & de la paralysie qui la suit. Cet Auteur, après en avoir fait la plus exacte description, annonce que cette espèce d'apoplexie n'est connue que chez les hommes hypochondriaques & les femmes hystériques; il nous dit que la tension naturelle de leurs nerfs, & la sécheresse des entrailles s'opposant à la libre circulation du sang dans les viscères du bas-ventre, le cerveau en est par cette raison surchargé, ce qui procure des engorgemens sanguins & des compressions irrégulières dans cet organe, d'où dépendent tous les symptômes qui caractérisent l'apoplexie spasmodique dont je viens de fournir deux exemples.

La distinction de cette espèce d'apoplexie d'avec les

---

(*m*) Hoffman, *de nervorum resolut.* tom. I, cap. 1, pag. 192.



deux autres que l'on connoît sous le nom de *sanguine* & de *sérose*, est encore dûe à cet Auteur, ainsi que le traitement que je préconise, puisqu'il interdit les saignées, les émétiques, les vésicatoires, &c. Mon témoignage ne paroîtra donc pas suspect, puisqu'il est étayé de l'expérience d'un Auteur très-respectable (n); ce qui me donne le droit d'ajouter que j'ai vu, comme je vois encore tous les jours, les funestes effets de la méthode vulgaire. Combien en effet de malheureux, attaqués de cette espèce d'apoplexie, n'ont-ils pas terminé leur vie sous le joug d'une si cruelle pratique! Le dirai-je! l'intérêt du public l'exige, & le zèle qui m'anime m'y engage. J'ai été plus d'une fois le témoin, en pareil cas, des funestes effets des eaux de Balaruc, où l'on envoie communément tous les paralytiques des provinces voisines, sans égard & sans distinction. J'y ai vu entr'autres un Chanoine de Béziers, attaqué de la paralysie dont il est ici question, saisi d'une fièvre violente avec délire & mouvemens convulsifs, le premier jour qu'il fut purgé avec ces eaux, au grand étonnement du Médecin qui s'en étoit chargé, & qui m'ayant trouvé sur les lieux, vint m'en témoigner sa peine. Il fallut deux saignées précipitées pour parer le coup dont le malade étoit menacé, & le renvoyer bien vite à Béziers avec son Médecin, où il fut traité par des remèdes contraires, & par-là plus efficaces. Ces eaux thermales & salines agissent donc ici avec trop de fougue, ainsi que toutes les autres eaux de cette espèce

(n) Voyez Hoffman. consult. & resp. cert. I, sect. I, cap. 19.



quelles qu'elles soient. M. Leroy, Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier, qui a écrit avec autant d'élégance que de précision sur les effets des eaux minérales, n'a pas oublié de nous prévenir sur ceux des eaux de Balaruc, puisqu'il nous dit : *ad hoc autem auxilii genus non facile venias cum homine qui aut podagrus sit, aut lue laboret venericâ, aut epilepsiæ obnoxius, aut passione laboret hypocondriacâ, aut hystericâ*. Nous avouerons avec lui qu'elles réussissent parfaitement là où le relâchement des solides, l'épaississement & la viscosité des humeurs, procurent la maladie ; leurs effets miraculeux attestent si bien en leur faveur, qu'il seroit ridicule de vouloir contester leurs vertus. Nous avouerons encore, si l'on veut, qu'elles peuvent être salutaires dans bien d'autres circonstances où la rigidité des solides pourroit être compliquée avec d'autres vices ; mais ce sera toujours sous les conditions que l'on se contentera alors de les appliquer extérieurement : & avec quelle précaution se permettra-t-on leur usage intérieur ? C'est ainsi que je conclus en faveur des autres eaux thermales, salines ou sulfureuses, à qui on a vu opérer tant de fois de merveilleux effets entre les mains de ceux qui savent les appliquer à propos.





## R A C O R N I S S E M E N T.

## DES EXTRÉMITÉS.

CE fera particulièrement sur les parties éloignées du centre que se feront sentir les effets du racornissement. L'extrémité des vaisseaux & la petitesse de leur calibre favorisant son action par les obstacles naturels qu'ils présentent à la circulation des liqueurs, les lymphatiques seront bientôt oblitérés ; la nutrition sera interceptée, ce qui desséchera toujours plus les parties solides, & les racornira souvent à tel point, que les muscles, les nerfs, & les tendons qui aboutissent aux extrémités du corps, se contracteront avec douleur, & forceront ainsi les membres à se replier après avoir forcé le tronc d'obéir à l'action qui le presse ; & nous aurons dans ce dernier effet du racornissement des solides, dont nous fournirons plus d'un exemple, la preuve incontestable de son existence dans chaque symptôme des affections vaporeuses.

Un Religieux Bénédictin, âgé de vingt-trois ans, souffroit depuis deux ans des douleurs très-aiguës aux jambes, aux cuisses & aux reins, avec une roideur qui l'empêchoit de marcher ; une trop grande application à ses études avoit fourni les causes de cette incommodité : la dissipation considérable des esprits avoit insensiblement appauvri la masse des liquides ; les nerfs avoient été



dépourvus de l'humide nécessaire à leur souplesse; ils s'étoient enfin racornis. Les bains agirent d'abord avec tant d'efficacité, que, dans l'espace d'un mois, les douleurs disparurent, & le malade marcha comme s'il n'avoit jamais eu d'incommodité. Il reprit ses exercices & retomba; il eut recours de nouveau au même remède qui opéra encore avec le même succès. Je l'obligeai pour lors à quitter ses études, & la musique à laquelle il s'étoit livré avec fureur depuis sa plus tendre jeunesse. Ce ne fut pas sans peine que l'on obtint de lui une privation si coûteuse à tout Musicien passionné; mais aussi jouit-il d'une meilleure santé jusqu'aux chaleurs de la canicule, lesquelles plus excessives qu'elles n'avoient jamais été, le firent retomber de nouveau. Il revint aux bains domestiques tièdes pour la troisième fois; il en diminua la chaleur par degrés jusqu'à la température de la saison, & il guérit ainsi parfaitement.

Il me sera permis, je pense, de joindre à cette Observation, une autre de ce genre, qui appartient à mon père. M. B\*\*, Conseiller au Siège de cette ville, fut attaqué, dans les plus grandes chaleurs de l'été, d'un vrai *cholera morbus*. Le vomissement, la diarrhée, les crampes & les défaillances caractérisoient cette maladie à ne pouvoir la méconnoître; la limonade en arrêta les progrès. La fièvre qui succéda, la sécheresse de la langue, les urines rouges & ardentes, & le délire dénotoient une effervescence extraordinaire dans les humeurs. Les saignées répétées, les émulsions, les lavemens rafraîchissans, les



fomentations & l'eau de poulet s'opposèrent au ravage d'une inflammation dont le malade étoit menacé, & terminèrent ainsi une maladie qui eût été très-sérieuse, pour ne pas dire mortelle, si on l'eût méconnue. La fièvre céda enfin, & tous les autres symptômes s'évanouirent ; mais le racornissement des extrémités du corps en fut la suite. L'alkalescence des humeurs étoit si grande, que les humectans que l'on avoit si prudemment employés, ne purent pas la dompter ; les bras, les jambes, les doigts des mains & des pieds furent roides & immobiles ; l'épiderme s'en détacha, & la peau se dessécha totalement. Ce fut par le secours des bains domestiques, & autres remèdes humectans, employés sans relâche pendant une année entière, que ce malade vint à bout de rétablir ses membres & sa santé.

Les effets de ce racornissement nous fournissent tous les jours des nouvelles preuves de cette sécheresse des solides, que nous reconnoissons pour cause immédiate des affections vaporeuses. Je connois un nombre de personnes attaquées des vapeurs, chez lesquelles cette sécheresse est si manifeste, que dans différens endroits de leur corps, l'épiderme se détache, les ongles, les cheveux & les poils tombent ; chez d'autres, les fibres musculaires se séparent & forment des crevasses aux doigts des mains & des pieds. Que répondront ici nos Adversaires à la vue de ces symptômes ? Est-ce-là l'effet de l'irrégularité du cours des esprits animaux ; & n'est-ce pas plutôt celui des solides viciés ? Le simple dérangement



des fonctions de l'*uterus* & les obstructions de chaque viscère du bas-ventre, en général ou en particulier, produisent-elles des symptômes de cette espèce, & ne sommes-nous pas forcés d'avouer qu'elles sont elles-mêmes le fruit du vice des solides que nous indiquons ? Que l'on ne nous objecte point que l'on voit tous les jours des personnes qui jouissent en apparence de l'embonpoint le plus envié, chez lesquelles les solides ne paroissent pas plus viciés que les liquides, qui cependant sont sujettes aux vapeurs. Nous répondrons que la tension spasmodique des nerfs, leur sécheresse & leur roideur se cachent dans ce tempérament, sous une enflure aérienne, produite par l'extrême raréfaction des liqueurs, laquelle raréfaction en impose ainsi à ceux qui ne la connoissent pas. Que l'on use chez elles d'un remède irritant, & l'on verra bientôt réveiller la tension naturelle de leurs fibres ; elles seront par conséquent asservies aux mêmes vicissitudes, & soumises au même traitement, mais avec ce désavantage, qu'elles n'oseront pas se plaindre. Cet embonpoint leur fera d'autant plus à charge, qu'il leur sera reproché par le Médecin ignorant dont elles imploreront les secours.

Je ne me bornerai pas là en faveur de nos incrédules ; je leur citerai des faits, toujours plus concluans : écoutons-les. Dès mon arrivée à Paris, en 1766, Madame la Marquise de Bezons me fit l'honneur de me consulter sur son état. Cette Dame, âgée de trente-un ans, étoit sujette depuis bien des années à des attaques hystériques, qui paroissoient irrégulièrement sous les symptômes les plus communs



de cette maladie ; c'étoient des convulsions plus ou moins fortes , avec étranglement à la gorge , le hoquet , la toux convulsive , affoupissement , perte de connoissance , insensibilité totale ; en un mot , cet état d'hystéricité qui se termine toujours par une abondance d'urines claires & limpides , sur lequel on ne peut pas se tromper. Le temps périodique des règles rappeloit ces accidens ; mais les affections morales les rendoient si fréquens , que la vie de Madame de Bezons n'étoit autre chose qu'une existence douloureuse , sans beaucoup d'intervalles. J'appris en même temps que , dans les dernières attaques que la malade venoit d'essuyer depuis peu , les extrémités inférieures avoient été paralysées pour quelques jours. Par de plus grandes informations j'eus lieu de soupçonner des embarras considérables dans les viscères. En les examinant de plus près , je trouvai les entrailles sèches & aplaties , le côté droit durci , tendu & douloureux ; le petit lobe du foie me parut squirreux , & , dans le mésentère , on y sentoit des noyaux d'une consistance pierreuse. Les ovaires & la matrice étoient aussi affectés ; l'évacuation de l'urine ne se faisoit pas sans douleur ; le sommeil naturel étoit absolument interdit. Tel étoit l'état de Madame la Marquise de Bezons , lorsque j'eus l'honneur de la voir à Paris pour la première fois ; ce qui m'instruisoit assez pour porter mon jugement , si je n'avois voulu attendre le retour du premier paroxysme.

Ce fut trois jours après que je fus appelé chez elle pour être le témoin des symptômes ci-dessus mentionnés ,



auxquels je remédiai avec des lavemens d'eau froide. La nuit qui succéda à cette première époque, fut paisible; mais le réveil nous présenta de nouveaux maux: ce furent des douleurs assez vives dans la région du rein droit, qui s'étendirent ensuite tout le long de l'uretère jusque dans la vessie; elles imitoient assez la néphrétique, lorsque le vomissement vint la caractériser. Ce symptôme étoit nouveau pour la malade, ainsi que les remèdes qu'il fallut y apporter; les saignées, les narcotiques & les bains tièdes furent employés tour-à-tour: ils favorisèrent la sortie de plusieurs graviers, & terminèrent ce paroxysme. Mais après quelques heures de repos, la néphrétique reparut avec des mouvemens convulsifs, ce qui obligea de revenir à la saignée & aux bains domestiques; & malgré tous ces secours, les douleurs continuèrent jusqu'à la sortie d'une plus grande quantité de sable & de graviers. Les irritations furent si fortes dans tout le trajet de l'uretère, & dans toutes les parties qui correspondent avec elles, que la cuisse & la jambe se replioient en arrière avec douleur toutes les fois qu'il falloit que la malade urinât, ce qui dura vingt-un jours de suite sans le moindre intervalle. La malade fut réduite dans un état si pitoyable, que je désespérai de sa vie; la fièvre parut alors; l'écoulement des urines s'intercepta, le ventre se tendit; il étoit si douloureux, qu'on ne pouvoit pas le toucher, ce qui exigea de nouvelles saignées. On appliqua ensuite des fomentations émollientes ainsi que des embrocations huileuses; on calma enfin



enfin ces accidens : les urines reprirent leur cours, la fièvre cessa, & la malade fut rappelée à la vie une seconde fois ; le canal de l'urètre qui avoit été excorié par le passage des graviers, suppura dans certains points ; on y remédia par des injections détersives & autres remèdes appropriés : ce malheureux corps résista enfin aux cruelles épreuves d'un martyr dont on n'a pas encore vu d'exemple ; la jambe droite fut paralysée & raccourcie de trois pouces, & la malade perdit la vue entièrement. Tel fut l'état de madame la Marquise de Bezons ; telle fut ma première entreprise dès mon arrivée à Paris.

Quelles indications peut-on tirer de ce récit ? quel pronostic & quels remèdes ? Disons-mieux, quelle est la cause de tant de maux ? En remontant jusqu'à leur origine, on trouve une disposition nerveuse & convulsive, dont la date étoit fixée à l'âge de quatorze ans ; cette disposition nerveuse caractérisoit alors cet état de rigidité & de contraction, que nous avons reconnu pour cause première ; les obstructions du ventre en général me parurent fournies à cette cause, & ce fut sur elle que j'établis mon indication : c'étoit donc la sécheresse de la fibre que j'avois à combattre, la roideur, le spasme & l'érétisme que j'avois à dompter ; le calibre rétréci des vaisseaux à vaincre ; le parchemin racorni à humecter pour restituer la souplesse à toutes les fibres ; & alors la paralysie de la jambe, celle des nerfs optiques devoient céder ainsi que l'obstruction des viscères.

Pour étayer mes idées curatives, je rappelai les causes



éloignées qui avoient donné lieu à cette disposition spasmodique des nerfs, & qui l'avoient nourrie ensuite & augmentée par degrés, jusqu'à celui où elle se montroit à mes yeux. J'en découvris un très-grand nombre.

1.° Un vice spasmodique héréditaire; la mère de Madame la Marquise de Bezons étoit en ce moment paralytique, à la suite d'une attaque d'apoplexie spasmodique, méconnue par son Médecin, dont elle fut la victime.

2.° Du côté paternel, c'étoit un vice goutteux qui déceloit parfaitement l'hérédité calculeuse. 3.° Les causes morales étoient portées au plus haut degré. 4.° J'ajouterai les tristes effets d'un traitement inconsidéré, auquel cette pauvre martyre avoit été livrée depuis la première époque de ses attaques jusqu'à moi; saignées sans nombre, vomitifs, purgatifs, opiatz stomachiques, l'*æther*, l'eau des Carmes, celle de Cologne, celle de fleurs-d'orange, la liqueur anodine minérale, dont elle avoit fait ses remèdes favoris; tous les apéritifs ou désobstructifs connus, avec lesquels on vouloit absolument emporter les obstructions du ventre, que l'on regardoit toujours comme la cause du mal, quoiqu'on les vît croître par l'effet de ces remèdes, bien loin de diminuer; vésicatoires réitérés, après eux le cautère; & enfin les eaux minérales de Plombières. A cette marche, je reconnus la routine journalière, celle de mes Antagonistes; c'est celle qui a fait jusqu'ici le martyre de toutes les Vaporeuses invétérées dont le royaume est encore empesté. Telle est la doctrine de nos Auteurs modernes, même les plus



célèbres, & que j'honore infiniment, c'est celle de Robert Whitt, de Raulin, de Lorry, de Tissot, de Barthès, désignée par celui-ci sous le nom de *Méthode perturbatrice*, & de tous ceux qui ont écrit après lui, mais qui, forcés aujourd'hui par les malades eux-mêmes à retrancher la plus grande partie de leurs drogues, se rapprochent tacitement de moi. Tel fut le tableau que me présenta cette maladie dans cette première époque; ce fut sur lui que j'établis mon indication, d'après laquelle je prescrivis le traitement: celui-ci consista en bains continuels, en boissons aqueuses & en un régime des plus fades & des plus doux. La malade se soumit à tout ce que je voulus exiger d'elle, avec cette résignation que la seule confiance inspire; mes prédictions ne l'effrayèrent point: la perte de sa vue & celle de sa jambe ne l'alarmèrent pas davantage; son intrépidité étoit sans doute le fruit des rudes épreuves de son martyre: elle se reposa sur mes promesses, & se livra entièrement à mes soins.

Deux mois s'écoulèrent sous ce régime sans avoir gagné le plus petit avantage; huit heures de bain par jour, cinq ou six pintes d'eau de poulet ou de veau & plusieurs lavemens d'eau froide, n'avoient pas pu jusque-là pénétrer bien avant, tant la roideur & le racornissement des fibres étoient extrêmes. Le premier succès ne se manifesta qu'au troisième mois, & ce fut sur la paralysie des nerfs optiques; la détente arriva, la malade recouvra la vue par des éclats douloureux qui se firent entendre, & qu'elle sentit dans le fond des orbites, en nous les



désignant comme celui que fait le déchirement d'une toile assez fine. Quel triomphe ! Ce premier pas nous ouvrit la carrière de nos conquêtes ; dès cet instant nous portames tous nos regards sur la paralysie de la jambe : son insensibilité totale & son raccourcissement annonçoient un état de crispation peu commun, puisqu'ils supposoient l'entière oblitération des tuyaux nerveux. J'examinai de plus près cette jambe ; je la vis atrophiée de même que la cuisse, & en cherchant la cause de son raccourcissement, je la trouvai dans la contraction des muscles des lombes & dans celle des muscles quarrés, grand oblique, petit oblique & transverse qui, par les efforts du racornissement le plus complet, avoient élevé les os des isles jusqu'à la hauteur des fausses-côtes, de même que feroit le cuir desséché d'une vieille voiture qui, en se racornissant peu-à-peu, obligerait le fer à céder à ses efforts, ce qui est très-cônnu. Il fallut donc travailler au ramollissement de ces muscles, & leur détente devoit nous rendre toute la longueur du membre paralysé ; cette détente arriva en effet après cinq mois de traitement, & ce fut par un éclat très-douloureux qui se fit encore entendre à merveille, & qui fut l'effet de l'ouverture des vaisseaux par la force impulsive du sang & des esprits. Cette opération fut si douloureuse, qu'elle rappela les mouvemens convulsifs en même-temps que les règles qui, depuis la première crise, n'avoient plus reparu, & la jambe fut rendue à sa première longueur.

La paralysie subsistoit encore à cette époque ; l'insen-



sibilité paroissoit même plus profonde, puisque la piqure d'une épingle ne la réveilloit pas. Que faire en pareil cas ? Si ce n'est de continuer à ramollir pour relâcher un membre relâché en apparence, dont cependant la tension & le racornissement nous étoient démontrés, & sur lesquels il ne pouvoit pas nous rester aucun doute. C'est ici où il fallut ranimer la confiance, opposer une constance inébranlable aux attaques du préjugé ; mais ma malade, déjà instruite par elle-même, résista aux efforts de l'importunité & de l'erreur ; elle continua ses bains & sa boisson ; elle y ajouta même un bain local de plus sous la forme d'un *pédiluve tiède*, dans lequel sa jambe trempoit, pour remplir les intervalles du grand bain. Ce fut de cette manière qu'elle répondoit à la critique, lorsqu'enfin la sensibilité reparut au bout d'un an, & ce fut avec douleur : cette jambe, prétendue relâchée, reprit alors ses mouvemens par degrés, de sorte qu'au quinzième mois de boisson & de bain, il ne fut plus question de paralysie, pas même de foiblesse ; la cuisse & la jambe prirent leur force & leur volume : Madame de Bezons quitta les béquilles ; elle marcha, courut à pied & à cheval, & sa guérison fut radicale.

Mais que devinrent les obstructions ? & n'étoient-elles pas assez considérables pour exiger des remèdes à elles propres ? A quoi je répondrai que, toutes considérables qu'elles étoient, elles avoient été enfantées par l'épaississement général des humeurs & par le rétrécissement du calibre des vaisseaux. Le sang dépouillé de son



véhicule par l'effet de tant de remèdes évacuans, avoit perdu toute sa fluidité; ses molécules, devenues très-grossières, n'avoient pu pénétrer à travers ces mêmes vaisseaux: elles s'y étoient arrêtées, & avoient formé ainsi des embarras & de véritables obstructions; la bile elle-même, douée d'un caractère d'épaississement à elle propre, avoit fourni la matière de ces obstructions. Falloit-il autre chose pour les vaincre, que de restituer le véhicule aux humeurs, relâcher les tuyaux, rouvrir ainsi leur calibre, & entraîner les obstructions par le torrent d'une circulation plus fluide & plus coulante? Ce furent tous les apéritifs que je mis en usage, après m'être assuré que tout autre eût été dangereux, & par ces seuls secours le ventre s'ouvrit, les déjections fournirent une grande quantité de petites pierres biliaires qui s'enflammoient au feu. La malade en rendoit journellement dans sa baignoire, & cette heureuse évacuation continua jusqu'à parfaite guérison. Tous les viscères du bas-ventre, sans en excepter la matrice, reprirent alors leurs fonctions; les règles coulèrent; les orages qui les accompagnoient toujours, disparurent entièrement: le parchemin fut ramolli dans tous ses coins, plis & replis, & cette seconde existence fut une seconde vie.

Je m'arrêterai ici pour observer que la paralysie de Madame de Bezons forme le caractère particulier de la paralysie spasmodique sans qu'on puisse le contester; elle réalise elle-seule le racornissement des nerfs à ne pouvoir le méconnoître. En effet, la perte du sentiment & du



mouvement ne pouvoit provenir que de l'interception du cours du fluide nerveux ; & comment cette circulation auroit-elle repris son cours par des remèdes relâchans , si la tension & le racornissement des nerfs n'en eussent été la véritable cause ? Nous observerons encore que le premier sentiment qui reparut dans le membre paralysé , fut celui de la douleur , ce qui nous démontre que le retour de la fibre du dernier degré du racornissement ( qui est celui qui intercepte entièrement le cours du fluide nerveux ) au premier qui la lui rend , doit être marqué par la sensibilité la plus outrée , ainsi qu'il a été exposé par ma théorie , ce qui seroit tout - à - fait contradictoire avec la paralysie qui provient d'une cause opposée ( c'est-à-dire , le relâchement ) , & dans laquelle on ne voit jamais de pareils effets.

Poursuivons , & disons que notre ressuscitée jouit pendant deux ans d'une santé stable & solide , dont sa famille & ses amis partageoient avec moi les douceurs , lorsqu'une légère attaque de goutte vint la déranger. Jusque-là le mal n'étoit pas d'une nature à faire craindre pour les suites ; il étoit même d'un caractère à nous rassurer , puisqu'en séparant de la masse du sang un vice héréditaire , il devenoit plus salutaire que préjudiciable. Mais une seconde attaque , qui fut beaucoup plus vive , & qui parut dans des circonstances morales auxquelles il eût été bien difficile de ne pas se livrer , nous menaça du plus grand danger , puisqu'il se fit un reflux de la goutte sur la poitrine. On y remédia promptement par



la saignée & par l'application de la moutarde sur l'endroit affecté, ce qui détourna le coup en rappelant cette humeur égarée. Une troisième attaque parut enfin dans un temps encore plus critique ; ce fut celui des règles : ce double contraste procura de nouveau le reflux de la goutte sur la poitrine ; le coup fut porté si avant dans le poumon, que six saignées, l'application des sang-sues, & tous les remèdes d'usage ne firent rien du tout : le poumon suppura, & dès ce moment, la perte de la malade fut assurée. La fièvre lente qui s'établit alors avec des crachats purulents, la jeta dans l'espace de huit mois dans le marasme & l'entière consommation. Madame de Bezons mourut enfin ; la société perdit une femme qui lui étoit chère par ses talens & ses vertus, & moi, une amie tendre & respectable, dont je pleure encore la perte. J'offre à mes Adversaires l'ouverture de son corps ; ils y liront les vérités que je leur ai annoncées tant de fois : c'est le plus beau présent que je puisse leur faire.

*O U V E R T U R E du corps de feu Madame  
la Marquise de Bezons.*

« N O U S soussignés, Toussaint Guindant, Médecin  
» des Facultés de Paris & de Montpellier, & nous,  
» Jean-Baptiste Champion, Maître en Chirurgie, ayant  
» été commis pour procéder à l'ouverture du corps  
» de feu Madame la Marquise de Bezons, certifions  
» avoir observé ce qui suit :

» 1.° Le



1.° Le poumon droit étoit adhérent à la plèvre; « la partie supérieure rongée par un ulcère & presque « entièrement détruite; la partie inférieure gangrénée, « & ses vaisseaux nus & à découvert. »

2.° La partie supérieure du poumon gauche étoit « calleuse & abcédée dans son milieu. »

3.° Le médiastin, le péricarde & le cœur étoient sains. »

4.° Le diaphragme avoit plusieurs adhérences, & « n'a offert d'ailleurs rien de remarquable. »

5.° L'estomac, l'épiploon étoient fort sains. »

6.° Le foie étoit volumineux. Le grand lobe avoit « perdu sa couleur naturelle; il étoit noir, & sa mem- « brane extérieure, ainsi que la capsule de Glisson, se « déchiroient au plus léger toucher. »

7.° La vésicule du fiel, le canal cholidoque étoient « dilatés, & l'intérieur de leurs tuniques étoit rempli de « concrétions bilieuses qui avoient acquis la consistance « du gravier. »

8.° De tous les intestins, il n'y avoit que le « *duodenum* qui présentoit quelque chose de particulier; « il étoit teint d'une couleur verdâtre, & parsemé des « mêmes concrétions bilieuses. »

9.° La rate étoit petite, mais saine. »

10.° Les reins, la vessie, le mésentère & la matrice « étoient également sains. »

FAIT à Paris le 5 Septembre 1770. *Signé* GUINDANT,  
Médecin; CHAMPION, Chirurgien.



L'ouverture de ce corps nous apprend que la suppuration du poumon a été la cause de la maladie & de la mort. Les concrétions bilieuses qu'on a trouvées dans la vésicule du fiel & dans le *duodenum*, caractérisent l'espèce de celles que la malade avoit rendues dans sa première maladie; la dilatation du canal cholodoque, celle de la vésicule, & l'augmentation du volume du foie, ne nous apprennent rien de plus, sinon que la grande quantité de pierres biliaires que toutes ces parties contenoient ci-devant, avoit produit cette dilatation: mais l'état sain de l'estomac, de la rate, de la vessie, du mésentère, des ovaires & de la matrice, nous enseigne que les seules boissons aqueuses & tous les humectans, dont la malade avoit fait usage, avoient rétabli ces viscères dans leur premier état: d'où l'on peut conclure que toutes ces obstructions étoient secondaires, c'est-à-dire, qu'elles avoient été produites primitivement par la diminution du calibre des vaisseaux, comme elles ont été ensuite enlevées par la restitution de ce même calibre, puisqu'on n'a employé que les seuls relâchans pour opérer ces effets, ce qui laisse subsister mon argument dans sa force, & le laisse sans réplique.

Mais n'y auroit-il pas encore des objections à faire en faveur de cette matière gouteuse, & pourquoi ne la regarderoit-on pas comme la cause première des accidens hystrériques? En ce cas, le racornissement des nerfs n'en feroit que l'effet, ce qui détruiroit l'hypothèse. A quoi je répondrai que la goutte, comme toute



autre humeur étrangère , ne pourront jamais produire ces accidens , qu'autant que la fibre sur laquelle elles agiront , répondra à leur action ; & ce ne fera que dans le cas de cette disposition spasmodique innée : mais une nouvelle cure de l'espèce de celle-ci va détruire cette objection ; c'est celle de madame Pécauld , citée par elle-même dans le Journal de Médecine & ailleurs.

Dans le mois de Novembre 1768 , je reçus d'Arbois en Franche - comté , un Mémoire à consulter sur l'état & la maladie de madame Pécauld. Cette Dame , âgée de quarante-deux ans , étoit paralytique de la jambe droite , & sujette à des attaques convulsives dont je ne connois pas d'exemple ; ces attaques étoient périodiques ; elles reparoissoient très-régulièrement tous les Lundis à six heures du soir ; elles duroient toute la nuit & tout le lendemain , & laissoient la malade dans un état de stupeur qui ne lui permettoit pas de prononcer un seul mot , encore moins de prendre des alimens , si ce n'est quelques gouttes d'eau , sans éprouver les efforts d'un vomissement qui rappeloit les mouvemens convulsifs. Madame Pécauld ajoutoit elle-même à son récit , que si le conseil auquel elle s'adrescoit ne jugeoit pas son mal incurable , elle partiroit sur le champ pour Paris , prévoyant que le traitement de sa maladie seroit pénible , d'après les informations qu'elle avoit prises ailleurs , & qu'elle avoit besoin de l'appui du Médecin pour en soutenir les épreuves. Je donnai le choix par ma réponse à madame Pécauld de rester à Arbois ou de venir à Paris ; mais elle se



décida sur le champ pour le voyage. Elle arriva en effet les premiers jours de Décembre, & ayant calculé les jours nécessaires pour sa route, elle arriva le Lundi pour me rendre le témoin de la violence de ses attaques; de sorte qu'après l'avoir vue dans ce cruel état, je fus obligé de renvoyer le détail des instructions à un autre jour.

Cet orage passé, j'appris par la malade elle-même, que ces attaques étoient anciennes, mais qu'elles n'étoient parvenues à ce degré que depuis quatre ans, & à la suite d'une couche. Un prétendu lait répandu (source commune de tant d'erreurs dans la pratique) y avoit donné lieu; & ce fut en conséquence que l'on purgea la malade outre-mesure, sans égard à son tempérament, ce qui agaça prodigieusement les entrailles qui dès-lors devinrent si sensibles & si irritables qu'on ne pouvoit les palper sans exciter la douleur: les alimens les plus doux les fatiguoient; ceux qui avoient tant soit peu d'action provoquoient le vomissement & le hoquet, & réveilloient tous les autres symptômes hystériques: on continua néanmoins les toniques & les évacuans, & alors la jambe droite se raccourcit peu-à-peu; elle fut paralytique sans perdre le sentiment: on se désista à cette époque; mais les mouvemens convulsifs reparoissant toujours au période réglé, il ne fut pas possible de laisser la malade sans remèdes; ce période plaidoit trop bien en faveur du quinquina pour ne pas l'employer ici avec confiance. Madame Pécauld fut donc livrée au quinquina & aux différentes préparations de ce spéci-



fique précieux : elle en prit enfin jusqu'à ce que son estomac s'y refusât entièrement. Que faire en pareille circonstance ! la Pharmacie n'est point au dépourvu ; & quel est le Médecin qui ne se flatte de trouver chez elle des ressources ! Se reposer en pareil cas, & devenir le simple spectateur de la Nature, c'est déshonorer l'Art, pour ne pas dire l'Artiste : il fallut donc se retourner d'un autre côté , & en partant du faux principe que cette maladie de nerfs provenoit d'une humeur étrangère qui les agaçoit, on en tira l'indication suivante ; ce fut en faveur de l'évacuation de cette humeur par les voies extérieures, puisque les autres s'y refusoient absolument : les vésicatoires remplirent d'abord ces vues curatives ; on en plaça plusieurs ; on agaça par conséquent davantage ; le mal augmenta, & il ne resta plus d'espoir que dans les anti-spasmodiques ; on en donna, pour ne pas dire qu'on les réitéra ; car dans les premières attaques, on ne les avoit pas épargnés ; mais ces remèdes ne réussirent pas mieux : le mal continua , il fallut recourir à d'autres secours ; ce furent les eaux minérales, dernière ressource pour les paralysies de toute espèce ; mais si elle est par fois infructueuse, sert-elle du moins de dissipation aux malades, & très-souvent de trêve aux attaques meurtrières du Guérisseur.

Madame Pécauld fut transportée enfin aux eaux de Luxeuil : elle ne voyagea jamais les Lundis ni les Mardis ; ces malheureux jours furent destinés à son martyre : elle revint à Arbois avec ses maux, désolée



de ne point mourir, lorsqu'une main secourable que la Providence lui envoya, vint ranimer ses espérances en lui citant la guérison de madame la Marquise de Bezons, celle de madame de Cligny & autres de cette espèce. Notre malade écouta cet Oracle sans trop de confiance; mais après avoir pris des informations sur les faits cités & attestés, elle conçut des espérances de guérison: elle m'écrivit en conséquence, & elle partit pour Paris, résolue de ne plus retourner à Arbois qu'elle ne fût guérie. Cette démarche m'assura d'abord la confiance de cette respectable Dame; c'en étoit bien assez pour allumer mon zèle; je lui donnai donc mes soins avec empressement, je lui vouai en même temps l'attachement le plus sincère, je la consolai dans ses souffrances par la douce espérance que je ne cessois de lui donner de les voir finir dans peu. Quant au traitement que j'avois à lui prescrire, il lui étoit déjà connu par les informations qu'elle avoit prises, & par mon *Traité des Vapeurs* qu'elle avoit lû & relû plusieurs fois; il ne fut plus question que d'opérer.

Après m'être bien assuré de l'état des viscères du bas-ventre, & n'y ayant rien trouvé que la sécheresse la plus marquée, je prononçai en faveur du bain tiède. Madame Pécauld resta dans l'eau dix heures par jour, elle y furnagea; sa boisson fut de l'eau de veau, elle fut très-abondante: ses alimens se réduisirent à des soupes de riz, à l'eau ou au lait; l'agacement des houpes nerveuses de son estomac ne lui permit jamais d'essayer



une autre nourriture; un régime aussi sévère devoit être suivi d'un prompt succès : néanmoins nous ne le vîmes opérer qu'au fixième mois que les attaques convulsives disparurent. C'en fut assez pour la malade ; car jusque-là elle auroit consenti à perdre sa jambe au profit des convulsions ; mais en continuant nous parvinmes à la détente du membre paralysé : cette détente se fit avec le même bruit & dans le même endroit que chez Madame de Bezons, puisque le bassin étoit remonté de même jusqu'à la hauteur des fausses-côtes par la contraction des muscles. Nous étions alors au dixième mois du traitement ; le quinzième, madame Pécauld marcha & fut guérie : elle retourna à Arbois où on la voit aujourd'hui, non sans admiration, jouir d'une santé parfaite (o).

---

(o) Ces accès convulsifs périodiques sont très-rares & peu connus des Médecins ; ceux de Paris avouent qu'ils n'en avoient jamais entendu parler avant moi. Je citerai néanmoins après celle-ci, la dame Amalric, épouse d'un Négociant de la ville de Nîmes en Languedoc, qui pendant trois ans consécutifs en a éprouvé trois par jour, aux mêmes heures, & qui après avoir été traitée infructueusement avec tous les anti-spasmodiques connus, l'opium & le quinquina, en a été enfin délivrée par les mêmes remèdes que madame Pecauld. Je citerai encore la demoiselle Aumon, de Strasbourg, qui a passé par les mêmes épreuves, & qui a été guérie par le même traitement ; & enfin une jeune Princesse qui depuis dix-huit mois essuie patiemment trois de ces accès périodiques par semaine, dont la durée de chacun est de vingt-trois heures, & madame la Comtesse de V\*\* qui en a deux par jour. Je n'annoncerai pas de long-temps la guérison de ces deux Dames par les difficultés insurmontables que je rencontre dans leur traitement.



On observera que dans cette cure il n'a paru aucune évacuation, si ce n'est de quelques pellicules membraneuses dont la matrice, la vessie & les intestins se sont dépouillés, ce qui éloigne tout soupçon d'une humeur étrangère. La constipation a toujours été chez madame Pécauld le premier symptôme de sa maladie, & j'apprends qu'elle subsiste encore quoiqu'elle se porte bien.

Poursuivons en ajoutant au récit des deux cures que je viens de citer, celui d'une troisième & d'une quatrième du même genre, faites à Paris sous les yeux de mes Antagonistes; & si je me borne là, c'est par la crainte de blesser trop profondément l'amour-propre de ceux qui m'en ont procuré tant d'autres en se conduisant en aveugles, & sur les faux principes de relâchement auxquels ils sont toujours plus asservis. La première regarde une Demoiselle de quatorze ans, Pensionnaire dans le Couvent des Dames Religieuses de Sainte-Avoie. Cette Demoiselle souffroit depuis long-temps des douleurs aux cuisses & aux jambes qui augmentoient pendant la nuit, & pour lesquelles on avoit appliqué quelques remèdes externes, mais sans fruit. Un Médecin de réputation, toujours prévenu contre l'affection scorbutique, accusa le scorbut, & prescrivit les anti-scorbutiques qui ne réussirent pas mieux; le mal augmenta, & les jambes se contractèrent, ce qui, bien loin d'ouvrir les yeux de ce Médecin, le confirma davantage dans son opinion, attendu l'affinité de cette contraction des nerfs avec celle qu'éprouvent les vrais scorbutiques;



il insista donc sur les spécifiques de ce mal : ce fut le vin de Demouret, & on le prodigua; la contraction des jambes devint alors si forte, que la paralysie fut complete : la malade perdit les jambes, & fut déclarée incurable ; à cet état, il survint de nouveaux maux ; la poitrine & les entrailles, irritées par ces remèdes incendiaires, s'échauffèrent considérablement, & firent craindre pour la vie de cette Demoiselle. La tête ne fut pas à l'abri de cette irritation ; le sommeil disparut, l'esprit s'égara par intervalles ; la malade avoit par fois de petites vivacités qui annonçoient le trouble du cerveau : tout étoit enfin dans le plus grand désordre.

Deux Personnes de considération, alarmées de l'état de cette Demoiselle, me firent l'honneur de me consulter ; elles me menèrent dans son Couvent ; j'examinai la paralysie ; j'entendis le récit de ce qui avoit précédé, & je conclus que le premier symptôme du mal provenoit des efforts impuissans que la Nature avoit faits dans la première éruption des règles : que la matrice peu flexible s'y étoit refusée ; le sang se portant avec plus de force dans ce viscère, avoit produit des irritations, suscité des spasmes dans les attaches & les cordons de la matrice, & avoit procuré ainsi les premières douleurs : que celles des jambes avoient été les suites des premières, & que la méprise du Médecin dans ce premier début, étoit la cause de tous les accidens, de sorte que l'affection scorbutique prétendue étoit le fruit de la première



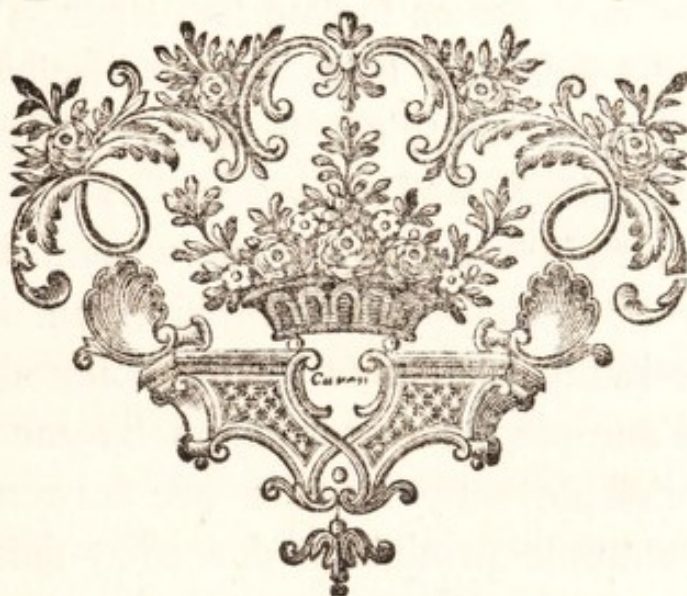
faute, & qu'enfin le total inculpoit les Médecins ; car il y en avoit eu plusieurs de consultés.

Tel fut le tableau que me présenta cette maladie. Mon pronostic fut des plus avantageux, après que j'eus reconnu pour cause le racornissement des nerfs ; dès ce moment, on changea de régime, on supprima tout remède, on donna de l'eau de veau, on baigna la malade : on la guérit ainsi dans quelques mois de sa paralysie ; elle furnagea dans le bain ; elle s'y enfonça : on lui mouilla la tête avec de l'eau froide, & le rétablissement du cerveau suivit de près celui de tout le corps. On peut conclure de cet exemple & d'un millier d'autres de cette espèce, qu'un Médecin qui verroit le scorbut partout, seroit bien plus dangereux que celui qui ne verroit que racornissement ; celui-là tue ses malades à coup sûr, tandis que l'autre, en se trompant, ne peut jamais devenir meurtrier.

En voici un autre qui méconnoissant encore le racornissement, attribue ses effets à ceux du rhumatisme, & se conduit en conséquence. M. Perrot de Saint-Ange, Avocat général de la Cour des Aides, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament fort & robuste, devint paralytique de ses mains & de ses pieds, après l'usage de beaucoup de remèdes sudorifiques dont on l'avoit abreuvé dans la vue de le guérir d'un prétendu rhumatisme ; le mal augmenta par l'effet de ces remèdes ; on demanda conseil, & dans peu la méprise fut reconnue :



M. Perrot quitta son régime échauffant pour recourir à l'eau & aux bains domestiques ; il guérit parfaitement. Je m'arrête ici, & je déclare que c'est dans la crainte de nuire à des Confrères que je respecte infiniment, mais dont la conversion me tient trop à cœur pour avoir gardé le silence. Je passe à de nouveaux effets du racornissement ; je les leur offre comme une nouvelle preuve du desir que j'ai de les instruire.





---

R A C O R N I S S E M E N T  
D E L'ÉPINE D U D O S.

TOUTES les fois qu'il y aura roideur des solides , le cours des liqueurs fera gêné plus ou moins dans les circonvolutions des vaisseaux , suivant le degré de rétrécissement de leur calibre , ce qui procurera des irritations. Toutes les parties nerveuses du corps seront donc exposées aux spasmes , & ceux-ci feront naître divers accidens , suivant les différentes fonctions qui en seront dérangées : tant que ce spasme sera léger , il sera amovible , c'est-à-dire qu'il se transportera facilement d'une partie sur une autre ; c'est ce que les Médecins ont appelé jusqu'ici *métastase des vapeurs* , parce qu'ils attribuoient ce déplacement au seul mouvement des liqueurs , tandis que ce symptôme est primitivement l'effet de la tension de la fibre nerveuse , & que son déplacement est celui d'une plus grande irritation sur une partie éloignée ; & c'est de cette manière que les remèdes actifs que l'on emploie produisent des effets satisfaisans , en guérissant le spasme d'une partie pour en produire un autre. Telle est la source de l'erreur des Médecins ; telle est encore celle des malades qui , courant au soulagement momentané , augmentent ainsi leurs maux par ces sortes de soulagemens , & finissent par se donner la mort : il arrive aussi de cette erreur que voulant déplacer un spasme , soit par des topiques violens , soit par des



remèdes internes de la même force , on augmente si fort le degré d'irritation sur les solides , que l'on provoque le racornissement de la partie affectée , & alors plus de remèdes capables de le déplacer ; & cette tension augmentant à mesure que l'on s'efforce de la détruire par des remèdes irritans , devient enfin la source de mille maux & de plus grandes fautes encore que l'on commet journellement dans la pratique. Les Observations que je rapporterai ci-après nous fournissent la preuve de toutes ces vérités.

En 1768 , M. de\*\*\* , Évêque de N\*\*\* , âgé de trente - cinq ans , fut attaqué d'une douleur sourde à la région des reins qui imitoit assez la lombalgie : cette douleur se soutint au même degré pendant quelque temps , & jusque-là M. de N\*\*\* ne fit pas beaucoup de remèdes ; mais étant devenue plus forte , il fallut recourir au Médecin : celui-ci accusa d'abord le rhumatisme , & proposa en conséquence des sudorifiques : le mal augmenta par l'effet de ces remèdes , & on changea le traitement ; ce furent des purgatifs que l'on mit en usage & certains topiques vantés qui ne réussirent pas mieux , ce qui fit prononcer ce Médecin pour les Eaux minérales d'Aix-la-Chapelle. M. de N\*\*\* fut transporté à Aix ; il y but , on le baigna , on le doucha à différentes reprises , on excita les sueurs , on dessécha par conséquent davantage , on irrita de nouveau , & le mal augmenta : on appliqua néanmoins des ventouses scarifiées ; on finit enfin par les vésicatoires que l'on



plaçâ cruellement sur les reins , sans envisager que les cantharides ont une action déterminée sur les voies de l'urine , & que ces parties sont précisément celles qu'il faudroit garantir , s'il étoit possible , de l'effet de ce remède toutes les fois qu'il faut y avoir recours.

Après tant d'épreuves inutiles faites à Aix sous les yeux du Médecin des Eaux , & par l'avis du premier qui en avoit conseillé l'usage , M. de N\*\*\* revint à Paris : un nouveau Médecin à qui il s'adressa ne prononça pas d'abord sur la cause du mal , & après de mûres réflexions , il se décida en faveur du rhumatisme : il ordonna la diète blanche , mais le lait donna la constipation , il augmenta les douleurs ; le ventre se gonfla considérablement , & le mal fit alors des progrès si rapides que le malade perdit le sommeil entièrement : il ne put plus se coucher , ce qui dura huit mois : mais ce qui alarma davantage , ce fut l'incurvation de l'épine du dos qui déconcerta le Médecin jusqu'à lui arracher l'aveu de ne rien entendre à cette maladie ; & cet aveu , selon moi , lui fait beaucoup d'honneur. Cette tournure de l'épine formoit une bosse sur un côté de la poitrine & un enfoncement du côté opposé ; elle se prolongeoit ensuite tout le long des vertèbres en formant un  $\xi$  ; ce phénomène Anatomique devint alors un sujet de méditation pour plusieurs Médecins & Chirurgiens tous plus célèbres dont cette Capitale abonde , & chacun prononça d'après ses idées. Peu content de tous ces différens avis , on écrivit à l'Étranger : M. de Vans-vieten donna le sien ; parmi



le nombre, il y en eut un qui entraîna les suffrages, ce fut celui qui prononçoit en faveur du *rachitisme* : la courbure de l'épine autorisoit cette opinion, & il fut décidé définitivement que M. de N\*\*\* étoit rachitique (par privilège sans doute, car nos Écoliers savent que le rachitisme est une maladie de l'enfance qui suit les différens degrés de l'accroissement du corps, & non celle d'un adulte); mais n'importe, un Médecin despote avoit décidé la question; il avoit entraîné le plus grand nombre des suffrages, il n'y avoit plus rien à répliquer, & le remède étoit trouvé, c'étoit le sirop de Belet, spécifique nouveau que l'on vouloit accréditer en le donnant pour infallible (on saura tout en passant, que ce sirop n'est autre chose qu'une dissolution de mercure par l'acide nitreux, & qu'il est corrosif, ainsi que je le prouverai ailleurs par ses effets). Cette proposition ne fut pas du goût de tout le monde; le malade lui-même s'y refusa, & je fus appelé. J'aurois été peut-être alarmé, comme tant d'autres, à l'aspect de ce corps, si je n'eusse été auparavant instruit de ce qui se passoit chez le malade. Son état étoit connu de tous les Médecins par le bruit que faisoit la diversité d'opinions : chaque avis avoit trouvé des partisans; & c'étoit à Paris, comme dans la Province, la nouvelle du jour. Il y a plus, il falloit bien se garder d'épouser trop vivement la querelle, on auroit pu trouver sur ses pas des cerveaux beaucoup trop échauffés dans les partisans du sirop de Belet dont on vouloit assurer le débit.



Je vérifiai néanmoins le local affecté ; je m'instruisis plus particulièrement de tout ce qui avoit précédé , & j'appris que M. de N\*\*\* avoit toujours rendu , depuis l'enfance , des urines troubles & bourbeuses , & qu'après des travaux pénibles & des contentions d'esprit beaucoup trop fortes pour lui , ces urines étoient devenues claires & limpides , & que c'étoit à cette époque que les premières douleurs avoient paru : cette découverte me montra d'abord la route de ce dédale ; elle me conduisit jusqu'aux remèdes employés mal-à-propos , & enfin jusqu'au sirop de Belet auquel le malade alloit être livré pour la dernière fois ; car on verra , par la suite de cette Histoire , que ce Prélat respectable , si chéri de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître , alloit être la victime de ce remède & de son Apologiste. Je présimai pour lors que les reins étoient embourbés par le sédiment en question , & que la cause première de cet embourbement étoit le spasme de ces parties & des environs. La limpidité des urines n'en étoit-elle pas le symptôme pathognomonique ? M. de N\*\*\* me parut donc dans le cas du racornissement , lui en total , & plus particulièrement son épine du dos : cet arrêt fut prononcé en présence de beaucoup de personnes prévenues contre mon opinion , dont l'une , déjà imbue des idées rachitiques , ne craignit pas de me répondre : *Que ma Médecine étoit donc une selle à tous chevaux.* A quoi je repliquai avec toute la décence que m'inspiroit le respect , légitimement dû à celui qui me tint



ce langage : *Que c'étoit le même cheval que l'on me présentait presque toujours , & que , par cette raison , j'étois forcé d'offrir la même selle.* Qu'il en coûte pour établir la vérité ! & quand on a le courage de s'en déclarer l'apôtre , ne doit-on pas s'attendre à en être le martyr ?

Je ne m'en tins pas là , j'entrai dans les détails les plus minutieux : je fis plus , j'exposai mon avis publiquement en le donnant par écrit , & je me retirai. Cet avis fut présenté à tous les Consultans ; il fut approuvé de plusieurs , ce qui détermina M. de N\*\*\* à me donner sa confiance. Les cris des Apologistes du sirop redoublèrent alors ; ils étaloient les merveilles qu'avoit déjà opérées ce remède ; ils citoient des exemples bons à vérifier ; mais on se transporta sur les lieux cités , & on n'y trouva rien. Cette manœuvre , peu digne d'un Médecin célèbre , indigna le malade , & je devins alors le maître de son sort.

M. de N\*\*\* fut livré à l'eau de poulet & aux bains tièdes ; sa boisson fut des plus abondantes ; son bain fut presque continuel : car souffrant continuellement sur son fauteuil , & ne trouvant aucun repos depuis huit mois dans aucune position , autant valoit-il souffrir dans sa baignoire : il y passa donc des journées entières , & très-souvent des nuits en souffrant , en criant , & l'on peut dire sans hyperbole , que sa situation étoit celle d'un criminel sur la roue ; nous passâmes ainsi trois semaines sans progrès & sans amendement. Comment gagner à ce prix la confiance ? Les douleurs redoublèrent



enfin, & la néphrétique ne fut plus douteuse; on saigna, on resaigna, & après cette seconde saignée, les urines se chargèrent d'un sédiment, que l'on savoit être la cause du mal. La fièvre cessa pour lors, mais le sédiment des urines se soutint toujours avec la même abondance; on reprit les bains: enhardi par ce succès, on fut autorisé à se croire dans la bonne route; on souffrit alors sans murmurer, je pourrois dire, avec plaisir, & on eut bientôt la récompense qui étoit due à des travaux aussi pénibles: le sédiment devint plus tartareux; des glaires & des flocons l'accompagnèrent, les douleurs diminuèrent, le malade put enfin se coucher; en continuant ce régime, il put marcher; il dormit de même, & par une constance inébranlable à s'humecter, le ventre s'ouvrit: les évacuations furent d'une nature satisfaisante; la bile, l'atre-bile coulèrent abondamment, & dès ce moment l'épine du dos eut gagné une moitié de son extension. Ce premier relâchement m'annonça qu'il étoit temps d'évacuer & d'entraîner les embarras qui s'étoient formés dans les entrailles; le petit lait remplit mes vues à cet égard, & ce remède opéra avec succès: les progrès devinrent chaque jour plus considérables. M. de N\*\*\* sortit; il monta en voiture, & l'épine du dos se redressa tout-à-fait par degrés; il ne resta à M. de N\*\*\* qu'un léger ressentiment de douleur dans les reins toutes les fois qu'il falloit éternuer, & non autrement, ce qui annonçoit un reste de roideur, & peut-être une adhérence qui ne permettoit pas encore aux muscles



de se contracter librement. On soupçonnoit un noyau calculeux dans le rein droit ; mais la théorie des embarras spasmodiques ne me permit pas de supposer des obstructions plus fortes que le calibre des vaisseaux ne pouvoit le permettre, & ce calcul n'eût jamais pu se former à travers un spasme aussi considérable. M. de N\*\*\* ne reprit pas moins sa première santé ; il montoit à cheval, il vaquoit à toutes les fonctions de son ministère, sans en excepter les plus pénibles, puisqu'on l'a vu depuis officier à Reims auprès de la personne du Roi le jour de son Sacre.

Je demande à présent si le sirop de Belet auroit produit les mêmes effets que l'eau de veau & le bain chez ce rachitique prétendu ; la réponse est trop affirmative pour prendre la peine d'en appeler aux effets de ce remède. Il est donc évident que M. de N\*\*\* en seroit mort ; il est tout aussi évident que les nouvelles irritations que ce remède auroit procurées , auroient produit l'inflammation , & celle-ci la suppuration, & alors l'ouverture du corps auroit prouvé aux Médecins que la maladie étoit incurable, parce qu'ils ne se feroient jamais douté que l'inflammation & la suppuration fussent l'effet d'un traitement aussi meurtrier. C'est de cette manière que meurent la plupart des racornis méconnus, & c'est ainsi que l'ignorance s'enveloppe de son manteau ; d'où naît cette extrême difficulté de parvenir au vrai.

Quelle étoit donc cette fatalité qui a voulu que



M. de N\*\*\* vînt nous fournir la preuve de cette assertion, puisque ce malheureux pronostic ne se vérifia que trop sur lui-même en 1776. Ayant succombé moi-même sous le poids de mes fatigues, je me vis forcé de partir brusquement de Paris en 1772 pour venir dans ma patrie y chercher du repos & la santé. M. de N\*\*\* me perdit donc de vue. Devenu libre dans ses actions comme dans son régime, il oublia mes conseils ; il chercha tous les moyens de se débarrasser de son petit *bobo* ( c'est ainsi qu'il appeloit cette espèce de douleur qu'il ressentoit dans les reins toutes les fois qu'il éternuoit & jamais autrement ) : infidèle enfin pour la première fois, il s'adressa à un autre Médecin qui prononça en faveur d'une cause humorale, c'est-à-dire contre mon avis & contre le traitement qui avoit si bien réussi ; & cette cause, selon lui, étoit logée dans les muscles des lombes : il proposa ensuite, pour la détruire, le sublimé corrosif. M. de N\*\*\* fut effrayé de ce conseil ; il opposa même une forte résistance avant de se soumettre à l'action de ce terrible remède, parce qu'il en connoissoit la valeur depuis l'époque du sirop de Belet ; mais il ne succomba pas moins, & cette première épreuve le punit sévèrement de sa foiblesse. Un second Médecin succéda à celui-ci, qui accusa la même cause, & proposa des pillules fondantes & purgatives qui ne réussirent pas mieux. Ces deux essais dégoûtèrent pour le moment M. de N\*\*\*, & réveillèrent sa confiance en son libérateur : il m'écrivit en conséquence ;



il me parut si contrit , en me promettant de ne plus retomber à l'avenir , qu'il me persuada ; mais il n'attendit pas ma réponse , il partit pour Laufane , entièrement résolu d'essayer d'autres remèdes pour éviter les longueurs du régime auquel je l'avois livré. Que fera en pareille circonstance le Médecin de Laufane ! il blâmera sans doute l'emploi du sublimé corrosif & celui des pillules fondantes , puisque l'un & l'autre de ces remèdes avoient si mal réussi , il proposera au malade de revenir à son premier traitement. Et en effet , M. de N\*\*\* fut livré de nouveau à l'eau de poulet & aux bains tièdes , & avec ces seuls secours , on remédia aux nouvelles irritations qu'il venoit d'essuyer. Il revint à Paris avec un arrangement projeté pour l'année suivante , par lequel il étoit convenu de porter les derniers coups sur cette prétendue cause locale avec des remèdes plus décisifs : ces remèdes furent une tisane sudorifique , des pillules purgatives , des bouillons de vipère & les eaux d'Aix-la-Chapelle. Une saison ne suffisant pas , on y revint une seconde , & dans celle-ci on ajouta tout ce que la Pharmacie la plus active pouvoit fournir : le mal augmenta considérablement , & le malade quitta Laufane pour la dernière fois.

Revenu à N\*\*\* , il se livra aux fonctions de son ministère avec une ardeur qui seule dénotoit l'effervescence de son sang & celle de ses esprits ; il voulut monter en chaire , & dans l'action de cet exercice évangélique , il vomit le sang à pleine bouche. L'hémoptysie



succéda ensuite à ce vomissement, & cette catastrophe dévoila l'imprudence; on remédia à ce désordre par des saignées répétées, après lesquelles on transporta le malade à Paris: le Médecin, auquel il fut confié, reconnut d'abord cet état inflammatoire; il prescrivit de nouvelles saignées qui calmèrent l'hémoptysie. J'arrivai à Paris à cette époque (c'est celle où j'y fus appelé par madame la Comtesse de Boufflers); jusque-là la suppuration du poulmon n'étoit pas commencée, puisque la toux avoit entièrement cessé: nous ne nous occupâmes donc, le Médecin ordinaire & moi, qu'à appaiser toujours plus cet état inflammatoire, & nos opinions ne se croisèrent jamais à cet égard. Notre malade ne vécut pour lors que de concombre, de laitue, &c. il buvoit de l'eau de veau avec un nouveau goût, lorsqu'après un mois de ce régime, l'hémoptysie reparut; le mois suivant, il en parut une troisième; trois semaines après, une quatrième, dont je fus déconcerté: il fallut revenir à la saignée à toutes ces époques; mais dans celle-ci l'ouverture de la veine m'ayant fourni un sang coëneux au plus haut degré, je soupçonnai des démarches cachées: j'en murmurai secrètement, lorsqu'enfin je déclarai publiquement que toutes ces récidives ne me paroissoient pas naturelles, encore moins la qualité du sang que je voyois sous un régime aussi extraordinaire, & je me retirai après avoir publié hautement mes soupçons. M. le Prince de\*\*\*, aujourd'hui Son Éminence le Cardinal de\*\*\* étoit présent; il m'entendit, & jugeant par mes expressions



que j'étois décidé à faire cette découverte, il voulut bien prendre la peine de la faire lui-même; pour cet effet, il reste auprès de son ami & vérifie le fait: l'heure de la purée de concombre arrive; il la goûte; celle de la boisson arrive à son tour, il veut la goûter encore, & par ce double essai, il découvre le mystère. Cet illustre Prélat, cet ami généreux de M. de N\*\*\*, fort tout étonné, arrive chez madame la Comtesse de Boufflers où je logeois, & ne m'y trouvant pas, il dépose sa confiance à cette respectable Dame. Je fus instruit à onze heures du soir que la purée de concombre & l'eau de veau étoient arrosées avec de l'eau de Rabel; l'odeur de cette préparation chimique dominoit tellement, qu'on ne pouvoit pas s'y méprendre. Qu'entends-je? Les réflexions de la nuit mirent le comble à ma douleur. Le jour parut; je courus chez mon malade qui étonné de me voir de si grand matin, m'en demanda la raison. « *Ha, Monseigneur! que n'ai-je pas à vous dire, quand je découvre que vous faites des remèdes cachés en ma « présence? Moi, mon ami! serois-je coupable envers « vous & envers moi d'un tel procédé?* » A ces mots, tout son monde est appelé, & à la première question, un Valet-de-chambre se prosterne & avoue sa faute; mais il déclare en même-temps son innocence, puisqu'il a obéi, nous dit-il, au Médecin de la maison. Qu'entends-je encore! Quelle sera donc la fin de cette tragique scène! On court chez l'Apothicaire, on lui demande son registre; celui-ci arrive, & nous fait le même aveu, en



ajoutant qu'il avoit fait ses représentations à cet égard, relativement à la quantité qu'il avoit déjà livrée d'eau de Rabel, mais que s'il n'avoit pas obéi au Médecin, il exposoit sa réputation & sa fortune. Toute la famille de M. de N\*\*\* se rassembla à mes cris, ses amis, son Clergé, ses voisins, & l'on conçoit aisément quel fut le dénouement de cette tragique aventure; la vérification du registre de l'Apothicaire nous apprit que depuis la première époque du crachement de sang, le malade étoit livré à son insu & au mien, à l'eau de Rabel; nous apprîmes aussi que le Valet-de-chambre avoit eu ordre d'en verser plusieurs gouttes dans chaque verre de sa boisson & dans la purée de concombre. Le remède découvert, on jugea ses effets; cet astringent vitriolique, devenu corrosif en agissant sur des fibres crispées, produisit l'inflammation & l'ulcère. La phthisie pulmonaire fut alors confirmée; les crachats devinrent purulens; la fièvre lente s'établit, & le mal fut sans remède. Ma présence fut alors plus qu'inutile; je revins à Arles; le malade voulut absolument venir m'y joindre, lorsque son compagnon de voyage, M. le Baron de Bon, le décida en route de se replier sur Montpellier, dans l'espérance que les Médecins célèbres, dont cette ville abonde, trouveroient encore des ressources pour le soustraire au funeste coup dont il étoit menacé. M. Barthès en fut chargé, & si ce Professeur célèbre ne répondit pas aux espérances que l'on avoit conçues de ses talens, ce ne fut pas sa faute. Le mal empira donc



donc toujours plus ; notre malade voulut encore me voir pour se consoler avec moi : il m'appela à Montpellier, & le résultat de mes conférences avec M. Barthès, fut de l'engager à partir pour N\*\*\* où il mourut quelques mois après.

Je ne me permets aucune réflexion sur ce genre de mort ; je me contente seulement de révéler ici que ce n'est pas le seul malade de cette espèce que l'on a arraché de mes mains après la guérison. L'ouverture de son corps montra tous les viscères sains, à l'exception du poumon qui avoit suppuré ; les reins & la vessie étoient par conséquent hors de soupçon de tout vice local, ce qui nous prouve que toutes ces parties avoient été ci-devant débarrassées des matières étrangères qui s'y étoient arrêtées par l'effet du rétrécissement de leurs tuyaux : cela nous prouve encore que M. de N\*\*\* auroit guéri radicalement tôt ou tard s'il avoit voulu se gêner plus long-temps dans son régime, & se soumettre aux mêmes remèdes jusqu'au terme du parfait relâchement.

Je reviens à mon sujet pour apprendre à la Chirurgie, que le spasme vaporeux exige d'elle des égards & la connoissance parfaite de ses effets, si elle ne veut pas être comptée au nombre de nos complices. Pour cet effet, je citerai une Dame qui tourmentée du clou hystérique depuis long-temps, fut soupçonnée par un Chirurgien de nom d'avoir un épanchement de matière entre le crâne & la dure-mère ; & d'après cette idée, cette malade fut condamnée à l'opération du trépan.



On a vu à Paris un certain Prémontré, attaqué d'un spasme douloureux sur la lèvre supérieure & sur la joue, subir par l'ordonnance d'un Médecin fameux, trois incisions transversales à pure perte; l'exemple de celui-ci en séduisit un second à Dijon: j'en ai découvert depuis un troisième à Lyon, & nombre d'autres qui ont subi des opérations semblables en différentes parties de leur corps; tous ces malades portent aujourd'hui des marques ineffaçables de leur crédulité, & d'une confiance donnée au hasard ou au bruit d'une réputation du moment, & tous ces malades sont venus depuis me demander des secours. J'ai déjà cité plus d'une fois une Dame qui non contente de s'être fait arracher onze dents, subit par surcroît une opération encore plus cruelle sur la mâchoire supérieure, où les Chirurgiens de Paris avoient supposé une carie; ce dernier exemple est trop commun pour venir à d'autres citations: mais en voici un que l'on peut regarder comme neuf, & qui mérite d'être exposé avec détail.

Étant à Lyon en 1763 pour madame de Clugny, déjà citée plusieurs fois, je fus prié de me rendre chez mademoiselle Roux, fille cadette d'un Négociant de cette ville, chez laquelle je trouvai deux Médecins assemblés, & un Chirurgien d'une réputation bien méritée (M. Poutau); ces trois Consultans étoient à délibérer sur l'opération de la nephrotomie, & mademoiselle Roux étoit le sujet sur lequel on devoit opérer. Cette Demoiselle, âgée de dix-huit ans, étoit hystérique,



fans qu'aucun de ces trois Messieurs s'en fût jamais douté ; parmi le nombre des symptômes de sa maladie, un seul les avoit déconcertés : c'étoit une douleur fixe & continue dans le rein droit, pour laquelle on employa d'abord plusieurs topiques adoucissans qui n'eurent aucun succès : on saigna ensuite & on resaigna jusqu'à ce que l'on eût amené les mouvemens convulsifs, & la douleur se soutint néanmoins avec la même force ; on soupçonna pour lors un embarras dans le rein, & on se décida en faveur du vésicatoire ; le mal augmenta considérablement après cette application ; on en fit une seconde : celle-ci n'ayant rien opéré, on fit faire un seton sur l'endroit douloureux, & dès ce moment la jeune Demoiselle fut livrée aux convulsions les plus terribles : on suspendit alors toute autre tentative chirurgicale, pour se livrer aux anti-spasmodiques ; la dose de ceux-ci ne fut pas ménagée, mais les convulsions redoublèrent, & le danger commençoit à devenir très-pressant. Que faire en pareil cas ? Les Médecins furent embarrassés, mais la Chirurgie plus fertile en ressources par le secours de l'instrument, offre toujours des expédiens au Chirurgien qui croit tout savoir & qui ne doute de rien ; celui-ci auroit même rougi de son insuffisance, & profitant du silence des deux Médecins ses adjoints, il prononça pour l'opération de la nephrotomie (*p*), après avoir décidé qu'il

---

(*p*) Cette opération n'a été faite encore que sur le cadavre ; elle n'est par conséquent connue que de nom.



y avoit une pierre dans le rein: il plaida si bien sa cause, qu'il persuada la famille & même les assistans, & alors il n'y eut plus qu'un avis en faveur de cette cruelle opération. Le rendez-vous fut pris au lendemain à dix heures du matin; mais la nuit, dit-on, porte conseil: un parent, alarmé de l'état de cette Demoiselle, ainsi que des projets du Chirurgien, vint troubler la sécurité de la famille; l'heure donnée arrive, on s'assemble, on prépare l'appareil, & l'on va porter l'instrument dans le rein de cette jeune fille, lorsque le parent en question demande du délai & m'appelle au conseil.

J'arrive sans trop savoir ce que l'on exigeoit de moi, & à la vue de l'appareil, je suis instruit de ce dont il s'agit. Quelle fut ma surprise! On me fait le récit de la maladie; j'en découvre la cause, & je me vois forcé de prononcer contre les trois avis: je donnai donc le mien, mais ce fut avec toute la modestie qu'exigeoit une pareille commission; néanmoins je fus hué; disons mieux (dans une consultation aussi tranchante on peut trancher le mot), je fus insulté. Je connoissois jusque-là toutes les rigueurs des contradictions médicales, sans en connoître les dangers; ce jargon peu connu m'irrita, mais mon ame n'en devint que plus sensible: je m'attachai donc à consoler cette pauvre souffrante, je me déclarai en ce moment son défenseur & son soutien, & ce fut de cette manière que je répondis aux injures. Je repris le détail de ses maux, je prouvai clairement que la douleur primitive étoit simplement l'effet d'un spasme nerveux, que



de très-petits secours auroient détruit dans son principe, si on avoit su les employer : que cette douleur avoit augmenté ensuite par l'effet des emplâtres vésicatoires & du seton : que les anti-spasmodiques & les saignées avoient procuré elles seules les convulsions : que l'augmentation de tous les symptômes avoit été le fruit du traitement : que le cruel avis qui avoit prononcé pour l'opération de la néphrotomie, étoit une suite de la première erreur, & qu'il ne s'agissoit enfin que de revenir sur ses pas pour trouver le fil du labyrinthe dans lequel on s'étoit égaré.

Je fis observer encore que cette douleur avoit été précédée par les symptômes de l'hystéricité la plus marquée ; la diminution des règles, les coliques qui les accompagnoient toujours, les vents, la tension du ventre & l'abondance d'une urine claire & limpide, me le certifioient : je persuadai enfin, & je me chargeai tout seul de cette guérison.

Mademoiselle Roux fut plongée le même jour dans un bain froid malgré les convulsions ( nous étions au mois d'Août ) ; elle y fut attachée, l'eau du bain s'échauffa en peu de temps : il fallut la renouveler plusieurs fois dans l'espace de douze heures qu'elle resta dans sa baignoire, ce qui m'assura que la raréfaction dominoit chez elle sur la tension de la fibre. Cette première épreuve ne fut pas sans succès ; les douleurs diminuèrent, & les convulsions cessèrent : on y revint le lendemain ; l'eau du bain s'échauffa encore par la seule chaleur du



corps : les douleurs furent moins vives que la veille, & la malade dormit ; le troisième jour, même remède & même succès : au huitième enfin, les douleurs disparurent entièrement, & la guérison fut assurée. La boisson fut abondante, les lavemens d'eau froide ne furent pas épargnés, & au bout de trois semaines, mademoiselle Roux fut si radicalement guérie, qu'elle fit avec moi le voyage de Lyon en Languedoc, où elle fut trouver sa famille. Mon récit est effrayant ; il paroîtra peut-être exagéré : en ce cas, la famille de mademoiselle Roux offre à mes incrédules de leur en fournir les preuves ; j'offre à mon tour le certificat des trois Médecins consultants, car je n'imagine pas que si je le leur demandois, ils eussent le courage de nier le fait & tout le contenu de cette histoire. Il en seroit de même d'une autre cure de cette espèce que voici.

Une Fille du peuple, demeurant à Lyon rue Mercière, chez un Tireur-d'or, fut attaquée dans le même temps d'un spasme douloureux qui s'étoit emparé des nerfs optiques, pour lequel on employa d'abord toutes sortes de remèdes connus. Cette douleur augmentant, on appela le Chirurgien, & celui-ci s'empressa d'abord d'appliquer une emplâtre vésicatoire derrière les oreilles ; on irrita par conséquent les douleurs, la vue s'obscurcit ; à ces remèdes, on substitua le cautère ; on revint une seconde fois aux emplâtres vésicatoires : on appliqua des sangsues, & après toutes ces épreuves, la malade perdit la vue entièrement. Les nerfs optiques étoient si contractés,



ainfi que les mufcles, que le globe de l'œil étoit renverfé en arrière & en dedans de l'orbite; la prunelle étoit cachée fous la paupière fupérieure, ce qui en me montrant le racorniffement de toutes ces parties, me fit efperer de guérir la malade. J'employai fur le champ la douche d'eau froide fur la tête & le bain tiède; ces deux remèdes réuffirent fi bien, qu'en peu de jours les douleurs difparurent, & la vue fut rendue à cette aveugle. Je termine ces détails par quelques réflexions fur le bain froid, & je dis que fi j'ai employé dans celle-ci le bain tiède, c'eft à raifon du fpafme qui occupant la partie fupérieure du corps, auroit été contrarié par le bain froid & par le reflux du fang fur la partie affectée; c'eft par les raifons contraires que la douche d'eau froide a fi bien réuffi. Je répéterai encore qu'il ne faut recourir au bain froid que dans le cas où la raréfaction des liqueurs fera démontrée, & qu'elle fera bien au-deffus de la tension de la fibre, ce qui n'eft pas le plus commun; & dans tous les autres cas il faut employer le bain tiède, celui qui eft marqué au vingt-fixième degré du thermomètre de M. de Reaumur.

Tous ces faits cités ci-deffus, & plufieurs autres que je fupprime, font connus à Lyon de tout le Corps pharmaceutique. M. Preffavin, Membre du Collège de Chirurgie de cette même ville, ne pouvoit pas les ignorer, quand il a compofé fon Livre intitulé : *Nouveau Traité des Vapeurs, ou Traité des Maladies des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs; &*



cependant ce même Chirurgien se récrie sur ma pratique, l'appelle dangereuse & funeste. Une entreprise aussi hardie dévoila parfaitement les motifs de cet Auteur; mais l'analyse, que je vais faire de son Ouvrage, servira à développer toujours plus ma théorie. Je ne rougirai donc pas de repousser ainsi les attaques de ce Chirurgien.

*ANALYSE de l'Ouvrage de M. Pressavin.*

LES Écrits les plus médiocres portent communément des titres fastueux, & le Public est souvent la dupe de ces titres. C'est un magnifique portique qui conduit à des appartemens si mesquins & si misérables, qu'on est tout-à-fait étonné du contraste. L'Ouvrage, dont il s'agit ici, réalise cette comparaison, & pour ne pas le déprécier avant de le faire connoître, je citerai d'abord en preuve la contradiction que M. Pressavin établit entre la cause prochaine de la maladie, & le traitement qu'il nous propose pour la détruire.

L'altération des forces centrales, désignée par la foiblesse des forces épigastriques ( on entend par-là le diaphragme & tout le canal intestinal ), est, selon notre Auteur, la cause prochaine des vapeurs hypocondriaques; d'où il conclut en faveur des toniques & de tout ce qui est propre à relever le ton de ses organes, & les remèdes qu'il propose ensuite pour remplir cette première indication, sont pris dans la classe des contraires: ce sont les délayans, les aqueux, les humectans, les rafraîchissans,  
&



& les adoucissans, tels que les bains, l'eau de veau, de poulet, de riz, d'orge, de mauve, &c. Écoutons-le.

« L'expérience qui nous a montré l'avantage des bains dans l'affection hypocondriaque, semble indiquer « les bons effets qu'on doit attendre de l'usage abondant « des boissons délayantes & adoucissantes ; elles servent « de bain intérieur, & produisent sur les premières voies « à peu-près les mêmes effets que les bains sur la sur- « face du corps : elles ont de plus l'avantage d'attaquer « la cause des vapeurs plus immédiatement ». (*Voyez le nouveau Traité des Vapeurs par M. Pressavin, page 29*). Et cette cause, je le répète ici avec lui, est désignée par la foiblesse des forces centrales, ce qui ne peut signifier autre chose que le relâchement. Notre Auteur ne veut pas même que l'on s'y trompe ; car il nous dit expressément : « Que les Anciens avoient si bien reconnu cette foiblesse organique pour cause des vapeurs, « qu'ils employoient les stimulans pour la détruire. » (*Ibidem, page 242*).

Mais les vapeurs hystériques, selon lui, reconnoissent une cause bien différente, & diamétralement opposée à la foiblesse des forces centrales ; c'est le spasme de la matrice, & l'irritation de cet organe par les difficultés qu'éprouve le sang menstruel dans son passage à travers ses vaisseaux rétrécis par le spasme (*ibidem, pag. 249*) ; d'où il conclut contradictoirement encore en faveur des anti-spasmodiques ou des irritans (*page 96 & 253*), à la tête desquels il place l'huile d'olive, qu'il nous



donne pour un anti - spasmodique nouveau & le plus sûr.

On rencontre par - tout, lui dira-t-on, des femmes hystériques qui n'ont jamais éprouvé de dérangement dans l'évacuation menstruelle; on en rencontre d'autres qui éprouvent au contraire ce flux immodéré, & dans ces deux cas, que deviendra votre hypothèse? C'est ici où l'Auteur se voit embarrassé, à moins qu'il ne substitue promptement le relâchement à la tension, & la tension au relâchement; c'est ce qu'il a fait, à l'exemple de tant d'autres qui l'ont précédé dans cette erreur, & dont il a suivi entièrement le plan: car il n'a pas manqué d'associer les toniques aux relâchans dans le cas de l'affection hypocondriaque, & les relâchans aux toniques, dans celui de l'hystéricité; méthode surannée & meurtrière, qui étant contradictoire en elle - même, n'a pour appui que des théories fausses & ridicules, reconnue insuffisante par ceux même qui l'emploient, avec laquelle on soulage quelquefois le malade, que l'on est sûr de retrouver le lendemain, pour le conduire ainsi lentement au trépas.

On trouve dans le *Traité de l'Homme physique & moral*, toute la théorie de M. Pressavin, sous la brillante hypothèse des forces centrales, hypothèse que j'adopte dans le sens de son illustre Auteur; mais ici ce sera dans le sens contraire, ce qui est prouvé par les symptômes les plus caractéristiques de la maladie, tels que la toux convulsive, le hoquet, le vomissement, les borborigmes,



la constipation, le spasme des entrailles, & cet étranglement de tout le canal intestinal qui se prolonge jusqu'à la gorge, & qui gêne souvent la déglutition, symptômes inséparables de tout état vaporeux, quelles que soient les causes qui l'aient produit, lesquels symptômes ne dénotent rien moins que la foiblesse des forces épigastriques.

L'étiologie de la maladie a été prise chez M. de Sauvages, que notre Chirurgien a copié jusqu'au Chapitre de la contraction des nerfs, duquel il a su retrancher l'article suivant. *Hemiplegia spasmodica Domini Pomme an contractura.* (Voyez de Sauvages, *Nosol. Method. tom. III, pag. 364*). Sa pratique est précisément celle qu'il censure avec tant d'aigreur dans sa Préface; c'est la mienne à quelque chose près: elle se réduit aux boissons abondantes, aux bains tièdes, aux lavemens d'eau froide, aux eaux minérales, ferrugineuses & à l'exercice; proscrivant en outre les purgatifs qu'il regarde comme des poisons, & s'il l'a défigurée en y ajoutant des toniques, c'est sans doute en faveur des contradictions qu'il a établies dans l'exposé de la cause.

Jusque-là M. Pressavin ne mérite pas d'être compté au nombre de mes Antagonistes décidés; mais pour ne pas se voir exclu d'une secte qu'il honore, il a fait insérer depuis dans le *Journal de Médecine du mois de Septembre 1770*, une pièce intéressante qu'il m'a adressée sous le titre de *Réponse*, quoique je n'eusse pas alors l'honneur de le connoître ni son livre; & dans cette



Lettre il a ramassé toutes les forces centrales de l'Auteur du Traité de l'Homme phisique & moral, pour m'attaquer & pour me vaincre. Le Lecteur jugera si cette pièce, à laquelle je le renvoie, fait plus d'honneur à M. Pressavin, que l'invention de son système.

*RÉPONSE aux Objections de M. Pressavin.*

POUR répondre cathégoriquement aux Objections de M. Pressavin, j'établirai la proposition qui leur a donné lieu en la dépouillant de tout ce qui lui est étranger: la voici. *Cette maladie ( l'affection hystérique ) ne se trouve pas, ai-je dit, chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois; la fibre à cet âge n'a point encore contracté le vice en question: on ne la trouve que chez les adultes; les mouvemens convulsifs de ceux-ci appartiennent réellement au vice de la fibre, tandis que ceux des autres trouvent souvent leur cause dans le cerveau. ( Voyez le Journal encyclopédique du mois de Mai 1770, page 126, & non celui de Juin, que M. Pressavin a cité mal-à-propos, ne fût-ce que pour ajouter une petite altération à une plus considérable, qui est le mot toujours, qu'il a substitué au mot souvent, pour rendre la proposition plus favorable à la critique ).*

Je la reprends, & je dis que l'affection hystérique ne se trouve point chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois, parce que réellement à cet âge le corps n'a pas subi d'altérations assez fortes pour enfanter la



cause vaporeuse ; mais au contraire on la trouve, ai - je dit, chez les adultes, parce que dans ceux-ci plusieurs causes éloignées concourent à enfanter cette maladie. J'ai ajouté ensuite que je n'avois pas fait cette distinction pour M. Tissot ( j'aurois cru l'offenser ), mais bien pour ceux qui osent entrer en lice avec de telles armes ; & qui sont ces adversaires redoutables ! ce sont M. Duffau & M. Roux. (*Voyez le journal de Médecine, tome XXX, page 273, & le second Cahier du Supplément, page 113*). Mais M. Pressavin veut absolument que ce soit lui, ce qui l'autorise à rompre le silence, quoiqu'il eût promis secrètement, nous dit-il, *d'en garder un très-profond*.

Quoi qu'il en soit, me voici vis-à-vis M. Pressavin, Chirurgien-gradué en l'Université de Paris, Membre du Collège royal de Chirurgie, & Démonstrateur en matière *medico-chirurgicale* à Lyon ; ces titres peuvent être imposans, j'en conviens, mais cependant pas assez pour me taire. J'entrerai donc en matière, & je tâcherai de prouver que la comparaison que mon Adversaire fait de l'état des nerfs des enfans avec celui des adultes vaporeux, ne contrarie point ma théorie, mais qu'elle en fait au contraire l'appui ; d'où s'ensuit l'inconséquence de son raisonnement, & plus encore de *ses forces centrales*.

Les enfans, les personnes du sexe, & les hommes d'un tempérament délicat, avance notre Adversaire, ont naturellement le genre nerveux plus mobile & plus sensible ; ils sont en conséquence plus sujets aux maladies



nerveuses, que les adultes & les hommes d'une constitution plus robuste.

La proposition est vraie, quant aux maladies nerveuses, mais non, quant aux maladies vaporeuses, ce qui n'infirmes pas la validité de l'objection : il s'agit seulement de donner le pourquoi ; je crois l'avoir trouvé dans la solution de la question suivante.

Pourquoi les enfans ont les nerfs si sensibles & si mobiles ! & pourquoi les adultes vaporeux ont aussi la même sensibilité dans leurs nerfs ! En un mot, le rapport de ces deux vérités ; telle est l'objection que l'on me fait. J'aurai recours aux principes de l'animalité, établis par M. Pressavin dans son Livre, *page 28* ; pour la résoudre, écoutons - le :

« Dirigeons nos démarches vers le premier mobile  
» de la machine qui est le point fondamental de toute  
» l'économie animale. Il faut pour cela observer  
» l'animal dans deux états ; en commençant par son  
» origine, si nous considérons les premiers linéamens,  
» nous les trouverons sous la forme d'un liquide de  
» nature mucilagineuse : la substance qui doit composer  
» la partie solide de son corps, est en dissolution dans  
» le fluide qui doit remplir les vaisseaux, comme des  
» cristaux salins le sont dans un dissolvant ; la chaleur lui  
» donne peu-à-peu une forme concrète. Dans cet état,  
» elle renferme sous le plus petit volume possible, les  
» premiers linéamens de tous les organes de l'animal,  
» qui sont parfaitement homogènes ; quant à la nature de



la fibre qui les compose, ils ne diffèrent que par « l'arrangement de cette même fibre qui les rend suscep- « tibles chacun d'une action particulière, & leur donne « une aptitude plus ou moins grande aux mouvemens, « selon l'usage que la Nature leur a destiné. Dans cet « état, ils jouissent au plus haut degré de la propriété « élastique (*il pouvoit ajouter au plus haut degré de la « sensibilité*) que nous avons remarquée dans la fibre « animale, parce que cette fibre qui est alors *de la plus « grande nudité, n'est associée à aucune substance qui puisse « en diminuer l'effet; elle est purement nerveuse: Malpighi « nous l'annonce, l'Observation le confirme.* »

Nous voilà donc à considérer la fibre animale dans son principe; *elle est toute nue, sans alliage d'aucune autre substance, & par cette raison, elle est fort élastique & fort sensible.* L'enfant qui vient au monde est donc en ce moment plus sensible que lorsqu'il a atteint l'âge mûr, puisqu'alors il a perdu une partie de cette sensibilité & de cette élasticité vivante de M. Pressavin; & quelle est cette substance qui vient se joindre dans la suite à cette fibre? C'est le *mucus*, le *gluten*, le suc nerveux, que les Physiologistes ont dit être l'enveloppe des nerfs & leur propre aliment, de sorte que plus la fibre avance en âge, plus elle sera enveloppée du *mucus* en question, plus celle-ci aura de consistance, & plus la fibre perdra de sa sensibilité (*q*), ce qui la conduira jusqu'au terme

---

(*q*) C'est précisément parce qu'ils avoient moins de sucs moëlleux, nerveux, qu'ils ont été plus sensibles. (Voyez M. Lecat, de l'Existence du fluide nerveux, page 254.



de son parfait accroissement, qui est celui qui constitue la fibre forte. Les Observations des Physiciens nous apprennent en effet, que dans les animaux les plus robustes, ce corps muqueux est très-considérable, & dans quelques-uns il se durcit. M. Daubenton l'a trouvé tel dans le lion.

Il suit de-là que la grande sensibilité des nerfs des enfans, est la cause des mouvemens convulsifs auxquels ils sont sujets. En effet, la dentition laborieuse agissant sur des fibres ainsi constituées, produira des ébranlemens considérables, & ces ébranlemens répétés produiront la tension, le spasme & les convulsions. Des vers qui picoteront la tunique nerveuse des intestins, peu fournie de cette enveloppe muqueuse, exciteront les mêmes spasmes. Le moindre dérangement qui se fera dans le cerveau, soit idiopathiquement, soit sympathiquement, excitera aussi les mêmes commotions, non par rapport à la délicatesse de ses fibres, mais par rapport à la sécrétion des esprits animaux, laquelle étant dérangée par ces ébranlemens répétés, produira les mêmes effets. Cet enfant sera donc exposé à tous ces différens spasmes, sans que l'on puisse accuser le racornissement de ses nerfs, mais bien leur nudité & leur trop grande sensibilité.

Le vapoureux adulte éprouvera les mêmes accidens par la même cause; & comment! La fibre, dira-t-on, est arrivée au terme de sa force; elle a été nourrie dès son enfance, & le *mucus* qui l'enveloppe, devrait le garantir des mêmes impressions que celles de l'enfant cité.

L'objection



L'objection seroit en forme, s'il s'agissoit ici de la fibre saine, mais cette fibre est malade, elle a perdu son enveloppe; & ce tissu muqueux qui lui a été enlevé, a réduit cette fibre dans son premier état: c'est pourquoi l'on verra ce vaporeux adulte sujet aux infirmités de l'enfance.

Si l'on demande ensuite comment cette fibre a pu rétrograder à son premier degré, on n'a qu'à considérer l'action physique des causes éloignées qui enfantent la cause vaporeuse. Faudra-t-il les citer? Excès en tout genre, passions, plaisirs, chagrins, contentions d'esprit, grandes évacuations, maladies aiguës, & par surcroît l'action des remèdes pharmaceutiques toujours prodigués, &c. voilà ce qui dépouille cette fibre, & ceci me rappelle la comparaison que j'ai donnée du parchemin sec & racorni: je la rapporterai de nouveau pour l'instruction de notre Chirurgien. Qu'on imagine un parchemin trempé, mou & flexible (tels doivent être les nerfs dans leur état naturel). Les Physiologistes savent que les tuyaux des glandes dispersées çà & là, séparent du sang le suc qui arrose le tissu des nerfs, pour entretenir leur souplesse & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions. Par un défaut de ce suc, le parchemin se roidit, & par une sécheresse totale, il se racornit. Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit: vouloir les rétablir dans leur première situation, c'est leur rendre l'humide dont ils sont dépourvus.



Suivant cette comparaison, qu'aucun de mes Antagonistes n'a osé rejeter, il est prouvé que les nerfs sont plus ou moins tendus, suivant qu'ils sont plus ou moins arrosés & humectés ; & quelle est cette humeur qui les arrose, les humecte & entretient leur souplesse ? c'est sans contredit celle qui fournit le *mucus* en question. Quelle est enfin cette humeur qui leur est enlevée par l'effet des causes éloignées ? c'est encore le *mucus* en question. Dans cet état, la fibre se dessèche ; elle se tend, & son desséchement la rend égale à la fibre de l'enfant, en la rappelant à sa nudité & à son extrême sensibilité ; aussi devient-elle alors susceptible de spasme & de convulsion, tandis que celle de l'enfant n'en devient susceptible que par sa seule nudité. Cette fibre enfin, continuellement agacée, & à laquelle on a enlevé peu-à-peu tout le *mucus* qui l'enveloppe & la nourrit, se desséchant toujours plus, se racornit, & fournit ainsi le dernier degré de la cause vaporeuse.

C'est ici où finit le terme de la sensibilité de la fibre nerveuse, parce que la tenant en partie de l'influence des esprits animaux, & cette influence dépendant de la liberté des tuyaux qui la transmettent à la fibre nerveuse, il faudroit supposer que ces conduits restassent ouverts, ce qui n'est pas possible, puisque le racornissement bouche entièrement les vaisseaux quand il est porté à son dernier degré, & alors la partie musculieuse perd sa sensibilité par degrés, après avoir perdu le mouvement, & c'est ce qui constitue la paralysie spasmodique.



Pour étayer toujours plus ces idées physiques, je viens au traitement de la fibre dépouillée de ses enveloppes, que j'appellerai *glutineuses*, & les salutaires effets des remèdes propres à lui restituer le *gluten* en question, réaliseront ma théorie, ma comparaison & tout l'ensemble de mon système. Ces remèdes sont les adoucissans, les aqueux, les mucilagineux, les délayans, les humectans, & tout ce qui ajoute au sang, aux liqueurs & aux fibres des parties analogues au *mucus* dont il s'agit; l'eau de veau, l'eau de poulet ne porteroient-elles pas ce *mucus* animal, ce mucilage fin que nous cherchons? En effet, la manipulation de ce remède nous enseigne que par une courte ébullition, l'eau extrait de ces jeunes substances animales, la partie mucilagineuse qu'elles contiennent; elle s'en charge, & nous donne par-là un remède si parfaitement indiqué pour la cause du mal, qu'il n'a jamais manqué de le détruire: des bouillons d'agneau, de veau, de poulet, de grenouille, & ceux de tortue fourniront aussi les mêmes substances, & si dans ces derniers il s'y mêle quelque peu de volatil, ce seront des parties fines & propres à régénérer la source épuisée des esprits par la grande évaporation qui s'en est faite. Le bain tiède fournira cet humide nécessaire pour ramollir le parchemin desséché, pour le rendre souple & perméable ou pénétrable; c'est lui qui restituera au sang son véhicule aqueux, qui dissoudra les sels dont il se trouve alors surchargé: c'est enfin par ces remèdes que la fibre reviendra dans cet état de force & de plénitude qui lui fait perdre



cette grande mobilité, que celui-ci appelle *foiblesse* ou *vibratilité*, & cette sensibilité outrée que celui-là appellera *irritabilité*, &c. expressions que je n'emploie qu'après les autres, sans prétendre donner lieu à des disputes de mots qui n'ont servi jusqu'ici qu'à obscurcir la question au préjudice du fond.

La théorie du bain froid s'adaptera de même à la méthode relâchante malgré la contradiction qu'elle présente à nos yeux, ce qui achevera de résoudre le problème. Le froid, en effet, n'a point d'action analogue aux indications établies, & son effet est réellement contraire à la fibre vaporeuse; mais cette fibre est-elle seule à considérer dans notre traitement? N'a-t-elle pas pour compagne de ses vices, ceux du sang & des autres liqueurs avec lesquelles elle est si intimement liée, qu'elle partage en santé comme en maladie, leur action, leur réaction, disons mieux, tous leurs maux? Ces liqueurs ainsi viciées par l'effet des mêmes causes physiques & morales, entrent donc ici pour cause; & dans la masse générale, il y a encore un fluide à distinguer, c'est l'air; & celui-ci ne demandera-t-il pas des remèdes à lui propres? C'est dans ce cas que nous placerons le bain froid, dût-on l'employer au préjudice de la fibre; & s'il faut établir pour cela une nouvelle indication, nous la déduirons de la raréfaction de cet air contenu dans les liqueurs, laquelle raréfaction en augmente prodigieusement le volume, & distendant ainsi les parois des vaisseaux, y produit une nouvelle tension que l'on pourroit appeler *aérienne* ou



par *raréfaction*. Comment donc remédier à cette nouvelle cause, si ce n'est par le froid, & en condensant cet air raréfié ?

Si nous écoutons l'effet de ce remède, nous nous rendrons sans peine à cette vérité ; car nous verrons que ce bain froid, ce lavement d'eau froide ou cette fomentation tiédissent en peu de temps par le seul contact immédiat de la chaleur du corps ; & alors ce tonique ne deviendra-t-il pas relâchant, tandis qu'il aura absorbé une partie de cette chaleur interne au préjudice sans doute de la cause, & au profit du traitement ! Ce tonique est donc nécessaire ici, pour ne pas dire indispensable ; mais il le sera bien davantage dans ces attaques hystériques où le cours des esprits, intercepté par le spasme, produira des symptômes si effrayans, qu'il exigera des remèdes actifs pour le rétablir : & pourquoi ne pas s'apercevoir que ce remède est très-capable de remplacer ces anti-spasmodiques si vantés, & en même-temps si funestes ?

Je n'aurois pas rempli ma tâche, si je ne répondois à la dernière objection que l'on m'a faite contre le racornissement, en me présentant en contradiction celui des vieillards. Pour cet effet, je répéterai que ce racornissement qui est naturel aux vieillards, diffère du nôtre en tant qu'il est le produit de la dissipation journalière, mais égale & uniforme des fucs nourriciers, & que par cette raison, il n'attaque pas plus les nerfs que toutes les autres parties du corps, tant solides que fluides :



je dis plus ; il ne se fait point aux dépens des esprits animaux, & n'enlève par conséquent pas le *mucus* ou l'enveloppe des nerfs, & la preuve que j'en donne, c'est qu'il ne fut jamais le produit des causes éloignées qui seules procurent l'extrême dissipation d'esprits animaux, dissipation nécessaire pour le racornissement nerveux ; d'où je conclus qu'il ne doit pas être appelé *racornissement* dans le sens que nous l'entendons, mais bien *dessèchement* ; & par toutes ces raisons, il ne peut entrer en parallèle avec le nôtre.

Si M. Pressavin étoit Médecin, il auroit pu concevoir toutes ces idées physiques & pratiques. Il se seroit épargné la peine de composer son Livre ; il n'auroit pas mérité, enfin, cette réfutation, à laquelle j'ajouterai encore quelque chose sous la forme du *Post-scriptum* ci-après.

P O S T - S C R I P T U M.

S'IL falloit analyser l'Ouvrage de M. Pressavin plus scrupuleusement, je prendrois la liberté de lui dire que son chapitre de l'apoplexie est aussi inutile que défectueux ; car on ne s'avise pas de traiter de cette maladie dans un Ouvrage destiné aux maladies des nerfs, sans faire mention de l'apoplexie nerveuse ou spasmodique, & de la paralysie qui la suit, laquelle forme aujourd'hui une troisième espèce d'apoplexie, déjà reconnue par Frédéric Hoffman, & décrite par moi, ainsi que le traitement particulier qu'elle exige. C'est par discrétion que je ne lui parle pas de son Observation au sujet



de la Demoiselle hystérique & hypocondriaque tout-à-la-fois (*page 264*) ; je me contente de la lui présenter en opposition de sa doctrine : mais je m'arrêterai sur une Observation du même genre (*page 45*). C'est celle d'un Enfant de deux ans, attaqué d'un spasme général, que M. Pressavin arracha, dit-il, des bras de la mort en le plongeant courageusement dans un bain tiède, au grand étonnement de trois Médecins qui, imbus des principes de notre Auteur, ne concevoient pas que la tension de la fibre pût avoir lieu dans un âge si tendre ; mais ce qui les surprit bien davantage, ce fut la rechute, & la même guérison par l'effet du bain froid, au préjudice des forces centrales qui se trouveront ainsi contrariées par deux effets opposés.

Je finirai par relever le fait de pratique le plus intéressant, & par-là même le plus révoltant ; c'est l'usage des purgatifs dont M. Pressavin fait double emploi dans le cas de la dentition, nous enseignant qu'il faut alors purger l'enfant & la mère sans égard à la tension du ventre, ni aux mouvemens convulsifs (*page 90*). Quelle pratique ! & que l'Humanité est à plaindre quand elle est exposée à un traitement aussi hasardé !





## R A C O R N I S S E M E N T

## D E S P A R T I E S I N T E R N E S.

A PRÈS avoir montré les effets du racornissement dans les parties éloignées du centre, il ne me reste plus qu'à le découvrir dans celles qui en sont les plus rapprochées; ce seront les viscères, & par préférence, ceux qui, plus exposés à l'action trop vive des humeurs les plus acrimonieuses, & à celle des remèdes irritans, souffriront de plus grandes irritations, se crisperont & se racorniront; c'est-à-dire, que les contractions réitérées des vaisseaux, en exprimeront peu-à-peu tout l'humide, & les laissant ainsi au dépourvu, elles obligeront souvent leur enveloppe à se séparer du vivant. Les membranes internes de chaque viscère, seront donc exposées aux effets de ce racornissement? les Anatomistes nous en fournissent les preuves; qu'on lise leurs Ouvrages! on y verra que l'ouverture du crâne de plusieurs maniaques, a montré plus d'une fois, des adhérences invincibles des méninges avec le cerveau: celui du maniaque de Montpellier, cité par le premier de mes Antagonistes (r), a montré *des solides desséchés, un sang visqueux, un cerveau ferme & compact*. La poitrine, affectée du même vice, a montré encore, & plus d'une fois, des adhérences des poumons avec la plèvre, & de celle-ci avec

(r) *Réflexions sur les affections vaporeuses ou Examen du Traité des vapeurs*, par un Anonyme.



les muscles intercostaux : elle a montré aussi des poumons flétris , desséchés & racornis. Combien de fois la rate , le pancréas , le foie , le mésentère , l'estomac & les entrailles ont-elles été trouvées dans ce même état ; les ovaires & la matrice aussi ? Les Lithotomistes enfin , nous disent que la vessie des calculeux leur offre tous les jours des effets de ce racornissement ; j'ajouterai que cette expression leur est devenue si familière , que personne ne s'avise aujourd'hui de la contester. Ces Observations anatomiques , sont assurément très-suffisantes pour réaliser ma comparaison ; mais elles gagneront davantage , si je leur associe celles que le corps vivant m'a fournies.

Madame Delacoré , Intendante de Besançon , vint à Paris en 1766 , pour me confier sa santé qui étoit alors bien délabrée ; l'ensemble de tous ses maux se réduisoit aux symptômes de l'affection nerveuse la plus invétérée , à laquelle se joignirent d'abord des obstructions au foie. Le clou hystérique étoit celui qui la fatiguoit le plus ; cette douleur étoit quelquefois si violente , qu'elle attiroit les mouvemens convulsifs , & ceux-ci étoient d'autant plus forts , que la malade étoit douée du tempérament le plus robuste. A ce symptôme , s'en joignoit un autre non moins terrible ; c'étoit une douleur fixe au pylore , avec un sentiment de chaleur âcre & brûlant , que la malade appeloit le *fer chaud* : la faim canine accompagnoit tous ces accidens , & les règles étoient dérangées. Tel étoit l'état de madame Delacoré lorsqu'elle arriva



à Paris; en remontant à l'origine du mal, j'appris que la malade avoit été attaquée de la jaunisse dans sa plus tendre jeunesse, pour laquelle on avoit employé infructueusement tous les remèdes connus, lorsqu'enfin un Empirique nommé *Cigogne* la guérit avec un certain élixir qu'il appeloit *huile de Vénus*. Ce rétablissement la conduisit jusqu'à l'âge de puberté, & au temps du développement de la matrice ou celui de l'écoulement des règles; les symptômes de l'hystéricité parurent alors; on les traita suivant l'usage, de sorte que les règles se dérangèrent entièrement. La santé de madame Delacoré ne fut plus alors qu'une convalescence continuelle qui étoit suivie & précédée de mille maux divers, ce qui l'obligeoit à chercher continuellement des secours: elle fut à Genève où elle resta dix-huit mois. Je ne détaillerai pas ici le nombre ni l'espèce des remèdes qu'elle prit dans cette ville, mais je dirai sans hyperbole que la liste qu'elle m'en apporta, est effrayante; ce fut après avoir payé ce dernier tribut à la Pharmacie qu'elle eut recours à moi.

Sur ce récit, il ne me fut pas difficile de découvrir la cause cachée de la maladie; il n'étoit que trop visible que l'Empirique *Cigogne* lui avoit donné naissance, & que le Médecin de Genève l'avoit portée à son plus haut degré: il étoit démontré aussi que le genre nerveux souffroit, mais les embarras du foie formoient une complication trop évidente pour ne pas en craindre les suites, ce qui m'empêcha de pronostiquer aussi favorablement



que je l'aurois fait, si l'affection nerveuse eût été la seule maladie à combattre. Les indications ne furent pas moins les mêmes à remplir; le parchemin paroissoit ici trop sec & trop ridé pour ne pas s'occuper à l'humecter promptement en jetant dans le sang tout l'humide qui lui avoit été enlevé par l'effet de tant de remèdes pharmaceutiques. J'employai donc le bain tiède, les boissons aqueuses & tous les autres humectans connus; le premier effet de ce remède fut d'emporter les convulsions, & de diminuer la violence de tous les symptômes hystrériques. Enhardi par ce succès, on marcha avec plus de fermeté dans la nouvelle route; on doubla la dose des humectans, tant en boissons qu'en bains: la malade se condamna elle-même à rester huit heures par jour dans l'eau, & après plusieurs mois de traitement, le ventre s'ouvrit; les évacuations furent considérables & d'un caractère qui annonçoit le dégorgement du foie & de la vésicule du fiel, puisqu'elles entraînent des pierres biliaires & en grand nombre, une d'elles, d'une forme triangulaire, procura des symptômes très-effrayans; ce fut une hémorragie qui mit la malade en danger. Je recourus aux astringens, mais les entrailles s'y refusèrent, ce qui me décida alors en faveur d'un remède tout opposé qui en ne contrariant point la grande sensibilité des fibres, me parut devoir opérer avec succès en consolidant les vaisseaux ouverts: ce fut la gomme arabique qui réussit parfaitement.

○ Nous revinmes alors aux bains & aux boissons aqueuses;



les évacuations reparurent, & avec elles un morceau de la membrane interne du *duodenum*, qui se déchira & fortit par les felles : celui-ci fut suivi d'un second, d'un troisième & de plusieurs autres, qui, en rappelant l'hémorragie, nous obligèrent de suspendre nos opérations, & de recourir de nouveau à la gomme arabique, qui réussit toujours avec un succès marqué. Nous primes donc du repos ; après quoi nous revinmes aux bains & à la boisson, & les évacuations reparurent ; ce ne fut plus alors des membranes ni du sang, mais des pierres de la nature du gravier ; ce qui me présenta un nouveau phénomène dont il fallut chercher la cause. Pour me rendre raison de l'origine & de la nature de ces pierres, j'imaginai qu'elles avoient été formées dans le *pancréas*, par le même mécanisme que les pierres biliaires avoient été formées dans le foie & dans la vésicule ; l'analogie du suc pancréatique avec la salive autorisoit d'autant plus ma façon de penser, que celle-ci fournit communément des pierres de cette espèce sous la langue & ailleurs ; ce qui me servit à l'explication du phénomène. Les évacuations finirent enfin ; le fer chaud disparut ; il ne resta plus alors que quelques symptômes vaporeux, qui accompagnoient encore le temps critique des règles, & qui paroissoient visiblement nuire à leur cours : j'en cherchai long-temps la vraie cause, lorsqu'enfin je crus l'avoir trouvée dans l'extrême raréfaction des liqueurs qui circuloient dans la matrice ; la sortie impétueuse des vents par cet organe me le prouva, & alors je ne connus que



le demi-bain froid pour la détruire ; j'engageai même la malade à ne pas respecter l'écoulement des règles ; ce qu'elle fit avec un succès si éclatant, que cette évacuation fut rétablie à cette époque : la chaleur des entrailles, celle de la matrice étoient si grandes, que l'eau du bain s'échauffoit en peu de temps, jusqu'à élever le mercure dans le thermomètre au vingt-huitième degré ; ce qui nous obligea de renouveler souvent la froideur de l'eau ; & par cette dernière manœuvre, je vins à bout de détruire tous les symptômes.

Toutes les carnosités que la malade a rendues, sont conservées précieusement dans l'eau-de-vie ; & on observe là le racornissement dans tous ses degrés, puisqu'on les voit toutes rapetissées ; mais, si on les retire de la liqueur, & qu'on les fasse macérer dans l'eau froide, on les voit en peu de temps reprendre leur première forme, leur volume & leur souplesse membraneuse. La même expérience a produit les mêmes effets sur celles que mademoiselle Authemant, citée plus haut, a rendues jadis par la vessie ; ce qui fournit la démonstration la plus complète du racornissement en question : mais de quelle manière & par quels effets ces membranes se sont-elles détachées du vivant ? C'est sur quoi je m'arrête ; en disant que chez madame Delacoré, il y avoit eu précédemment une crispation considérable dans le *duodenum*, par les vives irritations des remèdes brûlans dont elle avoit fait usage dans le principe de sa maladie ; ce qui avoit froncé les fibres crispées : le canal *cholidoque* avoit par



conséquent souffert des étranglemens plus ou moins forts, suivant le degré du spasme; l'écoulement de la bile en avoit été gêné & même intercepté: de-là les engorgemens du foie & de la vésicule, & enfin, la congestion de la bile dans les environs du conduit & dans l'interstice des tuniques du *duodenum*, ou dans le tissu cellulaire; (car les Anatomistes savent que l'insertion du canal *cholodique* serpente à travers les membranes de cet intestin). La bile ainsi arrêtée s'y est épaissie; elle a formé des pierres: celles-ci ont distendu les membranes qui, toujours agacées par les mêmes remèdes, se sont enfin racornies & séparées, & ont fourni ensuite le kiste qui a servi d'enveloppe aux concrétions bilieuses. L'ensemble de cette collection a donc fourni la tumeur, la douleur & le *fer chaud*; elle a produit tous les désordres de la digestion.

Cette tumeur approchoit déjà du squirre; elle seroit même devenue telle par le seul effet d'un plus grand dessèchement des parties, si le véhicule aqueux & l'abondance des boissons ne l'eussent ramollie, ainsi que toutes les parties d'alentour: ce ramollissement leur a restitué leur forme & leur souplesse, & les pierres biliaires qui étoient contenues, faisant continuellement effort pour briser leurs entraves, soit par leur propre poids, soit par le torrent de la bile qui arrivoit du foie, ont percé l'enveloppe; tel fut le mécanisme de cette évacuation salutaire qui sauva la vie à madame Delacoré: cette enveloppe, ainsi déchirée, a dû se séparer ensuite



par l'effet des mêmes remèdes; elle a dû aussi entraîner tout ce qui étoit racorni de cette membrane interne du *duodenum* & celle des autres intestins; car la quantité de ces membranes est trop grande pour ne pas supposer que chacun d'eux a fourni sa portion. C'est ainsi qu'une pierre formée à l'insertion de l'uretère dans les membranes de la vessie, a procuré le même déchirement à la demoiselle Authemant déjà citée, & que la membrane interne de la vessie détachée ensuite par ce dépouillement forma des champignons à l'extrémité de son col, à raison de l'obstacle que présenta d'abord le *sphincter*: à quelle cause attribuera-t-on de pareils effets, si ce n'est au racornissement des membranes? Et comment faudra-t-il le démontrer (*f*)?

Quant à la formation des calculs dans l'un & l'autre cas, on la déduit des mêmes causes qui ont produit le racornissement; ce sont toutes celles qui, en favorisant l'évaporation du fluide, ont laissé le sang à sec, & de cette évaporation s'ensuivent toujours des concrétions, des cristallisations, suivant la qualité des sécrétions & des matières qu'elles produisent: le foie fournira par

---

(*f*) Ce ne sont point les seuls exemples que j'aurois à citer en faveur de cette exfibration. M. le Marquis de Seyssel, habitant ses terres en Bugey, a rendu de même par le seul effet du régime aqueux, toute la tunique interne de ses boyaux. J'ai actuellement auprès de moi, une Dame de Paris dont la matrice s'exfolie, & je reçois un Mémoire à consulter de la part d'une autre qui, étonnée ainsi que son Médecin, de pareils effets, me demande raison de ce phénomène.



conséquent des pierres biliaires ; la vessie, des calculs & des graviers ; le pancréas, une concrétion saline & puisée dans la qualité de sa sécrétion, &c. Il résulte de cet ensemble que, toutes les fois que la tension de la fibre sera la cause première des maladies, les remèdes pharmaceutiques, que l'on emploiera pour-lors, produiront eux seuls tous ces effets, & en imposeront ainsi à celui qui aura méconnu le mal dans son principe. Il résulte encore que le seul moyen d'y remédier, c'est de rendre d'abord à cette fibre tendue sa première souplesse, & d'attaquer ensuite ses effets ; c'est alors que l'on peut recourir aux remèdes pharmaceutiques, pourvu toutefois que ce soit avec la plus grande modération ; car la fibre, ainsi relâchée, reprend bien vite son ressort. D'après ces principes, j'employai quelques apéritifs à la fin du traitement de madame Delacoré dans la vue d'attaquer les anciennes obstructions du foie que tous les Médecins avoient regardées comme la cause première. Les suc<sup>s</sup> de chiendent, de chicorée, de marrube blanc fournirent la matière d'un aposème apéritif que je rendis par fois tant soit peu purgatif par l'addition du sirop de chicorée composé. Ce remède réussit assez bien, ce qui m'enhardit à passer jusqu'aux eaux minérales froides. Telle a été ma conduite ; tel en a été le fruit : c'est aux Médecins non prévenus à en tirer les conséquences, & pour leur en faciliter les moyens, je continuerai d'observer avec eux, mais ce sera sur mes fautes & mes malheurs, à l'exemple de l'Hippocrate Anglois ; exemple  
trop



trop peu suivi, quoique bien éloquent dans la recherche du vrai.

De toutes les maladies nerveuses que j'ai traitées depuis trente-deux ans que j'exerce ma profession, quelques-unes ont échappé à mes foibles lumières, soit par les complications qu'elles m'ont présentées, soit par les entraves que j'ai rencontrées dans le traitement; & dans l'un & l'autre cas, les malades en ont été les victimes: celle que je citerai ici est de ce nombre. Madame la Comtesse de Belzunce, d'un tempérament sec & fort sensible, se maria à l'âge de dix-huit ans, ayant joui jusque-là d'une santé fort délicate: à dix-neuf ans, elle accoucha laborieusement, & à cette époque, il parut des symptômes hystrériques; les mouvemens convulsifs survinrent aux douleurs de l'enfantement, & firent tout craindre pour la vie de l'enfant, & plus encore pour celle de la mère. Depuis cette couche, madame de Belzunce conserva une extrême sensibilité dans le genre nerveux, de sorte que la moindre affection réveillait les spasmes: deux ans après, ses digestions se dérangèrent & la diarrhée survint. Le premier Médecin à qui elle s'adressa, prononça d'abord en faveur de la foiblesse de l'estomac, & prescrivit des toniques qui augmentèrent la diarrhée: on en doubla la dose; on continua de même pendant deux ans, & ce fut avec du kermès, du quinquina, du mastic, du cachou & autres de cette espèce: ces remèdes procurèrent enfin une hémoptisie dans le temps de l'écoulement des règles;



ce qui fit connoître l'erreur; & c'est alors que je fus appelé.

Au récit de ce qui avoit précédé, je vis d'abord que l'hémoptisie étoit produite par le reflux du sang menstruel sur le poumon: la diarrhée me parut provenir de la même source; & dans ces deux symptômes, je ne vis que l'effet des toniques, placés sous une fausse indication. On saigna la malade, & l'hémoptisie cessa; mais la diarrhée continua toujours avec la même force: elle fut accompagnée de douleurs assez vives pour me faire soupçonner le racornissement des entrailles. Le ventre étoit tendu; la région de la matrice étoit fort douloureuse, & par l'inspection du local, un Chirurgien habile & très-honnête ( M. Tenon ), découvrit la dureté de son col; ce qui, en confirmant mon opinion, m'indiqua les moyens que je devois mettre en usage: ces moyens furent ceux qui avoient réussi tant de fois en pareil cas. Madame de Belzunce fut donc livrée à l'eau de veau & au bain tiède; elle resta constamment pendant dix mois à ce régime, & la diarrhée cessa; l'écoulement des règles se rétablit. Notre convalescente fut à la campagne; elle se crut si bien guérie, qu'elle m'en fit ses remerciemens par une lettre qu'elle eut la bonté de m'écrire, & je n'entendis plus parler d'elle de quelque temps: mais cette guérison n'étoit encore qu'apparente; il eût fallu y travailler à nouveaux frais: c'est ce qu'elle ne fit pas, tant s'en faut, & la rechute suivit de près cette convalescence. La malade revint



à Paris ; la diarrhée reparut avec la même force : il y eut plus ; l'écoulement des règles se déranger de nouveau , ce qui rappela les anciens orages. Cette rechute ne me surprit pas tant que la famille qui , voulant l'attribuer au reflux d'une humeur dartreuse , me proposa mille moyens d'y remédier. Je combattis cette opinion par le contraste de la méthode avec laquelle j'avois si bien réussi une première fois ; mais je ne pus jamais la détruire : il fallut plier aux circonstances , & malheureusement *aussi foible que coupable* , je parus y adhérer en consentant à l'ouverture d'un cautère , espérant que les mêmes remèdes triompheroient encore du cautère & du mal. On fit donc un cautère , & par une plus grande faute , on le plaça sur la jambe ; l'irritation se porta d'abord sur la matrice ; les douleurs d'entrailles devinrent ensuite plus vives ; les mouvemens convulsifs reparurent sur la jambe cautérisée ; je m'aperçus du mal que ce remède avoit fait ; j'avouai publiquement ma faute , & je voulus la réparer ; mais toute représentation fut inutile , & me voyant trop foible pour résister à tous , je demandai conseil : j'aurois beaucoup mieux fait si je m'étois retiré.

Un second Médecin , homme habile , que j'estime & que j'honore , se joignit à moi ; il jugea sur le récit que cette rechute provenoit de cette humeur dartreuse ; il consentit à faire usage des mêmes remèdes , qu'il reconnut seuls capables de remédier à l'affection nerveuse ; mais il plaida en faveur du cautère : un troisième conseil qui se joignit à nous pour réunir les opinions , fut aussi



de cet avis, & le cautère subsista; les irritations subsistèrent donc: le premier période des règles fut encore plus orageux, ce qui rappela l'hémorragie. Je revins une seconde fois à mes représentations sur ce cautère; je persuadai enfin que l'irritation qu'il procuroit, étoit la cause de ce désordre, & j'eus la satisfaction de le voir supprimer. Mais on forma bientôt de nouveaux soupçons sur cette humeur dartreuse, & le conseil prononça très-affirmativement qu'il falloit y suppléer par un nouvel égoût que l'on placeroit ailleurs; mes représentations eussent été très-inutiles, parce que l'on m'accusoit secrètement d'en avoir fermé jadis un que l'on avoit pratiqué sur un des deux bras par le moyen du *garrou*, sans se rappeler que le rétablissement de la malade avoit suivi de près cette suppression. Je n'eus donc rien à opposer, & le garrou fut appliqué pour la seconde fois; la fièvre parut alors; le troisième période des règles fut supprimé tout-à-fait: le reflux du sang menstruel porta sur les entrailles qui, irritées de nouveau, le furent bien davantage par quelques purgatifs que l'on plaça malgré moi, & par quelques anti-spasmodiques; les évacuations furent alors plus abondantes; elles entraînèrent une exfoliation de la tunique interne des intestins d'une aune de longueur, qui ressembloit assez par sa forme au vers solitaire, & qui dénotoit parfaitement le racornissement en question; les entrailles devinrent alors plus sensibles. La matrice irritée procura de nouveaux symptômes qui firent naître des nouvelles idées; on accusa le foie; un quatrième Médecin



fut de cet avis, & tous prononcèrent pour les Eaux minérales : ce furent celles de Bagnières de Luçon, *parce qu'elles ont, disoient-ils, la vertu de provoquer les règles & de guérir les dartres.* Mais où étoient-elles ces règles, à la suite de si grandes évacuations & dans l'état de dépérissement où étoit alors réduite cette malade ! Et quand même la pléthore sanguine eût existé malgré cet appauvrissement, comment les règles auroient-elles pu pénétrer à travers la matrice déjà crispée & peut-être racornie ! La malade ne partit pas moins pour Bagnières ; le voyage fut des plus pénibles : il fallut s'arrêter plusieurs fois ; on arriva enfin, & on se livra avec la plus grande confiance aux Eaux de cette piscine miraculeuse. Les premiers effets de ce remède ne furent pas avantageux ; néanmoins on en continua l'usage jusqu'à ce que l'on se vît obligé de châtier la vivacité de son action par un mélange d'eau de poulet. On m'écrivit pour-lors ; j'opimai pour le retour, mais je fus seul de cet avis, & la malade périt à Bagnières. L'ouverture de son corps a déjà prononcé en faveur du racornissement méconnu ; elle me laissa le regret de n'avoir pas soutenu mon opinion avec plus de constance, & je déclare que je me suis trouvé plus d'une fois à Paris dans cette extrémité.

*OUVERTURE du corps de feu Madame la  
Comtesse de Belzunce.*

« NOUS souffignés, Médecins, Chirurgiens, &c.  
ayant été requis de faire l'ouverture du corps de »



» madame la Comtesse de Belzunce, morte le 4 Octobre  
 » à Bagnières, à la suite d'une fièvre lente, pour tâcher  
 » de découvrir la cause de cette mort, nous avons pro-  
 » cédé à l'examen de la poitrine, où nous avons trouvé:  
 » 1.<sup>o</sup> Une adhérence des deux lobes du poumon dans  
 » toute leur étendue avec la plèvre; ce viscère étoit en  
 » outre rempli de tubercules qui suppuroient. 2.<sup>o</sup> Nous  
 » avons passé ensuite à l'examen du ventre & de tous  
 » les viscères y contenus; nous avons trouvé le foie  
 » adhérent au péritoine & au diaphragme, son volume  
 » plus gros que de coutume, & sa substance si molle,  
 » qu'on la déchiroit au toucher: l'ordre des vaisseaux y  
 » étoit si confondu, que toute la substance de ce  
 » viscère paroissoit être dans une macération putrescente.  
 » 3.<sup>o</sup> L'estomac, la rate & les reins étoient dans l'état  
 » naturel; mais les intestins étoient enflammés: ils sup-  
 » puroient dans plusieurs points; les glandes du mésentère  
 » étoient squirreuses: l'épiploon étoit fondu. 4.<sup>o</sup> la ma-  
 » trice & les ovaires ont été trouvés *desséchés, racornis*  
 » & *décolorés*. FAIT à Bagnières de Luçon, ce 5  
 » Octobre 1770. *Signé* BARRIÉ, Médecin; GELÈS,  
 Chirurgien. »

D'après cette ouverture, j'observe, 1.<sup>o</sup> qu'elle a été  
 faite à deux cents lieues loin de moi, en présence d'un  
 Médecin que je n'ai pas l'honneur de connoître, & qui,  
 ayant reconnu le racornissement de la matrice, n'a pas  
 ménagé ses expressions dans l'exposé qu'il en a fait:

2.<sup>o</sup> J'observe encore que le poumon, le diaphragme &



le foie étoient tous adhérens avec leurs enveloppes membraneuses; je veux dire la plèvre & le péritoine; ce qui forme une nouvelle preuve en faveur du racornissement:

3.<sup>o</sup> J'observe enfin que l'inflammation des entrailles, leur suppuration dans plusieurs points & celle du poumon, ont été la cause de la mort, sans pouvoir le contester.

Il s'agit à présent de découvrir la cause de cette inflammation: les partisans de cette humeur dartreuse, ne manqueront pas de lui attribuer tout le mal; ils nous diront que cette humeur ayant été repoussée sur l'estomac comme sur les entrailles, en avoit dépravé les sucs & procuré le dévoiement; ils ne manqueront pas non plus de nous dire qu'ayant été repoussée en partie sur les poumons, elle avoit procuré l'inflammation & la suppuration de ce viscère, & ils auront gain de cause. C'est sous ce point de vue que tous les Médecins jugeront la question: ils m'objecteront même que madame la Marquise de Bezons, citée plus haut, a éprouvé le même sort par le reflux d'une humeur tout aussi acrimonieuse (la goutte): mais pourquoi, repliquerai-je, la matrice a-t-elle été trouvée racornie chez madame la Comtesse de Belzunce? & pourquoi chez madame la Marquise de Bezons a-t-elle été trouvée saine? C'est sur quoi je m'arrête, pour objecter à mon tour, que le racornissement de la matrice, ne peut pas être l'effet de la maladie de madame la Comtesse de Belzunce, mais bien la cause réelle & primitive; puisque chez madame de Bezons, ce viscère jadis tout aussi affecté, à en juger par



les symptômes hyftériques qui avoient précédé, auroit dû l'être de préférence par les effets de la maladie de poitrine; ce qui prouve clairement que la phtisie a été idiopathique ou essentielle chez madame de Bezons, & tout-à-fait indépendante de l'affection nerveuse dont elle avoit été guérie; tandis que chez madame de Belzunce, elle a été symptomatique, ayant été produite par le vice de la matrice & par son racornissement.

En effet, les mouvemens convulsifs ont été les premiers symptômes du mal; la diarrhée les a suivis & ensuite l'hémoptisie; & tous ces symptômes ont été précédés & suivis du dérangement des règles dans la première attaque de la maladie, comme dans la rechute; d'où l'on peut conclure que le couloir utérin, trop ferré de sa nature, n'a pas permis au flux menstruel son libre cours; d'où s'en est suivi le reflux dans les parties supérieures: les entrailles ont été surchargées les premières; les sucs digestifs ont été viciés par cet alliage; & de-là les fausses digestions & la diarrhée. Les remèdes irritans que l'on a employés dans ce premier début, ont augmenté le degré de la cause primitive: le sang menstruel a donc trouvé plus de résistance à ses efforts; la pléthore sanguine est devenue peu-à-peu fort considérable; le poumon en a été surchargé par la communication des veines hypogastriques avec les mammaires, & l'hémoptisie en a été l'effet.

On observera encore que tous ces symptômes avoient disparu une fois, par le relâchement que l'on avoit procuré



procuré dans tout le canal intestinal, par le moyen des boissons abondantes & par les bains tièdes; & que ces mêmes symptômes ont reparu quand on a cessé d'humecter, & quand on a irrité de nouveau; ce qui ne laisse plus de doute sur la cause réelle de la maladie; elle gît dans le racornissement de la matrice & dans celui des entrailles; l'ouverture du corps le présente à nos yeux.

Ce raisonnement fera bien plus convaincant, quand on saura que cette humeur dartreuse n'avoit jamais existé chez madame la Comtesse de Belzunce: on n'avoit jamais vu chez elle une dartre; à peine les glandes sébacées des oreilles avoient-elles fourni dans la jeunesse un petit suintement qui n'exigea jamais de remèdes: jamais sa peau ne fut altérée; & quand on a voulu trouver chez elle ce vice dartreux, on s'est trompé volontairement; car, par les informations que j'avois prises dans sa famille, le vice dartreux n'y fut jamais connu: en vain a-t-on voulu en accuser la mère. Toutes sortes d'accusations à cet égard ont été gratuites; & il n'a pas moins fallu mourir en dartreuse & non en racornie: tel est le sort de plusieurs. Si l'ouverture des corps devient plus familière, le racornissement ne sera plus méconnu; & ce sera à cette époque que la Médecine aura fait de véritables progrès.

Je terminerai cet article par citer l'Observation d'un Médecin de Bretagne, insérée dans la Gazette salulaire du 11 Octobre 1770; par laquelle on découvre un nouvel effet du racornissement, d'après l'ouverture du corps du malheureux qui en fut la victime. M. Villeaupuis-



Frétaud, Médecin à Savenay, raconte que M. Montfort, Recteur de Savenay, d'un tempérament sec & fort mélancolique, fut saisi tout-à-coup, dans le mois d'Août 1769, d'un vomissement qui reparut ensuite tous les jours après les repas: le malade étoit dans ce temps-là tourmenté par des chagrins, & se livroit à des contentions d'esprit de toute espèce. Le premier Médecin qu'il consulta lui conseilla des purgatifs; le malade en prit sous différentes formes, ce qui aggrava les symptômes: des borborigmes se joignirent au vomissement; des spasmes douloureux dans les entrailles; des urines claires & abondantes, ce qui obligea le malade de recourir à d'autres remèdes, & de demander conseil à un autre Médecin.

Celui-ci substitua aux purgatifs qui venoient de réussir si mal, l'émétique & l'hypécacuanha: il y revint plusieurs fois; il ajouta ensuite à ces remèdes, des pilules fondantes, stomachiques & apéritives, des lavemens purgatifs avec le séné; il finit enfin par la thériaque, dans la vue sans doute de calmer les douleurs qu'il avoit aigries lui-même par son traitement. La boisson ordinaire du malade fut toujours du vin pur, par l'ordonnance de tous les Consultans qui, ne voyant que la foiblesse dans les *forces centrales*, rejetoient de leur régime tout humectant, sans en excepter l'eau: on continua ainsi pendant cinq mois, au bout desquels il parut des mouvemens convulsifs qui effrayèrent la famille: le malade ressentit alors des douleurs cruelles dans les testicules, qui rentroient dans le ventre par des contractions vives; & ces douleurs se terminoient



par la syncope : le malade mourut enfin dans ces tourmens, étant réduit dans le marasme & dans la consommation.

L'ouverture du corps montra un desséchement général de tout le canal intestinal, & une diminution considérable de son calibre, ainsi que de celui de l'estomac ; la valvule du *cæcum* étoit si rétrécie qu'à peine elle permettoit le passage à un tuyau de plume : tous les viscères étoient d'ailleurs en bon état ; les glandes mésentériques étoient cependant obstruées & durcies. M. Guerin, mon Confrère & moi, ajoute M. Frétaud, fumes appelés quelques jours avant la mort du malade ; nous vîmes avec regret, que les remèdes qui auroient pu le guérir ne pouvoient plus lui être utiles : nous le secourûmes pourtant avec beaucoup de petit lait ; le malade nous disoit en éprouver un soulagement marqué, ce qui ne servit qu'à lui faire regretter davantage la vie qu'il perdoit par l'impéritie de ceux à qui il avoit malheureusement confié sa santé.

« Voilà, si je ne me trompe, ajoute ce Médecin, une nouvelle preuve du racornissement des solides « que M. Pomme admet pour le dernier degré de la « cause vaporeuse. Je l'offre aux Antagonistes de cet « Auteur, & je souhaite que cet exemple fasse sur eux « le même effet que sur moi. »

Le tableau que nous présente cette Observation, est, en effet, si frappant, que notre Journaliste (M. Roux) à qui M. Frétaud l'avoit adressé, en fut ému de pitié & de compassion pour ce pauvre martyr, & c'est sans doute par cette raison qu'il ne voulut pas la publier ;



mais cela ne nous empêchera pas de conclure que la diminution du calibre des intestins étoit l'effet de la contraction des fibres, & par conséquent celui du racornissement; & que c'est aux remèdes irritans que l'on doit en attribuer tout l'effet. Boërhaave a déjà conclu de même en nous rapportant l'Observation anatomique faite sur le cadavre d'un homme qui étoit dans le pernicieux usage de boire beaucoup d'eau-de-vie, & dont l'estomac fut trouvé racorni, au point qu'il n'étoit pas plus grand qu'une noix. Baglivi, disséquant à Rome le cadavre d'un homme fort & robuste, qui étoit mort d'une fièvre ardente, fut fort surpris de ne point trouver de graisse sous la peau; il n'y avoit à sa place que des membranes & des pellicules entassées les unes sur les autres: les fibres des muscles étoient si dures, si desséchées, si racornies, qu'on ne pouvoit pas les couper avec les meilleurs couteaux. L'autorité d'un Médecin de la première Antiquité, puisqu'il vivoit quatre cents quarante-quatre ans avant Jésus-Christ, vient encore à l'appui de cette conclusion; c'est celle d'Empedocle, disciple de Pythagore, qui a prétendu dans son *Système sur la génération*, que les ongles sont une expansion des nerfs racornis par l'air & par le toucher (t). Telles sont les preuves que j'avois à donner sur le racornissement, sans oser me promettre qu'il ne sera plus contesté.

---

(t) Voyez l'article *Anatomie* dans le Dictionnaire encyclopédique.





## R A R É F A C T I O N

## D E L' A I R I N T É R I E U R.

J'AI déjà fait mention de cette raréfaction aérienne, & j'ai avancé que l'enflure étoit le fruit de cette raréfaction. J'ajouterai que cet effet de l'air raréfié outre-mesure, l'emporte en pareil cas sur la roideur des solides, & que ceux-ci ne pouvant alors résister aux efforts de cet air; ils se relâchent, & laissent ainsi des intervalles entre eux, par lesquels l'air s'échappe quelquefois dans le tissu cellulaire, se répand par tout le corps, & le parcourt à son gré. Mais il arrive souvent que les solides trop roides ou trop tendus résistent aux efforts de cette raréfaction, & alors les molécules du sang sont extrêmement pressées; le frottement augmente & la chaleur devient considérable: le sang, toujours plus pressé dans les capillaires, s'y engorge, & de-là s'ensuivent les douleurs & de nouvelles crispations. Le cerveau est surchargé, le cours des esprits animaux est gêné, intercepté; le délire survient, le corps s'enflamme enfin & se consume. L'ardeur brûlante de la peau, & plus encore celle des parties internes, nous l'annoncent; l'incendie est général: l'inflammation auroit lieu sans doute, si les vaisseaux lymphatiques, trop comprimés par la pléthore, pouvoient donner l'entrée aux globules rouges du sang. Tel est l'état où se trouve souvent réduit un Vaporeux; celui qui a la fibre tendue, sèche



& racornie, c'est toujours celui qui a été irrité par un régime échauffant & par des remèdes chauds.

Dans cet état, on court à la saignée, aux remèdes les plus rafraîchissans, à ceux qui peuvent condenser cette raréfaction aérienne; la limonade, les sirops de vinaigre, de groseille, de limon, l'esprit-de-vitriol, &c. remplissent d'abord nos vues, & avec ces seuls secours, on peut éteindre le feu sans cependant se procurer la détente de la fibre: le bain froid produit aussi le même effet; il absorbe cet excès de chaleur; on ne peut pas en douter, puisque l'on voit tiédir l'eau du bain par le seul effet du contact immédiat de l'eau sur l'habitude du corps; telles sont les armes que j'oppose à ce symptôme: mais ces armes ne sont-elles pas contradictoires aux premières indications? L'eau froide n'est-elle pas tonique? comment donc concilier l'action de ce remède avec le racornissement? Telle est l'objection que l'on me fait journellement, à laquelle on ajoute le reproche d'avoir donné ce remède pour relâchant, ce qui présente une contradiction manifeste de mes principes, je dirai même une absurdité.

L'objection est en forme, mais le reproche est déplacé; car j'ai dit, j'ai répété dans toutes les Éditions de cet Ouvrage, que le bain froid étoit un tonique puissant, & que je ne l'employois ici qu'en qualité de condensant au préjudice de la fibre: mais j'ai ajouté qu'après avoir agi momentanément comme tonique, il agissoit bientôt comme relâchant; puisque l'eau du bain, le lavement



froid & la fomentation froide tiédissent bien vîte en pareil cas par la seule chaleur du corps immergé; & pour fournir la preuve de cette assertion, je la répéterai telle qu'elle se trouve dans toutes les Éditions précédentes du Traité des vapeurs, & encore dans la réponse au premier anonyme & ailleurs; ce qui n'empêchera pas sans doute que mes adversaires n'y reviennent; car cette objection leur plaît infiniment (u).

Pour expliquer l'action du bain dans les cas ci-dessus rapportés, ai-je dit, nous rappellerons ses effets, qui sont de détendre, d'affouplir, d'humecter des solides desséchés & racornis, de condenser les liqueurs trop raréfiées, d'en dissoudre les sels, d'en corriger l'acrimonie, en leur restituant le véhicule dont elles sont dépourvues: c'est ainsi qu'il opère, & qu'il guérit les maladies auxquelles il est approprié, dès qu'il est diamétralement opposé aux différentes causes qui les produisent. Ce

---

(u) M. Maret, Rédacteur de l'article *bains* du Dictionnaire encyclopédique, a adopté cette même erreur dans l'Édition la plus récente de cet Ouvrage, faite à Genève en 1778. « On aura obligation, a-t-il dit, à M. Pomme, d'avoir familiarisé les François « avec les bains froids, employés depuis long-temps par les Russes « & les Anglois avec beaucoup d'avantage; mais il seroit dangereux « de croire avec cet Auteur, que toutes les maladies spasmodiques » exigent l'usage des bains froids »: telle est l'erreur de M. Maret. Ce Médecin, si distingué dans la République des Lettres, le Secrétaire d'une Académie savante, l'Auteur enfin d'un Ouvrage sur les bains, couronné par une autre Académie, sera surpris sans doute d'avoir commis cette faute, & la corrigera, j'espère, à l'avenir.



remède employé de cette manière, c'est-à-dire, tiède ou agréablement frais, fera sans contredit le plus grand humectant connu, non-seulement pour le relâchement & pour le ramollissement de la peau qu'il procure, mais encore par la quantité de véhicule aqueux qu'il fournit à la masse du sang.

La force avec laquelle l'eau s'infine dans le sang est immense; les Physiciens n'en connoissent pas encore les limites. Les particules de ce fluide pénètrent dans les pores des tégumens, dans leur tissu le plus serré jusque dans les glandes; elles écartent les fibres les unes des autres avec la même force qu'elles fendent les rochers: le tissu des parties abreuvées, cédant en tout sens, se ramollit au lieu de se fendre; l'eau pénètre ainsi dans les vaisseaux & les membranes, & passe à travers tous les obstacles: l'eau attaque par cette voie le vice des solides & des fluides jusque dans leurs derniers recoins, où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation lorsqu'il y a des obstructions.

C'est ainsi que la sécheresse des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puissant spécifique: les vaisseaux capillaires, dont le calibre est tellement rétréci, que la circulation y est interceptée, devenus souples, céderont aisément à l'impulsion des fluides qui y abordent. Les sécrétions, auparavant supprimées par l'obstruction, &, pour mieux dire, par l'oblitération des canaux, se rétabliront en même-temps, & les fluides, que la densité, l'épaississement, la sécheresse & l'acrimonie  
rendent



rendent impropres à circuler, reprenant leur véhicule, contribueront à leur tour au rétablissement général de la machine.

Tant de merveilleux effets seront dûs à l'action puissante du bain tiède, & quelquefois encore à celle du bain froid, & ce sera par le degré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y opposons. On conçoit aisément que dans le cas où la raréfaction des liqueurs est extrême, & que le racornissement des nerfs est porté à son plus haut degré, on ne pourra parvenir à la détente de la fibre, sans qu'au préalable la raréfaction des liqueurs ne soit tout-à-fait apaisée, ce que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Aussi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau du bain par son contact immédiat sur l'habitude du corps, & nous serons alors forcés de renouveler cette froidure de l'eau pour absorber cet excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du sang & des autres humeurs. On voit par les raisons contraires, combien seroit ici nuisible le bain chaud, puisque par son action le sang se raréfie, la transpiration augmente, la graisse se liquéfie & transpire par la peau dont les pores sont alors très-dilatés; le sang devient toujours plus alkalescent, & son tissu se défunit: aussi le reconnoissons-nous comme très-nuisible, & opposé à nos vues. (*Voyez toutes les Éditions du Traité des Vapeurs*).

Et ailleurs, M. Brun ajoute dans sa réponse à un Anonyme: « Suivons notre Censeur; écoutons ses leçons



» de physique, dans lesquelles il nous apprend que le  
» bain froid condense, & que le bain chaud raréfie.  
» Lisons ensuite M. Pomme, & nous verrons qu'il  
» nous a dit avant lui, que le bain froid condensoit,  
» & que le bain chaud raréfoit. Il nous enseigne en  
» même-temps de n'employer le premier que dans le  
» cas de l'extrême raréfaction des liqueurs, que l'on dis-  
» tinguera par la chaleur de l'eau après l'immersion du  
» corps dans le bain froid, ce qui s'opérera sans doute  
» par la communication de la chaleur interne du corps  
» avec la froidure de l'eau extérieurement. Ce sera dans  
» le cas d'une moindre raréfaction qu'il faudra employer  
» le bain tiède, qu'il regarde comme le plus puissant  
» remède pour relâcher les fibres & pour détremper  
» la masse des liqueurs; ce que M. Pomme nous prouve  
par les Observations dont il a enrichi son Ouvrage ».

J'ai encore ajouté dans ma réponse au Journaliste de Trévoux, & dans l'explication physique de l'action du bain chez madame de Cligny, que si la froidure de l'eau a toujours été tempérée par la chaleur du corps, c'est à la température de l'eau qu'il faut attribuer l'effet dont il s'agit, parce que personne n'ignore que le bain froid tend les fibres, bien loin de les relâcher, & que par conséquent il deviendrait contraire s'il agissoit en cette qualité.

Il est donc prouvé & démontré que j'ai donné le bain tiède, celui que tous les Physiciens ont marqué au vingt-fixième degré du thermomètre de M. de Reaumur



( que j'appelle agréablement *frais*, parce que plusieurs malades dont la fibre sera plus ou moins tendue, sensible & irritable, le trouveront tel à ce degré ) pour le remède le plus approprié à la roideur que j'attaque, & pour le plus grand humectant connu. Il est prouvé aussi que j'ai donné le bain froid, celui qui est marqué au quinzième degré de ce thermomètre, comme celui qui est au vingtième pour un tonique puissant qui contrarie la fibre tendue, mais qui en même-temps condense puissamment les liqueurs raréfiées, & produit les effets énoncés.

Comment donc après cela oseroit-on m'accuser d'avoir commis une pareille faute ? mes plus sévères Antagonistes, ces adversaires de si mauvaise foi, tels que M.<sup>rs</sup> Roux, Lecamus, Rostain, Marteau & autres, ont tous insisté sur cet article avec un air de triomphe qui en a peut-être imposé aux esprits prévenus, jusqu'à M. Maret ; ils ont voulu par-là intimider les âmes foibles, & détourner ainsi le Public de mes préceptes. *Prenez-garde*, ont-ils dit, *on vous baignera dans l'eau froide & à la glace ; on vous traitera comme l'on traite les fous* : & en réveillant ainsi la crainte & l'amour-propre, ils ont cru mettre une barrière invincible entre le bien que j'ai voulu faire, & le mal que j'avois à réparer. Mais ce Public a vu que l'imputation étoit dénuée de preuves ; il a vu qu'on se baignoit dans l'eau tiède, & que l'on guérissoit : il a vu dans le même temps un établissement de Bains publics se former à Paris sous les auspices de ma méthode ; tout l'a séduit ; les déclamations



de mes Antagonistes n'ont servi qu'à fortifier sa confiance. Tel a été le fruit des autres imputations calomnieuses avec lesquelles on a voulu me déchirer; la vérité a surmonté tous ces obstacles: tout de même que ce fleuve impétueux auquel on oppose des résistances, elle a franchi les bords, & la terre en a été arrosée. Cette expression n'est point hyperbolique; car je vois avec une satisfaction, qui me tient lieu de récompense, que l'espèce humaine dégénérée & entièrement consumée depuis la découverte du nouveau Monde, se reproduit à la faveur du bain & de l'eau: je vois encore que le Royaume, ci-devant empesté des découvertes que nos Chimistes ont tant vantées, reprend aujourd'hui sa première vigueur; la métamorphose est accomplie; mes Adversaires en rougissent. Pour moi qui ai toujours prévu que leurs clameurs me seroient plus utiles que préjudiciables, je les remercie bien sincèrement puisqu'ils m'ont servi à mon gré. Je ne craindrai donc pas d'étaler les merveilles du bain froid après avoir publié celles du bain tiède, & quoique ces sortes de cas soient assez rares, je ne suis pas au dépourvu: mais je préfère en ce moment de publier ceux que les Médecins ont bien voulu me fournir.

*LETTRE de M. Viger, Chirurgien à Saintes.*

« JE vous envoie, Monsieur, quelques Observations;  
» elles sont le fruit de vos préceptes. Animé comme  
» vous du desir de me rendre utile, je les avois adressées  
» à notre Journaliste, & j'attendois tous les jours de les



voir publier, lorsque j'ai appris les motifs de leur « suppression (u). Quoi qu'il en soit, mes Observations « vous appartiennent, & je crois devoir les publier; « c'est pourquoi, en vous les adressant, je vous prie « d'en faire usage, trop heureux si je mérite de figurer « avec vos prosélites. Je vous prierai encore de me « donner quelques éclaircissémens sur un phénomène « singulier que j'expose dans une de mes Observations; « c'est l'action physique de l'eau froide sur le spasme: « comment un tonique aussi puissant peut-il opérer un « effet aussi prompt, & détruire la rigidité de la fibre! « Cette cure est peut-être de toutes celles que vous « avez opérées, la preuve la plus convaincante de la « beauté de vos découvertes; mais ce fait est un vrai « mystère pour ma faible intelligence: daignez, je vous « en conjure, m'éclairer sur ce point; je commence « par lui.

Un Curé de cette ville, âgé de trente-quatre ans, « attaqué depuis cinq ans de vapeurs hypocondriaques, « s'étoit adressé à tous les Guérisseurs dont ce pays « abonde, qui le déclarèrent pulmonique, scorbutique, « &c. & le traitèrent en conséquence; c'est-à-dire, avec « des stomachiques, des purgatifs, des bouillons anti- « scorbutiques: il fut envoyé ensuite aux Eaux de Cau- « terets pendant deux fois, d'où il revint paralytique «

---

(u) Voyez mon Recueil des pièces relatives au traitement des Vapeurs, chez Hérissant père, rue Saint-Jacques à Paris.



» de la jambe droite, laquelle se raccourcit considéra-  
» blement ; à cette méprise , on en ajouta une plus  
» grande encore : ce fut l'application de plusieurs topiques  
» irritans , des fumigations & des bains aromatiques qui  
» parurent d'abord le soulager, mais qui dans peu  
» augmentèrent la paralysie : la fièvre survint après ce  
» traitement, & je fus appelé. Par les instructions que  
» l'on me donna sur l'état de ce malade , j'appris que  
» son mal devoit sa naissance à une trop grande appli-  
» cation , à une étude forcée , & d'après ce détail ,  
» j'entrevis la cause vaporeuse. Les symptômes étoient  
» trop caractérisés d'ailleurs pour ne pas la reconnoître ;  
» les digestions étoient lentes , laborieuses , accompagnées  
» de vents : la maigreur étoit extrême , la respiration  
» gênée , le sommeil profond & accablant , des douleurs  
» vagues , une salivation abondante , les urines claires ,  
» & une impuissance réelle de s'appliquer à la lecture la  
» moins fatigante. La fièvre étoit erratique ; elle varioit  
» à tous propos ; tantôt elle prenoit le type de la tierce ,  
» tantôt celui de la quarte & celui de la quotidienne :  
» elle commençoit souvent par un accès qui duroit six  
» heures ; le lendemain cet accès se divisoit en deux ,  
» c'est-à-dire , trois heures le matin & trois heures le  
» soir ; celui-ci se réduisoit le surlendemain à une heure  
» & demie ; il se terminoit par la durée de quelques  
» minutes , recommençoit ensuite par celle de six heures ,  
» & diminuoit par gradation comme auparavant : cette  
» fièvre s'annonçoit par des baillemens, des pandiculations,



par une toux convulsive, par une douleur de tête assez « vive, un mal-aise général & par l'augmentation de la « paralysie ; car dans ces momens la jambe étoit beaucoup « plus foible & raccourcie. Tel étoit l'état de M. le « Curé de\*\*\* en Janvier 1766. «

Cette saison ne me permit pas de grandes tentatives ; « c'est pourquoi je me contentai d'exhorter mon malade « à laisser tout remède, & à se livrer entièrement à l'eau « pour boisson : je lui conseillai encore de prendre beau- « coup de lavemens d'eau froide, & d'observer le régime « le plus exact. Le malade vécut en effet fort régulière- « ment ; il se nourrit avec du poulet & du veau bouilli « ou rôti, & quelques fruits fondans : ce régime opéra « si bien, qu'il emporta la fièvre ; la salivation cessa, & « le malade fut en état d'attendre la saison favorable, « auquel temps il étoit décidé qu'il prendroit les bains « froids. Un Médecin de grande réputation, qui fut « consulté dans cet intervalle, fut de cet avis ; mais le « malade avoit beaucoup de peine à s'y soumettre, lors- « que le hasard vint le persuader en faveur de ce remède. « Un jour qu'il étoit altéré par la fièvre, il sortit de son « lit, & se traîna jusqu'auprès d'une table où il y avoit « un pot à l'eau rempli d'eau froide ; il le but tout entier, « & tandis qu'il buvoit, il sentit que son talon, que la « rétraction des muscles tenoit élevé de plus de deux « pouces, s'allongeoit, & le malade l'appuya sur le « parquet : il crut d'abord qu'il devoit cet effet à la « cessation de la fièvre ; mais ayant voulu faire une seconde «



» épreuve, il s'affura que c'étoit à l'eau froide qu'il en  
» étoit redevable; il répéta cette expérience plusieurs  
» fois, & ce fut toujours avec le même succès: cet  
» alongement duroit quelques minutes; après quoi la  
» jambe revenoit dans son premier état: une seule gorgée  
» d'eau très-froide opéroit le même effet. Il n'en arrivoit  
» pas de même s'il plongeoit sa jambe dans l'eau tiède;  
» il y a plus, car il lui suffisoit de tenir un doigt de la  
» main dans l'eau froide, pour pouvoir marcher avec  
» facilité, & aussi long-temps qu'il le vouloit, & s'il  
» retiroit son doigt de l'eau, la jambe revenoit dans son  
» premier état au bout de quelques minutes.

» D'après toutes ces expériences, notre malade se  
» rendit à mes avis, & se soumit aux bains froids:  
» j'ajoutai à ce régime l'eau de poulet; j'exigeai de lui  
» qu'il en bût sans retenue; ce qu'il fit avec une entière  
» soumission. Il resta dans le bain pour la première fois  
» un quart-d'heure, & peu-à-peu il parvint à rester  
» une bonne heure: l'eau du bain s'échauffa toujours par  
» la chaleur de son corps: le quarantième bain rendit la  
» jambe à sa première longueur; les symptômes vaporeux  
» diminuèrent, la fièvre disparut, & l'existence du ma-  
» lade fut une nouvelle vie. Il les continua néanmoins  
» jusqu'au nombre de cent, ayant toujours sur la tête  
» une vessie remplie d'eau froide; & à la faveur de ce  
» traitement répété pendant deux ans, le malade a  
» été entièrement rétabli, puisqu'on le voit occupé  
» aujourd'hui des fonctions de son ministère.



La femme d'un Meunier, âgée de vingt-quatre ans, «  
 enceinte de sept mois, fut attaquée tout-à-coup de la «  
 cardialgie ; son pouls étoit ferré & convulsif, la respi- «  
 ration gênée, le ventre sec & tendu, le visage pâle, & «  
 une sueur froide qui se répandoit par tout son corps. «  
 On saigna d'entrée sans trop savoir pourquoi ; on «  
 donna des carminatifs sous différentes formes ; on en «  
 vint à la teinture de *castoreum*, aux gouttes anodines : «  
 on purgea ensuite, & bien loin de soulager la ma- «  
 lade, on augmenta les douleurs ; la cardialgie devint «  
 si forte, qu'elle fit craindre pour la vie de cette «  
 femme : on continua en vain ce traitement, on déses- «  
 péra d'elle, & plus encore de son enfant, car depuis «  
 le premier jour de l'attaque, il n'avoit donné aucun «  
 signe de vie. Quel parti prendre dans cette extrémité ? «  
 On me demanda conseil, mais trop tard. Instruit de «  
 tout ce qui s'étoit passé avant mon arrivée, je reconnus «  
 d'abord la méprise. La tension douloureuse du ventre, «  
 celle de toute la région épigastrique, ne me laissa «  
 aucun doute sur l'irritation de ces parties & sur la «  
 raréfaction de l'air qui y étoit contenu ; il ne s'agissoit «  
 plus que de trouver les moyens d'y remédier : ces «  
 moyens furent ceux que vous avez employés tant de «  
 fois, Monsieur, avec succès. Ce fut l'application sur «  
 le ventre d'une serviette trempée dans l'eau froide, «  
 avec laquelle je voulus condenser l'air intestinal, en «  
 même-temps que je voulus relever le ton des parties, «  
 qui ayant été bandées au-delà de leur ressort, étoient «



» tombées dans une espèce d'atonie : le remède réussit  
» parfaitement ; on renouvela souvent cette application  
» ainsi que sa froidure ; on soulagea la malade peu-à-peu ,  
» jusqu'à ce que l'on eût emporté les douleurs. La dé-  
» tente se fit pour-lors ; des évacuations copieuses l'annon-  
» cèrent : la malade accoucha enfin d'un enfant mort ,  
» & sa couche fut heureuse ; on purgea au temps prescrit  
» avec un doux minoratif : on y revint plus d'une fois  
» sous les auspices de l'eau de poulet ; les évacuations  
» furent si salutaires , qu'elles amenèrent des vers , & la  
malade se rétablit parfaitement ».

Les autres Observations contenues dans la Lettre de M. Viger, regardent le bain tiède ; elles ne figureront par conséquent pas dans ce Chapitre , mais ailleurs.

### R É P O N S E.

IL est très-juste , Monsieur , que je me rende à vos desirs , en vous donnant l'explication que vous me demandez sur le phénomène que la guérison de votre Curé vous présente. Pour cet effet , je répéterai ce que j'ai dit tant de fois dans toutes les Éditions de mon Livre , & je dirai que la qualité tonique de l'eau froide exclut absolument ce remède de la classe des relâchans , & que par cette raison , il est employé ici comme un remède contraire : mais j'ai ajouté que la tension spasmodique étoit souvent entretenue par l'extrême raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs , & que , dans ce cas , on ne



pouvoit parvenir à la détente de la fibre, sans qu'au préalable on eût condensé cette raréfaction aérienne ; & c'est - là le seul cas où j'emploie le bain froid. J'ai ajouté encore, Monsieur, que ce remède agissoit comme tonique, puisqu'en méditant son action, on voit que le bain froid se tiédit ordinairement par la chaleur du corps du malade immergé, & c'est par cette raison que je fais souvent renouveler la froidure de l'eau, quand il s'agit de condenser davantage, tout comme je la laisse tiédir, quand je crois que cette condensation ne m'est plus nécessaire. D'après ces effets, je puis donc employer ce tonique au préjudice de la fibre, mais au profit de la raréfaction aérienne, & vous voyez par tout ce que je viens de vous dire, que ce tonique n'est tel que par la volonté de celui qui l'emploie.

Vous pouvez conclure de-là, Monsieur, que votre Curé étoit dans le cas de cette raréfaction aérienne sans que vous vous en foyez douté ; la tension de ses fibres étoit à ce degré de crispation qui produit le raccourcissement de la partie affectée, & ce degré étoit entretenu par celui de la raréfaction de l'air : l'eau froide que vous avez employée, n'a pas manqué d'agir sur cet air, & de le condenser, ce qui a enlevé sur le champ à la fibre ce dernier degré de tension qu'elle tenoit de la raréfaction de cet air, & le contraire est arrivé quand vous avez cessé d'appliquer ce remède. Les Physiciens vous diront, Monsieur, que la vitesse avec laquelle l'air se condense par le froid est très-grande. Il paroît que vous



en êtes convaincu, puisque c'est sans doute d'après ces idées physiques que vous avez employé l'eau froide chez la malade qui fait le sujet de votre troisième Observation. Il ne s'agit donc plus que de savoir discerner les cas où cette raréfaction domine sur la tension de la fibre, & alors vous appliquerez l'eau froide sans contradiction. Les signes diagnostiques de cette raréfaction se tirent du tempérament, du régime, des remèdes & de l'intensité des symptômes spasmodiques. Avec les dispositions que vous montrez, Monsieur, vous ferez bientôt en état de les connoître parfaitement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M. Renard, Médecin à la Fère, raconte dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1769, *page* 355, « que madame Lebœuf, femme d'un Avocat de » cette ville, alloit périr en Janvier 1768, par la vapeur » du charbon qu'on avoit allumé dans une alcove où elle » s'étoit couchée & endormie depuis environ une heure, » sans le secours de l'air froid & de la glace; tout-à- » coup le mari est éveillé par le bruit que fait un chat » dans la même alcove, qu'on pouvoit alors comparer à » une machine pneumatique: il saute en bas du lit pour » chasser cet animal importun, mais il le trouva étendu » roide sur le carreau; il le croit mort & le jette dans la » rivière par une fenêtre du premier étage; il vola ensuite » au lit de sa chère épouse: quel triste spectacle! il la » trouva sans connoissance, tous les membres en convulsion,



respirant à peine ; un moment plus tard elle étoit suffo-  
 quée : les sphincters s'étoient déjà relâchés chez elle. «  
 L'inconsolable mari qui crut avoir perdu la moitié de «  
 lui-même, fait appeler ses voisins, ôte le foyer ardent, «  
 cause de tant de malheurs, & accourt lui-même chez «  
 moi. En chemin, il s'aperçoit qu'il est aussi malade ; il «  
 a des éblouissemens ; ses jambes chancellent. . . . . Que «  
 va-t-il devenir ! L'amour & le grand froid lui donnent «  
 du courage & des forces : il arrive, & je cours avec lui «  
 chez sa chère moitié ; la fenêtre étoit restée ouverte «  
 depuis qu'on s'étoit débarrassé du chat : Je fis ouvrir «  
 encore tous les rideaux de l'alcove & du lit, & je trouve «  
 la malade dans l'état décrit ci-dessus : elle faisoit des «  
 efforts singuliers pour respirer ; la bouche étoit torse, «  
 sans parole, & les yeux qui étoient réellement ouverts «  
 ne fixoient rien, ne voyoient rien, en un mot, tous les «  
 organes des sens étoient sans sentiment & sans action ; «  
 j'attribuai tous ces accidens au défaut ou au peu d'élas- «  
 ticité de l'air extérieur, & à la trop grande raréfaction de «  
 l'air intérieur ou contenu ; & comme je savois qu'il n'y «  
 a rien de plus propre pour condenser, pour diminuer le «  
 volume d'air raréfié, & rétablir en pareil cas l'équilibre «  
 entre les solides & les fluides, qu'un corps froid : je fis «  
 apporter aussitôt de la glace ; j'en introduisis dans la «  
 bouche de la malade à plusieurs reprises : au troisième «  
 morceau elle ouvre les yeux, fixe les objets, & nous «  
 reconnoît tous. Son mari étoit absent, elle le demande, «  
 il arrive ; elle l'embrasse tendrement, & lui dit les choses «  
 les plus raisonnables pour le consoler. On lui applique «



» un paquet de glace pulvérisée sur le front, elle paroît  
 » recouvrer toute sa présence d'esprit; elle préside elle-même  
 » à sa toilette; se fait changer de lit & s'endort: à son réveil,  
 » elle crut avoir fait un songe; cependant elle se plaint de  
 » maux de tête, de lassitude, de foiblesse & de douleur  
 » de reins: tout cela auroit pu inquiéter chez une autre  
 » malade; mais madame Lebœuf étoit grosse de trois mois.  
 » Je lui conseillai un régime convenable, & quelques autres  
 » secours; elle a fait une couche heureuse, les suites ne  
 » l'ont pas été de même; mais elle se porte bien au-  
 » jourd'hui (x).

» Le chat qu'on avoit jeté dans la rivière, fut reçu par  
 » la glace; le choc fut rude, peut-être cela contribua-t-il  
 » autant que le grand air & l'impression de la glace à le  
 » rappeler à la vie; quoi qu'il en soit, il revint à la maison  
 » quelques heures après, & si bien portant, qu'on avoit  
 » peine à croire qu'il avoit été malade; tout cela prouve  
 » que le grand air, l'eau froide, la glace, &c. sont souvent  
 » indiqués & peuvent opérer des merveilles ».

Je n'ai rapporté ici l'observation de M. Renard, que pour montrer les effets de la raréfaction de l'air intérieur, par quelle cause qu'elle soit produite, & pour

---

(x) Un habile Chirurgien de Laon (M. Naches) qui nous a vu, M. Labrusse & moi, employer en 1766, avec le plus grand succès, l'eau froide & la glace dans les attaques convulsives de madame Rillard (Voyez le Journal de Médecine, Octobre 1767), a fait imprimer depuis dans le même Journal du mois de Mai 1767, deux Observations sur des accidens de même espèce, où il a employé avec le même succès, l'eau à la glace en topique.



prouver que l'eau froide & la glace réussissent dans tous les cas de cette raréfaction, je vais rapporter ceux où cette raréfaction agit de concert avec la roideur de la fibre. M. Dupont, Médecin à Tartas, raconte dans le journal de Médecine, du mois de Février 1770, « que le nommé *Dupouy*, de la paroisse de Villeneuve, âgé de » vingt-cinq ans, avoit depuis son enfance, la rate gonflée, « dure, & dans certain temps son volume étoit deux « ou trois fois plus considérable qu'il ne dût l'être natu- « rellement. Vers la fin d'Octobre dernier, son Chi- « rurgien lui fit prendre l'émétique en lavage, pour je ne « fais quelle indisposition. Le 2 Novembre, il prit à « titre de précaution, une médecine qui le purgea à « merveille: le malade se leva dans l'après-midi, & satis- « fait de son état, il se tint jusqu'au soir auprès du feu. « Cet homme pendant la nuit perdit subitement la con- « noissance, le sentiment, la vue, & fut attaqué de « convulsions si violentes, que cinq ou six personnes « pouvoient à peine le contenir dans son lit. On appela « M. Dupont pour secourir ce misérable; rendu chez « lui vers les neuf heures du matin, il fut témoin du « plus triste spectacle; les agitations les plus fortes & les « convulsions de toutes les parties du corps l'empê- « chèrent pendant quelque temps de prononcer sur le « caractère de la maladie; la respiration étoit forte, fré- « quente & embarrassée; le mouvement du cœur violent « & sans ordre; le visage rouge & enflammé; les yeux « étincelans, égarés, incertains: de cet état, il tomba «



» dans un accès d'épilepsie qui dura quatre ou cinq  
» minutes ; à peine l'attaque d'épilepsie eut-elle disparu ,  
» que les convulsions générales se reproduisirent ; elles  
» durèrent trois quarts - d'heure , & furent suivies de  
» nouveaux accès épileptiques : cette alternative eut lieu  
» pendant vingt-quatre heures ; de sorte que le malade  
» eut au moins quarante assauts d'épilepsie dans la  
journée ».

M. Dupont avoue qu'il fut aussi effrayé des cruels accidens dont il étoit le spectateur, qu'incertain sur le parti qu'il devoit prendre pour les combattre ; rien ne s'offroit à ses recherches & à son esprit, pour fixer avec quelques fondement, la véritable cause de la maladie. Jamais Dupouy n'avoit éprouvé de pareils accidens ; le purgatif pris la veille ne lui paroissoit pas avoir pu produire un si grand désordre ; & le moyen de penser que la rate gonflée fût le principe d'une scène aussi tragique ! Au milieu de ces perplexités, il se détermina à faire ouvrir la saphène ; ce remède n'opéra rien, on y revint une seconde fois ; après cette seconde opération, les accidens subsistans toujours dans le même degré, il se détermina à faire appliquer sur la tête du malade, une grosse serviette pliée en quatre doubles & trempée dans l'eau froide ; ce topique fut renouvelé tous les quarts-d'heure ; les convulsions diminuèrent & cessèrent enfin pendant la nuit.

« N'est-il pas évident, ajoute M. Dupont, que le  
» succès de cette cure dépend de l'eau froide, & son  
» heureuse



heureuse application ne donnera-t-elle pas une nouvelle « force au système de M. Pomme ? Il fut, dit-il, déter- « miné à faire usage de ce secours par les brillans succès « dans des cas à peu-près semblables, insérés dans les « Journaux de Médecine & ailleurs ».

M. Perreymond le fils, Médecin à Barjemon en Pro-  
vence, raconte encore dans le même Journal, que la  
demoiselle Tournel, âgée de vingt-neuf ans, d'un tem-  
pérament bilieux & naturellement porté à la colère,  
s'exposa témérairement au soleil ; elle se plaignit quelques  
heures après d'un mal de tête assez vif, & d'une douleur  
circulaire autour du diaphragme qui hâta son retour,  
& l'obligea de se coucher. Le lendemain 13 Mars 1769,  
la fièvre se développa, la douleur de tête augmenta, &  
il parut une toux convulsive ; le 14 & le 15, tous les  
symptômes s'aigrirent ; la respiration devint laborieuse, la  
douleur augmenta, & le délire survint ; on fit une saignée  
copieuse qui ne produisit aucun soulagement ; le 16, la  
malade poussa des cris affreux ; elle passa rapidement de  
la fureur au ris sardonique : la respiration étoit fréquente,  
ses yeux étinceloient, l'œil gauche étoit larmoyant, les  
mains tremblantes ; on auroit dit qu'elle démêloit entre  
ses doigts des flocons de laine : enfin un babil effréné  
& sans ordre portoit par reprises, l'horreur & l'effroi  
dans le cœur des assistans. Dans cet état, M. Perreymond  
ne connut que le bain froid ; la malade y fut plongée ;  
on lui donna de l'eau d'orge nitrée pour boisson : on



continua ces remèdes le 17 & le 18, & tous les symptômes disparurent.

M. Raymond, Médecin de Marseille, cite, dans la Dissertation sur le bain, l'Observation suivante. « Une  
» personne d'une bonne constitution, d'un tempérament  
» ardent, & dans la fleur de son âge, est attaquée dans  
» les chaleurs de l'été d'une fièvre ardente. La chaleur  
» fébrile est brûlante; la surface du corps est aride; le  
» sang se dessèche, se dissout, s'alkalise, les vaisseaux  
» sont irrités & tendus; les nerfs sont agacés; le genre  
» musculaire entre en convulsion; le Fébricitant, saisi  
» d'un délire furieux, fait tous ses efforts pour sortir d'un  
» lit où il brûle, trompe enfin la vigilance de ses gardes,  
» s'enfuit de sa chaude prison, va se plonger dans l'eau  
» froide, éteint ainsi l'ardeur fébrile, condense le sang  
» trop raréfié, l'épaissit, & enveloppe par-là & émousse  
» l'âcreté septique; l'action des solides rentre dans ses  
» justes bornes; le mouvement du sang est ralenti; le  
» calme survient, & le malade sort de la rivière guéri,  
» au grand étonnement du Médecin qui avoit prononcé  
» à la mort; tant le sentiment, ajoute M. Raymond,  
est au-dessus de la science ».

Je sortirai un instant de mon plan pour ajouter aux Observations des Médecins encore vivans, celles des Médecins qui nous ont précédés; & je dirai que Villis a guéri une Servante qui, dans la fièvre, étoit tombée dans un délire furieux, en la faisant porter dans une



rivière, où elle nagea d'elle-même l'espace d'un quart-d'heure, & d'où elle se retira saine & tranquille. Linnæus rapporte encore un exemple frappant des merveilles du bain froid : il dit, d'après un Auteur, que la peste emporta tous les habitans d'un village du Nord, excepté deux personnes, un Amant & sa Maîtresse. L'Amant, ayant été saisi de cette cruelle maladie, sa Maîtresse le lava dans l'eau froide, & le guérit heureusement. Celui-ci rendit le même service à sa Maîtresse par le même traitement. Il est hors de doute que ce ne fût une ardeur brûlante & une raréfaction extraordinaire qui obligea ces personnes à recourir à cet extrême remède ; & on doit en conclure de-là que le bain froid est un remède de tous les pays, quand on rencontre une pareille cause. On a opéré, en effet, les mêmes cures en Perse, en Angleterre & en France. Faudra-t-il s'appuyer sur l'autorité de notre premier Maître ? Je dirai qu'Hippocrate connoissoit si bien les effets de ce tonique, & il étoit si convaincu de son efficacité, dans certains cas particuliers, qu'il n'a pas manqué de faire un aphorisme de ce genre de curation. *Une grande effusion d'eau froide, dit-il, sur les articles qui souffrent des douleurs avec enflures, mais sans ulcère, & sur les parties qui sont en convulsion, soulage, diminue le mal, & emporte même la douleur.* Aph. XXV, Sect. v.

Cet Oracle avoit pourtant observé ailleurs que le froid est ennemi des nerfs (*Aph. XVIII, sect. v.*) & , s'il recommandoit l'effusion d'eau froide sur le corps dans



cette occasion, c'est qu'il savoit très-bien qu'il avoit la raréfaction à combattre. S'il décrit ailleurs les différentes espèces d'affections hystériques, il recommande de laver le corps avec beaucoup d'eau chaude (*Libr. de Natur. Mulieb. & libr. II. de morb. mul.*) Et il ajoute que, si le mal résiste, il faut laver beaucoup avec de l'eau froide. Mais le mal ne résistoit à Hippocrate en pareil cas que parce que l'eau tiède ne pouvoit pas détruire la raréfaction aérienne; il falloit donc recourir à l'eau froide. Celse employoit le même remède dans les mêmes maladies, & sur-tout dans l'épilepsie hystérique. Je citerois en vain toute l'Antiquité; je ne ferois que répéter ceux qui m'ont précédé; je préfère de renvoyer le Lecteur à la savante Dissertation de M. Raymond, Médecin à Marseille, sur l'action du bain, & à celle de M. Maret, Médecin à Dijon. Je me hâte de finir par l'Observation de M. Planchon, Médecin à Tournai, insérée dans le Journal de Médecine, mois de Février 1769, page 127, dans laquelle je trouve tout ce qui est analogue à mon sujet.

« La fièvre, dont Boërhaave a scrupuleusement recueilli  
 » toutes les causes, & qu'il a précisément décrite dans ses  
 » aphorismes, est de toutes les maladies la plus com-  
 » mune (y). La syncope simple, dont les causes sont les  
 » mêmes que celles de l'éphémère, *causæ, signa, medela*  
 » *eadem*, dit ce Renovateur de la Médecine (z), attaque

---

(y) Boërhaave, *aph.* 448.

(z) *Ibid.* *aph.* 729.



plus souvent, comme l'on fait, les personnes d'un bon «  
tempérament (a), où l'abondance d'un bon sang est «  
manifeste, sur-tout à cet âge où la Nature a achevé son «  
ouvrage, où les organes sont parvenus à leur dernier «  
accroissement; alors la pléthore, mise en mouvement par «  
des exercices violens, par des boissons spiritueuses, par «  
des passions de l'ame, par la chaleur excessive du climat «  
ou de l'atmosphère, qui raréfie la masse des humeurs, «  
constitue cette espèce de fièvre, que la Nature guérit «  
souvent par une hémorragie critique le quatrième jour, «  
ou par une sueur bienfaisante le septième, si on ne la «  
trouble pas dans l'œuvre de la coction. Enfin la seule «  
raréfaction du sang dans un sujet non pléthorique, en «  
établissant ce qu'on appelle une *fausse pléthore*, produit «  
quelquefois une synoque simple qui est accompagnée des «  
mêmes symptômes, que ceux d'une surabondance décidée «  
des liquides agités par la fièvre. Telle est l'Observation «  
que nous ont transmise nos ancêtres, & que nous «  
vérifions chaque jour; tel est le langage des Médecins «  
que la raison & l'expérience accompagnent. «

Dans ces circonstances, toujours ministres de la «  
Nature, établis pour la guider pas à pas, & marcher sur «  
ses traces, nous l'aidons dans ses mouvemens critiques, «  
& nous n'employons que des moyens curatifs, que l'art «  
nous assure être les seuls propres à rétablir le calme dans «  
l'économie animale. Nous diminuons la plénitude par «

---

(a) Boërhaave, *aph.* 728.



» les saignées répétées (*b*) qui maîtrisent en quelque sorte  
 » la fougue de la circulation, & nous la tempérons par les  
 » rafraîchissans, les nitreux, les acescens, les acides même  
 » prudemment ménagés. Mais dans le cas d'une raréfaction  
 » du sang qui donne lieu à une fièvre extrêmement aiguë,  
 » où l'on ne saigne que pour diminuer la fièvre, ou réprimer  
 » la fougue du sang, pourquoi ne met-on pas en usage les  
 » bains froids que l'Auteur de l'abus de la Saignée dit être  
 » autant négligés que l'usage de l'air frais (*c*) ?  
 » On lit pourtant dans les livres de quelques bons  
 » Observateurs, que ces bains ont guéri, comme par  
 » enchantement des fièvres qui ne devoient leur cause  
 » qu'aux humeurs extrêmement raréfiées. M. Floyer, cité  
 » plusieurs fois par l'Auteur des abus de la Saignée (*d*),  
 » en rapporte des exemples frappans, par lesquels on voit  
 » que le seul instinct a poussé des malades en délire à se  
 » précipiter, l'un dans une fontaine, l'autre dans la Tamise,  
 » quelques-uns dans un abreuvoir, ou dans des réservoirs  
 » d'eau froide, où ils ont recouvert la raison & favorisé  
 » leur guérison. M. Pomme cite des exemples de cette  
 » espèce. Je vis moi-même en 1760, un cas qui a du  
 » rapport à ceux-ci.  
 » Ce fut pendant l'été de cette année, qui nous fit sentir  
 » des chaleurs excessives, qu'étant appelé à Bassecles,

---

(*b*) *Maximè verò venæ sectionibus & refrigerantibus ager.*  
 Boërhaave, *aph.* 729,

(*c*) Voyez les abus de la Saignée, pag. 81, sect. 53,

(*d*) *Ibidem*, pag. 89, sect. 57.



village à une lieue de Peruvets, par quelques malades, «  
 j'eus l'occasion de voir, chez un Maître d'école, un «  
 jeune homme Flamand. Il étoit âgé de dix-huit ans, vigou- «  
 reux & sanguin. Il avoit une fièvre synoque simple, qu'il «  
 s'étoit procurée en s'échauffant trop. Malgré quelques «  
 saignées du bras, des doux laxatifs, des lavemens, des «  
 boissons rafraîchissantes & nitreuses, il étoit tombé dans «  
 un délire furieux; la fièvre étoit violente; &, entre le «  
 sixième où le septième jour, dans un moment où il n'étoit «  
 assujetti par personne, il se lève, prend un couteau, & «  
 poursuit son Maître dans le jardin. Ce Maître effrayé, «  
 craignant d'être égorgé par ce furieux, fuit, & le malade «  
 à sa fuite. Cependant le Maître rappelle sa raison; &, «  
 s'étonnant lui-même de sa fuite, revient vivement sur «  
 ses pas, menace le furieux Flamand, qui devient tout- «  
 à-coup craintif & pusillanime, & prend la fuite à son «  
 tour. Il voit un puits, qui se trouvoit dans le jardin; il le «  
 franchit, & s'y précipite pour se mettre à l'abri des coups «  
 dont il est menacé. A peine y est-il tombé que le froid «  
 de l'eau, resserrant par son contact toute l'habitude du «  
 corps, & réprimant les fluides trop raréfiés, le rappelle «  
 à lui-même. Il crie au secours; on le retire bientôt de «  
 ce bain froid, où il avoit recouvré le bon sens. De-là, «  
 on le transporte dans son lit, où il fut copieusement. »  
 J'arrivai un quart-d'heure après; je le vis bien tranquille, «  
 & je reconnus une sueur vraiment salutaire, qui dura toute «  
 la nuit & termina la fièvre. «

Il est vraisemblable, ajoute M. Planchon, que cette «



» fièvre dépendoit plus de la raréfaction du sang que d'une  
» pléthore sanguine, puisque les saignées, qui suffisoient  
» toujours pour diminuer la plénitude, n'avoient point  
» suffi; que l'immersion dans un puits a tellement réprimé  
» la fougue du sang raréfié, que la Nature a pu alors, étant  
» à l'aise, expulser l'humeur morbifique. Disons à cette  
» occasion que le délire de ce malade le servit mieux que  
» tous les moyens employés jusqu'ici. Disons que l'instinct,  
» ou plutôt le hasard, le conduisit à ce remède, dont  
» l'action prompte & efficace est opposée à la cause évidente  
» de la maladie. On fait en effet que toutes les fièvres qui  
» sont l'effet de l'extrême raréfaction du sang, trouvent  
« un vrai spécifique dans le bain d'eau froide qui opère  
» promptement & sans ruiner les forces, puisqu'au con-  
» traire il resserre & fortifie les vaisseaux, en quelque sorte  
» affoiblis & forcés au-delà de leur ton par la raréfaction  
» des liqueurs: qu'il réprime efficacement & rétablit l'équi-  
» libre de la circulation, si on l'emploie dans des circonf-  
» tances propres, & qu'il n'y ait aucun soupçon d'impureté  
» dans les premières voies. (e). Je dois avouer que, si cet  
» événement imprévu ne l'eût point poussé à se jeter dans  
» un puits, je n'eusse pas hasardé de le plonger dans un bain  
» froid; l'heureuse issue démontre cependant qu'il étoit  
» indiqué. Mais employer des moyens peu accrédités dans  
» la pratique, des moyens sur-tout qui, aux yeux du  
» vulgaire, paroissent plutôt devoir accélérer la perte du  
» malade que son rétablissement, c'est soulever contre lui

---

(e) Voyez les abus de la saignée, page 87.



le Public ignorant, toujours prêt à blâmer le Médecin, «  
s'il arrive que, malgré l'indication justement remplie, «  
le malade succombe à ses maux. «

Quelqu'assurance que le Médecin ait de la vraie «  
raréfaction du sang & de l'air intérieur dans une fièvre «  
aiguë ou sans fièvre, il faut qu'il soit accrédité, qu'il soit «  
au-dessus des vains propos & de la censure, pour faire «  
ce qu'on appelle un *coup de maître* dans ces circonstances, «  
& qu'il pratique sans témérité, parce qu'il est persuadé «  
que l'âge du malade, son tempérament, l'état de l'at- «  
mosphère, le climat, le genre d'exercice, &c. qui ont «  
précédé cette fièvre, ont tellement dilaté les liqueurs «  
animales, que sans l'action du bain froid, il est impossible «  
de rendre à l'air intérieur moins d'élasticité, que le feu «  
de la fièvre, allumé par ces causes, raréfie encore plus. «  
Il faut aussi savoir saisir le moment propre, & distinguer «  
si la véhémence de la fièvre doit toute son intensité à la «  
seule raréfaction, comme a fait autrefois M. Didier, «  
Professeur de l'Université de Montpellier (*f*), sans quoi «  
le bain froid pourroit être aussi dangereux que le *Cydnus* «  
faillit à l'être pour Alexandre-le-Grand. «

C'est donc un point essentiel dans la pratique, de «  
savoir juger si dans ces fièvres aiguës, presque ardentes, «

---

(*f*) Un Courrier part de Lyen dans les grandes chaleurs, arrive à Montpellier sans s'arrêter, tombe de son cheval, évanoui; on le croit mort : M. Didier le fait couvrir de glace, & le rappelle à la vie. C'est ainsi que l'empereur Auguste fut guéri par Musa.



» la raréfaction des humeurs tient la principale place ?  
 » *Judicium difficile, occasio præceps* ; deux avis qui sont  
 » presque inséparables , puisque si , par un défaut de con-  
 » noissance , on néglige d'employer ce moyen curatif , la  
 » maladie fait des progrès : à la raréfaction du sang succèdent  
 » des engorgemens inflammatoires & la gangrène. On ne  
 » doit donc pas tant craindre les bains d'eau froide dans  
 » ces fortes de fièvres , dès que l'on reconnoîtra que l'ex-  
 » pansion seule des liquides & de l'air y donne lieu , de  
 » même que l'eau froide appliquée sur la tête , sur le  
 » front & sur le bas-ventre météorisé , d'après le conseil  
 » d'Hippocrate. *Cum ardor tenuerit lintea frigida, intentâ*  
 » *quâ præcipuâ parte ardente dixerit, admoveo.* Hipp. *de*  
*internis affectionibus*, cap. XIII ».

Doutera-t-on que , dans tous les cas ci-dessus rapportés en faveur du bain froid , il n'y eût roideur des solides en même temps qu'il y avoit cette extrême raréfaction des liqueurs & de l'air ?

Douter-at-on qu'Hippocrate n'a prononcé que l'eau froide étoit contraire aux maux de nerfs que parce qu'il regardoit ce remède comme un puissant tonique ! ce qui nous prouve encore qu'il reconnoissoit la tension des solides pour cause , & non le relâchement.

Doutera-t-on que , lorsqu'il a été obligé d'employer le bain froid dans le traitement de quelques-unes de ces maladies , il n'a eu d'autre objet que de condenser l'air intérieur , & qu'il avoit pensé avant moi que cette raréfaction dominoit réellement alors sur la tension de la fibre ?



Hippocrate connoissoit donc la pratique que je propose ! Les Médecins de son temps n'en connoissoient pas d'autre. Ceux qui sont venus après, enivrés de leur science, abandonnèrent les préceptes du Maître ; leur erreur a germé en se perpétuant jusqu'à nous : il étoit temps de mettre fin aux égaremens qu'a enfantés l'esprit de système, & de rendre à la Médecine son premier lustre en la rappelant à sa première simplicité. Ce fut l'objet de mon travail ; c'est celui qui ranime aujourd'hui mon zèle & mon courage. Que le motif soit louable, on n'en disconvient pas ; c'en est assez pour moi : que fera-ce si j'envisage le bonheur de mes semblables !







## COMPLICATIONS.

J'ENTENDS par Complication, l'alliage d'une cause humorale à la cause spasmodique; c'est-à-dire, que ce n'est plus la roideur seule de la fibre qui procure les symptômes vaporeux, c'est encore le vice d'une humeur étrangère, telle qu'elle se présentera dans chaque maladie: ce sera par conséquent la fièvre putride, simple, l'inflammatoire, l'intermittente; la vérole, les écrouelles, le scorbut, la leucophlegmatie, les pâles couleurs, sous la dénomination desquelles nous comprenons toutes les obstructions, les pertes blanches, les pertes rouges, la suppression des vidanges, celle des hémorroïdes, & la trop grande abondance de toutes ces évacuations; j'ajouterai encore toutes ces éruptions cutanées, telles que la galle, l'humeur dartreuse, la goutte, les dépôts laiteux, &c. Telles seront les complications des vapeurs; lesquelles, comme l'on voit, s'étendent sur toutes les maladies aiguës & chroniques.

Toutes ces complications exigeront un traitement particulier, qui sera soumis à celui de la première maladie; c'est-à-dire, que les remèdes actifs que l'on opposera, marcheront toujours à côté du relâchant; ils précéderont même souvent l'emploi de ceux-ci, eu égard à la tension de la fibre. C'est ainsi, par exemple,



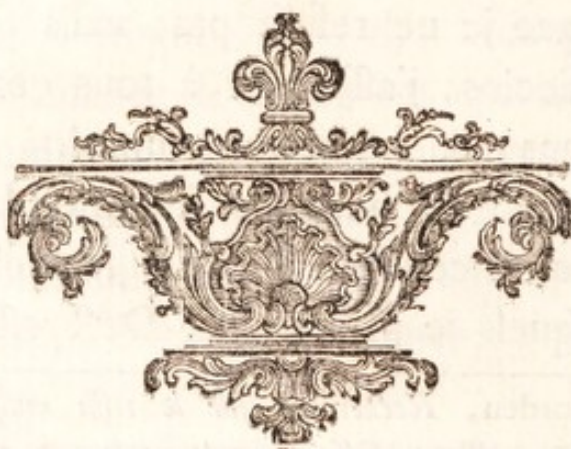
dans une fièvre putride de ce caractère , que j'attaquerai la matière fébrile , & que sous les auspices des boissons délayantes , j'emploierai les émétiques & les purgatifs aux jours marqués pour cette opération. C'est ainsi que je me hâterai de vider l'estomac les premiers jours du mal, après avoir désempli les vaisseaux par la saignée, & devenant ensuite le spectateur attentif des efforts de la Nature, j'éviterai de la contrarier, encore moins de troubler ses opérations. Cette pratique est très-connue; des Auteurs modernes l'ont adoptée, & l'ont nommée la *Médecine d'expectation* (g), tandis que ceux qui les ont précédés de fort près, l'avoient calomniée, ce qui n'empêchera pas que je ne me déclare son défenseur. Si l'évacuation du foyer fébrile ne suffit pas, & qu'il faille encore en fixer le retour dans la masse du sang, la Pharmacie m'offrira des secours que je ne refuse pas; mais plus avisé que bien des Médecins, j'associerai à tous ces remèdes les mêmes délayans, & je ne les emploierai qu'après une longue dépuracion des humeurs. Telle est la pratique que j'ai adoptée; c'est celle de tous les Médecins prudents, à la tête desquels je placerai M. Desbrest, Médecin à

---

(g) Voyez Bordeu, *Recherches sur le tissu muqueux*. Fouquet, Médecin de Montpellier, *Essais sur le pouls*, & encore sa Thèse, *Fibræ natura, vires & morbi*. Guindant, Médecin de Paris & de Montpellier, *la Nature opprimée par la Médecine moderne*. Robert, *Traité des principaux objets de Médecine*. Et encore l'Auteur anonyme de l'idée de l'Homme physique & moral. Voyez enfin Voulone, Professeur à Avignon; son Mémoire qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en 1776.



Cusset, depuis qu'il a su s'exprimer si courageusement en ces termes. « Je pense, dit-il, qu'il vaut mieux ne » pas passer aux yeux du vulgaire pour fort habile, en » prescrivant beaucoup de remèdes, & en tuant ainsi ses » malades, que de paroître un Médecin ordinaire en » les guérissant sans remèdes. Les succès constans du » Médecin qui gagne du temps en temporisant, lui feront » à la longue une réputation sûre & brillante, tandis » qu'on se lassera de mettre sur le compte des maladies » les mauvais succès des Médecins qui accablent leurs malades de drogues ». (*Journal de Medecine*). J'entre courageusement dans ce détail.





---

*F I È V R E P U T R I D E .*

**L**A complication de cette maladie avec les vapeurs, fut toujours, en effet, le piège des Médecins pharmaceutiques. Cette matière putride, dont les premières voies sont alors surchargées, la turgescence de ces levains étrangers qui inondent la masse du sang & des humeurs, exigent promptement, dira-t-on, les secours de la Pharmacie. J'avouerai avec les plus outrés, que là où la matière putride abonde, il faut l'évacuer; je dirai même plus, puisque je conviendrai avec eux, que nous devons employer les remèdes les plus actifs pour ne pas simplement remuer les matières, mais encore les expulser avec force & efficacité. Les émétiques, les cathartiques, & tous les vermifuges seront donc reconnus ici pour les seuls spécifiques, & quand ces maladies se termineront favorablement, ce sera par les évacuations que ces remèdes procurent.

Cette méthode, généralement approuvée, est encore appuyée sur l'expérience la plus constante; mais ne trouvera-t-elle jamais de contradiction? Et faudra-t-il toujours purger par la seule raison que la fièvre est putride, & que les matières abondent? ou bien, s'il faut nécessairement évacuer, ne faudra-t-il jamais employer d'autres remèdes que ceux qui attaquent le vice des fluides, sans jamais avoir égard à celui des solides qui demande aussi des secours?



Le tempérament vaporeux est précisément celui qui nous présentera des entraves en fournissant à la première maladie une seconde cause, d'autant plus redoutable, qu'elle s'opposera à l'efficacité des remèdes évacuans. Cette cause réside dans cette roideur des fibres & dans cette sensibilité si grande, que le moindre choc des parties actives des plus doux purgatifs excitera des spasmes & des mouvemens convulsifs, lesquels, en s'opposant à l'évacuation des matières putrides, en augmenteront encore l'effervescence.

Pour remédier à cette double cause, les humectans feront les seuls remèdes appropriés, puisqu'ils feront seuls capables de prévenir les irritations que les cathartiques procureront nécessairement. On les emploiera donc dans tous les temps de la maladie, & ce ne sera que par leurs effets que l'on obtiendra la dépuration des humeurs. La terminaison plus ou moins funeste de ces sortes de fièvres par l'impéritie de ceux qui les traitent dans les villes, & plus encore dans les campagnes, où les Médecins sont toujours appelés trop tard, prouve clairement que cette complication est aussi commune dans ce climat que peu connue. Il seroit bien à souhaiter pour le profit de cette partie du genre humain, si utile à l'État, & en particulier à cette ville, à cause de son immense terroir, que les Chirurgiens & les Apothicaires voulussent la connoître, & nous écouter dans les leçons que nous ne cessons jamais de leur faire à cet égard. Nous sommes en droit d'exiger d'eux plus de modération dans l'emploi  
des



des purgatifs , & plus d'attention sur les différentes boissons chaudes dont ils abreuvent leurs malades , dans la vue d'exciter des sueurs , toujours symptomatiques , & toujours pernicieuses, puisqu'elles dessèchent les humeurs, rendent la matière fébrile plus épaisse & plus tenace , moins propre à être élaborée & dissoute , pour être ainsi expulsée par les efforts de la Nature ; ce qui procure des engorgemens sanguins dans les viscères , & des inflammations funestes.

Pour leur apprendre donc à être moins cruels , & pour les instruire sur une matière aussi intéressante (*h*) , nous nous faisons un devoir de publier ici notre manière de traiter cette complication de maladies. Elle consiste , je le répète , dans le mélange des remèdes évacuans avec ceux qui humectent & relâchent les solides trop tendus. On emploiera les saignées dans le début du mal , & , suivant le degré de l'inflammation , si la fièvre est de ce caractère. Si , au contraire , elle ne l'est pas , & que

---

(*h*) Cette leçon n'est faite que pour les Chirurgiens de campagne , & pour ceux qui , par cupidité , se mêlent de pratiquer la Médecine dans les villes sans en connoître les principes. On en compte plusieurs dans le Royaume où cette Chirurgie médicale a pris un empire si absolu , qu'elle y commet impunément les plus grands meurtres sous les yeux de ceux même que le Souverain a établis pour veiller à la conservation de ses sujets. L'abus est si outré , que les remèdes que la Chirurgie n'a jamais employés que dans les cas graves , sont devenus si familiers , que bientôt on comptera les hommes qui n'en portent pas les marques ; cautériser , couper , brûler , sont aujourd'hui des remèdes à tous les maux.



la matière putride domine , nous nous hâterons de l'évacuer , en vidant les premières voies , & nous préférons toujours le tartre émétique , dont l'action fera beaucoup plus assurée. La tisane la plus rafraîchissante sera la boisson ordinaire des malades ; les lavemens , les émulsions & les fomentations en soutiendront les effets : on pourra aussi ajouter dans certaines circonstances , les boissons acidulées avec l'esprit de vitriol , l'acide du citron ; & , par le moyen de tous ces lavages , on pourra recourir aux purgatifs , les jours marqués pour leur emploi , sans crainte d'irritation , pour expulser ainsi les matières putrides , & pour étouffer le foyer de la fièvre.

C'est de cette manière que nous aiderons la Nature à se débarrasser de son fardeau , & si , malgré tous nos soins , nous ne pouvons éviter l'agacement des solides , un régime assorti à nos idées corrigera bientôt ce vice. L'Observation suivante va nous fournir la preuve de cette complication , ainsi que de la terminaison dont je parle.

Madame Blanc , Religieuse Hospitalière , âgée de trente-quatre ans , fut attaquée , dans le mois de Décembre 1749 , d'une fièvre putride & inflammatoire. Elle fut saignée plusieurs fois au bras & au pied ; elle prit l'émétique ; elle fut purgée ensuite deux fois , ce qui procura de grandes évacuations de matières bilieuses & des vers. Nous étions arrivés au quatorzième jour de la maladie. La fièvre avoit considérablement diminué , & le danger me paroissoit passé , lorsque le délire parut , accompagné d'un



tremblement universel, qui se changea dans peu en une roideur de tout le corps, & la malade s'évanouit. La mâchoire en convulsion ôta la possibilité de faire prendre aucun aliment. Cet état caractérisoit l'affection hystérique; mais ce qui avoit précédé rendoit le pronostic très-douteux. Je me décidai néanmoins à recourir au bain tiède. La malade, à demi-morte, fut plongée dans l'eau en ma présence. Le premier bain n'opéra rien du tout; le second n'opéra pas davantage; mais le troisième agit avec tant d'efficacité, que la malade ouvrit la bouche; elle parla; elle put avaler: la fièvre & le délire s'appaisèrent; la roideur du corps fut moindre; elle put prendre des alimens, & fut guérie.

Les mouvemens convulsifs qui surviennent à la fin des maladies aiguës, ont été regardés comme mortels. Hippocrate & Duret nous l'assurent, le premier nous dit: *In febris acutis convulsionēs & circa viscera dolores fortes, malum (i)*; & le second ajoute: *Convulsio febrī superveniens omnino funesta, perraro autem puerulis; qui verò septem annis proveciores sunt, convulsione non tentantur in febre, vix autem desperati (k)*. Les Médecins qui ont suivi ces deux Oracles, se sont depuis convaincus par leur propre expérience de la vérité de ce pronostic. Imbu des mêmes principes & de ces vérités, j'avois déjà condamné la malade; & elle auroit infailliblement

---

(i) Hippocrate, aph. L XVII.

(k) Duretus in coacas Hippocrat. cap. XIV, page 226.



subi l'arrêt, si je n'eusse craint de me rendre homicide, en l'abandonnant à son malheureux sort. Continuellement occupé à chercher dans les ressources de l'Art, des moyens pour lui sauver la vie, je parcourus plus d'une fois les dérangemens de la Nature ; les causes qui les avoient produits, fixèrent aussi mes regards, & les symptômes qui se présentoient à mes yeux éclairèrent mon esprit. Je vis en effet que des contentions d'esprit & de grandes évacuations avoient précédé le mal. Quelle ressource pour espérer d'en deviner la cause & le remède ! mais l'idée d'une métastase de la matière fébrile au cerveau, la présence des vers, ou bien l'anéantissement du sang & des esprits traversoient continuellement mon espoir. Embarrassé de moi-même, & me reprochant secrètement mon insuffisance, je me décidai enfin. Une copieuse évacuation d'urine qui parut en ce moment, & que le lit recevoit, parce que la malade étoit roide & immobile, étaya mes idées ; je ne doutai plus alors que la maladie ne fût compliquée de spasme (1). Je me décide enfin. J'ordonne le bain tiède avec une confiance qui parut à plusieurs une témérité, & j'annonce le succès. La joie des assistans ranime leurs forces ainsi que mon

---

(1) Parmi les signes de l'hystéricité, l'abondance des urines en est un des plus certains au rapport de Sydenham. *Illud maxime proprium est atque inseparabile, quod scilicet ægræ urinam reddant planè limpidam, ad instar aquæ e rupibus scaturientis, idque satis copiosæ. Quod quidem ego sigillatim percontando, ex omnibus ferè didici signum esse pathognomicum eorum affectuum, quos in fæminis hystericos, in viris hypochondriacos appellandos censemus.* Sydenham, tome II, page 230.



courage; on court, on se hâte de préparer le remède; la confiance que l'on avoit en lui redoubloit à chaque instant par le récit de ses vertus; on le vit en effet opérer cette merveille.

Madame de Mondorge, aujourd'hui Marquise d'A\*\*\*, âgée de dix-huit ans, tomba malade en Bourgogne, où elle voyageoit, & sa maladie fut caractérisée de fièvre putride. La fièvre étoit continue; elle avoit ses redoublemens marqués, à quoi se joignirent ensuite des symptômes spasmodiques, qui déconcertèrent le Médecin du lieu; ce fut entr'autres une douleur de tête qui imitoit parfaitement le clou hystérique, & qui se terminoit par des mouvemens convulsifs. Ces symptômes augmentoient tous les soirs avec la fièvre; ils diminuoient avec elle, & reparoissoient ensuite le lendemain. La malade fut transportée à Paris dans cet état, & me fut confiée. Elle étoit déjà arrivée au sixième jour de sa maladie, sans qu'elle eût voulu permettre qu'on lui fît des remèdes. La tension & la dureté du pouls m'obligèrent à la faire saigner deux fois, après quoi je donnai une dose d'*hypocacuanha*, qui réussit à merveille; les évacuations furent très-copieuses, & ce relâchement apparent des entrailles amena celui des parties supérieures: les douleurs diminuèrent tant soit peu, mais elles augmentèrent le soir avec la fièvre; le pouls ne se développa point après cette évacuation; il devint au contraire plus vif, serré & convulsif: les urines étoient crues, ce qui caractérisoit parfaitement l'irritation, & cette espèce de pouls, que



M. de Bordeu appelle *non critique*, tel qu'il l'avoit observé lui-même dans les maladies nerveuses; d'où je conclus qu'il falloit suspendre tout remède évacuant jusqu'à ce que le pouls eût changé de caractère, & qu'il eût passé de cet état convulsif, à celui de souplesse qui annonce toujours les crises, & nous donne la liberté d'agir. La malade fut livrée aux boissons délayantes & nitreuses, au petit-lait, aux fomentations émollientes & aux lavemens rafraîchissans, dans la vue de détendre les entrailles, d'appaîser ainsi l'orgasme des humeurs & le spasme; ces remèdes opérèrent avec succès: on vit diminuer de jour en jour la violence des symptômes spasmodiques; le pouls se dilata peu-à-peu, il devint souple: il me permit d'employer d'autres secours. Les urines changèrent de nature; elles se colorèrent & se chargèrent d'un nuage sédimenteux: je purgeai, & la maladie fut terminée à cette époque; c'étoit le trente-fixième jour de l'invasion.

Dans le même temps, Madame la Comtesse de Beaumont fut attaquée d'une fièvre putride simple, c'est-à-dire, sans inflammation & sans complication nerveuse. Son pouls fut toujours égal & souple; les évacuations ne furent jamais suivies d'aucune irritation; les urines ne dénotèrent jamais le spasme; les solides parurent être dans le relâchement le plus parfait; la matière putride dominoit; toutes les humeurs en étoient saturées; la prostration des forces, l'abattement, un délire obscur accompagnoient le sommeil; un saignement de nez



paroissoit chaque jour au réveil : tout annonçoit la *faburre* & le besoin d'évacuer. Madame de Beaumont fut saignée au pied dans la première invasion de la maladie ; le dérangement du flux menstruel l'exigea ; elle fut émétisée, ensuite purgée quatorze fois avec des intervalles réglés ; elle prit du quinquina, ce qui termina la maladie. Ces trois exemples, auxquels je me borne pour ne pas sortir de mon plan, caractérisent la fièvre putride, simple, & celle qui est compliquée de spasme ; elles indiquent deux traitemens différens, tels que je les ai employés : elles forment enfin le tableau de toutes les maladies de ce genre. Je pourrois ajouter en faveur de celle-ci, une troisième espèce, que les Médecins appellent *maligne*. L'auteur des Recherches & tous ses Partisans ne me contrediroient pas, puisque je les vois depuis peu avec une vraie satisfaction, employer dans ces sortes de cas le bain froid & le bain tiède, & ce n'est pas sans succès.

A côté de celle-ci vient encore la fièvre spasmodique ; c'est celle qui en a imposé long-temps aux Médecins, de laquelle j'ai déjà traité ci-dessus. Cette fièvre, ai-je dit, est sans matière ; elle ne fournit par conséquent pas de crises ; les remèdes évacuans l'irritent ; on ne la guérit enfin que par les rafraîchissans & les bains. J'en ai fourni un exemple, &, s'il falloit en ajouter d'autres, je citerois par préférence un Mémoire à consulter que j'ai actuellement sous mes yeux, par lequel on demande mon avis sur l'état d'une demoiselle d'Angoulême, âgée de vingt-six ans, qui, depuis l'âge de dix-neuf, a, dit-on, une



fièvre singulière qui résiste, depuis ce temps, à tous les remèdes connus ; ce qui suffiroit pour désigner la fièvre spasmodique, si l'hystéricité n'étoit pas d'ailleurs caractérisée chez cette Demoiselle par les symptômes les plus connus ; d'où l'on peut conclure que cette fièvre ne dure depuis sept ans que par l'impéritie de ceux qui l'ont traitée jusqu'ici ; & ces exemples ne sont que trop communs.

Ce n'est pas seulement sur les fièvres putrides compliquées de spasme que nous prétendons user de ce ménagement, mais encore sur les intermittentes ; puisque la même roideur des solides s'oppose encore à l'action des fébrifuges, auxquels il faut nécessairement avoir recours. Combien pourrions-nous citer d'exemples de fièvres les plus rebelles dégénérées ensuite en maladies chroniques, par le trop grand usage du quinquina (*m*).

---

(*m*) Cette assertion, toute contradictoire qu'elle est avec celle de nos premiers Maîtres, méritera toujours les égards des Médecins praticiens ; on compte plusieurs Auteurs sur l'autorité desquels j'ai commis moi-même plusieurs fois la faute que je publie. Ce seroit m'exposer au reproche de les avoir méconnus ou méprisés, si je n'en citois pas un certain nombre. Sydenham *in Epistolâ ad Guillelmum Cole*, pag. 115. Mead. *monita & præcepta. Med. de malo hypocondriaco*. Linnæus, *mat. med. des végétaux*, n.° XVII. Fracassini *de affect. hyst. & hypoc.* p. 363. Morton, *Phtisologia*, p. 93. Pucarn, p. 161. Fuller, p. 73. Malpighi, *Consult. med.* n.° XL, page 39. Lancisci, *Consult. med.* n.° XI, pag. 17 ; & plusieurs autres qui n'ont pas manqué de publier les vertus du quinquina dans l'affection hystérique & hypocondriaque, sans nous prévenir sur ses mauvais effets, toutes les fois que le spasme prévaudra sur la cause humorale.

Plusieurs



Plusieurs épidémies qui ont régné dans cette ville comme dans plusieurs autres de la province , nous ont appris à user modérément de ce remède ; & ce n'a été qu'après bien des leçons que tant d'exemples funestes nous ont faites , que nous avons su nous en passer ou lui associer les humectans & les aqueux. C'est de cette manière que nous sommes venus à bout de fixer la fièvre ; nous avons en même temps ouvert les voies à la matière fébrile , qui s'est échappée par l'extrémité des vaisseaux & par les différens écouloirs que la Nature lui avoit préparés. Parmi le nombre de ces fébricitans , j'en citerai deux exemples.

Le sieur Pelissery, Capitaine de la chaloupe des fermes du Roi, âgé de cinquante ans, d'un tempérament mélancolique, fut attaqué de la fièvre épidémique. Il fut saigné, purgé ; il prit ensuite plusieurs prises de quinquina avec succès. Quelque temps après il retomba : on recourut au même remède , avec lequel on fixa la fièvre pour la seconde fois. Revenu dans le même état une troisième, on changea de routine, & on se décida pour l'émétique qui opéra fort bien, sans cependant emporter la fièvre. On revint encore au fébrifuge ; on le donna en décoction & en opiat , sans détruire la fièvre, qui devint alors irrégulière , tantôt continue , tantôt intermittente ; une fois elle étoit marquée en tierce ; une autre fois en double tierce ; elle se fixa enfin en quarte bien réglée. Les vents , les borborigmes , les douleurs aux hémorroïdes parurent après toutes ces épreuves &



tourmentèrent prodigieusement le malade qui, naturellement inquiet, se livroit au désespoir. Dans cet état, on recourut à l'eau de poulet ; mais n'ayant pas été suffisante, on y ajouta le bain tiède, & ces remèdes emportèrent les douleurs & la fièvre.

Le sieur Thévenon, Économe de l'hôpital de la Charité, du même âge & du même tempérament, fut attaqué de la même fièvre. Les purgatifs & les fébrifuges attirèrent chez lui les vapeurs sans fixer la fièvre. Il guérit aussi par le bain tiède. J'en pourrois citer bien d'autres qui prouveroient incontestablement la complication que j'annonce, où les solides encore plus tendus & irritables refusoient constamment l'action du fébrifuge, de sorte qu'il ne fut jamais permis de l'employer, quoiqu'affoibli par le véhicule le plus approprié & le plus abondant. Le seul relâchement des solides que l'on se procuroit alors par les seules boissons aqueuses rendoit aux fibres cette souplesse nécessaire à leur élasticité pour agir elle-même sur la matière fébrile, & pour inviter ainsi la Nature à l'expulser au dehors.

Que fera-ce quand on opposera ce remède au spasme sans complication de matière fébrile, & à tous ces périodes réglés qui en imposent si souvent au Médecin ? j'en appelle à toutes les vaporeuses qui ont payé ce tribut au quinquina, & qui se reprochent aujourd'hui leur crédulité. Mais, pour achever d'instruire les Médecins sur cet article, je leur dirai que, si l'affection spasmodique prend alors le *type* & la forme de l'accès



fébrile, en se montrant sous un période réglé, c'est en raison des obstacles que trouve le fluide nerveux dans ses propres conduits qui, d'un autre côté, devenu plus grossier, les pénètre plus difficilement; d'où s'ensuit le reflux de ce fluide animal dans le cerveau, & une pléthore particulière, laquelle donne lieu aux engorgemens & aux secousses spasmodiques qui, à les bien considérer, sont excitées par les seuls efforts de la Nature, cherchant à se débarrasser de son poids, tout de même que dans la fièvre avec matière, & d'après les idées que nous en a données l'illustre Sydenham. Tel est, à mon avis, le mécanisme des convulsions: telle est aussi l'explication que je donne à leur retour périodique; le traitement qui réussit si bien aujourd'hui la réalise, puisqu'en relâchant les conduits, je remédie à la pléthore existante, je préviens celle qui alloit se former, & je rétablis ainsi la circulation, sans employer d'autres secours que ceux que cette indication me présente.

D'après cet exposé, je conclus que la fièvre intermittente humorale, sera traitée comme la fièvre continue, c'est-à-dire, avec les évacuans & avec le quinquina; que celle qui est compliquée du spasme, sera traitée de même, mais avec plus de ménagement, c'est-à-dire, que tous les délayans & tous les humectans précéderont l'emploi du fébrifuge, pour se procurer auparavant la détente nécessaire à la dépuration des humeurs. Je dirai enfin que la fièvre intermittente spasmodique, celle qui est sans matière, ainsi que tous les périodes hystériques, seront



traités à l'opposé des deux premières, puisqu'il est démontré que le quinquina ne peut pas convenir en pareil cas. Un Médecin de Paris, peu convaincu de cette vérité, disoit un jour *qu'il ne connoissoit point les maux de nerfs, & qu'il ne vouloit pas les connoître.* Ce même Docteur, traitant une fièvre double-tierce, compliquée de spasme, qui résistoit à ses efforts depuis trois mois, parce qu'il s'obstinoit à vouloir la détruire avec les purgatifs, lâssa enfin la patience de sa malade qui se sentant brûlée & écorchée intérieurement, lui déclara qu'elle ne vouloit plus de remèdes. Celui-ci alarmé, mais toujours obstiné dans son opinion, employa une nouvelle éloquence pour la vaincre, & après avoir tout réfuté, il finit par la comparaison suivante. « J'avouerai, Madame avec » vous, que le feu est à la cheminée, & qu'il est nécessaire de l'éteindre; mais le vrai moyen d'y réussir, » c'est d'emporter toute la suie de cette cheminée, & pour » cela il faut la racler fortement, en y revenant plusieurs fois ». Voilà donc un Ramonneur Médecin, à qui il sera permis sans doute de répondre que le seul moyen d'éteindre le feu, c'est d'y jeter de l'eau. Je lui dirai ensuite que le tuyau de la cheminée, qu'il racle sans pitié, n'est ni de bronze, ni de marbre, mais seulement d'une brique très-légère, & que par conséquent il est à craindre qu'en le raclant trop souvent, il ne le perce & ne le détruise; cela arriva en effet à la Dame en question.





## MALADIES VÉNÉRIENNES.

Nous n'avons point de nouveaux remèdes à proposer pour la guérison de ces sortes de maladies; la Médecine possède depuis long-temps le spécifique de ce fléau. Mais nous demanderons jusqu'à quand continuera-t-on de varier sur l'emploi de ce remède? Son administration sera-t-elle encore long-temps livrée à la cupidité des Charlatans! Les hommes seront-ils donc toujours les victimes de l'insatiabilité de ces infames Guérisseurs? Quand est-ce enfin qu'un nouveau Législateur consolera l'Humanité en la délivrant de cette foule d'assassins dont elle est affaillie? Si jamais nous arrivons à ce terme si désiré, nous n'entendrons plus parler de ces panacées miraculeuses, toujours nouvelles, toujours de mode, pilules, poudres, dragées, tisanes, sirops, &c. Remèdes toujours suspects, par-là même qu'ils sont plus protégés, & qui, *bien loin de nous indemniser de la découverte du nouveau Monde (n)*, augmentent au contraire le nombre des poisons que ce Continent nous a fournis.

Comme l'abus de tous ces remèdes est une des causes de l'affection nerveuse, nous ne pouvons trop insister à le décrier; c'est ce que nous avons voulu faire en publiant une Méthode particulière de traiter la vérole

---

(n) Telles sont les expressions de M. Bouvard dans le certificat qu'il a donné en faveur du sirop de Belet.



compliquée de spasme. Cette Méthode consiste dans le mélange des frictions & des bains tièdes ; elle appartient à M. Haguenot, Professeur de Montpellier, qui la publia en 1734 dans un Mémoire académique ; le voici en abrégé.

« Personne n'ignore, dit-il, que le mercure ne soit  
» un puissant remède & le seul spécifique pour la gué-  
» rison des maux vénériens. Les Médecins conviennent  
» encore unanimement que de toutes les manières de s'en  
» servir, celle de frotter tout le corps avec l'onguent  
» mercuriel est la meilleure, la plus sûre, & la seule qui  
» guérisse radicalement. Quelque utiles que puissent être  
» en certain cas, les préparations chimiques que l'on fait  
» de ce minéral, & les différentes tisanes dans lesquelles  
» on a trouvé le moyen de le suspendre malgré son  
» excessive pesanteur, elles ont été néanmoins ou aban-  
» données aux Empiriques, ou regardées comme insuf-  
» fisantes pour la cure radicale, par la raison que les  
» unes composent des remèdes violens, comme les  
» précipités, & que les autres sont tout au moins des  
» alliages du mercure avec des parties de quelqu'autre  
» mixte ; ce qui donnant à ce remède plus de corps,  
» lui ôte la vertu de fureter, & d'emporter les embarras  
» des plus petits vaisseaux, causés par le virus vénérien.  
» Cette méthode de frictionner les malades, dont la  
» Médecine se fait honneur d'être en possession depuis  
» si long-temps, a été fort perfectionnée de nos jours.  
» Le célèbre M. Barbeirac, Docteur en Médecine de



la Faculté de Montpellier, dont le nom subsistera « toujours dans la postérité la plus reculée, fut le premier « qui mit la main à cet Ouvrage; il ne pouvoit voir « d'un œil indifférent qu'un remède qu'il regardoit, à « juste titre, comme un spécifique assuré, fit périr une « grande quantité de malades par les violens accidens « qu'il procuroit presque toujours; il n'eut pas de peine « à comprendre que ces accidens provenoient des frictions « universelles que l'on pratiquoit alors; il crut, pour « arrêter la fougue du mercure, devoir supprimer ces « frictions & leur en substituer de particulières. «

Cette méthode, qui a été suivie par tous ceux qui « ont marché sur les traces de ce grand Praticien, fut « corrigée ensuite d'une manière plus particutière, en pré- « parant les malades plus long-temps, en leur donnant « des frictions plus légères, en mettant de plus longs « intervalles de l'une à l'autre, & en leur faisant user, « pendant tout le cours de ces frictions, de laitage & des « tisanes délayantes pour amortir l'action du remède. « C'est à M. Chicoineau, premier Médecin du Roi, que « nous sommes redevables de cette manière de traiter, « qu'il rendit publique en 1718, dans une thèse qui fut « soutenue aux Écoles de Médecine, dans laquelle il « prouve par des raisons solides & par des observations « bien circonstanciées, que le principal but que l'on « doit se proposer dans la guérison de la vérole, c'est « d'éviter, autant qu'il est possible, la salivation; que « ce genre d'évacuation est plus dangereux qu'utile, & «



» que l'on doit s'attacher à éteindre le virus plutôt qu'à  
» l'évacuer. Rien ne fait tant l'éloge de cette Méthode  
» & de son Auteur, que les contradictions qu'elle trouva  
» d'abord parmi les plus habiles & les plus expérimentés  
» sur cette matière, qui furent contraints dans la suite  
» d'en devenir les Apologistes, & de se conformer à la  
» pratique de ce grand Médecin.

» Cependant, quoique cette méthode, aujourd'hui  
» généralement reçue, & publiée une seconde fois par  
» M. Guifard (o), Médecin de Montpellier, soit pré-  
» férable à toutes celles qui l'avoient précédée, &  
» qu'elle ait procuré jusqu'ici de très-grands avantages,  
» elle est encore sujette à bien des inconvéniens, dont  
» la plupart, tirés de la nature & de l'action même du  
» mercure, sont presque toujours inévitables. Tout le  
» monde convient que ce remède a des parties inté-  
» grantes très-lourdes & très-massives, qui, par leur  
» poids, ébranlent beaucoup les solides & brisent les  
» humeurs, ce qui fait qu'on le regarde comme un  
» remède fondant, capable d'apporter des changemens  
» considérables à la machine : la chaleur qu'il excite dans  
» tous les corps, l'élévation du pouls & les autres effets  
» qu'il produit, en sont une preuve incontestable.

» C'est de cette action violente du mercure qu'on  
» doit déduire tous les accidens que les frictions ont  
» coutume de procurer ; &, sans parler ici des mauvais

---

(o) *Dissertation pratique sur les maux vénériens.*, par M. Guifard.



effets qu'il faisoit anciennement , lorsqu'on donnoit « des frictions générales , & qu'on ne les ménageoit point « avec la prudence de nos jours , il est certain que , « malgré les sages précautions que l'on prend aujourd'hui , « on ne peut guère préserver certains malades des fâcheux « accidens , quelquefois mortels , toujours difficiles à « arrêter. Par exemple , on a éprouvé même lorsqu'on « ménage les frictions , & par rapport à la quantité de « l'onguent , & par rapport à l'intervalle qu'on laisse de « l'une à l'autre , qu'il survient encore aux malades « des salivations , des insomnies , des maux de tête , des « cardialgies , des ulcères à la bouche , des nausées , des « vomissemens , des dyssenteries , des abattemens de force , « des syncopes , & autres accidens , qui , quoique moins « violens qu'autrefois , ont souvent de mauvaises suites , « si les sujets ont la poitrine délicate , ou s'ils sont d'une « mauvaise constitution.

Nous avons vu , dit notre Auteur , des gens qui « avoient été traités selon les règles de l'Art , devenir « paralytiques & perclus de tous les membres , sans « qu'on eût pu soupçonner d'autre cause que la trop « grande action du mercure sur le cerveau & sur le « genre nerveux , & qu'on n'avoit pas pu prévenir. On « fait , en un mot , qu'il y a certains malades disposés à « saliver , qu'on a manqué de guérir par cette méthode , « parce qu'une salivation abondante , survenue après la « première ou seconde friction , a obligé de les suspendre ,



» & qu'on n'a pas pu fournir au sang une suffisante quantité de mercure pour détruire le virus ».

Convaincu, par cet exposé, de la nécessité des frictions pour la guérison des maux vénériens, mais en même temps peu satisfait de la manière dont on les donnoit, notre Auteur crut que, pour la perfectionner, il ne s'agissoit que de trouver un remède qui bridât, pour ainsi dire, le mercure, & en arrêtât la trop grande violence ; il imagina fort sagement que le bain domestique, dont on se servoit pour préparer les malades aux frictions, étoit le moyen le plus efficace pour produire cet effet. Les raisons suivantes le déterminèrent à saisir cette pensée.

*Première raison.* Pendant le cours des frictions, on se propose de délayer le sang intérieurement par des lavages ou des tisanes rafraîchissantes & diurétiques, dans la vue non-seulement de procurer une évacuation par les urines, mais encore d'appaiser le grand mouvement qu'excite le mercure & d'empêcher le desséchement des solides. Or, le bain a toutes ces qualités ; il jette dans le corps une grande quantité de parties d'eau qui détrempent les humeurs, relâchent les parties solides, & augmentent l'évacuation de l'urine.

*La seconde raison,* qui suit de la première, est que le bain diminuant l'action du mercure, & prévenant par conséquent ses mauvais effets, on peut pousser plus loin les frictions & les continuer long-temps sans rien craindre,



ce qu'il ne faut pas se flatter de pouvoir faire en suivant la méthode reçue.

*Troisième raison.* Le bain ramollit la peau, rend les conduits plus souples & plus faciles à céder aux parties du mercure qui s'y présentent, & en favorise par conséquent l'entrée. C'est pour cela que, lorsque l'on traite les malades selon la méthode ordinaire, après les avoir fait saigner & purger le lendemain des bains qui servent de préparation, on leur en fait prendre encore deux ou trois autres immédiatement avant les frictions, pour éviter la sécheresse que la peau contracte pendant ces deux jours, employés à la saignée & à la purgation; sécheresse qui est certainement un grand obstacle à l'entrée du mercure. Or, le bain pris depuis le commencement du traitement jusqu'à la fin, doit entretenir cet état de mollesse de la peau, qui la rend propre à recevoir les parties du vif-argent: donc le bain a encore cet avantage, qu'il convient merveilleusement pour faciliter l'action du mercure, en rendant son entrée plus aisée dans le sang; ce qui est une des principales vues qu'on doit avoir dans l'usage des frictions.

*Quatrième raison.* De toutes les évacuations, celle qui soulage le plus ces malades, est la sueur & l'insensible transpiration, parce qu'elle est la plus considérable de toutes les évacuations naturelles du corps humain, & qu'on peut la regarder comme un égoût universel, qui sert à mettre au dehors le virus qui a été brisé par le



mercure (p). Or, le bain favorise la transpiration, en rendant la peau moite & disposée à recevoir une plus grande quantité de fluide: donc le bain est encore, par cette raison, très-convenable.

*Cinquième raison.* La transpiration étant plus aisée & plus abondante par le moyen du bain, les liqueurs se portent moins vers les autres couloirs, & par-là on prévient la salivation, qui est un des plus grands obstacles à la guérison des maux vénériens, & sujette aux inconvéniens marqués ci-dessus; c'est ce qui oblige plusieurs fois, dans le traitement des Vérolés, de recourir au bain domestique pour en arrêter les progrès; & notre Auteur a constamment observé que ce secours est plus prompt & plus puissant que les saignées & les purgatifs qu'on a coutume d'employer mal-à-propos dans ces fortes d'occasions, sans compter qu'on est encore à temps, après avoir arrêté la salivation, de continuer les frictions mercurielles, supposé qu'elles n'aient pas été suffisantes.

Toutes ces raisons sur l'utilité du bain pendant les

---

(p) *A Balneo aquæ tepidæ perspiratio unius horæ ad sesqui libram assurget, nec subsequantium horarum perspiratio a precedente evacuatione inhibetur, aph. XXVI, Med. stat. Britan. veill. Cet Auteur ajoute, aph. XXI, calore motu & exercitu uncie duæ vel tres interdum quatuor perspiratione spatio unius horæ expelluntur; & aph. XXII, quantò major est perspiratio motu aut exercitu elicitæ, tantò minor est per subsequentes horas corpore quiescente: d'où il suit évidemment que rien ne favorise tant la transpiration que le bain, puisqu'il n'en empêche pas la continuation, comme le mouvement, la chaleur & l'exercice.*



frictions, lui parurent si plausibles, qu'il crut ne rien hasarder d'en tenter l'expérience. Ce fut en 1719 qu'il en fit le premier essai sur un Artisan de Montpellier, dont la maladie étoit parfaitement caractérisée; & il eut la satisfaction de voir disparoître peu-à-peu tous les symptômes véroliques. Il réitéra ces épreuves, & il nous assure que dans l'espace de quelques années il avoit guéri plus de trente malades, aussi vivement attaqués du mal vénérien que l'Artisan dont il est fait mention: il ajoute encore qu'il a traité différentes espèces de vérole, & que tous les symptômes vénériens les plus marqués ont été constamment emportés par sa méthode, qui consiste, en général, dans l'usage des frictions & des bains entre-mêlés & continués depuis le commencement jusqu'à la fin.

Si jamais cette manière de traiter la vérole doit prévaloir sur toute autre, ce sera sans contredit toutes les fois que les malades qui en sont attaqués, auront les fibres roides, sèches & racornies, & que leur sang épais & acrimonieux exigera les remèdes les plus propres à changer son caractère. Dans une pareille constitution, le mercure fera toujours un remède dangereux, puisque, par son action, il heurtera violemment contre ces fibres, raréfiera outre-mesure les molécules du sang, distendra les tuniques des vaisseaux & procurera des engorgemens & des inflammations souvent mortelles. On trouve dans la méthode ci-dessus proposée les plus sages précautions pour prévenir tant de mauvais effets, puisque,



par l'usage continuel du bain, on s'oppose continuellement à l'action d'un remède toujours contraire à l'état des solides, mais toujours nécessaire pour détruire le virus. Si les Observations de M. Haguénot en prouvent évidemment l'efficacité, celles que j'ai faites après lui confirmeront la justesse des idées curatives que ce grand Médecin nous propose.

Une Fille du monde, âgée de vingt-cinq ans, sujette aux vapeurs, s'étant livrée de fort bonne heure à la débauche, eut bientôt mérité les faveurs de Vénus. Les symptômes qui caractérisoient sa maladie n'étoient pas équivoques : elle s'adressa à un Chirurgien qui la retira chez lui & la traita à sa manière : une ou deux saignées, autant de purgations, & quelques bains domestiques chauds, pour ne pas dire bouillans, firent tous les frais de la préparation, qui, comme l'on voit, fut bien précipitée : il ajouta, avec la même célérité, la pommade mercurielle, pour se débarrasser au plus vite d'une maladie importune qui vivoit à ses frais (*q*) : les symptômes hystériques augmentèrent chaque jour, & une salivation abondante, qui survint à la quatrième friction, termina le traitement. On y revint une seconde fois au retour de la belle saison : on la traita de même, & sans autre succès : on se flattoit enfin qu'à la troisième fois le mal ne seroit

---

(*q*) Il est d'usage à Montpellier de livrer ces sortes de malades à des Chirurgiens qui les reçoivent dans leur maison sous un marché fait pour chaque traitement, de sorte que, si le traitement est court, le Chirurgien y gagne davantage.



pas si rébelle ; & après avoir pris conseil de plusieurs Chirurgiens , tous également expérimentés , on recommença de nouveau le traitement , qui , pour cette fois , fut un peu plus modéré : mais inutilement voulut-on s'obstiner à pousser les frictions jusqu'à l'extrémité du corps , il fallut s'arrêter au milieu de la route ; & pour peu que l'on eût tardé de recourir au bain , la malade succomboit sous l'effet du remède. L'orage une fois passé , on assura à cette Fille une guérison radicale , & ce fut avec l'approbation de tous les Consultans qu'elle se maria.

Une perte blanche qu'elle gardoit depuis deux ans , & que l'on regardoit alors comme non suspecte , dévoila le mystère au sixième jour de ses nûces : son mari fut empesté par une gonorrhée virulente qui reflua dans le *scrotum* , & qui laissa après elle des marques assurées d'une vérole confirmée. Je fus appelé pour y remédier : le jeune homme , d'un naturel fort doux , se soumit sans murmurer au remède ; il fut traité tout simplement par la méthode commune , & fut guéri dans l'espace de deux mois. Le traitement de son épouse exigea bien d'autres précautions : son mal étoit invétéré ; & son tempérament s'opposoit d'autant plus à l'action du mercure , qu'il s'étoit effarouché trois fois à son approche. N'est-il pas évident qu'elle auroit subi le même sort pour la quatrième fois , si j'eusse suivi la même route ! la préparation la plus longue & la plus ménagée n'eût-elle pas été insuffisante encore ! C'est pourquoi j'employai la méthode ci-dessus



proposée, &, après avoir préludé par trente bains domestiques, dans lesquels la malade resta quatre heures chaque jour, & autant de bouillons rafraîchissans, on donna les frictions, sans jamais discontinuer l'usage du bain, que la malade prit régulièrement les deux jours d'intervalle que je mis aux frictions. Par ce moyen, on repassa deux fois le corps; on employa deux doses de pommade mercurielle faite au tiers, sans que la bouche en fût jamais altérée; ce traitement fut long, mais la malade guérit si radicalement, que son mari en fit l'épreuve. Cette femme a fait depuis plusieurs couches, & les enfans à qui elle a donné le jour, jouissent de la plus brillante santé.

Il est prouvé par cet exemple, & par bien d'autres que je pourrois citer, que le seul moyen de guérir la vérole dans les tempéramens secs & irritables, & par-là trop sensibles à l'effet du mercure, est d'en brider l'action par le bain domestique tiède; c'est la seule manière d'en arrêter la fougue, & de l'obliger à rester assez longtemps dans le sang pour qu'il puisse détruire les concrétions véroliques, & les expulser au-dehors: les effets dangereux que ce remède procure, quand il est employé seul & sans ménagement, prouvent évidemment la nécessité de lui associer le bain tiède.

Le sieur Savy, Calfeteur de son métier, âgé de quarante-quatre ans, d'un tempérament sec & atrabilaire, se fixa dans l'esprit qu'il avoit la vérole; on le traita par les frictions, & on le dessécha davantage; tourmenté  
toujours



toujours plus par ses idées chimériques, il voulut essayer un autre remède; ce fut la tisane d'Aix (la tisane de Doche): il fut dans cette ville pour consulter l'Inventeur de ce prétendu spécifique, d'où il revint très-satisfait. Il commença en 1760 pour la première fois, l'usage de ce remède, il consiste en une tisane sudorifique & des pilules mercurielles purgatives, qui l'échauffèrent si prodigieusement, qu'il fallut recourir à tous les rafraîchissans pour réparer le mal. Au mois de Mai 1761, il y revint pour la seconde fois; les solides agacés de nouveau par l'effet de cette tisane, en souffrirent de si grandes contractions, que la fièvre survint: les entrailles irritées, & l'estomac tout aussi révolté, procurèrent des symptômes non douteux de cet agacement; ce fut le *cholera morbus*: les évacuations furent copieuses par le vomissement & par les selles; les crampes & les défaillances les accompagnèrent; on vit enfin le malade à deux doigts de sa perte: mais l'eau de poulet calma cet orage, & le bain tiède, auquel on eut recours d'abord après les évacuations, acheva la guérison.

Après cette seconde épreuve, dans laquelle notre hypochondriaque avoit couru de si grands risques, n'avoit-on pas lieu de croire qu'il fuirait pour toujours les conseils de l'Empirique d'Aix? On ajouta à la leçon qu'il venoit de recevoir, les raisons les plus persuasives pour le tranquiliser sur un mal dont il étoit continuellement occupé. On fit plus; on écrivit à l'Inventeur de ce remède pour le prier de rejeter ce fanatique; tout cela



fut inutile ; le malade fut fort bien se le procurer ; il s'y livra pour la troisième fois , & son opiniâtreté lui valut le retour de tous les accidens. On voit par ce récit , combien auroit été favorable à ce malade la méthode que nous publions , puisqu'en combattant la maladie hypochondriaque par le bain , on auroit alors guéri la manie vérolique qui en étoit un symptôme.

Une Dame , nouvellement mariée à Paris , reçut de son mari , pour présent de ses nûces , une vérole bien caractérisée ; il falloit la guérir & la cacher aux yeux de sa famille. Pour cet effet , on court au spécifique du jour , c'est le sirop de Belet ; on s'y livre avec une confiance entière , & soutenue par les assurances des deux Médecins qui en faisoient les honneurs : on commence le traitement sous leurs yeux , & quel en fut le résultat ! La poitrine de cette Dame s'échauffe ; elle touffe ; elle se plaint de chaleur d'entrailles ; la fièvre survient : cette fièvre est inflammatoire ; elle exige plusieurs saignées ; elle fait naître des soupçons sur l'action de ce sirop corrosif , mais les deux Guérisseurs assurent le contraire en jurant en faveur de la légitimité de ce poison. Cette assertion ne rassure pas la malade , & je suis appelé. Les effets de ce remède m'instruisirent assez pour comprendre que le tempérament de cette jeune Mariée étoit du nombre de ceux que j'appelle *irritable* ; la foible constitution du sujet , une physionomie douce & agréable , une taille fine & déliée , un corps délicat en tout point caractérisoient assez la constitution nerveuse : tout enfin



m'autorisa à proposer ma méthode. La malade soucrivit à cette proposition d'autant plus volontiers, qu'il falloit se soustraire à la vue du Public, & en cela la méthode en question lui étoit doublement favorable; elle se baigna donc tous les jours; elle sortit dans le besoin; elle se nourrit avec les alimens les plus doux: sa boisson fut copieuse, & sous les auspices de ce régime, elle reçut trente frictions de deux gros de pommade mercurielle, faite au tiers, & par ce traitement tous les symptômes véroliques disparurent sans bruit dans l'espace de trois mois. Cette cure fut si radicale, que cette jeune femme embellit à cette époque, en prenant un embonpoint qu'elle ne connoissoit pas, dont elle jouit encore.

Une Dame du monde, distinguée par des talens qui la rendoient fort précieuse au Public, tombe dans le même cas, & supporte successivement deux traitemens ordinaires; elle ne guérit point, mais au contraire elle dépérit chaque jour: sa poitrine souffre; le crachement de sang survient; une fièvre lente qui s'établit, la consume. On appelle plusieurs Médecins, autant de Chirurgiens, qui déclarent tous qu'il falloit revenir au mercure; on propose le sirop en question; la malade en fait l'essai, mais bientôt elle fut obligée d'abandonner ce remède par les nouvelles irritations qu'il procura. Un Homme de considération exige de moi que je me charge de cette cure; je traite cette malade par la méthode en question en présence de deux habiles Chirurgiens qui s'y étoient déjà exercés, & qui,



témoins oculaires du succès, avouèrent leur faute.

Le traitement de la gonorrhée compliquée de spasme, exigera encore les mêmes ménagemens, puisque les remèdes les plus appropriés agiront ici sur des fibres douées d'une même constitution; les tisanes rafraîchissantes & diurétiques seront toujours nécessaires pour déterger l'ulcère des prostates, & pour expulser par le canal de l'urètre, les parties du virus qui l'ont formé; mais les purgatifs & les diurétiques chauds seront toujours suspects, & bien loin d'en favoriser la sortie, ils en procureront au contraire le reflux dans la masse du sang; c'est par cette raison que nous regardons ici les pilules mercurielles, comme des remèdes suspects, que tout Médecin éclairé doit rejeter de sa pratique (r). Les sages réflexions de M. Goulard, sur le traitement de cette maladie (s) apprennent aux Chirurgiens, la route qu'ils doivent suivre, en publiant authentiquement les avantages des frictions & des bains. Un Vaporeux très-connu à Paris, & très-usé par ses débauches, est attaqué d'une gonorrhée virulente; il s'adresse au Chirurgien, qui sans autre précaution, arrête l'écoulement, en faisant prendre au malade des pilules mercurielles, & le reflux porte sur une jambe; le cas n'étoit point équivoque, il

---

(r) Nous portons le même jugement sur le sublimé corrosif de Wanfwieten, sur les dragées de Keiser, & autres remèdes de cette espèce.

(s) Voyez Goulard, Remarques & Observations pratiques sur les maladies vénériennes.



s'agissoit d'y remédier promptement: pour cet effet, j'emploie les frictions & les bains; je mets de longs intervalles de l'une à l'autre friction; l'écoulement revient & le malade guérit. Ces fortes de cas ne sont pas rares, mais malheureusement il est trop rare de voir employer ce traitement; je ne m'étendrai pas davantage sur cet article, puisque M. Goulard m'a prévenu; j'ajouterai seulement que, si cette manière de traiter la gonorrhée, a paru à cet habile Chirurgien, la plus salutaire de toutes, c'est parce qu'il pratiquoit dans un climat où les tempéramens phlegmatiques & relâchés, sont aussi rares que les tempéramens chauds & secs sont communs. Ce seroit ici le lieu de rapporter une quantité d'exemples, tous plus funestes, des effets des pilules mercurielles, si je n'étois pleinement convaincu que tout Médecin les connoît comme moi; je me contenterai donc d'avertir ceux qui n'emploient pas d'autres remèdes, de vouloir bien étudier leur action, & ils verront alors que c'est avec raison que je leur impute tant de mauvais effets.





---

*É C R O U E L L E S.*

CETTE espèce d'épaississement lymphatique qui constitue le virus scrophuleux, n'est point étranger aux vapeurs, puisque l'on voit des véritables scrophuleux attaqués de cette maladie, c'est-à-dire, que l'affection nerveuse devient pour-lors compliquée avec celle-ci, par la raison qu'elle est presque toujours l'effet des remèdes trop actifs, que l'on emploie pour attaquer le virus scrophuleux. Pour remédier à cette double cause, autant que pour la prévenir, nous aurons soin dans le traitement de cette complication, de rejeter tout purgatif drastique, tel que l'hellébore noir, associé au mercure doux (1) & autres de même espèce; les sudorifiques trop puissans seront aussi exclus, pour y substituer les altérans les plus doux, associés aux remèdes aqueux; ce sera sous ce régime que nous attaquerons avec sûreté ce vice de la lymphe, puisqu'en soumettant ainsi le genre nerveux aux impressions du virus scrophuleux & à l'action des remèdes à lui propres, nous obvierons aux ravages intérieurs que ce virus ne cesse de produire.

Si les cures en ce genre sont rares, c'est que le remède spécifique n'est pas encore trouvé. Les heu-

---

(1) Voyez *l'Abrégé de la Médecine-pratique*, par Allen, tome IV, page 478.



reuses expériences de M. Stork (*u*) sur la cigüe, semblent cependant nous permettre quelque chose pour l'avenir. Il est à espérer que ce Médecin habile, qui a si bien su manier ce poison, nous dévoilera un jour toute la spécificité de ce remède, puisqu'il nous force déjà à reconnoître en lui un fondant des plus pénétrants, des plus actifs, sans être échauffant, qui opère avec efficacité dans tous les cas où il faut résoudre, diviser, & donner de la liberté à la circulation; c'est ainsi que l'on a vu résoudre des obstructions, fondre des squirres & guérir le cancer, corriger en même temps l'acrimonie du sang, guérir les fluxions, les catharres, les démangeaisons, la gale, la teigne & toutes les autres maladies de la peau.

Tant de merveilleux effets, attestés par les expériences réitérées de M. Stork, & par celles qui ont été faites depuis la publication de son Ouvrage, par plusieurs Médecins & Chirurgiens (*x*) assez amis de l'Humanité pour s'être empressés de mettre à profit cette découverte, semblent nous assurer que nous trouverons un jour dans

---

(*u*) *Antonii Stork. Sacra. Cæs. Reg. apost. majest. Concilii aulici Archiatri, &c. Supplement. necessar. de cicutâ.*

(*x*) M. Lallemand, Médecin à Epernai, *Jour. de Med. Mai 1760.*

M. Martin, Médecin à Aumale, *Idem, Février 1761.*

M. des Milleville, Médecin à Lille en Flandre, *Id. Avril 1761.*

M. Pellet, Médecin à Milhaud en Auvergne, *Idem Déc. 1761.*

M. Finanrau, Chirurgien à Briançon, *Idem Février 1761.*

M. Agasson, Médecin à Lectoure, *Idem Février 1763.*

M. Bieflaar, Chirurgien à Bergopzoom, *Idem Mai 1763.*



les différentes préparations de cette plante, un antidote pour détruire le virus scrophuleux. En attendant que les partisans de ce nouveau remède, animés par ses antagonistes, en aient découvert toutes les propriétés, il est essentiel de prévenir les uns & les autres sur son insuffisance toutes les fois que le virus qu'il attaque, se trouvera en contradiction avec le vice des nerfs, ce qui exigera pour-lors un traitement analogue à ces deux maladies.

M. Stork a prévenu l'objection, puisqu'il conseille en Médecin prudent, de faire usage des remèdes propres aux différentes affections particulières qui forment des complications, parmi lesquelles il compte l'affection spasmodique, qu'il attaque en pareil cas avec les narcotiques & autres remèdes usités. Je respecte beaucoup les décisions de cet Auteur sur l'efficacité de son remède comme sur son emploi; mais il me sera permis de rejeter de sa pratique les anti-spasmodiques dont il se sert dans le cas de cette complication. Cette modification ne sera pas indiscrete, puisqu'elle rehausse le prix de la cigüe en fortifiant ses vertus. La contradiction de ces prétendus remèdes anti-spasmodiques est trop manifeste pour ne pas concevoir qu'en agaçant davantage le système des nerfs, ils s'opposent entièrement à l'action du spécifique en lui refusant l'entrée dans les plus petits vaisseaux qui contiennent précisément la matière sur laquelle le spécifique doit agir. Ce n'est donc qu'en relâchant le tissu de ces vaisseaux, que l'on facilitera l'action du fondant  
que



que l'on emploie contre le virus : à l'exemple de M. Stork & de tout Praticien, j'appuierai cette théorie de ma propre expérience.

Un Moine Bénédictin, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux & atrabilaire, me montra une tumeur qu'il portoit secrètement à la mamelle gauche depuis quelques mois ; cette tumeur étoit dure & indolente, d'une figure ovale & de la grosseur d'un œuf de poule, ce qui caractérisoit assez le virus scrophuleux. Je n'avois point encore fait l'essai de la cigüe, & ce cas me parut décidé pour son emploi. Je fis préparer le même jour l'extrait de cette plante à la manière de son Inventeur, & le malade s'y soumit d'autant plus volontiers, qu'il étoit déjà fort affecté de sa maladie ; la crainte que cette tumeur ne devînt cancéreuse, fatiguoit si fort son esprit, qu'elle avoit déjà porté sur sa santé, & les vapeurs s'en mêlèrent : elles devinrent toujours plus fortes à mesure que j'augmentoïis la dose de la cigüe ; je persistai néanmoins à en donner jusqu'à ce que le vomissement s'ensuivît, auquel cas il fallut s'arrêter. La complication fut alors évidente ; on recourut aux bains pour la calmer, ce qui réussit parfaitement ; après quoi je revins à la cigüe dont je soutins l'effet par une boisson aqueuse & par le lait distillé ; ces deux remèdes agirent alors avec tant de force, que dans l'espace de trois mois ils emportèrent la tumeur & tous les symptômes spasmodiques.

Madame de\*\*\*, âgée de vingt-cinq ans, éprouve du dérangement dans l'évacuation menstruelle, à la suite

. H h h



duquel il survient un sentiment de pesanteur dans la matrice, un écoulement lymphatique & acrimonieux, & enfin des douleurs qui font craindre l'ulcère. Un Accoucheur s'assure par le tact que le col de la matrice est gorgé, & qu'il est douloureux; son pronostic effraye bien davantage: on cherche la cause du mal, & on la trouve dans le vice scrophuleux par des symptômes non équivoques. Madame de \*\*\* étoit nerveuse; les inquiétudes de son esprit, la terreur qu'inspire communément à toutes les femmes l'idée d'un cancer, augmente les vapeurs: il fallut par conséquent débiter par calmer les symptômes spasmodiques, ce que je fis à la faveur du bain tiède, après quoi j'employai la cigüe: la malade en fit usage pendant six mois, & ce remède opéra si parfaitement, que tous les symptômes disparurent.

Je suppose que l'on eût employé ici les antispasmodiques, il est très-assuré que, bien loin de guérir ces deux malades, on les eût au contraire irrités de nouveau, & n'est-il pas à présumer que l'action de la cigüe eût été pour-lors suspendue, pour ne pas dire étouffée, puisque le spasme de l'estomac & celui de tous les vaisseaux sanguins & lymphatiques auroient infailliblement empêché la distribution de ce remède, sa division & ses effets? Il falloit par conséquent relâcher les nerfs, assouplir les vaisseaux capillaires pour les rendre libres à l'action du fondant qui devoit les pénétrer, & obtenir par-là les salutaires effets qu'on lui attribue. C'est de cette manière que je détruisis les symptômes scrophuleux, c'est-à-dire,



en seconçant l'efficacité de la cigüe par l'effet d'un autre spécifique tout aussi puissant que celui de M. Stork.

Malgré les nombreuses attestations qui déposent en faveur de la nouvelle méthode de traiter les vapeurs, comme en faveur de la cigüe, quelles contradictions n'ont-elles pas l'une & l'autre essuyées ! Nous défendrions volontiers cette nouvelle découverte contre ses plus redoutables Adversaires, si l'apologiste de M. Stork (y) ne nous avoit prévenus ; c'est pourquoi nous dirons avec lui, que tous les nouveaux remèdes ont trouvé de tous les temps des oppositions & des obstacles de la part de ceux qui, faisant profession d'incrédulité, ont résolu de nier tout ce que leurs pères ne leur ont pas appris. Tout croire & tout nier sont deux extrémités également absurdes, & qui n'ont d'autres sources que le défaut d'examen. Quand on croit tout, la moindre vraisemblance paroît une vérité ; le plus léger nuage au contraire est une obscurité complète pour celui qui doute de tout : la crédulité aveugle est le partage des ignorans & des fots ; l'incrédulité opiniâtre est le fruit des préjugés, de la fausse doctrine & d'une orgueilleuse jalousie ; le doute méthodique & réfléchi est l'apanage des Sages. Dans les connoissances humaines, & par conséquent dans la science de la Médecine, l'Observateur démontre ce qu'il peut, croit ce qui lui est démontré, ne rejette pas ce qui combat & déconcerte ses opinions particulières,

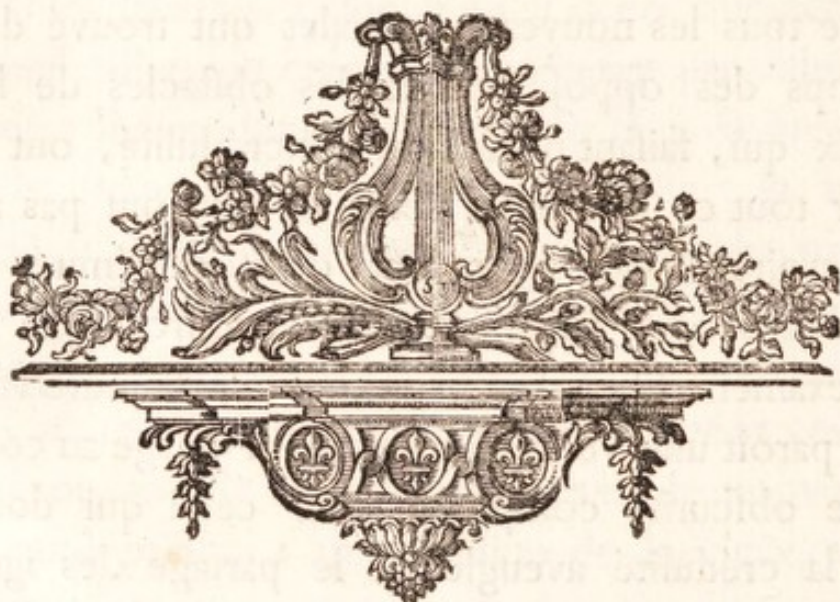
---

(y) Vandermonde, *Journal de Médecine*, Janvier 1762.



& suspend son jugement sur tout ce qui est possible, & dont il ne connoît ni les effets ni les propriétés.

De si sages réflexions semblent nous annoncer quelques succès, & nous font espérer qu'après que l'expérience aura si souvent prononcé, la vérité se fera jour.





---

## AFFECTION SCORBUTIQUE.

C'EST ici une de ces complications qui exige le plus de ménagement, puisqu'elle se masque souvent en empruntant le vrai caractère de l'affection nerveuse; & c'est alors que les Médecins *scorbutiques* se livrent aux plus grands excès (7). Les premières Observations, ci-dessus rapportées, nous montrent en effet l'affection hystérique dégénérée en affection scorbutique par l'effet d'un traitement qui favorise la cause de la maladie primitive; c'est-à-dire, qu'en agaçant toujours plus les solides déjà tendus, & en volatilisant la masse des humeurs déjà trop raréfiées par les remèdes échauffans, le sang se dépouille enfin de sa partie balsamique: la sérosité s'échappe par les couloirs où elle est attirée, & les sels qui n'ont pas été suffisamment dissous, deviennent encore plus grossiers, ce qui procure la *diathèse scorbutique*, & la complique avec l'affection hystérique. Rien ne prouve plus évidemment les tristes effets de la pratique vulgaire, que la terminaison funeste de la maladie de la demoiselle Majot citée ci-devant. On me pardonnera sans doute de la rappeler ici une seconde fois, puisqu'elle doit réveiller l'attention des Médecins dans la distinction de cette espèce d'affection scorbutique avec toute autre; distinction d'autant plus

---

(7) J'entends ceux qui dans les maladies chroniques accusent presque toujours le scorbut.



essentielle que la cure en dépend. Pour nous convaincre donc sur un point de pratique aussi intéressant, nous allons discuter la question par les faits.

M. le Marquis de Pirré, âgé de vingt-six ans, d'un tempérament sec & irritable, arrive de Bretagne à Paris pour des affaires litigieuses; il tombe malade après beaucoup de veilles & de fatigues, & à la seule inspection des gencives, on le déclare scorbutique. On court au spécifique le plus accrédité; c'est le vin de Demouret; on le lui donne sans ménagement: il le prend enfin sans interruption, jusqu'à ce que des symptômes effrayans l'obligent à quitter ce remède: le malade tombe dans le marasme; son pouls s'éteint; le palais & la bouche se dessèchent; il ne peut pas parler; il avale encore avec plus de peine; la salive manque; les urines ne coulent point; la diarrhée survient; son visage est cadavéreux; tout annonce une mort inévitable: tel fut l'effet de ce traitement bannal. Comment y remédier? L'indication étoit sans doute de tempérer l'ardeur du sang, de lui restituer promptement son véhicule; il falloit aussi trouver un aliment propre à régénérer promptement le principe de vie qui paroissoit éteint. Ces considérations me déterminèrent en faveur des bouillons de tortue: le malade en prit deux par jour, & le petit-lait clarifié fut sa boisson ordinaire. L'effet de ce régime fut aussi prompt que l'avoit été celui du régime contraire. La bouche & la langue s'humectèrent; le malade put avaler: il continua, & peu-à-peu il revint à la vie; on ajouta



alors le creffon aux bouillons de tortue. M. le Marquis de Pirré en fit ufage pendant long-temps; il y revint plufieurs années de fuite par pure reconnoiffance, & depuis cette époque, il n'a plus paru chez lui de fympômes fcorbutiques.

La femme d'un Négociant de la ville de Coignac en Angoumois, âgée de quarante ans, éprouvoit depuis long-temps des fympômes fcorbutiques compliqués de fpafmes, pour lesquels elle avoit pris tous les anti-fcorbutiques connus, qui avoient aggravé le mal & avoient procuré les fympômes les plus violens de l'affection nerveufe; ce fut la rétraction des tendons & des nerfs des deux extrémités. Le gonflement des gencives devint alors plus confidérable; il reparoiffoit fur-tout dans le temps des règles. Dans cet état, on eut recours à M. Viger, Chirurgien de Saintes ( cité plus haut ) qui, au fimple détail qu'on lui fit de cette maladie, reconnut d'abord la méprife. Il fupprima en conféquence tout remède anti-fcorbutique; il ordonna l'eau de poulet, le bain tiède & le régime le plus analogue à ces idées. Ces remèdes opérèrent avec douleur; les tendons fe contractèrent davantage dans le bain; ils éclatèrent enfin & s'affouplirent; mais l'affection fcorbutique exigea d'autres fecours. Il employa pour-lors ceux qui avoient fi mal réuffi dans le commencement du mal. La malade les fupporta fans peine fous les aufpices de l'eau de poulet & du bain; elle guérit ainfi parfaitement.

Un Chirurgien de grande réputation, généralement



connu par ses talens dans chaque ville de cette province & ailleurs, ( M. Pamard le fils ) d'un tempérament maigre & sec, fut attaqué d'une affection scorbutique, pour laquelle il fit plusieurs remèdes sans aucun soulagement. Appelé dans notre ville pour y faire l'opération de la taille, il vint me consulter. Les symptômes de sa maladie n'étoient point équivoques. Les gencives saignoient; le voile du palais & le gosier étoient écorchés & ulcérés; les amigdales étoient si prodigieusement gorgées, que la déglutition des alimens ne se faisoit qu'avec peine; la salive étoit saumurée; elle picotoit si fort les parties intérieures de la bouche, qu'elle y procuroit des aphtes, & entretenoit ainsi l'inflammation de toutes ces parties. La fièvre se monroit aussi par intervalles; des douleurs dans les articulations se faisoient sentir pour lors; elles étoient quelquefois assez vives pour interrompre le sommeil. Ce fut dans cet état que ce Chirurgien charitable s'exposa à faire le voyage d'Avignon à Arles, & à prendre l'instrument pour délivrer trois malheureux qui imploroient ardemment son secours. Sur ce récit, il étoit fort aisé de caractériser sa maladie. La dissolution du sang & sa constitution muriatique se présentoient au premier coup-d'œil; il falloit par conséquent restituer au sang & à toutes les humeurs leur sérosité & l'humide nécessaire pour unir ensemble ses molécules, & dissoudre les sels dont il étoit surchargé. Il falloit en même-temps relâcher les solides pour les rendre moins sensibles aux impressions des parties piquantes & corrosives des humeurs



humeurs qui dans leur circulation irritoient continuellement les vaisseaux, & procuroient ainsi l'engorgement des amigdales & leur inflammation: les remèdes anti-scorbutiques auroient sans contredit agacé les solides; le malade d'ailleurs en avoit déjà fait l'expérience (a). Il fallut employer d'autres spécifiques qui doués de toute autre vertu, ne pouvoient être insuffisans; les balsamiques, les laiteux, les humectans, les délayans remplirent parfaitement nos vues: notre malade les reconnut pour les seuls indiqués, & s'y livra avec une confiance soutenue de l'amitié qui nous lie depuis l'enfance; il s'interdit le vin, les liqueurs & le café; ses alimens furent si simples & si doux, que son bouillon fut fait avec l'agneau ou le poulet, sans sel, & ses remèdes furent le lait d'ânesse, des bouillons de poulet & des bains domestiques, pris alternativement pendant un an, & par ces seuls secours, il se rétablit entièrement.

Nous n'omettons pas ici une circonstance des plus essentielles de ce traitement, qui caractérise elle seule la complication nerveuse, je veux dire, cette sécheresse & cette extrême sensibilité du genre nerveux qui dominant sur la *diathèse* scorbutique. L'effet d'un purgatif nous en fournit la preuve. Ce fut après trois mois de lait d'ânesse, que le malade se crut autorisé à se purger avec

---

(a) M. Raulin avoue avoir observé chez plusieurs femmes scorbutiques que les remèdes anti-scorbutiques ne les soulageoient pas lorsqu'elles avoient des vapeurs. Voyez son *Traité des Vapeurs*, page 262.



trois onces de manne ; son rétablissement étoit en effet assez avancé ; les symptômes scorbutiques étoient considérablement apaisés ; les fluides avoient par conséquent repris leur consistance, mais le genre nerveux n'étoit pas encore réduit à son état de relâchement nécessaire pour cette opération. Ce purgatif opéra assez bien ; les selles furent nombreuses & abondantes, mais elles irritèrent si fort les vaisseaux hémorroïdaux, qu'elles procurèrent des cuissens & des douleurs : la fièvre survint le lendemain, & les symptômes scorbutiques reparurent avec la même force ; les regrets devinrent inutiles, il fallut revenir sur ses pas : l'eau de poulet remédia à ce désordre, & le bain domestique perfectionna la cure.

Si trois onces de manne ont pu produire des effets aussi extraordinaires dans une affection scorbutique compliquée de spasme, combien ne doit-on pas craindre en pareil cas les autres purgatifs & les anti-scorbutiques ? Si on en demande ensuite la raison, on la trouvera dans le dépouillement de la fibre nerveuse & dans la chute de son enveloppe muqueuse, ci-devant desséchée & racornie, ce qui laisse cette fibre dans une nudité complète ; & de-là l'augmentation de sa sensibilité & de son irritabilité ; de-là encore l'augmentation graduée de tous les symptômes spasmodiques dans le début du traitement, effet nécessaire à connoître pour le Médecin comme pour le malade, sans quoi celui-ci accuse bientôt le remède, & abandonne la cure.

Ce n'est pas le seul exemple que je pourrois citer des



dangereux effets des purgatifs dans toutes les maladies compliquées de spasmes, & cette erreur est si commune que l'on peut, sans partialité, la regarder comme générale. J'en appelle à toutes les consultations des différens Médecins de réputation répandus dans le royaume, & sur-tout à celles des Médecins de Montpellier (b). Qu'y voit-on, hélas ! un assemblage ridicule de tout ce qu'il y a de plus contradictoire dans ses effets, & sur-tout des purgatifs placés avec ordre & méthode dans la feuille du jour & dans celle du lendemain. Cet abus est trop sérieux pour qu'il ne me soit pas permis de le divulguer, jusqu'à ce que je sois venu à bout de le détruire. Heureux les pauvres malades qui ne dédaigneront pas de se soumettre alors aux décisions du Médecin subalterne qui, sans être plus habile, sera toujours plus sincère ; & malheur à celui qui adore la divinité ! . . . . . M. le Marquis de Castillon, cité plus haut, fut de ce nombre. Par discrétion, je n'en citerai pas d'autres ; mais du moins que ma modération apprenne à ces Messieurs à devenir eux-mêmes plus modérés, s'ils ne veulent pas que l'on retranche de leurs écrits tout ce qui est irritant, là où il ne faut qu'affoupir les solides ; tout comme ils trouveroient eux-mêmes fort étrange que l'on employât des relâchans, là où il faut leur rendre le ton & l'élasticité. C'est ainsi que tant de vaporeux se disent incurables. En ferons-nous toujours surpris ! d'un mélange de remèdes

---

(b) Voyez le Recueil des Consultations des Médecins de Montpellier, en quatre Volumes.



aussi contradictoires que peut-il résulter, si ce n'est des effets opposés & des vicissitudes continuelles, l'incurabilité enfin, à la honte des Médecins & de l'Art ! Que l'on se récrie après cela sur la bizarrerie du mal, & sur ses caprices, qu'on lui impute tant qu'on voudra d'avoir toujours été le fléau des Médecins (c) ; le reproche n'est pas fondé ; n'en accusons que notre insuffisance, puisqu'elle seule en est la cause.

---

(c) *Non minùs hysterica in fæminis quàm hypocondriaca in viris passio Medicorum flagellum est.* Voyez Fitzeral, Traité des maladies des femmes.





## LEUCOPHLEGMATIE.

Sous le nom de leucophlegmatie, nous comprendrons en même temps toutes les espèces d'hydropisie auxquelles le tempérament vaporeux est exposé, &, pour mieux dire, nous envisagerons toutes les parties du corps exposées aux épanchemens de la sérosité. La densité du sang, si connue du grand Boërhaave, & de tous les Pathologistes de nos jours, jointe au rétrécissement du calibre des vaisseaux, produiront cette maladie, puisque la surabondance des liqueurs & leur stagnation en feront les suites. En effet, cette constitution du sang rejettera constamment la partie fluide & séreuse; & ne pouvant se mêler avec lui, il faudra de nécessité que la circulation en soit dérangée. Cette sérosité sera donc superflue. Repoussée ensuite par des solides roides & secs, elle formera des embarras dans les vaisseaux lymphatiques, les forcera, & s'épanchera dans toutes les cavités du corps, après en avoir inondé toute la superficie. Devenue ainsi étrangère, elle formera des véritables hydropisies, que tout Médecin-praticien aura attention de distinguer, s'il veut éviter les écarts d'une pratique que les principes d'une saine théorie n'ont jamais éclairée. Les purgatifs seront toujours suspects, pour ne pas dire meurtriers. Les diurétiques trop actifs agiront encore avec trop de fougue, &, bien loin d'ouvrir aux humeurs épanchées une issue au-dehors, ils se mêleront avec elles, & en



augmenteront le volume. Nous ferons donc scrupuleusement attentifs à garder un juste milieu. Les diurétiques les plus simples rempliront toutes nos vues. Ils forceront cette densité du sang; ils en sépareront les globules; ils ouvriront aux humeurs épanchées une première voie de retour. Agissant de même sur les solides, ils les relâcheront, & désobstrueront ainsi ce nombre de petits vaisseaux capillaires oblitérés, qui, en facilitant la distribution des liqueurs, provoqueront l'évacuation de celles qui surabondent. Les plus grossières qui resteront alors, parce qu'elles n'auront pu pénétrer jusqu'à l'extrémité des vaisseaux excrétoires, seront réservées ensuite pour les purgatifs; on préférera les plus simples & les plus doux; on en émoussera les pointes, en les noyant dans quelque véhicule approprié pour parer les ravages qu'ils font en usage de produire.

Cette théorie, toute nouvelle qu'elle paroît à plusieurs, & toute contradictoire qu'elle est avec celle de plusieurs Médecins de ce siècle, n'est pas moins établie par l'effet des remèdes contraires à ceux dont nous vantons l'efficacité. Les observations pratiques que je rapporterai déposent d'autant plus en sa faveur, qu'elles sont familières à tous les Médecins de cette province, & à tous ceux encore qui vivent dans un climat égal au nôtre.

Mademoiselle C\*\*\*, âgée de trente ans, sujette aux vapeurs, fut attaquée, dans les plus grandes chaleurs de l'été, d'une fièvre continue, qui céda aux remèdes ordinaires, après avoir fatigué la malade pendant vingt-un



jours ; mais l'enflure des mains succéda à cette première maladie, elle fit de si grands progrès , qu'elle occupa dans peu toute l'habitude du corps : le visage étoit monstrueux ; les cuisses & les jambes étoient prodigieusement gonflées ; l'impression du doigt sur ces parties n'y étoit pas fort sensible ( ce qui caractérise cette espèce de leucophlegmatie , en la distinguant de celle où le relâchement des solides en est la principale cause ). Les purgatifs les plus forts n'avoient opéré aucun changement à cet état, lorsque j'y fus appelé. La fièvre qui avoit précédé , & les grandes évacuations qui l'avoient suivie avoient tellement appauvri le sang & les humeurs , que la sécheresse des solides en avoit été la suite. Des mouvemens vaporeux qui parurent alors , & un léger crachement de sang ne me donnèrent plus lieu de douter de cette cause. Les purgatifs & les diurétiques furent par conséquent interdits , & le petit-lait , que je leur suppléai , remplit parfaitement mes vues. Les urines , auparavant supprimées , coulèrent bientôt par l'effet de ce nouveau remède ; & ce fut par le seul usage que la malade en fit pendant un mois , que les enflures disparurent entièrement. Le lait d'ânesse perfectionna la cure , en restituant au sang le véhicule dont il avoit été dépourvu , & aux nerfs le mucilage qui les lubrifie & les entretient dans cet état de souplesse qui leur permet d'exercer leurs mouvemens. Ils reprirent ainsi cette élasticité si nécessaire à l'oscillation des vaisseaux & à la circulation générale ; & tout fut rétabli dans son premier état.

Cette roideur des solides , qui forme elle-même un



obstacle invincible à la circulation des liqueurs, & cette densité du sang qui refuse le mélange de la sérosité, qui en produit la séparation & l'épanchement sur la superficie du corps, seront encore mieux prouvées par l'observation suivante.

Un jeune homme de cette ville, d'un tempérament sec & mélancolique, fut attaqué, en 1761, d'une fièvre intermittente, qui fut long-temps rébelle à l'action des remèdes, & qui fut accompagnée d'enflures. Les remèdes fébrifuges & les délayans opéroient tour-à-tour chez notre hypocondriaque des effets contraires; c'est-à-dire, que ceux-ci le rafraîchissoient, disoit-il, beaucoup trop, tandis que les autres l'échauffoient considérablement; ce qui rendit la fièvre habituelle. A tous les symptômes de la maladie se joignit alors une difficulté d'uriner; les urines coulèrent avec peine & avec des douleurs plus ou moins vives, suivant la quantité qui se présentait au passage de l'urètre. . . . Des carnosités qu'il portoit dans le canal firent craindre des obstacles invincibles; on soupçonna aussi le reflux des urines dans la masse du sang, & c'est à ce reflux que l'on imputoit la durée de la fièvre. Cette complication de maladie, jointe à l'hypocondriacité, faisoit en tout un assemblage d'autant plus difficile à démêler, que le malade, naturellement indocile, se refusoit entièrement aux remèdes. Dans cette situation, il part pour Montpellier; c'est-à-dire avec ses enflures & un mouvement fébrile qui ne le quittoit jamais. Le Médecin qu'il consulta (M. Fizes) prononça,



prononça, après de mûres réflexions, que *ce malade étoit en grand danger*, puisqu'il reconnoissoit en lui une *fièvre hectique, un sang cachectique, la pierre & la vérole (d)*. Les remèdes qu'il prescrivit furent des bouillons de poulet, ceux d'écrevisse, des apozèmes diurétiques, le petit-lait, & ensuite le lait d'ânesse, supposé que les enflures eussent cédé à l'action des premiers remèdes, entre-mêlés de purgatifs, comme il fut toujours d'usage dans l'École de Montpellier. Mais peu de jours après, le malade revint à Arles, entièrement guéri de la fièvre & des enflures, sans avoir pris de remèdes; c'est-à-dire, que la voiture seule opéra ce changement. Il fut à la campagne; il voyagea continuellement; il prit du petit-lait avec abondance, & il guérit de son hypocondriacité & de tous les autres maux.

Si l'effet de l'exercice est ici manifeste, son action dévoile encore mieux la véritable cause de la maladie que je viens de décrire; puisqu'en secouant les solides engourdis, & en accélérant ainsi le mouvement des liqueurs, il ranima la circulation de celles qui étoient engorgées sur les extrémités du corps, d'où provenoient les enflures. La fièvre qui les accompagnoit étoit produite en partie par le reflux d'une portion de ces humeurs épanchées, & par l'obstruction des vaisseaux capillaires, qui, présentant des obstacles invincibles à la circulation, excitoient des contractions plus grandes & plus fréquentes des artères & du cœur. Ces deux symptômes reconnoissoient une

---

(d) Ce sont les termes & les expressions du Médecin consulté, extraits sur l'original.



même cause ; aussi cédèrent-ils à l'action d'un remède bien puissant ( j'entends l'exercice ), mais trop peu usité en pareille circonstance.

Quoique la roideur des solides & la densité du sang nous fournissent les causes de cette complication vaporeuse , il y a tout lieu de croire que l'extrême raréfaction de l'air contenu dans la masse des liqueurs se joint à celles-ci , & nous pensons que par son élasticité , il force les tuyaux lymphatiques & se mêle ainsi avec les humeurs épanchées sur l'habitude du corps , ce qui forme alors de véritables emphisèmes ; mais ces enflures ont un caractère particulier qui les distingue des autres. Elles sont le plus souvent amovibles ; rarement elles se fixent ; la tension & la douleur les accompagnent toujours. En considérant leurs effets , on ne peut disconvenir qu'elles ne soient le produit d'un air trop raréfié. La sortie impétueuse des vents par le *rectum* , par la matrice & par la vessie , que l'on observe si souvent chez les femmes hystériques , confirme cette opinion. En voici un autre exemple.

Madame la Marquise de Pons , enceinte de cinq mois , est attaquée d'enflures aux deux extrémités ; on court aux purgatifs & aux diurétiques , & l'enflure fait des progrès. Madame de Pons ne peut plus marcher ; les incommodités de la grossesse augmentent ; tension à l'estomac , vents , rapports , aigreurs , vomissement , hoquet , tous ces symptômes augmentent par degrés , & font craindre pour les suites. On donne des pilules stomachiques & purgatives qui irritent considérablement ;



je suis appelé, & je m'assure que l'enflure étoit de l'espèce de celles dont il s'agit, c'est-à-dire, qu'elle étoit emphisématique. Je rejette toute cette Pharmacie brûlante; la malade est livrée pour tout remède à l'eau de poulet ou de veau, & les enflures disparoissent entièrement. Madame de Pons continue cette boisson jusqu'au terme de l'accouchement, & dans le temps même de sa couche, ce qui bien loin de suspendre le cours des vidanges, parut le favoriser; elle jouit depuis de la meilleure santé.

Ces deux exemples suffisent pour nous faire connoître l'enflure emphisématique; ils nous apprennent à éviter le piège qu'elle nous tend en empruntant le vrai caractère d'une maladie qui reconnoît une cause toute opposée à celle-ci; c'est le relâchement: ils supposent aussi que cette raréfaction aérienne l'a emporté sur la résistance des solides; car, dans le cas contraire, elle n'auroit pas produit l'enflure, mais bien d'autres symptômes plus considérables, dont j'ai déjà parlé au Chapitre de la raréfaction de l'air.

Si cependant ces épanchemens devenoient si considérables, que les cavités du corps en fussent abreuvées, ( je veux dire, la poitrine & le ventre, ce qui formeroit alors de véritables hydropisies ) faudroit-il bien évacuer par les voies inférieures une portion des sérosités épanchées? J'avouerai ici qu'en pareil cas il faut nécessairement évacuer; on aura par conséquent recours à ces fortes de stimulans qui, agissant sur les tuniques des intestins, y attirent par leur action une partie des



férosités superflues, & diminuent ainsi le volume de celles qui sont déjà épanchées dans une de ces deux cavités. Mais en pareille circonstance faudra-t-il faire assez peu d'attention aux solides desséchés, quelquefois même racornis, jusqu'à vouloir exciter sur eux des contractions continues ! Ce seroit une contradiction manifeste entre la cause de la maladie primitive & l'effet du remède que l'on est obligé d'employer pour la dompter. Quelle sera donc la nécessité urgente qui forcera le Médecin à recourir à ce remède contraire, celui qui est entièrement opposé aux vues curatives ! Sera-ce l'insuffisance de l'Art ou l'impéritie de celui qui l'exerce ? La Chirurgie nous offre des secours ; pourquoi les mépriser ! ils seront parfois insuffisans, j'en conviens ; mais du moins ils ne feront pas meurtriers. Par ce moyen nous dégagerons les viscères opprimés, & nous remédierons aux plus pressans symptômes, & en prolongeant ainsi les jours d'un malade désespéré, nous laisserons à la Nature son entière liberté pour travailler à la conservation de son individu, en secondant l'effet des remèdes salutaires ; on entend ceux qui attaqueront la cause primitive dans son principe, & qui s'opposeront par conséquent aux ravages qu'elle a coutume de produire toutes les fois qu'elle est méconnue ou tant soit peu négligée (e).

---

(e) On a vu autrefois à Lyon la dame Garcin devenue tympanique par l'effet de cent trente-trois médecines, auxquelles on opposa les bains, l'eau de poulet, le petit-lait avec succès. Devenue ensuite ascite, elle fut guérie par la ponction.



Les cures de cette espèce font rares , il est vrai ; mais aussi ces maladies feroient-elles moins communes , si on se hâtoit d'en arrêter le cours dès leur naissance par des remèdes assortis & non par des contraires. C'est au commencement du mal , dans le temps où la Nature est en défaut que le Médecin est préposé pour la redresser , & pour la rappeler des voies où elle s'est égarée. Aussi voyons - nous que les premiers symptômes d'un mal coûtent peu à détruire , tandis que rassemblés au nombre de plusieurs , ils deviennent très-souvent indomptables. *Principiis obsta* , s'écrioit autrefois notre Oracle. Il connoissoit l'indolence des Médecins de son temps ; il vouloit par conséquent réveiller leur vigilance. Cessons-nous de respecter ce précepte , & celui qui l'a donné ?

Quoique la difficulté de guérir augmente toujours plus à proportion de l'intensité des symptômes de la maladie que l'on traite , il est cependant très-possible de parvenir à ce but , quand on les attaque avec des armes toujours constantes & toujours salutaires. C'est ainsi , par exemple , que l'épanchement des sérosités dans l'hydropisie ascite , ou dans celle de la poitrine , deviendra moins rébelle à guérir , si , dans le traitement qu'on y oppose , on ne perd jamais de vue la cause primitive qui la produit. Dans les épanchemens dont il est ici question , le vice des solides doit principalement occuper le Médecin , & ce sera toujours dans le relâchement des vaisseaux qu'il trouvera les effets qu'il chercheroit en vain dans



l'évacuation des humeurs épanchées. L'heureuse terminaison d'une hydropisie de poitrine commençante nous instruira beaucoup mieux que toutes les raisons théoriques que je viens d'établir.

M. Begue, Avocat, mon ami & mon conseil, homme méditatif & septuagénaire, fut tout-à-coup affecté de terreur par la mort subite d'un de ses proches qui tomba apoplectique en se promenant avec lui. La liaison qu'il y avoit entre ces deux parens étoit trop étroite pour que celui-ci ne fût pas sensible à cet événement; aussi le vit-on dès ce moment affecté de vapeurs. Une inquiétude continuelle tracassoit son esprit depuis plusieurs jours, lorsque je l'obligeai à quitter la ville pour se distraire à la campagne, pour laquelle il avoit beaucoup de goût. Mais inutilement voulut-on le soustraire aux effets d'un si funeste coup; le mal empira toujours plus; la respiration fut gênée, ensuite embarrassée; la suffocation enfin s'en mêla. Je courus au plus vite auprès de lui pour le ramener à la ville, dans la crainte de le voir étouffer sans pouvoir lui donner des secours. Les secousses de la voiture calmèrent tant soit peu la suffocation; mais le calme ne fut pas de longue durée; il fallut le saigner. Je fus même obligé d'y revenir une seconde fois, mais toujours sans succès. L'enflure des pieds ne tarda pas alors à se montrer; elle fit des progrès assez considérables; elle nous menaçoit déjà d'un épanchement prochain dans la poitrine, lorsque la bouffissure des mains sembla le caractériser. La suffocation devint si



forte, qu'il ne fut pas possible au malade de rester dans le lit un seul instant; mais encore devenoit-elle par fois si violente, que l'on craignoit à tout moment de le voir expirer. Une pareille situation exigeoit des remèdes aussi prompts qu'efficaces; l'empîème paroissoit indiqué, si l'épanchement eût été caractérisé au point de pouvoir distinguer quelle étoit des deux cavités de la poitrine, celle qui étoit inondée; mais aucun signe caractéristique n'autorisa cette opération: le malade étoit également suffoqué de quelque côté qu'il penchât sa tête & son corps sur son fauteuil; il ne pouvoit même respirer que la tête courbée sur la poitrine & appuyée en avant sur les bras relevés. Quel parti prendre dans cette extrémité?

Les secours chirurgicaux étant tout-à-fait inutiles, il fallut se retourner d'un autre côté, & travailler à calmer les symptômes du mal, quoiqu'ils parussent si difficiles à vaincre. Nos indications étoient sans doute de détourner par les voies ordinaires le cours des humeurs qui menaçoient la poitrine; l'évacuation des urines & l'expectoration furent les préférées: le petit-lait clarifié, aiguisé par les cloportes, fut employé avec quelque apparence de succès; & pour entretenir une expectoration qui étoit naturelle au malade, on employa les sucres épurés de bourrache & d'aigremoine, adoucis par le sirop de lierre terrestre; mais un mouvement fébrile qui parut alors, la sécheresse de la peau, une chaleur brûlante, dont le malade se plaignoit continuellement, me firent apercevoir que ces remèdes n'étoient pas assez



tempérans. Je retranchai les cloportes du petit-lait ; je substituai au sirop de lierre terrestre, celui de *nimphæa* : les urines furent plus abondantes, & la chaleur fébrile fut moindre ; la tisane fut faite avec le chiendent & le nitre ; on en augmenta la dose à mesure que la respiration devint plus libre : l'évacuation des urines fut alors très-abondante, &, dans l'espace de trois semaines, les enflures & la suffocation disparurent entièrement ; le ventre s'ouvrit, les évacuations furent aussi très-copieuses : un léger minoratif, qui précéda le lait d'ânesse, perfectionna la cure.

On improuvera sans doute cette manière de traiter les hydropisies ; elle paroîtra non - seulement insuffisante au premier coup-d'œil, mais encore dangereuse & meurtrière dans bien des circonstances. Quant à son insuffisance, je répondrai hardiment qu'elle ne la fera jamais, toutes les fois que l'hydropisie dépendra de la même cause que celle dont il est ici question, puisqu'en remédiant au vice des solides, on est assuré de le détruire. Ce vice, je le répète, consiste ici dans une trop grande tension des nerfs, comme dans la crispation des vaisseaux capillaires, qui ne permettant pas le passage à la sérosité, l'obligent à refluer dans le torrent de la circulation, d'où elle est repoussée ensuite pour s'épancher dans une des cavités du corps. Dans le cas ci-dessus, cette tension, toute naturelle qu'elle étoit au malade, fut encore augmentée par l'effet de la frayeur subite, laquelle agissant à l'extérieur du corps, repoussa les humeurs dans l'intérieur.

Ces



Ces humeurs, ainsi repoussées de l'extrémité des vaisseaux capillaires, refluent sur la poitrine, engorgent la plèvre & les vaisseaux du poulmon, & elles auroient bientôt formé un épanchement local dans une des deux cavités de la poitrine, si elles n'eussent été promptement évacuées par les voies inférieures. Les purgatifs auroient sans contredit augmenté l'érétisme; les diurétiques chauds auroient produit les mêmes effets (l'action des cloportes nous l'assure). Il falloit donc tempérer l'orgasme des humeurs, & en diminuant ainsi leur rarefaction & leur volume, on étoit assuré de détendre les vaisseaux capillaires, & de remédier par-là à cette première cause. La circulation devenue ainsi plus libre, la séparation des sérosités se fit par les voies où elle fut attirée; la tisane, légèrement diurétique, & le petit-lait, procurèrent cet effet. Le sang se déchargea des humeurs superflues; celles qui étoient engorgées rentrèrent en partie dans la circulation, & tout contribua à la guérison du malade. Que cette pratique soit souvent infructueuse, j'en conviens; aussi ne doit-elle être adoptée que par ceux qui seront en état de distinguer le cas où elle doit être employée.





## T Y M P A N I T E.

HIPPOCRATE a prononcé que les douleurs du bas-ventre qui ne cèdent à aucun remède, sont ordinairement suivies de la tympanite. *Quibus tormina & circa umbilicum dolores & lumborum dolor, qui neque a medicamento, neque aliàs solvitur, in hydropem siccum firmatur.* Et en effet, après les douleurs aiguës qu'ont essuyées les intestins & le mésentère, ces viscères acquièrent une disposition hectique à laquelle ce premier Père de la Médecine attribuoit avec raison la tympanite.

Cette maladie, si elle n'est promptement guérie, n'existe pas long-temps seule; l'ascite s'y joint bientôt: *Dolor colicus, dit Lomnius, sæpe transit in hydropem.* Les vaisseaux exhalans du péritoine, continuent de filtrer beaucoup de sérosités dans la cavité du bas-ventre, pendant que les vaisseaux absorbans, qui sont toujours les premiers obstrués, en repompent une très-petite quantité: ils ont perdu leurs ressorts, & ne charient qu'avec peine la lymphe qu'ils rapportent, & cet ascite qui succède presque toujours à la tympanite, est incurable.

Ce n'est donc point dans ces derniers temps de la maladie que nous apporterons des remèdes; ils seroient insuffisans: mais ce sera dès son commencement, c'est-à-dire, quand les douleurs du bas-ventre nous annon-



ceront le début d'une maladie sérieuse & très-souvent mortelle. Ces douleurs sont produites par les violentes irritations des intestins, relativement à l'acrimonie des liqueurs qui s'y séparent, lesquelles agissant sur des nerfs trop tendus, excitent des spasmes, & cette raréfaction aérienne qui procure ensuite le gonflement & la tension du ventre, la tympanite enfin, je veux dire, celle qui est l'effet du racornissement des fibres intestinales. Pour y remédier, nous n'aurons d'autre indication à remplir que celle qui nous porte à détendre les nerfs & à condenser l'air intestinal trop raréfié, comme celui qui est contenu dans la capacité de l'*abdomen*. C'est de cette manière que nous remédierons avec efficacité aux premiers efforts d'une maladie cruelle, &, en arrêtant ainsi ses progrès, nous serons quelquefois assez heureux pour en détruire le germe. Mes Observations pratiques à ce sujet, étayées de celles de plusieurs Médecins célèbres qui nous ont précédés, autoriseront le traitement que je propose.

M. le Chevalier de Beauchamp, Brigadier des armées du Roi, sexagénaire & mélancolique, fut attaqué de douleurs d'entrailles qui amenèrent bientôt le météorisme du bas-ventre : la sécheresse de la bouche, les flatuosités se joignirent à ces symptômes, & caractérisèrent une tympanite naissante. Un mal qui débutoit avec tant de vivacité, faisoit tout craindre pour les suites, si les remèdes que l'on se proposoit d'y apporter, ne l'eussent



bientôt calmé; mais l'eau de poulet, les lavemens d'eau froide & les fomentations émollientes furent employés avec un si prompt succès, qu'elles ne laissèrent aucune crainte pour le retour: le lait d'ânesse perfectionna la cure. On voit par ce récit que la tympanite naissante peut se guérir aisément, quand on reconnoîtra la véritable cause qui la procure, & qu'on lui opposera les remèdes à elle propres; mais par la raison contraire, celle qui sera méconnue & irritée, résistera aux remèdes appropriés. En voici un exemple.

La Dame Galoutaire, sexagénaire d'un tempérament sec & atrabilaire, fut attaquée de la fièvre - quarte en 1756. Un Empirique la guérit avec des purgatifs hydragogues, associés au quinquina; mais le ventre fut tendu: il s'éleva considérablement; il devint douloureux, & la tympanite fut confirmée. J'opposai à ce désordre des fomentations froides, l'eau de poulet à la glace, le petit-lait, les lavemens huileux & le bain tiède, & tous ces symptômes diminuèrent considérablement. Une diarrhée bilieuse qui parut ensuite, soulagea encore plus la malade; je me crus enfin autorisé à donner deux onces de manne pour entretenir les évacuations, mais ce remède réveilla les douleurs; le gonflement & la tension du ventre reparurent; il fallut revenir à ceux qui avoient si bien réussi: ce fut le lait d'ânesse qui termina la cure.

M. Combaluzier connoissoit avant moi l'espèce de



tympanite dont il s'agit ici ; ce favant Médecin nous a dépeint cette maladie avec tant de fidélité, que je n'ajouterai rien au portrait qu'il en fait (*f*). Uniquement occupé du spasme des entrailles & de la raréfaction de l'air qui y est contenu, il a recours aux bains domestiques, aux lavemens rafraîchissans, aux fomentations d'eau froide, au petit-lait, à l'eau de poulet, au lait d'ânesse, & enfin à tous les autres remèdes qui tempèrent la fougue des humeurs, & qui relâchent les solides : c'est aussi avec ces mêmes remèdes qu'il traite & qu'il guérit les coliques venteuses qui précèdent la tympanite & qui l'accompagnent toujours jusqu'à la fin. Pour donner plus de poids à son système, il l'étaye de l'autorité de nos plus grands Praticiens. Il rapporte, d'après Hippocrate (*g*), qu'une femme, qui d'ailleurs étoit grasse & de bonne santé, avoit pris un bol pour se faire avorter, & qui en conséquence avoit été saisie d'une colique avec des tranchées violentes, enflure du ventre & autres symptômes, & étoit tombée jusqu'à cinq fois dans une si violente syncope, qu'elle paroissoit morte. Hippocrate lui fit répandre sur le corps trente cruchées d'eau froide, & la soulagea par ce seul remède ; elle rendit aussi beaucoup de bile par bas ; mais, quand elle

---

(*f*) Voyez le *Traité des maladies venteuses*, par M. Combaluzier, tome I, page 20.

(*g*) Hippocrate, *lib. V de morb. popul. Observ. 18*.



sentoit ces douleurs, elle ne rendoit rien : elle revint en santé (*h*).

Il ajoute au témoignage d'Hippocrate, celui de *Zacutus Lusitanus*, qui faisoit boire aux malades une grande quantité d'eau à la glace, & faisoit observer un régime froid. Il cite plusieurs exemples rapportés par Avicène & par *Amatus*. Il rapporte, d'après Jean Colbatch, Médecin de Londres, l'histoire d'une Fille tympanitique qui guérit en se baignant dans l'eau froide de la mer. Il finit par celle d'une Femme tympanitique guérie par l'usage interne & externe de l'eau à la glace, par M. Raft, Médecin de Lyon. Les circonstances qui accompagnent cette cure miraculeuse, méritent d'autant plus d'être rapportées ici, qu'elles publient non-seulement l'efficacité du remède, mais encore les pernicioeux effets de bien d'autres diamétralement opposés à celui-ci par leur action, d'après l'épreuve que cette femme en avoit faite.

La veuve Triquet, après une couche où les vidanges avoient très-peu coulé, tomba tout-à-coup dans une fièvre continue, putride, qui fut suivie d'une enflure

---

(*h*) On observera que la malade d'Hippocrate étoit, sans contredit, hystérique, puisque la syncope la caractérise telle, & on remarquera encore que l'évacuation de la bile n'avoit lieu que dans l'intervalle des douleurs, c'est-à-dire, quand le relâchement étoit survenu, ce qui fait une nouvelle preuve en faveur des relâchans dans les maladies spasmodiques.



tympanitique & de tous les autres symptômes qui caractérisent la tympanite spasmodique; elle ne put être guérie ni par les huileux, ni par les différentes sortes de carminatifs. M. Rast pensa que, dans ce cas, il falloit réprimer par le froid, l'air intérieur qui se raréfioit par trop de chaleur; il proposa de remplir cette indication en appliquant de l'eau à la glace; mais il n'osa l'essayer sans prendre conseil d'un de ses confrères. Ce Médecin, qu'il appelle *célèbre*, consentit qu'on employât ce remède, & en même-temps il conseilla, à cause de la foiblesse de la malade, de lui donner intérieurement quelques cordiaux spiritueux, ce qui fut fait; la malade rendit quelques vents, & peu-à-peu le ventre se désenfla. On mit encore quelque temps en usage ces deux remèdes opposés; mais le ventre redevint plus enflé, la malade souffroit de plus grandes douleurs. Le Médecin ordinaire attribua, avec juste raison, ce mauvais effet à la chaleur des cordiaux; &, à leur place, il ordonna à la malade de boire copieusement de l'eau à la glace; elle la but avidement & avec plaisir; on lui en appliqua extérieurement sur le ventre; l'enflure diminua: elle disparut enfin tout-à-fait.

Quoique la tympanite soit quelquefois produite par le relâchement des fibres du canal intestinal, avouons-le sans peine, il est bien rare que cette cause la produise primitivement, puisqu'elle est presque toujours la suite de la trop grande tension des fibres qui, après de violentes distensions, tombent alors dans cette atonie générale où



les remèdes les plus appropriés deviennent impuissans. Pourquoi donc employer en pareil cas tant de carminatifs & autres remèdes chauds ? Les douleurs qui précèdent ordinairement la tympanite, & qui l'accompagnent toujours jusqu'à la fin, ne dénotent rien moins que la foiblesse des parties intéressées. M. Combaluzier a prévenu ce reproche, & s'il est fécond en formules & en remèdes de toute espèce, ce n'est que pour avoir la satisfaction de nous dire : *plura hic habes ut pauca seligas* (i). Quelle preuve plus authentique de l'étendue de son génie & de son discernement ?

---

(i) Voyez la Préface du Traducteur, page 50.





---

## PÂLES COULEURS.

LES pâles couleurs ou *chlorosis*, maladie très-commune en Europe, qui a toujours été regardée comme un symptôme de la suppression des règles, se compliquera avec les vapeurs, lorsque la tension spasmodique des vaisseaux utérins, tant sanguins que lymphatiques, procurera elle seule cette suppression. Que cet état convulsif des nerfs de la matrice forme souvent un obstacle à l'évacuation des règles, tout le monde en conviendra; c'est pourquoi on doit le reconnoître pour une des causes du *chlorosis*, puisque cette seconde maladie fut toujours l'effet de la première, je veux dire, la suppression. Cette cause une fois établie, il sera fort aisé d'en déduire les symptômes. Le reflux de la lymphe utérine & celui du sang menstruel ont déjà fourni à M. Astruc une infinité de preuves & de raisons, sur lesquelles il fonde son système (*k*). Mais quel est le traitement qu'il convient d'apporter à cette maladie lorsqu'elle est compliquée avec les vapeurs? M. Astruc le désigne sans oser le prescrire; c'est pourquoi il nous sera permis d'y ajouter le nôtre.

Pour éviter la méprise dans la distinction de cette complication, nous donnerons pour signes non équivoques, tous les symptômes hystériques quels qu'ils

---

(*k*) Voyez Astruc, *Traité des maladies des femmes*.



soient, même les plus légers ; la tension des hypocondres , le gonflement douloureux de l'estomac & du *colon*, des douleurs dans la matrice qui s'étendent jusqu'aux reins, dans les aines , qui annoncent toujours un état de tension & de *phlogose* ; le vomissement , la limpidité des urines , &c.

Dans cet état, on chercheroit en vain à désobstruer les vaisseaux utérins & ceux des autres viscères du bas-ventre. La rigidité des nerfs , qui a donné lieu au premier vice , s'opposera toujours à l'action des remèdes apéritifs ; les crispations augmenteront , & les obstructions devenant par-là plus compactes , elles seront plus rebelles à détruire ; elles formeront enfin des obstacles invincibles à la circulation des liqueurs , d'où s'ensuivront les plus grands maux. Cette erreur est générale ; l'ignorance du Vulgaire l'entretient , & la cupidité des Artistes la favorise. Que de remèdes vantés , & sous combien de formes ! opiat , électuaires , extraits , poudres , élixirs , vins médicaux & autres de cette espèce , lesquels remèdes sont autant de poisons entre les mains de l'Empirique qui se mêle de guérir sans connoître la cause de la maladie qu'il traite , tandis que ces mêmes remèdes sont de véritables spécifiques entre les mains de celui qui fait distinguer les cas où ils sont appropriés.

Ce ne sera donc jamais dans la complication vaporeuse que la Pharmacie étalera ses trésors , mais bien dans les maladies où l'embarras des viscères sera produit par tout autre vice que celui que nous venons d'adopter ;



ici, tout est tension, crispation, éréthisme, &, s'il paroît d'autres vices à combattre par les complications des différentes maladies, ils seront toujours soumis au premier; ils ne pourront être domptés qu'après avoir détruit celui-ci, avec lequel ils sont tellement liés & unis, qu'on doit les regarder comme une même cause, si l'on veut éviter les écarts dangereux d'une pratique inconsiderée. C'est pourquoi, à quel degré que soit porté le mal, & malgré les symptômes les plus contradictoires, comme l'enflure des pieds, la bouffissure du visage, la pâleur, l'inaipétence, &c. nous annonçons, d'après l'expérience, que tous ces symptômes doivent être réputés nuls lorsque l'affection hystérique leur sera associée, & que celle-ci, au contraire, exigera les remèdes les plus prompts. Les délayans & les humectans précéderont donc l'emploi de tout autre spécifique, & ce ne sera qu'après eux que l'on pourra employer, sans crainte de mauvais effets, les purgatifs, les apéritifs & tous les désobstruclifs les plus accredités, lesquels remèdes agiront alors avec d'autant plus d'efficacité, que les nerfs & les vaisseaux, devenus moins sensibles aux impressions des parties actives de ces remèdes, se contracteront sans peine; &, de cette manière, nous procureront des évacuations salutaires, puisqu'elles seront ménagées par les deux efforts des solides qui inviteront ainsi la Nature à participer elle-même à la cure. Faudra-t-il des exemples assortis aux idées pratiques que je propose? ou bien



en exigera-t-on des contraires ! Je fournirai l'un & l'autre pour la satisfaction de nos Lecteurs.

Mademoiselle de F\*\*\* aujourd'hui Comtesse d'A\*\*\* âgée de dix-sept ans, n'a point encore ses règles ; mais, depuis long-temps, elle est attaquée des pâles couleurs ; elle en éprouve tous les symptômes ; lassitude, pesanteur, oppression, dégoût, appétit dépravé, pâleur extrême, bouffissure, & une langueur générale dans toutes les fonctions de l'esprit & du corps : on la traite en conséquence dans sa province, & c'est avec tous les remèdes usités. Ces remèdes l'évacuent considérablement, mais ne la guérissent pas ; elle vient à Paris, on la traite de même ; elle dépérit enfin, tombe dans le marasme & l'entière consomption : l'esprit souffre alors tout autant que le corps ; l'hypocondriacité survient ; les digestions ne se font plus ; on se lasse enfin de mutiler cette jeune Demoiselle, parce qu'elle se meurt : on demande des secours étant persuadé qu'ils seront inutiles. Tel fut le fruit de ce traitement bannal, contre lequel je me récrie, parce qu'on insiste sur lui avec opiniâtreté au détriment des humains.

J'arrive auprès de la malade, & j'en suis si effrayé, que je n'ose rassurer la famille, je n'ose pas même prescrire des remèdes ; la soif est extrême ; la malade demande avec instance une boisson qui puisse la rafraîchir, & éteindre le feu qui la dévore : elle veut de la limonade, de l'orgeat, de l'orangeade. Je souscris à la dernière ; elle en boit à



son gré, & toute mon ordonnance consiste à lui donner des crèmes de riz à l'eau pour tout aliment: son estomac irrité ne pouvoit pas en supporter d'autres. Ce régime est du goût de la malade; elle s'y livre avec courage, & en se conduisant ainsi au gré de la Nature, elle revient à la vie, & l'on parvient jusqu'au projet de la traiter plus méthodiquement. Je propose le demi-bain tiède & les fomentations émollientes dans la vue de ramollir les entrailles & les voies inférieures qui n'avoient été ouvertes jusque-là que par violence & par des purgatifs. Ces remèdes réussissent parfaitement; la langue s'humecte, les digestions deviennent moins laborieuses: on voit, non sans surprise, les forces s'accroître peu-à-peu; on espère pour-lors de guérir la malade: on continue ainsi pendant six mois, & l'on arrive au moment où il est permis d'employer d'autres remèdes pour détruire les premiers embarras ou obstructions que l'on avoit supposés; &, pour opérer un si bel effet, on n'emploie que les eaux minérales de Passy épurées, qu'il fallut couper plus d'une fois pour éviter des nouvelles irritations, & pour ne pas retomber dans le premier inconvénient. Ce traitement, continué pendant un an, fut couronné du plus brillant succès. Tel fut le fruit de ma pratique; celui de la méthode contraire va faire le parallèle des deux traitemens opposés.

Mademoiselle du \*\*\*, âgée de dix-huit ans, est attaquée des mêmes infirmités; elle est traitée de la même manière; elle ne guérit pas: mais on se flatte que la



première éruption des règles emportera la maladie : &, en attendant cet effort de la Nature, on ne cesse de la contrarier par l'usage continuel des apéritifs, des purgatifs & autres remèdes de cette espèce, auxquels on ajoute l'ouverture d'un cautère que l'on croit indiqué, sans trop savoir pourquoi. Mademoiselle du \*\*\* avoit alors douze ans; & depuis ce temps jusqu'à l'âge de dix-huit, elle garde soigneusement son cautère. Le mal fait des progrès; le corps dépérit de jour en jour: il est prêt à succomber tout-à-fait, lorsque l'on m'appelle en consultation avec trois Médecins célèbres (1), qui, d'après l'exposé d'un traitement aussi cruel, prononcèrent avec moi, qu'il falloit supprimer tout remède, pour ne s'occuper que du rétablissement des forces. Pour cet effet, nous prescrivîmes les bouillons de tortue; mais la malade n'eut pas le temps d'en retirer le fruit; elle mourut.

Le Médecin qui avoit commis une si grande faute, étoit pourtant dans la bonne foi, puisqu'il avoit suivi les leçons de ses Maîtres, puisées dans nos Écoles, au commencement de ce siècle. Ne lui avoit-on pas appris, en effet, que les obstructions étoient la cause des pâles couleurs? Et n'avoit-il pas vu de tous les temps employer les mêmes remèdes? N'avoit-il pas vu aussi les cautères accrédités & vantés par un Médecin de réputation ( feu M. Petit ), & toutes les vaporeuses de son temps porter ainsi les stigmates de leur martyre? Si la malade eût

---

(1) M.<sup>rs</sup> Vernages, Bordeu & Lorry.



survécu aux six années de purgatifs & de désobstruâts, son Médecin auroit changé le traitement pour celui qui a succédé à la terre-folie de tartre & aux cautères; c'est l'anti-scorbutique; &, en la livrant à ces nouveaux remèdes, il n'auroit pas été plus coupable, puisqu'il auroit suivi les indications que l'appauvrissement du sang lui présentait, & c'étoit-là la méthode du jour. A celle-ci, en a succédé une nouvelle que l'incurabilité a enfantée; elle est prise dans la classe des poisons: notre Médecin ne l'auroit assurément pas méprisée; & le desir de guérir sa malade lui auroit fait naître des idées & des indications pour s'en servir. C'est ainsi que le Chimiste au-devant de son fourneau enfante une hypothèse qui s'adapte au remède qu'il prépare (*m*). Le Galéniste en fait autant, & ce sont les Humains qui payent le tribut de toutes ces erreurs. Il étoit temps de mettre fin à cette dépravation; l'orgueil des Sciences l'a enfantée: c'est à la simplicité antique à la réparer. Rentrons dans le néant de nos connoissances; suivons nos premiers Pères dans leurs travaux; écoutons la Nature; puisons chez elle nos trésors, & nous serons plus heureux dans la pratique. Nous guérirons à la vérité sans faste; mais nous jouirons plus paisiblement du bonheur de faire le bien.

---

(*m*) Telle a été la conduite du grand Boërhaave & celle de son Commentateur le célèbre Wanswieten: *tel en a été le fruit*; quand est-ce que l'on pourra décrier leurs erreurs sans trop révolter les esprits?





## F L E U R S   B L A N C H E S.

SERA-CE toujours au relâchement des vaisseaux utérins que l'on attribuera la cause des fleurs blanches ? Et pourquoi ne sera-ce pas aussi à la tension ou à l'irritation de la matrice ! Cette dernière cause est cependant la plus commune ; elle est portée même le plus souvent à un degré si extraordinaire, que les fleurs blanches empruntent le caractère de la gonorrhée à raison de la causticité de la lymphe & de la sérosité qui les fournit. Fernel, & bien d'autres après lui, ont reconnu, comme moi, cette cause, en comparant les fleurs blanches aux flux de ventre & à d'autres évacuations séreuses. *Hoffman* les compare au *coriza* ou à cet écoulement catharreux par les narines, d'humeurs séreuses, âcres, qui est suivi de rougeur & souvent d'excoriation & d'ulcères. Ces sortes de cas caractérisent parfaitement la complication dont il s'agit ; ils exigent des remèdes opposés à l'indication du *relâchement*, pour prévenir les effets de cette acrimonie, effets funestes sur lesquels on ne sauroit trop insister, puisqu'ils entraînent après eux les tourmens de l'ulcère & la mort.

Pour prévenir ces desordres, nous regarderons ici cet écoulement comme l'effet d'une constitution *muria-*  
*tique* des humeurs ; constitution qui approche beaucoup de la *diathèse* scorbutique de Boërhaave, & qui demande  
pour



pour remèdes les incraffans, les adouciffans & tous les rafraîchiffans, avant tout autre fecours, & qui, par les raisons contraires, exclut entièrement les toniques & les astringens. Les signes de cette constitution font 1.<sup>o</sup> le caractère de l'écoulement qui est ordinairement très-abondant, féreux, jaunâtre & quelquefois verdâtre, accompagné de chaleur & d'irritation dans les parties affectées. 2.<sup>o</sup> Les symptômes vaporeux qui l'accompagnent toujours. 3.<sup>o</sup> Les mauvais effets des purgatifs, des toniques & autres remèdes de cette espèce. Ces signes caractéristiques nous indiquent la route qu'il faut suivre, & nous apprennent à rejeter tout remède pharmaceutique, jusqu'à ce que l'écoulement ait changé de caractère, & que tous les symptômes spasmodiques soient domptés.

Les moyens les plus efficaces, en pareil cas, seront donc les bains tièdes, les boissons aqueuses, les fomentations avec les herbes émollientes, les substances huileuses & les atténuantes. Un régime de vie, propre à humecter, précédera tous ces secours; il sera la base des remèdes indiqués; il en soutiendra les effets. Boërhaave a déjà dit, « que s'il avoit à disséquer un cadavre, dont le corps & les membres fussent tendus, « roides & inflexibles, & qu'il voulût le ramollir, il intro- « duiroit de l'eau tiède, & qu'il étoit assuré, par cette « manœuvre, de rendre toutes ces parties souples & « flexibles ». Ce grand Médecin étoit par conséquent convaincu que le bain tiède étoit le remède le plus propre à opposer à la roideur de la fibre, & c'est ici le



cas où il produit de si grands biens ; après lui , viendront les boissons délayantes , que l'on prépare en forme de tisanes , en y ajoutant des substances mucilagineuses , farineuses & incrassantes , telles que le riz , le gruau , l'orge , l'avoine , les fleurs de bouillon - blanc , de mauve , de guimauve , la graine de lin , le poulet , l'agneau , le veau & les grenouilles : c'est par ces moyens que l'on rend l'eau plus humectante & plus propre à remplir l'indication. A tous ces secours , on peut ajouter les bains de vapeurs , faits avec la décoction des mêmes plantes émollientes , dont on fera encore des injections dans la matrice , & les résolutives quand l'irritation sera calmée.

Une Dame , âgée de quarante-un ans , d'un tempérament bilieux & très - vif , étoit depuis long-temps agitée par des passions , des traverses & des contrariétés ; elle ne put pas remplir ses projets ; elle maigrit considérablement ; ses fonctions se dérangèrent : il lui survint des fleurs blanches , dont elle fut fort alarmée. Elle consulta M. Raulin (*n*) , qui conseilla les bains de Plombières ; elle les continua pendant un mois , & l'écoulement cessa. Cette Dame étoit sans contredit dans le cas de l'affection nerveuse : elle a été guérie par le seul relâchant , je veux dire , le bain tiède ; car les Médecins savent que les bains de Plombières ont à peu-près la même vertu

---

(*n*) Voyez le Traité des fleurs blanches , par M. Raulin , tome II , page 320.



que les bains domestiques tièdes , à en juger par l'analyse desdites eaux , faite par M. Monet (o).

Une Demoiselle de dix-huit ans , grande & bien constituée , après une fièvre putride de quarante jours , eut une convalescence traversée par des dérangemens d'estomac , des coliques , des mouvemens de fièvre & des insomnies ; ses règles , qui avoient cessé pendant sa maladie , ne revenoient point : trois mois après , il survint des fleurs blanches presque continuelles ; elle fut saisie tout-à-coup d'une dysurie qui alarma ses parens. M. Raulin fut appelé à son secours (p) ; il ne l'avoit point vue dans sa maladie ; il trouva la malade dans son lit : elle ne pouvoit pas se tenir debout , ni assise , par rapport à des douleurs qu'elle ressentoit dans les entrailles ; elle avoit la peau sèche & brûlante , une fièvre médiocre , une tension dans tout le ventre si douloureuse , sur-tout dans l'épygastre , qu'il ne supportoit pas même l'approche de la chemise : ces tensions douloureuses s'étendoient jusque dans les cuisses ; les urines ne couloient que par gouttes , & causoient , en les rendant , des irritations cruelles ; les pertes blanches étoient supprimées. Il fit faire plusieurs saignées & des fomentations avec les herbes émollientes sur le ventre , souvent répétées : il prescrivit pour boisson ordinaire le petit-lait , l'eau de

---

(o) Voyez le Journal de Médecine, Août 1770 , page 143.

(p) Voyez son Traité des fleurs blanches , page 339.



poulet ; il fit prendre des émulsions avec les quatre semences froides.

Comme pas un de ces remèdes ne réussissoit, il fit mettre la malade dans un bain tiède, chargé d'une décoction émolliente ; il le fit réitérer dans la journée, pendant la nuit & le lendemain ; la malade se trouva soulagée après le quatrième : les douleurs se modérèrent, le cours des urines se rétablit, & il fut permis alors de faire des recherches sur la cause de ces accidens ; tout le ventre étoit encore douloureux, mais plus souple qu'auparavant. La région hypogastrique étoit la plus sensible, & en la comprimant légèrement avec la main, on découvroit un gonflement considérable de la matrice qui s'étendoit jusqu'à la région ombilicale. La douleur intéressoit vivement les ovaires, les trompes & les ligamens, au point qu'elle se faisoit sentir aussi vivement aux aines qu'à la matrice ; elle s'étendoit presque avec la même violence dans la partie interne supérieure & moyenne des cuisses : ces accidens diminuèrent de plus en plus, se dissipèrent enfin par les secours de l'Art, employés & variés suivant les circonstances ; les règles se rétablirent, & les pertes blanches cessèrent.

Quelque temps après que M. Raulin eut fait cette observation, il eut occasion d'en faire une semblable (q) ; elles ne différoient l'une de l'autre que par les causes éloignées. La première malade étoit tombée dans ces

---

(q) Voyez son Traité des fleurs blanches, page 341.



accidens après une fièvre putride, & l'autre à la suite d'un chagrin violent & de durée, occasionné par la perte totale de sa fortune; elle fut soulagée par des secours approchans de ceux qui avoient réussi à l'autre: mais sa guérison ne fut pas parfaite, parce que la cause de ses malheurs lui étoit toujours présente. Le même Auteur ajoute que les bains de Plombières, ceux d'Aix-la-Chapelle font des effets admirables dans les fleurs blanches qui proviennent de la même cause, & sur-tout lorsqu'ils sont secondés par des boissons délayantes & par des eaux minérales rafraîchissantes. « Une Dame, dit-il, d'un tempérament mélancolique, guérit en 1760, « des fleurs blanches qui l'accabloient depuis deux ans, « par le seul usage des bains de Plombières, qu'elle prit « pendant deux saisons consécutives (1). »

D'après ces Observations que j'ai voulu citer de préférence aux miennes; il est prouvé que M. Raulin a reconnu avec moi le même vice des nerfs & la même contraction, puisqu'il a employé le même traitement. J'adopterai avec lui les remèdes contraires à ceux-ci, toutes les fois que j'aurai dompté l'affection des nerfs par les relâchans, & alors il me fera permis, tout comme à lui, de faire des recherches sur la cause des fleurs blanches: j'observerai donc si elles sont aqueuses, séreuses, lymphatiques, muqueuses, bilieuses, chileuses ou laiteuses, si elles prennent différens caractères,

---

(1) Voyez son Traité des fleurs blanches, page 242.



différentes couleurs, différentes odeurs, ou différens degrés de solidité. Je chercherai enfin les différentes causes qui les produisent pour leur appliquer différens remèdes; & ces remèdes seront tous adaptés pour lors au relâchement des solides, & non à la tension: pour cet effet, j'emploierai s'il le faut, les différens toniques les plus accrédités de la Pharmacie; tels que la racine de galangua, de bistorte, d'iris de Florence, d'Aneth; l'armoïse, la matricaire, l'origan, les feuilles de laurier, le scordium, la semence d'anis, de *daucus*, les coraux, les yeux d'écrevisse; & encore les huiles aromatiques, les substances gommeuses, les résineuses, la rhubarbe, les différens cinabres, l'antimoine, le succin, la myrrhe & le camphre; la poudre de *doleus*, enfin les sudorifiques d'Hoffman & de Baglivi, les purgatifs de Rivière, les astringens de Sennert, les eaux minérales ferrugineuses, à l'exemple de Baillou, & de tous les Médecins vivans. Mais ce fera avec les plus grands ménagemens que j'emploierai ces remèdes, dans la crainte d'arrêter trop promptement les fleurs blanches, & de nuire par-là à la matrice. Pour parer à cet inconvénient, je commencerai par les plus doux, & je ne les augmenterai qu'à proportion de leurs effets. Jusque-là j'imiterai en tout point M. Raulin; mais je ne confondrai jamais avec lui le relâchement des fibres avec l'irritabilité, ni celle-ci avec le relâchement. Je dirai au contraire, que là où il y a relâchement il n'y a point d'irritabilité, & que là où il y a de l'irritabilité il ne fauroit y avoir de



relâchement. L'Observation suivante va nous fournir la preuve de cette étonnante contradiction. M. Raulin nous la présente lui-même dans son *Traité des fleurs blanches* : Voici son Titre.

*OBSERVATION sur des pertes blanches, provenant du relâchement & d'une irritation extraordinaire des fibres. (Traité des fleurs blanches, p. 294).*

« Je fus appelé en 1764, nous dit M. Raulin, pour une Femme âgée de vingt-cinq ans; on m'avertit, « avant d'entrer dans son appartement, que la moindre « chose la faisoit tomber en convulsion: on me pria « en conséquence de marcher le plus légèrement qu'il « me seroit possible; on ne touchoit qu'avec crainte « le loquet de sa porte qui étoit exactement garni de « linge pour que la malade ne l'entendît pas remuer (f) : « les parquets de sa chambre étoient couverts d'un tapis, « même pendant les plus fortes chaleurs de l'été; on « approchoit de son lit pour lui parler avec les plus « grandes précautions: il falloit modifier sa voix, de « façon qu'elle fût dans une espèce d'équilibre avec le «

---

(f) On a vu à Paris Madame la Marquise de L\*\* dans cette même situation, tombant en convulsion au moindre bruit & par l'effet de la moindre surprise. Les fruits acides, une seule goutte de vinaigre réveilloient aussi les convulsions. Madame de L\*\* étoit traitée alors par les anti-spasmodiques; je l'ai guérie depuis par les contraires.



» ton foible & délicat de ses oreilles. Malgré toutes ces  
» attentions recommandées, une Demoiselle de la com-  
» pagnie, en s'asseyant sur un fauteuil, fit quelque espèce  
» de bruit, dont personne ne s'aperçut que la malade;  
» dans l'instant, elle pâlit; ses membres se roidirent,  
» des mouvemens spasmodiques se succédèrent dans tout  
» le corps, & se terminèrent par une convulsion géné-  
» rale qui dura un quart-d'heure. La malade avoit com-  
» mencé à être incommodée dès la première jeunesse;  
» elle étoit parvenue depuis trois ans au point où je  
» viens de la représenter; elle étoit naturellement d'un  
» tempérament fort délicat: il lui survint quelque temps  
» avant ses règles, vers l'âge de douze ans, des tumeurs  
» & des abcès en différentes parties du corps; elle  
» guérissoit des unes, il en revenoit d'autres: il s'établit  
» enfin des mouvemens spasmodiques assez fréquens.  
» Les règles furent précédées de fleurs blanches qui  
» ont duré jusqu'à la mort, en faisant toujours des  
» progrès. Malgré toutes ces incommodités, cette  
» Demoiselle se maria; elle eut des enfans très-bien  
» constitués: après la seconde couche, les fleurs blanches  
» & les mouvemens spasmodiques augmentèrent considé-  
» rablement; l'écoulement devint purulent: il n'étoit  
» personne qui ne jugeât que c'étoit du vrai pus.  
» Ce fut pour lors que l'irritabilité du genre nerveux  
» fit de plus grands progrès; elle parvint au point que  
» la moindre surprise, le moindre bruit, la moindre  
» vivacité lui causoient des convulsions: en même temps  
que



que les fleurs blanches devinrent purulentes, il survint « une douleur à la partie latérale gauche de l'*abdomen*, « qui paroissoit avoir son siège dans l'ovaire ; elle fut « constante jusqu'à la mort. Cette douleur & les fleurs « blanches, qui devenoient de plus en plus purulentes, « firent juger généralement que la purulence provenoit « d'une suppuration à l'ovaire. Je n'étois pas le Médecin « ordinaire de la malade ; je la perdis de vue pendant « plus d'un an. On m'appela ensuite, & je trouvai que les « symptômes précédens étoient devenus extrêmes ; elle « étoit dans le marasme : il étoit survenu de nouveaux « accidens, les glandes parotides, les axillaires, & d'autres « glandes des bras & de la poitrine étoient entièrement « gorgées : il y en avoit quelques-unes qui suppuroient « en rendant un pus fétide. La malade mourut quelques « jours après. On m'appela avec d'autres Médecins à « l'ouverture de son cadavre ; on trouva presque tous « les viscères obstrués & en très-mauvais état. La matrice « & les ovaires, principalement le gauche, où l'on « croyoit le siège de la douleur qui l'avoit fait soupçonner « de fournir la suppuration, étoient dans l'état le plus « naturel & le plus sain (t). »

Je cherche dans cette Observation un seul symptôme qui indique le relâchement, & je demande à M. Raulin de vouloir bien me le montrer, puisque je ne le trouve pas : j'y vois au contraire des irritations continuelles, la

---

(t) Cet exemple non-seulement n'est pas rare ; mais encore il n'est que trop commun.



roideur des membres, des spasmes, des convulsions, la sécheresse la plus décidée, le marasme & des suppurations. C'est encore ici un de ces prétendus relâchemens que l'on oppose à ma théorie; & c'est sans doute dans ces fortes de cas que l'on emploie les aqueux, le petit-lait & les bains tièdes, en guise d'anti-spasmodiques; & que par surcroît de contradiction, on les appelle tels (u): de sorte que pour se faire entendre à l'avenir, il ne s'agit plus que d'adopter les contraires. Telle a été jusqu'ici la confusion qui règne dans la dispute que mon système a fait naître: celui-ci (M. Raulin) confond la tension avec le relâchement, & l'autre (M. Tissot) veut que je confonde sous la dénomination générale des maux de nerfs, tous ceux qui dépendent des deux causes opposées, tandis que je n'ai jamais traité que de ceux qui dépendent de la tension de la fibre, autrement dit du spasme; & ce sont ceux que nous appelons *vapeurs*: mon crime fera donc de divulguer l'erreur.

Je m'arrête un moment sur l'ouverture du cadavre qui a fait le sujet de cette dernière Observation de M. Raulin; & je dis que ce n'est pas la première fois que chez les femmes vaporeuses, attaquées de fleurs blanches, on a trouvé après la mort, les ovaires & la matrice accusés de purulence, d'ulcère & de cancer, dans l'état le plus sain: j'en ai vu plusieurs mourir de même. J'ai vu aussi deux Dames à Paris, accusées l'une & l'autre, d'après

---

(u) Voyez le Traité de l'épilepsie, par M. Tissot, page 257.



l'inspection du local, d'avoir un ulcère à la matrice; guérir ensuite par des remèdes adoucissans, l'une en rendant une fausse-couche, & l'autre par des évacuations atrabilaires, favorisées par le bain tiède. J'en citerai une troisième qui publie en ce moment à Arles, les effets miraculeux de la méthode relâchante dans tous les cas de la complication nerveuse, même les plus désespérés; celle-ci, arrivée au temps de la suppression de ses règles, a été attaquée d'une perte blanche des plus considérables, avec des douleurs si vives & si fréquentes, que personne ne doutoit que l'ulcère ne fût formé: le tout étoit accompagné d'un dégoût insurmontable pour la viande & pour le pain. Cette malade a resté pendant trois ans dans ce cruel état; c'est par l'effet d'une confiance sans bornes, soutenue de la plus tendre amitié, qu'elle a rejeté toute sorte de conseil pour ne suivre que les miens: elle s'est baignée continuellement, elle ne s'est nourrie que de lait d'ânesse; elle est guérie enfin de son ulcère prétendu & de sa perte. Ces sortes de cas nous prouvent que l'irritabilité des fibres se montre sous des symptômes très-effrayans, quand on la favorise par des remèdes chauds, & ces symptômes deviennent mortels entre les mains de ceux qui ne les connoissent pas.





## P E R T E S D E S A N G.

C'EST d'après la même théorie que j'ai indiqué un traitement particulier aux pertes de sang compliquées de spasme, & à la suppression des règles & des vidanges auxquelles les femmes hystériques sont si sujettes; & j'ai déjà dit plus d'une fois, que si la roideur des solides l'emportoit alors sur la raréfaction des liqueurs, on verroit arriver la suppression; que si au contraire la raréfaction dominoit sur cette tension spasmodique, ce seroit l'hémorragie. Hoffman lui-même a reconnu cette cause; je n'ai pas manqué de le citer pour m'étayer d'une autorité des plus respectables: car c'est ici où la réforme de la pratique vulgaire devient indispensable. Comment en effet, persuader les Médecins, qu'il faut baigner une femme avec des pertes de sang! comment oser encore prononcer pour ce remède chez la nouvelle accouchée, dont les vidanges se suppriment tout-à-coup! comment enfin, s'opposer à la routine qui enseigne à saigner l'une, à purger l'autre, ou bien à les incendier l'une & l'autre avec des cordiaux! Quelles que soient les difficultés à vaincre, je ne me flatte pas moins d'y parvenir, en multipliant les faits en faveur de mon opinion.

Ma méthode exclut par conséquent les élixirs dont on se sert presque toujours dans les défaillances qui accompagnent ces fortes d'hémorragies; elle publie au contraire les vertus de l'eau froide & à la glace, & celles



du bain tiède : elle s'étend sur tous les cas d'hémorragie utérine, & encore dans le flux hémorroïdal immodéré ou supprimé ; dans tous les cas enfin, où la raréfaction du sang, jointe à la roideur des solides, produiront la maladie, & je dirai que cette double cause est très-commune sans prétendre la rendre générale, ce qui feroit une autre erreur. Il s'agit simplement de la distinguer par ses signes à elle propres : Hoffman nous les fournit. Ces signes sont, selon cet habile Praticien : *Tensio & inflatio hypocondriorum, circa lumbos dolor gravativus & pressorius, quandoque cum sensu refrigerii junctus, extre-marum partium refrigeratio, vasorum detumescentia, color faciei pallidus, pulsus citior, cum internorum ardore, alvi strictura, urinæ parcior fluxus. Hæc omnia autem satis abundèque testantur, non a causâ solùm passivâ, id est nimîâ debilitate uteri, sed ab activâ etiam, spasmodicis partium vasculorum & nervorum stricturis sanguinem ad uterum nimîum urgentibus, hoc vitium proficisci. Unde etiam repetenda ratio, quod fœminæ hypocondriacæ, hystericæ, & quæ tenuioris sunt ad animi commotiones proclivioris naturæ hoc molesto malo afficiantur (x).*

Le relâchement des vaisseaux utérins, ni la trop grande fluidité du sang, n'ont point lieu dans cette espèce d'hémorragie ; une telle constitution ne pourroit jamais produire des symptômes pareils à ceux ci-dessus détaillés

---

(x) Voyez Hoffman, de uteri hemorrhagiâ, tom. I, sect. I, cap. V, pag. 225.



par l'Auteur que je cite. Ce sera donc sur le spasme des vaisseaux de la matrice, & sur la raréfaction d'un sang sec & acrimonieux, que nous porterons nos regards pour lui opposer des remèdes capables de relâcher les vaisseaux trop tendus, dont le calibre, diminué par cet effet, augmente lui-même la pléthore; ces remèdes ouvriront le diamètre des vaisseaux en les relâchant: ils appaiseront ainsi la raréfaction des liqueurs qui y circulent, & par ce double accord, la circulation deviendra plus paisible, la distribution du sang plus égale dans toutes les parties du corps, ce qui arrêtera l'hémorragie.

Les remèdes que cet Auteur emploie répondent à ces idées; écoutons leur éloge. *Quandò nimius ebullientis sanguinis orgasmus*, ajoute-t-il, *fovet & auget hoc malum, ob motum intestinum partium sulphurearum concitatio-rem, diluentia, humectantia, refrigerantia auxilio sunt efficacissimo; atque inter hæc excellit quammaximè sola aqua frigida fontana, modò sit pura & subtilis, aut quæ melior adhuc, pluvialis.... Conservata & putredinis expers, vel admixta nitri decenti quantitate alterata, vel cum spiritu vitrioli & sufficienti copiâ pota.*

Il prétend avec raison que par ce traitement, tout simple qu'il est, on divise les humeurs trop épaisses, on adoucit l'acrimonie, on apaise la chaleur, on redonne le ton aux fibres, & on guérit plus promptement & plus efficacement la maladie dont il s'agit, qu'en employant les spécifiques les plus vantés. *Etenim simplex hæc Medicina, & diluendo spissos humores, acres temperando,*



*nimumque æstum restinguendo, fibras quoque relaxatas firmando, plus certè præstat quam tantopere a Medicis alia varii generis ad hoc malum laudata specifica, &c (y).*

Le relâchement des fibres, qui paroît contradictoire avec le spasme que nous accusons, doit s'entendre de celles de la matrice que l'impétuosité du sang a déchirées & relâchées, après les avoir forcé de céder aux violentes distensions qu'elles ont souffertes. C'est sur ces mêmes fibres que les remèdes humectans agiront; ils leur rendront leur première élasticité: les toniques, les astringens, qui d'abord sembleroient leur être favorables, crisperont toujours plus les vaisseaux, & procureroient des irritations d'autant plus dangereuses, qu'elles ulcèreroient les parties affectées: aussi voit-on le plus souvent ces fortes d'hémorragies enfanter à la longue l'ulcère de la matrice, tant par rapport à la qualité du sang, que par les effets pernicieux des remèdes contraires.

D'après cet exposé, dans lequel nous trouvons une explication claire & naturelle du mécanisme qui procure ce dérangement du flux menstruel, il nous paroît déjà qu'il ne sera pas difficile d'y remédier, puisqu'en tempérant l'orgasme des humeurs, & en relâchant le spasme de la matrice, nous sommes assurés de rétablir les fonctions naturelles de ce viscère, & de prévenir en même temps les différens maux qui succèdent au premier dérangement. Ce projet si vaste en apparence, puisqu'il

---

(y) Voyez Hoffman, de uteri hemorrhagiâ, tom. I, sect. 1, cap. V, pag. 226.



embrasse la plus grande partie des maladies du sexe, intéresse d'autant plus les Médecins praticiens, qu'il les éclaire sur une matière si intéressante, qu'elle a fait jusqu'ici le sujet de leurs recherches, & sur laquelle la plupart de ceux qui s'y sont exercés ont toujours échoué, & se sont plaints des difficultés insurmontables qui se sont présentées; ce qui avoit fait dire à Démocrite, *sexentarum ærumnarum, calamitatumque autorem esse uterum* (2).

Pour éviter toute contradiction, rejetons tout système; écoutons simplement la Nature: fut-elle jamais si éloquente que lorsqu'elle est opprimée & prête à succomber? La roideur des ressorts qui composent la machine demande visiblement des secours: hâtons-nous de les relâcher, ces organes; ouvrons par ce moyen les canaux oblitérés, & rappelant ainsi la circulation dans ceux où elle étoit éteinte, nous rétablirons les fonctions du viscère affecté.

Madame F \*, âgée de quarante ans, d'un tempérament chaud & sec, éprouvoit depuis deux ans le flux immodéré de ses règles: son Médecin attribua ce dérangement menstruel à la cessation prochaine de cette évacuation, & ne prescrivit aucun remède; mais les mouvemens vaporeux qui survinrent, le gonflement dans les entrailles, & des douleurs aiguës qui se faisoient sentir dans les cuisses & aux reins exigèrent des secours. On prescrivit des bouillons rafraîchissans qui calmèrent l'hémorragie,

---

(2) Voyez Démocrite, de *Naturâ humanâ*.



après lesquels on crut ne pouvoir se dispenser de la purger légèrement : l'irritation que procura ce purgatif déranger si fort les projets du Médecin , que l'hémorragie reparut avec une nouvelle force ; les douleurs se réveillèrent , & une éruption dartreuse se manifesta bientôt sur tout le corps. L'eau de poulet calma d'abord tous ces symptômes , à l'exception de l'hémorragie , pour laquelle il fallut recourir au bain tiède qui réussit parfaitement.

La femme d'un Chirurgien de cette ville , âgée de vingt-deux ans , éprouvoit le même dérangement dans ses évacuations périodiques , & fut encore guérie par le même remède. Revenue en santé , elle s'écarta beaucoup trop tôt de son régime ; deux tasses de café qu'elle prit successivement à la fin d'un repas lui donnèrent la fièvre , & rappelèrent l'hémorragie.

Madame D\*\* , arrivée à l'âge de la suppression de ses règles , éprouve des mouvemens spasmodiques & une insomnie totale : son sang s'agite & s'enflamme ; elle me demande conseil. Madame D\*\* se baigne & s'humecte beaucoup , sans éprouver le moindre soulagement. La révolution critique qui se préparoit chez elle , me parut être la cause de l'inefficacité de ces remèdes , lorsqu'en effet la Nature se déclare par une perte rouge des plus considérables : les évanouissemens vaporeux accompagnent cet état ; on s'alarme de ce nouvel accident ; on donne des cordiaux avant mon arrivée , & les symptômes spasmodiques continuent. Il est décidé enfin qu'il faut



recourir promptement au bain tiède, malgré l'hémorragie; ce qui exige plusieurs jours de réflexion, après lesquels il fallut obéir. La malade entra donc dans le bain avec sa perte de sang, &, par cette première épreuve, les symptômes spasmodiques disparurent: elle y revint une seconde fois, & le troisième bain arrêta l'hémorragie. Madame D\*\* s'est baignée pendant trois ans; elle a bu de l'eau de poulet sans relâche: tout est fini aujourd'hui; notre malade a franchi courageusement ce pas critique, où tant d'autres plus timides échouent journellement.

On voit par ce récit, que la cause que j'assigne étoit parfaitement bien caractérisée chez Madame D\*\*; mais l'effet des remèdes contraires nous démontre la nécessité de ne jamais la méconnoître: le bain qui paroît aujourd'hui le spécifique assuré d'un mal si redoutable, ne doit point alarmer les Médecins par les contradictions qui paroissent se présenter d'abord à son usage; les moins hardis ne l'emploieront que dans les intervalles de l'hémorragie; & de cette manière, ils en éloigneront peu-à-peu le retour: les autres plus courageux sans être téméraires, franchiront tous ces obstacles pour arriver plus promptement à leur but. Pour se conformer cependant aux loix que la Nature nous impose, on s'arrêtera aux jours marqués pour cette évacuation, toutes les fois que les symptômes ne seront pas des plus urgens.

Ce n'est pas seulement sur les pertes périodiques immodérées, que nous prétendons établir ces mêmes indications curatives; celles qui suivent de près l'accou-



chement naturel, & qui sortent des bornes que la Nature leur a prescrites, exigeront les mêmes secours lorsque cette même cause les produira. Cette cause est commune à toutes les femmes sujettes aux vapeurs, puisque la tension naturelle de leurs fibres, augmentée par les différentes irritations que souffre le genre nerveux dans les douleurs de l'accouchement, procure toujours chez elles des spasmes & des contractions violentes, qui, agissant inégalement sur les fluides, les pressent de toutes parts, & les obligent à se porter dans les vaisseaux où ils trouvent moins de résistance. Ceux de la matrice présentent alors un vide assez considérable pour attirer sur eux les fluides, & leur fournir des issues, par lesquelles ils s'échapperont avec d'autant plus de vitesse, que la force qui les meut, agira avec plus ou moins de vigueur. Ce sera donc du degré de cette action organique que dépendront les pertes immodérées dont il s'agit, auxquelles on remédiera toujours avec efficacité, quand on attaquera cette cause par ses contraires.

Quel changement dans la pratique ! que d'erreurs à corriger ! La mort funeste d'un grand nombre d'accouchées accuse ici l'impéritie des Sages-femmes qui deviennent si souvent homicides. C'est dans les cordiaux qu'existent leurs poisons ; la raréfaction des liqueurs que ces remèdes procurent, & la contraction des vaisseaux qu'ils favorisent, n'augmenteront-elles pas l'hémorragie bien loin de la calmer ! Les défaillances qui précèdent l'accouchement, comme celles qui lui succèdent,



semblent cependant exiger des remèdes actifs pour accélérer le mouvement d'une circulation qui paroît languissante, tandis qu'elle est au contraire opprimée. Quel contraste & quelles extrémités ! Ne serions-nous pas coupables à notre tour, si nous hésitions de divulguer la méprise ! On me pardonnera donc de rappeler ici la perte que fit il y a quelques années M. de S\*\* , de deux femmes chéries qui, après un accouchement laborieux, périrent également l'une & l'autre par cette espèce d'hémorragie & par l'effet des cordiaux. Ces exemples, aussi authentiques que récents, nous apprennent à n'employer ces remèdes, que dans le cas où le relâchement des solides demande de vifs stimulans pour les exciter à se mouvoir & à broyer les liqueurs dont la circulation languissante menace de s'éteindre. C'est dans ces circonstances que nous les reconnoissons pour de véritables spécifiques ; mais, dans le cas contraire, ils seront reconnus pour de véritables poisons, puisque, par leur action, les solides, déjà trop tendus, souffriront de plus grandes contractions qui accéléreront le mouvement des liqueurs, & les obligeront ainsi à fuir par les voies qui leur seront ouvertes. C'est dans ces sortes de cas, que l'Auteur, déjà cité, rejetoit ces remèdes pour recourir à l'eau froide dont il connoissoit toute l'efficacité, quoique vivant dans un climat bien différent du nôtre. Ajoutons à l'expérience de ce grand Médecin des exemples assortis.

Madame la Marquise de \*\*\*, d'un tempérament vif



& très-ardent, accoucha pour la première fois dans une de ses terres, & fut traitée avec des cordiaux qui l'échauffèrent si fort, que sa santé en fut depuis altérée: deux ans après, elle devint grosse; elle accoucha dans le même endroit & sous le même régime; ce qui augmenta le degré de chaleur & de raréfaction, & dès-lors elle fut attaquée des vapeurs. Devenue grosse pour la troisième fois, elle accoucha à Arles d'un enfant mort: elle effuya en ce moment une perte de sang des plus considérables, avec des mouvemens convulsifs qui effrayèrent son Accoucheur & la famille. On m'appela dans la nuit: on l'avoit déjà gorgée de cordiaux avant mon arrivée, & malgré mes défenses on auroit continué, si je ne me fusse déterminé à passer le reste de la nuit auprès d'elle. L'eau froide fut mon unique remède; j'en fis boire en abondance; & par ce seul secours, les évanouissemens, ainsi que les mouvemens convulsifs, cessèrent dans l'espace de deux heures: l'hémorragie devint à son tour moins considérable; la malade enfin échappa au danger dont elle étoit menacée. Je prescrivis ensuite un régime des plus rafraîchissans, des bouillons rafraîchissans & des bains; & ces remèdes la rétablirent parfaitement.

La femme d'un Meûnier, qui étoit accouchée depuis quarante-cinq jours, ne pouvoit se relever de sa couche par la durée de ses pertes; les mouvemens convulsifs survinrent, & je fus appelé. Cette femme avoit été gorgée de cordiaux & avoit été nourrie jusque-là avec des soupes très-succulentes: je substituai à ce régime des



lavemens froids , l'eau de poulet & les bains , & la malade fut dans peu rétablie.

On conçoit déjà , par ce qui a été exposé ci - dessus , combien il est essentiel de connoître les fautes du régime des accouchées pour savoir les éviter , & pour y remédier avec succès : c'est dans les alimens , comme dans la boisson , que l'on trouve tant d'erreurs à corriger. Les bouillons trop succulens dans lesquels on fait entrer la poule , la perdrix & le bœuf : les tisanes diurétiques chaudes ; les herbes vulnéraires , auxquelles on attribue si gratuitement la propriété de pousser les vidanges ; le vin , l'eau de fleurs - d'orange , &c. toutes les espèces d'élixirs ou cordiaux quels qu'ils soient , & autres boissons , toutes plus alkalescentes , sont les sources de la plus grande partie des maux qui surviennent après l'accouchement.

Dans cette espèce d'hémorragie utérine , nous comprendrons encore celle qui procure la fausse - couche , laquelle est , sans contredit , la plus dangereuse de toutes ; puisque le déchirement du *placenta* présente des ouvertures très-considérables , par lesquelles le sang s'échappe avec d'autant plus de vitesse , qu'il est poussé par la contraction des vaisseaux ; il est vrai que la sortie du *fœtus* termine le plus souvent cette hémorragie : la matrice qui pour lors se contracte , en se repliant sur elle - même , comprime l'ouverture des vaisseaux & en bouche l'orifice. Mais en attendant cet effort de la Nature , l'hémorragie continue ; elle peut par conséquent devenir mortelle :



pour obvier à cet inconvénient, nous ferons attentifs à calmer l'impétuosité des liquides, en diminuant les contractions du cœur, & de cette manière nous suspendrons l'hémorragie, & en nous procurant ainsi le relâchement des solides, nous faciliterons d'autant plus l'expulsion du *fœtus* hors de la cavité de la matrice, que les issues seront plus libres & moins inaccessibles aux efforts de la main. Les cordiaux, les anti-hystériques seront donc des remèdes contraires; mais à leur place, nous emploïrons avec succès, les fomentations émollientes, les boissons délayantes & rafraîchissantes, & quelquefois encore le bain tiède, quand les douleurs seront si vives qu'elles exciteront des spasmes & des mouvemens convulsifs (2); j'en citerai des exemples.

La femme d'un Apotichaire, enceinte de deux mois, éprouvoit chaque jour des évanouissémens vaporeux, que l'on traitoit avec tous les anti-hystériques que le mari avoit sous sa main: les mouvemens convulsifs

---

(2) Le Commentateur de Deventer nous donne des préceptes curatifs pour cette espèce d'hémorragie utérine, analogues à ma façon de penser. Il assigne trois causes de convulsions; la perte, l'abondance de sang, & les douleurs que souffre la matrice à cause de sa grande distension. Il arrive quelquefois, ajoute-t-il, que la matrice n'est pas suffisamment ouverte quand la convulsion arrive; dans ce cas, on ne peut faire que les remèdes ordinaires: la saignée ne convient point dans les convulsions causées par l'inanition; ce qui caractérise la seconde cause. Les décoctions émollientes feront un bon effet dans la troisième. Dionis & Moriceau pensent comme lui. Voyez le Commentateur de Deventer, page 198.



succédèrent à ce traitement, & la fausse-couche fut bientôt assurée par l'hémorragie qui survint. Les douleurs aux reins devinrent dans peu insoutenables; le ventre fut tendu & douloureux; la cardialgie & les vents tourmentaient alternativement la malade; tout en un mot caractérisoit le spasme. Dans cet état, on eut recours aux lavemens d'eau froide qui calmèrent les évanouissemens, sans calmer l'hémorragie: les fomentations émollientes & la boisson la plus rafraîchissante ne suffirent pas non plus; il fallut recourir au bain tiède, & par ce nouveau remède, on emporta les douleurs: la malade accoucha ensuite, sans bruit & sans orage.

M. Hazon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, raconte dans le Journal de Médecine, mois de Février 1756, *page 110*: Qu'une femme du commun, âgée de trente ans, d'un tempérament sanguin, forte & bien constituée, fut attaquée pendant l'hiver de 1755, d'une passion iliaque des plus fâcheuses, qui se trouva compliquée avec une grossesse de cinq mois. On l'appela plusieurs jours après que la maladie fut déclarée: les accidens consistoient dans des douleurs énormes par tout le bas-ventre, & sur-tout dans toute l'étendue des intestins grêles. La malade vomissoit toutes les boissons qu'on lui donnoit, peu de temps après les avoir prises: elle rejetoit la bile accompagnée quelquefois de matières stercorales, moulées & formées, telles qu'on les rend par le bas: les lavemens sortoient comme ils y étoient entrés; les douleurs étoient si  
vives,



vives, qu'elles étoient accompagnées de convulsions : le pouls étoit plein ; il y avoit beaucoup de fièvre. Il examina s'il y avoit quelque descente ; mais il trouva toutes les parties dans leur état naturel. Pour arrêter les progrès d'un mal aussi funeste , il fit multiplier les saignées ; on en fit huit du bras & deux du pied : il ordonna des boissons avec la graine de lin, des émulsions, des lavemens émolliens & anodins, des fomentations d'herbes émollientes, des potions huileuses & calmantes ; il employa même les Eaux de Vichy, & le tout sans succès ; les vomissemens continuèrent toujours ; les forces cependant s'affoiblissoient beaucoup, & il y avoit tout lieu de craindre pour la vie de la malade. Dans ces tristes conjectures, se voyant presque au bout de toutes les ressources ordinaires, M. Hazon se retourna d'un autre côté ; il conseilla les bains domestiques tièdes : les deux premiers ne produisirent aucun effet ; le troisième eut plus de succès : la femme accoucha d'un enfant mort, & les vidanges prirent leur cours. Il crut pour lors que le vomissement se calmeroit, mais il n'étoit pas encore temps ; il fut par conséquent contraint de faire continuer le même remède qui réussit à merveille. Le jour même de la couche, on plongea cette femme dans l'eau ; on observa seulement que l'eau fût un peu plus tiède qu'auparavant ; en suivant cette méthode, les vidanges ne cessèrent pas de couler ; le ventre se dégagea, le vomissement cessa ; les douleurs se calmèrent enfin entièrement : on purgea ensuite



avec un doux minoratif, pour emporter le germe de la fièvre.

On trouvera peut-être, ajoute *M. Hazon*, cette pratique trop hardie; mais le mal étoit extrême. Le peu de succès qu'avoient eu les remèdes que ce Médecin avoit ci-devant employés, & l'analogie le déterminèrent à se frayer cette nouvelle route. Il y a quelques années, ajoute-t-il encore, que je vis une Demoiselle attaquée d'une affection hyستérique, qui essaya de tous les remèdes, & qui ne fut soulagée que par l'usage continuel des bains domestiques; cette Demoiselle les prenoit même pendant ses règles qui, par ce secours, venoient avec plus de facilité: quand on suspendoit les bains, les vapeurs revenoient avec plus de force.

On nous trouvera sans doute, *M. Hazon* & moi, bien téméraires, & l'on ne voudra pas adopter cette pratique, parce que, dira-t-on, elle est trop nouvelle, & sujette à bien des inconvéniens. Plonger dans le bain une femme enceinte qui fait une fausse-couche, dans la vue de faciliter l'accouchement, c'est vouloir révolter les esprits, & s'attirer les plus cruels reproches. Quelles que soient cependant les raisons que l'on oppose à ce système, elles trouveront dans la théorie que j'établis, la plus solide réfutation, & l'expérience qui la suit, l'emportera sur elles. On se récriera bien davantage, si, après avoir employé ce remède dans le cas de la fausse-couche, je prétends encore m'en servir dans le temps que les lochies coulent, quand des symptômes urgens



l'exigeront. Trois Observations, bien constatées, vont fournir aux incrédules, un vaste champ de réflexions. Je les rapporterai ici sous la même forme qu'elles furent adressées par moi au Journaliste de Médecine.

*LETTRE à l'Auteur du Journal de Médecine.*

*Voyez le Journal de Février 1761, page 195.*

J'ai été pénétré, Monsieur, de la plus vive reconnaissance, en lisant le Journal de ce mois, à la tête duquel j'ai trouvé un extrait avantageux de mon Essai sur les Vapeurs. Enhardi par votre suffrage, je reprendrai dans peu la plume pour achever un Ouvrage que je n'ai fait qu'ébaucher : j'avois travaillé seul jusqu'ici dans cette pénible carrière ; mon exemple a séduit les Médecins, & les succès se multiplient à tel point, que ma méthode réussit par-tout où on la met en pratique. Entre plusieurs Observations qui m'ont été communiquées, j'ai su que vous en aviez reçu une qui a mérité de paroître dans votre Journal ; un Capitaine Hollandois en fait le sujet. M. Debaus, Médecin à Marseille, en est l'auteur. M. Félix, Médecin à Morناس (petite ville du Comtat), m'écrit en même temps au nom de ses confrères, pour me faire le récit de mille merveilles opérées sous leurs yeux. J'ai par-devers moi, depuis la publication de mon Ouvrage, plusieurs Observations, toutes plus intéressantes, dont je vous ferai part en son temps ; mais je ne puis m'empêcher de vous apprendre aujourd'hui que je viens



de faire usage du bain tiède chez trois femmes en couche, dont l'une des trois m'est redevable de la vie. Cette femme, âgée de vingt-cinq ans, épouse de M. Lacroix, Négociant de Marseille, étoit sujette aux vapeurs depuis quelques années avant son mariage : un Chirurgien de cette ville l'avoit ci-devant traitée à sa manière ; la grossesse suspendit les accidens ; ce qui faisoit espérer que la couche acheveroit la cure. Elle tint bon, en effet, jusqu'au vingt-deuxième jour, auquel temps les accidens hystériques reparurent avec une nouvelle force : le délire fut du nombre ; la mâchoire & la langue étoient roides & immobiles, les vidanges ne souffrirent aucun dérangement. Le bain me parut d'abord le seul remède à employer ; mais l'écoulement des vidanges étaya le préjugé, & il ne me fut pas possible d'en faire usage : on acquiesça plus volontiers aux lavemens d'eau froide qui ne produisirent rien. Il y avoit déjà trois jours que la malade n'avoit point pris d'alimens, pas même une goutte d'eau, lorsqu'on se détermina à recourir au bain tiède : les trois premiers, dans lesquels la malade resta quatre heures, ne produisirent aucun effet, mais le quatrième triompha de tous les symptômes ; la malade put avaler, le délire cessa ; les vidanges ne cessèrent jamais de couler pendant tout le temps du remède.

Madame S\*\*, ma parente, vaporeuse depuis l'adolescence & par hérédité, fut attaquée des hémorroïdes avec un gonflement extraordinaire qui procuroit les



douleurs les plus vives & des mouvemens convulsifs. Madame S\*\* étoit en couche; les topiques les plus adoucissans, l'application des sangsues, n'ayant procuré aucun soulagement, il fallut recourir au bain tiède; mais on hésita long-temps avant de se soumettre, lorsque les douleurs forcèrent la malade à m'obéir. Le premier bain les calma considérablement, & au cinquième tout fut évanoui, sans que les vidanges eussent souffert le moindre dérangement.

Madame P\*\* accoucha laborieusement d'un enfant mort. La fièvre survint le troisième jour avec une forte douleur de sciatique qui occupoit toute la cuisse droite, une chaleur extrême, une soif inaltérable, l'insomnie, tous les symptômes enfin d'une effervescence portée à son plus haut degré. On opposa à cet état, les boissons les plus rafraîchissantes, les lavemens & les fomentations, mais sans succès, ce qui me détermina à proposer le bain tiède: celui-ci réussit si parfaitement, qu'il emporta la fièvre & ses symptômes sans déranger l'écoulement des vidanges. Je suis en droit de conclure, après des expériences de cette espèce, que le bain tiède est le plus puissant remède que l'on puisse employer dans tous les temps de la maladie que j'attaque, puisqu'il est entièrement opposé par son action à la véritable cause que j'assigne.

Voilà donc des femmes en couche dans le bain tiède! en voilà encore avec des pertes de sang. J'en ai montré ailleurs avec leurs règles; il ne reste plus que



les femmes enceintes : ce qui confirmera l'opinion que je viens d'établir, qui est, que dans tous les temps de la vie, & dans tous les cas où l'affection nerveuse fera la première cause à combattre, les relâchans seront les seuls remèdes que l'on pourra employer avec fruit.

Mais quelles seront les raisons que l'on opposera à cette pratique ? On saigne tous les jours une femme grosse par précaution ; on la purge de même : on ne craint pas d'y revenir quelques jours avant l'accouchement ; on a le courage, pour ne pas dire la témérité, de lui donner un émétique & de s'en glorifier (a), & si on demandoit quelle est l'indication que l'on établit en pareil cas, on feroit le plus souvent fort embarrassé, car on ne le fait que par routine. La femme de l'indigent ne se fait pas saigner, encore moins se purge-t-elle ; cette paysanne au teint fleuri ne se fait pas saigner non plus que cette négresse toujours active, mais au contraire celle-ci accouche & se baigne. Celles qui habitent un climat tempéré, comme celles qui habitent le Nord, ne se font pas saigner & ne se purgent pas ; il n'y aura donc que nos femmes de ville, celles qui vivent dans la mollesse, qui seront soumises aux loix que la Médecine leur impose ; elles se feront saigner & purger sans raison, mais par mode, & s'il faut leur proposer le bain, elles se révolteront. Ce préjugé funeste a déjà coûté la vie à plusieurs ; il est de mon devoir de l'attaquer, & de l'intérêt des

---

(a) Dans les Journaux de Médecine.



Humains de le vaincre. Toute difficile que paroît cette entreprise, je ne me rebuterai pas ; l'expérience m'y autorise, la raison est mon appui.

L'action du bain tiède peut-elle devenir nuisible en pareil cas ? la détente de la peau & des muscles ne favorise-t-elle pas le relâchement nécessaire au développement de la matrice & du *fœtus* ? la souplesse du ventre, celle de la matrice & du vagin ne sont-elles pas requises pour faciliter l'accouchement ? l'augmentation de la transpiration insensible ne diminue-t-elle pas le volume des liqueurs au profit de cette pléthore naturelle à toutes les femmes grosses ? une détente générale ne favorise-t-elle pas enfin toutes les fonctions du corps ? tels sont les effets du bain tiède. Quelles seront donc les objections que l'on fera contre l'emploi de ce remède ? sera-ce le poids de l'eau sur l'habitude du corps ? mais ce poids diminue à raison de la tiédeur de l'eau, & cette objection n'auroit de valeur que pour le bain froid que nous rejetons absolument. Craindra-t-on de nuire au *fœtus* contenu dans la matrice ? mais ce viscère est exactement fermé ; l'eau n'y pénètre pas, & quand elle y pénétreroit, elle ne lui seroit pas nuisible, puisque l'enfant nage lui-même dans l'eau & ne respire pas : quelles seront donc ces raisons contraires ? En attendant qu'on les présente, je citerai des faits très-favorables à mon opinion.

Madame la vicomtesse de Serfay, âgée de vingt ans, devient grosse les premiers jours de son mariage : elle soutient les incommodités de ce nouvel état sans s'en



apercevoir ; mais au sixième mois, elle souffre des douleurs aux reins assez vives ; il y survient une enflure. On saigne & on purge ; l'enflure augmente ; elle occupe dans peu les cuisses & les jambes : on se croit obligé de saigner une seconde fois ; on y revient une troisième ; on purge de nouveau ; les mêmes incommodités subsistent jusqu'au huitième mois, auquel temps les douleurs de l'accouchement arrivent, & la malade est en travail. L'Accoucheur qui est appelé assure imprudemment que tout est dans le meilleur état, & que madame de Serfay accouchera bientôt. Un jour entier s'écoule sans faire des progrès : les douleurs cependant continuent ; elles redoublent le lendemain ; on saigne de nouveau ; on y revient le troisième jour ; le sang est très-coeneux ; on s'alarme : notre Accoucheur est fort embarrassé. Un état aussi cruel demandoit des secours plus efficaces ; mais quel étoit ce remède ? L'Accoucheur répond qu'il faut employer le bain ; mais qu'il soumet son avis au mien, parce que, ajouta-t-il, on me lapideroit, s'il arrivoit quelque chose de fâcheux à la malade. On m'appelle & on m'instruit de tout ce qui s'étoit passé jusque-là : on m'apprit aussi que madame de Serfay avoit été sujette, dès sa plus tendre jeunesse, à des attaques convulsives, pour lesquelles on lui avoit donné toutes sortes de remèdes : que dans le couvent où elle avoit passé sa vie jusqu'au moment de son mariage, elle avoit été traitée par le Médecin de la Communauté, sous différentes formes ; tantôt avec les anti-scorbutiques, tantôt avec les



les anti-scrophuleux, tantôt avec le mercure; qu'il avoit enfin fini par le cautère: elle le portoit encore, & on me le montra. Je vis à ce récit une femme desséchée & racornie; & je jugeai que la roideur des fibres étoit un obstacle invincible à son accouchement & à la dilatation du col de la matrice; car par le rapport de trois Accoucheurs qui se succédoient depuis trois jours, toutes les parties étoient dans la plus grande contraction, & bien loin de se dilater après les saignées, elles se contractoient davantage: il n'y avoit donc plus que le remède proposé pour mettre fin aux tourmens inouïs de cette malheureuse Dame. J'opinaï donc pour ce remède, & l'Accoucheur fut satisfait. Madame de Serfay fut plongée dans le bain tiède, &, malgré le volume considérable de son corps & son poids, elle y furnagea; ce qui autorisa d'abord ma démarche: elle resta huit heures dans le bain pour la première fois; elle s'y endormit: on y revint le lendemain; les douleurs disparurent & il ne fut plus question d'accouchement. La malade continua à se baigner jusqu'au terme accompli, & ce terme, annoncé un mois après par les véritables douleurs de l'accouchement, on ne put jamais persuader madame de Serfay qu'il falloit renoncer à sa baignoire; son état précédent l'avoit si alarmée qu'elle crut pouvoir attendre davantage: on la pressa en vain; elle accoucha dans l'eau, sans pouvoir s'en défendre. La scène fut bruyante; on s'en doute bien; néanmoins elle ne fut suivie d'aucun accident pour l'enfant & pour la mère.



On vient de voir tout-à-l'heure à Paris, madame la comtesse d'Im\*\*\*, grosse de six mois, attaquée de fortes convulsions qui revenoient périodiquement, les dompter par le secours des bains tièdes & par l'eau de poulet qu'elle a continués sans interruption jusqu'aux premières douleurs de son accouchement, & soutenir ensuite l'écoulement des vidanges par cette même boisson, ce qui l'a rétablie parfaitement. Je citerai encore un exemple bien frappant & bien satisfaisant pour moi, c'est celui que nous fournit aujourd'hui l'heureux accouchement de notre auguste Souveraine, qui s'étant baignée pendant sa grossesse, & jusqu'aux premières douleurs, par le conseil du sage & vertueux M. de Laffone son premier Médecin, a prévenu ainsi le retour d'un accident convulsif qu'elle a effuyé une première fois, & qui fit craindre pour sa vie.

Madame T\*\*, sujette à des attaques convulsives qui n'avoient pas encore cédé aux remèdes ordinaires, devient grosse, & dès ce moment elle n'a plus de convulsions. Madame T\*\* se baigne tous les jours, &, à la faveur de ce remède, elle arrive au terme de son accouchement sans éprouver d'autres incommodités. Il seroit inutile de multiplier les exemples; les Accoucheurs de Paris les connoissent aujourd'hui parfaitement; mais ces exemples ne les autorisent pas à en faire une méthode générale. Si l'on demande pourquoi les douleurs de l'accouchement furent suspendues par le bain chez madame de Serfay, je répondrai que les premières



douleurs provenoient de l'irritation & de la roideur des fibres de la matrice, laquelle n'avoit pu se dilater au-delà, pour donner ainsi la place nécessaire à l'accroissement du *fœtus*; d'où s'ensuivit la tension, l'agacement, l'irritation & l'inflammation; la mort même de l'enfant & de la mère en auroit été la suite, si la femme n'eût pas été promptement secourue par le bain tiède (*b*). Si on demande encore pourquoi la grossesse a suspendu les attaques convulsives chez madame T\*\*, je répondrai, 1.<sup>o</sup> que la pléthore de la matrice a fait d'abord diversion de celle du cerveau; 2.<sup>o</sup> que la dilatation forcée de cet organe par le développement du *fœtus*, s'est opposée aux contractions spasmodiques; 3.<sup>o</sup> que la matrice n'a plus été irritée par le passage du flux menstruel. C'est dans une de ces trois raisons que l'on trouvera l'explication de ce phénomène.

---

(*b*) Si jamais pareil cas arrivoit à M. Sigault ou à M. Leroy, que n'en résulteroit-il pas! & quel seroit le succès de l'opération de la symphise! Je les prie l'un & l'autre d'excuser cette réflexion, & j'espère qu'ils en feront usage.





---

*SUPPRESSION DES VIDANGES.*

---

**I**L est prouvé & démontré par les Observations ci-dessus rapportées, que le flux menstruel supprimé, & celui qui est immodéré, sont ici le produit d'une même cause. Par la même théorie, & par l'expérience pratique qui la suit, il est encore prouvé que la même cause agit dans les différens dérangemens du flux hémorroïdal. Pourquoi la suppression des vidanges ne proviendra-t-elle pas du même vice que toutes ces différentes espèces d'hémorragies, soit qu'on les considère comme immodérées ou supprimées ? C'est dans l'état convulsif du genre nerveux, & dans la fougue impétueuse avec laquelle circulent les différentes liqueurs dans la matrice, que nous avons assigné plus haut la cause des hémorragies utérines ; il a été même rapporté que, si la fougue du sang & sa raréfaction prévalaient sur la roideur des solides, l'hémorragie seroit alors immodérée ; que si au contraire cette roideur prévaloit sur cette constitution du sang, l'hémorragie cesseroit, & il y auroit suppression. Nous sommes d'autant plus fondés à adopter ici cette théorie, que l'effet des remèdes qu'elle indique, répond parfaitement à nos vues ; c'est-à-dire, qu'en relâchant le spasme de la matrice, nous sommes assurés de provoquer les vidanges, & de remédier par-là à tous les maux qui surviennent toujours à ce dérangement.

La délicatesse de la matière que je traite, & la difficulté



de ramener les esprits prévenus, me forcent aujourd'hui à multiplier les preuves; c'est pourquoi je n'hésiterai pas de divulguer les méprises de l'Art, en publiant sans partialité, ce que l'Observation-pratique dépose chaque jour contre la méthode vulgaire, dans le cas dont il s'agit..... Une Fille du monde, qui vivoit dans la débauche, accoucha secrètement d'un enfant mort; des inquiétudes journalières & familières à son état, des effrois & des alarmes, suivies souvent de désespoir, furent les principales causes d'un accouchement aussi laborieux: la fièvre survint bientôt, & les vidanges se supprimèrent. On appela le Médecin, le Chirurgien, l'Apothicaire, & dans peu, les confidences se multiplièrent à tel point que la maladie de cette fille ne fut plus un mystère. L'ouverture de la saphène fut le premier remède que l'on mit en usage; mais la fièvre augmenta: on revint plusieurs fois à ce remède qui, bien loin de calmer la fièvre, procura le délire & des mouvemens convulsifs. La malade devint dans peu inabordable; deux Médecins en furent épouvantés, & après avoir été menacés plusieurs fois par cette frénétique, ils n'osèrent plus se présenter devant elle; ils furent enfin forcés de s'assembler au bas de l'escalier: ce fut dans cet endroit qu'ils conférèrent entr'eux sur l'état de cette infortunée. Les assistans ont prétendu qu'ils ne furent pas toujours d'accord sur le choix des saignées: celle du pied étoit-elle révulsive ou dérivative à la matrice? étoit-elle par-là salutaire ou nuisible en pareille circonstance? Mille raisons, toutes



plus persuasives, fortifièrent l'opinion de chaque combattant; aucun d'eux ne céda; & l'on saigna tant du bras que du pied, *usque ad mutationem coloris*, ce qui calma la frénésie: mais par une fatalité que ces deux Médecins ne purent concevoir, la malade mourut, ayant son cerveau libre & le cœur si touché au souvenir d'une vie si criminelle, qu'elle en fit à Dieu le plus généreux sacrifice.

Il a été exposé que des contentions d'esprit, des effrois & des alarmes avoient précédé cet accouchement; en voilà bien assez pour produire tant de désordres: en effet, l'extrême dissipation des esprits animaux, les contractions violentes du cœur & des vaisseaux agitèrent la masse des fluides; la circulation en fut troublée & dérangée; ce qui excita des secousses sur le genre nerveux, & principalement sur la matrice, lesquelles intéressèrent d'abord la vie du *fœtus* & l'accouchement; ce qui ne put se faire sans des efforts très-douloureux. Le trouble de la circulation procura ensuite la fièvre; la contraction spasmodique de la matrice amena la suppression des vidanges, & leur reflux sur le cerveau procura le délire & les convulsions.

Quel parti prendre dans cette extrémité! appaiser le trouble de la circulation du sang & des esprits, relâcher le spasme & la contraction de la matrice, étoient sans contredit les seules indications à remplir: les humectans, les delayans & les rafraîchissans étoient par conséquent les seuls remèdes propres à produire cet effet, puisque



en appaisant le mouvement des liqueurs, ils se feroient opposés aux efforts de la pléthore; & en relâchant la tension spasmodique des nerfs de la matrice, ils auroient provoqué l'écoulement des vidanges. Les tristes effets de tant de saignées répétées autorisent ici ma façon de penser, puisqu'en diminuant le volume du sang, sans en éteindre la raréfaction, elles accélérèrent la circulation; les contractions du cœur devinrent donc plus fréquentes, & les symptômes augmentèrent au lieu de diminuer; le spasme de la matrice procura enfin la suppression: ces idées théoriques seront encore étayées de l'expérience contraire.

Une Femme du monde, amie de la défunte dont je viens de parler, s' alarma si prodigieusement le premier jour de sa couche, qu'elle se persuada qu'elle alloit éprouver le même sort: les vapeurs s'en mêlèrent bientôt, & les vidanges disparurent; ce qui caractérisoit parfaitement la maladie qui venoit d'enlever son amie. Les indications curatives étoient par conséquent les mêmes à remplir; elles plaidoient en faveur du bain tiède; mais il fallut commencer par des remèdes moins décisifs pour encourager la malade à entrer dans le bain: ces remèdes furent une tisane émulsionnée, des fomentations émollientes & des lavemens rafraîchissans, qui réussirent si parfaitement qu'ils emportèrent la fièvre; le délire & les vidanges reparurent le troisième jour.

Me trouvant à Mâcon où j'avois été appelé pour un malade de considération, je fus prié par deux Dames



charitables, de visiter une pauvre femme en couche, dont le triste état me parut les affecter vivement : j'y courus à l'instant avec elles. Cette Femme étoit vaporeuse ; elle avoit la fièvre depuis un mois ; elle étoit constipée & tourmentée nuit & jour par les vents, & par des hémorroïdes externes qui ne fluoient point : les urines ne couloient qu'avec peine & avec douleur ; & tous ces symptômes étoient le fruit de la suppression des vidanges. Un Apothicaire de Mâcon, qui faisoit les fonctions de Médecin auprès de cette femme, mais qui n'en favoit pas assez pour connoître la cause de cette suppression, employa d'abord des tisanes diurétiques chaudes, des vulnéraires & des emménagogues, & par cette cruelle pratique, il ajouta irritation sur irritation : la malade alloit bientôt succomber sous une inflammation générale si le hasard ne m'eût conduit auprès d'elle. Je changeai promptement ce régime ; j'ordonnai une tisane rafraîchissante & nitrée, des fomentations émollientes que l'on appliqua sur le ventre ; ces deux remèdes rappelèrent les vidanges en peu de jours, & les symptômes s'évanouirent.

La femme d'un Chirurgien de cette ville, (madame Chiris) âgée de vingt-cinq ans, accoucha de deux enfans dans le mois de Décembre 1759 : son accouchement fut pénible & laborieux ; les défaillances furent continuëles ; on l'abreuva de cordiaux des plus spiritueux, & la fièvre parut. La langue étoit sèche ; le gosier aride, des coliques violentes se joignirent à ces symptômes, & les



les vidanges se supprimèrent : le vomissement qui imitoit celui de la passion iliaque , la suffocation & le délire annonçoient des engorgemens inflammatoires & la mort , si la malade n'eût été promptement secourue ; le bain étoit d'autant plus indiqué que la malade de M. Hazon en a publié les merveilles (c) ; l'érétisme de tout le canal intestinal & le spasme de la matrice exigeoient ce secours : la rigueur de la saison ne formoit point un obstacle à l'efficacité de ce remède ; mais elle favorisa le préjugé des personnes intéressées aux jours de la malade ; on ne voulut donc y consentir , que dans le cas où les autres remèdes eussent été insuffisans. Il fallut obéir , & concilier la cure d'une maladie si dangereuse avec les obstacles qu'on opposoit à mes opérations : une tisane émulsionnée , les lavemens froids & les fomentations émollientes furent préférés au bain tiède : la boisson fut abondante ; car huit pots de tisane ne suffirent pas du jour au lendemain. La fièvre se calma dans les vingt-quatre heures ; le vomissement cessa , & le troisième jour , les vidanges reparurent.

D'après cet exposé , il est aisé de conclure que le vomissement , les coliques intestinales , le délire & la fièvre étoient l'effet des cordiaux qui , ayant agacé le genre nerveux par leurs parties âcres & caustiques , avoient ainsi embrasé la machine : falloit-il donc pour y remédier recourir à des remèdes de même espèce ? ou falloit-il

---

(c) Journal de Médecine , cité ci-dessus.



se borner à l'ouverture de la saphène? quelle ressource! pour ne pas dire quelle foiblesse de la part du Médecin! on diminue par-là le volume d'un sang raréfié, & d'autant plus pressé dans les vaisseaux, que leur calibre est rétréci par l'effet des contractions nerveuses. Mais comment la saignée remédieroit-elle à la tension spasmodique de tout le genre nerveux & à celle qui est particulièrement affectée à la matrice, qui seule produit tous les symptômes? C'est-là où la Médecine chancelle & se tait: il étoit réservé sans doute aux plus jeunes & aux plus téméraires de franchir le pas & de rompre le silence. L'eau seule triomphera donc à l'avenir du préjugé & de l'erreur: des lochies supprimées, des pertes immodérées, des règles arrêtées, le cerveau dérangé, la poitrine gênée, des entrailles crispées ou éréfées, toute la machine enfin détraquée, publieront désormais les merveilles de l'Art. Les observations que je viens de rapporter serviront de bouclier contre les assauts d'une opiniâtre incrédulité: si après cela, il se trouve encore des Médecins & des malades qui s'obstinent dans leur entêtement (*d*), je leur dirai avec Pline, *qui vult decipi, decipiatur.*

---

(*d*) Un nouveau Partisan de la méthode perturbatrice vient frapper mes oreilles en ce moment, par des annonces pompeuses; c'est l'Auteur d'un Ouvrage intitulé *De l'Influence des affections de l'ame dans les maladies des femmes, avec leur traitement.* En ouvrant cette brochure, j'ai été arrêté d'abord dans le projet que j'avois eu d'en faire l'analyse, par des contradictions révoltantes qui se sont



présentées à mes yeux ; la première est celle qui confond le tempérament bilieux avec le flegmatique , pages 70 & 85 ; la seconde place le sel de Sedlitz dans la classe des remèdes adoucissans , ainsi des autres. Quant à la méthode perturbatrice , elle est telle que son Inventeur l'a annoncée ; c'est un mélange des remèdes relâchans avec les irritans , tels que les vomitifs , les purgatifs drastiques , les vésicatoires , les eaux ferrugineuses , les thermales les plus chaudes , tous les spasmodiques connus & le quinquina ; le tout assorti d'une apologie non suspecte de la poudre d'Aillaud. Voilà donc , ai-je dit , un vrai perturbateur , un de ces Médecins entêtés , à qui je réponds encore avec Pline , *qui vult decipi , decipiatur*.





---

*ÉRUPTIONS CUTANÉES.*

**L**ES dartres, la goutte & autres éruptions, seront regardées ici comme une évacuation critique; elles sont, en effet, le produit de la dépuration des humeurs par l'organe de la peau, & cette évacuation exige 1.<sup>o</sup> que la force fistaltique des vaisseaux ou les forces *épigastriques*, soient assez considérables pour surmonter la résistance des vaisseaux excrétoires de la peau, ou bien que cette résistance diminue elle-même à proportion; 2.<sup>o</sup> que l'humeur excrétoire soit assez fine pour enfiler le couloir, & celui-ci assez large pour lui permettre le passage. Telles sont les conditions requises pour les éruptions dont il s'agit; il suit de-là que, dans le cas de l'affection nerveuse spasmodique, le couloir de la peau sera toujours trop ferré, & cette contraction spasmodique s'opposera par conséquent à l'évacuation critique, ce qui procurera le reflux de cette humeur hétérogène sur les parties internes, & produira souvent de très-grands maux: il y a plus; le sang, dépouillé de son véhicule, ne fournira jamais assez de liquide pour tenir cette humeur dartreuse, goutteuse, &c. dans une certaine dissolution. Les sels, dont la masse du sang abonde, deviendront plus grossiers; ils se rapprocheront, & deviendront par-là toujours plus impropres à cette crise, & cette double cause enfantera souvent des maux de nerfs & différentes maladies



particulières qui ne feront pas fans danger. C'est cette complication qui a fait dire à plusieurs que les maux de nerfs reconnoissoient plusieurs causes ; c'est d'après elle que l'on a cru devoir varier les indications & le traitement. Mais j'ai prévenu depuis long - temps cette objection, en disant que cette humeur, quelle qu'elle soit, ne pourroit jamais produire, toute seule, le spasme, & qu'il falloit que la fibre, déjà tendue, répondit à son action, sans quoi il n'y auroit point de spasme, & la preuve en est que l'on voit tous les jours les mêmes éruptions & le même alliage des matières étrangères, sans qu'elles produisent les mêmes accidens, ce qui nous prouve que les solides souffrent ici primitivement, & que la complication humorale est secondaire.

Sur ce principe, il faut bien se garder d'attaquer cette complication avant d'avoir détruit la cause primitive, sans quoi on ne réussira jamais à débarrasser le sang de cette humeur, mais au contraire on la rendra plus âcre & plus caustique ; on fermera les issues par lesquelles elle veut s'échapper ; on augmentera enfin les symptômes jusqu'à procurer de nouveaux maux. On attaquera donc préalablement l'affection nerveuse ; on relâchera le tissu de la peau ; on délayera l'humeur peccante, celle que l'on suppose faire cette complication ; on dissoudra par le véhicule le plus approprié, les sels dont elle est formée : on diminuera ainsi son épaissement & son acrimonie ; on la rendra plus propre à enfiler le couloir de la peau, celui que la Nature lui a destiné : car on doit être prévenu



qu'elle ne choisira jamais d'autres voies, soit par l'analogie de sa figure avec celle du calibre des vaisseaux par où elle doit passer, soit par l'impulsion qu'elle reçoit de la part des solides, & par ce mouvement intérieur qui la pousse du centre à la superficie du corps (*e*). Cette théorie, toute nouvelle qu'elle est, n'est point hypothétique; elle est le fruit de l'expérience pratique; elle est sans contradiction: elle nous apprend, d'après Baglivi, Hoffman, Freind, Pitcarn, Hecquet & autres, que les solides l'emportent ici sur les humeurs, & que celles-ci, soumises à leur action, en reçoivent leurs mouvemens progressifs.

D'après cet exposé, je suppose qu'une humeur dartreuse forme la complication dont il s'agit, qu'elle soit assez évidente pour ne pouvoir pas la méconnoître; faudroit-il recourir tout de suite aux vésicatoires & aux cautères! ou bien faudra-t-il recourir aux sudorifiques & aux autres incisifs propres à aiguillonner les solides, à augmenter leur ressort! c'est ainsi que se conduira celui qui ne verra que l'humeur dartreuse: il agacera les nerfs; il augmentera l'irritation & conséquemment la contraction de la peau; il enflammera le sang; il augmentera encore l'activité de l'humeur dartreuse & sa causticité; il irritera

---

(*e*) Si on vouloit bien adopter ces idées pratiques, dans toutes les maladies éruptives inflammatoires, telles que la rougeole, la fièvre scarlatine & autres, on craindrait davantage les purgatifs. & on ne s'aviserait pas sur-tout de les employer trop tôt, ce qui produit journellement les effets les plus funestes.



tous les symptômes qu'il auroit voulu vaincre : il n'attirera jamais la matière au dehors, dût-il employer les attractifs les plus efficaces, par la raison que ces remèdes n'attireront à la peau que des sérosités, le calibre des vaisseaux étant trop resserré pour permettre le passage à des humeurs plus grossières. Ce Médecin se verra alors forcé de revenir sur ses pas ; il sera forcé, dis-je, de calmer les irritations qu'il aura procurées, & sa faute le conduira au vrai ; je veux dire à la première cause, à celle qu'il faut détruire avant toute autre ; & quand il aura préludé de cette manière & avec un succès marqué, il pourra sans crainte, employer les remèdes contraires & les associer à ceux-ci : l'expérience confirmera cette assertion.

Madame l'Abbesse de F\*\* est sujette à des éruptions dartreuses, & plus encore à des attaques spasmodiques, qui précèdent souvent l'écoulement périodique & qui en procurent le reflux : elle a des maux de nerfs, des tensions douloureuses à l'estomac & aux entrailles, des dévoiemens, des constipations, des douleurs de tête, des dégoûts & un appétit dévorant ; les urines sont très-claires ; elles sont abondantes ; elle a en outre un tremblement général, & principalement des mains ; ce qui caractérise l'affection nerveuse, sans pouvoir s'y méprendre. Quelle est la cause de tous ces accidens ? on répondra que c'est l'humeur dartreuse ; & en effet, cette humeur se montre par bouffées ; elle précède l'éruption des règles, ou elle la suit de près ; elle est, pour ainsi



dire, identifiée avec l'affection nerveuse, & on est en droit de juger que, tant que cette humeur restera dans le sang, les maux de nerfs continueront, & qu'il faut absolument l'attirer au dehors, dût-il en coûter la vie à madame l'Abbesse. On saigne; on purge; on donne les remèdes appropriés sous différentes formes : on applique des vésicatoires en différentes parties du corps, mais on ne la guérit pas, puisqu'au contraire les symptômes augmentent; ils deviennent même assez effrayans pour craindre l'inflammation : les Médecins de Douai, ceux de Lille en Flandre en sont déconcertés. Madame l'Abbesse arrive à Paris dans cet état, accompagnée de son Médecin ordinaire, homme d'un vrai mérite, à qui j'ai voué depuis le plus sincère attachement : elle me demande conseil, & se confie à mes soins. Je reconnois d'abord la complication dont il s'agit; je la démontre; le Médecin est convaincu; il ne s'agit plus que de changer de traitement pour s'assurer de la guérison. Je supprime en conséquence tout remède irritant : on y substitue les relâchans que l'on applique intérieurement & extérieurement, je veux dire, en bains & en boissons. La malade, docile à mes avis, observe ce régime pendant six mois consécutifs, & les symptômes spasmodiques cessent; l'écoulement des règles se rétablit; les orages qui les précédoient toujours se dissipent : le temps arrive où il faut penser à la complication humorale. J'opine pour le cautère ou le garrou, lorsque la Nature attentive remplit elle-même sa tâche par une éruption dartreuse très-considérable



considérable qui se fait sur une jambe, bientôt après sur l'autre, & la malade est soulagée. Madame l'Abbesse retourne à son couvent avec de l'embonpoint & une nouvelle santé: néanmoins l'humeur dartreuse n'est pas encore entièrement évacuée; elle a fait depuis quelques petites éruptions: j'ai conseillé, pour en prévenir les effets, d'ouvrir un cautère, sans préjudice de quelques remèdes altérans, tels que les bouillons de tortue, ceux d'écrevisse, de vipère & autres que l'on peut ajouter au régime aqueux.

Cette observation réalise elle seule la théorie ci-dessus établie; elle la met à l'abri de toute discussion: j'ajouterai que la même contraction spasmodique s'oppose souvent à l'éruption de la matière gouteuse, & encore à toutes celles que le sang peut fournir; car j'ai vu des symptômes véroliques reparoître long-temps après la contagion par le seul effet des relâchans, sans que l'on pût accuser l'impureté d'un nouveau commerce: que répondroit en pareil cas celui qui méconnoîtroit ici la contraction de la peau, l'étranglement des vaisseaux capillaires, ou de ceux qui fournissent le passage à de pareilles éruptions! Les Solidistes trouveront dans ces effets des armes invincibles en faveur de leur opinion, & s'il leur en falloit d'autres, la goutte elle-même va leur en fournir.

Madame la Duchesse de \* \* \* a essuyé de légères attaques de goutte, & encore différentes éruptions cutanées, pour lesquelles elle avoit fait placer du *garrou* sur un bras: lassée des soins que ce remède exige, & n'en



ayant retiré aucun fruit, elle l'abandonna, sans éprouver d'autres incommodités. Un an après, elle a des attaques de vapeurs, qui se déclarent par un battement à l'estomac, palpitation, baillement & autres symptômes: elle en est affectée, parce qu'elle soupçonne la goutte de produire tous ces ravages. Un Médecin arrive; il assure que c'est la goutte; un second confirme cette opinion: j'arrive le troisième, & je prétends que ce n'est pas la goutte, mais bien une attaque de vapeurs. La malade ne croit point à mon avis; la terreur s'empare de son ame, & les vapeurs augmentent. Je suis appelé de nouveau pour certifier à la malade que ce n'est pas la goutte; que celle-ci attaque plus vivement les parties qu'elle affecte, & que son mal provient d'une autre cause: on cherche cette cause, & on la trouve dans l'usage immodéré de l'acide du citron, quoique madame la Duchesse sût que tout acide lui étoit nuisible. Persuadée enfin qu'elle n'étoit pas aussi malade qu'elle l'avoit cru d'abord, elle boit de l'eau de veau par mon conseil, & ce remède la guérit. Néanmoins madame la Duchesse de\*\*\* est réellement goutteuse; elle a souvent des clous & des abcès; son sang est chargé d'une matière étrangère qui ne peut point s'assimiler avec lui; il y a indication pour l'évacuer s'il est possible. J'ordonne en conséquence d'appliquer le garrou sur un bras; ce remède opère, & en continuant de relâcher, en humectant l'intérieur par les boissons abondantes, la goutte paroît, & l'on est convaincu pour lors que la goutte vague reconnoît très-souvent le spasme pour



cause, sans prétendre assurer qu'elle n'en reconnoît pas d'autres : car un épaisissement considérable produit aussi le même effet ; mais dans celle-ci il n'y a point de spasme : en voici la preuve.

M. le Marquis de S.<sup>t</sup>-H\*\*\* est tourmenté par une goutte vague qui attaque les digestions & les dérange ; cette goutte se porte encore à la tête, & successivement sur toutes les parties du corps, sans rougeur, avec très-peu d'enflure, excepté sur une joue où elle vient s'établir. Cette goutte paroît froide ; je lui oppose en conséquence les bouillons de vipère : le malade en fait usage pendant trois mois avec des intervalles, & sa santé se rétablit parfaitement, puisque, dans l'espace d'un an, il n'essuya qu'un léger paroxysme de goutte ; mais, dans cette nouvelle attaque, l'enflure se fixa sur un pied, ce qui me détermina à faire appliquer les sangsues d'après le conseil de M. Paulmier. Ce remède opéra avec succès, puisque l'enflure disparut & le paroxysme cessa.

M. le Comte de R\*\*\* est sujet à des attaques de goutte du même caractère ; il est gros & gras, d'un tempérament très-humide & relâché ; néanmoins il a l'imprudence de se gorger de sirop d'orgeat dans un de ces paroxysmes : cette boisson suspend totalement l'éruption de la goutte ; la tête & la poitrine en sont menacées. Appelé auprès de lui, je le traite avec du vin d'Espagne, & je réussis.

Voilà donc des preuves sans réplique de l'obstacle qu'oppose le genre nerveux aux éruptions cutanées,



comme aux autres évacuations ; la première de ces trois Observations nous l'atteste : si je ne craignois pas d'être trop prolix, j'en fournirois bien d'autres : j'en ai montré aussi en faveur d'une cause opposée ; l'effet des bouillons de vipère, & celui du vin d'Espagne, confirment encore mon opinion. J'ajouterai que la distance de ces deux causes opposées est quelquefois très - grande ; mais aussi est-elle souvent très-rapprochée, &, dans ce cas, le Médecin peut arriver aux deux extrêmes sans s'en apercevoir ; & alors s'il n'est pas attentif à sonder le terrain sur lequel il marche, il s'égare. Le Praticien judicieux est ce Pilote habile, à la conduite duquel le navire est confié ; il doit connoître les écueils pour savoir les éviter, & le plus grand de tous est sans contredit de passer aux extrêmes. C'est ici où l'on peut dire avec Horace :

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,  
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

Si, après avoir relâché les solides dans le cas de l'affection dartreuse compliquée, j'abandonne le traitement, je remédie à une cause ; mais je laisse la seconde, & je ne guéris pas. Il faut donc à celle-ci des remèdes particuliers ; ce sont les sudorifiques, les incisifs, les épigastriques, les fondans, dans le nombre desquels le mercure tient le premier rang en l'employant avec le ménage-ment qu'une telle complication exige : tout comme dans le cas contraire, si on abandonne le traitement après avoir relevé le ton des fibres, la Nature ne provoquera pas elle seule l'évacuation ; il faut encore la seconder



par les remèdes évacuans. Telle a été la pratique des plus grands Maîtres de l'Art ; c'est celle de Thémison ; pourquoi l'avoir délaissée & rejetée ? pourquoi ces systèmes ridicules, forgés dans le laboratoire de nos Chimistes, ont prévalu sur celui-ci ? Pourquoi me faire un crime de renouveler des préceptes aussi sages, & d'y ajouter ce que ma propre expérience m'a appris ? pourquoi enfin ne me seroit-il pas permis de me ranger dans la classe des Médecins méthodiques ? Hélas ! Quand est-ce que l'on verra les Médecins se prêter mutuellement la main & marcher d'un pas égal à la recherche du vrai ? Quand est-ce que la Médecine cessera d'être deshonorée par les sarcasmes des esprits jaloux & par l'avidité des Charlatans ? & quand la verrons-nous délivrée de cette fureur de système qui l'expose journellement aux plus funestes révolutions ? Nos Pères avoient formé ce projet. Le *strictum* & le *laxum* de Thémison en est la preuve ; l'idée de ranger toutes les maladies sous ces deux classes ne m'a point paru imaginaire : pénétré au contraire de cette vérité, j'ai voulu suivre ce plan & le développer ; mes peines & mes recherches n'ont pas été infructueuses, puisqu'elles m'ont conduit, malgré les contradictions, au terme de la première partie de ce projet. Mes Observations prouvent, en effet, que Thémison a eu raison dans sa première proposition. Le *strictum* vient d'être prouvé & démontré ; il ne reste plus qu'à travailler sur l'autre : la liaison de ces deux



parties est si grande, qu'il feroit difficile d'échouer à la seconde. Je ramasserai donc mes faits, je les lierai, je les concilierai, & sans doute trouverai-je les mêmes preuves en faveur du relâchement, ce qui fera, si l'on veut, la seconde espèce des maladies nerveuses. Je ne m'aviserai pas de donner à ce second Ouvrage le titre de maladie des nerfs, mais bien celui de maladies qui dépendent du relâchement des solides, &, de cette manière, j'éviterai la confusion & le désordre.

### C O N C L U S I O N S.

IL est prouvé & démontré par les expériences ci-dessus rapportées, 1.<sup>o</sup> que la tension des nerfs est la seule cause à combattre dans les affections vaporeuses, & que le relâchement que l'on voudroit admettre, ne paroît jamais ici.

2.<sup>o</sup> Il est prouvé aussi & démontré que les remèdes anti-spasmodiques, tels que le *castoreum*, le musc, le camphre, l'*assa-fœtida*, l'*ether*, & autres incendiaires de cette espèce, sont ici de véritables poisons, auxquels on attribue faussement une vertu anti-spasmodique; puisqu'ils produisent des effets opposés à l'indication curative, qui est de détendre les nerfs dans tous les temps de la maladie.

3.<sup>o</sup> Il est encore prouvé & démontré que les relâchans, & tous les humectans sont les seuls remèdes favorables



pour cette maladie, lorsqu'elle n'est pas compliquée avec toute autre, & qu'elle est le produit du spasme proprement dit, sans matière quelconque & autres vices adjoints.

4.<sup>o</sup> Il est enfin prouvé & démontré que l'eau froide & l'eau tiède réussissent également dans ces sortes de cas, & qu'il faut les employer comme anti-spasmodiques, puisqu'elles seules ont mérité ce nom; mais ce sera avec les conditions que le Médecin distinguera celle des deux à laquelle il faudra donner la préférence; & ce sera par les symptômes qu'il aura à combattre, lesquels symptômes indiqueront quelle sera la première cause à détruire, ou la tension des nerfs, ou la raréfaction des liqueurs & de l'air: dans le premier cas, on emploiera le bain tiède, & dans le second, ce sera le bain froid; &, pour ne pas donner matière à de nouvelles contradictions, je répéterai que celui-ci agira, en condensant l'air intérieur trop raréfié, & quoique dans le moment il agisse au préjudice de la fibre, il ne deviendra pas moins spécifique & radical.

5.<sup>o</sup> Les mêmes expériences nous enseignent que cette tension des fibres est quelquefois excitée par une matière quelconque, laquelle fait alors une complication humorale qui demande d'autres secours que le seul relâchant: le quinquina a paru quelquefois réussir; les autres remèdes de la Pharmacie peuvent aussi en partager la gloire; mais comme la complication de cette matière fébrile, ou



autre sera toujours soumise à la tension spasmodique des nerfs, on s'occupera à dompter celle-ci par les relâchans, avant de recourir aux remèdes contraires; ceux-ci même ne seront jamais employés seuls; & par ce double accord, on guérira sûrement toutes les maladies dépendantes de cette cause.



*OBSERVATIONS*



## OBSERVATIONS

*De différens Médecins en faveur de la  
Méthode humectante dans les maladies  
spasmodiques.*

OBSERVATIONS du Docteur Berkenhout, Médecin  
à Londres, Auteur de la Traduction Angloise du  
Traité des vapeurs.

CEUX qui suivent aveuglément la routine dans la pratique médicale, trouveront dans la lecture du *Traité des Vapeurs*, par M. Pomme, des sujets d'étonnement; mais toutes les fois qu'ils mettront leur crédulité à l'épreuve, je les supplie de se rappeler que l'Auteur est un vrai Médecin, & que conséquemment son assertion dans les faits cités, doit être admise comme une preuve suffisante, quelque'opposés qu'ils paroissent à nos préceptes médicaux. Depuis Hippocrate jusqu'à nous, les révolutions de la Médecine ont été presque aussi nombreuses que celles des Empires; aussi avons-nous vu les règnes successifs des Empiriques, des Théoristes, des Galénistes, des Chimistes, des Mécanistes, des Méthodistes, &c. Il y a fort peu de temps que le système de Boërhaave étoit universellement reçu & établi; cependant de nos jours, nous l'avons vu entièrement

. U u u



rejeté par le premier Collège de Médecine de l'Europe (Édimbourg); mais une des révolutions des plus remarquables dans la Médecine, ne paroît-elle pas à présent dans l'inoculation & dans le traitement de la petite vérole? cet exemple seul doit nous suffire pour ne jamais rejeter avec trop de précipitation, une innovation quelconque, par la seule raison qu'elle contrarie les opinions du moment: tout extraordinaire que parut d'abord le système de l'inoculation, il n'est pas moins vrai que la révolution qu'il a produite a été très-avantageuse aux Humains; il en est de même aujourd'hui pour le système de M. Pomme.

A l'égard du bain tiède, si universellement recommandé dans le *Traité des Vapeurs*, quoique M. Pomme soit le premier qui s'en soit servi, comme d'un vrai spécifique, dans les maladies hystrériques & hypocondriaques, il est évident que les Anciens en connoissoient l'utilité; & en effet, notre Bible nous apprend que les bains étoient en usage parmi les Juifs; car c'étoit dans le bain que David vit pour la première fois Bethsabé (*f*). Susanne aussi se baignoit, quand les deux Vieillards devinrent amoureux d'elle. Homère parle du bain tiède dans plusieurs endroits de son Iliade & de son Odyssée (*g*). Andromaque fit préparer un bain tiède pour Hector, à son retour d'une bataille, & Nicomède en prépara aussi un pour son maître Nestor (*h*): il y a enfin des citations

---

(*f*) Samuel, chapitre I I.

(*g*) Homère, Iliade XXII.

(*h*) Homère, Iliade XIV.



innombrables dans les anciens Poëtes & les Historiens, qui prouvent que les bains étoient en usage de leur temps. Diodore de Sicile parle des bains de Sicile, dans lesquels on disoit qu'Hercule se baignoit après ses travaux pour recouvrer ses forces (i). Pindare parle aussi de ces bains, ainsi que le poëte Thébain, qui chante la vertu vivifiante de ce puissant remède (k). Platon recommande le bain tiède, non-seulement après quelques fatigues, mais encore pour la guérison de plusieurs maladies (l). Denys d'Halicarnasse, dans la description de l'Italie, parle aussi de plusieurs bains qui étoient célébrés pour la guérison de plusieurs maladies chroniques (m). Il est bien évident qu'Hippocrate connoissoit aussi les vertus du bain tiède, puisqu'il nous dit: *Calida balnea jejunum attenuant ac frigefaciunt, a cibo accepto eadem calefaciunt ac humectant* (n); & ailleurs *dolorem lateris & pectoris ac dorsi balneum lenit & sputum maturum facit ac educit, facilem spirationem reddit, & lassitudinem eximit, articulos enim ac cutis superficiem mollit, sed & urinam ciet, capitis gravitatem solvit & nares humectat* (o): je pourrois rappeler ici bien

---

(i) Diodore, lib. X.

(k) Pindare, Olimp. XII.

(l) Platon, de legibus, lib. VI.

(m) Denys d'Halicarnasse, lib. I.

(n) Hippocrate, de dietâ.

(o) Ibidem, de victu.



d'autres passages d'Hippocrate qui prouvent l'usage que ce divin Vieillard faisoit du bain tiède, si ceux que j'ai déjà cités ne suffisoient pas.

Les bains publics des Romains sont connus non-seulement par l'Histoire, mais encore par les restes magnifiques de ceux d'Agrippa, de Trajan, de Séverus, de Caracalla, de Dioclétien, de Constantin, &c. les bains tièdes n'étoient pas seulement connus dans Rome, mais encore dans l'Italie (*p*); car Sénèque blâme les Plébéiens de la dépense excessive qu'ils faisoient pour la décoration de leurs bains (*q*). Les bains publics de *Baya* étoient aussi fréquentés par le peuple en Italie, que ceux de Bath le sont en Angleterre par le beau monde de cette Ile; ce qui a fait dire à Horace: *Nullus in orbe sinus Baiis præluet amœnis* (*r*). Mais nous apprenons par une autre de ses Épîtres, que ces bains étoient aussi fréquentés par les malades (*s*). Strabon vante les vertus médicinales non-seulement des eaux minérales de *Baya*; mais encore celles de plusieurs sources de l'Étrurie alors également fréquentées par les malades (*t*). Celse

(*p*) Montfaucon, *antiq. explanat. tom. III*,

(*q*) Sénèque, *epistol. 86*.

(*r*) Horace, *lib. I, epistol. 1*.

(*s*) *Ibidem*, *epistol. 15*.

(*t*) Strabon, *lib. I*.



ordonnoit aussi les bains tièdes & les bains froids (u). Gallien faisoit de même (x) : on voit par les ouvrages d'Avicène, que les Arabes employoient aussi les bains médicalement (y). Arétée & Alexandre de Tralles les prescrivoient aussi aux mélancoliques, *ad melancoliam curandam* (z). Nous voyons donc que ce remède, si simple en apparence (le bain tiède & le bain froid), a été très-estimé par les Médecins de l'Antiquité : nous voyons aussi que l'idée d'ordonner les bains aux malades mélancholiques n'est pas entièrement neuve ; & ce n'est pas pour déprécier le mérite de l'Ouvrage du Docteur Pomme, que nous révendiquons cette gloire aux Anciens ; mais au contraire pour augmenter son éloge ; puisque cet Auteur nous dit expressément dans son Livre, au chapitre de la fièvre spasmodique, *qu'il n'est pas Novateur & qu'il rougiroit de l'être* ; & après avoir cité Hippocrate, Gallien, Celse & autres, il ajoute : *Bien loin de vouloir m'ériger en maître de l'Art, je fais gloire au contraire de me montrer le Disciple de ces Hommes illustres, qui ont ouvert les premiers, les routes pénibles dans lesquelles nous marchons, &c.*

---

(u) Celse, lib. I.

(x) Galenus, *de usu partium*.

(y) Avicène, *canon. lib. III.*

(z) Arétée, *de curandis morbis*. Alexandre de Tralles, lib. I.



A l'égard du racornissement des nerfs (a) qu'il suppose être la cause prochaine des vapeurs; quelque peu vraisemblable que puisse paroître cette idée à plusieurs, nous ne la rejetterons pas jusqu'à ce que nous en ayons découvert une meilleure. Que sa théorie soit vraie ou fausse, si son remède réussit, il a des droits sur notre estime & sur notre reconnoissance, sur-tout quand nous nous voyons forcés de convenir que les drogues pharmaceu-

« (a) J'ai vu, non sans surprise, dans le Journal de Médecine  
 » du mois de Janvier de cette année, à la page 80, son auteur  
 » ( M. Bacher ) parler de *viscères racornis, desséchés, durs, squirreux,*  
 » &c. par les funestes effets d'un régime sec, qui n'est que trop  
 » connu, dit-il du vulgaire; assertion appuyée par M. Bacher sur  
 » des ouvertures de cadavres. J'ai vu encore, dans le même Journal,  
 » pages 7 & 8, une critique amère de la méthode que j'applique  
 » en pareil cas avec tant de succès ( par M. Lepreux ), que l'on  
 » appelle *ressuscitée, défectueuse*, & par fois *dangereuse*, d'après l'au-  
 » torité du même M. Bacher, qui a cité jadis dans ses recherches  
 » sur les maladies chroniques, une Thèse qui a pour titre : *An*  
 » *aliquandò morbos chronicos aquæ usu debellare periculosum*, avec  
 » l'affirmative, ce qui est conséquent... Mais que faut-il que je  
 » pense de cet acharnement à vouloir étouffer la vérité, & de toutes  
 » ces contradictions ! Sinon que pour ne pas se fixer à une méthode  
 » sûre & trop aisée, on embrouille la matière, on défigure la  
 » question, & on laisse ainsi le Médecin & le malade dans l'embarras.  
 » L'ancien Journaliste de Médecine, feu M. Roux, faisoit de  
 » même; aussi, quand j'ai voulu répondre à ses attaques, ai-je été  
 » forcé de le distinguer en Roux de 1764 & en Roux de 1769.  
 » Voyez mon Recueil de pièces, imprimé à Paris chez Hérissant  
 » en 1772, pages 32 & 47. »



tiques, que nous ordonnons communément en pareil cas, produisent tout au plus un soulagement momentané, & souvent ne le produisent pas. J'ai commencé à exercer la Médecine avec une très-haute estime de cette classe de drogues, que nous nommons très-improprement *nerveuses* ou *anti-spasmodiques*; cette haute idée a diminué peu-à-peu, & aujourd'hui je suis convaincu, par l'expérience de plusieurs années, qu'elles sont nuisibles, & pour rendre justice à notre Auteur, je suis au surplus obligé d'avouer que, depuis la lecture de son livre, & en me conduisant d'après ses principes, j'ai obtenu de vrais succès dans le traitement des maladies hystériques : en voici deux exemples.

Je fus appelé pour la fille d'un Jardinier de Twickenham, âgée de dix-neuf ans, laquelle étoit sujette à des paroxismes hystériques de la première force, puisqu'ils ne laissoient que de petits intervalles d'un quart-d'heure & souvent de cinq minutes. Cette fille étoit alors si violemment agitée par les convulsions, qu'il falloit plusieurs personnes pour la tenir dans son lit. L'Apothicaire que je trouvai chez elle à ma première visite, me raconta que cette fille étoit depuis long-temps sujette à ces fortes d'attaques, & qu'il avoit donné lui-même toutes les drogues dont on se sert communément en pareil cas; son pouls étoit très-fréquent & concentré, battant quatre-vingt-dix fois par minute: je la vis reprendre ses sens en peu de temps pour retomber ensuite quelques minutes après. J'ordonnai d'abord une potion



très-simple pour me conformer à l'usage, & un opiat des plus doux; mais ces remèdes ne produisirent rien, ce qui m'engagea à faire préparer un bain tiède, avec ordre d'y contenir la malade de gré ou de force au moins une heure, pour l'augmenter ensuite peu-à-peu: ce qui fut fait. La violence des symptômes hystériques diminua après les premiers bains, & dans quinze jours les convulsions disparurent entièrement.

Une autre Fille, âgée de dix-huit ans, fut attaquée du *chorea - S.<sup>ci</sup> - Vyti*; bientôt après elle parut hébétée, ensuite elle devint folle: elle parloit continuellement, ne dormoit point, & ses membres étoient toujours dans des mouvemens convulsifs. Après une saignée, je la fis plonger dans un bain tiède où elle restoit trois ou quatre heures par jour; on lui appliquoit en même-temps de l'eau froide sur la tête, à la manière du Docteur Pomme. La première épreuve fut douloureuse; mais peu-à-peu la malade s'y accoutuma, & le sixième jour, elle fut guérie. J'ai donné la préférence à ces deux Observations sur plusieurs autres, parce que les symptômes m'ont paru les mieux caractérisés.

Indépendamment de l'avantage que les malades hystériques & hypocondriaques peuvent tirer du Traité des vapeurs du Docteur Pomme, je pense que les Médecins qui traitent les maniaques, pourront y puiser des idées très-utiles. C'est un objet d'une importance infinie pour les individus en particulier & pour toute la société; la routine que l'on suit depuis long-temps, les conduit  
rarement



rarement à la santé. Si donc les expériences hardies peuvent être justifiables en Médecine, c'est assurément dans les cas désespérés. L'analogie qu'il y a entre les maladies hystériques & hypocondriaques, & plusieurs genres de folie, est si évidente, qu'il seroit difficile de prouver que les unes & les autres de ces maladies ne sont pas l'effet d'une même cause. Or, s'il est vrai que des évacuations immodérées sont funestes dans les premiers cas, il est facile de rendre raison du peu de succès de notre méthode actuelle de traiter les maniaques (b).

*OBSERVATION sur une Affection vaporeuse ,  
par M. Guindant, Médecin à Paris.*

IL n'y a pas en Médecine de sujet qui ait été plus touché que celui des affections vaporeuses: aucun sujet, il est vrai, ne demande plus de réflexions; aucun n'exige plus la vérité; mais cette vérité, une fois trouvée, doit-elle être contestée? doit-elle souffrir des contradictions, dès que la raison l'autorise & que l'expérience la soutient? Voilà cependant où nous en sommes pour ce qui regarde les affections vaporeuses: un nombre d'Auteurs anciens & modernes, ont écrit sur les vapeurs; tous ont voulu établir leurs systèmes; mais, comme ces mêmes systèmes sont plus emphatiques & plus spécieux que concluans

---

(b) Voyez la Préface du Traducteur Anglois.



pour la thérapeutique, n'étoit-il pas nécessaire à la Médecine qu'il parût quelqu'un qui se chargeât de débrouiller dans cette matière, le vrai d'avec le faux, le clair d'avec l'obscur, & l'utile d'avec l'apparent, pour de-là percer à travers la vérité? Nous trouvons ce quelqu'un en la personne de M. Pomme. Le Traité des Affections vaporeuses, que ce Médecin a mis au jour, est des mieux raisonnés & des plus simples: on y remarque un raisonnement palpable, une théorie naturelle, aisée, & des succès qui ne peuvent s'attribuer qu'à la connoissance parfaite de la classe, du genre & de l'espèce de la maladie qu'il traite.

L'affection vaporeuse, suivant notre Auteur, est cette affection particulière du genre nerveux qui en produit l'irritabilité & le racornissement: voilà donc l'irritabilité, l'éretisme, le spasme, le racornissement des nerfs, le produit du genre nerveux affecté; qui est-ce actuellement qui peut affecter les nerfs? qui est-ce qui sera par conséquent la cause occasionnelle des affections vaporeuses? Ce sera, comme le remarque judicieusement M. Pomme, la vie sédentaire, les études prolongées, les passions violentes, les *animi pathemata*; ce sera les longues abstinences, les évacuations immodérées, les grandes pertes de sang, la suppression des mois & des lochies; ce sera les veilles continuelles, les boissens excessives en vin & en liqueurs, l'abus des remèdes pharmaceutiques, du tabac, du chocolat, du café, du thé & celui des alimens; ce sera des parens valétudinaires, infirmes



& vaporeux qui, en donnant la vie, auront aussi donné leurs infirmités : ce sera enfin, ainsi que je l'ai observé plusieurs fois, l'érotomanie & la nostalgie (c).

Comment tout ceci peut-il affecter le genre nerveux ? rien de plus facile à concevoir. C'est d'abord en agissant sur lui, en évaporant le fluide qui sert à le lubrifier, à le rendre souple & propre à exécuter avec ordre, les fonctions vitales naturelles & animales : d'après cela, ne résulte-t-il pas, & ne s'ensuit-il pas physiquement, la sécheresse extrême & le racornissement des nerfs ? résu-  
mons à présent le tout, & nous verrons ensuite si le traitement que M. Pomme prescrit, d'après ses

---

« (c) *L'érotomanie* ou folie amoureuse, est de toutes les passions de l'ame, celle qui affecte le plus le cerveau & la matrice chez les femmes nerveuses ; elle porte le trouble dans la circulation des esprits, elle dérange toutes les fonctions de la machine ; elle l'embrase, elle est avec l'adversité, que j'ai citée ailleurs, une des causes d'incurabilité, & si le Médecin est trompé en pareille circonstance, la malade en est la victime, par la raison que, courant après les symptômes du mal, & voulant les dompter avec des remèdes actifs, il vient à bout de détruire le corps en procurant de nouveaux maux. Il en est de même de *la nostalgie*, ou cette mélancolie qui survient au dégoût du pays que l'on habite malgré soi, que l'on appelle communément *maladie du pays* ( quoiqu'elle opère des effets opposés ) ; cette aversion insurmontable pour le lieu, pour la maison, pour les personnes avec lesquelles on est obligé de vivre par état, soit dans le monde, soit dans le cloître, &c. Je prévient donc les Médecins que, dans ces sortes de cas, il faut opposer, s'il est possible, le remède moral à la cause morale, sans quoi point de guérison. »



expériences, n'est pas étayé de la raison, & s'il n'est pas de la plus grande utilité pour la Médecine.

Les affections vaporeuses sont des affections qui attaquent le genre nerveux, ou en total, ou en partie, & qui en produisent l'irritabilité, l'éretisme, le spasme & le racornissement: les causes qui donnent naissance à ces affections sont toutes celles que j'ai rapportées ci-dessus; ce sont celles, ainsi que je l'ai dit, qui causent l'évaporation du fluide nerveux, & qui par conséquent empêchent les nerfs d'exécuter leurs fonctions. Maintenant le but que doit se proposer le Médecin pour la cure de ces affections, ne doit-il pas tendre à empêcher l'évaporation, & à restituer le fluide perdu par cette évaporation? n'est-ce pas-là positivement où veut atteindre M. Pomme! Je n'imagine pas que l'on puisse mieux y prétendre qu'en proposant les relâchans, les délayans, les humectans, tels que les bains domestiques, simples, composés, tièdes, froids, le pédiluve, les lavemens à l'eau froide, les fomentations émollientes, les tisanes rafraîchissantes, l'eau de poulet ou de veau, le petit-lait, les bouillons d'agneau, de veau, de mou de veau, de grenouille, de tortue, les potions huileuses, adoucissantes & mucilagineuses, & enfin les eaux minérales légèrement acidules.

J'avoue que tous ces remèdes doivent paroître contraires & mal indiqués, à ceux qui font dépendre les affections vaporeuses du relâchement des nerfs ou de l'opilation & de l'embarras des viscères du bas-ventre;



ainsi que ceux qui admettent le cours irrégulier des esprits animaux pour la cause occasionnelle de ces affections : la bonne pratique exigeant que, dans des cas pareils, on mette en usage les toniques, les incisifs, les apéritifs & les stomachiques ; mais en revanche que ces remèdes paroissent propres & bien indiqués à ceux qui savent trouver la vérité où elle est, qui, par conséquent, regardent les causes dont nous avons ci-dessus fait l'énumération comme autant d'agens capables d'affecter le genre nerveux, & de produire ensuite le racornissement des nerfs ; qui considèrent l'obstruction de chaque viscère du bas-ventre, & les accidens qui se font sentir dans les paroxismes des vapeurs, comme les effets de ce racornissement, & qui savent que le cours irrégulier des esprits animaux ne provient que de l'irritabilité & de la trop grande sensibilité du genre nerveux ; en un mot, les relâchans, les délayans, les tempérans, les humectans sont des remèdes précieux &, pour ainsi dire, inspirés à ceux qui ont le bonheur de penser & d'agir, comme pense & agit M. Pomme, dans son *Traité des Affections vaporeuses*.

Cependant M. Pomme s'est fait des adversaires, & s'en fait encore aujourd'hui par cette façon de penser & d'agir : mais seroit-ce parce qu'il consulte attentivement la Nature, & qu'il pratique dans le goût des Anciens ! seroit-ce parce que sa méthode & son traitement sont fondés sur la doctrine d'Hippocrate, de Galien, de *Cœlius Aurelianus*, d'Arétée, de Celse, d'Alexandre de



Tralles, de Sanctorius, d'Hoffman, de Baglivi, &c! feroit - ce parce qu'il ne veut pas augmenter le nombre des Ministres de la mort, ou de ceux qui se révoltent contre la Nature! feroit-ce enfin parce qu'il ne veut pas adhérer aux préjugés inhumains que beaucoup de Médecins de ce siècle savent si bien perpétuer, & parce qu'il regarde les stomachiques, les cordiaux, les purgatifs, les anti-spasmodiques comme des secours toujours préjudiciables & souvent meurtriers, dans la cure des affections vaporeuses! C'est probablement ce dernier motif qui fait jeter des regards foudroyans sur M. Pomme; c'est assurément son indocilité invincible à prendre le parti des Médecins routiniers, ou plutôt sa constance pour les oracles de la Nature, qui lui attire des paroles dures & injurieuses. Heureusement que, lorsqu'on est muni de la vérité, l'on pare sans peine tous les coups des calomniateurs; aussi M. Pomme est-il tranquille: la franchise est la règle de ses mœurs, la Nature son oracle, & avec cela, peut-on manquer de défenseurs! C'est en cette qualité que je paroïs, & que j'oppose à ses ennemis l'observation suivante.

Mademoiselle Énault, Marchande d'Orléans, âgée de 28 ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, d'une figure des plus heureuses, me fit appeler le 14 Février 1766: cette Demoiselle éprouvoit les rigueurs d'un spasme si général, qu'aucune partie du corps n'en étoit exempte; l'estomac, entr'autres, étoit si affecté & si douloureux qu'il permettoit à peine l'entrée des alimens liquides, &



si quelque chose entroit, c'étoit pour entretenir un vomissement dont elle enduroit les tristes secouffes depuis trois semaines entières; les muscles du cou & de la gorge étoient si tendus qu'il étoit impossible à la malade de fléchir la tête. La respiration étoit entièrement gênée; le ventre étoit dans un état de contraction aussi violent que la gorge: le diaphragme, dans ses deux mouvemens, souffroit des tiraillemens dont la malade sentoit les effets dans toute la région épigastrique, effets qui lui faisoit continuellement jeter des cris horribles; les coliques, les borborigmes étoient de la partie; tout en un mot, étoit si éréthisé, que la malade ne pouvoit ni cracher, ni moucher, ni aller à la selle; les urines même étoient fort modiques, & le pouls étoit petit, inégal & fréquent.

Après avoir pris les informations nécessaires en pareil cas, j'appris que cette Demoiselle éprouvoit depuis deux années entières, des douleurs d'estomac; que ces douleurs la jetoient de temps en temps dans des états de rigidité & de spasme surprenans. Je fus que l'écoulement périodique de ses mois n'avoit jamais eu chez elle aucune interruption, & que, si elle en avoit quelquefois éprouvé le dérangement, ç'avoit toujours été par trop d'abondance plutôt que par diminution. Je fus enfin que le traitement qu'on avoit employé pour combattre cette affection spasmodique, consistoit en saignées du bras & du pied, en purgatifs, en sudorifiques, & en remèdes chauds & violens; le quinquina sur-tout & la tisane des bois sudorifiques lui avoient été conseillés par beaucoup



de Médecins : les saignées furent répétées à outrance ; on l'avoit saignée même dans cette dernière attaque deux fois du bras & autant du pied, & les cordiaux étoient les autres remèdes qu'on avoit opposés à la maladie. Mais la Nature ne demandoit pas ces secours ; aussi n'en fut-elle nullement soulagée : *Naturâ repugnante irrita sunt omnia*, nous dit Hippocrate. J'ignorois jusque-là quelle pouvoit être la cause éloignée de cette cardialgie hyستérique, & je desirois ardemment d'en être informé avant de procéder à la curation. J'en fus instruit quand on m'eut dit que cette Demoiselle, après avoir perdu son père & sa mère, avoit été obligée de renoncer à la ville pour se retirer à la campagne, & que cela n'avoit pu se faire sans violence de sa part. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'éclairer dans la conduite que je devois tenir auprès d'elle ; je commençai d'abord par éloigner tous les remèdes avec lesquels on prétendoit la secourir : je défendis même l'usage des bouillons ordinaires ; je prescrivis l'eau de poulet, la limonade légère. Jusque-là je ne trouvai nulle résistance à mes propositions ; mais tout changea de face quand je proposai les bains entiers presque froids, dans lesquels il faudroit rester au moins deux heures ; ce remède effraya moins la malade que le temps que je lui prescrivois ; cependant elle se rendit à mes avis & les exécuta ponctuellement ; les lavemens & les fomentations émollientes ne furent point omis ; je défendis qu'on bassinât le lit à la sortie du bain, & qu'on couvrît beaucoup la malade, ainsi que cela se pratique ordinairement.



ordinairement. Je ne voulois, en un mot, rien qui pût augmenter & entretenir l'évaporation du fluide nerveux, qui pût causer de la chaleur à cause du desséchement & du racornissement qui en sont le produit indispensable; je ne voulois au contraire que quelque chose qui pût entretenir les pores de la peau ouverts, & qui pût procurer cette douce fraîcheur qui est si nécessaire aux corps irrités & tendus. Pouvois-je mieux y réussir qu'en prescrivant des linges blancs & froids, & qu'en faisant peu couvrir la malade? Tous ces remèdes innocens ne procurèrent pas d'abord un effet sensible. La malade vomissoit également; les douleurs n'étoient pas moins aiguës: cependant trois heures après le bain, elle reposa pendant quelque temps; mais les souffrances succédèrent bien vite au calme.

Le lendemain au matin, cette Demoiselle rentra dans le bain; elle y resta trois heures, & elle n'y souffrit aucunement. On la mit ensuite au lit avec les précautions que j'avois indiquées. Le vomissement subsistoit toujours; le ventre n'étoit pas moins douloureux & paresseux: les urines paroissoient avec la même médiocrité; les douleurs se montroient avec des intervalles; il n'y avoit que le pouls qui eût changé de caractère; il étoit bien plus mou & bien moins vif qu'auparavant. Le soir, elle prit un autre bain, dans lequel elle resta autant de temps que le matin; malgré cela, les mêmes accidens subsistèrent, mais plutôt avec de la diminution qu'avec de l'augmentation. Le 16 Février, la malade

. Y y y



prit deux bains ; la tension du ventre & de la gorge diminua considérablement ; les muscles fléchisseurs exercèrent leurs fonctions ; les douleurs ne furent pas si universelles ; il n'y eut même que celle de la région épigastrique & diaphragmatique qui subsista : la déglutition étoit bien plus aisée , mais l'estomac étoit toujours tendu au point de ne garder aucune boisson. Ennuyé presque autant que la malade de ce que le vomissement continuoit , je pris le parti de faire appliquer sur la région épigastrique , des serviettes trempées dans l'eau exactement froide : ce remède parut dur à la malade ; mais , quand on veut guérir , qu'est-ce qu'on ne souffre pas ? Le 17, je vis la malade plus contente ; la douleur étoit dissipée , & le vomissement avoit disparu : il n'y avoit plus que deux choses qui l'inquiétoient , elle & moi ; c'étoit la paresse du ventre & celle des voies urinaires : ainsi j'insistai toujours sur le bain , & je persuadai à la malade d'y rester cinq à six heures de suite si elle le pouvoit , ce qu'elle fit : ce bain procura une détente si considérable , que presque aucun *sphincter* ne put résister à son effet ; les urines & les excréments sortirent involontairement ; la salive vint en abondance lubrifier les contours de la bouche , du gosier , & tout l'intérieur du palais : ces excréments durèrent si long-temps , qu'elles causèrent une foiblesse , laquelle se dissipa en faisant prendre à la malade un peu de vin ; elle se coucha & passa la nuit fort tranquillement. Le 18 au matin , tous les accidens nous parurent éclipés ; le corps n'étoit plus



douloureux; le côté gauche de l'estomac étoit le seul endroit encore un peu sensible: je fis continuer l'eau de poulet & la limonade; je prescrivis pour nourriture la crème de riz à l'eau: les lavemens & les fomentations ne furent pas négligés. La malade ne prit plus qu'un bain par jour; elle les continua jusqu'au 21 en y restant quatre heures au moins chaque fois. Voyant ensuite que toutes les fonctions du corps se faisoient exactement, & qu'il ne restoit aucun vestige des accidens passés, je purgeai cette Demoiselle avec un gros de crème de tartre incorporé dans deux onces de pulpe de casse: ce doux minoratif la débarrassa de beaucoup de bile noire & fétide, &, depuis ce temps, elle se porte très-bien. Voyez le Journal de Médecine du mois de Novembre 1767 (d).

*OBSERVATIONS sur des Affections vaporeuses,  
par M. Blanc, Médecin à Marseille.*

Si l'usage des bains est ancien & presque de toutes les Nations, c'est cependant chez les Orientaux qu'il

---

(d) « Pour juger du mérite de M. Guindant, je renvoie le Lecteur à deux Ouvrages dont il a enrichi la Médecine, dans lesquels on trouve les réflexions sages & judicieuses d'un Médecin très-instruit dans la pratique de son Art. Le premier de ces Ouvrages a pour titre: *La Nature opprimée par la Médecine moderne, ou la Nécessité de recourir à la Médecine hippocratique*, imprimé à Paris en 1768; le second a pour titre: *Exposition des variations de la Nature dans l'espèce humaine*, imprimé à Paris en 1771 ».



a eu le plus de vogue : les Écrits des Médecins de ces contrées en font foi ; mais, quoique ces habiles Praticiens reconnussent l'efficacité de ce remède pour tempérer, rafraîchir, relâcher, adoucir, &c. leur confiance n'étoit pas si décidée en faveur des aqueux qu'ils n'employassent en même temps d'autres remèdes d'une qualité contraire, tant pour contre-balancer la vertu trop atténuante & relâchante de l'eau, que pour combattre certains embarras qu'ils supposoient être dans les viscères & dans les glandes : de cette pratique il en résultoit un bien incomplet, & les malades étoient par-là exposés à différentes rechutes. La plus grande partie des Médecins d'aujourd'hui est encore l'esclave de ce fatal préjugé ; puisque dans les maladies que nous voyons céder aux seuls remèdes aqueux, telles que les vapeurs, ils leur associent d'autres remèdes contradictoires, & ne guérissent pas. Il étoit réservé à M. Pomme de divulguer cette erreur & d'écarter tous les obstacles qui s'opposoient à une cure radicale : ce Médecin judicieux a reconnu que la sécheresse des nerfs étoit la cause prochaine & essentielle des vapeurs, & que pour remédier à cette maladie, il falloit assouplir, humecter & détendre : mais, comme les nerfs sont d'une texture fort resserrée, & que dans un état d'exsiccation, ils acquièrent une rigidité & une densité extrême, il est arrivé, ainsi qu'il arrive encore, qu'une courte immersion dans l'eau, quoique répétée pendant le cours non interrompu de plusieurs mois, ne produisoit pas de grands effets. C'est d'après cette



Observation que M. Pomme s'est décidé à tenir ses malades dans l'eau pendant plusieurs heures de suite, & qu'il a laissé de courts intervalles d'un bain à l'autre. Les heureux succès qu'il a obtenus, ont justifié ses idées, & les affections vaporeuses, même les plus graves, regardées comme incurables, ont enfin cédé à sa constance. Je n'entrerai pas dans le détail de la théorie de ces maladies, je ne ferois que répéter ce qui est si bien exposé dans le *Traité des Vapeurs*. Je suis l'ami de M. Pomme; mais je le suis aussi de l'humanité, & en cette qualité, j'avouerai que si j'ai été frappé de ces nouvelles découvertes, elles ne m'ont pas cependant entraîné tout de suite. J'ai voulu voir par moi-même, & m'étant convaincu par ma propre expérience, j'ai cru devoir à mon ami le témoignage public de la bonté de sa méthode, que je regarde aujourd'hui comme seule & supérieure à toutes les autres. Puissent mes succès enhardir les Médecins timides & défilier les yeux des esprits prévenus!

*Premier cas.* La Demoiselle Bayle, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament sec & mélancholique, fut attaquée de convulsions dans le mois de Mai 1766; elle fut d'abord saignée & purgée par le Chirurgien du coin, & les convulsions cessèrent; mais elles reparurent huit jours après; elles furent plus violentes; la glotte étoit si resserrée qu'il ne passoit qu'une très-petite quantité d'air; la suffocation étoit extrême; la malade cruellement agitée ne pouvoit prononcer que des monosyllabes; l'air



renfermé dans le poumon n'en sortoit qu'avec un sifflement aigu : cet état duroit une heure environ ; il revenoit périodiquement deux fois le jour. Le même Chirurgien n'épargna pas les potions anti-hystériques, non plus que les cordiaux, parce que, disoit-il, les extrémités étoient froides dans le paroxisme, & que le pouls étoit tout-à-fait concentré. Le mal devenant toujours plus rebelle, je fus appelé dans le mois de Juillet suivant, & voulant être instruit de tout ce qui avoit précédé, j'appris que la Demoiselle Bayle ne se nourrissoit qu'avec des soupes succulentes, des viandes salées ; qu'elle prenoit journellement du café, & plusieurs fois par jour ; qu'elle passoit la plus grande partie de la nuit au travail ; que depuis long-temps elle sentoit une ardeur brûlante dans la poitrine ; que la voix étoit devenue rauque ; qu'elle avoit été fort alarmée par une maladie cruelle dont une de ses amies venoit d'être attaquée depuis peu, & que c'étoit avec le plus grand chagrin qu'elle l'avoit vue dans le plus grand danger.

D'après cet exposé, je vis une grande dissipation d'esprits animaux, un incendie général par l'effet d'un régime aussi désordonné, & enfin la sécheresse des nerfs & leur raccornissement, d'où je tirai les indications curatives ; il fallut donc rafraîchir, éteindre, humecter & détendre pour procurer un relâchement complet. Pour cet effet, je prescrivis des crèmes de riz à l'eau ; à la place du bouillon à la viande, des émulsions avec le syrop de *nymphæa* & une abondante boisson d'eau



de poulet, des lavemens rafraîchissans, & les bains tièdes. La malade exécuta ponctuellement cette ordonnance, mais sans beaucoup de fruit. Le 22 du même mois, elle essuya un nouveau paroxysme, ce qui m'autorisa à recourir aux bains froids; la malade y fut plongée le même jour; elle resta dans le bain pendant quatre heures; elle y furnagea comme dans les bains tièdes; & ce ne fut qu'au quatorzième qu'elle enfonça dans sa baignoire. La chaleur de son corps échauffoit l'eau d'une manière si sensible, qu'elle voyoit une fumée s'élever sur la baignoire, & il falloit de temps en temps y verser de l'eau froide pour appaiser cette exhalaison.

Le lendemain 23, les convulsions & l'étranglement reparurent encore avec la même force; le 24, la malade resta huit heures dans le bain, ce qui fut continué jusqu'au 30; les convulsions diminuèrent pour lors; il n'en fut pas de même de l'étranglement de la gorge, la malade n'avalait ni solide ni liquide pendant tout ce temps; les parens en étoient alarmés, & moi à mon tour, je n'étois pas fort tranquille sur les suites de cette abstinence: dans cette extrémité, j'ajoutai aux bains froids un collier de glace que je fis appliquer autour du cou, ainsi que des morceaux de glace que l'on mettoit dans la bouche de la malade. Quel prodige! dans l'instant même la *cardia* se détendit, la déglutition devint libre; mais la durée de cet enchantement fut courte; la scène changea de face; ce furent des coliques violentes qui parurent annoncer la destruction prochaine



de la machine. Je recourus aux lavemens d'eau froide, qui calmèrent ce symptôme pour faire place à l'assoupissement. Le 31 il n'y eut plus d'accidens convulsifs; le lendemain 1.<sup>er</sup> Août la région du cou éclata; demi-heure après elle éclata de nouveau & successivement six autres fois; & alors tout parut fini; & en effet, il ne se passa rien de nouveau jusqu'au 11 suivant que les convulsions repaurent & se terminèrent par un délire maniaque. Je fis continuer les bains jusqu'au 30, & pendant tout ce temps, je fis arroser la tête avec de l'eau froide, ce qui procura encore des éclats dans les jambes, les bras, les boyaux & le cou. Les nerfs se détendirent enfin; le relâchement si désiré arriva: la malade n'eut plus le courage d'entrer dans les bains; elle ne pouvoit alors se soutenir sur ses jambes; elle manqua d'appétit; je l'engageai à monter en voiture; ce remède rappela l'appétit & les forces. Je terminai enfin le traitement par le lait d'ânesse, & la Demoiselle Bayle jouit depuis d'une santé parfaite (e).

*Second cas.* La Demoiselle Savon étoit sujette depuis quatre ans à des éruptions cutanées qui reparoissoient tous les printemps; on la saigna, on la purgea chaque année, & on lui donna des bouillons incisifs. La Demoiselle Savon n'observa aucun régime; elle se nourrit d'alimens salés ou épicés; elle prit du café, elle veilla, travailla beaucoup & sa santé se déranger davantage. Au mois de Novembre 1767, elle fut enfin attaquée de

---

(e) Voyez l'Observation ci-dessus de Mademoiselle Autheman, dans le premier volume du *Traité des Vapeurs*, IV.<sup>e</sup> édition,



mouvemens convulsifs qui devinrent ensuite périodiques. Son cou s'enfla; la face se colora; les yeux rouloient dans les orbites, & reluisoient d'un éclat vif & resplendissant; les sens internes se dérangèrent; elle oublia tout à la fin du paroxisme: on l'abreuva de potions anti-hystériques; on lui donna des bouillons céphaliques, & on augmenta le mal. On m'appela enfin le 3 Février au moment de l'attaque; je proposai le bain tiède, mais je trouvai des oppositions invincibles, relativement à la rigueur de la saison. J'insistai cependant avec beaucoup de force, & on souscrivit à l'ordonnance; la malade entra dans le bain le lendemain à huit heures; elle n'en sortit qu'à midi: on lui donna une tisane émulsionnée; on la nourrit avec des crêmes de riz à l'eau; on lui donna des lavemens d'eau froide, & le soir, à l'heure du sommeil, elle prit une émulsion paregorique; le feu que la malade sentit dans l'intérieur du corps, s'éteignit en partie, &, dès ce moment, la malade ne soupira plus que pour le bain: elle y resta cinq heures de suite; elle demanda de rafraîchir l'eau; on lui obéit, &, dans peu, elle exigea qu'elle fût entièrement froide: celui-ci opéra de grands effets, néanmoins les attaques hystériques reparurent encore. Nous étions au 1.<sup>er</sup> Mars; le même traitement se prolongea jusqu'au 12, que la malade tomba dans un assoupissement léthargique. Je la fis saigner; les règles parurent & l'assoupissement cessa. Le 23, elle tomba dans le même état. J'ajoutai aux remèdes ci-dessus, la vessie remplie de glace, appliquée



sur la tête; ce topique fut renouvelé souvent; il opéra avec tant de succès, qu'après deux jours la tête fut tout-à-fait rétablie. Le 8 Avril, les bains furent discontinués; la malade se sentit foible; les yeux qui avoient toujours montré beaucoup de feu, ne donnèrent plus un éclat si vif, & le coloris du visage fut moins animé: le ventre s'ouvrit; les éruptions cutanées ne se montrèrent plus, & à la fin d'Avril la malade fut entièrement guérie.

*OBSERVATIONS sur l'usage des humectans dans les maladies spasmodiques, par M. Comte, Médecin à Aost en Dauphiné.*

ON loue, on préconise le Traité des Vapeurs; on l'attaque en même temps, & l'on forme des doutes sur la doctrine que contient cet Ouvrage. Il ne m'appartient point d'entrer en lice avec ses Adversaires; le litige décelleroit bientôt mon insuffisance, & en voulant défendre son Auteur, je fournirois peut-être des armes aux combattans. Je me bornerai donc à fournir des matériaux à ceux qui, plus courageux que moi, sauront en faire usage. Des Observations bien constatées, des expériences pratiques enfin, seront à l'abri de toute discussion: en voici un certain nombre.

Une Fille du commun, âgée de trente ans, souffroit depuis long-temps d'un gonflement douloureux aux deux mamelles, pour lequel elle avoit été saignée plusieurs fois



infructueusement, lorsqu'elle me consulta. Ce symptôme, méconnu par son Médecin, caractérisoit cependant l'affection vaporeuse; il étoit le produit du spasme de la matrice & du reflux des règles par la communication des vaisseaux de l'hypogastre avec ceux des mamelles. L'eau froide, appliquée sur les parties souffrantes, & renouvelée plusieurs fois, emporta le gonflement & les douleurs (*e*).

Le sieur Chatelan, Laboureur, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament sec, fut attaqué d'une fièvre putride compliquée de spasme; cette fièvre fut méconnue & dénaturée par la quantité de purgatifs que l'on employa pour la dompter: il survint une chaleur brûlante dans l'intérieur du corps; la langue étoit sèche & noire; les yeux enflammés; le délire, le hoquet & une tension douloureuse sur la région de l'estomac; tous ces symptômes m'obligèrent à changer le traitement: l'eau de poulet, les lavemens d'eau froide, les émulsions & les fomentations émollientes calmèrent peu-à-peu le malade, & le guérèrent ensuite, sans autre secours (*f*).

La femme de Jacques Geynet, âgée de vingt-cinq ans, fut attaquée tout-à-coup d'accidens épileptiques qui alarmèrent sa famille; mais ayant découvert le vice de la matrice par les symptômes qui se présentoient à mes yeux, je la guéris, d'après les instructions de notre

(*e*) Voyez le Traité des vapeurs, *Volume I.*

(*f*) *Ibidem*, page 281, quatrième Édition.



Auteur, avec le bain tiède & la douche d'eau froide sur la tête (*g*).

La Demoiselle Buiffon, Gouvernante chez M. le comte d'Aost, âgée de trente-cinq ans, enceinte de sept mois, fut attaquée, le 1.<sup>er</sup> juin 1764, d'une perte de sang; le 8, la perte fut plus forte; & le 9, elle fut si considérable, qu'elle procura l'accouchement: le cordon ombilical se présenta d'abord; il parut gangréné; l'odeur des pertes étoit cadavéreuse; les défaillances étoient continuelles; les forces abattues, ce qui annonçoit un danger évident. La fièvre parut alors: les mouvemens convulsifs se mirent de la partie; le ventre se tendit & les vidanges se supprimèrent. Mes indications furent donc d'attaquer les spasmes, en relâchant les tuyaux de la matrice & de toutes les parties du bassin. Pour me procurer cet effet, j'employai les fomentations émollientes, les injections dans la matrice & l'eau de poulet pour boisson: ces remèdes agirent d'abord avec succès, puisqu'ils rappelèrent les vidanges. On appela un autre Médecin qui, alarmé par l'odeur des pertes, accusa la gangrène, & rejeta ces remèdes pour y substituer le quinquina; mais celui-ci réveilla les spasmes, & il fallut bien vite revenir aux relâchans, & dans l'espace d'un mois tout fut entièrement rétabli (*h*).

Madame Beaudran, âgée de trente ans, accoucha heureusement le 10 juillet 1764; le 15, les vidanges

---

(*g*) Voyez le Traité des vapeurs, Volume I, page 123.

(*h*) *Ibidem*, page 410.



se supprimèrent, & leur reflux sur le cerveau procura le délire. Je fus appelé avec un autre Médecin pour secourir cette accouchée ; je proposai le bain comme le seul spécifique ; mais mon avis fut rejeté ; on débuta par une saignée au pied, après laquelle on donna l'hypécacuanha ; & non content d'avoir excité par ce remède de plus grandes irritations qui augmentèrent le délire, on donna des anti-hystériques que l'on fit avaler de gré ou de force, jusqu'à ce que l'estomac les rejetât tout-à-fait. La malade devint alors furieuse ; elle s'arrachoit les cheveux, se jetoit sur tous ceux qui l'entouroient pour les mordre, ce qui fit croire à plusieurs qu'elle étoit hydrophobe ; mon Confrère en fût si déconcerté qu'il abandonna la malade à mes soins. Le bain froid devint alors notre unique remède, relativement à l'extrême raréfaction des liqueurs ; la malade y fut détenue par force : on renouvela plusieurs fois la froidure de l'eau dans l'espace de deux heures qu'elle y resta pour la première fois. On appliqua sur la tête des serviettes trempées dans l'eau froide ; ces remèdes agirent avec tant d'efficacité, qu'on en continua l'usage jusqu'à parfaite guérison (i).

Je laisse aux Antagonistes de la méthode aqueuse le soin de réfléchir sur ces Observations. Ma reconnoissance envers son Auteur est le premier motif qui m'engage à les publier ; le second, non moins intéressant, est le desir de soulager l'Humanité, en invitant mes Confrères à m'imiter en pareille circonstance.

---

(i) Voyez le Traité des vapeurs, Volume I, p. 128.



*LETTRE de M. Destrées, Médecin à Châteaudun  
en Beauce, sur quelques affections nerveuses,  
guéries par les remèdes humectans.*

T O U J O U R S prêt à abjurer mes anciens principes depuis que j'ai adopté les vôtres pour le traitement des maladies nerveuses, je m'impose le devoir de vous en renouveler, Monsieur, publiquement l'aveu, comme un tribut de ma reconnoissance & du desir que j'ai de concourir avec vous au soulagement des Humains. Puisse mon exemple entraîner avec lui le suffrage de ceux qui résistent encore aux efforts que vous ne cessez de faire pour les convaincre ! Voici des faits sur lesquels ils n'auront rien à répondre.

M. Dugort, Commissaire des guerres, fut attaqué d'une fièvre intermittente compliquée de spasme. Le Chirurgien la méconnut entièrement, & la traita avec les remèdes usités, & ces remèdes attirèrent les symptômes les plus effrayans sans en excepter ceux de la fièvre maligne. Le malade touchoit déjà au terme le plus funeste quand je fus appelé ; les seuls humectans que je substituai aux purgatifs, eurent tant de succès, qu'en peu de jours ils réparèrent le mal qu'on avoit fait. J'employai ensuite le quinquina sous les auspices d'une copieuse boisson d'eau froide, & le malade se rétablit entièrement.

M. Corrigoux, Receveur de l'abbaye de Saint-Avire,



âgé de soixante ans, homme méditatif & fort mélancolique, fut menacé d'une hydropisie de poitrine, que l'enflure des pieds & des mains, jointe à la suffocation, caractérisoit parfaitement ; mais, à travers tous ces symptômes, on ne pouvoit méconnoître le spasme des nerfs & même l'érétisme. Ce fut en conséquence que je me décidai à supprimer tous les diurétiques chauds dont le malade faisoit usage, &c. pour leur substituer le petit-lait nitré : le malade en fit sa boisson ordinaire, & il guérit en peu de temps (k).

Madame la Marquise d\*\*\*, livrée depuis longues années à tous les Empiriques dont la Capitale abonde, vint enfin dans ce pays pour mettre trêve aux remèdes & pour y respirer un meilleur air. Madame de B\*\*\* étoit vaporeuse invétérée ; elle étoit maigre, bouffie, pâle ; elle étoit tourmentée par les vents & par des coliques violentes : elle me parut enfin menacée de la tympanite, si cette maladie n'étoit pas déjà formée. Tel fut l'effet d'une grande quantité de purgatifs & autres remèdes de cette espèce dont elle avoit fait usage ; il fallut donc changer le traitement : ce fut le petit-lait clarifié dont la malade fit, dès ce moment, sa boisson ordinaire qui calma les douleurs & les enflures ; le lait d'ânesse qu'elle prit ensuite pendant un an, acheva de la rétablir. J'ai actuellement sous mes yeux une Dame de

---

(k) Voyez le Traité des vapeurs, page 351, au chapitre de la Leucophlegmatie compliquée.



Châteaudun, & deux Demoiselles qui imitent d'assez près la demoiselle Majot & la femme du Procureur d'Arles, citées dans votre Ouvrage (1). L'amendement qu'elles éprouvent aujourd'hui par votre traitement, me fait espérer d'en tirer parti, & c'est à vous à qui elles seront redevables de la vie. Voilà, Monsieur, des titres de reconnoissance ; l'Humanité vous devra toujours plus à mesure que votre système vous fera de nouveaux partisans.

*OBSERVATIONS sur les effets de l'eau froide & de la glace dans les maladies spasmodiques, par M. Regnard, Médecin à la Fère.*

*Hippocrates, convulsiones frigidâ copiosè effusâ, levare & dolorem solvi monuit. Voyez Vanswieten, t. III, p. 181.*

DEPUIS Hippocrate jusqu'à nous, on a toujours regardé les corps froids, appliqués extérieurement, comme répercussifs, & c'est avec succès que l'on emploie tous les jours l'eau froide, la glace & la neige, dans les extensions, les entorses, les luxations, &c. Ces différens topiques rétrécissent en pareil cas les vaisseaux, empêchent l'extravasation des sucs, & préviennent ainsi l'enflure ; mais dans ceux, dont il est ici question (le spasme), ils agissent en condensant les liqueurs trop raréfiées, ainsi que l'air qui est contenu dans les vaisseaux.

---

(1) Voyez le Traité des vapeurs, pages 70 & 99.



Dans le temps d'Hippocrate, on se servoit déjà de ces différens moyens de guérir; on les employoit même dans les maladies aiguës. Cette pratique n'est donc pas nouvelle; mais nous devons à M. Pomme de l'avoir renouvelée: on doit, en effet, à ce Médecin de nous l'avoir fait connoître; il reste encore à persuader quelques esprits mal intentionnés ou prévenus contre cette méthode salutaire; les raisonnemens les plus solides détruisent rarement les préjugés; c'est l'ouvrage de l'expérience & des faits. Je pourrois en citer bon nombre; car que n'aurois-je pas à dire si je voulois m'étendre sur l'efficacité de ces remèdes dans tous les cas de spasme, de convulsions, & dans les attaques de l'affection hystérique & hypocondriaque? Mais je me borne à deux Observations, lesquelles nous prouvent que tous ces accidens sont causés le plus souvent par la raréfaction des humeurs & de l'air, autant que par la tension démesurée des nerfs. On voit, en effet, que l'application subite d'un corps froid sur la peau, & particulièrement sur la partie malade, rappelle à l'instant l'équilibre, & rétablit l'ordre dans la circulation des esprits animaux; un moment auparavant, le malade, livré à toutes sortes de douleurs, d'agitations & de secousses violentes, paroïssoit privé de toutes les facultés de l'ame: le désordre étoit universel, continu, effrayant; on applique sur la peau un topique froid ou à la glace, le patient cesse de se tourmenter; aussitôt il reprend ses sens, voit, entend & raisonne. Il sembleroit que l'endroit, touché par le



corps froid, devient dans le moment une espèce de *sensorium commune*, où se porte tout le sentiment. M. Whit, dans son *Traité sur les maladies des nerfs*, ne s'éloigne pas de cette façon de penser, quand il dit, à l'occasion des bains froids, *que rien ne fortifie plus sensiblement le système nerveux que les bains froids*. Car, quoique l'eau n'agisse immédiatement que sur les nerfs & les vaisseaux cutanés, cependant sa vertu fortifiante se communique par sympathie jusqu'aux parties les plus intérieures. D'ailleurs, on n'est pas trop d'accord sur le siège du *sensorium commune*. M. de Buffon le place avec M. de la Caze, dans le diaphragme ou dans les nerfs des sens, & dans les membranes de la tête; pourquoi n'existeroit-il pas dans tout autre endroit, & particulièrement dans ceux où se porteroient avec plus d'abondance & de célérité les esprits animaux, & où la sensation seroit plus exquise? Comme cela arrive au moment de l'application de la glace sur un endroit quelconque, les esprits animaux, dont le cours étoit dérégulé & impétueux, se portent subitement vers cet endroit, attirés par une impression vive, & le calme reparoit (*m*).

Il n'est guère possible d'expliquer autrement la manière d'agir des corps froids appliqués extérieurement. Je laisse à d'autres le soin d'établir des hypothèses; pour moi,

---

(*m*) « Telle est l'action des anti-spasmodiques; c'est-à-dire, qu'ils agissent dans une partie aux dépens d'une autre, ou bien au profit d'une autre; & *vice versa*. L'eau froide & la glace seront donc préférées à l'avenir à tous les anti-spasmodiques connus. »



je m'en tiens à cette théorie, à l'appui de laquelle l'expérience vient tous les jours. Je ne citerai que deux faits en sa faveur, d'autant plus que le livre de M. Pomme & le Journal de Médecine en sont pleins.

La jeune épouse de Louis Clotin ressentait depuis huit mois des douleurs très-aiguës à la tête, qui la privaient des mouvemens de cette partie & du cou; les yeux même se mouvoient dans l'orbite avec douleur: elle marchait courbée; le sommeil avait entièrement disparu: la maigreur étoit extrême, & toutes les facultés de l'ame en étoient affoiblies; je crus reconnoître à travers tous ces symptômes, le clou hystérique. J'ordonnai en conséquence d'appliquer sur la tête, de la jusquiame verte pilée & des serviettes trempées dans l'eau froide. On donna pour boisson une infusion céphalique froide; les lavemens d'eau étoient aussi froids ou presque froids. Quand la malade eut fait usage pendant dix jours de ces remèdes, elle fut délivrée de ses douleurs; elle recouvra ses facultés, & en continuant, elle reprit un embonpoint qu'elle ne connoissoit pas: elle devint grosse; elle accoucha heureusement, & depuis elle jouit de la plus belle santé.

Madame Rillart, de la ville de Laon, âgée de vingt-huit ans, étant en couche, éprouva toutes sortes d'accidens de cette espèce. Son Accoucheur ne prescrivit aucun remède, parce qu'il ne trouvoit aucune indication à remplir, & en effet, tout étoit dans l'ordre, relativement à ses couches; les vidanges continuoient de couler,



& le sein de se désemplir : la malade sembloit recouvrer ses forces , puisqu'elle marchoit dans son appartement , faisoit les honneurs de sa maison , lorsque tout-à-coup les vidanges se supprimèrent , & de-là tous les accidens que je vais décrire. Elle fut saisie d'une hémiplégie du côté gauche , laquelle fut précédée par des mouvemens convulsifs de la première force ; son Médecin ordinaire ( M. Labrosse ) , la fit saigner du pied , mais inutilement : la malade ne pouvoit déjà plus avaler ; à peine pouvoit-elle articuler quelques mots , lorsque je fus appelé : l'emploi des remèdes internes devenant tout-à-fait impossible , il fallut se replier ailleurs ; nous convinmes alors , M. Labrosse & moi , de faire usage des bains ; on disposa aussitôt un bain tiède , peut-être fut-il trop chaud ; la malade y entra trente-fix heures après l'attaque de paralysie : mais elle n'y resta pas un demi-quart-d'heure tranquille ; les agitations , les secouffes & les mouvemens convulsifs devinrent encore plus violens. La cause de tant de désordres étoit connue ; il y avoit évidemment une matière laiteuse retenue dans la masse des humeurs qui picotoit les nerfs , & qui s'étoit sur-tout portée dans le cerveau , & les bains tièdes , quoique salutaires dans cette circonstance , nous parurent insuffisans. Dans cette vue , nous fîmes pratiquer un cautère au *sinciput* , à l'endroit de la fontanelle ; on donna la préférence à la pierre infernale : elle fut effectivement appliquée , lorsque la malade étoit dans le bain ; mais les accidens étant devenus beaucoup plus forts , on fut forcé de sortir la



malade du bain, & nous la vîmes apoplectique : les lavemens irritans, les frictions sèches & spiritueuses, les huiles, les sels volatils, tout fut employé inutilement. On fit une saignée à l'artère temporale qui parut faire du bien, sans cependant nous donner plus d'espérance de sauver la malade ; les symptômes les plus terribles se succédoient les uns aux autres ; tantôt c'étoit la frénésie, tantôt l'assoupissement léthargique, & cette tragique scène dura pendant six jours. Dans cette perplexité, nous recourûmes aux anti-phlogistiques, aux humectans & à l'eau froide : nous conseillâmes en même-temps d'attirer le lait au sein par la succion : tous les topiques froids alloient aussi être mis en usage, lorsqu'on vint nous prier de consulter avec un troisième Médecin de Laon. Celui-ci plaïda en faveur des remèdes nervins & spiritueux qui nous avoient déjà si mal réussi ; il ne connoissoit pas, nous dit-il, la pratique de M. Pomme, encore moins son Ouvrage & toutes les Observations publiées en faveur des humectans, ainsi que des topiques froids dans tous les cas de l'hystéricité. Les faits les mieux attestés, les raisonnemens les plus solides ne purent le convaincre ; il tenta, malgré nous & à plusieurs reprises, de faire avaler à la malade quelques gouttes d'*éther vitriolique* : il fit appliquer sur l'estomac un écusson composé de plusieurs drogues chaudes ; il conseilla de frotter la tête avec du baume de Fioraventi ; enfin, il n'auroit pas tenu à lui que la malade n'avalât, à notre insu, la plus forte dose d'un élixir des plus spiritueux : mais la famille s'y



opposa, & nous délivra de cet adjoint. Nous voyant libres alors d'opérer à notre gré, nous fîmes appliquer sur la tête qui avoit été rasée pour y appliquer le funeste cautère, une vessie remplie d'eau froide, que l'on renouvela souvent: ce topique ne fit pas grand effet, ce qui nous détermina à nous servir de la glace; non-seulement on en appliqua sur la tête, mais encore on en introduisit de force des morceaux dans la bouche dans le temps d'un accès de convulsion. Chose singulière! j'ai presque dit, o prodige! l'accès cessa subitement. La malade reprit ses sens aussitôt; elle demanda à boire. Depuis ce moment, le mieux fut toujours en augmentant; néanmoins les convulsions reparoissoient irrégulièrement, mais elles étoient moins fortes. Notre Accouchée, qui étoit alors au vingt-deuxième jour de sa couche, avoit une si grande confiance à ce remède, qu'aux moindres apparences de douleur ou de convulsion, elle l'appeloit à son secours: elle s'en servit en effet jusqu'à la cessation de tous les symptômes hystériques.

Ne pourroit-on pas regarder la langue chez cette Dame, comme un *sensorium commune*, où se portoient les esprits animaux avec affluence au moment de l'impression du froid glacial sur cette partie? Quoi qu'il en soit, on profita de bons intervalles entre chaque attaque pour administrer les remèdes convenables & spécifiques; ce fut le bain froid & les boissons délayantes & rafraîchissantes qui réussirent parfaitement.



*OBSERVATION sur une Affection hystérique, par M. Mercadier, Chirurgien de Paris, insérée dans le Journal de Médecine, mois d'Août 1765.*

LE sujet de l'Observation que j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, est une fille hystérique qui a passé environ six mois sans prendre presque aucune nourriture, & sans prononcer aucune parole. Ce phénomène, direz-vous, quoique très-extraordinaire, n'est pas nouveau, puisque dans un des Journaux des Savans de l'année 1688, on lit l'Observation d'une fille qui fut trente-cinq semaines dans le même état, & qui cependant a vécu long-temps après. Michelloti, dans ses Ouvrages, en rapporte encore un semblable. Le Journal de Verdun (Mars 1760), cite une femme qui ne vouloit ni boire ni manger devant personne, & qui a resté dix-sept ans dans cet état. Votre Journal en fournit même plus d'un exemple; mais comme celle-ci a été accompagnée de bien des circonstances qui semblent la distinguer des autres, je me persuade qu'elle pourra devenir intéressante; c'est pourquoi je me fais un devoir de la publier.

La demoiselle L \* \*, âgée de vingt-trois ans, jouissant d'une parfaite santé, n'ayant eu en sa vie d'autre maladie que la petite vérole, d'un caractère sombre & mélancolique, tomba vers la fin de Décembre 1759 dans une espèce d'imbécillité; elle versoit continuellement des larmes, comme une personne qui seroit affectée d'un



grand chagrin, & passa plusieurs jours sans prendre aucun aliment tant solide que liquide. Ses parens, alarmés sur son état, firent tous leurs efforts pour découvrir la cause de ce chagrin apparent; mais leurs recherches furent inutiles; elle s'obstina à garder le silence. Il est très-vraisemblable qu'elle en ignoroit elle-même la cause, la triste suite de la maladie en est la preuve. Dans ces circonstances, on me pria de voir cette Demoiselle. Son poulx étoit très-régulier, son embonpoint toujours le même. Son sommeil étoit naturel; mais, à son réveil, les pleurs recommençoient comme la veille. Après bien des questions auxquelles elle ne répondit point, je m'informai de ses évacuations périodiques, & j'appris qu'elles étoient dans l'ordre naturel. Ne trouvant aucune chose qui pût exiger des remèdes décisifs, je conseillai de lui donner une légère infusion de safran, puisqu'elle avoit moins d'horreur pour la boisson que pour tout autre aliment, afin d'aider la Nature dans cette évacuation, qui n'avoit jamais été auparavant supprimée ni retardée d'un seul jour. En effet, après deux jours d'usage de ce remède, les règles parurent avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Sans doute que ce retard ne provenoit que du prétendu chagrin dont son esprit étoit affecté, puisqu'à la seule apparition des règles les larmes, qui avoient coulé pendant près de quinze jours, cessèrent sur le champ, & la malade reprit ses occupations vers le commencement de Janvier 1760.

Cette tranquillité apparente ne dura pas long-temps.

Vers



Vers la fin du même mois, les règles reparurent, & avec elles, les larmes & les gémissemens. On lui fit des questions toujours inutiles; car elle ne parloit que par monosyllabes. Après les règles, qui ne furent pas si abondantes que le mois précédent, les larmes parurent se calmer. Dans le peu de paroles qu'elle prononçoit, on s'apercevoit qu'elle déraisonnoit un peu. Elle resta dix jours dans ce second période de la maladie, pendant lesquels elle essuya plusieurs foibleffes qui nous alarmèrent. Cela ne paroîtra pas étonnant, quand on saura que la malade ne prenoit pour toute nourriture qu'un peu de tisane ou de bouillon. Elle n'a eu d'autres évacuâtions pendant ce temps-là que celles des urines.

Enfin, vers le milieu du mois de Février, dix jours après la cessation du second période de sa maladie, la malade tomba dans un assoupissement léthargique. Elle ne verfoit plus aucune larme, ne prenoit aucune nourriture, ne prononçoit aucune parole. Les excrétiions furent totalement supprimées; les règles disparurent; les yeux étoient fermés, la tête penchoit sur la poitrine, sans qu'on pût la lui faire relever. Son pouls étoit cependant dans le même état qu'auparavant. A l'inspection du visage, on soupçonnoit qu'elle souffroit beaucoup. Les parens, plus touchés de ce triste état qu'ils ne l'avoient encore été, consultèrent un Médecin qui, après s'être informé de ce qui avoit précédé, convint de la singularité



de la maladie sans la caractériser (*n*) ; mais faisant consister la principale cause dans l'embarras du cerveau, il proposa les saignées du pied & du bras, qui ne furent pas exécutées, attendu les foibleesses qui survenoient après l'ouverture de la veine. Il proposa ensuite des boissons aiguës, mais inutilement, à cause de la difficulté insurmontable de faire avaler une seule goutte de liquide. Après toutes ces tentatives, on parvint à lui faire prendre un lavement purgatif qu'elle garda six heures, après lesquelles il procura une évacuation considérable de matières noires & liquides ; elle mangea alors avec une avidité surprenante. Deux heures après elle retomba dans son premier état. Le lendemain on tenta un second lavement, dans l'espérance qu'il procureroit le même effet ; mais, malgré tous les efforts, on ne put jamais en venir à bout. On lui présenta à manger, elle le refusa. Dans ces circonstances, on proposa les demi-bains tièdes, pour passer ensuite aux bains entiers ; ce qui fut exécuté. La malade resta trois heures dans le bain, où on la tenoit de force. Après quinze jours d'usage de ces bains, il ne parut pas que la malade fût mieux ; mais, au contraire, elle étoit plus mal qu'auparavant. Le Médecin se retira.

Depuis cette époque, six semaines s'écoulèrent, durant

---

(*n*) « Ne pas reconnoître ici l'hystéricité la plus parfaite, & » paroître surpris de la bizarrerie des symptômes qui la caractérisoient » chez la Demoiselle en question, c'est nous donner une idée peu favorable du Médecin consulté. »



lequel temps la malade ne prononça pas une parole. Sa nourriture fut du pain trempé dans du lait, ce qui n'arrivoit que deux ou trois fois, & sa boisson une eau rougie très-légère. On la faisoit promener dans sa chambre; il falloit la soutenir, ayant toujours sa tête penchée sur sa poitrine. A l'égard du sommeil, on ignore si elle en prenoit, parce qu'elle avoit toujours les yeux fermés. Il n'étoit pas possible aussi de savoir l'état de son pouls, puisqu'elle retiroit le bras toutes les fois qu'on vouloit le lui prendre. Dans cet état désespéré, la famille se détermina à l'envoyer à l'Hôtel-Dieu, (asyle où se trouvent plus communément tous les secours, qui, dans le particulier, constituent dans d'énormes dépenses) & ce fut au commencement d'Avril de la même année 1760 (o).

Les circonstances de cette maladie ne parurent pas moins surprenantes aux habiles Médecins de cette Maison; ils employèrent donc tout ce qu'ils crurent capable de la détruire, &, malgré les saignées réitérées du bras & du pied, celle de la jugulaire, malgré l'application continue des vésicatoires, pendant près de deux mois, & les remèdes internes qu'on employa sous différentes formes, elle resta toujours dans le même état (p). Dans

---

(o) « Disons mieux : Asyle de ces malheureuses victimes, dont tous les Hôpitaux du royaume se trouvent aujourd'hui surchargés, « à la honte des Médecins & de l'Art. »

(p) « On voit par ce traitement que ceux-ci ne connoissoient pas davantage cette maladie en 1760; & il eût été bien avantageux pour cette pauvre infortunée, que les Médecins de l'Hôtel-« Dieu eussent pensé aussi sagement que le premier; c'est-à-dire, «



le courant du mois de Mai, on s'aperçut par hasard qu'elle craignoit beaucoup l'eau froide, on la baigna dans l'eau froide; ce remède parut réussir; mais ne paroissant pas suffisant, on la coucha à nu sur le carreau, & on l'arrosa avec de l'eau très-froide sortant du robinet. On répéta plusieurs fois cette douche, & l'on parvint à la remettre dans son premier état de santé, au commencement de Juin de la même année (q). Quelques jours après elle revint dans sa famille; elle y fut attaquée d'une éruption cutanée qui, suivant toutes les apparences, contribua beaucoup à sa parfaite guérison. Depuis ce temps-là, elle s'est très-bien portée; elle s'est mariée, &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle ne se rappelle pas la moindre circonstance de sa maladie.

Dans le même Journal de Médecine, *Octobre 1766*, page 331, on lit l'Observation suivante, rapportée par M. Gauthier, Chirurgien à Versailles.

Lorsque la Maison du Roi eut ordre, en 1761, de retourner de Westphalie en France, elle campa entre le Rhin & Burick. C'est-là où je fus appelé pour secourir

---

» que, ne connoissant pas plus que lui la véritable cause du mal,  
 » ils eussent abandonné la malade à son malheureux sort: on lui  
 » eût épargné par-là toutes les cruautés que cette continuelle appli-  
 » cation des vésicatoires nous représente, & qu'on ne peut imaginer  
 sans frémir. »

(q) « Il a fallu enfin que le hasard, l'instinct ou la Nature,  
 » découvrirent un spécifique qui nous coûte tant à préconiser  
 » aujourd'hui & à faire adopter à ceux même que nous rendons  
 journellement les témoins de ses puissans effets. »



la femme d'un Vivandier qui se mouroit par une hémorragie utérine des plus considérables, accompagnée de spasme & de mouvemens convulsifs, suite des fatigues que nous avions essuyées. On avoit déjà recouru aux cordiaux, & on alloit passer à de plus forts, lorsque je vins tout-à-coup pour empêcher de se servir davantage de ces remèdes, auxquels je substituai l'eau froide, que je savois être le seul spécifique en pareil cas. Je fis en conséquence envelopper cette femme mourante dans un drap trempé dans l'eau froide. Ce remède opéra avec un si prompt succès, que l'hémorragie cessa d'abord, ainsi que les mouvemens convulsifs, & , ce même jour, cette femme fut en état de poursuivre la route. Je laisse aux antagonistes de la nouvelle méthode d'attaquer les spasmes, nous dit M. Gauthier, le soin de réfléchir sur cette expérience.

M. Feuillerade, Médecin à Damason en Guyenne, raconte encore dans le même Journal, *Août 1768*, qu'un Vigneron fut attaqué de mouvemens convulsifs dans les bras & dans les jambes avec un spasme cinique qui faisoit horreur, pour lequel on avoit déjà employé plusieurs saignées & nombre de purgatifs fort inutilement. Appelé auprès du malade à cette époque, il ordonna de lui raser la tête, & de lui appliquer des serviettes trempées dans l'eau froide; ce remède réussit si promptement, qu'à la troisième application les mouvemens convulsifs cessèrent, & le malade reprit tous ses sens. M. Feuillerade finit son récit par dire qu'il est partisan du système.



de M. Pomme, mais qu'il ne croit pas au racornissement des nerfs, à quoi je répondrai que, s'il a employé l'eau froide en pareille circonstance, ça été sans doute dans l'intention de condenser les liqueurs trop raréfiées, de ranger ainsi les fluides dans leur circulation & sur-tout les esprits animaux, ce qui a amené la détente de la fibre. C'est d'après cette théorie que son remède a agi, & c'est sous ce même point de vue que je l'emploie moi-même avec succès dans tous les cas où la raréfaction des liqueurs domine sur la tension des solides. Si M. Feuillerade a jugé ainsi son malade, on peut dire qu'il a appliqué le remède avec connoissance de cause, & alors doit-il faire parade de son incrédulité au sujet du racornissement des nerfs !

*OBSERVATIONS sur l'usage des Humectans dans les maladies spasmodiques, par M. Delabrousse, Médecin de Montpellier, de l'Académie royale des Sciences de la même ville.*

LA Médecine fait tous les jours de nouveaux progrès ; l'expérience les découvre, la théorie les éclaire & la pratique en forme des règles : c'est ainsi que toutes les Sciences se sont perfectionnées, & que ceux qui les ont ennoblies par leurs découvertes, se sont couverts d'une immortelle gloire. Nous devons au zèle de M. Pomme une nouvelle méthode de traiter cette espèce de maladie qu'on nomme vulgairement *Vapeurs*.



Les observations sur lesquelles il fonde son système m'ont paru si curieuses & si intéressantes , qu'elles m'ont engagé à l'adopter. Les faits suivans en sont le fruit.

Un Laboureur, âgé de quarante ans, d'un tempérament sec & atrabilaire, étoit tourmenté depuis six ans, d'une douleur vive dans l'épigastre, qui s'étendoit sur les fausses-côtes, sur la poitrine & sur la tête. Il fut saigné, purgé plusieurs fois; il prit des aposèmes, des opiat & autres drogues de cette espèce, & le tout sans succès. Un Médecin d'Avignon l'envoya ensuite aux Eaux thermales de Saint-Laurent, d'où il revint encore plus malade; c'est alors que je fus consulté. Ayant d'abord jugé par son récit qu'il étoit hypocondriaque, je le condamnai au bain tiède; de celui-ci il passa au bain de rivière qui le guérit parfaitement.

M. l'abbé Bermond, âgé de soixante ans, est frappé d'apoplexie en Mai 1765; il est paralytique du côté gauche, avec contraction des muscles. M. Bermond est hypocondriaque; il est maigre, sec & décharné; il est tourmenté par les vents; il ne dort point: néanmoins on le saigne plusieurs fois, & on le purge de même. Il est enfin condamné à partir pour Balaruc pour y boire les eaux & y prendre les bains: mais au troisième jour de la boisson la fièvre paroît & tous les symptômes spasmodiques augmentent; on calme la violence de cette fièvre avec l'eau de poulet, les lavemens rafraîchissans, & on ramène le malade chez lui; la fièvre se soutient plusieurs jours dans le même état; elle prend ensuite le caractère de la fièvre



lente ; la diarrhée colliquative survient : les crachats sont purulens ; le malade meurt trois mois après : son corps fut réduit par le marasme au poids de quarante livres. C'est ici le lieu de rappeler le sage pronostic de M. Pomme sur les effets des eaux de Balaruc, & de publier une seconde fois, avec M. Leroy, les précautions que ce remède exige dans son emploi. Nous dirons donc après lui : *Ad hoc autem auxilii genus non facile venias cum homine qui aut podagrus sit, aut lue laboret venerea, aut epilepsiæ obnoxius, aut passione laboret hypocondriacâ & hystericâ* (r).

La femme d'un Maréchal est attaquée d'une hémorragie utérine avec des coliques violentes, auxquelles succèdent la suffocation, des syncopes fréquentes & le clou hystérique ; on lui donne des cordiaux, des anti-hystériques : les nerfs se contractent par l'effet de ces remèdes ; ils forment une courbure sur les phalanges des doigts des mains & des pieds : le racornissement se montre enfin dans la dernière évidence. Je fais prendre à la malade des lavemens d'eau froide ; je la livre à l'eau de poulet à la glace pour tout remède : la perte cesse à mesure que la raréfaction interne s'apaise : les bains tièdes achèvent la guérison.

La femme d'un Meunier, enceinte de cinq mois, est attaquée de la fièvre tierce ; elle est saignée & purgée plusieurs fois ; elle prend du quinquina jusqu'à l'excès,

---

(r) Caroli Leroy, *de aquâ min. naturâ & usu*, page 26.



sans fixer cette fièvre : elle arrive ainsi jusqu'au huitième mois de sa grossesse , auquel temps elle accouche sans douleur d'un enfant mort , & ce fut dans le froid de la fièvre : la chaleur qui survient est forte ; la malade ressent , dit - elle , un feu intérieur qui la consume , le délire paroît , la langue est sèche , la soif est des plus ardentes , le pouls est convulsif , & il ne paroît point de vidanges. J'arrive au moment où l'on va la saigner du pied ; je m'y oppose , attendu l'état d'appauvrissement où je vois réduite cette malheureuse femme. J'ordonne des lavemens d'eau froide , l'eau de poulet à la glace ; je fais appliquer sur le ventre des fomentations émollientes tièdes , & le troisième jour de ce traitement , les vidanges reparoissent : le feu des entrailles est apaisé ; cet écoulement salutaire devient si abondant , qu'il emporte la fièvre. Les mamelles se désenflent , la Nature obéit enfin , & ce n'est pas sans surprise que l'on voit une maladie des plus graves céder à des remèdes si doux.

La Femme du sieur Germain accouche le 2 Juillet 1766 , & se voit sans secours. Une Femme du voisinage fait les fonctions d'accoucheuse pour la première fois , & n'étant pas au fait de cette manœuvre , elle laisse échapper le cordon après l'avoir déchiré. La fièvre survient à ce cruel accident ; quelques heures après , la malade tombe dans un assoupissement léthargique , auquel succèdent bientôt des mouvemens convulsifs. L'hémorragie est des plus considérables ; le ventre est tendu : on



court chez moi parce que la femme se meurt. Que faire en pareille circonstance ! J'ai recours au pédiluve froid dans la vue de suspendre d'abord l'hémorragie, & ce remède réussit ; après quoi je prescris le bain tiède : celui-ci opère si merveilleusement, que l'arrière-faix se détache ; les vidanges coulèrent ensuite paisiblement, & la malade se rétablit tout-à-fait.

Que les Antagonistes de M. Pomme s'élèvent tant qu'ils voudront contre les Observations journalières qui publient la bonté de sa méthode, leurs efforts seront toujours impuissans. Je confesse ici publiquement les maux que j'ai procurés moi-même en me conformant à l'ancienne pratique, tandis qu'aujourd'hui je ne compte que des succès.

*OBSERVATION sur l'usage des Humectans dans une maladie convulsive, par M. Pamard, Chirurgien à Avignon, de l'Académie royale de Chirurgie, &c.*

LES maladies convulsives en ont imposé de tous les temps aux Chirurgiens les plus habiles, & il seroit inutile de cacher que ces maladies ne seroient pas si communes si l'on avoit connu la véritable cause qui les procure. Entraînés jusqu'ici par la diversité d'opinions, autant que par la bizarrerie de leurs symptômes, nous avons inutilement cherché des moyens curatifs assurés, & c'est dans cette incertitude que nous avons commis tant de fautes.



C'est d'après l'aveu de celles que j'ai commises moi-même dans le cours de mes opérations où j'ai si souvent rencontré cette complication nerveuse, que je viens publier les heureux effets de la nouvelle méthode de les traiter. L'insuffisance des remèdes communs, dont le malade, qui fera le sujet de cette Observation, avoit fait usage, mise en parallèle avec ceux qui ont si bien réussi, prouvera toujours plus la nécessité de nous ranger sous les loix du généreux Auteur à qui nous en sommes redevables.

M. Boin, Secrétaire de l'Intendance de Lyon, d'un tempérament sec & mélancolique, tombe en syncope; on le déclare apoplectique; on le saigne; on lui donne l'émétique; on emploie des spiritueux dont on fait des frictions sur la tête, & tous ces remèdes augmentent les symptômes; le malade reste enfin dans un état de stupeur, auquel succède bientôt un état tout contraire. Ses nerfs se roidissent, ils deviennent extrêmement sensibles aux impressions du froid & du chaud, la lumière procure des douleurs dans l'orbite, les objets paroissent doubles, les yeux se tournent du côté du nez, le malade devient louche, la paupière supérieure s'affaïsse ensuite, ce qui caractérise l'évétisme de cet organe que l'on méconnoît encore, puisqu'on emploie des remèdes de l'espèce de ceux qui l'avoient produit; c'est un large vésicatoire que l'on applique sur les épaules; les sucs, devenus toujours plus âcres, sont alors déterminés sur les parties; ils forment deux tumeurs phlegmonneuses



qui abcèdent & en imposent jusqu'au point que l'on annonce la guérison; mais, plus la suppuration est abondante, plus le strabisme fait des progrès. Tel étoit l'état de M. Boin, lorsque je le vis à Lyon, où j'avois été appelé pour faire l'opération de la cataracte.

A cet aspect, il ne me fut pas difficile de juger que l'érétisme des nerfs étoit la seule cause à combattre. Le strabisme, accompagné de douleurs dans l'orbite, en étoit le vrai symptôme. L'affaïssement de la paupière, qui en imposoit à plusieurs, ne me parut pas contradictoire avec mon opinion. Instruit par les leçons journalières de l'Auteur cité, que les humectans étoient les seuls remèdes capables de détruire le spasme & cette foule de symptômes qui en dépendent, & convaincu par ma propre expérience, je prescrivis l'eau de poulet & le bain tiède. Je substituai à une nourriture des plus échauffantes, les crèmes de riz à l'eau & les alimens les plus doux. Le quatrième jour de ce régime, la paupière affaïssée se releva; le malade satisfait & plus docile se soumit alors aux bains froids, dans lesquels il resta journellement pendant trois heures. Celui-ci agit avec plus d'efficacité. La sensation douloureuse de la rétine fut moindre; les deux prunelles devinrent parallèles peu-à-peu, l'impression des objets fut moins sensible, le strabisme en un mot cessa; & ce fut après cette détente qu'une diarrhée bilieuse (effet ordinaire de ce traitement) parut avec un caractère vraiment critique; on purgea à cette époque: mais après mon départ, malgré la défense expresse que j'en avois faite, on



suspendit l'usage des bains ; on donna des bouillons altérans , & les symptômes reparurent. Il fallut par conséquent revenir aux mêmes remèdes ; on me promit sincèrement de ne plus écouter que mes conseils , & le malade guérit une seconde fois.

Je compte déjà plus d'une Observation de cette espèce dans des cas Chirurgicaux compliqués de spasme , & ces Observations plaident toutes en faveur des humectans sans l'alliage d'aucun remède anti-spasmodique ; je m'empresserois de les publier si je les croyois nécessaires aux progrès de cette nouvelle méthode.

*OBSERVATION sur une maladie convulsive , par M. Brotte , Maître en Chirurgie au bourg d'Essoye en Champagne (f).*

ÉLISABETH ROY , femme d'un Domestique de la ferme de Beaumont , ressentoit depuis quatre mois , dans la région hypogastrique gauche , des mouvemens convulsifs , que l'on auroit pris pour les mouvemens d'un enfant de huit mois ; ils étoient accompagnés de suffocation , de resserrement à la gorge & de douleurs sur les lombes ; tous ces accidens se terminoient par des sueurs abondantes , qui duroient deux heures.

Ces accidens augmentèrent par l'usage des emménagogues que l'on fit continuer pendant un mois , dans la

---

(f) Journal de Médecine , mois de Janvier 1766 , page 62.



vue de rappeler les règles supprimées depuis long-temps ; les selles & les urines cessèrent de couler ; le ventre se tendit ; & , malgré un grand nombre de potions hydragogues & de lavemens stimulan, la malade fut quatre mois sans évacuer.

Je fus appelé dans cette extrémité le 15 Octobre 1764. Je trouvai le poulx enfoncé & rare, le col de la matrice dur comme du bois , le ventre raisonnant comme un tambour ; je ne tirai pas une seule goutte d'urine de la vessie par la sonde : on me dit que cette femme étoit fort colérique ; & je conclus de tout ce que dessus, que l'érétisme de toutes les parties du bas-ventre étoit la cause de tous les accidens qu'elle éprouvoit.

En conséquence , je fis mettre la malade dans le bain d'eau tiède , d'où on la tira une heure après , à cause d'une légère foiblesse qu'elle eut : le soir on réitéra ce bain , dans lequel les convulsions reparurent si fortement qu'on la crut expirante : dès ce second bain , il y eut des borborigmes très-forts. Le 16, la malade resta deux heures dans le bain , & le soir trois heures , sans être incommodée ; on lui donna un lavement d'eau tiède ; les convulsions furent aussi violentes que les jours précédens. Le 17, la malade fut à peine dans le bain que les douleurs des lombes augmentèrent , on entendoit des borborigmes en sortant : on lui donna un lavement , on lui appliqua des serviettes froides mouillées sur le ventre ; la malade dormit deux heures ; elle n'avoit pas fermé l'œil depuis quatre mois.



Le 18, mêmes remèdes; les convulsions revinrent; mais alors le col de la matrice étoit moins tendu: pendant le bain du soir, il sortit un vent avec tant d'impétuosité qu'il fit jaillir l'eau hors de la baignoire, & répandit une odeur insupportable (1). Ce bain étoit froid; le lavement fut donné avec l'eau froide, & les serviettes qu'on appliquoit sur le ventre étoient trempées dans l'eau froide; après cela on trouva le ventre ramolli; les convulsions revinrent plus tard, furent moins longues & moins vives; le sommeil fut plus long & plus tranquille. Le 19, mêmes remèdes; la malade urina, rendit par les selles des crottes blanches, & les convulsions furent très-légères. Ces bains ont été continués pendant un mois: on lui a donné de l'eau de poulet, & toutes les fonctions sont actuellement dans l'ordre naturel.

---

« (1) Il n'est pas nouveau de voir sortir les vents avec cette impétuosité par le fondement, mais encore par la matrice, dans tous les cas d'hystéricité portée à son plus haut degré, ce qui annonce cette raréfaction de l'air intérieur contenu dans les liqueurs, laquelle est inséparable de l'état spasmodique, & qui est plus ou moins grande, suivant le degré de la cause qui agit. J'ai vu une fois chez une Fille hystérique cette explosion aérienne, se faire par le canal de l'urètre avec bruit & douleur, en même temps qu'elle se faisoit aussi par la matrice. Quand on rencontre ces symptômes, qui ne sont pas aussi rares qu'on le croit, on les trouve presque toujours joints à celui du furnagement, ce qui autorise l'explication physique que j'en donne. »



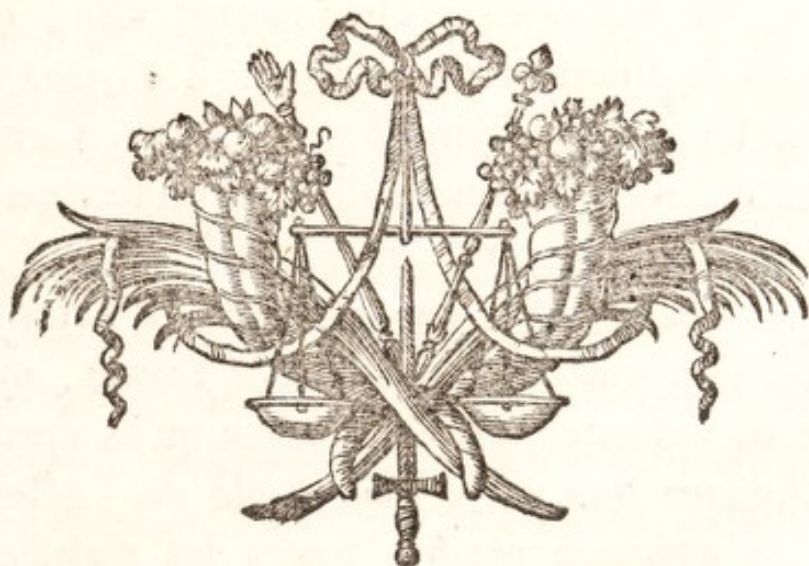
*OBSERVATION sur une grossesse de cinq mois ,  
accompagnée de convulsions , par M. Tronchin.*

MADAME la Comtesse d'I\*\*\*, enceinte de cinq mois , est tout-à-coup attaquée de mouvemens convulsifs qui surviennent à une cardialgie dont elle étoit tourmentée depuis l'enfance ; on lui donne des antispasmodiques qui augmentent le mal , & les convulsions paroissent ; elles sont irrégulières , mais en continuant l'usage de ces mêmes remèdes , elles deviennent périodiques ; la malade en essuie plusieurs attaques tous les mois , & ces attaques sont assez fortes pour faire craindre la fausse-couche. Effrayé moi-même de cet état , j'abjure l'erreur en déclarant à la famille qu'il faut absolument renoncer à la Pharmacie pour livrer la malade à l'eau de poulet & aux bains tièdes , sans égard à la grossesse & sans en craindre les suites. On saigne la malade ; on la baigne journellement pendant deux heures , elle boit abondamment , & les convulsions disparaissent : elle continue néanmoins de se baigner jusqu'à l'arrivée des premières douleurs de l'accouchement ; elle continue aussi sa boisson pendant sa couche , & tout se passe paisiblement. Madame la Comtesse d'I\*\*\* jouit depuis de la meilleure santé.

« Hippocrate a avoué ses fautes : M. Tronchin  
» imite en tout ce premier Maître de l'Art , puisqu'il  
» s'empresse de les réparer. Ce Médecin célèbre ,  
» ce digne Élève du grand Boërhaave , abandonne  
généreusement



généreusement ce faste pharmaceutique avec lequel on « en impose toujours au Public ignorant pour se dé- « clarer en faveur de la Médecine hippocratique ; quel « triomphe ! mais nous venons de perdre ce Praticien « habile , quand il consentoit à reconnoître l'erreur & « à la publier. Cette perte seroit irréparable si son « exemple n'avoit déjà produit les plus grands effets ».





---

C A U S E S   G É N É R A L E - S  
*des maux de nerfs.*

---

ON demande tous les jours pourquoi les maladies de nerfs sont devenues si communes : je m'étois imposé le devoir de répondre à la question, lorsque M. Tissot m'a prévenu. Je trouve, comme lui, plusieurs causes de cette contagion : il en indique les principales (*u*) : j'ajouterai celles qu'il a omises.

1.<sup>o</sup> L'amour des Sciences & la culture des Lettres beaucoup plus répandues. On pourroit dire, comme Cicéron disoit autrefois des Dieux : Il est plus aisé de rencontrer un Académicien qu'un Homme. Cette foule de presses qui roulent continuellement en Europe, cette immensité d'Ouvrages qui en sortent tous les jours, supposent nécessairement une multitude d'hommes qui n'ont peut-être point les attributs des Savans, mais qui sont plus ou moins exposés aux maux qu'ils éprouvent. Tant d'Auteurs font éclore une foule de Lecteurs ; & une lecture continue produit toutes les maladies nerveuses : peut-être que de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes, la principale a été la multiplication infinie des Romans depuis cent ans. Dès la bavette jusqu'à la vieillesse, elles les lisent avec une si grande ardeur, qu'elles craignent de se distraire un moment, ne prennent aucun mouvement, & souvent veillent très-tard pour satisfaire cette passion, ce qui ruine absolument

---

(*u*) Tissot, de la santé des Gens de Lettres, page 182.



leur fanté; sans parler de celles qui sont elles-mêmes Auteurs, & ce nombre s'accroît tous les jours. Une fille qui à dix ans lit au lieu de courir, doit être à vingt, une femme à vapeurs, & non point une bonne nourrice.

2.<sup>o</sup> Un plus grand usage des eaux chaudes, le café, le chocolat, le thé, &c. Pour donner une juste idée des effets dangereux de ce dernier, je dirai qu'un Anglois de réputation, employé à Londres dans l'inspection des magasins de la Compagnie des Indes, m'a appris que les malheureux ouvriers qui sont destinés au service du thé, perdent en peu d'années, à cet exercice, l'usage de leurs bras, qui se dessèchent, s'atrophient, & deviennent enfin paralytiques.

Une Société s'avante, établie en Hollande, invite aujourd'hui les Médecins de donner la raison pourquoi les maux de nerfs sont devenus si communs dans les Provinces-unies (x); nous répondrons que c'est l'abus du café & du thé qui en est la principale cause. Les Anglois, tout aussi infectés de ce terrible mal, proposent la même question dans leurs Académies, & nous répondrons encore le *café* & le *thé*. On ne sauroit comprendre combien la dégénération actuelle, tant au physique qu'au moral, doit au grand usage de ces sortes de boissons.

3.<sup>o</sup> L'augmentation du luxe qui entraîne une vie beaucoup plus molle pour les maîtres & pour les domestiques, & qui a multiplié prodigieusement le nombre des arts

---

(x) Voyez tous les Journaux & autres Ouvrages périodiques de l'année 1781.



fédentaires, dont l'établissement si vanté a ruiné tout-à-la-fois l'agriculture & la santé. « J'ai vu, dit M. Tiffot, » dans ce pays, quelques villages, dont tous les habitans, » occupés aux ouvrages de fûtaillerie, passaient leur vie » à aller couper les arbres dans les forêts, à les mettre en » œuvre, à conduire leurs ouvrages sur les marchés, & » c'étoit le canton du pays où l'on trouvoit les hommes » les plus beaux, les plus forts, les mieux portans & les » plus à leur aise. Il y a trente ans qu'il s'y établit quelques » Lapidaires; la quantité d'argent augmenta & séduisit: » la lapidomanie gagna; la fûtaillerie tomba: la vie féden- » taire succéda à la vie active; des Mercénaires étrangers » sont venus travailler leurs terres; la nouvelle profession » a perdu de sa vogue: c'est aujourd'hui le quartier du » pays qui a le plus dégénéré, & l'aisance s'en éloigne » pour n'y revenir peut-être jamais, parce qu'elle fuit les » contrées où les hommes sont foibles & oisifs ». Plusieurs » ordres de gens qui se servoient eux-mêmes il y a trente » ans, se font servir aujourd'hui. Ceux qui alloient à cheval, » vont en voiture; ils trouvent même le cahotement des » voitures publiques trop rude, & les derniers Artisans ne » voyageront bientôt plus que dans des carrosses à ressorts » bien lians. On demeure beaucoup plus en ville qu'on ne » faisoit; le mot vague d'éducation a frappé les oreilles, » & sans savoir quelles idées on y attachoit, on est venu » en ville donner de l'éducation à ses enfans: ils y ont » perdu leur santé & trop souvent peut-être leurs vertus. » Qu'ont-ils acquis en échange?



4.<sup>o</sup> Plus de passions. Le luxe & la vie de la ville les mettent nécessairement en jeu ; ils augmentent la vanité, la cupidité, l'ambition, la jalousie, passions nuisibles qui détruisent la santé, & produisent tous les maux de nerfs : ils diminuent les liaisons, l'amitié, la gaieté qui font tant de bien.

5.<sup>o</sup> Un goût d'affaïsonnement dans la cuisine beaucoup plus échauffant, ce qui use nécessairement les organes, jette dans la foiblesse, la fièvre lente, tous les maux de nerfs.

6.<sup>o</sup> Une dégénération qui est inévitable. Les enfans se ressentent des maux de leurs pères ; nos aïeux ont commencé par s'écarter un peu du genre de vie le plus salutaire : nos grands-pères sont nés un peu plus foibles, ont été élevés plus mollement, ont eu des enfans encore plus foibles qu'eux, & nous, quatrième génération, nous ne connoissons plus la force & la santé que chez les vieillards octogénaires, ou par ouï-dire. Il faudroit pour nous les rendre, une conduite raisonnée, qu'on ne peut point espérer, ou quelques siècles de barbarie qu'on n'ose pas même désirer.

7.<sup>o</sup> Les influences des maladies secrètes, & ces différentes préparations mercurielles, nouvellement imaginées par la cupidité, dont on abuse d'autant plus, qu'elles dispensent de toute servitude.

8.<sup>o</sup> L'abus des remèdes pharmaceutiques. La diète & l'eau suffisoient autrefois pour une légère indisposition & quelquefois pour les plus graves : aujourd'hui on saigne, on purge, & si cette première purgation opère bien, on y revient plusieurs fois. On paye le tribut à la Médecine en



naissant ; la dentition, la rougeole, la petite vérole, & les autres maladies de l'enfance, sont toutes autant d'affauts à soutenir contre elle. C'est ainsi que le corps s'altère de fort bonne heure : ses organes irrités se détraquent, & on est vaporeux avant l'adolescence sans le savoir.

9.<sup>o</sup> Les méprises des Médecins dans la distinction des maladies nerveuses avec tant d'autres dont elles empruntent souvent le caractère. Que d'écarts dans la pratique ! que de maux aggravés, défigurés ou méconnus ! J'en suis coupable tout comme un autre ; ces écarts sont d'autant plus communs, que plusieurs d'entre nous méconnoissent non-seulement ces maladies, mais encore ils en font gloire. Il a été un temps où tout vaporeux invétéré étoit livré aux anti-scorbutiques les plus âcres ; les anti-scrophuleux prirent ensuite la place de ceux-ci : les mercuriaux sont à présent les remèdes du jour.

10.<sup>o</sup> Les Charlatans, & ce nombre de remèdes empiriques si vantés pour les vapeurs, dont on tolère le débit, opiat, électuaires, élixirs, poudres, &c.

Telles sont les sources qui ont produit les maladies nerveuses ; ce sont elles qui les entretiennent en perpétuant la contagion. Si l'on considère leurs effets, on verra clairement qu'elles provoquent toute l'évaporation du fluide nerveux, & qu'elles dessèchent ainsi la fibre : d'où s'ensuit la roideur des nerfs & leur racornissement, quand cette cause est portée à son plus haut degré.





## E X P L I C A T I O N

*De quelques Termes de Médecine qui pourroient  
arrêter certains Lecteurs.*

**S**PASME. Convulsion ou contraction violente & involontaire :  
(effet d'une tension outrée des fibres nerveuses & d'une trop  
grande sensibilité). Premier degré de la cause prochaine des  
affections vaporeuses.

**É**RÉTISME. Accroissement de tension & de sensibilité, joint  
à une plus grande vibratilité. Second degré de la cause prochaine  
des affections vaporeuses.

**R**ACORNISSEMENT. Entier desséchement de la fibre nerveuse,  
qui entraîne après lui son raccourcissement, & quelquefois  
encore l'oblitération des vaisseaux lymphatiques & nerveux.  
Dernier degré de la cause des affections vaporeuses.

## A

**A**BDOMEN, le bas-ventre, ou le ventre proprement dit.

**ACRIMONIE**, âcreté.

**ACRIMONIEUX**, âcre.

**Æ**THER, liqueur blanche, diaphane, d'une odeur particulière,  
très-pénétrante & très-volatile.

**Æ**THIOLOGIE, description d'une maladie quelconque.

**A**LTÉRANS, remèdes qui causent quelques changemens manifestes,  
soit dans les parties solides, soit dans les humeurs, sans éva-  
cuation sensible.



ANTI-SEPTIQUES, remèdes contre la putridité.

ANTI-SPASMODIQUES, remèdes usités contre les convulsions.

ANXIÉTÉS, inquiétudes.

APÉRITIFS, remèdes qui atténuent les humeurs épaissies, & détruisent les obstructions.

APOPLEXIE, maladie où le malade est dans une inaction générale, où tous les efforts que l'on fait pour le réveiller sont inutiles, & où il n'y a ni sentiment ni parole.

APOSÈME, décoction de différentes plantes, racines, feuilles, fleurs, fruits, semences, bois, &c. édulcorée avec du sirop, du suc & du miel.

ARTÈRES, vaisseaux membraneux, élastiques, lisses, polis intérieurement, figurés en cône alongé, destinés à recevoir le sang du cœur, pour le distribuer aux poumons & à toutes les parties du corps.

ASCITE, hydropisie du bas-ventre.

ASTHME, maladie du poumon, avec grande difficulté de respirer, sans fièvre.

ATONIE, défaut de ton ou de ressort, relâchement (effet opposé à la cause ci-dessus établie).

ATROPHIE, amaigrissement & consommation de tout le corps ou de quelques-uns de ses membres.

## B

BÉCHIQUES, remèdes pectoraux, c'est-à-dire, qui conviennent aux maladies de poitrine.

BILE, liqueur jaune, amère, huileuse, savonneuse, séparée du sang de la veine-porte dans le foie.

CACHECTIQUES



## C

**CACHECTIQUES**, personnes dont les humeurs sont altérées & viciées.

**CARDIALGIE**, douleur violente qu'on sent à l'orifice supérieur de l'estomac.

**CATHARTIQUES**, médicamens purgatifs qui font leurs effets par les voies inférieures.

**CAUTÈRE**, ulcère rond qu'on fait à quelque partie du corps avec la pierre à cautère, pour détourner les humeurs nuisibles.

**CHILE**, humeur alimentaire, douce, blanche, laiteuse, préparée dans l'estomac & les intestins grêles, séparée des excréments par le moyen des vaisseaux lactés, & conduits par le canal thorachique dans la masse du sang.

**CHLOROTIQUES**, personnes qui ont les pâles couleurs.

**CLINIQUE** ( Médecin ), ou Médecin qui traite les malades qui sont alités.

**COLLIQUATION**, fonte d'humeurs.

**COLLYRES**, remèdes externes, destinés particulièrement pour les maladies des yeux.

**CONVULSION**, contraction violente & involontaire de tout le corps ou de quelques-unes de ses parties.

**CORDIAL**, remède qui fortifie le cœur & rétablit les forces.

**COULOIRS**, passages destinés & faits pour filtrer les humeurs sécrétaires.

**CRISE**, changement subit qui arrive dans l'état de la maladie, & qui démontre que la Nature surmonte & chasse la matière morbifique.

**CRITIQUE**, temps auquel les crises arrivent ordinairement.

. E e e e



## D

**DÉCOCTION**, préparatif de drogues médicinales, qu'on fait bouillir dans quelques liqueurs pour en tirer les vertus.

**DÉJECTION**, excréments ou selles.

**DIAGNOSTIC**, connoissance de l'état présent, & de la nature des maladies ou de la santé, par des signes & des symptômes.

**DIAPHORÉTIQUES**, remèdes qui poussent la transpiration.

**DIAPHRAGME**, cloison musculeuse, tendineuse & nerveuse, qui sépare le ventre de la poitrine.

**DIASTOLE**, dilatation du cœur & des artères.

**DIGESTION**, fonction naturelle, dont l'effet le plus sensible est le changement des alimens en chyle.

**DISSOLUTION**, corruption.

**DIURÉTIQUES**, remèdes qui poussent par les urines.

**DOUCHES**, c'est faire tomber une liqueur d'une certaine hauteur, sur quelques parties malades: elles se font ordinairement goutte à goutte ou à filet.

**DRASTIQUES**, purgatifs violens.

**DYSURIE**, difficulté d'uriner.

## E

**ÉCORCE DU PÉROU**, quinquina.

**EMETO - CATHARTIQUES**, remèdes qui purgent par haut & par bas: ce sont des émétiques auxquels ont joint des purgatifs.

**ÉMOLLIENS**, remèdes qui ramollissent en relâchant les fibres.

**EMPIÈME**, collection de pus dans la capacité de la poitrine.

**ÉMULSIONS**, remèdes liquides, laiteux & agréables, qu'on prépare avec la moelle des semences laiteuses & huileuses.



ÉPIGASTRE, partie supérieure du bas-ventre qui commence au cartilage xiphoïde, & finit à deux travers de doigt au-dessus de l'ombilic.

ÉPIPLOON, membrane graisseuse qui flotte librement sur les intestins.

ÉPISPASTIQUES, médicamens topiques & externes qui attirent fortement les humeurs en dehors.

ÉROTOMANIE, folie amoureuse.

ERRATIQUE, irrégulier, déréglé.

ÉRUPTION, sorte de taches ou de boutons sur la peau.

ÉRYSIPELE, humeur superficielle, inflammatoire, qui s'étend facilement sur la peau, accompagnée de chaleur âcre & brûlante.

ESSENTIELLE; on appelle *maladie essentielle*, celle qui blesse les fonctions par elle-même, sans dépendre d'aucune affection contre nature.

EXCRÉMENTITIELLES, humeurs qui se séparent de la masse du sang comme incapables de nourrir le corps.

EXCRÉTOIRES, vaisseaux qui donnent issue aux humeurs séparées de la masse du sang, dans les glandes.

EXPECTORATION, évacuation par les crachats, d'humeurs grossières & visqueuses, contenues dans les bronches & les vésicules du poulmon.

## F

FÉBRIFUGES, remèdes qui dissipent la fièvre.

FIBRES, filets ou filamens qui sont le tissu des vaisseaux, des muscles & de toutes les parties du corps.

FIÈVRE, mouvement déréglé de la masse du sang, avec fréquence permanente du poulx & avec lésion des fonctions.

FOMENTATIONS, remèdes externes qu'on applique sur quelque



partie du corps, en vue de ramollir, de rafraîchir, de calmer, de résoudre, de fortifier, &c.

**FONCTIONS**, actions qui se font en conséquence de la structure & de la disposition particulière des parties, dont le corps est composé.

*Fonctions animales*, celles qui dépendent ou de l'action de l'ame seulement, ou de la disposition organique des parties, ou du concours de l'une ou de l'autre.

*Fonctions naturelles*, celles qui ne sont pas nécessaires pour la conservation de l'individu dans tous les instans de son être, mais qui cependant lui sont essentielles pour sa conservation en général, pour son accroissement & pour la propagation de l'espèce, comme la digestion, la sanguification, la sécrétion, la nutrition, la génération, &c.

*Fonctions vitales*, celles qui entretiennent la vie, & sans lesquelles elle ne sauroit subsister, comme l'action du cœur, l'action des poumons & l'action du cerveau.

## G

**GASTRIQUE**, nom qu'on donne à plusieurs parties relatives à l'estomac.

**GERME**, la semence ou la matière qui entretient la maladie.

**GLANDES**, corps formés par l'assemblage, l'union & l'entrelacement intime de quantité de vaisseaux de tout genre.

**GYMNASTIQUE**, partie de la Médecine qui appartient à l'hygiène, & qui concerne le mouvement.

## H

**HÉMOPTISIE**, crachement de sang provenant des poumons.

**HÉMOPTISIQUE**, celui qui crache le sang.



HYDRAGOGUES, remèdes purgatifs qui évacuent les eaux & les sérosités.

HYDROPISE, maladie causée par un amas d'eaux dans quelques parties du corps.

HYPOCONDRES, parties internes du ventre au-dessous des côtes.

HYPOGASTRE, partie inférieure du bas-ventre.

## I

ICTÉRITIE, jaunisse.

IDIOPATHIQUE : une maladie idiopathique est la même qu'une maladie essentielle.

IDIOSYNCRASIE, disposition ou tempérament propre d'un corps.

INCISIFS, remèdes qui divisent les humeurs grossières.

INDICATION, connoissance d'une maladie & de ses accidens, qui indique ou fait choisir les remèdes propres à la guérir.

INFUSION, action par laquelle on fait seulement macérer les médicamens dans quelque liqueur chaude, sans faire bouillir, pour en tirer les vertus.

ISCHURIE, suppression entière ou rétention d'urine.

## L

LÉTHARGIE, sommeil ou assoupissement profond & contre nature, accompagné d'une diminution considérable du sentiment & du mouvement volontaire, de délire, d'oubli, & quelque fois de la fièvre.

LEUCOPHLEGMATIE, enflure de toute l'habitude du corps, qui retient l'impression du doigt.

LINIMENS, remèdes topiques & externes, onctueux, dont on se sert pour oindre & frotter quelque partie.



LOOCHS, remèdes pectoraux, doux & sucrés, qu'on prend par cuillerée, ou qu'on suce avec un bâton de réglisse.

LYMPHE, suc aqueux, doux & spiritueux, qui nourrit les parties, & qui est contenu dans des vaisseaux particuliers, appelés *lymphatiques*.

## M

MALADIE AIGÜE, maladie vive, qui se termine promptement.

*Maladie chronique*, maladie longue, qui dure quelquefois des années.

MANIAQUE, un homme fou & furieux.

MARASME, maigreur extrême; consommation de tout le corps.

MARTIAUX, remèdes qui contiennent du fer.

MATIÈRE MORBIFIQUE, le germe, le foyer de la maladie.

MÉTASTASE, transport de la matière morbifique dans un autre endroit que celui où elle étoit auparavant.

MÉTHODIQUES, secte qui réduit le grand nombre des maladies à deux genres principaux, qui sont le genre resserré & le genre relâché; c'est-à-dire, que toutes les maladies dépendent ou du relâchement ou du resserrement.

MÉSENTÈRE, membrane graisseuse qui sert d'attache aux intestins.

MINORATIF, purgation douce & légère.

MOELLE ÉPINIÈRE (moelle de l'épine); c'est la continuation de la moelle allongée.

MOUVEMENT PÉRISTALTIQUE, mouvement vermiculaire des intestins, qui consiste dans un raccourcissement & un allongement successifs & alternatifs des fibres qui les composent.

## N

NARCOTIQUES, remèdes qui assoupissent & procurent le sommeil.

NAUSÉES, envies de vomir.



NÉPHRÉTIQUE ( colique ), douleur aiguë & considérable qu'on sent dans la région des reins.

NOSTALGIE, maladie du pays.

NUTRITION, fonction naturelle, par laquelle le suc nourricier, que les alimens fournissent, est assimilé & converti en notre propre substance, pour réparer les pertes continuelles qui se font.

- O

OBSTRUCTION, embarras dans les vaisseaux, causé par un épaisfissement d'humeurs qui empêche les liqueurs d'y couler.

ODONTALGIE, douleurs aux dents.

ŒDEME, tumeur froide, molle, lâche, blanche, sans douleur, cédant à l'impression du doigt, & la retenant quelque temps.

OPIATS, remèdes d'une consistance molle, composés de pulpes, de poudres, de sels, de sirops & d'autres ingrédients.

OPILATION, obstruction.

ORGASME, turgescence, gonflement de sucs & d'humeurs.

OTALGIE, douleurs d'oreille.

P

PALPITATION DE CŒUR, mouvement du cœur, violent, fréquent, déréglé, convulsif, accompagné d'oppression, de difficulté de respirer, d'abattement de forces & de défaillance.

PARENCHYME, substance propre de chaque viscère.

PAROIS, surface interne des parties du corps qui ont des cavités.

PAROXISME, accès.

PATHOGNOMONIQUE, signe propre, essentiel, particulier & inséparable.



- **PATHOLOGIE**, partie de la Médecine théorique, qui enseigne la connoissance des maladies, de leurs causes & de leurs symptômes.
- PÉRIODE**, temps, point fixe avec ses retours à telle heure, à tel jour, &c.
- PÉRIODIQUE**, régulier, réglé.
- PÉRIOSTE**, membrane fine & très-sensible, qui couvre immédiatement les os.
- PHARMACEUTIQUE**, secours tiré de la Pharmacie.
- PHLÉBOTOMIE**, saignée.
- PHLEGMATIQUE**, pituiteux.
- PHRÉNÉSIE**, délire continuel & furieux, suivi de fièvre aiguë, d'insomnie & d'inflammation.
- PHTYSIE**, maladie qui dessèche les poumons & tout le corps, & qui est accompagnée d'une grande langueur & de la fièvre lente.
- PHYSIOLOGIE**, partie de la Médecine théorique qui enseigne la connoissance de la structure de l'homme, considéré dans l'état sain.
- PLACENTA**, arrière - faix.
- PLÉTHORE**, surabondance de sang.
- PLÈVRE**, membrane qui tapisse intérieurement toute la poitrine.
- POULS**, battement des artères.
- PREMIÈRES VOIES**: ce sont l'estomac & les intestins.
- PRONOSTIC**, jugement qu'on fait de l'évènement d'une maladie par les signes qui l'ont précédée ou qui l'accompagnent.

## R

**R**AFRAÎCHISSANS, remèdes qui tempèrent la trop grande agitation des humeurs.

RHUMATISME,



RHUMATISME, douleur aiguë & inflammatoire qu'on sent dans les membranes & souvent dans le périoste même.

S

SABURE, ordures ou mauvaises humeurs renfermées dans les premières voies, c'est-à-dire, dans l'estomac & les intestins.

SANG COUENNEUX, couleur & consistance de sang ordinaire dans les maladies inflammatoires, ressemblant à une couenne de lard.

SCARIFICATION, incision qu'on fait à la peau avec une lancette ou un bistouri.

SECRÉTION, séparation de quelque liqueur.

SÉDIMENT, dépôt qui se fait au fond du vase où l'on a mis reposer de l'urine.

SÉROSITÉ, partie aqueuse du sang.

SOUBRESAUTS, commotion, sauts de tendons.

SPASMODIQUE, convulsif.

SQUIRRE, tumeur froide, glanduleuse, dure, sans douleur & sans changement de couleur.

STAGNATION, séjour du sang ou d'humours dans quelque partie du corps.

STASE, c'est la même chose que stagnation.

STOMACHIQUES, remèdes propres à fortifier l'estomac.

SUC INTESTINAL, liqueur fournie par les intestins.

*Suc pancréatique*, liqueur qui se filtre dans une glande conglomérée, appelée *Pancreas*.

SUDORIFIQUES, remèdes qui excitent la transpiration & la sueur.

SUPERPURATION, purgation excessive.

SYMPTOMATIQUE: on appelle une *maladie symptomatique*, une maladie qui dépend d'une autre.



SYMPTÔME : on entend par symptôme, tout ce qu'on observe dans une maladie, d'étranger à la santé.

SYNCOPE, perte de connoissance.

SYSTOLE, contraction du cœur & des artères.

## T

TARTRE STIBIÉ, tartre émétique.

TEMPÉRANS, remèdes qui apaisent la fougue des humeurs.

THÉORIE, connoissance spéculative.

THERAPEUTIQUE, partie de la Médecine qui apprend la manière de traiter & de guérir les maladies, ou d'en adoucir les symptômes lorsqu'elles sont incurables.

TONIQUE (action), contraction propre à toutes les fibres du corps.

*Tonique* (remède) qui donne du ressort aux solides.

TOPIQUES, remèdes qui s'appliquent extérieurement.

TRACHÉE-ARTÈRE, canal de la respiration, qui va du fond de la bouche dans les poumons.

TUMEUR, protubérance, élévation contre nature, qui survient à quelque partie du corps.

TUNIQUE CHARNUE, membrane musculeuse, formée de plans de fibres charnues.

*Tunique nerveuse*, membrane formée par l'entrelacement de plusieurs filets nerveux.

*Tunique veloutée*, membrane fabriquée en forme de velours.

TYMPANITE, hydropisie sèche, causée par de l'air ou des vents dans le bas-ventre.

## V

VAGIN, le col de la matrice.



VAISSEAUX ILIAQUES, vaisseaux qui ont du rapport à la région du ventre, appelée *iliaque*.

VALVULES, membranes qui font le même effet dans les vaisseaux du corps, que les soupapes dans les machines hydrauliques.

VEINE - PORTE, tronc de veine considérable, qui pénètre la substance du foie.

VEINES HÉMORROÏDALES, qui ont du rapport aux hémorroïdes.

VENTRICULE, estomac.

VÉSICATOIRES, remèdes caustiques qui attirent les sérosités vers la superficie de la peau.

VISCÈRES, parties principales du corps, destinées à quelques fonctions propres & principales, comme le foie est un viscère destiné à la sécrétion de la bile, le cerveau à celle des esprits animaux, &c.

## U

URETÈRES, canaux qui conduisent l'urine des reins dans la vessie.

UTERUS, matrice.











# T A B L E

## DES TITRES ET DES MATIÈRES.

<i>DÉFINITION des Affections vaporeuses, avec l'exposition de leurs symptômes. . . . .</i>	Page	1
<i>Causes. . . . .</i>		6
<i>Curation. . . . .</i>		11
<i>Régime du tempérament vaporeux. . . . .</i>		29
<i>Observations. . . . .</i>		37

## V A P E U R S   H Y S T É R I Q U E S.

<i>AFFECTION hystérique, accompagnée de symptômes extraordinaires. . . . .</i>	38
<i>Histoire d'une maladie spasmodique, dans laquelle la personne, qui en fait le sujet, a souffert trois cents saignées, &amp;c. . . . .</i>	48
<i>Réponse aux Objections de l'Auteur des Mémoires de Trévoux, &amp;c. . . . .</i>	65
<i>Opinion de l'Auteur, sur le Magnétisme animal de M. Mesmer. . . . .</i>	72
<i>Cure extraordinaire de madame de Cligny. . . . .</i>	78
<i>Explication physique du furnagement des malades dans le bain. . . . .</i>	83
<i>Réponse aux Réflexions critiques de M. Tissot. . . . .</i>	96



<i>Replique de M. Tissot. . . . .</i>	109
<i>Mémoire à consulter sur une Affection hystérique invétérée. . . . .</i>	113
<i>COLIQUE hystérique. . . . .</i>	135
<i>Méprise des Médecins qui accusent le ver solitaire ; effet cruel du spécifique connu. . . . .</i>	139 & 140
<i>SUFFOCATION hystérique. . . . .</i>	141
<i>HÉMOPHTHSIE hystérique. . . . .</i>	144
<i>Difficulté de gouverner ces sortes de malades ; cause physique de leur désobéissance &amp; de leur entêtement. . . . .</i>	145
<i>ÉPILEPSIE hystérique. . . . .</i>	148
<i>Épilepsie Symptomatique ou secondaire, devenue par la suite, essentielle, idiopatique ou primitive par l'effet des remèdes pharmaceutiques. . . . .</i>	150
<i>DÉLIRE maniaque - hystérique. . . . .</i>	153
<i>Guérison d'une Fille folle &amp; sourde pour avoir essuyé sur son corps une pluie très-froide pendant deux jours. . . . .</i>	155
<i>ODONTALGIE hystérique. . . . .</i>	160
<i>Douleurs de dents &amp; douleurs d'oreilles, produites par la même cause. . . . .</i>	165
<i>VOMISSEMENT hystérique. . . . .</i>	166
<i>Métastase des vapeurs, autrement dit, déplacement du spasme. . . . .</i>	168
<i>CARDIALGIE hystérique. . . . .</i>	170



<i>FRISSON hystérique.</i> . . . . .	173
<i>SUPPRESSION totale des urines &amp; des selles.</i> . . .	177
<i>Explication physique de l'effet du bain tiède &amp; du bain froid.</i> . . . . .	181
<i>FIÈVRE spasmodique.</i> . . . . .	185
<i>Opinion de l'Auteur, conforme à celle de M. Fizes.</i>	ibid.
<i>Traitement de cette espèce de fièvre, conforme à celui des Médecins de l'Antiquité.</i> . . . . .	190
<i>ÉLECTRICITÉ médicale.</i> . . . . .	191
<i>Opinion de M. l'Abbé Bertholon en faveur du bain froid; analogie de l'électricité négative avec le bain froid.</i> . . . . .	196

## V A P E U R S    H Y P O C O N D R I A Q U E S .

<i>AFFECTION hypocondriaque invétérée, &amp;c.</i> . . . .	203
<i>Lettre de M. de la Roquette &amp; Mémoire à consulter.</i>	205
<i>Consultation de l'Auteur.</i> . . . . .	207
<i>Seconde Lettre de M. de la Roquette.</i> . . . . .	211
<i>Première Consultation de M. Fizes.</i> . . . . .	212
<i>Seconde Consultation de M. Fizes.</i> . . . . .	217
<i>Lettre à M. Barthès, avec la réfutation de son système.</i>	220
<i>Second Mémoire à consulter pour un malade de Genève.</i>	223



<i>Réponse de l'Auteur. . . . .</i>	237
<i>Démenti formel au sieur Gamet, sur une Affertion insérée dans son Traité des maladies cancéreuses, nerveuses, &amp;c. . . . .</i>	238
<i>FLUX hémorroïdal. . . . .</i>	239
<i>JAUNISSE hypocondriaque. . . . .</i>	243
<i>Théorie des obstructions dans l'affection nerveuse. . . . .</i>	244
<i>TOUX convulsive. . . . .</i>	249
<i>VOMISSEMENT, hoquet, aigreurs &amp; rapports. . . . .</i>	254
<i>Théorie de l'atre-bile; ses effets &amp; son remède.. . . .</i>	263
<i>HÉMIPLÉGIE spasmodique. . . . .</i>	265
<i>Apoplexie sanguine, apoplexie séreuse, apoplexie spasmo- dique ou nerveuse; celle-ci appelée par M. de Sauvages, apoplexie spasmodique Domini Pomme. . . . .</i>	ibid.
<i>Funestes effets des Eaux thermales, &amp; sur-tout de celles de Balaruc. . . . .</i>	274
<i>RACORNISSEMENT des extrémités. . . . .</i>	275
<i>Cure de madame la Marquise de Bezons. . . . .</i>	278
<i>Nouvelle maladie de madame de Bezons; sa mort. . . . .</i>	287
<i>Ouverture de son corps. . . . .</i>	288
<i>Cure de madame Pécauld. . . . .</i>	291
<i>RACORNISSEMENT de l'épine du dos. . . . .</i>	300
<i>Maladie de Monseigneur l'Évêque de N***. . . . .</i>	301
<i>Sa guérison. . . . .</i>	305
<i>Rechute par l'effet d'un traitement contradictoire. . . . .</i>	308
<i>Sa mort. . . . .</i>	313
<i>Analyse</i>	



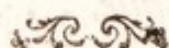
# T A B L E



<i>Analyse de l'Ouvrage de M. Pressavin , avec la Réponse aux objections de cet Auteur. . . . .</i>	320
<i>Nouvelle théorie sur la sensibilité de la fibre nerveuse &amp; sur l'enveloppe des nerfs. . . . .</i>	326
<b>RACORNISSEMENT</b> des parties internes. . . . .	336
<i>Cure de M.<sup>de</sup> Delacoré ; exfoliation de la membrane interne des intestins ; pierre biliaire ; excrétiions pier- reuses , rendues par les selles , &amp;c. . . . .</i>	339
<i>Maladie &amp; mort de M.<sup>de</sup> de Belzunce ; ouverture de son corps en parallèle avec celle du corps de M.<sup>de</sup> de Bezons. . . . .</i>	345
<b>RARÉFACTION</b> de l'air interieur. . . . .	357
<i>Réponse aux objections faites sur l'emploi du bain froid.</i>	358
<i>Lettre de M. Viger , Chirurgien à Saintes. . . . .</i>	364
<i>Réponse. . . . .</i>	370
<b>C O M P L I C A T I O N S.</b>	
<b>FIÈVRE</b> putride. . . . .	391
<i>Théorie nouvelle du retour périodique des accès convulsifs.</i>	403
<b>MALADIES</b> vénériennes. . . . .	405
<i>Méthode particulière de les traiter. . . . .</i>	413
<b>ÉCROUELLES.</b> . . . . .	422
<i>Expériences sur la Ciguë. . . . .</i>	425
<b>AFFECTION</b> scorbutique. . . . .	429



<i>LEUCOPHLEGMATIE</i> .....	437
<i>TYMPANITE</i> .....	450
<i>PÂLES COULEURS</i> .....	457
<i>Réfutation de la théorie de Boërhaave &amp; de Wansvieten.</i>	463
<i>FLEURS BLANCHES</i> .....	464
<i>Opinion de M. Raulin, conforme à la théorie du racor-</i> <i>nissement.</i> .....	464
<i>Contradiction de M. Raulin.</i> .....	471
<i>PERTES de sang</i> .....	476
<i>Bain tiède employé avec succès.</i> .....	482
<i>Cordiaux très-dangereux en pareil cas.</i> .....	484
<i>Femme en couche dans le bain tiède.</i> .....	488
<i>Avant l'accouchement.</i> .....	497
<i>Réflexions sur l'opération de la symphise.</i> .....	499
<i>SUPPRESSION des vidanges.</i> .....	500
<i>ÉRUPTIONS cutanées.</i> .....	508
<i>Adoption du système des Anciens, de Thémisson; strictum</i> <i>&amp; laxum.</i> .....	517
<i>OBSERVATIONS de différens Médecins en faveur de la</i> <i>méthode humectante, dans les maladies spasmodiques.</i>	521
<i>CAUSES GÉNÉRALES des maux de nerfs.</i> ...	578





---

### *FAUTES à corriger.*

- Page* 7, ligne 3, renversés, lisez renversé.  
31, ligne 4, savoureuse, lisez savonneuse.  
69, ligne 19, exalation, lisez exaltation.  
70, ligne 22, prouver, lisez procurer.  
167, ligne 20, entamés, lisez cutanés.  
183, ligne 11, symptôme, lisez système des nerfs.  
195, ligne 27, en surabondance, lisez ou surabondance.  
197, ligne 8, en fluide nerveux, lisez ou fluide nerveux.  
201, ligne 13, percée, lisez percé.  
320, ligne 3, dévoila, lisez dévoilé.  
231, ligne 11, affoli, lisez assailli.  
239, ligne 21, sive lactis, lisez seri lactis.  
273, ligne 2, serose, lisez sereuse.  
582, ligne 23, favorisent toute, lisez favorisent toutes.





















